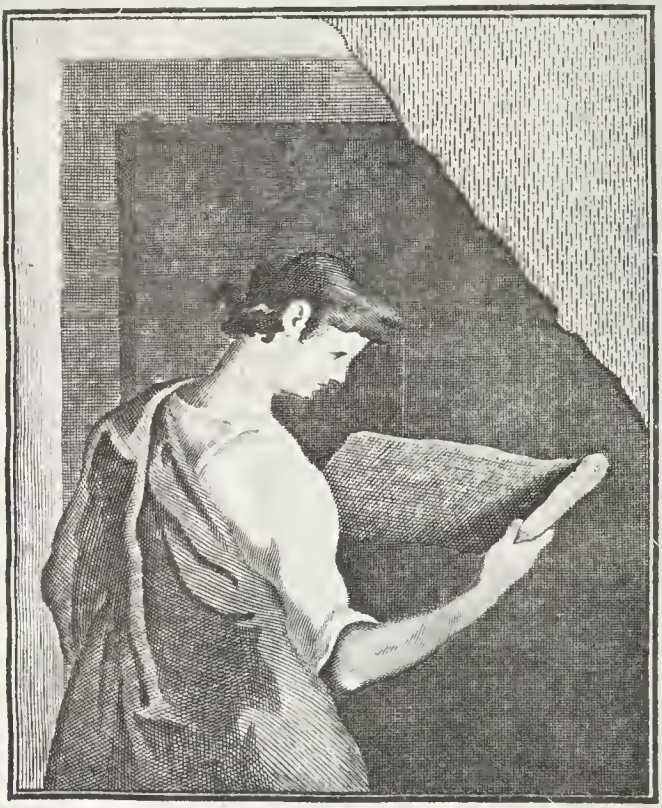
BIBLIOTHECA RESIDENTIAE INSUL. S.J.
IHS



THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

BIBLIOTHECA REG. INSULANAE B.M.V. IMMACULATAE SINT. LESU

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/tableaudeparis1012merc

TABLEAU

DE

PARIS.

TOME DIXIEME.

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Ce monde, chere Agnès, eſt une étrange choſe!
MOL.

TOME DIXIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIX.

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE DCCLXVI.

Erreur rectifiée.

QUAND on s'eſt trompé, il faut ſe réformer. Non, Paris n'eſt point une tête trop groſſe, & diſproportionnée pour le Royaume. Cette figure de rhétorique, que j'avois adoptée, eſt ſans juſteſſe; car, ſans une grande Capitale, il ne faut eſpérer chez un peuple, ni politeſſe, ni reſſources, ni inſtruction. Les grandes villes ne dévorent point les campagnes; elles ne les rendent que plus floriſſantes par les moyens de reproductions & de conſommation. L'agriculture n'eſt jamais plus brillante qu'alentour des villes populeuſes. Les habitants aiſés ont des terres qu'ils ſurveillent. Ainſi, laiſſons la Capitale avec ſa grande population. J'oſe dire même que cette ville eſt néceſſaire pour maintenir la liberté nationale; elle impoſe au Souverain des ſoins & des ménagements par-

ticuliers; elle donne le ſignal à toutes les autres villes, pour tous les ſecours publics, ſoit en argent, ſoit en vaiſſeaux; elle eſt le foyer des lumieres; c'eſt de ſon ſein que partent les cris de joie ou de mécontentement. Paris n'éprouve aucune impreſſion que le reſte du Royaume ne la reſſente auſſi-tôt très-vivement; c'eſt le centre commun de l'activité nationale, de ſon intelligence, de ſes vues & de ſes grandes reſſources. Il ne faut pas détruire cette métropole, par cela ſeul qu'elle eſt la Capitale de la France, ſous peine de voir renverſer tout l'Etat.

Si l'on a vu des républiques compoſées d'une ſeule ville ſans terre & ſans domaine, qui n'ont pas laiſſé de jouir d'une proſpérité durable, laiſſons cette grande ville dominer le reſte du corps politique. La réaction d'ailleurs eſt établie, & il ſeroit dangereux de l'interrompre.

Le Tiers-Etat a ſur-tout ſon ſiege à Paris. La bourgeoiſie y eſt nombreuſe, & ſa bonté eſt manifeſte. Ce Tiers-Etat réprime le bas peuple, & uſe envers lui de la plus grande douceur; il l'invite au travail; & l'indigent a la certitude de ſa ſubſiſtance, quand il ne s'abandonne point à l'extrême pareſſe. Le bourgeois à Paris, toujours prêt à accueillir le pauvre, lui offre de l'emploi, & traite les manouvriers avec une bonté vraiment paternelle. La charité y eſt inépuiſable.

J'oſe dire que le Souverain doit la tranquillité de ſa Capitale au *Tiers-Etat*, qui retient inceſſamment le bas peuple dans la modération, en le ſauvant de ſes écarts par une inſtruction journaliere, & en lui donnant l'exemple de l'indulgence; ce qui le préſerve de ces accès de fureur & de déſeſpoir, bien plus communs ailleurs que dans la Capitale.

Comptez les révoltes de Lyon & de quelques autres villes du Royaume, elles ſont bien plus fréquentes avec une moindre population & une ſubſiſtance plus facile & plus abondante.

Paris n'eſt pas encore ſi grand qu'une de ces anciennes villes de l'Aſie, telles que Ninive & Suze, vaſtes Cités, Cités populeuſes, où il falloit employer trois jours pour en faire le tour. Pékin offre de nos jours une population bien plus étonnante. Le Roi de France ne voit pas encore, comme jadis Aſſuérus, deux cents nations s'incliner devant ſon trône.

Avec un bon gouvernement les villes peuvent s'agrandir. Les Juifs avoient Jéruſalem & ſon temple; les Romains, Rome & le Capitole; leurs rivaux, Carthage. La Capitale d'un grand Royaume, comme la France, doit être vaſte, parce qu'elle devient néceſſairement le *point central* où aboutiſſent les relations de vingt-ſix millions de ſujets.

Tout ſe touche, ſe correſpond; les ſociétés humaines ne ſont pas partielles, comme celles des animaux. Paris eſt, dans le fait, le véritable centre des affaires étrangeres; & tous les peuples de l'Europe venant aborder à ce point principal, il lui faut de la grandeur & de la majeſté. Il importe à la politique qu'on y trouve des fêtes, des plaiſirs & des divertiſſements. Les jouiſſances des arts attirent l'étranger, & lui donnent une haute idée de nos reſſources & de nos forces, qu'il emporte au loin. Il faut ſurtout que cette réputation d'affabilité qui nous diſtingue, ſe ſoutienne conſtamment.

Quand les étrangers reçoivent, dans Paris, cet accueil qui les flatte, & qui leur fait aimer les François, la haine des nations voiſines s'é-

teint insensiblement. La bienveillance nationale se caractérisant par d'obligeantes réceptions, dispose l'étranger à secouer ces inimitiés dont le principe est confus. Elles tombent, quand on voit de près un peuple affable, gai, spirituel, qui a tâché de regagner, dans la vie civile, les avantages qu'il n'a pu se procurer du côté politique, & qui souvent ne troqueroit pas son existence pour telle existence républicaine.

Mais l'avantage inappréciable, c'est que toutes les petites tyrannies de Province viennent se perdre & s'anéantir à Paris; ce n'est que dans cette Capitale qu'il est permis d'être pauvre sans être mépriſé. La gaieté publique distrait l'homme chagrin, & le foible s'y sent fortifié des forces de la multitude.

Que la France seroit puissante, & que la Capitale seroit superbe & riche, si Louis XIV, au-lieu d'avoir bâti son Versailles pour lui-même, avoit bâti à Paris pour son peuple!

On appelleroit Paris, *la Ville des hommes.* Elle auroit des arcades comme à Turin, & des trottoirs comme à Londres; elles auroit des marchés vastes & spacieux, ombragés d'arbres, & divisés par grands compartiments; on verroit aussi dans les rues, des allées d'arbres, puisqu'il est reconnu qu'il n'y a rien de plus favorable à la salubrité de l'air.

Dans les fauxbourgs on auroit des auspices, comme dans les villes de l'Orient, pour y loger à peu de fraix les voyageurs étrangers; & si la Puissance royale, au-lieu de s'égarer dans des sophismes politiques, tendoit un jour à allier son bonheur à celui du genre humain, l'abondance auroit son trône à Paris, & y ouvrant toutes ses cornes, verseroit pêle-mêle les dons

de Neptune, de Cérès & de Pomone. Les plus grands contraſtes dans les denrées & l'affluence dans les marchandiſes en écraſant le monopole, aſſureroient la félicité publique ſur la ſubſiſtance univerſelle.

Alors il n'y auroit qu'un temple dans la ville; car la multitude des temples détruit la religion au-lieu de l'établir. Une priere unique, mais immenſe, mais compoſée de toutes les voix réunies des adorateurs de l'Etre ſuprême, voilà ce qui terraſſe les incrédules, voilà ce qui éleve l'ame la plus froide & la plus diſtraite, voilà enfin ce qui donne un profond attachement pour un culte ſolemnel, qui, n'étant point morcelé ni diviſé, frappe par ſa grandeur & par ſon unité majeſtueuſe.

Ce temple qui auroit les plus grandes dimenſions, ne s'ouvriroit qu'un jour dans la ſemaine, depuis le lever de l'aurore juſqu'au coucher du ſoleil. Dans tout autre temps, il ſeroit exactement fermé; ce qui n'empêcheroit pas de prier en tournant ſes regards vers cet édifice. Ce temple ſeroit ſpacieux & formé avec des galeries aſſez vaſtes pour contenir, les jours de fêtes, la moitié de la population; & tant mieux ſi au-delà des limites & de l'enceinte ſacrée on appercevoit à genoux, dans les rues, un peuple cherchant de l'œil, à travers les hauts portiques, l'autel élevé, où le Pontife, tour-à-tour debout & proſterné, répondroit aux cantiques de la multitude. Eh! qui doute que l'affection du culte n'égalât point alors l'affluence de la portion religieuſe?

Pour ce qu'a coûté Verſailles, on auroit donc aujourd'hui, dans Paris, le luxe utile des Romains, leurs amphithéâtres pour y raſſembler le

peuple, car il faut lui donner des fêtes ſi l'on veut qu'il chériſſe la patrie, qu'il en adore l'image, & qu'il ſoit fidele aux devoirs de bon citoyen.

Mais l'eſprit public a grande peine à ſe naturaliſer parmi nous. J'ai vu le moment où un homme en place, pour un petit intérêt perſonnel, faiſoit tomber les arbres de nos boulevards, dont la promenade eſt ſi agréable, parce qu'ils donnent au milieu de la ville une idée de la campagne, & qu'ils réjouiſſent la vue par leur verdure. La ville la plus ſuperbe devient triſte, ſi l'on n'y apperçoit pas les tiges de ce beau végétal, qui prête aux ouvrages de la nature & à ceux de l'homme des graces mutuelles.

CHAPITRE DCCLXVII.

Suite du Précédent.

FAUDRA-T-IL détruire la Capitale pour peupler les campagnes? Non; qu'on faſſe renaître dans les campagnes l'aiſance & la liberté; qu'on y laiſſe les cultivateurs jouir en paix du fruit de leurs travaux; que l'on y reſpire l'abondance & la gaieté; que le campagnard s'enorgueilliſſe des richeſſes de la nature & de la pompe des moiſſons, & bientôt l'habitant des grandes villes, ennuyé du tourbillon, quittera ſes palais pour venir près de la chaumiere de l'homme champêtre partager ſes plaiſirs. Les favoris des muſes viendront eux-mêmes étudier la nature dans ſa beauté naïve. C'eſt en embelliſſant le ſéjour des campagnes que l'on corrigera

par des loix indirectes des abus qui tiennent à l'économie générale de la ſociété.

Il faut établir dans la Capitale une ſurabondance de denrées, conſacrées à la nourriture & à l'entretien de cette foule d'hommes qui accourent de tous les coins de l'Europe.

La population de Paris n'eſt donc pas la plus grande, relativement au Royaume dont elle eſt la Capitale.

L'Angleterre n'a que dix millions d'habitants, & Londres eſt tout auſſi peuplé que Paris. Il eſt vrai que Londres eſt un port & une ville de commerce; mais les grandes villes ſont toujours un centre d'activité perpétuelle, qui impriment un mouvement prodigieux à tout ce qui les environne; elles éveillent l'induſtrie, & mettent en valeur toutes les productions du ſol. Les campagnes languiſſent & les ſyſtêmes agricoles tombent, dès qu'il n'y a plus une grande ville pour donner ſon impulſion à la foule des cultivateurs.

La population de Paris tend naturellement à s'accroître; mais ſi la population s'accroît dans le reſte du Royaume, s'il a beaucoup proſpéré, Paris redevient une tête proportionnée. Les grandes villes appartiennent aux nations floriſſantes. Il n'y a point de danger qu'une ville s'accroiſſe, dès que la Police en vivifie les différentes parties.

Je voudrois bien ſavoir ſi les grandes villes de l'Aſie & de l'Europe, qui ſubſiſtent aujourd'hui, comme Paris, Londres, Amſterdam, Berlin, Rome, Veniſe, Gênes, Naples, Pétersbourg, &c. valent l'ancienne Ninive, Babylone, Thebes à cent portes, Jéruſalem, Suze, Perſépolis, Corinthe, Athenes, Palmyre. Les

anciens Hiſtoriens ont beaucoup exagéré la grandeur & la magnificence de pluſieurs villes; mais leurs ruines atteſtent quelle fut leur ſplendeur. Paris, Londres & Naples, après leur deſtruction, n'offriront pas les reſtes impoſants que le voyageur curieux viſite encore avec une ſorte de reſpect. Ainſi nos plus belles villes modernes n'égalent pas les villes anciennes.

CHAPITRE DCCLXVIII.

Mot du Czar.

MAIS il y auroit quelques objections à faire ſur les deux Chapitres précédents, & je ne veux point les taire. Le Czar, lorſqu'il vint à Paris, fut tellement effrayé de ſa grandeur, qu'après s'être recueilli, il proféra ces mots : *Je la brûlerois, ſi j'étois le Souverain du Royaume.* Il ne l'eût pas fait certainement; mais cet arrêt prouve qu'il ſentoit la difficulté d'alimenter une auſſi grande ville.

Un Philoſophe verroit bien d'autres inconvénients; il verroit tous les Grands accourir dans cette grande ville, & déſerter les campagnes. Il verroit l'argent de tout le Royaume y fondre à la ſuite du Roi & de tous les Grands; il verroit la Cour aſſiégée de tous ces prétendus Grands, ſollicitant des graces aux dépens des peuples; il verroit une multitude de gens oiſeux, uniquement occupés des moyens de tuer l'ennui, ſtipendiant une foule de bras inutiles; il verroit le vice toujours prêt à entrer en action, parce que la miſere affamée ſe prête à tout pour avoir du pain, ou ſe procurer de l'or; il verroit les

Provinces dépeuplées d'hommes & d'animaux pour les nourrir. Le nombre des bœufs eſt diminué, dit-on, conſidérablement, & diminuera de jour en jour; nos forêts ne fourniront bientôt plus aſſez de bois, nos campagnes aſſez de chevaux pour ſubvenir à la dépenſe de la luxueuſe Capitale.

C'eſt Suze, c'eſt Perſépolis, c'eſt Babylone, c'eſt Ecbatane, qui livrerent la Perſe à Alexandre; ces malheureuſes Cités renfermoient une multitude d'hommes corrompus, richement armés, mais ſans vigueur & ſans diſcipline.

Athenes, cette ville de Minerve, où l'on cultivoit tous les arts, ſuccomba long-temps avant Sparte, parce qu'elle étoit bien plus peuplée. Elle étoit pourtant auſſi ſavante dans l'art de la guerre que l'autre étoit agreſte. Conſtantinople a dévoré l'Empire d'Orient.

Il faut avoir vu les bourgades & les villages, pour voir ce que les mœurs ont perdu ou gagné à entaſſer les hommes les uns ſur les autres, ou à les tenir un peu ſéparés.

J'ai dit le pour & le contre. Peſez, Lecteurs, mais ſongez qu'un grand bien en politique n'eſt jamais qu'une moindre imperfection.

CHAPITRE DCCLXIX.

Projet.

Il s'agit d'un projet grand & utile; ce ſeroit l'excavation d'un canal royal, vraiment digne du Monarque, de la Nation & de la Capitale, canal qui communiqueroit de la *mer de Dieppe*, en paſſant par les terres, à notre *fauxbourg*

Saint-Germain. Ce canal favoriſeroit la navigation marchande, & Paris verroit dans un baſſin creuſé à ſes portes, une foule de navires, qui ſeroient ſes correſpondants avec tous les peuples de la terre.

Cet ouvrage, digne d'un peuple verſé dans les connoiſſances de la géométrie & de la ſcience hydraulique, alimenteroit l'induſtrie inépuiſable de la Capitale. Elle jouiroit des avantages d'un commerce maritime; & cet avantage deviendroit incalculable. Les eſprits accaparés par le brigandage appellé *finance*, & par l'*agiotage*, plus vil encore, & qui en eſt la ſuite néceſſaire, abjureroit un manege auſſi infame. Des légions de jeunes gens, accoquinés à des profeſſions déshonorantes, fripponnant dans les académies, ou immolant leurs plus brillantes années dans des lieux de débauche, & finiſſant par arborer la pareſſeuſe & libertine cocarde, renonceroient à la fievre eſtueuſe des paſſions, pour monter ſur des vaiſſeaux qui leur promettroient des richeſſes légitimement acquiſes. Paris, rival, & rival bientôt ſupérieur à l'enfumée Albion, deviendroit l'entrepôt du monde.

Mais quoi! en vain cette Capitale a pris pour armes un vaiſſeau avec toutes ſes voiles & ſes agrêts, en vain ce *vaiſſeau-Sphinx* appelle le commerce & ces grandes ſpéculations du haut des toits de l'Hôtel-de-ville; les *Œdipes François* ſont encore à naître, & ce canal royal, dont la poſſibilité eſt démontrée, cette corne d'abondance, qui doit faire le bonheur du Royaume, attend encore le premier coup de pioche, & l'attendra probablement long-temps, car nous ſavons aſſez tout commencer, mais nous ne finiſſons rien. Nous voyons, nous aimons le bien, nous

nous y portons avec feu, mais ce feu s'éteint en un moment. Il faudroit, pour nos têtes légeres, que le bien s'exécutât auſſi rapidement que le mal. La bataille de la Hogue nous avoit appris combien étoit néceſſaire un port ſur les côtes de Normandie. Il nous a fallu un ſiecle, la perte de nos immenſes poſſeſſions du Nord de l'Amérique, les pirateries Angloiſes & leur orgueil, pour nous en donner un. Le Louvre ne finit point; le muſée paroît une toile de Pénélope; le fameux canal de Picardie eſt interrompu. Hélas! nous autres bons citoyens, nous faiſons des *Utopies* dans des ſiecles de pourriture.

CHAPITRE DCCLXX.

Commis-Scribes.

Si *Vaucanſon*, au-lieu d'un *flûteur automate*, avoit entrepris de faire un *commis-ſcribe*, comme il auroit rendu ſervice à ces régies de toutes eſpeces & de toutes couleurs, qui dreſſent de toutes parts des bureaux! Bon Dieu! quelle foule innombrable de commis! il y en a tout autant que de laquais; les uns tiennent la plume comme les autres tiennent la ſerviette. Pour le moindre paquet qu'on retire ou qu'on envoie, on vous offre un petit morceau de papier griffonné. Quinze hommes à la file le ſignent & le contre-ſignent. Vous ne faites point partir un cabriolet diſloqué ſans un *commis-ſcribe*, qui vous préſente un *paſſe-port* ſigné & contre-ſigné. Toute l'impatience du public, à qui le temps eſt cher, échoue contre la ſtupidité immobile d'un *commis*. Par-tout cette engeance maudite accompagne cette foule

de compagnies abuſives, qui ont tout acheté en France, juſqu'au droit de vous voiturer. On eſt humilié d'avoir perpétuellement à faire à de telles gens; car on eſt dans le cas de les redreſſer ſouvent, quand on voit leur nonchalance, leur inexactitude, & leur bêtiſe pleine de ſuffiſance.

Ces automates-là coûtent huit cents francs pieces par an. Ils ſont aux fermes, aux poſtes, aux douanes, aux meſſageries, &c.; c'eſt une autre valetaille que celle des anti-chambres, qui vous moleſte, vous impatiente, & dont la beſogne inutile n'eſt qu'une charge pour l'Etat. Oh! ſi *Vaucanſon* avoit fait tout de ſuite un *commis-ſcribe*, ce commis ſeroit du moins exact envers le public, aux heures indiquées, poli, muet, & n'expédieroit pas ſi lentement ce qu'on peut faire d'un trait de plume; il ne voleroit pas les ouvrages périodiques des auteurs pour en gratifier ſes voiſines; il ne ſouleveroit pas les cachets, &c.; mais il pourroit être poudré, friſé, avoir des manchettes, une épée, & un nœud à la couleur de ſa *Dame;* & ces mannequins, au poignet mécanique & agiſſant, garniroient tout auſſi bien les bureaux de la finance, de la maltôte & des poſtes, que ceux qui les rempliſſent.

On avoit héſité à recevoir *Vaucanſon* de l'Académie des Sciences, parce qu'il ne poſſédoit pas la géométrie. *Eh bien! Meſſieurs*, dit-il, *je vous ferai un géomètre.* Il lui auroit été plus aiſé encore de faire un *commis-ſcribe.* Or, il y en auroit aujourd'hui une manufacture, & les fermiers généraux les acheteroient par douzaines. Calculez combien coûte l'écrivaillerie journaliere des bureaux ſemés par toute la ville, & vous verrez qu'il ſeroit à propos de propoſer bientôt un prix pour l'automate de nouvelle invention, *com-*

mis-ſcribe, ayant ſon papier bien devant ſoi, réglant ſes regiſtres, trempant la plume dans l'encrier, écrivant & calculant même un peu. Il n'en auroit pas moins l'air, s'il étoit bien ſculpté, d'enfanter une penſée cicéronienne, tout en traçant, devant une femme-de-chambre, l'expédition de ſon paquet.

Eh! qui paſſe là, dites-moi? qui marche ainſi à la Cour & à grands pas? où va donc cet homme en épée, très-bien mis? une affaire importante & preſſée précipite ſans doute ſa marche. Il franchit les ſentinelles à bandoulieres, entre dans une cuiſine, met bas ſon habit & ſon épée, trempe ſon doigt dans une ſauce, la remue, la goûte, y jette du poivre ou du ſel, la remue encore, fait un ſigne de tête d'approbation, remet ſon habit, reprend ſon épée, & part comme un trait, toujours marchant tête levée. Cet homme eſt... un cuiſinier de la Cour, lequel, dans un clin-d'œil, a donné la perfection à un mets apprêté pour une bouche royale. Son travail eſt dès-lors fini pour toute la journée : il ſort triomphant. *Vaucanſon* ne pouvoit pas faire celui-là, je l'avoue; c'eſt un artiſte rare, qui a un goût prompt, & plus de goût cent fois dans les cuiſines, que n'en a le plus fin Académicien au lycée du Palais-royal. Jamais il ne ſe trompe; il rectifie tout avec des riens; toutes les fineſſes de l'art ſont au bout de ſa langue; il fait des miracles avec le bout de ſon doigt. Mais ſi le génie des *Vaucanſon* ne ſauroit atteindre juſqu'à faire un pareil cuiſinier, il pourroit du moins créer, je l'imagine, celui qui chauſſe ou déchauſſe un Prince, celui qui met un plat ſur une table, & qui s'appelle *Gentilhomme-ſervant*, celui qui préſente une canne & un chapeau, celui qui tire un fauteuil; enfin,

quelques autres excellents Officiers ſuivant la Cour, &c.

CHAPITRE DCCLXXI.

Ce qu'on appelle Philoſophe.

Les folliculaires & les partiſans du deſpotiſme ont tant crié contre la Philoſophie & contre les Philoſophes, que ce dernier terme roule aujourd'hui parmi le peuple, qui l'a défiguré à ſa maniere, & en le mettant à toutes ſauces.

Or, dans chaque maiſon il y a toujours quelqu'un qu'on appelle *Philoſophe.* Si un garçon marchand, ou un clerc de procureur, font quelques commentaires qui ſortent du cercle ordinaire des idées, c'eſt un *Philoſophe.*

Les Dévotes appellent *Philoſophes* tous ceux qui ne ſuivent point les offices de la paroiſſe, & qui n'obſervent pas les quatre-temps auſſi exactement qu'elles. L'Abbé Aubert, & ſes pareils, appellent *Philoſophes* ceux qui n'écrivent pas dans cet eſprit de ſervilité qui, ſelon eux, eſt le cachet des bons écrivains. Ce terme eſt une injure mitigée dans la bouche des délateurs, de vos ennemis ſecrets, de ceux enfin qui veulent vous nuire. On appelle encore *Philoſophes* beaucoup de gens qui ne le ſont guere. Enfin, on a tranſporté ce mot juſque dans les factions littéraires, pour déſigner ceux qui aſpiroient aux places de l'Académie. Le fantôme tint lieu de la réalité. On a cru qu'il y avoit de la *Philoſophie* & des *Philoſophes* à l'Académie Françoiſe. Elle y eſt en ſi petite doſe, & ils y ſont en ſi petit nombre, qu'on ſe trompe ſur cette dénomination vrai-

ment ridicule, quand on la rapproche de la conduite & de l'amour-propre de pluſieurs individus. Le terme eſt donc tombé, mais la choſe ne l'eſt pas.

CHAPITRE DCCLXXII.

Marais.

POURQUOI avoir donné à ces belles & utiles plantations le nom de marais, ce qui réveille l'idée ſale d'une eau croupiſſante, & d'une terre limonneuſe, deſſéchée ſous les chaleurs de l'été; tandis que ce ſont des jardins bien cultivés, & remplis de plantes potageres? L'ordre, la propreté, la ſymétrie, diſtinguent la main de ces jardiniers. L'arpent rapporte juſqu'à cent écus. C'eſt une verdure éternelle dans ces marais, où les ſalades de toutes les ſaiſons montrent ſucceſſivement leurs tiges.

Dans les temps de ſéchereſſe, ces jardiniers puiſent l'eau ſans relâche. La terre eſt altérée autour de ces plantes; & celles-ci fraîches & brillantes ſont toujours humectées d'une ſalutaire roſée; même avant qu'elles ſoyent cueillies, elles rafraîchiſſent le ſang par l'organe de la vue.

Les jardiniers qui font valoir ces marais, s'appellerent *maraîchers*. Ils ont beſoin d'un travail aſſidu; ils promenent l'arroſoir à chaque inſtant; & rien n'eſt plus agréable à l'œil que cette gerbe cryſtalliſée, inondant ces jeunes plantes, tréſors de végétations, & ſaine nourriture de l'homme dans toutes les ſaiſons.

Ces plantes, dreſſées en pyramides ſur des hottes, s'en vont avant le point du jour, &

ſous la roſée du matin, étaler leur verdure dans nos marchés; ce qui a fait dire qu'il n'y avoit pas de plus beau jardin dans le monde que les halles à Paris.

L'alentour de la Capitale eſt peuplé de ces marais, & de maiſons agréables, différemment ſituées. On y trouve des hôtels, & même quelques palais, qui ne ſont ſéparés que par cette brillante végétation : & pour varier le coup-d'œil, on a marié à ces jardins utiles ces jardins de l'opulence dont on admire la pompe, mais qui font rapporter la vue ſur la ſimple laitue & la fraiſe odorante.

L'odeur du fumier ne déplaît point, lorſqu'il appartient à cette riche reproduction. On ſort, quand on veut, de ces marais, où le melon eſt enfermé ſous ſa cloche, & ſe transforme de loin en topaze, pour ſe promener aux champs-élyſées; leſquels ſe marient aux hauteurs de Paſſy, au bois de Boulogne : c'eſt une continuité de jardins publics; & vous retrouvez les mêmes jouiſſances du côté de Vincennes. Meudon, avec ſa ſituation pittoreſque, vous appelle, Saint-Cloud vous invite. Vous ſuivez les détours de la Seine, & par-tout des endroits enchantés : Londres n'a pas un de ces avantages. Toutes ces vaſtes & riantes promenades ſont ouvertes inceſſamment à tous les promeneurs, ſoit à pied, ſoit à cheval; & elles ſont ſolitaires les jours ouvrables, tandis que les dimanches & fêtes elles offrent les jolies filles de la Capitale, les payſannes ſveltes des hameaux, qui ſe regardent étonnées de ſe trouver enſemble, & qui après une muette cenſure de leurs habillements & de leurs charmes, danſent ſur le même plateau, & troquent d'amants au milieu de leurs danſes; ce qui éveille

la

la jalouſie, & ajoute à l'amour pour toute la ſemaine. Au troiſieme dimanche il en réſulte un joli mariage, qui donnera à l'Etat un ſujet qui fera vivre, par le produit de ſes mains, une multitude d'êtres. Mais en me promenant je rencontre l'inſipide peuplier, qui remplace, aux environs de la ville, le noyer arrondi, le chêne robuſte, le platane philoſophique, l'orme vigoureux. Le premier coup-d'œil en eſt agréable; mais cet arbre ſe reſſemble, & la monotonie ſe fait ſentir. Je ne voudrois plus voir le peuplier ni l'orgueilleuſe charmille. Je préférerois le ſycomore ou le platane, & des allées un peu ouvertes à ces petites routes tournantes, où vous êtes empriſonné dans des murailles de verdure.

Je ne ſais pourquoi il eſt ſi difficile de faire un jardin. Il y en a qui m'excedent avec leurs fleurs & leur treillage. Celui du Maréchal de Biron eſt de ce nombre, triſte jardin, bien François.

Il n'eſt pas hors de propos de remarquer que le peuplier & le marronnier d'Inde, autre eſpece dont le bois & le fruit ne ſont bons à rien, ont pris faveur en France.

Je ne connois rien de plus beau aux environs de la Capitale, que *Chantilly*. Je ne lui ai encore rien trouvé de comparable. Trente voyages dans ce lieu enchanté n'ont pas encore épuiſé mon admiration. C'eſt le plus beau mariage qu'ayent jamais fait l'art & la nature. Ils ſont parfaitement d'accord, & cette heureuſe intelligence ajoute aux plaiſirs de l'obſervateur. Jamais le propriétaire n'en aura joui comme moi, car il n'a point eu la ſurpriſe; il étoit prévenu par les comptes & par la dépenſe, & moi je n'ai rien vu de cela, & j'ai uſé long-temps de toutes les beautés de ce lieu. Oh! qu'il y a une maniere de jouir du

luxe des Princes ! Voilà le ſecret du Philoſophe.

La manie des jardins Anglois a puni ces financiers gonflés de nos richeſſes, en en ruinant pluſieurs de fond en comble. On n'a pu ni les plaindre ni les juſtifier ; & les tréſors coupables ont fui de leurs mains, & n'ont point paſſé à leurs deſcendants. Oh ! s'ils n'avoient eu que des marais, des plantes potageres, des arbres fruitiers, leurs noms ne ſeroient point avilis, & ils auroient joui des dons de la nature, ſans la tourmenter par des travaux extraordinaires, qui n'ont abouti qu'à leur ruine, & qu'à priver la terre de ſa fécondité ; car on a pulvériſé mes chers marais, pour élever ſur leurs tiges les édifices ſcandaleux de l'orgueil & du libertinage.

CHAPITRE DCCLXXIII.

Comment ſe fait un mariage.

Le pere entre dans la chambre de ſa fille, qui eſt à ſa toilette, & qui a appris de ſa femme-de-chambre qu'on alloit la marier. Le pere s'avance : Mademoiſelle, lui dit-il, je vois, à vos yeux, que vous n'avez point dormi. — Non, mon pere. — Tant pis, ma fille ; il faut être belle quand on ſe marie, & on eſt laide quand on ne dort pas. — Je ne le ſuis pas aſſez, reprend-elle avec un ſoupir. — Vous n'êtes pas aſſez laide, dites-vous ? c'eſt donc pour l'être davantage, que vous prenez l'air triſte & mauſſade que je vous vois : allons, ne faites pas l'enfant, je vous prie ; il faut de la modeſtie le jour du contrat, mais la modeſtie n'eſt pas l'humeur, & c'eſt de l'humeur

que votre visage annonce. — Oh! mon visage a bien raison. — Il a grand tort, & vous aussi; je vous ordonne d'être riante. — Vous m'ordonnez l'impossible. — L'impossible? & pourquoi, s'il vous plaît? quel mal vous fait-on de vous marier avec un homme bien né, très-aimable, & surtout fort riche? — Je crois tout cela, puisque vous le dites; mais il est toujours bien cruel d'être livrée à un homme que l'on ne connoît pas. — Bon! est-ce qu'on connoît jamais celui ou celle qu'on épouse? ton futur ne te connoît pas davantage. Crois-moi, ma chere enfant; je ne vois dans le monde de mauvais mariages, que les mariages d'inclination; le hasard est encore moins aveugle que l'amour. Penserois-tu mieux connoître ton futur après l'avoir vu dix ans; rien n'est si dissimulé que les hommes, si ce n'est peut-être les femmes. Celui qui desire, & celui qui possede, sont deux; on ne sait jamais ce qu'un amant sera le lendemain de la noce; & comment le sauroit-on? il ne le sait pas lui-même; c'est un hasard qu'il faut courir. Ta mere & moi, par exemple, nous nous étions beaucoup vus avant de nous marier. Eh bien! elle m'a dit cent fois que je l'avois trompée; je lui ai dit cent fois qu'elle m'avoit surpris. Tout cela s'est arrangé; car il faut bien que cela s'arrange. — En vérité, mon pere, voilà d'étranges maximes! — Ce sont les maximes du monde, & le monde n'est pas un sot. Les petites gens ont besoin de s'aimer pour être heureux dans leur ménage; mais pourvu que les gens riches vivent décemment ensemble, leur aisance les met d'accord. Allons, ma fille, de la résolution, du courage, de la gaieté, tout ira bien!

Le pere sort après avoir prononcé ces mots.

La fille, qui cache dans ſon ſein une amoureuſe foibleſſe, écrit à ſon amant qu'on la marie malgré elle, mais que l'hymen lui rendra ce que l'uſage lui ravit. Elle ſigne le contrat; la noce n'eſt pas différée, & ſix ſemaine après elle a l'art d'inſtaller ſon amant dans ſa ſociété. Celui qui s'en doute le moins, c'eſt le mari. S'il vouloit en parler, on auroit une harangue toute prête pour lui démontrer qu'il n'eſt qu'un viſionnaire.

Joailliers, bijoutiers, marchands d'étoffes, marchandes de modes, concourent à un mariage; mais il y entre aujourd'hui un Artiſte qu'on ne ſoupçonnoit pas, un artiſte précieux, qui contribue plus que tous les moraliſtes à mettre la paix dans les ménages. Quand une Demoiſelle a quelque ſouvenir inquiétant, qu'elle touche au premier jour de ſes noces, & qu'elle veut cacher le grand ſecret, elle ne croit pas tout-à-fait à la maxime de Salomon, quoiqu'il fût un grand clerc. La virginité a ſes ſignes; elle le ſait mieux que Buffon. Il s'agit d'être bien avec ſon mari, & d'accroître ſa tendreſſe. Elle a entendu dire qu'il y avoit une réſurrection. Il ne faut, dans ce monde, que croire pour être heureux; un ſerment n'a pas un effet rétroactif; il s'agit de promettre pour l'avenir, & de tenir, ſi l'on peut. Les Demoiſelles honnêtes & timorées s'adreſſent au Sieur Maille, lorſque le jour tombe. Il vend le vinaigre qui rend la confiance à l'épouſée, la joie aux époux, qui établit la concorde & la paix des familles. Ce monde eſt compoſé d'apparences; elles tiennent lieu des réalités.

Le Sieur Maille n'a pas beſoin de lire le calendrier pour être inſtruit des temps où l'Egliſe permet ou défend les mariages. Dès que le carême & l'avent prennent fin, il voit arriver les fragiles

beautés, qui veulent posséder le cœur d'un époux, & le tromper un peu sur le passé seulement pour le rendre plus fortuné. Elles ne font qu'avancer la main, prendre le vinaigre réparateur, saluer & disparoître. L'Artiste ne les regarde pas ; leurs grandes coëffes voilent leur demi-rougeur, si elles rougissent. Un petit imprimé, vertueusement instructif, accompagne la liqueur subtilement astringente, & dispense l'artiste de parler. Les attentats du violateur, ou les victoires de l'amant chéri, disparoissent également ; c'est une vierge enfin qui, huit jours après, marche sous le chapeau virginal à l'autel de l'Hyménée.

L'époux n'en doutera point. Tout est régénération devant les loix de la chymie ; la félicité des époux est encore liée à cette science sublime que j'idolâtre ; elle fait la gloire, le bonheur & le repos des Demoiselles parisiennes. Mais celles des Provinces sont loin de cet inestimable avantage ; elles n'ont pas à leur porte un artiste aussi recommandable que le Sieur Maille. Je les plains. Que de paroles artificieuses, que de mensonges frauduleux, pour remplacer une petite fiole qu'on peut cacher dans la main !

Demoiselles de tous les pays, qui tremblez de l'expérience d'un époux, & qui desirez assujettir son cœur en y versant l'estime profonde, quand vous verrez sur un pot de moutarde du Sieur Maille, l'union paisible des armes des trois premieres Puissances de l'Europe, songez que cet artiste unit de même la femme & le mari, prévient leur dissention, leur rupture ; & leur ôtant les fâcheux soupçons, les craintes importunes, les reproches désespérants, consolide leur bonheur dans la pleine confiance des caresses mutuelles. Ailleurs une petite voix contrefaite est nécessaire ;

elle devient tout à la fois honnête & trompeuse. Ici le mari s'enyvre de sa conquête, & vante son propre triomphe. L'épouse n'a pas besoin d'une voix fallacieuse pour qu'il se félicite lui-même de sa victoire. On disoit à la Cour, il y a quarante ans : *l'honneur y recroît comme les cheveux.* Oh ! il y recroît bien autre chose, ainsi que dans la Capitale !

Une Demoiselle bien majeure proposa tout naturellement à un galant homme de lui faire un enfant, mais sans exiger qu'elle se mariât. Dès qu'elle fut grosse, elle congédia le galant. Elle eut un fils qu'elle allaita. Le pere plaida pour épouser la mere, qui lui tint rigueur, & lui demanda combien il vouloit pour la peine qu'il avoit prise de la féconder. Il perdit son procès, dépens compensés.

CHAPITRE DCCLXXIV.

Les deux Crébillons.

J'AVOIS dix-neuf ans, & dans ce temps la renommée de Crébillon, Poëte tragique, étoit au plus haut degré. On l'opposoit à Voltaire ; car le public cherche un rival à tout homme illustre, & les balançant l'un par l'autre, il se dégage ainsi d'un poids d'estime trop considérable.

Je l'ai vu ce temps, où la nation en général étoit si peu avancée, qu'on ne parloit & qu'on ne savoit parler que de Racine & de Corneille, de Crébillon & de Voltaire. Il est inconcevable qu'on se soit agité si long-temps sur des questions aussi futiles. J'étois jeune ; je n'avois reçu qu'à moitié l'impression universelle ; j'admirois

moins que les autres ces tragédies ſi vantées. J'y trouvois une uniformité, une contrainte, une gêne, une forme monotone, un faux, qui ne plaiſoient pas beaucoup à mon eſprit, amoureux des beautés vaſtes & irrégulieres. Je liſois les Romans de l'Abbé Prévoſt, qui me faiſoient plus de plaiſir que toutes les Tragédies modernes.

Sur ſa renommée j'allai voir néanmoins le vieux Crébillon. Il demeuroit au Marais, rue des Douze-portes. Je frappai : auſſi-tôt les aboyements de quinze à vingt chiens ſe firent entendre ; ils m'environnerent gueule béante, & m'accompagnerent juſqu'à la chambre du Poëte. L'eſcalier étoit rempli des ordures de ces animaux. J'entrai, annoncé & eſcorté par eux. Je vis une chambre dont les murailles étoient nues ; un grabat, deux tabourets, ſept à huit fauteuils déchirés & délabrés compoſoient tout l'ameublement. J'apperçus, en entrant, une figure féminine, haute de quatre pieds, & large de trois, qui s'enfonçoit dans un cabinet voiſin. Les chiens s'étoient emparés de tous les fauteuils, & grognoient de concert. Le vieillard, les jambes & la tête nues, la poitrine découverte, fumoit une pipe. Il avoit deux grands yeux bleus, des cheveux blancs & rares, une phyſionomie pleine d'expreſſion. Il fit taire les chiens, non ſans peine, & me fit concéder, le fouet à la main, un des fauteuils. Il ôta ſa pipe de la bouche, comme pour me ſaluer, la remit, & continua à fumer avec une délectation qui ſe peignoit ſur ſa phyſionomie fortement caractériſée.

Sa diſtraction fut aſſez longue, ſon œil bleu étoit fixe & tourné vers le plancher. Il me parla brievement. Les chiens grondoient ſourdement en me montrant les dents. Le Poëte poſa enfin ſa

pipe. Je lui demandai quand il finiroit *Cromwell. Il n'eſt pas commencé*, me répondit-il. Je le priai de me réciter quelques vers. Il me dit qu'il me ſatisferoit après une ſeconde pipe. La femme, de quatre pieds de haut, entra ſur ſes jambes torſes. Elle avoit bien le nez le plus long, & les yeux les plus malignement ardents que j'aie vus de ma vie. C'étoit la maîtreſſe du Poëte. Les chiens, par reſpect, lui céderent un fauteuil. Elle s'aſſit en face de moi. Le Poëte poſa ſa ſeconde pipe, & me récita alors des vers fort obſcurs, de je ne ſais quelle tragédie romaneſque, qu'il avoit compoſée de mémoire, & qu'il récitoit de même. Je ne compris rien au ſujet ni au plan de ſa tragédie. Il y avoit dans ſes vers force imprécations contre les Dieux, & ſur-tout contre les Rois qu'il n'aimoit pas. Le Poëte me parut fort bon homme, très-diſtrait, aimant à rêver, & parlant peu. Sa maîtreſſe avoit dans l'expreſſion toute la malice qui étoit dans ſes yeux. Le Poëte ayant récité ſes vers ne fit que fumer. Je m'entretins avec ſa maîtreſſe. Je cherchois de l'œil où pouvoient être ſes jambes, tandis que celles du Poëte figuroient nues, comme les jambes d'un athlete qui ſe repoſe après avoir lutté dans l'arene. Je me levai, & les chiens ſe leverent auſſi, aboyerent de nouveau, & m'accompagnerent juſqu'à la porte de la rue. Le Poëte ne les réprimandoit qu'avec douceur; la tendreſſe perçoit à travers le commandement. Lui ſeul pouvoit vivre au milieu de cette mal-propreté canine. Je ne manquai pas de lui dire qu'*Euripide* avoit auſſi aimé les chiens, & qu'il obtiendroit à coup ſûr les années de *Sophocle* : il avoit alors quatre-vingt-ſix ans. Content de ce que je lui avois dit, il m'avoit gratifié d'une petite carte, où étoit ſon nom écrit en caracteres

très-fins. Cette carte étoit un passe-port pour voir une de ses tragédies; mais comme Voltaire avoit soin qu'on ne les donnât que très-rarement, je fus neuf mois à attendre cette représentation. Le vieillard m'avoit prévenu du long délai, & l'attribuoit sans ménagement à son rival, qu'il appelloit un *très-méchant homme*, & cela avec le ton d'une bonhommie toute particuliere.

A deux ou trois années de-là je fis la connoissance de Crébillon fils. Il étoit taillé comme un peuplier, haut, long, menu; il contrastoit avec la taille forte & le poitrail de Crébillon le tragédiste. Jamais la nature ne fit deux êtres plus voisins & plus dissemblables. Crébillon fils étoit la politesse, l'aménité & la grace fondues ensemble. Une légere teinte de causticité perçoit dans ses discours, mais elle ne frappoit que les pédants littéraires & les ennemis du bien public. Nos caracteres allerent fort bien ensemble. Il avoit vu le monde; il avoit connu les femmes autant qu'il est possible de les connoître; il les aimoit un peu plus qu'il ne les estimoit. Sa conversation étoit piquante; il regrettoit le temps de la régence, comme l'époque des bonnes mœurs en comparaison des mœurs régnantes. Nos principes littéraires s'accordoient encore. Un jour il me dit en confidence qu'il n'avoit pas encore achevé la lecture des tragédies de son pere, mais que cela viendroit. Il regardoit la Tragédie Françoise, comme la farce la plus complete qu'ait pu inventer l'esprit humain. Il rioit aux larmes de certaines productions théâtrales, & du public qui ne voyoit dans tous les Rois de la Tragédie Françoise que le Roi de Versailles. Le rôle du Capitaine des Gardes, tantôt traître, tantôt fidele, selon la fantaisie du Poëte, le faisoit sur-tout

pâmer de joie. Il s'informoit exactement de celui qui le jouoit. C'étoit ſon acteur favori pour le plaiſir facétieux qu'il lui cauſoit. Aujourd'hui Janiſſaire, le lendemain dépoſant Tarquin le ſuperbe, cheville ouvriere de tous les dénouements, il avoit renverſé plus de trônes au bout de l'année, qu'il n'avoit de gardes à ſa ſuite ; il tuoit les tyrans trois fois la ſemaine avec une préciſion admirable. Crébillon aimoit tout en lui, ſa démarche, ſon attitude, ſa fierté obéiſſante ; tantôt royaliſte, tantôt républicain, il ſuivoit tous les ordres avec une indifférence philoſophique, qui n'ôtoit rien au tranchant de ſon ſabre.

Crébillon fils étoit Cenſeur royal & Cenſeur de la Police. Il approuvoit tous les ponts-neufs & tous les vers imprimés ſur des feuilles volantes. On en faiſoit alors une quantité effroyables ; les Héroïdes pleuvoient. Il approuvoit tout cela avec un ſang-froid & une politeſſe charmante. Jamais Crébillon fils ne fit attendre un Auteur, fût-il chanſonnier du Pont-neuf. Il étoit toujours prévenant, affable & facile ; il me diſſuada d'écrire en vers.

Comme il ouvroit journellement ſa porte à une multitude de verſificateurs & d'auteurs débutants, il me dit un jour : *Reſtez avec moi juſqu'à midi trois quarts ; voici l'heure que les Poëtes arrivent pour m'apporter leurs manuſcrits : reſtez.*

Je m'aſſieds. Un coup de ſonnette part ; Crébillon ouvre : un Auteur paroît ; il eſt vif & ſémillant ; il ſe préſente avec aſſez de grace, parle de même ; il prend une chaiſe, tire un manuſcrit de ſa poche. La converſation s'engage, & notre Auteur dit des choſes ſpirituelles. — De quel pays êtes-vous ? lui demanda Crébillon, qui ap-

prouvoit par an quarante à cinquante mille vers. — Des environs de Toulouſe, reprit l'Auteur. — Bon, laiſſez-moi votre manuſcrit; envoyez ou repaſſez après demain, & l'approbation ſera en regle.

Quand l'Auteur fut ſorti, Crébillon tenant le manuſcrit en main, me dit : Je ne ſais ce qui eſt là-dedans; vous avez entendu ce jeune homme; il parle avec facilité; il a de l'eſprit. Voulez-vous gager avec moi que ſon ouvrage n'a ni rime ni raiſon? — Eh pourquoi ce jugement précipité? — Vous le ſaurez; liſons, mon ami. En effet, la piece préſentée à la cenſure n'avoit pas le ſens commun.

Part un ſecond coup de ſonnette; c'eſt un nouvel Auteur: Crébillon ouvre. L'Auteur s'arrête à la porte; il ne ſait ni entrer, ni parler, ni s'aſſeoir; il eſt gauche, & tout d'une piece; il manque de renverſer une petite table où étoit le déjeûner de ſon cenſeur. C'eſt un opéra que de le faire aſſeoir; il recule à chaque inſtance; enfin il eſt aſſis; il veut parler, & il bégaie; il répond mal à ce qu'on dit. Après avoir regardé pendant ſix minutes ſa poche gonflée de ſon manuſcrit, il le tire gauchement, laiſſe tomber ſa canne & ſon chapeau en le préſentant, cherche de l'œil ſon paraſol, comme ſi on le lui avoit volé, bleſſe ma jambe du bout de ſon épée en remuant mal-à-propos, & parvient enfin à dire : *Je vous prie, Monſieur, de m'expédier, car on m'a dit que vous étiez fort obligeant.* Crébillon prend le papier avec ſon aménité ordinaire, le met à ſon aiſe autant qu'il eſt poſſible, & lui fait la même interrogation. — De quel pays êtes-vous, Monſieur? — Des environs de Rouen. — C'eſt bon, Monſieur; dans trois jours j'aurai approuvé vo-

tre manuſcrit. Il le reconduit, l'aide à retrouver ſon paraſol. La porte ne ſemble pas être aſſez large pour la ſortie du Poëte, car il donne à gauche, fait un faux pas ſur le palier, & tombe à la premiere marche. Il avoit repouſſé quatre ou cinq fois ſon Cenſeur avec la main, & le tout par civilité normande. La porte enfin ſe referme.

Quel lourdaud ! m'écriai-je ; & cela écrit ! — Eh bien, me dit Crébillon, vous l'avez vu, vous l'avez entendu, ou plutôt vous n'avez rien entendu. Voulez-vous gager avec moi que ſon œuvre n'eſt pas ſans mérite ? — Oh ! oh ! vous le connoiſſez donc ? — Pas plus que l'autre ; je ne l'ai jamais vu ; liſons. Nous liſons. Il y avoit dans le manuſcrit du lourd Normand, des idées, du ſtyle ; & c'étoit un ouvrage très-eſtimable. Comme je demeurois ſurpris de l'eſprit de divination qui avoit ſaiſi notre cenſeur, il me dit : „ Une expérience de pluſieurs années m'a démontré que ſur vingt Auteurs qui arrivent du midi de la France, il y en a dix-neuf qui ſont déteſtables ; & que ſur le même nombre qui arrive du Nord, il y en a la moitié au moins qui ont le germe du talent, & qui ſont ſuſceptibles de perfection. Les plus mauvais vers poſſibles ſe font depuis Bordeaux juſqu'à Nîmes. Telle eſt la latitude des plats verſificateurs. Tous ces Ecrivains-là en général n'ont que du vent dans la tête, tandis que ceux qui viennent des Provinces ſeptentrionales ont du ſens, & un talent inné qui ne demande que de la culture. „

J'ai eu lieu pluſieurs fois d'appliquer l'obſervation de Crébillon cenſeur, & preſque toujours avec juſteſſe. Les têtes méridionales (les exceptions à part) ne me paroiſſent pas propres à écrire ; elles manquent de logique.

Je ne paſſerai point ſous ſilence un fait qui prouve tout-à-la-fois ſon courage & ſon amitié pour les Gens de Lettres & pour moi. Je publiai, au mois de Janvier 1771, une piece de théâtre, intitulée : *Olinde & Sophronie*; on y trouva des alluſions relativement à l'opération du Chancelier Maupeou, qui faiſoit la guerre à la magiſtrature (1). Le Parlement de Paris fut exilé le vingt Janvier, & ma piece fut publiée le vingt-deux. On donna à tous les traits de mon ouvrage une extenſion qui plaiſoit au public, & qui lui ſervoit de vengeance tacite. Le miniſtere, qui alors n'étoit rien moins qu'indulgent, vouloit ſévir contre moi. Crébillon fils, qui avoit approuvé la piece, loin de mollir, repréſenta, défendit ma cauſe, ſe prétendit ſeul reſponſable. Sa généreuſe fermeté me ſauva un déſagrément fâcheux; c'eſt qu'il aimoit ſincérement les Hommes de Lettres. Il m'a répété ſouvent que malgré les travers de leur amour-propre, c'étoit ceux dans leſquels il avoit remarqué en général le plus de vertus.

Ses ouvrages ſont une anatomie fine & déliée du cœur humain & du ſentiment, ſur-tout de celui qui dirige les femmes, dont le premier attribut eſt de ne connoître rien à leur propre cœur, tandis qu'elles pénetrent aſſez bien le cœur ou du moins le caractere des hommes. Crébillon fils les a bien connues; c'eſt un pein-

(1) Le Chancelier avoit commandé cent vingt brochures contre les Magiſtrats. Tous les écrivailleurs affamés alloient au bureau de *****. Là, on payoit à tant la feuille les plus plats déraiſonnements. Le buraliſte gagna, ſur ces pauvres barbouilleurs, la moitié de la ſomme deſtinée à ces pamphlets.

tre : & ſa touche, pour être délicate, n'en eſt pas moins exacte, & quelquefois profonde.

CHAPITRE DCCLXXV.

Les Eſpaliers de l'Opéra.

On appelle ainſi *les divinités des chœurs*, tant dans le chant que dans la danſe. Les chanteurs & chanteuſes décompoſent méthodiquement les morceaux des grands maîtres. Les danſeurs & danſeuſes ſortent, pour la plupart, des ſéminaires d'Audinot & de Nicolet. Les gambadeurs donnent des leçons de danſes. Les danſeuſes ſont plus riches que les chanteuſes. Les gens ennuyés, dégoûtés & blaſés, vont de la danſeuſe à la chanteuſe, & de la chanteuſe à la danſeuſe. Tel amateur a une connoiſſance exacte du climat, du pays, du tempérament général & particulier des fruits & des pêches qui compoſent ces eſpaliers. C'eſt là qu'on peut dire que les vices d'autrefois ſont les mœurs d'aujourd'hui. *Fais ce que tu voudras*, c'eſt la maxime nouvelle qui ſemble être généralement adoptée. Aſſujetti à tant de loix civiles, politiques, morales, religieuſes, l'homme, dans l'intérieur de ſa maiſon & dans ſa vie privée, reprend ſa liberté, & la porte juſqu'à la licence. Plus l'homme eſt opprimé par une multitude de loix & de coutumes, plus il réagit. Quand l'homme eſt ſoumis à une foule d'entraves, à des impôts de toutes eſpeces, alors il ſe venge ſur les mœurs.

Il y a des vierges à Paris ſans doute, & tout

autant qu'ailleurs ; mais l'ignorance virginale n'y exiſte pas. Les livres, les ſpectacles, les diſcours, les exemples donnent toujours aux jeunes filles quelque communication de la ſcience amoureuſe, & leur enlevent cette ignorance naïve, le premier des attraits.

Nos filles bien élevées ignorent aujourd'hui une multitude d'arts domeſtiques, qui, dans tous les ſiecles, ont été les occupations des femmes, ou pour mieux dire, leur devoir ; mais elles danſent, elles chantent. Les danſeurs & les chanteurs de l'Opéra perſuadent à toute la ville qu'il faut avant tout chanter & danſer.

La maiſon paternelle n'eſt donc plus que le rendez-vous du maître à danſer, du maître de muſique. Si les femmes, une fois mariées, cherchent à plaire à tous les hommes, c'eſt ſans doute parce qu'étant filles, il ne leur étoit pas permis d'en aimer un ſeul.

Nos danſeurs à Londres ont ſuſpendu les ſéances du Parlement Britannique. Nous ſommes jaloux de nos danſeurs.

CHAPITRE DCCLXXVI.

Conſtruction.

La ſalle de l'Opéra fut conſtruite en ſoixante-quinze jours ; célérité bien digne d'éloge, ſi elle eût été applicable à un bâtiment plus néceſſaire, ou plus utile aux maux de l'humanité.

Le pavillon de Bagatelle, appartenant à Mgr. Comte d'Artois, a été conſtruit dans l'eſpace de ſix ſemaines ; c'eſt ce qu'on ne peut croire, quand on voit tous les détails de ce lieu en-

chanté, où tous les arts ont réuni ce qu'ils ont de plus riche & de plus gracieux. Saint-Cloud a changé de face en peu de mois.

L'or eſt la baguette magique qui produit ces prompts miracles ; mais en créant de ſi jolies choſes, pourquoi ne fait-il pas ſortir de terre les quatre hôpitaux ? C'eſt alors que l'enchanteur obtiendroit tous nos hommages.

Mais ſouvent, quand le propriétaire vient pour jouir, les vernis lui font mal à la tête ; l'odeur des peintures à l'huile rend les appartements inhabitables : il eſt obligé de fuir pour un temps ; la broſſe des peintres l'a chaſſé de l'édifice neuf, dont il s'éloigne ſans pouvoir y reſter.

Les champignons de la fortune (comme le dit un Ecrivain) veulent bâtir tout-à-coup. Il leur faut un château, & il faut que ce château ſorte auſſi promptement de terre qu'une aſperge dans la belle ſaiſon. Il faut des plantations d'arbres en ſalle, étoiles, boſquets, allées à perte de vue, tous arbres auſſi ſtériles que l'eſprit de l'opulent bâtiſſeur. Quand le château eſt fini, il faut encore du l'eau jailliſſante, un bel étang & un pont. Que faut-il encore ? un jardin anglois, pour ſinger les Princes ! Jamais, peut-être, les flottes Angloiſes ne nous ont fait autant de mal, que le goût fatal d'imiter en petit leurs ſuperbes poſſeſſions.

Eh ! combien cela dure-t-il ? l'eſpace d'un moment. On ne voit de toutes parts que maiſons, que châteaux à vendre. Ces lieux où la rapine enfouiſſoit ſes tréſors, où le luxe déployoit ſes ruineuſes fantaiſies, ces palais de la volupté, ſont achetés à vil prix, & démolis par les mêmes ouvriers qui les ont conſtruits, & qui revendent

les

les matériaux à d'autres foux, également tourmentés de la manie de la bâtiſſe.

CHAPITRE DCCLXXVII.

Hôtel des Menus.

L'HÔTEL dit vulgairement des *menus plaiſirs du Roi*, eſt le dépôt de toutes les machines, décorations & habillements qui ſervent aux fêtes, c'eſt l'image du chaos; on y entaſſe les débris des catafalques avec ceux d'une ſalle de bal. Le même chariot les voiture, & on lit : *Menus plaiſirs du Roi*, ſur les fragments d'un mauſolée. Ces matériaux épars coûtent autant à rajuſter que s'ils étoient neufs. Toutes les filles d'Opéra, pour peu qu'elles ſoient protégées, trouvent là du ſatin & autres étoffes, dont elles n'ont jamais aſſez. Quand on deſſert une table, les valets ſe livrent au gaſpillage, & les ſuperfluités ſe manifeſtent; quand on voit les débris des fêtes données à la Cour, il ne faut que cette vue pour affliger un bon citoyen ſur l'emploi du temps & de l'argent.

Il y a là une école de déclamation, où s'exercent les débutants, ſous la direction de quelques comédiens qui prennent le titre de *profeſſeurs*.

Le feu vient de prendre à ce magaſin; mais quand il arrive un incendie dans un magaſin royal, le public ne s'y intéreſſe pas vivement : il appelle cet accident *un compte rendu écrit avec un charbon*. Puis il ajoute : *Il y aura toujours de l'argent pour réparer cela*.

Les Peres Capucins ont accouru à cet incendie avec leur zele accoutumé, & pour ſauver les

richeſſes théâtrales des trois ſpectacles. On a vu l'un s'affubler d'un caſque, porter un cimeterre ſous ſon bras, & tenir à la main la baguette de Médée ; l'autre avoit entaſſé ſur ſes épaules les jupons de ſatin des actrices, & le caducée de Mercure, ce qui contraſtoit avec ſa barbe & ſon capuchon. Celui-ci, les mains armées des rayons du char du ſoleil, croyoit ſauver de gros diamants, & s'étoit enveloppé du vêtement d'un druide. Ces mains ſacrées, qui touchoient pour la premiere fois à tant d'objets profanes, prouvoient cet ancien adage : *Que néceſſité n'a point de loi ;* mais au milieu de l'embraſement, il a fallu rire malgré ſoi, en voyant des Capucins ſe charger des immodeſtes débris des décorations théâtrales, embraſſer en fuyant des buſtes voluptueux, & prêter du ſecours à tous les dieux & déeſſes demi-nuds du paganiſme.

Ce qui eſt non moins remarquable, c'eſt que dans l'hiſtoire des Capucins, pluſieurs, à différentes époques, ſont morts victimes étranges de l'embraſement d'une ſalle d'opéra. Quelle deſtinée ! être brûlé vif dans le même lieu qu'on a pourſuivi de ſes anathêmes. Il nous ſemble qu'il ſeroit décent de diſpenſer le zele & la charité de ces pauvres Peres, de s'étendre juſqu'à des objets qui contraſtent avec leur état.

Les Récollets vont auſſi au feu, montrent le même zele que les Peres Capucins ; & quand on oublie de leur faire partager l'honneur du courage & la gloire du ſuccès, ils réclament, dans le *Journal de Paris*, la publication de leurs faits charitables.

Depuis l'Incendie de l'Opéra, chaque ſpectacle a ſes réſervoirs & ſes pompiers. Les pompiers ſont au réſervoir, & il y a une ſonnette pour

donner le ſignal du danger. Un malin tira la ſonnette tout au milieu d'une piece tragique; à l'inſtant le ſpectacle fut inondé, les acteurs rafraîchis, les auditeurs trempés; on murmura, mais on ne put ſe plaindre de la ponctualité.

Toutes les ſalles de ſpectacles ſemblent devoir, tôt ou tard, appartenir aux flammes. Point d'années qu'il n'en brûle deux ou trois en Europe : des dangers auſſi fréquents ne rallentiſſent pas l'amour du théâtre; il eſt porté à l'excès dans toutes les conditions.

La ſalle qui doit inſpirer le plus de terreur pour un embraſement ſubit, c'eſt celle des *Variétés*, au Palais-royal; & comme elle communique à des échoppes de bois doublement rangées ſur deux files, il y a de quoi être ſaiſi d'effroi, ſur le péril que courent journellement les ſpectateurs; il eſt vrai que les pompes & les pompiers oppoſent à ce fléau la plus exacte vigilance; mais qui peut calculer les ſuites d'une fatale étincelle jettée au milieu de ce bûcher formé d'alumettes, peint, doré & verniſſé?

Le feu pourroit bien prendre pour punir certaines immoralités d'une eſpece grave. Dans une piece jouée à ces *Variétés*, deux coquins veulent ſe défaire d'un honnête homme; l'un dit à l'autre : *La riviere coule pour tout le monde*, afin de lui faire entendre qu'on pourroit jetter l'homme par-deſſus les ponts. Ne vaudroit-il pas mieux avoir deux théâtres François, deux théâtres émulateurs, à la place de ces tréteaux où l'on diſtribue au peuple d'auſſi étranges maximes.

CHAPITRE DCCLXXVIII.

Enigme.

DEVINEZ, Lecteurs, cette énigme. Cinq pieds de long ſur quatre de large, à trente-cinq pieds de hauteur. Eh bien! ce terrein étroit rapporte par an quatre mille huit cents livres. Quel fruit produit-il? aucun; un champ immenſe bien cultivé ne rapporte pas autant. Telles ſont les réflexions que j'ai faites dans une petite loge où j'étouffois. Allongez un peu cette loge, elle rapportera le double : la loge voiſine rapporte autant. Calculez enſuite ce que rend un eſpace, qu'on appelle l'Opéra, le théâtre François, le théâtre Italien, vous verrez un produit de pluſieurs millions; & toutes les autres ſalles de ſpectacles? Combien la gent hiſtrionne ne coûte-t-elle pas au peuple? Que d'argent pour des ſauts, des ſons & des gambades! & tous ceux qui foulent les planches ſont payés exactement & libéralement.

Quand on a loué un quart de loge, le tour vient tous les quatre jours. Il n'y a que ſept jours dans la ſemaine : de-là le calcul des femmes. Elles devroient bien s'accoutumer à ſavoir qu'au bout de vingt-huit jours on recommence à avoir les mêmes dans l'ordre où on les avoit eus d'abord, & avec les mêmes diverſités : c'eſt le cycle ſolaire du ſpectacle. Rien de plus aiſé en apparence qu'une pareille connoiſſance, mais rien d'utile ne prend racine dans la tête des femmes Pariſiennes. Elles ne connoiſſent ni les noms des rues, ni ceux des mois, des jours, des années;

ce ſont comme des glaces qui oublient les objets dès qu'ils ne ſont plus devant elles. Qui croiroit que ce ſont elles pourtant qui dirigent tout, qui gouvernent tout, & qu'elles ont la rage de ſe mêler de tout, de primer par-tout & ſur tout?

A la ſortie des ſpectacles, il faut paſſer à travers une foule de laquais qui portent flambeaux & torches allumées. La cire découle ſur vos habits; les perruques & les cheveux ſont en danger. L'équipage part; deux domeſtiques s'élancent ſur le derriere, tenant chacun un flambeau, & les ſecouant par les rues ſur les paſſants. L'un étourdi du bruit de la voiture, & qui a manqué d'être roué, ne s'apperçoit pas que ſon vêtement brûle.

Des lanternes, ſubſtitués à ces flambeaux, auroient moins de danger pour les hommes & pour les maiſons; car en agitant leurs flambeaux, ces domeſtiques ricannent, & font voler à deſſein des flameches de tous côtés.

Un jour je vis arriver de loin un équipage; c'étoit un Prélat avec ſes courſiers écumants, ſes torches enflammées, & ſes valets qui les ſecouoient en étincelles ſur les pauvres humains. Mon imagination me figura alors le char enflammé du fanatiſme, courant avec des brandons allumés à la cérémonie d'un autodafé. Hélas! c'étoit le Prélat le plus humain, le plus tolérant. Mais, pourquoi donc ces flambeaux aux lueurs rougeâtres éclairoient-ils ſi vivement la croix pectorale de Monſeigneur? Il me fut impoſſible alors de ne pas me rappeller les diſcordes de la religion, & les bûchers dreſſés par des mains ſacerdotales.

CHAPITRE DCCLXXIX.

Loge matelaſſée.

On dit en Province qu'il y a dans chaque ſpectacle une loge matelaſſée, où s'enferme l'Auteur le jour d'une *premiere repréſentation*, afin que dans ſon déſeſpoir il ne ſe caſſe pas la tête, ſi ſa piece vient à tomber au milieu des huées ou des durs ſifflets.

Je certifie au public que la loge matelaſſée n'exiſte point, & que la tête de M. de la Harpe, celle de M. Paliſſot, &c. ſont néanmoins ſans boſſe & ſans contuſion.

Quand ce malheur arrive, l'Auteur file avant la fin de la piece, & va écrire une diſſertation ſur la décadence du goût, ſur l'oubli des grands modeles & ſur l'excellence de ſa piece; ce qui eſt inſéré dans les Journaux.

L'ignorance, ou plutôt le malheur de M. l'Abbé Miolan, lui ayant fait manquer un ballon aéroſtatique, ce fut au Luxembourg une bagarre générale. On mit en pieces le ballon; on le brûla.

Huit jours après on ne vit de tous côtés que gravures, où ce pauvre Abbé étoit repréſenté ſous la figure d'un chat miaulant, battu par le ſuiſſe du Luxembourg, & pourſuivi par la canaille qui crioit : *Au chat! au chat!*

Dans les gravures, comme dans les chanſons, on le traitoit de *voleur*. C'étoit-là une liberté ſatyrique preſque Angloiſe. Au fond, cet Abbé ne me paroît pas plus coupable qu'un Auteur dont la piece tombe à plat. Le public a payé

à la porte de la comédie, & cependant en ſortant de la piece ſifflée, il ne ſe plaint pas d'avoir été volé.

CHAPITRE DCCLXXX.

Conſignations.

Ce qu'il y a de plus injuſte dans le monde, c'eſt de prendre à ceux qui perdent.

Un homme fait banqueroute ; on vend ſes biens ; le produit en eſt diſtribué aux créanciers. Ce produit ne ſuffit même pas pour les payer. Cependant il faut avant tout prélever les droits exorbitants des receveurs des conſignations.

Le prix de la vente leur eſt quelquefois dépoſé ; mais le plus ſouvent il ne l'eſt pas. On abandonne à quelques-uns de ces créanciers des rentes appartenantes à leurs débiteurs. Les avides receveurs des conſignations, entre les mains de qui il n'a été rien dépoſé, ni pu être rien dépoſé, prennent néanmoins leur droit. Eh! quel droit! il n'y en a pas de plus obſcur & de plus mal fondé.

On a vu un *manteau ducal*, développé en tapis, ramaſſer beaucoup d'argent, & puis s'envoler au haut des airs, où perſonne ne put le ſuivre. Les pauvres créanciers, réduits à ſolliciter quelques parcelles de ces eſpeces d'or dans leur chûte fortuite, n'étoient-ils pas encore menacés d'aller les arracher aux greffes des conſignations?

Afin d'être avertis de leur proie, ces receveurs encouragent la délation ; ils paient une ſomme à celui qui vient les avertir de l'événement qui donne lieu à l'ouverture de leurs droits. Ces conſerva-

teurs ont l'air de conquérir, & non de garder le dépôt.

M. *Necker* a cependant indiqué, dans ſon compte rendu, qu'on pourroit dépoſer les fonds conſignés ou au Mont-de-piété, ou à une compagnie de Financiers ſolvables, qui, loin de rien prendre, pourroient payer deux ou trois pour cent d'intérêt.

Voilà le créancier fruſtré viſiblement d'une partie de ſes deniers. Il a été forcé d'entrer dans une direction; & il n'y a que Dieu & un Procureur qui ſachent ce qu'entraîne une direction. Un des moindres abus eſt la ſignification qu'il faut faire à tous les créanciers refuſant de ſigner un acte qui les intéreſſe. Ces ſignifications ont coûté quelquefois cent mille écus dans une ſeule affaire. M. le Noir, Lieutenant de Police, a fait rendre, dans l'affaire de M. le Prince de Guéméné, un arrêt du Conſeil, du 28 Décembre 1782, qui diſpenſe de ces ſignifications, & qui y ſubſtitue un moyen ſimple, qui mériteroit d'être adopté par tous les tribunaux; c'eſt d'avertir les créanciers par un ſimple avis imprimé dans les petites affiches, qu'il a été paſſé chez le Notaire de la direction un acte qui les intéreſſe. C'eſt à eux d'en aller prendre communication; & s'ils ne ſe pourvoient pas contre cet acte, dans le délai fixé, ils ſont cenſés l'avoir approuvé.

A chaque pas qu'on veut faire dans notre juriſprudence civile, on ne trouve qu'embarras, ténebres, confuſion; & les gens de loi, quand ils vous ont traîné dans cette caverne, vous fouillent tout à leur aiſe. Le peuple ne connoît pas les premiers éléments de la procédure; & à chaque déces vous voyez des perſonnes adultes venir demander conſeil & protection au premier habit noir

qu'elles rencontrent. On ignore les formes, & tout devient matiere à chicane.

Il eſt étonnant qu'il n'y ait pas à Paris un établiſſement ſemblable à celui que M. le Duc de Charoſt a fait dans ſes terres : c'eſt un bureau de conciliation où l'on décide ſans fraix les différends.

Il y a une foule de choſes obſcures, malgré la foule des arrêts. Il ſeroit bien à ſouhaiter qu'on imprimât chaque année un recueil des déciſions des tribunaux, ſur les queſtions qui ne ſont décidées par aucune loi. Perſonne ne ſait ſi les rentes viageres ſont un meuble ou un immeuble, & quel eſt à cet égard le droit d'un donataire mutuel.

CHAPITRE DCCLXXXI.

La Voirie.

Il faut toujours avoir l'ordonnance à la main pour repouſſer ſes innombrables attaques ; car ſes ayant-cauſe font ſans ceſſe des demandes outrées & bizarres. Sans les cours ſupérieures ils mangeroient les maiſons de la Capitale, pierre à pierre, & les digéreroient. Leurs eſpions, toujours le nez en l'air, reconnoiſſent *une moitié de poulie* raccommodée à neuf ; aſſignation de la voirie pour le paiement de *la poulie*, qu'ils ſoutiennent *neuve*. En effet, lorſqu'elle tourne, le mouvement de rotation ne fait paroître que le bois neuf. Experts nommés pour les convaincre que la moitié de la poulie eſt *vieille*.

Combien nous ſommes redevables aux Parlements qui ont oppoſé une égide aux déteſtables prétentions de cette voirie, fléau des bourgeois

de la Capitale ! Ses eſpions, qui ſont autres que ceux de la Police, connoiſſent depuis quand une fenêtre a changé de phyſionomie, ou quand on a avancé un balcon d'un pouce. Le Bourgeois pariſien eſt preſque ſans défenſe contre ces éternelles mangeries ; mais comme il faudroit plaider, il paie la voirie. Il y a une foule d'injuſtices criantes qui émanent de ce bureau, & juſqu'ici les réclamations n'ont point eu un caractere de force, ni d'authenticité. J'exhorterois quelques jeunes Avocats à ſurveiller cette partie honteuſe de nos loix. C'eſt le bureau qui fatigue le plus les propriétaires & les locataires des maiſons : une planche, une tringle, un bout d'auvent, tout cela paie, & la demande eſt arbitraire, tant l'interprétation de l'ordonnance devient abuſive.

CHAPITRE DCCLXXXII.

Foin.

Qui n'aime point à ſentir l'odeur du foin nouvellement coupé, celui-là ne connoît pas le plus agréable des parfums ; qui aime cette odeur, qu'il aille deux fois la ſemaine vers la *porte d'Enfer*. Là, ſont de longues files de charrettes ſurchargées de foin : elles ſont immobiles, & attendent les acheteurs. Je régale mon odorat en paſſant à travers ces charrettes, car je ne connois rien de plus agréable que l'odeur du foin nouvellement coupé.

Les pourvoyeurs des maiſons à équipages, ſont là, examinant la qualité du végétal ; tout-à-coup ils arrachent une poignée de foin, le palpent, le flairent, le mâchent, & ſont les échan-

ſons des chevaux de Madame la Marquiſe; tandis que le maître d'hôtel eſt à la halle, l'Intendant veille à la nourriture des chevaux de l'écurie. Les chevaux ne vivent pas de conſommés, il faut un vaſte emplacement pour leur garde-manger. Si l'on ſupprimoit dans le journal de Paris l'article *fourrages*, il perdroit le quart de ſes ſouſcripteurs: l'article *foin* eſt le plus intéreſſant pour les gens à équipages; il appartient à leur conſommation journaliere. Le vendeur trompe ſur le foin, en faiſant entrer au milieu de la botte une bourre des champs; mais le maître-d'hôtel des chevaux de condition & de qualité n'y eſt pas attrapé.

Quand il paſſe des charrettes de foin aux barrieres, les commis enfoncent de longues aiguilles de fer qui ont huit pieds de long; la contrebande eſt percée d'outre en outre, & le contrebandier auſſi, s'il s'y étoit caché; ils percent même, avec ces épouvantables aiguilles, toutes les maſſes qui leur paroiſſent ſuſpectes; alors ils flairent le bout de leurs interrogeantes aiguilles.

La diſette des fourrages, ſuite d'une ſéchereſſe extrême, a eu lieu en 1785. Les gens à équipages trouvoient fort mauvais que la Providence n'eût pas ſurveillé les *foins*, ſans leſquels les chevaux ne peuvent galoper, ſoit à Verſailles, ſoit à l'opéra; & quand on diſoit : *Les beſtiaux périſſent; ils manquent de ſubſiſtance* : les femmes du bon ton répondoient : *Mes chevaux ne ſont pas faits pour manger de la paille hachée.* N'oublions pas que le Gouvernement fit imprimer une inſtruction paternelle, qui pourroit ſervir encore pour l'avenir : on y indiquoit le parti qu'on pouvoit tirer de quelques productions dédaignées dans les temps de l'abondance. Le Roi permit le pâturage dans ſes bois.

L'erreur qui faiſoit croire qu'aucune plante farineuſe ne pouvoit remplacer le froment, faiſoit penſer que les beſtiaux ne pouvoient ſe nourrir que de *foin*. Or, l'émondage & les feuilles des arbres, les feuilles de la vigne, nourriſſent autant que le foin & l'avoine; l'extraction des racines qu'on ne croyoit pas nourriſſantes, les pommes de terre qu'on dédaignoit pour les chevaux, après les avoir dédaignées pour les hommes, réveillerent l'attention, & l'on vit qu'il ne falloit pas compter trop excluſivement ſur la récolte des foins & des avoines.

Le Gouvernement a exercé la plus noble de ſes charges, celle de l'inſtruction. Il donna des avis ſalutaires, & ne manqua pas de porter, à l'exemple, la culture qui étoit la plus particuliérement en vigueur en Angleterre : elle avoua que ſa rivale excelloit dans la multiplication des beſtiaux, dans l'abondance des engrais, & conſéquemment dans le produit des récoltes.

Rien ne prouva mieux l'utilité des prairies artificielles, que le beſoin préſent; cette culture jadis tant combattue.

On vit qu'il y avoit une foule de réglements & de préjugés nuiſibles à l'agriculture; ainſi, la liberté lui eſt toujours précieuſe.

C'eſt une époque bien mémorable, que celle où le Gouvernement, qui ne ſe manifeſtoit jadis que par des actes de commandement, a diſtribué des inſtructions précieuſes, en réuniſſant ſous un même point de vue tous les moyens praticables en chaque canton, d'augmenter la maſſe de la ſubſiſtance des animaux. La France citoit l'exemple de l'Angleterre, & lui rendoit hommage. J'oſe dire qu'on n'auroit pas eu cette noble franchiſe il y a cinquante ans; & comme le Gouvernement

peut s'enrichir encore dans la ſuite de pluſieurs idées grandes & républicaines, c'eſt-à-dire, favorable à la multitude, je me plais à reconnoître combien il avance dans les vrais principes d'une adminiſtration ſavante & généreuſe.

C'eſt pour avoir du foin pour ſes chevaux, que tel étourdi abat des forêts. Quand un diſſipateur a mangé la plus grande partie de ſon patrimoine, il s'occupe à faire des *points de vue*, c'eſt-à-dire, à faire reſſource dans la vente de ſes bois, & il ordonne ſur-tout d'abattre les plus beaux arbres.

La hache eſt levée ſur le chêne antique & vénérable. S'il pouvoit parler, il diroit au jeune prodigue : Arrête ; ton triſaïeul s'eſt promené ſous mon ombre, il s'eſt adoſſé contre moi, il a ſouri à mes branches chargées de feuilles, il a cherché de l'œil, dans l'épais feuillage, l'oiſeau dont il écoutoit le chant mélodieux ; j'étois ſon arbre chéri, quand, fatigué par la chaleur & l'ardeur du ſoleil, il ſe couchoit ſur mes racines pour jouir d'un vent frais ; arrête, & ſi le temps & les orages ont reſpecté juſqu'ici mon tronc, laiſſe mes bras, émondés par la vieilleſſe, s'ouvrir encore à la plénitude de l'air & aux rayons du ſoleil ; ne bleſſe point ma ſenſible écorce, & ſi tu cherchois bien, tu trouverois encore, ſur pluſieurs endroits, le nom de tes aïeux gravé de leurs propres mains.

Mais le chêne antique & vénérable parleroit, que le jeune prodigue immoleroit encore ce vieux ſerviteur aux extravagances de ſon luxe ; il ne l'épargneroit pas pour ce vil métal, dont il doit ſatisfaire une courtiſanne.

Sans les ordonnances des eaux & forêts, les jeunes prodigues feroient tomber indiſtinctement

tous les arbres; il n'en reſteroit pas un ſeul ſur pied : tous ſeroient abattus & livrés aux chantiers des marchands, & les corneilles ne trouveroient plus de branches ſur les terres ſeigneuriales pour s'y repoſer.

Ne les ai-je pas entendu à l'opéra ſe vanter de leurs coupes de bois, les annoncer comme des conquêtes ineſpérées; & je croyois entendre les gémiſſements de ces vieux arbres, qui s'indignoient, en tombant, d'aller ſervir aux dépenſes ſtériles qu'entraînent les femmes, le jeu & les chevaux, mangeant le foin & l'avoine qui deſſèchent & dépeuplent les terres.

On a dit du Duc de Bourbon, qui a bâti à Chantilly de ſuperbes écuries, édifice ſupérieur au château qu'il habitoit, *que ſûrement ce Prince-là croyoit à la métempſycoſe* : c'eſt un brutal bon mot.

CHAPITRE DCCLXXXIII.

Vente de tableaux.

J'ENTRE dans une ſalle; l'on y vend des tableaux à la clarté des bougies; je ne ſais ſi mon oreille me trompe, mais j'entends crier huit mille francs un ſou, dix mille francs un ſou, & il s'agit d'une toile colorée; d'autres tableaux, qu'il faut regarder avec la loupe, montent à des prix conſidérables. Eſt-ce folie, engouement, oſtentation des riches (1), qui ne ſavent que faire de leur or?

(1) A la vente que le Duc de Choiſeul fit faire de ſes tableaux, il y en eut de vendus dix fois plus cher. On

Alors, je me rappelle ces paroles de Moïſe: *Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune reſſemblance des choſes qui ſont là-haut dans les cieux ni ici-bas ſur la terre, ni dans les eaux ſous la terre.*

Quand Moïſe a condamné toute repréſentation des choſes créées, ſans doute ce grand Légiſlateur ſentoit tout le vuide & l'impuiſſance de l'art, & il vouloit prévenir la lutte pénible & vaine, que le foible & froid pinceau de l'art, artiſan ou artiſte, oſe tenter avec la divine nature.

Pourquoi aller chercher une imitation toujours ſi imparfaite, lorſque le modele eſt ſous les yeux? comment peut-on regarder un tableau de payſage, quand on vit à la campagne, ou à l'entrée des forêts? comment peut-on conſidérer des figures inanimées, quand les paſſions & toutes leurs nuances ſe peignent ſi vivement ſur tous les viſages? Foibles tentatives pour approcher des beautés réelles de la nature.

Cet art préſomptueux eſt aſſurément le plus étranger de tous à la félicité nationale, aux commodités de la vie, & aux jouiſſances exquiſes & profondes de l'ame. Le commun des hommes ne comprend rien au mérite de certains tableaux; il faut apprendre à voir ces prétendus chefs-d'œuvres, la plupart noircis par la main du temps, ou par l'éclat du ſoleil : une vue ordinaire peut à peine les débrouiller. Auſſi la connoiſſance des tableaux devient-elle auſſi difficile que la peinture même. Quelle futilité!

---

y fit auſſi porter des tableaux appartenants à d'autres particuliers, pour profiter de l'engouement du public, & le tromper plus ſûrement.

Voyez enſuite ces brocanteurs; ils diſputent éternellement : l'original devient copie, & la copie devient original, ſelon le thermometre de leur avidité. Ils ſe trompent d'abord, & ils finiſſent par être les plus intrépides menteurs, & les plus inſignes frippons de la ville. Il n'y a point de manœuvres plus détournées que les leurs pour trouver des dupes : mais je ne m'abaiſſerai point à frapper ce vil tripot de filous, c'eſt à l'art lui-même que j'en veux, oui, à l'art lui-même! parce qu'il eſt tout à la fois le plus pénible à acquérir, le plus inutile au bonheur, & le plus diſpendieux pour les fortunes.

Eh! ne faut-il pas dix années à un peintre avant de manier paſſablement le pinceau? Que d'étude, que d'efforts pour une ſenſation ſtérile, pour un plaiſir qui ne vous tranſporte jamais, pour un plaiſir de pure réflexion, & qu'un homme doué d'une imagination un peu forte peut créer ſur un médiocre tableau, comme ſur ce qu'on appelle un chef-d'œuvre!

Rien ne montre les bornes de la main humaine comme cet art téméraire, que le ſentiment devance ſi vîte, car il ne répond jamais à ſon énergie. L'homme ſenſible eſt toujours triſtement déſabuſé par le pinceau. Il ne produit aucune de ces illuſions qui frappent & émeuvent. La poéſie, la muſique, rempliſſent l'ame toute entiere, mais la peinture eſt un art mort en comparaiſon; & cette manie d'appliquer le crayon & le pinceau à une foule d'objets inutiles, indifférents, me paroît encore dégrader l'art, qui ſe confond avec les plus petites choſes matérielles. Eh! quelle eſt donc, je vous prie, la perfection de ces petites choſes, que l'on voit, que l'on rencontre par-tout; de cette perfection, d'ailleurs

leurs ſentie d'un ſi petit nombre, qu'elle ſe réduit aux éloges de quelques amateurs engoués!

Tant de travaux enſuite attachés à une toile périſſable, le plus ſouvent concentrée dans le cabinet d'un jaloux poſſeſſeur & d'un propriétaire excluſif, m'ont fait réfléchir que cet art étoit tout à la fois le déſeſpoir de l'artiſte, & la jouiſſance de l'orgueil opulent; qu'il ne devoit former qu'une exception, & ne jamais être le but de nos recherches, ni l'objet de nos récompenſes.

Quand on ſort d'un grand ſpectacle donné par la nature; quand on s'eſt familiariſé avec les images fortes & majeſtueuſes qu'elle offre; quand on a examiné le regard vivant des paſſions, peut-on arrêter la vue ſur ces imitations locales, qui pechent toujours par pluſieurs endroits, & qui ſont ſi loin du grand modele, ſur-tout s'il a laiſſé ſes vives empreintes dans la tête faite pour en concevoir les intraduiſibles beautés? Alors la peinture paroît d'une audace folle; & plus on a de génie & de ſenſibilité, plus on condamne en ſoi-même ces téméraires entrepriſes d'un art froid & borné. Quoi! vouloir peindre le ſoleil, l'océan, le regard de l'amour, l'œil irrité d'un pere, la tête de Fénelon, ô extravagance!

Combien, d'ailleurs, eſt-il difficile & rare de paſſer la ligne de la médiocrité? Au-delà, ce n'eſt rien encore; il faut exceller pour donner un moment de ſurpriſe. Cet art trompe ſes éleves: tant d'hommes médiocres y conſument une vie entiere & laborieuſe, abſolument perdue pour les nobles ou touchantes occupations, pour les occupations utiles, que je regarde la peinture comme formant le premier chaînon du luxe mauvais, du luxe déſaſtreux, de celui enfin qu'il importe le plus de

rejetter ou de réprimer. Nos murailles ſont tapiſſées de ces froides peintures, de ces peintures grimaçantes, qui calomnient tout-à-la fois les arbres, les nuages, les forêts, les mers, & la nature humaine. Eh ! que d'or n'a-t-il pas fallu pour payer ces malheureux artiſtes, & leurs inſipides images !

On peut donc ranger parmi les principaux chefs d'accuſation, l'énorme cherté de cet art. Les cabinets des Souverains, toujours imparfaits, laſſent leurs prodigalités : des fous ſe ruinent en voulant les imiter ; & tout cet argent, employé à payer des toiles peintes, que la dent du Temps ronge ou décolore, eſt pris ſur des emplois plus utiles, plus touchants & plus généreux.

Je puis me tromper ; mais il me ſemble que ce goût factice accoutume l'œil à des imitations fauſſes & arbitraires. Chaque école de peinture a ſon deſſin, ſa couleur, ſa maniere, qui détermine chaque connoiſſeur à prendre une diverſe façon de juger ; ainſi, dans la choſe la plus invariable par ſon éternel & conſtant modele, dans l'imitation de la nature, il y a encore des idées conventionnelles ; & il faut un œil façonné à la maniere de l'école, pour bien ſaiſir ce que l'artiſte a tracé d'après un *faire* particulier.

Si vous ajoutez à l'inanité de l'art, ce que les peintres ſe ſont permis de licencieux pour flatter le goût corrompu des riches, & combien ils ont amené au jour de conceptions antimorales & antipolitiques, vous verrez que pour une action vraiment héroïque, la peinture s'eſt permis l'apothéoſe des vices. Ici, les ſcenes du libertinage ſont reproduites ſous toutes les formes ; là, le deſpotiſme reçoit les attributs de la grandeur ; le tonnerre même de la divinité. Les monſtruoſités du

paganiſme, ſont répétées de toutes parts, parſemées dans tous les coins; & le pere, quand ſon jeune fils lui en demande l'explication, eſt forcé au ſilence.

La repréſentation de ces iniquités n'eſt donc pas bonne; c'eſt pourtant le pinceau qui les propage. Le Temps auroit dévoré l'image de ces vices, & ils ſe multiplient ſur la toile! & les peintres y tourmentent, à l'envi l'un de l'autre, toutes les attitudes de la débauche!

Les autres tableaux, abſolument dépourvus d'intérêt, parlent tout au plus à l'œil, comme un clavecin parle de couleurs : ce long travail n'atteſte que la patience de l'artiſte, & combien il s'eſt donné de peine pour obtenir un coup-d'œil incertain, & que l'on détourne ſans regret.

Je ne m'en cache pas; je voudrois dépoſſéder cet art futile & diſpendieux, du rang ſuperbe qu'il a occupé, ou plutôt uſurpé, tandis qu'il interroge ſi pauvrement la profonde ſenſibilité de notre ame, tandis qu'il appartient à un luxe irréfléchi & ruineux, & qu'après avoir épuiſé la vie entiere d'un homme, il eſt borné à un local étroit où il s'éteint & dépérit, ſans avoir procuré d'autre jouiſſance que d'avoir flatté la manie de l'avare poſſeſſeur.

Et, par la même raiſon, que nous avons tâché d'enlever à l'architecture ſon faſte, ſes ornements bizarres & répétés, ſes colonnes, ſes proportions hautaines; monuments des durs & meurtriers travaux des miſérables claſſes de l'eſpece humaine; nous n'avons pas voulu, s'il eſt poſſible, que la peinture vînt enlever & notre argent, & nos hommages; tandis que froide, immobile & concentrée, elle donne ſi peu de plaiſirs réels, & occa-

fionne des dépenſes propres à allarmer un Souverain.

D'ailleurs, je le répete, l'imagination de l'homme va toujours plus loin que ſes développements les plus heureux. L'aptitude de voir avec ſentiment la belle nature, doit rejetter l'idéal des tableaux, puiſqu'il faut, tout-à-la-fois, des richeſſes, & un œil exercé, pour jouir d'une ombre incertaine & vague, au-lieu de ſe livrer naturellement & ſans frais au fond inépuiſable de la réalité. Le cadre du tableau de la nature eſt immenſe, pourquoi le rapetiſſer? pourquoi vouloir répéter ce que la nature ne répete point? Mais quoi! le malheureux pinceau ne doute de rien. N'a-t-il pas prétendu ſaiſir & repréſenter juſqu'aux traits de la divinité, qui échappe à toute conception, & dont le grand tout n'eſt pas même l'ombre!

CHAPITRE DCCLXXXIV.

Architecture.

NOTRE architecture n'a point ce grand caractere ſi répandu dans l'Italie; elle eſt comme l'eſprit de la nation, légere & gracieuſe; & ſi l'architecte étale quelques parties majeſtueuſes, il prend ſoin de les franciſer par l'élégances des ornements.

J'aime infiniment mieux l'architecture gothique; elle eſt ſvelte, hardie; elle m'étonne. Quel plus beau monument que la flêche de Strasbourg! quelle audace! quelle légéreté! Par quelle ſavante gradation l'homme s'eſt-il élevé dans les airs en dominant la plus vaſte & la plus riche des plai-

nes? Les fortes ſenſations ſont dues à cette architecture, qui frappe l'imagination.

Mais que le génie de nos architectes eſt monotone! comme ils vivent de copies, de répétitions éternelles! Ils ne ſavent plus conſtruire le plus petit édifice ſans colonnes; toujours des colonnes, de ſorte que les monuments n'ont plus de caracteres diſtinctifs; ils reſſemblent tous, plus ou moins, à des temples. Le théâtre Italien a un portique ſur le même modele que la baſilique de Sainte-Genevieve; l'école de chirurgie a des colonnes majeſtueuſes, & qui cachent un ampithéâtre étroit, où l'on diſſeque un cadavre. Ce ridicule eſt d'autant plus repréhenſible, d'autant plus coupable, que cet édifice n'a été entrepris que pour ce même amphithéâtre : ainſi, par une bévue impardonnable, le principal eſt devenu l'acceſſoire, & les colonnes ont envahi le bâtiment.

Ce luxe eſt déraiſonnable, manque de goût, dénature tous les objets d'inſtitution publique, coûte des ſommes immenſes inutilement employées. On n'oſe plus entreprendre un monument public; l'architecte vient avec ſes colonnes, & fait reculer l'entrepriſe bienfaiſante.

Eh! que font les colonnes à cette école de chirurgie? Ce faſte ruineux eſt pris ſur les dépenſes eſſentielles; il n'y a plus d'argent pour meubler, pour entretenir, pour conſerver clos & couverts ces édifices : le Gouvernement a dépenſé quinze cents mille livres, en pure perte, pour loger trois ou quatre particuliers. En voyant ces colonnes ruineuſes, & la meſquinerie forcée dans les détails, on répete ce proverbe ſi applicable à la nation Françoiſe : *Habit doré, ventre de ſon.*

Ne ſont-ils donc pas à bannir, ces architectes qui bâtiſſent pour les hirondelles & non pour les hommes, qui épuiſent les carrieres d'alentour ſans utilité, & qui, pour la plus froide des ſenſations, diſſipent des tréſors, rétréciſſent des eſpaces, & ne forment que des domiciles aériens & imaginaires?

A la voix de ces architectes un particulier met des colonnes à ſa maiſon, de ſorte que tel payſan s'imagine que c'eſt un temple; déja il s'agenouille, & cherche à la porte le *bénitier*.

Ces malheureux architectes ont ruiné de toutes parts des particuliers qui demandoient une maiſon, & auxquels on a donné des édifices bizarres & inhabitables. La maiſon de Madame Teluſſon eſt une coquille ſpirale; il faut être eſcargot pour y demeurer: la ligne circulaire y abonde tant que la tête en tourne.

L'architecte ne parle que des beautés de Rome; & il veut loger un bourgeois comme les anciens Céſars. Le bourgeois eſt obligé de vendre ſes terres pour payer ſa maiſon abſurde.

Hélas! pour ce qu'ont coûté ces monuments pompeux & révoltants qui ont briſé le cœur des bons citoyens, (en ce qu'ils bravoient tout à la fois la douleur publique, & qu'ils ſembloient vouloir honorer la finance juſque dans ſes mépriſables ſubalternes) pour ce qu'a coûté *la muraille*, on auroit vu les *quatre hôpitaux* ſortir de terre, & conſoler les regards attendris de la religion & de l'humanité, qui ſouffrent, qui gémiſſent, & qui ne demandent qu'à réunir leurs efforts, pour plaire à Dieu en ſoulageant les hommes.

L'être le plus dangereux pour le Gouvernement, c'eſt donc un architecte, pour peu qu'il ait le tranſport au cerveau; & tout Monarque, ami

de ſon peuple, doit regarder un tel artiſte comme ſpoliateur du tréſor royal & des deniers de ſes ſujets; les Rois enfin n'ont point de plus grands ennemis : ce ſont les architectes de Louis XIV qui ont tué ſa gloire.

Point de ville qui, en voulant bâtir, n'ait à ſe plaindre de ces architectes, qui, avec leurs plans apportés de Rome, ne font qu'entaſſer des pierres ſans une utilité viſible, encore moins réelle.

Un amateur de l'antiquité frémit en liſant que les Arabes démoliſſent le temple de Jupiter Séraphis, & qu'ils fendent des tronçons de colonnes pour en faire des meules de moulin; un Philoſophe aimera mieux la meule de moulin que la colonne, & il trouvera fort indifférent que ces débris reſtent debout ou ſoient épars.

CHAPITRE DCCLXXXV.

Graveurs.

On a fait de nos jours un abus ridicule de la gravure : elle ſert très-bien, ſur-tout quand elle eſt coloriée, l'anatomie & la géographie, qui en retirent des avantages particuliers; mais comme elle eſt déplacée dans les ſujets d'hiſtoire! Quelqu'un vouloit mettre en *rondeaux* l'hiſtoire romaine; cela étoit moins extravagant & moins bizarre, que de mettre en gravure l'hiſtoire de France & l'hiſtoire d'Angleterre, la bataille de Tolbiac, & l'embarquement d'un Duc de Normandie.

Tous les livres nouveaux ſont ſurchargés de gravures. On a fait des planches pour les quatre Héroïdes de M. Blin.

Cette inciſion du cuivre occupe une foule d'artiſtes inutiles, qui uſent leur vie & leur patience ſur des objets indifférents ou faſtidieux. On burine, de nos jours, la tête du Roi Dagobert; on a gravé des catafalques, des ſalles de bal : la manie de la gravure s'étend juſqu'à donner des vues inſipides d'un petit jardin françois, d'un pont, d'un quai, d'une rue. Quelle petiteſſe !

Une mauvaiſe brochure eſt accompagnée d'une gravure plus mauvaiſe encore. Le ſtyle a beau être eſtropié, il ne le ſera jamais autant que le deſſin du graveur.

Viennent enſuite les portraits qu'une vanité bête multiplie de toutes parts. Voilà bien des planches de cuivre ! Qu'a-t-on beſoin de la phyſionomie de ces perſonnages ſubalternes ? On grave & le peintre, & le graveur, & l'imprimeur en taille-douce, & le papetier; ce ſera ſans doute, bientôt le tour du vendeur d'eſtampes.

Les portraits défigurés des Princes, des Souverains, ſont tous au milieu de petits ſujets licencieux, offrant des ſcenes libertines. Deſrues & la Leſcombat ſont placés entre deux ſaints; mais la beauté, la ſainteté, tout n'offre qu'un burin trivial, & par-tout leur reſſemblance eſt nulle. Il n'y a que le verſificateur, Abbé de Lille, qui ait gagné, ce me ſemble, à être gravé en s'entourant des attributs virgiliens.

Je crois qu'il appartiendroit à un ſiecle philoſophique de réprimer cet abus, parce qu'il dégénere en extravagance. Cette traduction perpétuelle & miſérable de tous les tableaux & de tous les viſages, répand une monotonie ennuyeuſe dans les maiſons, car on retrouve dans l'une ce qu'on a vu dans l'autre. Nous avons déjà condamné la peinture; mais la gravure a un caracte-

re, tout à la fois, ſi froid & ſi puérile, qu'on ne ſauroit que gémir ſur cette exécution lente & coûteuſe, qui ne vit que de répétitions.

On feroit à Paris un régiment des mains qui coulent l'eau-forte, & qui manient le burin: quelquefois les ouvrages les plus utiles & les plus importants, ſont retardés, parce que le graveur n'a pas fini quelques ornements vagues & ſuperflus. Si Milton avoit compoſé ſon poëme à Paris, l'Imprimeur auroit prié le Poëte d'attendre qu'on eût gravé tous les anges, tous les diables, & toute l'artillerie céleſte, avant la publication du poëme.

Les Libraires peuvent s'intituler *marchands d'eſtampes*. L'Auteur ſpécule aujourd'hui qu'en donnant tant au graveur, il gagnera telle ſomme ſur les gravures.

On a fait en Suiſſe, pour le *Tableau de Paris*, des gravures à l'eau-forte, les plus plates & les plus diſcordantes. Vainement je m'y ſuis oppoſé: un Bailli & un Libraire, unis enſemble pour cette bizarre opération, ont donné un ſoufflet aux beaux-arts, & tous les mauvais artiſtes, le Bailli en tête, ont conſpiré contre mon livre.

Ces figures, gravées à l'eau-forte, & gravées déteſtablement, partent d'Yverdun. Le Sieur Félice m'a traité comme il a fait de l'Encyclopédie. Sans doute, tous nos niais amateurs d'images, ne manqueront pas de me métamorphoſer en Iconoclaſte. Des armées de deſſinateurs, de graveurs, d'imprimeurs en taille-douce, d'enlumineurs, de libraires, de colporteurs, & d'imagiſtes de tout état & de tout rang, ſonneront le tocſin après mon hétérodoxie. Il me ſemble déja voir la tourbe de nos écrivains papillons m'aſſaillir chacun leur image en main, & déployer contre moi leur

impuiſſance ; je n'en défendrai pas moins les droits de la raiſon & du bon ſens ; je n'en ſoutiendrai pas moins que c'eſt un vrai agiotage, de nous forcer de payer cherement des livres enrichis d'inutiles figures en taille-douce, & qu'il y a plus que de la folie de prétendre amuſer tout un grand peuple éclairé, avec des images, comme des enfants.

CHAPITRE DCCLXXXVI.

Ecole gratuite de deſſin.

Elle m'attriſte, car elle ne fera que multiplier ces inutiles artiſans d'un luxe ruineux ; elle formera de mauvais deſſinateurs, des peintres plus mauvais encore, des graveurs de toute eſpece, & ces orfevres, qui tranſportent ſur nos tables des figures qu'on ne plaçoit jadis que pour accompagner les grands monuments. Les architectes inondent le public de leurs plans deſtructeurs, & ſemblent dire à l'envi l'un de l'autre : *Qui veut être ruiné? Nous voilà tout prêts.*

Que ſignifie ce crayon dans la main des enfants? eſt-ce là un gage de ſubſiſtance? On ne parle plus que d'édifices luxueles, de ſalles de ſpectacle, & voici un régiment de crayonneurs qu'on deſtine à ces embelliſſements futiles.

C'eſt un grand malheur public, que cette protection éclatante accordée à des talents frivoles ou dangereux : ces enfants qui paroiſſent d'un tempérament robuſte, on en fait des deſſinateurs. Eh! pourquoi ne pas les reſtituer aux arts mé-

caniques qui les réclament ? pourquoi enlever ces bras naiſſants à l'agriculture moderne ? Des têtes de Raphaël qu'on fait copier aux premiers venus, quelle démence ! Veut-on faire une république de peintres ?

Le plus grand défaut parmi l'éducation du peuple, c'eſt qu'on ne fait apprendre aux enfants qu'une ſeule choſe. Les arts de pur agrément ſont diviſés en cinq ou ſix articles entiérement ſéparés, & où l'on emploie différentes perſonnes ; chacune ne reçoit que l'apprentiſſage d'une ſeule choſe, & toute ſa vie elle ſera condamnée à la faire. Un gazier ne ſaura fabriquer que de la gaze ; un boutonnier ne ſaura faire qu'un bouton : pour peu que la mode change, voilà la ſcience de pluſieurs milliers d'ouvriers en défaut.

Ces écoles gratuites n'enſeignent qu'une choſe ; elles rétréciſſent l'induſtrie au-lieu de l'étendre. Qu'on ouvre indiſtinctement la porte à tous ceux qui ſe préſentent, on leur ôte la facilité d'apprendre un métier. D'ailleurs, qu'on examine un peu tous ces malheureux écoliers gratuits, combien y en aura-t-il en état de ſuivre la carriere dans laquelle ils ſe trouvent tranſplantés ? Aucun, ſi quelque haſard heureux ne lui en préſente les moyens. Voilà donc une multitude de jeunes gens ſacrifiés à la gloriole d'avoir formé un établiſſement niais, tout au moins inutile, & à la fortune de quelques profeſſeurs, qui gagneroient bien mieux leurs appointements en ſe promenant du matin au ſoir, & ſans rien faire abſolument.

Quoi ! des créatures raiſonnables n'auront pour ſubſiſter que la miſérable portion de tel métier, & hors de-là elles ne ſauront rien faire ! Un *guil-*

locheur ne fera pendant trente ans que tirer des lignes ſur une boîte ou une montre d'or; celui-ci ne ſaura qu'applatir un bijou, celui-là le dorer, & tout ſera dit pour les bornes de leur intelligence ! Voilà donc le produit de ces arts de luxe, auxquels on ouvre des écoles gratuites, parce que les chefs ſont richement penſionnés, à proportion que leurs documents ſont plus inutiles.

Rien de plus pauvre ſur le globe que ces artiſans ſubalternes; & ſans les ſecours qu'ils tirent des paroiſſes, leurs travaux journaliers ne ſuffiroient pas au ſoutien de leur ménage : ces artiſans trouvent ſi peu de reſſources dans leur métier, qu'ils en éloignent leurs enfants. Nous nous éleverons donc toujours contre l'*école gratuite de deſſin*, contre la prétendue utilité d'un établiſſement de cette nature, & nous croyons qu'il n'y auroit pas de livre plus philoſophique à faire aujourd'hui, que celui qui s'éleveroit avec force contre la *peinture*, la *gravure*, l'*architecture*, l'*enluminure*, la *ſculpture*, ces arts tant préconiſés & ſi faux, ſi dangereux, ſi inutiles au bonheur & aux vives jouiſſances de l'ame. Ils ont uſurpé les titres du génie; il eſt temps de les en dépoſſéder, & de rendre aux arts riants & utiles, aux arts du ſentiment, les ſommes immenſes que le pinceau & le ciſeau ont détournées pour quelques impreſſions molles, paſſageres, & dangereuſes ſous pluſieurs rapports.

CHAPITRE DCCLXXXVII.

La Barriere du Trône.

C'EST un endroit nu, où l'on dreſſa jadis un trône pour Louis XIV, lorſqu'il fit ſon entrée triomphante dans Paris. On devoit ériger en ce lieu un arc de triomphe, qui eût ſurpaſſé en magnificence ceux des Romains. L'auteur de la colonnade du Louvre en avoit fait les deſſins; il n'en reſte plus qu'une gravure, & le Philoſophe eſt charmé que ce monument faſtueux & inutile n'ait pas été exécuté, car il auroit coûté des ſommes immenſes, priſes ſur ce même peuple déja épuiſé par les frais d'une guerre diſpendieuſe, dont tout le fruit eût été ce malheureux arc de triomphe. Ç'auroit été un ſcandale de plus qu'auroit donné l'architecture, art ſi funeſte en ce qu'il ruine les Rois en flattant & accroiſſant leur orgueil.

CHAPITRE DCCLXXXVIII.

Eaux de la Seine.

QUELQU'UN diſoit que *la Providence avoit placé les belles rivieres tout au milieu des grandes villes.* Les premiers fondateurs de notre cité furent bien inſpirés, en bâtiſſant de maniere que la Seine coupe en deux Paris : & rien de plus précieux pour une grande ville, que ſon enceinte ſoit coupée par une riviere; c'eſt un ventilateur perpétuel.

La ſalubrité conſtante de l'eau de la Seine eſt une choſe démontrée, tant par les expériences chymiques, que par l'expérience heureuſe de pluſieurs ſiecles. L'eau de la Seine réunit toutes les qualités qu'on peut deſirer : il faut ſeulement avoir l'attention de puiſer l'eau à quelques diſtances des bords; il ſuffit enſuite, pour qui boit l'eau de la Seine, de la laiſſer dépoſer dans un long vaſe de terre. Il aura de meilleure eau par ce moyen ſimple, que par tous les moyens vantés pour l'épurer & la clarifier.

C'eſt une erreur répandue dans les Provinces, que celle qui attribue aux eaux de la Seine une inſalubrité qui procure la diarrhée. La chymie, qui eſt faite pour réformer nos idées, nous dit que l'état de l'eau de la Seine, quoique trouble & déſagréable à l'œil, eſt préférable à la tranſparence de certaines eaux, qui, pour la plupart, cachent ſous cet extérieur des matieres hétérogenes. Une tranſparence cryſtalline récrée la vue; mais il faut ſavoir que plus les eaux ſont filtrées & claires, plus elles ſont dépouillées de cet air interpoſé qui conſtitue leur ſaveur & leur légéreté. Il ne faut que laiſſer repoſer l'eau de la Seine pour la rendre ſalubre; c'eſt la plus excellente des boiſſons. Elle eſt encore préférable, comme eau courante, à toutes les eaux limpides qui ſortent des rochers helvétiques. L'eau bien claire n'eſt donc pas la plus ſalutaire, mais bien celle qui ſe trouve imprégnée d'une plus grande quantité d'air, qui fait ſa qualité bienfaiſante.

Les eaux de la Seine ont été calomniées; mais pour guérir l'imagination qui, une fois bleſſée, rejette le raiſonnement, il ſeroit à deſirer qu'on obligeât les blanchiſſeuſes d'établir leurs bateaux au-deſſous de Paris. Il faudroit

que les immondices ne ſe déchargeaſſent point au centre de la Capitale, qu'on ne vît point un ruiſſeau large & noir comme le Styx, épais & limoneux, couler en face du college Mazarin. La vue des égouts qui tombent dans la riviere, diſpoſe à la critique ; & tout le monde ne ſait pas que l'eau, l'air & le mouvement, régénerent toutes choſes, & que les eaux un peu troubles, je le répete, valent mieux que les eaux limpides.

Il ne faut jamais laiſſer repoſer l'eau ni dans le plomb ni dans le cuivre ; ce qui occaſionne des accidents que l'on attribue à l'eau de la Seine, vraiment bonne.

De gros tonneaux timbrés aux armes de la ville, armés de ſoupapes & de tuyaux de cuir, promenent cette eau dans les fauxbourgs & dans les villages circonvoiſins. L'eau agitée par ce mouvement eſt plus ſalubre que celle qui paſſe par des canaux de bois ou de métal. On la puiſe avec la voiture, les chevaux & le muid au milieu du fleuve, précaution indiſpenſable.

Malgré le fleuve large, quelques fontaines, deux pompes à feu, un grand nombre de porteurs d'eau, & de ces muids ambulants, on n'eſt pas encore venu à bout d'abreuver la Capitale. L'ancien projet d'amener les eaux de l'Yvette va ſe réaliſer, & il paroît préférable à ces pompes à feu, qui n'ont pas ſatisfait pleinement les Pariſiens.

CHAPITRE DCCLXXXIX.

Ironie.

Elle eſt l'ame de nos entretiens. C'étoit autrefois une raillerie fine & délicate ; Socrate la manioit avec adreſſe. Il paroît que de nos jours l'ironie a pris une tournure moins heureuſe, & qui lui ôte de ſa phyſionomie : elle doit être légere & fine ; alors elle remplace avantageuſement la critique ſérieuſe & raiſonnée.

Il faut bien diſtinguer l'ironie de la critique & de la ſatyre : il ne faut pas qu'elle ſoit pouſſée trop loin, parce qu'elle devient une véritable inſulte. Gacon diſoit que M. de la Motte ne reſſembloit à Homere, qu'il avoit voulu imiter, que par ſon aveuglement, (parce que l'un & l'autre avoient perdu la vue); c'étoit une groſſiéreté. Tel Journaliſte, voulant manier l'ironie, devient par fois brutal.

Il eſt encore groſſier de faire tomber l'ironie ſur les noms propres; & il y a quelque choſe de puérile & de bas, de railler quelqu'un ſur ſa profeſſion ou ſur ſon métier.

J'ai lu quelque part que Louis XIV étoit fort réſervé, & qu'il n'employoit jamais l'ironie. Cependant il lui échappa un jour de dire à un Gentilhomme, dont la pointe de l'épée qui ſortoit du fourreau avoit piqué la jambe du Roi : *Votre épée n'a jamais fait de mal qu'à moi.* Le Gentilhomme, outré de cette raillerie, tira ſon épée, & ſe la plongeant dans le ſein : *Elle me fera, Sire, plus de mal qu'à vous.* C'étoit prendre les choſes bien au tragique. Le maître-d'hôtel

d'hôtel du Prince de Condé, qui, parce que le poiſſon n'arrivoit pas, ſe tua à Chantilly, en s'écriant : *Je ſuis un homme déshonoré*, n'étoit pas plus fou.

L'ironie demande à être maniée avec la plus grande légéreté ; dès qu'elle devient une arme peſante, elle manque ſon coup.

CHAPITRE DCCXC.

Dindons.

SAVEZ-VOUS comment viennent les dindons à Paris? — Non. — Je vais vous le dire. — J'attends. — Cela eſt curieux, en vérité ; ce que c'eſt que de connoître les détails de l'adminiſtration publique! — Les dindons y ont donc leur place? — Vous allez voir ; un ſeul homme avec une longue verge en conduit des milliers le long des routes, & pas un ne s'écarte. Le troupeau ne va pas vîte ; ils ne font que deux lieues par jour, encore partent-ils de grand matin ; ils glouſſent, mais ils avancent. — Voilà le principal. — Oh! ils ont la permiſſion de glouſſer tant qu'ils veulent, pourvu qu'ils ne s'écartent pas ; enfin, ils arrivent à leur deſtination. — Nous leur ferons, Seigneur, en les croquant, beaucoup d'honneur. — Quoi! vous n'admirez pas la marche grave de ces dindons, qui arrivent de cinquante-cinq lieues en n'en faiſant que deux par jour? — Non, parce que j'en connois qui en font quatre le dimanche matin, mais ils arrivent en poſte.

CHAPITRE DCCXCI.

De Diogene.

DIOGENE ne ſeroit pas toléré aujourd'hui : un cynique auroit beau avoir du génie, s'il traînoit de vieux haillons, s'il n'avoit pour meuble qu'une écuelle de bois, ſi, la lanterne à la main, il cherchoit un homme en plein midi, s'il diſoit à un Grand avec fierté : *Retire-toi de devant mon ſoleil;* la Police, qui n'eſt pas un Alexandre, crieroit haro ſur ſa ſageſſe. Il n'y a plus que les ravaudeuſes qui aient le privilege d'habiter un tonneau ; encore eſt-il coupé. Il eſt triſte de penſer qu'un Philoſophe n'auroit pas à Paris le développement de ſon caractere, & qu'un Exempt de Police feroit taire Socrate & Démocrite.

Ainſi perſonne aujourd'hui ne peut mettre le pied hors des routes battues, ou étendre le bras, que les *Meſſiers* ne s'élancent auſſi-tôt ſur lui. Cela attriſte l'homme qui aimeroit à rencontrer des caracteres originaux. Si d'un côté la Police veille au repos public, de l'autre elle ôte aux hommes ce piquant & cette ſingularité, qui mettroient beaucoup de diverſité dans les eſprits. La mauvaiſe humeur craint de s'échapper. Il n'y a rien de plus rare qu'un homme qui parle & qui s'exprime comme il penſe. Le babil des cafés ne roule que ſur la Gazette & le Mercure.

En ſortant du ſpectacle hier tout échauffé,
J'entrai par beſoin au café ;
Là, mon œil ſpectateur revit la comédie,
De mille gens oiſifs la ſalle étoit remplie.

L'un d'eux en fredonnant, d'un ton étudié,
D'un duo d'Opéra détonnoit ſa partie;
L'autre, en danſant tout ſeul, attaquoit ſans pitié
La jambe d'un voiſin martyr de ſa folie.
Cependant, dans un coin, un jeune dameret,
Las d'avoir étalé ſa figure amphibie,
D'un air myſtérieux plioit quelque billet,
D'un créancier peut-être, en forme de poulet;
Tandis qu'un vieil eſcroc, qui fonde ſa marmite
Sur les Gazettes qu'il débite,
A chaque table récitoit
Ses contes bleus; & d'un doigt paraſite
Empochoit ou le ſucre ou le pain qui reſtoit.
Mais ſans difficulté quelqu'un encor plus fade,
C'étoit un bel eſprit, plutôt eſprit malade,
Un de ces étourneaux qui n'ont que le ſifflet,
Qui nous rompoit la tête à tous par ſon caquet.
Toutefois prononçant cent arrêts pitoyables,
Il avoit attroupé trente de ſes ſemblables;
Clercs, commis ou bréteurs, & des Abbés, (bon Dieu!
Si fort déplacés en ce lieu!)
Avec quelques Marquis, de ceux qui vont ſans ceſſe
Aux gens, bon gré, malgré, détailler leur nobleſſe;
Et qui n'ayant jamais oſé ſervir le Roi,
Diront dans tout Paris: » *Un homme comme moi.* «
Je pétillois. Auſſi fendant la preſſe,
Sans avoir dit le moindre mot,
Je me dérobai du tripot.
A peine un honnête homme y va perdre un quart-d'heure.
On laiſſe aux fats oiſifs d'en faire leur demeure.

CHAPITRE DCCXCII.

Société Royale d'Agriculture.

Si au-lieu d'inſtituer l'*Académie Françoiſe*, qui n'a fait pendant cent années que tuer les génies originaux & vigoureux, atténuer la langue, fomenter la jalouſie entre les Gens de Lettres, on eût créé une *ſociété d'agriculture*, nous ſerions plus avancés dans le grand art qui ordonne à la terre de produire, & qui, par des travaux féconds, enfante tout-à-la-fois l'opulence des Royaumes, les vraies jouiſſances de la vie, & le bonheur de l'homme.

Les préjugés & l'ignorance ont déshonoré & appauvri le ſol de la France. L'agriculture expérimentale étoit négligée & abandonnée à la routine d'hommes groſſiers. Il a fallu épuiſer le luxe des paroles, avant que l'on ſoit parvenu à frapper un but utile. En couronnant Apollon & ſa lyre, en careſſant ſucceſſivement toutes les Muſes, on avoit oublié la bonne Cérès & ſes blonds épis ; ſon tour eſt enfin venu. La réunion de pluſieurs cultivateurs inſtruits & zélés, & l'application heureuſe de leur génie à l'économie rurale, ont produit des changements heureux, qui ont donné lieu à de nouvelles productions.

Vingt-ſix millions d'hommes à nourrir, à vêtir, cela eſt plus intéreſſant que de leur donner des tragédies & des opéra, des vers & des chanſons. On a cependant commencé par les chanſons & par les vers. Le ballet héroïque en *tonnelet*, & tout *ſatiné*, a eu le pas ſur le chant animé & ruſtique des laboureurs, & ſur leurs

danſes champêtres. Mais le beau livre à étudier que le climat de la France, qui, dans ſes diverſes Provinces, offre toutes les températures! Par quelle erreur le premier des arts a-t-il été ſi long-temps abandonné? Une plante, dont on a étudié le caractere, que l'on ſoigne & que l'on propage, n'eſt pas moins vivace que l'Iliade d'Homere, & peut aller plus loin encore. Une ſeule plante bien cultivée nourrit les beſtiaux, écarte la diſette, combat les fléaux de la nature. Les manufactures orgueilleuſes ne ſont que des branches des plus humbles végétaux. Les matieres premieres enfin ſont ſur ce ſol où l'on promene la herſe.

On peut ranger parmi les plus belles conquêtes, la culture des *gros navets*, des *pommes de terre*, du *maïs*, du *turneps*, de la *betterave champêtre*, &c. Parmi la deſtruction de certains préjugés nuiſibles, on peut compter la ſuppreſſion des jacheres. Dans un court eſpace de temps, voilà déja l'agriculture vivifiée. Les leçons de l'expérience ſe communiquent & ſe propagent au loin; la ſcience ne ſe cache plus; c'eſt à qui prodiguera ſes découvertes; c'eſt à qui fera jouir ſon voiſin d'une expérience utile. Une nation danſante, chantante & verſifiante, eſt enfin devenue *agricole*. Dieu ſoit loué; de bonnes racines valent bien *Jean Racine*.

Cette ſociété eſt aſſiſe dans une ſalle de l'Hôtel-de-ville de Paris. C'eſt de ce centre où tout aboutit, qu'elle répand ſes lumieres, & qu'elle invite tous les agriculteurs à l'échange mutuel des théories & des faits, qui doivent tourner au plus grand avantage de tous. Nous voilà donc placés à la ſource principale & intariſſable de la félicité publique. Nous pouvons déraciner tous

les vices qui infeſtoient notre ſol, en créer un nouveau, le couvrir de nouvelles richeſſes, & offrir au ciel ces vertus paiſibles & domeſtiques qui accompagnent les travaux champêtres.

Il faut déſormais écrire le traité du bonheur politique des nations avec la *herſe*, la *charrue* & le *rateau*; alors on ne verra plus les Souverains lutter contre leurs ſujets; on fera avec gaieté la part du Monarque; le travail des campagnes établira ſur tous les points de la France une table frugale, où l'on pourra goûter un beurre plus ſuave, un lait plus nourriſſant; tandis que les beſtiaux offriront de belles laines nationales.

Des plaines riantes, des côteaux brillants de leur utile parure, des ſables orgueilleux de produire, d'abondantes proviſions enfin entretiendront la paix entre le ſujet & le Souverain; car ce ſont les contrées vivifiées par l'agriculture qui font tomber tous les vices politiques. L'économie rurale éclairera les Seigneurs barbares ſur leurs vrais intérêts, & effacera peu-à-peu tous ces reſtes honteux de féodalité qui ruinent le propriétaire. Tels ſont les bienfaits de la *Société Royale d'Agriculture*. Ses nobles travaux font naître les denrées ſur des champs fertiles; & ce ne ſont que les champs grandement fertiliſés qui font taire les orages honteux des diviſions inteſtines. Le repos des campagnes décide le repos des Etats.

M. Brouſſonet, jeune encore, eſt le Secretaire de cette reſpectable ſociété. On aime à voir la ſimplicité de ſes mœurs & la clarté de ſon ſtyle, ſans faſte & ſans prétention répondre parfaitement aux préceptes de l'économie rurale; & cette aimable concordance de l'Ecrivain avec le génie

naïf des cultivateurs plaît, intéreſſe, & prête un nouveau charme à la ſcience agricole.

CHAPITRE DCCXCIII.

Fortes Têtes.

J'EN connois deux vraiment remarquables : l'une eſt une ſervante d'auberge, rue des Boucheries, à vingt-ſix ſous le repas. Elle doit donner à chacun le potage, le bouilli, l'entrée, le rôti, l'entremets, le deſſert, & ſans ſe tromper, reconnoître celui qui voudroit eſcamoter un plat : elle doit avoir une idée nette de l'*extra*, c'eſt-à-dire, de la roquille que tel ajoute à ſa chopine, & ne rien oublier de ceux qui changent l'entrée ou l'entremets en rôti, ce qui fait un *excédent*.

Eh bien! cette merveilleuſe créature ſe ſouvient de tout ce qu'on a pris, de tout ce qu'on lui a demandé; toutes les aſſiettes ſe gravent dans ſa mémoire; elle ſait encore que tel a pris demi-bouteille ou demi-ſetier. La voix hypocrite ne l'égarera point; elle n'eſt point diſtraite par les louanges qu'on lui adreſſe; vous aurez votre *compte rendu* mieux que ne le fait un Contrôleur des Finances.

Elle ſert cent-dix perſonnes; elle a donné ſix cents aſſiettes, cinq cents plats, autant de pain, de cuillers, de fourchettes, de bouteilles & de ſerviettes; elle ne s'eſt point trompée. Eh! n'eſt-ce point là une tête newtonienne?

Elle eſt par-tout; non-ſeulement elle ſert les plats, mais elle les appelle encore, & les applique juſte à la perſonne qui les a demandés.

Elle ne vous regarde point; elle a distingué le son de votre voix; elle sait ensuite que tel mâche vîte & tel autre lentement : c'est un phénomene curieux pour la justesse de la mémoire, pour l'agilité des jambes, pour le sang-froid & la rapidité du service : elle est encore très-adroite; comme elle n'a point le temps de poser les plats, elle les laisse tomber perpendiculairement, mais si bien que rien ne se répand. L'ensemble du couvert sort de ses poches; une bouteille de vin saute par-dessus votre tête, & vient se placer dans un étroit espace, car on n'a point là ses franches coudées : la bouteille sonne fortement sur la table; jamais elle ne la casse, tant l'à-plomb a de justesse.

Elle reconnoît celui qui est venu dîner il y a six mois, & la place où il étoit, & l'habit qu'il portoit : elle sait enlever le couvert au moment précis, & bien hardi seroit celui qui voudroit le filouter; elle auroit lu son intention dans ses yeux; elle devine, à la tournure, que tel va mettre dans sa poche la pomme du dessert, au-lieu de la manger ou de la laisser.

Après avoir assisté au service, elle assiste au paiement : c'est là qu'elle est en état de vous dire : *Vous avez pris cela de plus*, & il n'y a rien à repliquer; la tricherie seroit promptement démasquée : elle réclame *ses deux sous*; si vous ne les lui donnez pas, votre physionomie avare demeurera gravée dans son cerveau.

Elle rentre bientôt dans la salle comme un éclair; ses jambes sont en action pendant cinq heures. Quoique un peu grasse, elle est légere. Elle ne souffre point publiquement d'autre appétit que celui de la table. L'homme qui s'émanciperoit, tandis qu'elle a les mains embar-

raſſées, ſeroit puni ſur le champ; elle tient la vengeance au-deſſus de ſa tête, elle verſeroit ſur le téméraire la ſauce du plat. Arithméticiens-géometres, je vous défie de faire pendant ſix heures d'horloge, ce que cette ſervante fait pendant toute l'année.

L'autre forte tête, & qui fait le pendant de ma Newtonienne, eſt un *Procureur aux Conſuls.* Il eſt véritablement enſeveli dans un tas de paperaſſes, car il faut ſe lever ſur la pointe du pied pour l'appercevoir : il a trois cents aſſignations à donner, & deux cents plaidoyers à faire; il ne confond rien; ſentence, ſentence par défaut, appel, réaſſignation, tout eſt diſtinct dans ſa tête. Vous lui dites un mot; il fourre votre papier dans un coin, & il le retrouvera au bout d'un an. Il plaide pour ou contre, attaque, défend, replique, & jamais il ne prendra un nom l'un pour l'autre. Vos qualités, vos demandes, la quotité de la ſomme, tout cela forme autant d'affaires différentes dans ſa mémoire; il ſourit ou fronce le ſourcil. Le plaidoyer fait, il va plaider depuis cinq heures juſqu'à deux heures du matin ſans ſe déferrer; il a tracé ſur votre aſſignation un trait indéchiffrable, mais tous vos moyens ſont là; vous n'aurez plus qu'à repaſſer; il ne vous laiſſera pas ouvrir la bouche; la ſentence eſt prononcée; il la tire leſtement d'un pied cube de papier griffonné, & puis il vous dit : *la voilà. J'ai plaidé une pareille cauſe il y a ſept ans, & l'adverſaire ſe nommoit comme vous; voyez.* Il étend le bras, & ſur un papier jauni, vous liſez ce qu'il vous a dit.

Au milieu de toutes ſes affaires, il vous entretient de la gazette, mêle la guerre des Turcs avec la vôtre, tend la main, reçoit trente ſous

pour ſon plaidoyer, & gagne onze mille francs par an à ce métier. Il devine, quand vous entrez, ſi vous êtes pourſuivant ou pourſuivi, mais il paroit impaſſible, car il reçoit également bien l'honnête homme & le frippon, le créancier & le banqueroutier ; cela ne paroît pas faire une trop grande différence dans ſa tête philoſophique.

Quelquefois il égaie l'auditoire, & le plaidoyer gaillard n'en eſt pas plus cher ; tandis que MM. les Avocats font bien payer leur eſprit mordant, lui, il donne le ſien comme par ſurérogation, & il ſe plaît à citer au tribunal des jugements équitables & facétieux, rendus il y a pluſieurs années, avec la date.

Vous voyez que ſa mémoire prodigieuſe eſt égale à celle de la ſervante, mais il ne trotte pas comme elle : il eſt toujours aſſis ou debout ; auſſi ſa tête eſt-elle groſſe & ronde ; elle paroît s'être enflée ſous le nombre incroyable d'affaires qui y ont paſſé ; ſes yeux en ſont comme appeſantis ; mais un trait de la gazette réjouit cette phyſionomie ſérieuſe, & ſi vous êtes un peu nouvelliſte, votre affaire en ſera plutôt expédiée. Quel dommage pour lui, que les Potentats ne plaident point à la juriſdiction conſulaire ! Il regarde ce dernier tribunal comme plus important que tous les autres enſemble ; & s'il ſe fermoit, la France ſeroit bouleverſée.

Il ſeroit très-curieux de l'entendre ſur tous les *bilans* qui ont été préſentés depuis qu'il eſt aux *Conſuls :* les profeſſions les plus diſparates ſe briſent au même écueil ; aucun état n'eſt exempt de faillites, & leur progreſſion accélérative ne reſſemble que trop à la chûte des corps graves.

Je puis dire n'avoir guere vu de perſonnage plus curieux, & je laiſſe à d'autres le ſoin d'a-

chever ce portrait, qui d'ailleurs ſera toujours celui d'un homme utile & vraiment eſtimable.

On a fait tant de fois le parallele de Corneille & de Racine ; qui fera celui du Procureur & de la ſervante ?

CHAPITRE DCCXCIV.

Poulaillier.

Les admirateurs du ſiecle de Louis XIV & de ce Souverain fameux, grand acteur de la Majeſté Royale, ſoutiennent que de nos jours tout eſt dégénéré, même l'eſprit des grands voleurs. Il n'y a plus de *Nivet* ni de *Cartouche*, diſent-ils, ainſi qu'il n'y a plus de *Racine* ni de *Corneille* : les fiers bandits ont diſparu avec les grands Ecrivains ; des voleurs médiocres, des frippons ſouples & adroits, des eſcrots ſubalternes, voilà ce qu'on voit paroître au-lieu de ces chefs de bandes, qui intimidoient la Police & bravoient ſon activité. La renommée promenoit le nom d'un *Cartouche ;* c'étoit l'effroi de la Capitale. Eh ! peut-on lui comparer un *Poulailler ;* quel chétif voleur ! A-t-il ſu prolonger, comme *Cartouche*, une exiſtence difficile ; a-t-il profeſſé le vol hautement pendant des années entieres, tantôt dans des villes, tantôt dans les forêts, en échappant ſans ceſſe aux Argus qui l'environnoient ? Non, il a été arrêté dès les premiers pas de ſa carriere ; c'eſt l'infidélité des récits populaires, ce ſont les exagérations de la peur, qui lui ont prêté quelque gloire. Il étoit loin de ces brigands du ſiecle de Louis XIV, qui, nés avec un penchant décidé pour le cri-

me, participoient à l'énergie du temps, & ſavoient combattre Police & Maréchauſſée. Tout dégénere donc viſiblement, & les voleurs de notre temps n'ont pas plus de génie que les Auteurs.

Si ceci n'eſt pas écrit en ſtyle de *Journaliſte*, de *Folliculaire* & d'*Académicien*, je ne m'y connois pas : il eſt ſûr que *Cartouche* fut un autre brigand que *Poulailler*; mais celui-ci du moins, au défaut des hauts faits, ſema l'épouvante dans les environs de Paris; il fit ſortir ſon nom de la foule vulgaire des voleurs; il eut une renommée paſſagere, il eſt vrai, mais enfin il fit parler de lui. Il avoit commis quelques vols; on lui attribua tous les vols qui furent commis pendant pluſieurs mois; bientôt on le chargea de tous les crimes, de tous les aſſaſſinats; & ce ſimple voleur, qui n'avoit qu'un degré au-deſſus d'un filou, fut calomnié par la voix publique, qui ſe le figura les mains teintes de ſang, tandis qu'il n'avoit jamais attenté à la vie de ſes ſemblables.

Il fallut que *Poulailler* montât à l'échelle de la potence pour être abſous du titre de meurtrier. La *corde* prouva invinciblement qu'il n'avoit point mérité la *barre;* ſon procès fit reculer l'échafaud & la *roue* dont on le gratifioit; il ne fut que *pendu.* Eh! quelle diſtance n'y a-t-il pas entre un voleur & un aſſaſſin? La terreur qui accompagnoit ſon nom s'évanouit, quand on ſut que ce n'étoit qu'un voleur, qu'il marchoit ſeul & ſans complices, & que s'il étoit parvenu à s'eſcamoter de ſa priſon, il ne devoit ce ſuccès qu'à la mal-adreſſe du guichetier.

Tour-à-tour domeſtique, cordonnier, marchand de chevaux, il ne tenoit pas à ſon nom; il en changeoit ſuivant le beſoin : ſon nom ne peut

donc pas ſoutenir le parallele avec celui de *Cartouche*, qui dominoit puiſſamment, & rallioit la bande des malfaiteurs. On enfla l'induſtrie & les exploits de *Poulailler*, ainſi que ſon courage entreprenant; on lui fit don d'une intelligence privilegiée; mais il n'avoit rien qui fût propre à le diſtinguer de ces voleurs que l'approche de l'hyver fait éclorre aux environs de la Capitale, & qui, mettant à profit les longues & ſombres nuits d'hyver, ne dédaignent pas les nuits plus claires du printemps & de l'automme.

Celles-ci furent préjudiciables à *Poulailler*; ſon métier le trompa, & comme il n'avoit pas ſu s'arrêter à temps, lorſqu'on le tint, on vit qu'il ne méritoit pas d'avoir allarmé la premiere ville du Royaume.

— *Nivet* avoit un plus grand caractere que *Cartouche*, & même une toute autre énergie. Qu'on en juge par le trait ſuivant : Ce voleur-aſſaſſin fut condamné à la roue; il avoit des complices nombreux; comme le Chef & le plus coupable, il fut condamné (ſelon l'uſage) à être exécuté le dernier; montant ſur l'échafaud, il vit ſon camarade ployé ſur la *roue*, qui pouſſoit des cris horribles : *Nivet* s'arrête, & lui dit : *Tais toi, eh ! ne ſavois-tu pas que nous étions ſujets à une maladie de plus que les autres hommes?* — Ce mot profond fait frémir, & je me garderai bien de l'analyſer.

Poulailler avoit deux ou trois complices; ce n'étoient que des receleurs, & rien de plus. Mais on a vu, & on ſe ſouvient encore du *voleur ſolitaire :* il a conſervé de nos jours une juſte renommée; je ne ſais, mais on ne peut lui refuſer une certaine eſtime, du moins pour ſa prudence conſommée. Le *voleur ſolitaire* ne corrompoit

le cœur de perſonne, n'expoſoit perſonne au revers qui ſuit les expéditions nocturnes; il marchoit ſeul dans les ténebres avec ſon génie; & comme il ne conſioit qu'à ſa main les effractions néceſſaires, & à ſa penſée les plans de conquêtes, il jouiſſoit ſeul du butin. On le vit en plein midi ſur un toit, lever les ardoiſes d'une Chapelle de Saint-Sulpice. Les marguilliers en paſſant diſoient : *ceci ſe fait par l'ordre du Curé*; le Curé de ſon côté diſoit : *c'eſt par ordre des marguilliers.* Quelle pénétrante audace! La nuit il fit ſon coup en pleine ſûreté, ne craignant ni traîtres ni délateurs.

Turenne fut arrêté la nuit aux environs de Paris par des voleurs, qui lui prirent ſon argent, ſa montre & ſes bijoux; il réclama une bague, non à cauſe de ſa valeur intrinſeque, mais parce qu'il la tenoit d'une femme qu'il aimoit, & l'on ſait combien il fut foible pour une femme. Il offrit cent louis aux voleurs pour conſerver cette bague chérie; ils accepterent la propoſition, & l'un d'eux le lendemain ſe tranſporte chez le Vicomte, au milieu d'une nombreuſe compagnie, & le ſomme (en lui parlant bas à l'oreille) d'accomplir ſa promeſſe. Turenne le prie de le ſuivre, lui compte la ſomme, & le reconduit poliment.

Ce voleur avoit une idée juſte du caractere de Turenne. J'oſe croire qu'on doit garder une parole de cette nature. Pourquoi ? parce qu'elle peut réveiller des idées de juſtice & de fidélité dans l'eſprit des malfaiteurs; parce qu'elle peut ſauver la vie dans pareille circonſtance à un homme généreux, parce qu'il faut tenir toute promeſſe qui n'offenſe par les loix.

Le Prétendant, après la bataille de Culloden,

en 1745, s'étoit réfugié chez deux voleurs de profeſſion : ils refuſerent de gagner trente mille livres, prix des dénonciations; & quelques années après, l'un fut pendu pour un vol de trente-ſix francs. O Souverains, connoiſſez les hommes!

CHAPITRE DCCXCV.

Marly.

Louis XIV & le ſoleil, c'étoit tout un il y a cent ans, comme chacun ſait. Il s'eſt donc environné de douze pavillons, qui faiſoient alluſion aux douze ſignes du zodiaque. Il ne faut pas décrire ce lieu, il faut le viſiter. La feue Reine a fait jetter une chemiſe de marbre ſur la Vénus aux belles feſſes; elle voulut auſſi que les dieux & les héros cachaſſent décemment, ſous des feuilles de ſtuc, les marques de leur virilité; pluſieurs même furent impitoyablement mutilés, & ont perdu depuis, ſous les injures de l'air, les voiles qui les couvroient; de ſorte qu'ils n'offrent plus aujourd'hui qu'une honteuſe dégradation, pire que le premier ſcandale.

La pudeur & la ſculpture ont bien de la peine à ſe marier enſemble. Comment offrir la beauté des formes ſans l'imitation de la nature? Mais, comment le libertinage des payens s'eſt-il naturaliſé chez le fils aîné de l'Egliſe, qui trembla plus d'une fois à la voix d'un Prêtre? La Chapelle de Verſailles eſt de la même date que les boſquets de Marly. Lorſqu'il faiſoit bâtir ce palais enchanté, il aimoit à en détailler les beautés naiſſantes : il faiſoit admirer ces travaux à un de ſes Courtiſans, qui avoit un habit neuf & ſuper-

be; une pluie ſurvint : *Vous allez vous gâter*, lui dit le Roi ; *rentrons. Non, Sire*, répondit le Courtiſan ; *la pluie de Marly ne mouille point.*

Il eſt un lieu charmant, à l'extrémité de la forêt de Marly, nommé le *déſert*, où l'on trouve des points de vue pittoreſques, dans le genre des jardins Anglois. C'eſt un curieux morceau délicieuſement ſitué : le château à la Chinoiſe eſt dans un genre neuf, dans un coſtume unique, & parfaitement conforme, à la vérité, au rapport de divers voyageurs qui ont été ſur les lieux.

En entrant dans ce lieu, on croit voir une porte que des géants, des Encelades, ont bâtie ; & de loin, un vieux fort à moitié ruiné & démoli. Les ameublements modernes les plus frais, ornent l'intérieur ; & des jours, ſavamment ménagés, s'accordent avec la ſtructure gothique de l'édifice, qui, de loin, n'offre ni portes ni fenêtres, mais des crevaſſes, ouvrage du Temps ; c'eſt par ces crevaſſes que ce bâtiment ſingulier, & faiſant illuſion, eſt parfaitement éclairé.

CHAPITRE DCCXCVI.

Fontainebleau.

PLUSIEURS de nos Rois ont aimé ce ſéjour. Une vaſte forêt offre des ſites ſauvages. Les voyages que la Cour y faiſoit ſont interrompus depuis quelque temps ; ce qui fâche extrêmement les bourgeois du lieu, parce qu'ils étoient dans l'habitude de ne rien dépenſer pour leur logement : ils louoient leur maiſon, leurs chambres & appartements, pendant le ſéjour du Roi, & le loyer pour

pour ſix ſemaines étoit un peu plus cher que pour l'année entiere.

Ce bourg, qui ſe deſſeche quand la Cour ne le viſite pas, eſt tantôt dans une agitation bruyante, inconcevable, & tantôt dans un calme abſolu. La chaſſe royale a tourmenté les échos de la forêt, elle redevient ſilencieuſe quand le Monarque eſt parti.

C'eſt à Fontainebleau, dans la galerie des cerfs, que Chriſtine, Reine de Suede, jalouſe & furieuſe amante, fit aſſaſſiner ſon écuyer, après lui avoir accordé un Confeſſeur.

Nos ancêtres ſe plaiſoient dans les peintures & ſculptures licencieuſes, ainſi qu'il paroît par pluſieurs tableaux & ſtatues, qu'il a fallu voiler ou cacher tout-à-fait.

Les voyages de Fontainebleau ont été pluſieurs fois l'époque des révolutions miniſtérielles. Fontenelle, preſque centénaire, diſoit: *Si je puis attraper le temps des fraiſes, je vivrai encore un an.* — Un Miniſtre, qui avoit paſſé le mois de Novembre ſans encombre, pouvoit ſe flatter de régner encore une année; la fievre dangereuſe & périodique n'arrivoit pour lui qu'à la fin de l'automne.

Ce qu'il y a de plus heureux dans une monarchie, c'eſt la facilité avec laquelle elle décompoſe & recompoſe tous ſes mouvements; ce ſont ces changements politiques qui ne permettent pas à certaines opérations d'acquérir un danger imminent, ou une peſanteur oppreſſive. Le Miniſtre qui a mal fait ſa beſogne tombe, & l'Etat eſt ſoulagé; quand l'opération s'eſt faite ſans rumeur, le ſilence atteſte ſon ſuccès & ſa bonté; l'aiſance avec laquelle le Monarque change les rouages, varie les combinaiſons, & fait qu'un nouveau jeu

qui ſurprend, ramene tout-à-coup les eſprits, concilie les extrêmes, & rend l'eſpérance à chacun. La fine politique n'eſt au fond que la ſcience de la minute; il n'y a rien qui, par ſa nature, doive être plus changeant, car elle eſt ce remede journalier, applicable à tous les maux & à toutes les plaintes de la grande ſociété civile. La nation donne toujours revanche à ſon Roi, qui, ne perdant jamais de ſon autorité, peut l'exercer d'une infinité de manieres, juſqu'à ce qu'il frappe enfin le but juſte & deſirable. L'extrême complication des objets, leur mobilité, autoriſe le remaniement politique; & j'oſe dire que le Monarque n'eſt fort & puiſſant que par l'heureuſe & précieuſe facilité qu'il a de recompoſer inceſſamment ſon propre ouvrage, parce que ce n'eſt qu'ainſi qu'il peut en voir les défauts, l'élaborer en grand & le perfectionner, pour l'intérêt d'une nation ſenſible, délicate & généreuſe. Le caractere des François étant tout feu, toute impétuoſité, toute franchiſe, le Souverain ſuit merveilleuſement le caractere national en diverſifiant ſes plans & ſes projets. C'eſt ce qui a ſauvé des déſaſtres, c'eſt ce qui a entretenu la confiance, parce que le peuple eſpere toujours le remede qu'il ſait prompt, facile, & ſans ceſſe dans la main du Roi. Ainſi le balancier moteur d'une ſavante horloge eſt toujours dans le même eſpace, & jamais dans le même point; ainſi la décompoſition & la recompoſition de l'eau ſont l'ouvrage momentané de la Nature; ainſi.... pardonnez, Lecteur; je ne puis m'exprimer ici que par des images.

Compiegne eſt auſſi abandonné malgré ſon agréable ſituation, ſes nouveaux bâtiments, ſon nouveau jardin, & l'étendue de la forêt. Rambouillet l'emporte comme un lieu très-favorable à la

chaſſe, à cauſe de la belle forêt qui l'environne. Les nouvelles conſtructions vont donner au château une face nouvelle, & l'on ne pourra bien le décrire que quand le nouveau plan ſera entiérement développé.

CHAPITRE DCCXCVII.

Saint-Germain en-Laye.

LA ſe retira Jacques II, Roi d'Angleterre, détrôné & forcé de quitter ſon Royaume, vivant des bienfaits de Louis XIV, & d'une penſion de 70,000 livres, que lui faiſoit ſa fille Marie, Reine d'Angleterre, qui lui avoit enlevé ſa Couronne; & là ſe retirent, mais ſans en être chaſſés, les bourgeois de Paris, quand ils quittent leur commerce. Ils vont végéter dans cette ville, où ils ne feront plus rien autre choſe que boire, manger, ſe promener, jouer à la boule, & nouvelliſer.

Comme il y a dans ſa Capitale une multitude de charges bizarres & de rentes financieres, elles font ſubſiſter dans l'oiſiveté une foule de petits bourgeois, qui ne trouvent rien de plus délicieux que de n'avoir aucune occupation. Alors ils ſe concentrent à Saint-Germain, parce que c'eſt encore là une ville, & qu'ils ne veulent point habiter les campagnes. Et d'où vient leur répugnance? c'eſt qu'ils rencontreroient ailleurs une petite nobleſſe arrogante qui les humilieroit, & puis des prépoſés incivils qui leur feroient payer la taille, & qui obligeroient leurs enfants à tirer à la milice.

Le bourgeois de Paris, au lieu d'acheter un bien de campagne ou une petite terre, a donc horreur de la taille, & ſe contente d'un jardin lé-

gumier & d'un appartement. Il revient à la ville vers le temps de Pâques, afin qu'il ne ſoit pas dit *qu'il n'eſt plus citadin.* Il eſt très-loin de vouloir prendre le titre de *campagnard*, car il appelle à ſon ſecours toutes les exemptions qui peuvent l'éloigner de la claſſe des cultivateurs; voulant conſerver par-deſſus tout ſa figure bourgeoiſe, il ne ſonge nullement à ſe familiariſer avec la charrue ni avec le rateau; il craint l'aſſerviſſement des charges qui peſent ſur l'agriculture. Voilà pourquoi les grands propriétaires ont ſi beau jeu pour acheter & envahir les petites propriétés: les bourgeois enrichis les dédaignent. Ceux qui ne le ſont pas, aimeront encore mieux reſter toute leur vie petits bourgeois, que riches payſans.

Les petites propriétés rurales ſe fondent donc inſenſiblement dans les grandes qui les dévorent. De-là les parcs & les grands domaines qui ſe forment de toutes parts, & qui ruineront bientôt la France.

La ſituation de Saint-Germain-en-Laye eſt une des plus belles par ſon étendue. Louis XIV y auroit bâti, ſans le clocher de Saint-Denis qu'on y apperçoit. Mais le Monarque ne vouloit pas enviſager le terme inévitable de ſes grandeurs; avec une telle foibleſſe il portoit encore le nom de *grand.*

Si l'on veut voir des êtres bien vuides d'idées, bien ennuyés, lourdement mauſſades, & pour qui le temps alonge ſon cours, il faut viſiter les bourgeois de Saint-Germain. Ces rentiers aux jambes cylindriques n'apperçoivent, ne rêvent qu'aux portes ouvertes ou fermées de l'Hôtel-de-ville. Paie-t-on? tout va bien; le reſte de l'univers peut ſe diſſoudre. Heureux celui qui ſe nomme *Aaron*,

Abraham, *Antoine*; il eſt payé le premier; on envie ſon ſort.

Le mot qui porte le plus d'épouvante aux oreilles de ces bourgeois, eſt le nom de *l'Abbé Terray*; ils tremblent toujours qu'il ne revienne un *tondeur* de cette effroyable eſpece : & quand vous voudrez intéreſſer les bourgeois de Saint-Germain, dites-leur que, ſous Philippe-le-Bel, Paris vit étrangler un Contrôleur des finances; & que, ſous le ſucceſſeur de ce même Roi, Enguerrand de Marigny éprouva le même ſort.

Ajoutez, pour les faire ſauter de joie, qu'on a vu *l'Abbé Terray*, cet homme dur, qui excelloit dans l'art de fouler le peuple, & *dont le regard ſeul annonçoit un impôt*, qu'on l'a vu, dis-je, près d'être lapidé ou noyé par la multitude.

L'hiſtoire de France, en effet, offre des exemples mémorables des revers où ſe ſont expoſés ces exacteurs prodigues; mais l'avarice eſt de tous les penchants le plus immuable, & la ſoif inextinguible de l'or les tourmente au point de leur faire tout braver. Je connois un homme qui a compté trente-trois têtes de Bachas à la porte du ſerrail de Conſtantinople, & trente-trois Bachas nouveaux avoient acheté auſſi-tôt, à grands fraix, le droit d'être un jour décapités comme eux.

Les Bourgeois de Saint-Germain, quand ils font un mauvais rêve, voient en ſonge une liaſſe d'*acquits au comptant*, ou voient fermer les portes de l'Hôtel-de-ville; alors ils ſe réveillent trempés d'une ſueur froide. Une comete embraſée, avoiſinant la terre, les effraieroit moins que ce rêve dur & pénible.

Curieux en botanique, allez, allez voir ſur la terraſſe, ou à l'entrée de la forêt, ces plantes humaines qui ſont aujourd'hui ce qu'elles ont fait

hier ! Elles marchent, en vérité ; elles digerent ; elles tiennent une canne ; elles font entendre quelques ſons ; elles manient des cartes. La végétation va ſon train, & l'hyver les concentre dans des ſerres chaudes, juſqu'à la renaiſſance du printemps. Ces plantes ont des bas, des culottes, une veſte & un habit. Botaniſtes modernes, claſſez-moi ces végétaux ambulants, dont le ſommet eſt couronné d'une perruque ronde, demi-poudrée.

CHAPITRE DCCXCVIII.

Huîtres.

QUAND, dans la ſuite des ſiecles, Paris ſera renverſé, détruit de fond en comble, les naturaliſtes futurs, rencontrant ſur un petit point étroit une immenſe quantité de coquilles d'huîtres, ſoutiendront que la mer a paſſé ſur notre terrain : il y aura là de quoi écrire ; ainſi que M. Bailly écrit de nos jours ſes rêveuſes diſſertations chargées d'enluminures.

Quand Voltaire diſoit que les coquilles d'huîtres, qu'on trouve ſur les hauteurs des Alpes, avoient été jettées là par les pélerins de Saint-Jacques, méritoit-il qu'on lui répondît ?

On nous apporte des huîtres de différentes côtes de la Normandie. Les uns les aiment paſſionnément, les autres ne peuvent les ſouffrir : il eſt très-dangereux d'en manger à Paris avant les premieres gêlées.

On rançonne le goût des amateurs. L'accaparement fait loi, les renchérit, & devient un monopole : monopoler ſur des huîtres ! Elles ſont

renfermées dans des cloyeres. Les porteurs de cloyeres d'huîtres, ſur vingt-quatre douzaines, en eſcamotent ordinairement une ou deux, calculant un peu ſur la ſenſualité, qui ne calcule guere. C'eſt au moment qu'on les ouvre, que l'écaillere apporte dans ſon tablier une quarantaine de coquilles fraîches & vuides, & les mêlant avec les autres, elle vous les compte, puis elle vous ſoutient que vous les avez avalées.

L'écaillere a un petit couteau court & fort. Rien n'égale la preſteſſe & le jeu adroit de ſon poignet : on diroit que ces coquilles d'huîtres ne ſont que légérement collées; elle ſemble les détacher en les touchant. Sous prétexte d'avaler les ſuſpectes, elle mange effrontément ſous vos yeux les plus graſſes & les plus appétiſſantes; & ſi elle avoit alors un *bandeau ſur les yeux*, cette groſſe poiſſonniere animeroit l'*emblême* connu de la juſtice; mais elle emporte les écailles, & les dépoſe dans un tas qui devient énorme. J'en ai meſuré cinq ou ſix qui avoient douze pieds de hauteur, en forme pyramidale. J'en reviens à vous, naturaliſtes futurs, quand la ville ne ſera plus, ſuppoſerez-vous de tels gourmands d'huîtres? Non, vous ferez plutôt un ſyſtême.

Crébillon fils en mangeoit, en ma préſence, cent douzaine ſans crever; il buvoit du lait chaud, tandis que j'avalois le champagne; il m'offroit ſon lait, & je lui offrois ma bouteille. Nous diſputions chaudement ſur le digeſtif : c'étoit à peindre; il avoit raiſon, j'avois tort; le lait eſt le véritable diſſolvant des huîtres.

Les coquilles forment un excellent engrais, & par-là elles deviennent plus précieuſes que ce qu'elles enferment; il faut donc voiturer à Paris les bancs de la mer, tant pour les gourmands,

que pour les arbres & végétaux de nos plaines : cela deviendroit aiſé, ſi l'on n'étoit pas très-prompt & très-habile à nous faire payer, au-delà de leur valeur, une foule de petites jouiſſances, que l'uſage & les mœurs régnantes ont établies. Lorſqu'un goût a prévalu, on devroit le reſpecter, & ne pas taxer trop haut nos délices.

Huit jeunes gens, ayant calculé ce qu'il leur en coûteroit pour manger tout leur ſaoul des huîtres choiſies, imaginerent d'aller en poſte pour s'en raſſaſier, & le calcul fait, ils trouverent qu'ils y avoient gagné. Un gourmand d'huîtres m'avoit promis de me dévoiler toutes les manœuvres & les fripponneries des accapareurs protégés, mais le temps des huîtres étant venu, il n'a plus eu la force de ſe plaindre contre ceux qui les vendoient chérement.

Si une bonne huître eſt délectable, pour peu qu'elle ne ſoit plus fraîche, elle devient un poiſon, & on ne devroit pas en recevoir à Paris avant le mois de Novembre ; car, quand on crie dans les rues, *à la barque*, au mois d'Octobre, on pourroit crier, *à la barque à Caron;* mais, paſſé ce temps, on pourroit en apporter dans des vaiſſeaux chargés, parce que c'eſt une nourriture ſaine & corroborante.

Tandis que le Pariſien mange les huîtres, on ſe diſpute ſur les côtes de Normandie pour le *parquage*. Il en réſulte des querelles, des procès ; c'eſt à qui envahira un plus large terrain, & chaſſera ſon compétiteur. *Il y a des gens qui* (comme dit le proverbe) *voudroient avaler la mer & les poiſſons*. Il faut envoyer des Commiſſaires ſur les lieux pour régler les limites du champ ſalé.

L'induſtrieuſe orfévrerie vient d'imaginer des

fourchettes particulieres pour manger des huîtres. Le petit couteau arrondi, propre à les détacher du frein, les accompagne. Ces joujous d'argent font extaſier les jolies femmes, qui depuis ce temps aiment les huîtres à la folie, afin d'avoir en préſent le petit couteau & les jolies fourchettes. Le luxe frivole appartient eſſentiellement aux femmes, & vient des femmes.

Les Romains ſavoient la maniere de conſerver les huîtres; mais Apicius, qui en fut l'inventeur, la garda pour lui. Il fit parvenir des huîtres très-fraîches à Trajan, au pays des Parthes.

CHAPITRE DCCXCIX.

La chaîne des Galériens.

Elle part deux fois par an, le 25 Mai & le 10 Septembre. Les galériens ſont détenus au château de la Tournelle, juſqu'à leur départ pour Toulon, Breſt & Marſeille.

Les voilà pris & enchaînés, ces êtres féroces & violents qui ont troublé la ſociété. Voyez-les; le châtiment n'a pas encore abattu leur audace; ils ont proſtitué au crime l'énergie de leur ame; ils étoient nés robuſtes, & leur force s'eſt tournée contre leurs concitoyens. Approchez, phyſionomiſtes, & voyez s'ils ne portoient pas ſur leurs fronts le préſage du crime! Ces viſages ne ſont-ils pas durs? Oui; mais c'eſt l'oubli des vertus qui les a faits tels, car c'eſt le crime qui défigure les traits de l'homme.

Le jour du départ on les place dans de longues voitures. Une même chaîne les lie & les

rive tous au chariot ambulant. Huit hommes de la Maréchauſſée conduiſent ainſi cent-vingt malfaiteurs. Ils partent, implorant le ſecours de leurs ſemblables envers qui ils furent violents & injuſtes. Ils partent; & la conſcience, ce juge indeſtructible, crie à pluſieurs que leur ſupplice eſt doux, & qu'ils ont échappé à la mort qu'ils avoient méritée.

Je ne ſais ſi je ſuis habile à lire ſur les viſages; mais il me ſemble voir un rayon de joie ſur la plupart des fronts endurcis. Leur derniere ſentence eſt une grace; car ils chantent preſque tous, & la ſortie des priſons devient pour eux du moins une faveur. Pluſieurs ſont comme étonnés d'avoir conſervé leur exiſtence après avoir paſſé par les tribunaux; & ils la doivent ſur toute choſe à des Magiſtrats humains; ſans eux, ils auroient monté ſur l'échafaud. Les cris qu'ils portent à mon oreille, reſſemblent encore, ſi je ne me trompe, aux cris de la reconnoiſſance. Douce philoſophie! c'eſt toi qui depuis long-temps as recommandé aux Magiſtrats d'épargner leur ſang.

Mais quel frémiſſement vous ſaiſit au milieu de ces malheureux pour qui les loix ne furent point ſacrées? Leurs bras ſont chargés de fers, & ces bras vous auroient attaqué & frappé dans la profondeur des forêts. Les fléaux de diverſes Provinces, les voilà réunis ſous vos yeux, ainſi qu'on voit dans une ménagerie des loups, des tigres, des léopards; ils ſont hors d'état de vous nuire, & ils vous ſupplient. Qu'eſt-ce que la nature de l'homme? La vie morale renaîtra-t-elle en eux? Le malheur briſera-t-il ces cœurs coupables? ſeront-ils régénérés par le repentir?

Oh! comme je voudrois pouvoir lire au fond de leur ame quel eſt le plus criminel ou le plus

innocent! Je voudrois deviner pourquoi, comment, & par quel degré ils ont mépriſé la vertu. Y a-t-il dans ces individus, comme chez tant d'autres, un balancement égal de vertus & de vices? Les loix humaines ſont ſi groſſieres! & puis la perfection morale de la ſociété eſt-elle poſſible, & juſqu'à quel point?

Mais quelle douceur, quand parmi ces malfaiteurs je rencontre une tête à cheveux blancs! Hélas! il n'avoit plus que quelques jours à vivre. Eſt-ce un ſcélérat endurci, qui a échappé toute la vie à la juſtice des hommes? Eſt-ce un infortuné qui s'eſt oublié ſur la fin de ſa carriere, & qui, reprenant l'âge des paſſions, a trop vécu d'un jour? Celui dont la phyſionomie eſt intéreſſante, eſt-ce un malheureux précipité dans l'abîme pour une perdrix, une carotte de tabac, ou quelques livres de ſel; car parmi nous très-chrétiens, la loi de la fiſcalité eſt la plus ſacrée de toutes; & on ſait qu'une perdrix ou un lapin valent infiniment plus qu'un homme, fût-il pere d'une nombreuſe famille! Voilà ce qui me déchire le cœur; mais le chariot va les emporter, & avec eux leur juſtification & la trace de leur procès.

Je ne ſais donc qui je dois plaindre ou déteſter parmi eux; je les plains tous. Mais comment égarer ſon affection ſur des homicides ou ſur des empoiſonneurs, qui ont côtoyé la roue & le bûcher? Qui m'aidera à lire le cœur humain à travers ſes enveloppes? J'interprête tous leurs geſtes; je vais au-devant de leurs regards & du mouvement imperceptible de leurs levres. Loix humaines, avez-vous été trop ſéveres ou trop douces? tantôt je me reproche ma pitié, tantôt je m'abandonne trop à ſes mouvements. Il faut fuir;

leurs clameurs ſuppliantes me pourſuivent ; je ne les verrai plus qu'au jugement dernier devant le Juge des Juges.

Je ſatisferai ici mon cœur, en répétant que ſur cent malfaiteurs conduits aux galeres, trente au moins doivent la vie & l'exemption de leur ſupplice à des Magiſtrats humains. Ils datent de nos jours, ces Magiſtrats ; ſans crainte de prévariquer, ils ſavent ôter à la loi ce qu'elle a de cruel. Epargner au coupable une mort violente, rétablir la proportion entre le ſupplice & le crime, peſer les circonſtances qui peuvent diminuer la punition, c'eſt ce qu'ils font aujourd'hui avec autant d'humanité que de ſageſſe. Ils obéiſſent à l'eſprit des loix, qui veut le bien de la ſociété, & non des tortures.

Peut-être qu'un jour on ſentira moins la néceſſité d'ôter la vie à un homme qui n'eſt coupable que du crime de vol, & qu'on aimera mieux conſerver un citoyen, que de faire de l'or une idole, à laquelle on ſacrifie des victimes humaines.

Un châtiment proportionné au délit, frapperoit vraiſemblablement davantage, puiſque la peine de mort n'a pas rendu les larcins moins fréquents ; peut-être que l'aſſaſſinat, qui accompagne trop ſouvent le vol, diſparoîtroit, parce que le coupable ne ſeroit plus intéreſſé au trépas de celui qu'il auroit dépouillé, dans la crainte trop fondée de trouver en lui un accuſateur.

Il épargnoit un homme, il égorge un témoin.

Ce beau vers vaut un traité.

Peut-être que cette révolution, dans notre juriſprudence criminelle, pourroit s'opérer aujourd'hui, que l'on ſait que les peines capitales ne

rendent pas les hommes plus vertueux, & que les mœurs font plus que les loix.

Mais ſi l'aſſaſſin parmi nous encore ſemble mériter la mort, il n'en eſt pas de même du ſimple voleur : tous ſont ordinairement dans cette claſſe qui manque du néceſſaire ; eh ! ne voient-ils pas les ſuperfluités environner des riches inſenſibles & dédaigneux ? Ils ſont tentés par cette vue : le deſir devient violent ; ils y cédent.

C'eſt parce que nous ſommes iſſus de barbares, que nous avons imaginé d'ôter la vie à qui nous enleveroit quelques pieces de monnoie. Les Grecs, les Romains, les Juifs même, tout Juifs qu'ils étoient, ne puniſſoient le vol que par des châtiments paſſagers ; pour nous, vilainement entachés de la plus cruelle avarice, nous étranglons des hommes pour conſerver plus ſûrement notre or.

Monteſquieu eſt de l'avis qu'il faut pendre le voleur ; il ne le dit pas, à la vérité, en termes formels ; mais pour tromper la délicateſſe de ſon oreille, ſans doute révoltée contre le mot, il s'eſt couvert finement du maſque de l'expreſſion, & vous dit qu'il a fallu que *la peine corporelle ſuppléât à la pécuniaire, vu que ce ſont ceux qui n'ont point de bien, qui attaquent plus volontiers celui des autres.* Mais n'eſt-il donc qu'un genre de peine corporelle, & n'a-t-on que la corde à offrir au malheureux coupable ?

CHAPITRE DCCC.

Affabilité.

Ce mot qui ne plaiſoit pas à *Patru*, me plaît infiniment; il exprime un ſentiment doux, continu : la politeſſe trompe; la civilité eſt une forme heureuſe; l'affabilité ne s'imite point, elle caractériſe le Pariſien; c'eſt une éducation perfectionnée qui fait l'affabilité.

L'Officier eſt poli en général, mais rien n'égale la politeſſe d'un Garde-du-Corps de Sa Majeſté; ſans rien dérober à l'exactitude de ſon devoir, il adoucit d'un mot le rigide de la conſigne; on obéiroit à ſa ſeule civilité, tant il y met de nobleſſe & de graces. Un huiſſier de la chambre n'a pas ce ton-là; auſſi ſe retire-t-on plus mécontent.

L'affabilité ſe manifeſtera juſque dans les chefs militaires, armés du terrible pouvoir, & n'appartiendra preſque pas aux commandants du guet; ceux-ci n'opéreront pas avec beaucoup de bruit, ce qu'obtiendront les autres avec facilité, moins par leur force, que par une certaine grace qui ſait adoucir la rigueur de leur ſervice.

CHAPITRE DCCCI.

Le premier Décembre 1783.

JOUR mémorable ! Charles & Robert s'éleverent dans les airs, à la vue d'un peuple immenſe, rempliſſant ou eſcaladant le jardin des Tuileries, dont les portes furent forcées. Quand on a vu ce ſpectacle, il n'y a plus rien à voir, en fait d'aſſemblée nombreuſe, ondulante & variée. Deux cents mille hommes, levant les bras au ciel dans les attitudes de la ſurpriſe, de l'admiration, de la joie & de l'étonnement : les uns pleurant d'effroi pour les hardis phyſiciens ; les autres tombant à genoux, ſuffoqués de ſurpriſe, de terreur & d'attendriſſement : tous les ſpectateurs, identifiés aux aéronautes, qui, calmes & tranquilles, ſaluoient le peuple de leurs drapeaux flottants au-deſſus des tours ; la nouveauté, la majeſté de cette ſuperbe expérience ; un ſoleil pur, invitant les voyageurs aériens, qui ſembloient dire adieu à la terre ; ceux-ci, ſe perdant dans les nuages, aux acclamations de leurs concitoyens, qui prioient, ſanglotoient, trembloient pour eux ; enfin, ce ballon immenſe, déployé avec ſplendeur, & figurant comme un aſtre, ou comme le char d'un dieu qui commande aux éléments : non, jamais la phyſique n'a créé ſur le globe un moment plus extraordinaire, plus propre à verſer l'enthouſiaſme dans les cœurs, & jamais ce jour unique ne ſe repréſentera.

Ce qui toucha le plus profondément l'obſervateur, ce fut de voir la crainte & la pitié qui rempliſſoient tous les cœurs, & qui donnoient au

plaiſir de l'admiration quelque choſe de douloureux. J'ai entendu des hommes qui, dans les vives émotions d'une jouiſſance neuve, ſe reprochoient d'être les témoins d'une expérience magnifique, mais dangereuſe, & qui ſe ſeroient crus coupables de la mort des aéronautes, ſi elle étoit malheureuſement arrivée. Non, il n'y avoit plus un ſeul méchant dans cette grande aſſemblée; tous frémirent pour leurs ſemblables, tous invoquerent le dieu de l'eſpace pour leur retour ſur la terre. Oh, intérêt tendre! oh, pitié douce! oh, ſenſibilité gémiſſante! voilà les vertus que j'admirois autour de moi, & qui ſe peignoient ſur tous les viſages, tandis que le courage, le génie & l'intrépidité planoient au-deſſus des nuages. Oh! quand on ne ſeroit venu au monde que pour recevoir, en un ſeul jour, une ſenſation mélangée, auſſi vive, auſſi profonde, auſſi délectable, il faudroit encore bénir l'exiſtence.

Montgolfier ne fut-il que le rénovateur des aéroſtats anciens? ou le haſard a-t-il ramené ſous ſes yeux un fait phyſique long-temps oublié, bien que de la plus grande ſimplicité? quoi qu'il en ſoit, nous penſons que la gloire de l'aéroſtation doit demeurer à l'intrépide Blanchard, car c'eſt lui qui a interrogé cette expérience, trop tôt abandonnée de preſque tous les Phyſiciens; qui l'a interrogée, dis-je, avec le plus de conſtance, d'adreſſe & de courage; c'eſt lui qui y a ajouté le *para-chûte*; c'eſt lui, enfin, qui a montré, ſans pâlir, l'homme dans la plus fiere des attitudes, traverſant le détroit des mers, égaré dans les plaines des cieux, & trente-quatre fois heureux vainqueur, ſur la route de l'aigle, des périls qui l'environnoient.

Mais,

Mais, qui l'eût cru? l'enthouſiaſme s'eſt tout-à-coup prodigieuſement refroidi, & dans l'eſpace ſeulement d'une année on a ceſſé d'admirer. Un troiſieme ballon, qui enlevoit un autre Phyſicien, n'avoit preſque plus de ſpectateurs, & je m'en ſuis affligé preſque ſeul, toutefois ſans en être ſurpris. C'eſt que l'admiration & l'étonnement n'ont qu'un inſtant pour frapper l'homme & le Pariſien; mais celui qui ſent ce que le Phyſicien ſagace & courageux peut rencontrer un jour dans le nouveau domaine qu'il vient de conquérir, & combien il pourra ajouter à ſes connoiſſances du haut de ce vaiſſeau volant, qu'on avoit relégué dans la claſſe des chimeres, n'a pas laiſſé attiédir ſon intérêt à l'exemple du vulgaire. Il a placé & il placera l'aéroſtat au rang des découvertes les plus merveilleuſes, ainſi qu'il rangera les Phyſiciens qui tenteront ces nobles expériences, au nombre des plus grands hommes, car, quoi de plus beau que d'interroger la nature dans ce champ illimité, avec un courage décidé, & au mépris même de la vie? N'a-t-on pas comblé d'éloges ce même courage dans le navigateur, dans le botaniſte, dans le mineur, le plongeur? eh! pourquoi de plus grands moyens nouvellement offerts ne ſeroient-ils pas admis? Il s'agit de l'inſtruction des ſiecles futurs.

Quel eſt le lâche qui blâme le courage qui fait les grandes choſes; qui a changé la face de l'univers; qui a appris à l'homme tout ce qu'il pouvoit faire, tenter; qui lui a révélé ſes forces; qui a préſidé aux grandes révolutions? Le courage! Il faut donc l'eſtimer dans un Prince & dans Blanchard.

CHAPITRE DCCCII.

Inſcriptions ſur l'Hôtel-de-ville.

SUR la friſe de marbre qui regne au pourtour de cette cour, on a gravé, en *lettres d'or*, des inſcriptions qui marquent les principaux événements du regne de Louis XIV.

Là, au nombre des actions glorieuſes, eſt tracé :

1685.

Édit de Nantes révoqué, & l'Héréſie entiérement éteinte en France, par le zele & la piété du Roi (1).

Sur la même friſe de marbre, on lit cette autre inſcription :

1689.

Protection donnée au Roi, à la Reine d'Angleterre & au Prince de Galles, contre leurs ſujets rebelles.

Rebelles ! comme les circonſtances ont tout changé. Mais ces inſcriptions reſteront-elles ? On a oublié ſans doute de les effacer ; c'eſt une inattention.

Le jour que l'on procede à l'élection des Echevins, eſt celui de Saint Roch. On fait jurer, à l'Hôtel-de-ville de Paris, ſur l'*Evangile* & devant le *Crucifix*, qu'on nommera, *en ſon ame &*

(1) En 1788, édit de Louis XVI, conforme au ſage eſprit qui dicta à un héros l'édit de Nantes.

conſcience, *les plus dignes* pour remplir les charges vacantes, qu'on n'a point été *ſurpris* par leurs *viſites*, qu'on n'a aucune *connoiſſance* ni *liaiſon* avec eux; & ceux qui vont être élus, ont déja fait leurs *remerciments* & reçu les *compliments*. C'eſt avec cette légéreté qu'on ſe joue du ſerment. Il dégénere en vaine formalité; mais cet exemple ne devroit pas être donné pour les charges municipales de la ville; car cela pourroit accoutumer le *peuple* à regarder le *ſerment* comme une *cérémonie*.

Les Echevins ne font plus bombance comme autrefois : les repas de ville ſont plus rares; auſſi les modernes n'ont-ils pas la large corpulence de leurs devanciers, qui figurent avec de gros ventres dans les tableaux qui immortaliſent leur embonpoint. S'ils ſont en peinture *à genoux* devant le Roi, ils offrent les plus gras ſujets de Sa Majeſté; & s'il ne reſtoit un jour que ces portraits; on jugeroit que tous les François du dix-huitieme ſiecle ont porté large bédaine; ce qui n'appartient en propre qu'aux anciens Echevins. Les modernes, en retranchant pour eux les feſtins, ont retranché au peuple les feux d'artifice.

Un Echevin fait graver *ſon nom* ſur le bronze, le marbre & l'airain, au milieu d'une place publique, & ſur un *monument* public. Qu'a-t-il fait pour jouir de cet honneur? Il a vu bâtir ou achever ce *monument*; mais il ne peut pas toujours expliquer l'inſcription Latine qui parle de lui. On parvient de la naiſſance la plus commune à ces charges municipales, lorſqu'on eſt né à Paris, & qu'on s'eſt fait recevoir *quartinier*.

Charles V, Roi de France, a annobli *tous les bourgeois de Paris*. Ainſi je ſuis noble; &

comme la nobleſſe ſe corrobore par ſa vétuſté, que l'on apprécie celle dont nous jouiſſons, nous autres bons Pariſiens de vieille ſouche.

Si j'avois l'honneur d'être Roi de France, j'annoblirois tous les François ; je les ferois tous Ducs & Pairs. Ce ſeroit-là, certes, un grand coup politique de ma façon.

C'eſt à l'Hôtel-de-ville que ſe font tous les paiements des *rentes;* l'argent y entre à grands flots, & puis s'écoule en différentes ramifications. Tout *rentier* ſent ſon cœur treſſaillir au nom de cet *hôtel.* On y fait encore le tirage des grandes loteries; mais cet hôtel eſt étroit, meſquin, incommode, a une vilaine entrée ; c'eſt tout l'oppoſé de la grandeur, de la richeſſe & de la magnificence du reſte de la ville.

Le Gouverneur de Paris, quand il marche, prend des Gardes & des Pages, & jette des pieces de douze ſous. Les réjouiſſances publiques & l'exécution des criminels ſe font *toujours* en face de cet hôtel, de ſorte que les Souverains, les payeurs de rentes, & les pendus, paſſent par la même porte.

Les fêtes & réjouiſſances publiques, & la *capitation* qui ne réjouit perſonne, ſont du reſſort du Prévôt des Marchands, ainſi que les approviſionnements qui ſe font par eau. Mais la Police municipale n'eſt plus qu'une ombre de nos anciens privileges; elle eſt reſtreinte à un point qui de jour en jour devient plus imperceptible. Tous les bourgeois de Paris ſont annoblis par Charles V, il eſt vrai : mais hélas! ces nobles ont perdu leurs droits & leurs exemptions; ils n'ont point le moindre avantage ſur l'Anglois, le Tartare, le Polonois, le Ruſſe & le Chinois, qui ſeroient domiciliés à Paris; cela eſt triſte à

dire. Toutes les Provinces & toutes les Nations, en abordant & en s'emparant de notre *sol*, ont étouffé toutes les plantes indigenes.

CHAPITRE DCCCIII.

Loyer de Casseroles.

Je ne sais ce qu'ont coûté les fêtes pour la naissance du *Dauphin de France;* mais on s'imaginera aisément le reste de la dépense, lorsqu'on saura qu'à la fête de la ville, pour le jour du repas, on avoit loué des casseroles dont le compte pour le loyer fut porté à *dix-huit mille livres.*

CHAPITRE DCCCIV.

Administration royale des eaux de Paris & environs.

Le Roi a réuni à perpétuité, au domaine de la ville, le privilege de la distribution des eaux, accordé à l'ancienne compagnie des freres Perrier. L'arrêt rendu au Conseil d'Etat décide en propres termes, *que tout le monde conservera, comme par le passé, la faculté entiere de prendre sa provision d'eau dans la riviere.* Ainsi, toute personne qui aura soif, & qui voudra boire, pourra puiser l'eau de la Seine, parce qu'elle sera *gratuite* & *libre*, comme du temps de Clovis & de Charlemagne. Ne doutez donc plus, Parisien, de la propriété absolue de votre riviere; l'arrêt du Conseil d'Etat vous le confirme, grand merci.

La nouvelle adminiſtration nous donnera la voie d'eau pour deux ſous, dans *quelque ſaiſon*, *quelque quartier*, & à *quelque étage que ce puiſſe être.*

Il entre encore dans cette adminiſtration *les aſſurances contre les incendies.* Déja un grand nombre de maiſons portent une plaque avec ces quatre lettres $\frac{M.\ A.}{C.\ L.}$ L'univerſalité des eaux de la Capitale, appartenant à l'adminiſtration, elle aura de quoi éteindre les flammes qui nous menaceroient, nous abreuver, & nous empêcher d'être brûlés. Voilà quel ſera le double emploi de la nouvelle adminiſtration. Il eſt bien juſte à préſent de la payer; mais les plaques ne ſe preſſent pas d'apporter leur argent. Il s'agit cependant de faire un petit *pactole* du fleuve de la Seine; & les porteurs d'eau vont devenir des commis. Je conſeille fort à l'adminiſtration de leur en donner le titre; il n'eſt rien de tel que de tout annoblir. Ne peut-on pas les appeller commis de ſalubrité, de propreté, d'abondance, & premiers ſoldats contre les incendies?

La grande caiſſe, fermant à triple ſerrure, eſt déja bâtie à l'Hôtel-de-ville, & l'on va voir rouler les *quittances d'actions* qui auront part aux bénéfices & produits de l'entrepriſe.

On voit des hommes qui ſont marchands de modes, de linge, de gazes, de mouſſeline, de fleurs artificielles, tandis que les femmes ſont marchandes de bœufs & de porcs; d'autres ſont attelées à de petites charrettes; d'autres enfin ſont porteuſes d'eau. Une femme porteuſe d'eau ſur le dur pavé de Paris! rien n'eſt plus choquant. J'ai vu une jeune fille dont le ſein étoit affaiſſé ſous la ſangle. On ſouffre à voir une femme malheureuſe à ce point.

Et ces porteuſes d'eau trouvent encore dans des recoins, des êtres plus infortunés qu'elles; car ils marchandent ſur le vil prix de leurs peines. Il faut que je le répete encore, & je voudrois le faire à chaque page : ſi la charité & l'humanité ne venoient pas, dans certains fauxbourgs, au ſecours du Gouvernement, l'Etat ne ſe ſoutiendroit point. La bonté l'emporte ſur toutes les grandes vues de notre politique. Les maximes de l'Evangile donnent du pain à une foule de miſérables. La défectuoſité de nos loix eſt inceſſamment corrigée par la morale chrétienne. Nos erreurs économiques, hélas! ſi multipliées, cedent à la ſupériorité de la Religion.

CHAPITRE DCCCV.

Jeſus Chriſt.

Ce nom m'a toujours terraſſé de reſpect. C'eſt ſa Religion qui regne en France depuis Clovis. La Religion de Jeſus eſt triomphante dans la Capitale du premier Empire du monde : cinq cents édifices portent ſa croix dans les airs; c'eſt le ſigne univerſellement révéré; il eſt ſur la poitrine du Souverain, du Pontife, du Guerrier; tout genou fléchit encore devant lui. Ce ſigne précede ou accompagne tous les actes ſolemnels: il eſt dans les tribunaux & au chevet de nos lits; l'innocente beauté le tient ſuſpendu à ſon cou; l'enfance en eſt ornée; l'intérieur de nos maiſons l'offre en bois, en argent, en peinture, & partout l'image ſacrée ſe répete & ſe multiplie.

Le premier acte de la vie eſt le baptême. A notre arrivée dans ce monde, la Religion chré-

tienne vient nous recevoir dans ſes bras, & nous imprimer ſon ſceau; quand la folie du jeune âge nous tourmente & nous aveugle, quand la fougue des paſſions emporte notre fragile nacelle, cette même Religion accourt pour nous aider à lutter contre la tempête, nous ſervir de pilote & la conduire dans le port; elle préſide à l'acte le plus intéreſſant de notre vie, & nous aſſure la poſſeſſion de l'objet chéri qui regne ſur toutes les facultés de notre ame; elle adoucit enſuite nos peines, releve notre courage abattu, verſe un baume conſolateur ſur nos maux, nous fait ſupporter les méchants, nous engage à leur pardonner. Enfin, elle reçoit notre dernier ſoupir, aſſiſte à nos funérailles en longs habits de deuil, dépoſe nos triſtes dépouilles dans le tombeau; & comme ſi tous ces bons offices étoient inſuffiſants pour elle, elle monte au Ciel, & va encore intercéder pour nous la miſéricorde divine.

Le Chriſtianiſme, dans ſon origine, fut un retour à la loi naturelle; il fut la collection des motifs ſurnaturels, qui doivent engager les hommes à obſerver la morale dans toute ſa pureté.

Le monde obéiſſoit aux Romains. Les peuples, dans une anarchie tumultueuſe, étoient balotés *d'un Tibere à un Caligula, d'un Claude à un Néron.* La Religion Chrétienne devint une croyance univerſelle, qui forma entre les nations actives & civiliſées un nœud moral, qui eut la plus grande influence ſur la politique. Les nations Chrétiennes marcherent d'un pas à-peu-près égal dans les progrès des arts, tandis que tout le reſte s'obſcurciſſoit autour d'elles. La Chrétienté fut jadis une grande République, dont les parties ſe rapprocherent dans le beſoin par plus d'une union.

La Religion de Jeſus a donc fait le plus grand bien à la terre, lorſque les hommes l'ont révérée ſans y faire entrer leurs paſſions. Elle préſerva d'abord de l'eſclavage les nations qui ſurent la conſerver; elle apporta enſuite des conſolations à ceux qui furent forcés de ſouffrir pour les fautes de leurs Rois.

La Doctrine évangélique triomphe encore de nos jours; l'impiété n'a point prévalu. L'Evangile n'admet point les ſubtilités de la ſageſſe & de la politique humaine. Quelle Doctrine que celle de Jeſus! Toutes les vérités naturelles y ſont établies & développées; toutes celles que l'homme ignoroit, ou ſur leſquelles il ne pouvoit former que des conjectures, & qu'il lui importoit de reconnoître avec certitude, y ſont annoncées. Il n'eſt aucune de ces vérités, qui ne s'accorde avec les idées que nous avons de la ſageſſe de l'Etre ſuprême, de ſa bonté & de ſa juſtice. Le culte preſcrit eſt digne du Dieu qui en eſt l'objet; c'eſt le culte de l'eſprit & du cœur; l'homme y apprend ſa noble origine, ſa deſtination & ſa fin. Son premier commandement, c'eſt l'*amour de Dieu;* ſon ſecond, ſemblable au premier, c'eſt la *charité.* Ces préceptes, étant fondés ſur la nature de l'homme, ſont faciles à concevoir & à pratiquer : Jeſus ne nous demande ni dures auſtérités, ni pactes ſuperſtitieux & révoltants, ni extaſes ridicules. Le chriſtianiſme, en portant nos regards ſur une autre vie, ne nous ordonne rien qui ne tende à notre bonheur dans celle-ci; & ſi une morale pure eſt le germe de bonnes conſtitutions, quelle morale ſera plus propre que celle de Jeſus à rectifier l'égarement des Princes, & à faciliter l'obéiſſance des peuples?

La morale de Jeſus! Sa vie fut extraordinaire :

tout eſt paiſible, tout eſt aiſé, tout eſt doux, tout eſt ſocial dans ſon caractere; tout eſt grand, ſage & intéreſſant dans ſes diſcours. Il eſt l'auguſte fondateur de l'eſprit conciliant & pacifique de la Religion; il a toujours dit à la violence : Non, tu ne feras point ce que fait la douceur.

La vertu la plus pure eſt marquée dans ſes œuvres; le ſens le plus exquis ſe trouve dans ſes paroles. Rappellons-nous quelques-uns des traits de ſon caractere. Charité pleine de compaſſion, & de compaſſion agiſſante : *Je ſuis ému de compaſſion envers cette multitude. Si je les renvoie à jeun, ils tomberont en défaillance par les chemins.* Charité prévenante : *Veux-tu être guéri?* dit-il au paralitique; & au moment même il fut guéri. Il dit à l'autre : *Mon fils, ayez bon courage.* Il répand des larmes ſur le tombeau de Lazare, honorant ainſi & l'ami qui en eſt l'objet, & l'humanité qui les verſe; il pardonne à la femme adultere, & prie pour ſes propres ennemis.

La morale chrétienne ſeroit donc la baſe d'une excellente conſtitution politique; on y trouveroit ce calme & cette ſageſſe qui attendent tout de la conviction intime. Il n'y a aucun acte de précipitation ou de dureté dans la vie de Jeſus; il ſemble dire aux maîtres de la terre : *Soyez doux avec les hommes, ſi vous voulez qu'ils vous obéiſſent.* Un Monarque chrétien ſera toujours le meilleur des Monarques; & les vertus de Saint-Louis ne ſont-elles pas encore révérées? S'il s'égara dans ſon zele, ſes loix ne reſpirerent-elles pas la bonté de la ſource dont elles étoient émanées? Etre chrétien, c'eſt de reſpecter le ſang, la vie & la liberté des hommes; c'eſt de ſavoir ſouffrir leurs

outrages, de ne point ſe venger, & d'approcher ainſi de la perfection humaine.

Malgré les attaques de l'incrédulité & des paſſions perverſes, la Religion de Jeſus domine. Ils ſont pleins & nombreux, les temples où l'on prie en ſon nom. Les adverſaires de la morale chrétienne ne ſont que des méchants. *Voltaire* en vouloit perſonnellement à Jeſus : l'inſenſé ! c'eſt que l'orgueil le domina toute ſa vie ; c'eſt qu'il croyoit que ce nom, qui rempliſſoit l'univers, étoit un obſtacle ou un vol fait à ſa réputation. D'ailleurs, comme il n'avoit pas rougi de mettre à contribution le vice & la vertu dans ſes écrits, afin de s'emparer de tous les lecteurs, la morale ſublime de Jeſus ne pouvoit que l'inquiéter ; mais ſon nom périra, tandis que le nom Auguſte, adoré dans les quatre parties du monde, ſera toujours le ſignal de la charité, de la bonté, de l'humilité, de ces vertus humaines, qui nous élaborent & nous perfectionnent pour l'immortalité.

Le chriſtianiſme, qui réunit à la fois les plus beaux préceptes & les plus beaux exemples que l'homme puiſſe offrir dans ſa dignité régénérée, regne par la bonté divine dans une ville viſiblement protégée par une providence particuliere ; & c'eſt la morale de Jeſus, qui, toujours vivante dans une foule de cœurs élancés vers le ciel, rétablit une ſorte d'égalité en faiſant vivre les pauvres, & en exerçant en leur faveur les actes renaiſſants d'une charité inépuiſable : c'eſt la morale de Jeſus, enfin, qui ſoutient ce coloſſe politique, & qui s'oppoſe à ſa corruption totale & à ſa diſſolution.

CHAPITRE DCCCVI.

Aumônes abondantes.

JAMAIS ſiecle n'a vu la bienfaiſance & la charité, répandre plus libéralement leurs largeſſes, avec plus de conſtance & d'attendriſſement. Laiſſons le terme de *bienfaiſance* accompagner celui de *charité ;* plus heureux, cependant, celui qui donne ſous l'œil de Dieu, & qui ſoulage ſon prochain comme ſon frere. Le ſens du mot *charité*, a une profondeur plus ſublime que celui de *bienfaiſance ;* c'eſt l'amour de la créature comme ouvrage du Créateur : il y entre de l'adoration, du reſpect, du ſentiment ; après le nom de Dieu, le mot *charité* eſt celui qui doit occuper le premier rang dans toutes les langues humaines.

C'eſt charité que de répandre certaines vertus cachées, car on doit l'exemple au prochain. La malice de la nature humaine, dit la Rochefoucault, retient priſonnieres des actions que l'exemple met en liberté ; c'eſt donc charité, dans le *Journal de Paris*, que d'annoncer tout ce que l'on donne journellement pour les pauvres. Ce n'eſt pas tout que de faire le bien, il faut apprendre qu'on le fait, afin de faire rougir ceux qui ne le font pas. La vraie grandeur de l'homme eſt dans le cœur ; il n'eſt jamais ſi grand que lorſqu'il eſt charitable.

Non, la charité n'a jamais été plus active que dans ces derniers temps ; des malheureux de toutes eſpeces ont été ſoulagés dans leur obſcur aſyle, & y ont vu entrer des figures humaines qu'ils n'attendoient pas : c'étoient de jeunes femmes,

des femmes charmantes, qui venoient donner à leur ſenſibilité tout ſon eſſor, & qui ne furent jamais plus heureuſes & plus ſatisfaites qu'au milieu de ces infortunés.

Les calamités publiques ont rencontré des ſecours égaux aux déſaſtres. Ce n'eſt point l'eſprit ergoteur qui a enfanté ces vertus agiſſantes, c'eſt l'eſprit de charité; c'eſt auſſi la philoſophie, qui eſt une charité imparfaite, non encore épurée, mais dans le chemin du ciel, & qui peut, dès-lors, ſe rendre digne du regard de la divinité, en agiſſant pour lui plaire & pour obſerver ſes commandements.

On fait le bien aujourd'hui amplement & de tous côtés, par un ſentiment vif & rapide, qui ſe communique de proche en proche. Nos ancêtres ne connoiſſoient pas cette charité prompte, active, qui combat les maux de la nature, & qui s'oppoſe à la calamité, au moment même où le courroux du ciel a frappé. Le pariſien, ſenſible & compatiſſant, eſt ſans ceſſe *aumônier*, & dans toute la force du terme; il m'eſt bien doux de lui rendre cet hommage, & de préconiſer en lui cette vertu. O charité! c'eſt toi qui ſoutiens cette ſuperbe & incompréhenſible ville, & pour tout dire en un ſeul mot, *c'eſt toi qui remédies à tout!*

Tous les théâtres ont porté, à l'envi l'un de l'autre, la recette du ſpectacle dans le ſein des cultivateurs malheureux, opprimés par l'effroyable grêle du 13 Juillet 1788 : c'eſt un bienfait qui s'étoit renouvellé dans pluſieurs autres circonſtances. Les quêtes particulieres ont étonné ceux qui étoient le plus diſpoſés à bien penſer de l'homme, & à le croire bon; un tronc, à Saint-Roch, a offert 17000 l. en or; que ne ſe-

roit-on pas d'un pareil peuple, ſi on ſavoit le conduire par ſes propres vertus? quelle force n'auroit pas l'adminiſtration politique, en interrogeant purement & ſimplement la bonté de cœur du Pariſien & du François? Morale de Jeſus, préſidez au gouvernement d'un empire chrétien!

Voici deux vers mauvais & pernicieux, qu'on a applaudis mal-à-propos dans une comédie nouvelle :

On ne ſait ce que c'eſt que de payer ſes dettes,
Et de ſa bienfaiſance on emplit les Gazettes.

L'aumône eſt la premiere dette, & ne diſpenſe point des autres. Vouloir jetter du ridicule ſur la publicité de quelques actes de bienfaiſance, c'eſt ne connoître ni la morale, ni les hommes, ni la force de l'exemple; c'eſt, pour un trait comique, offenſer étourdiment la bienfaiſance, & en détourner le cours. Les Poëtes qui ne ſont que comiques, ſont vraiment dangereux.

CHAPITRE DCCCVII.

Enſeignement contradictoire.

COMMENT apprend-on aux enfants, tout à la fois, la mythologie & le catéchiſme de Paris? Le Régent dit que Jupiter eſt un dieu, & le Prêtre, que c'eſt un démon. On dit à un écolier, ſoyez le premier au college; l'Evangile lui dit, *ſoyez humble.* Il y a dans ce mot, *ſoyez le premier*, le germe de pluſieurs vices : en voulant exciter l'émulation dans le cœur des enfants, on ne fait qu'irriter leur amour-propre; on dé-

veloppe leur orgueil, on le careſſe, on l'autoriſe, on donne à un enfant le titre d'*Empereur*, & l'Empereur eſt fouetté. Les Régents qui uſent de ces formes puériles, ne ſont-ils pas dignes de pitié ? Comment frappe-t-on les enfants, quand la morale chrétienne s'y oppoſe formellement ?

Montaigne fut inſtruit ſans châtiment corporel dans la maiſon paternelle : les fouets, les férules, commencent à être proſcrits des Colleges, parce qu'on s'eſt élevé contre cette indécente barbarie ; mais les Colleges ſont encore fréquentés, parce que l'éducation y eſt gratuite ; on n'y perd que ſon temps.

Il eſt de la plus grande importance de ne point maltraiter la jeuneſſe. J'imagine que tout ſcélérat a été malheureux dans ſon enfance. Quand j'entre dans une maiſon, & que je veux juger le caractere d'un homme & d'une femme, je regarde leurs enfants ; s'ils ont un air contraint, timide, gêné, je me dis, les parents ſont méchants & vicieux ; ſi les enfants portent ſur leur viſage un air de paix, d'hilarité, je me dis, le pere & la mere ſont bons : je préfere à la joie bruyante, ce calme répandu ſur toutes leurs actions ; j'aime mieux les voir bons que ſpirituels.

Les Colleges, qu'on devroit fermer, ne ſervent aujourd'hui qu'à former des *poétereaux*. Ces jeunes gens, pâles, méditatifs, jaloux, qui aſpirent à un *prix de l'Univerſité* ; s'accoutument à regarder les ſuccès de leurs infortunées compoſitions comme importants ; & de-là ils deviennent, dans le monde, envieux, pédants, & concentrant toutes choſes dans l'arrangement de quelques ſyllabes. La jalouſie les tourmente ſous le nom d'émulation ; ils connoiſſent tous les tour-

ments d'une rage envieuſe ; ce ſont déja de petits académiciens (1),

On devroit fermer, dis-je, les Colleges, parce qu'il y a aſſez de livres & d'inſtituteurs pour la propagation des langues Latine & Grecque, & de leur Grammaire ; & que la foule des vices, qui ſouillent & défigurent cette inſtitution publique, l'emporte infiniment ſur quelques fiêles avantages.

Quant aux Académies Françoiſe & de Belles-Lettres, elles tombent déja & tomberont bientôt d'elles-mêmes ; leur goût futile & meſquin, leurs petites rivalités, leur pédantiſme, leur inutilité, leur ayant déja concilié le dédain & le mépris des têtes ſenſées, la république des lettres ſubſiſtera indépendante de ces petits corps ridicules, & elle en aura plus de grandeur, de force & de majeſté.

Les livres & les hommes ! voilà tout ce qu'il faut aujourd'hui ; mais les Académies & les Académiciens, tel eſt le fléau de tout ce qu'on fait & de tout ce qu'on pouvoit faire de grand & de beau. Le Monarque le plus ami du génie & des lettres, ſeroit donc celui qui diroit à tous les Académiciens beaux-eſprits du Royaume : *Travaillez chacun chez vous, vous en ſerez plus forts & plus vertueux ; reprenez votre phyſionomie ; je vous rends votre ame & votre penſée. Vous fûtes de quelque utilité dans votre origine ; c'eſt le contraire aujourd'hui : vous nuiſez*

---

(1) *Il faut par ſes ſuccès affliger ſes amis.*

C'eſt un vers de M. l'Académicien *Champfec.* Comme il ſort de l'ame ! comme il eſt profondément ſenti !

ſez aux compoſitions vaſtes, fortes ou originales; vous n'aurez plus de jettons, mais vous obtiendrez plus de gloire.

Obſervons que les Académies des Sciences, les ſociétés d'agriculture, les aſſemblées de naturaliſtes, de médecins, &c. ſont autant à conſerver que les autres ſont à détruire, parce qu'il faut réunion de talents, d'expériences & de perſonnes, pour vaincre le ſilence de la nature, & l'interroger ſous toutes ſes faces & ſous tous ſes rapports; mais pour les ouvrages d'imagination il faut être ſeul, comme Homere, le Taſſe, Milton, Shakeſpéar, Richardſon, J. J. Rouſſeau, &c. qui ne furent, je crois, d'aucune Académie bavarde.

CHAPITRE DCCCVIII.

Diverſités.

Le chapeau à trois cornes, retapé à la Suiſſe, eſt demeuré vainqueur. Il a chaſſé tous les chapeaux ronds, en ce qu'il donne à celui qui le porte, un air bien plus franc, bien plus fier & bien plus décidé.

On recommence à aimer les vieux livres, mais non pas les vieilles femmes.

Le zebre du cabinet du Roi, eſt devenu le modele de la mode actuelle; toutes les étoffes ſont rayées; les habits, les gilets, reſſemblent à la peau du bel onagre. Les hommes, jeunes & vieux, ſont en rayures des pieds à la tête : les bas ſont auſſi rayés.

Tel qui a deux montres, & qui coud des man-

chettes à dentelles ſur ſa chemiſe, n'en poſſede pas une demi-douzaine comme par le paſſé.

A quel âge doit-on appeller un homme veillard? ce n'eſt plus, je crois, qu'à ſoixante-dix ans, car à ſoixante ans un homme court encore le monde.

Le terme *conſéquent* eſt généralement employé dans la ſociété; le peuple cauſant le fait dériver mal encore de *conſéquence*, il dit une *affaire conſéquente*, un *tableau conſéquent*, pour dire, une affaire importante, un tableau de prix. Mais l'uſage eſt toujours le maître abſolu des mots, s'il ne l'eſt point des regles de la ſyntaxe. Le mot *juſte* n'eſt-il pas employé dans notre langue ſous une foule de rapports différents? Les grammairiens & les journaliſtes proſcriront le terme *conſéquent*. Preſque tout le monde s'en ſervira, & il faudra bien qu'il ſoit accepté, du moins dans la converſation.

La mode eſt toujours une, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt la même pour tous les âges. Les femmes de dix-huit & de vingt, de quarante & de quarante-cinq ans ſont ſur la même ligne. Les femmes à Paris gagnent toujours huit à dix années ſur celles de Province.

Les cheveux pendants des femmes gâtent les voitures & les fauteuils, mais on aime à voir cet ornement de leur tête flotter & careſſer leur ceinture; point de belles femmes ſans longs cheveux.

Le plaiſir eſt la choſe publique; les événements nationaux ne ſont pour Paris que des ſujets d'entretien qui circulent comme nouvelles du moment. La chûte des Miniſtres n'occupe les eſprits que trois ou quatre jours; paſſé

ce temps, les Hiſtoriens reprennent leur prépondérance.

Comment faites-vous l'amour? diſoit Louis XIV à un de ſes Courtiſans. *Sire*, répondit-il, *je l'achete tout fait.* C'eſt la méthode à-peu-près générale; & l'on prétend que c'eſt encore là la plus économique.

L'agiotage triomphe; on n'y met aucune pudeur; une certaine impudence y eſt admiſe, & le ſuccès juſtifie tout. Tel y gagne quatre cents mille livres de rente, & veut paſſer encore pour un Ariſtide.

Un homme ſans argent, dans un pays où tout eſt vénal, quelle figure peut-il faire? Il faut qu'il ſoit ridicule; il faut bientôt qu'il épouſe les paſſions d'autrui, & qu'il vive aux dépens de quelques vertus.

Un fils ne dit pas poſitivement à ſon pere: Vous m'avez fait pour votre plaiſir, il eſt temps que je vive pour le mien; mais il agit conformément à cette idée. Un *roué* met en chanſon le mépris de l'autorité paternelle, & le couplet odieux eſt répété par la jeuneſſe. Je frémis en penſant, diſoit une femme de beaucoup d'eſprit, que tout ce qui ſe fait aujourd'hui, ſera un jour l'hiſtoire.

Toute l'attention ſe raſſemble ſur les portes de l'*Hôtel-de-Ville* & ſur la *caiſſe d'eſcompte*. L'argent ſort-il à *la lettre*, n'y a-t-il point de retard? tout va bien. Le paiement de l'*Hôtel-de-Ville* eſt pour la bourgeoiſie ce que le pain de Goneſſe eſt pour la populace. Un fauxbourg ne commence à grouiller que lorſque le pain augmente; on ne parle généralement mal de la Cour, que lorſque les paiements ne vont pas de ſuite & rondement.

Il y a toujours dix-huit à vingt genres de ſociétés qui n'ont aucune connexion entr'elles. Les individus ainſi morcelés ne ſe touchent que par quelques mots conventionnels. Les intérêts de celui-ci ſont tout différents de ceux de ſon voiſin. Il ne peut donc y avoir ni accord, ni harmonie, ni enſemble dans les idées. C'eſt véritablement en politique la *tour de Babel;* & les mots les plus familiers ſont traduits dans tous les eſprits d'une maniere ſi différente, qu'il y a ſans ceſſe oppoſition.

Un pâtiſſier & un papetier prirent un jour querelle, en ma préſence, ſur l'excellence de leur profeſſion. Le premier dit : L'hoſtie que je pétris devient un Dieu; ſans moi, il n'y auroit point de proceſſion le jour de la Fête-Dieu, le peuple n'auroit rien à adorer.

Le papetier reprit : Tout beau, je l'emporte peut-être ſur vous : un mot change votre rond en Divinité; & moi, un coup de plume change un carré de papier en argent comptant, qui circule dans toute l'Europe.

Les auditeurs ébahis ne ſurent à qui accorder la prééminence; ils diſputerent long-temps; on les mena boire au cabaret, & le long du chemin, les auditeurs qui ne laiſſoient pas que d'avoir une forte tête, répétoient : A tout il faut de la foi.

Le Pariſien a de la foi pour les emprunts, pour le papier, pour les loteries, &c. & ne croit pas qu'on veuille ni qu'on puiſſe ſe jouer de lui; il attend ſans crainte la fin des événements qui paroiſſent les plus ſérieux; il prétend qu'il fera ce qu'il a toujours fait : *plaiſanter, rire.*

La poudre a canon a tout changé. Il ne s'agit

plus de lire l'Hiſtoire des Grecs, ni celle des Romains, ni la nôtre même, dans ſon origine. L'artillerie nous ordonne une nouvelle combinaiſon d'idées; il faut regagner par l'eſprit, par l'épigramme, par l'éloquence, par la gaieté, par la force de la patience, ce que nous avons perdu.

Le Pariſien ſait qu'on veille pour lui; il ne craint point la grande diſette dans aucun genre; il ſent qu'on eſt intéreſſé à la ſplendeur de la ville, & comme il eſt perſuadé que l'ordre & la police veillent à ſa ſûreté perſonnelle, il eſtime que la conſervation de la grande Cité, & le reſpect qu'on a pour elle, en écarteront tout déſaſtre, & que rien n'empêchera, dans tous les temps, la levée du rideau de l'Opéra à l'heure fixe.

J'ai vu dans d'autres villes, les plus vives inquiétudes ſur la fourniture des choſes néceſſaires à la vie; c'eſt qu'il n'y avoit point d'Opéra. Il faut donner encore à la Capitale de nouveaux attraits, parce qu'il n'y a plus aujourd'hui que le luxe qui puiſſe guérir les maux du luxe.

Laiſſons donc à la Capitale les reſſources qui doivent vivifier un peuple immenſe, qu'il eſt abſolument impoſſible de faire refluer dans les hameaux & dans les villages à petite culture: ils ſeroient inutiles à la terre; autant vaut qu'ils vivent pour les arts, & par les arts du luxe, puiſqu'une partie de l'Europe eſt devenue à cet égard notre contributaire.

CHAPITRE DCCCIX.

La Fête de Saint Martin.

J'AIME Saint Martin; il ne put détourner ſon viſage d'un pauvre; il n'avoit qu'un manteau, il le partagea; il habilla un inconnu qui avoit froid. Comment ce Saint eſt-il devenu le patron des ivrognes? comment le vin coule-t-il à longs flots dans les banquets? comment oublie-t-on que le Saint que l'on fête fut charitable & ſobre?

Le ſavetier achete une oie; le moins riche orne encore ſon banquet: tout eſt feſtin dans la ville; le coq d'Inde, préſent utile que nous ont fait les Jéſuites, paroît ſur toutes les tables. Le peuple, fidele aux uſages qui le conduiſent à boire, remplit les fauxbourgs, & dépenſe ſon dernier ſou pour avaler le mauvais vin des cabarets.

Et comme la Ferme gagne à cette conſommation, qui énerve le peuple, il n'y a point de loix contre l'ivrognerie.

Saint Martin, qui étoit, lors de la premiere race, le plus grand Saint qui fût en France, a donné ſon nom à un quartier très-peuplé, mais le plus ſale peut-être de Paris, & du moins le plus lugubre du côté de la rue Greneta. Il y a aux environs de *Saint-Martin-des-Champs* deux ou trois marchés très-incommodes, qui entretiennent ſur le pavé l'humidité & l'infection: une boue noire & fétide ne ſeche jamais là, même pendant l'été. Ce paſſage attriſte la vue

& bleſſe l'odorat ſubtil ; des flaques d'eau corrompue n'y ont point d'écoulement.

La porte Saint-Martin repréſente Louis XIV, ſous la figure d'Hercule, repouſſant un aigle : cet aigle qui fuit eſt l'emblême de la défaite des Allemands. Il faudroit abattre cet inutile arc de triomple, & deſſécher ce quartier marécageux : il faut cependant traverſer ces triſtes rues pour aller jouir du boulevard le plus fréquenté & le plus animé, & où roulent, en ſomptueux équipages, ces courtiſannes qui traverſent rapidement le vilain quartier ſans déshonorer leur chauſſure, tandis que l'honnête femme & la fille vertueuſe, qui marchent à pied, redoutent pour leurs robes ce malheureux paſſage, au point de renoncer le dimanche à la promenade du beau boulevard.

CHAPITRE DCCCX.

Aſpaſie.

Elle ne pouvoit s'attacher qu'à des hommes célebres; les lauriers de la gloire devoient ombrager chez elle les myrthes de l'amour. Elle conſoloit les autres en leur procurant des beautés faites pour des hommes du ſecond rang. Périclès méritoit Aſpaſie ; & celle-ci dut au guerrier qu'elle aimoit, le bonheur d'échapper aux fureurs ſuperſtitieuſes des prêtres & des juges de ſon temps. Aſpaſie eut un grand empire ſur Périclès, mais ſans éteindre ſon génie, ſans avilir ſon ame ; il fut toujours grand & utile à ſa patrie.

Nous n'avons point parmi nous d'*Aſpaſie*,

quoique les petits Poëtes aient prodigué ce nom dans leurs vers impoſteurs ; le triomphe du nerveux danſeur ſur Apollon eſt connu ; le caractere de *Ninon* ne s'eſt pas même repréſenté dans ce ſiecle. Nos courtiſannes n'ont rien des courtiſannes de la Grece ; elles ſe vendent, puis ſe vendent, & encore ſe vendent.

A la mort de telle fille d'Opéra, on découvre que ni elle, ni ſa mere, ni ſa grand'mere, n'ont été mariées. Sa fille jouira des droits de la bâtardiſe, qui conſiſtent, après avoir livré le premier prix de ſes charmes à ſa mere, à diſpoſer enſuite d'elle-même, & à procréer à volonté une fille qui lui rendra ce qu'elle a donné : ſacrifice filial qui ſe perpétue d'âge en âge, & qu'accomplit quelquefois, en fille d'honneur, la belle fille même de la courtiſanne.

C'eſt pour n'être point confondu avec les courtiſannes de toute eſpece, & ſur-tout avec leurs ſociétés, que les femmes ont créé les termes nouveaux de ſociété du *grand genre*, du *meilleur ton*, & de la *très-excellente compagnie*. Ces mots prononcés ſérieuſement par les *gens comme il faut*, par les *roués*, par les *agréables*, furent inventés pour établir une ſéparation totale, un eſpace incommenſurable entre des ſociétés où le plus grand crime qu'on pût commettre dans le monde, ſeroit d'oſer dire, *qu'elles pourroient, à tout prendre, être égales en agrémens*, propoſition épouvantable, qu'on ne ſauroit offrir à l'imagination d'une femme *adorable*. Il vaudroit mieux nier tout ce qu'il y a de plus évident au monde ; le charme de l'*ironie*, la beauté des *caricatures* & le ſublime du *perſifflage*. Quoi ! laiſſer ſoupçonner que la maiſon voiſine pourroit valoir celle où l'on ſe trouve ? quel

blaſphême ! la maiſon voiſine n'admet que des *eſpeces*, des *ennuyeux*, & le ſuprême *bon ton* réſide dans la maiſon qui vous ouvre ſes portes. Cela eſt inconteſtable, & l'on ne nie point ces éternelles vérités.

CHAPITRE DCCCXI.

Jokeis.

Cette mode des Jokeis nous vient d'Angleterre ; mais les femmes n'en ont point dans cette iſle, car aucun homme n'entre jamais dans la chambre à coucher d'une fille ou d'une femme.

Nos Jokeis entrent par-tout, & à toute heure. Ils ſervent un peu avant l'âge de puberté ; & l'on remarque que dès-lors ils ne croiſſent plus, qu'ils reſtent petits, deviennent rabougris ou tortus.

Pourquoi ces enfants de treize à quatorze ans n'ont-ils plus des joues fraîches & colorées ? pourquoi, au-lieu de la timidité intéreſſante de cet âge, de ſa honte involontaire, montrent-ils la hardieſſe de l'âge mûr ? Tout annonce ſur leur front un libertinage précoce ; l'innocence du premier âge, la ſainte pudeur de l'enfance, ont diſparu, & l'altération du phyſique prouve que l'incendie des paſſions eſt entré dans des organes qui n'étoient pas encore diſpoſés pour les recevoir.

Le Jokei ne rougit plus ; ſa contenance n'eſt point gênée près des femmes ; dans un corps déja ruiné ſon œil reſte téméraire : l'abus meurtrier

de l'enfance a rendu ſon haleine impure, & la débauche a tué un homme avant même qu'il le fût.

L'on trouve à peine un Jokei bien portant. La corruption des mœurs a gagné l'adoleſcence; une mode funeſte a propagé la débauche, & a hâté le dépériſſement des hommes, & leur aviliſſement. Chacun peut ſuppléer à cette peinture que j'abrege; & en la terminant, jamais peut-être elle n'égalera la vérité.

Que nous nous ſommes éloignés de cet eſprit de galanterie, qui régnoit encore il y a ſoixante ans! La révolution eſt incroyable : tout devient matériel; il n'y a plus qu'un ſexe.

Les Jokeis courent les petits ſpectacles, repaire de jeunes proſtituées, qui, de leur côté, ont été la proie du vice. C'eſt là qu'on voit avec ſurpriſe l'adoleſcence, déja flétrie, offrir le libertinage à côté de la foibleſſe, & la débauche précéder la puberté : là, ſur des treteaux (dont on a baiſſé le prix) ſe débitent les pieces corroſives, qui plaiſent tant à des êtres ſans génie, ſans pudeur, avides de corrompre; ils ajoutent par leurs diſcours aux indécences qu'ils entendent, quand elles ſont imparfaites.

Diſons qu'on n'y voit heureuſement que les mêmes perſonnages; que ce ne ſont point là les plaiſirs de la nation; que le ſexe, qui s'y montre fréquemment, eſt un ſexe avili. C'eſt dans les petits ſpectacles que les femmes ont oſé, pour la premiere fois, changer leur habillement, & prendre celui des hommes. L'âcreté des paſſions à cette même époque a pris la place de leur douce énergie.

Le vêtement des femmes doit avoir un ſexe. Cet habillement doit contraſter avec le nôtre.

Une femme doit être femme des pieds à la tête. Plus une femme reſſemble à un homme, plus elle perd. Or, le changement notable dans l'habillement des femmes date de la mode des Jokeis & de la fureur des petits ſpectacles.

N'eſt-il point de remede, & tout ira-t-il de pire en pire juſqu'à un entier bouleverſement? Quelle correſpondance n'y a-t-il pas entre les mœurs des femmes & le gouvernement? Les Jokeis, les chapeaux, les redingottes & les petits théâtres ont changé l'eſprit national & le goût. Les financiers ſont venus, ont mis l'or à la place de tout, & l'infamie s'eſt décorée de l'éclat & du pouvoir de ce métal. C'eſt depuis les manœuvres de l'agiotage qu'on a vu ſe répandre de tous côtés cet eſſaim de petites créatures ſans énergie, ſans force, & qui n'ont que de la tête. Enfin, pour mettre le comble à leurs déréglements, les femmes ont pris des Jokeis.

Il me faudroit avoir les vifs pinceaux de Salomon pour décrire les ravages qu'ont occaſionné & les Jokeis, & les modernes habillements, & l'agiotage, & les petits ſpectacles. L'artiſte qui bâtit de petits chiffons pour le libertinage, eſt un *homme divin.* C'eſt enfin depuis l'époque des Jokeis & du jeu infernal de la bourſe que les femmes ont voulu métamorphoſer tous les hommes en vils eſclaves mécaniques de leur luxe effronté.

CHAPITRE DCCCXII.

Primeurs.

Les légumes & les fruits, dans leur premiere saiſon, ſont hors de prix. Les Grands ne manquent point d'en décorer leur table, plutôt par air que par goût, car le plus ſouvent ces fruits ne valent rien; mais le maître-d'hôtel croiroit manquer à ſon *poſte*, s'il n'offroit pas ces fruits acerbes, qui ſont plutôt faits pour l'œil que pour le palais. Il eſt de la dignité ſur-tout d'avoir des petits pois dans le temps que la Nature s'obſtine à les refuſer.

Un porteur d'eau entre dans la cuiſine d'un Prince du Sang, & voit une petite quantité de pois dans une caſſerole d'argent. Il s'imagina que c'étoit un reſte; il avala les pois, & encore ſans les mâcher. C'étoit un plat *de primeur*, qui coûtoit ſix cents livres. Le cuiſinier, qui vit en rentrant ſa caſſerole vuide, ſe lamentoit en déſeſpéré; & le porteur d'eau, qui auroit mieux aimé manger un *jambon entier*, pleuroit comme un enfant. Il fallut conter la choſe au Prince, qui en rit, quoiqu'il aimât les petits pois; & le porteur d'eau crioit : *Je n'ai pas eu de plaiſir à manger cela!* Ce porteur d'eau croyoit, comme bien d'autres, qu'il falloit *avoir du plaiſir* pour *pécher*. Où en eſt la morale, dans la cuiſine des Princes? Oh! ce qu'elle eſt à-peu-près ailleurs. L'avaleur de petits pois ſe repentoit de n'avoir pas ſenti du moins, au paſſage de ſon large goſier, une ſenſation agréable pour ce qui avoit coûté, lui diſoit-on, ſoixante piſtoles. C'étoit là

ſur-tout ce qui cauſoit ſon violent chagrin; il ſembloit dire en d'autres termes : avaler ſix cents livres en petits pois ou en *ducats*, certes, j'aurois mieux aimé les avaler ſous cette derniere forme; j'en aurois rendu le tiers ou la totalité. En vérité, Lecteur, il y auroit de quoi faire *quatre chapitres moraux* ſur la caſſerole des petits pois; paſſons.

Un avare faſtueux étoit d'une certaine corporation qui l'obligeoit à donner un repas, & ce repas annuel dépendoit d'une fête mobile. Or, comme il étoit d'uſage de donner des petits pois aux illuſtres confreres, le nouveau venu ne pouvoit s'en diſpenſer; mais le litron valoit alors *cent écus*, & il falloit deux plats ſur la table. L'avare faſtueux voulant épargner trois cents liv. pour les remettre en poche, recommanda au maître-d'hôtel de faire un plat imitatif en pointes d'aſperges; & lorſqu'il ſeroit ſur le point de le poſer ſur la table, de ſimuler un faux pas, & de mettre les pointes d'aſperges ſur le parquet. Le maître-d'hôtel, quoique bien averti, fut trompé lui-même par les apparences, & laiſſa tomber le plat de cent écus au-lieu du plat imitatif. Lorſqu'on voulut ſervir, l'avarice du nouveau confrere fut miſe dans tout ſon jour; mais ſon ingénioſité fit qu'on en parla, & qu'on en rit long-temps : & moi, j'aime mieux voir l'argent des riches aller ainſi à un jardinier, cultivant des primeurs, qu'à un *peintre*, à un *ſtatuaire*, à un dévorant *architecte*, à ces malheureux artiſans d'une coupable idolâtrie, &c. &c.

CHAPITRE DCCCXIII.

Miſſions étrangeres.

Ce fut une terrible nouvelle pour ce Séminaire, quand on y apprit la perſécution excitée en Chine contre la Religion Chrétienne. Cent Chinois pourroient venir à Paris, & y vivre à leur maniere; mais ſi l'on en croit les relations des miſſions orientales, l'Empereur de la Chine perſécute cruellement la Religion du Roi de France, qui ne perſécute perſonne pour fait de religion. Quoique Louis XIV ait rendu le Chriſtianiſme intolérant, l'eſprit du Chriſtianiſme ne l'eſt pas. Le ſujet du prix de poéſie propoſé par l'Académie Françoiſe, pour le 25 Août 1789, ſera l'*Edit de Novembre* 1787, en faveur des *non-Catholiques*. L'eût-on oſé imaginer il y a cent ans? Accourez, chere année 2440!

Dans ces régions éloignées, un Prêtre Séminariſte prend le titre d'Evéque; & quand il a ſuccombé aux rigueurs de la priſon, on l'appelle en Europe un martyr. C'eſt au milieu des ſupplices que la foi devient plus vive. Les beaux jours de la Religion Chrétienne étoient ceux qu'éclairoient les bûchers. L'eſprit du Chriſtianiſme ſe conſerve donc dans toute ſa vigueur chez les Prêtres des Miſſions étrangeres, parce qu'ils ont perpétuellement ſous les yeux les tourments que leurs freres éprouvent aux Indes; & le courage de l'homme a toujours une réaction poſitivement égale à l'eſprit perſécuteur. C'eſt ce qui prouve la force & la dignité de notre Être.

Un Jéſuite, employé vingt ans dans les miſſions du Canada, avoit affronté cent fois le martyre pour amener les Sauvages à une religion qu'il ne croyoit pas intérieurement. Un Philoſophe lui objectant cette inconſéquence : *Ah!* répondit-il, *vous n'avez pas d'idée du plaiſir qu'on goûte à ſe faire écouter de vingt mille hommes, & à leur perſuader ce qu'on ne croit pas ſoi-même.*

CHAPITRE DCCCXIV.

Filles de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement.

S'IL eſt des incrédules qui nient la préſence réelle, s'il eſt des hérétiques qui rejettent cet incompréhenſible Myſtere, il eſt auſſi des ſaintes & pieuſes filles qui, en réparation publique des erreurs du calviniſme & des irrévérences commiſes contre l'*Euchariſtie*, veillent jour & nuit devant le Saint-Sacrement.

Dans les autres temples, il eſt ſeul la nuit; enfermé ſous la clef, dans un tabernacle, reſſerré dans un ciboire, à peine une lampe foible & pâliſſante, où l'on a verſé de l'huile d'une main avare, brûle devant lui; mais dans l'égliſe de la *rue Caſſette*, expoſé au milieu d'un ſoleil de diamants, environné de flambeaux qui ſe renouvellent, honoré à coups d'encenſoir, il voit à ſes pieds, pendant toutes les heures, & dans toutes les ſaiſons, même les plus rudes, des Religieuſes dont le cœur ſe fond d'amour dans une adoration perpétuelle & non interrompue, depuis le 12

Mars 1654. Elles appellent cette adoration une *amende honorable.*

Rome n'avoit qu'onze vierges conſacrées aux autels ; quelle indigence ! nous en poſſédons pluſieurs mille, & qui ſe relevent la nuit pour chanter.

CHAPITRE DCCCXV.

Mémoires.

Tout peuple civiliſé ſurveillera l'adminiſtration de la juſtice ; c'eſt ce qui eſt arrivé de nos jours. Le peuple eſt attentif à l'inſtruction de certains procès ; il ſe porte en foule au Barreau ; il lit les mémoires (1) des Avocats ; & pour quiconque ſait voir, il y a un grand rapport entre la liberté du Barreau & la ſûreté publique. Quoi de plus digne, en effet, d'occuper utilement le loiſir des citoyens, que la diſcuſſion développée d'un procès ? C'eſt une ſource féconde d'inſtructions ſur le labyrinthe du cœur humain. Les juges exerceront dignement leurs fonctions dès que la foule du peuple aſſiſtera aux audiences ; & ſi l'ordre des Avocats ne s'étoit pas ôté gauchement la liberté à ſoi-même, par les formes étroites de ſon tableau, l'appareil du Barreau ſeroit devenu le ſpectacle le plus cher à la

(1) Ceux de M. *Bergaſſe*, qui n'eſt point Avocat du tableau, ont fait depuis peu une ſenſation étonnante ; on diroit de l'Ange flagellateur qui chaſſe devant lui les pécheurs honteux, nuds, démaſqués, & non contrits, hélas !

la nation, & le plus intéreſſant de tous. Mais le corps des Avocats, avec ſon ridicule tableau, qui favoriſe l'ignorance & qui aſſervit le génie, qui auroit tué Démoſthene & Cicéron, peut être regardé à juſte titre aujourd'hui comme le corps de Janiſſaires de la ſottiſe. Comment ce bel Ordre s'eſt-il laiſſé ainſi avilir? Il s'eſt mal conſeillé lui-même; il n'a pas ſenti que, ſans une indépendance abſolue, il alloit faire un métier de l'exercice continu du courage, de la penſée & de la vertu; erreur impardonnable. Tous les réglements de ce corps ſont maigres, pietres, inſignifiants.

CHAPITRE DCCCXVI.

D'un Poëte comique.

Un pere de Province avoit voulu que ſon fils fût Avocat à Paris. Le fils avoit obéi à ſon pere; mais il n'aimoit point cet état : quand il étoit au Barreau, il rêvoit au plan d'une comédie. Le pere lui envoyoit des clients, & l'Avocat de répondre à toutes les parties : *Accommodez-vous;* tel étoit ſon refrein, lorſqu'il donnoit ſes audiences : c'étoit-là un Avocat d'une nouvelle eſpece. Tous les clients revenoient en diſant au pere : Il nous a dit de nous accommoder. En effet, quiconque avoit affaire à lui recevoit ce conſeil, *accommodez-vous;* & il menoit tous les plaideurs faire une *tranſaction* chez le Notaire du coin.

Le pere vint à Paris, & court chez ſon fils : il étoit abſent; il voit un cabinet où figuroient tous les gros livres de Juriſprudence; mais ſur le

bureau étoit un Moliere. Où eſt mon fils, dit-il au laquais? — Il eſt à la comédie, Monſieur. — Comment, à la comédie; il eſt onze heures du matin? — Oh! il va à la comédie le matin, lui, & le ſoir encore. — Paſſe pour le ſoir, dit le pere, mais à cette heure? — Il fait répétition, Monſieur. — Le pere, ſtupéfait, apprend que le ſoir même on repréſente une piece de ſon fils; il y va, ſe cache dans la foule : la piece eſt fort applaudie; il monte au foyer, voit que tout le monde embraſſe un jeune homme, c'eſt ſon fils, il l'embraſſe lui-même; & pardonnant en faveur du ſuccès, lui dit : *Eh! voilà donc pourquoi tu accommodois tous les procès?*

CHAPITRE DCCCXVII.

Les petites Affiches.

On y parle des juments à vendre, & on y juge les pieces nouvelles; on y ſignale les domeſtiques qui veulent entrer en condition, & on y outrage M. Necker & quelques autres Ecrivains célebres, qui ne s'en apperçoivent pas.

L'Abbé Trublet demandoit à tout Cenſeur une eſpece de reſpect pour l'Auteur, qui étoit l'objet de ſa Critique, puiſqu'on devoit reconnoître en lui, diſoit-il, des qualités bien au-deſſus de celles qui nous donnent droit de le juger.

Laiſſez faire un Journaliſte, tel que le Rédacteur incivil des petites Affiches; il voudra apprendre à chanter à David, enſeigner la marine aux Anglois, & la minéralogie aux Allemands,

& à faire des fables à La Fontaine ; il ſe fera encore intendant de la politique du Royaume, ainſi qu'appréciateur des vers, & juge des hiſtrions. Et que perd-il à tout cela ? rien ; parce qu'il eſt connu d'avance.

Tel Journaliſte vous dit que vous avez mal fait ; il peſe ſur cette maligne obſervation, & il s'efforce d'attacher à votre ouvrage la honte & le ridicule. Le critique honnête diroit, en remontant à la cauſe : *Vous auriez dû faire cela ; donnez telle beauté, palliez tel défaut, dirigez votre ſenſibilité vers telle partie.*

Celui qui n'a guere étudié la nature, & ſon immenſe variété, peut croire que toutes les combinaiſons ſont faites, & puis citer le ſiecle d'Auguſte, & le ſiecle de Louis XIV : c'eſt le refrein ennuyeux & éternel de tous ces folliculaires qui injurient par métier, & qui écrivent ſans avoir réfléchi.

CHAPITRE DCCCXVIII.

Ce qui frappe l'Etranger.

Ce qui le frappe d'abord, c'eſt cette douceur univerſelle, cette aménité ouverte, qui regne dans toutes les ſociétés. On trouve dans tout ce qui n'eſt pas peuple, une foule d'idées raiſonnables & des ſentiments juſtes des choſes ; ailleurs, ces idées ſont dans des livres, & ne ſont pas dans les têtes. La morale qui convient à la ſociété, & à une grande ſociété, a été plus cultivée dans la Capitale que par-tout ailleurs. C'eſt à Paris qu'on ſent ce que l'homme, vivant avec ſes ſemblables, doit à ſes ſemblables ; c'eſt

par le ton que l'uſage univerſel enſeigne, qu'on voit naître cette compatibilité d'humeur qui maintient l'harmonie des caracteres, & empêche l'eſſor toujours prompt de l'orgueil & de la méchanceté. Le goût des lettres & la culture des ſciences, qui tendent à rapprocher & à unir les hommes, ſemblent ne former qu'un état de tous les états différents.

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie :

a dit du Belloy : la vérité de ce vers ſe réaliſe pour le Pariſien qui voyage.

CHAPITRE DCCCXIX.

Palais-Royal.

POINT unique ſur le globe. Viſitez Londres, Amſterdam, Madrid, Vienne, vous ne verrez rien de pareil : un priſonnier pourroit y vivre ſans ennui, & ne ſonger à la liberté qu'au bout de pluſieurs années. C'eſt juſtement l'endroit que Platon vouloit qu'on aſſignât à un captif, afin de le retenir ſans geolier & ſans violence, par des chaînes douces & volontaires.

On l'appelle *la Capitale de Paris.* Tout s'y trouve; mais mettez là un jeune homme ayant vingt ans, & cinquante mille livres de rente, il ne voudra plus, il ne pourra plus ſortir de ce lieu de féerie; il deviendra un Renaud dans ce palais d'Armide; & ſi ce héros y perdit ſon temps & preſque ſa gloire, notre jeune homme y perdra le ſien, & peut-être ſa fortune :

ce n'eſt plus que là déſormais qu'il pourra jouir; par-tout ailleurs il s'ennuyera. Ce ſéjour enchanté eſt une petite ville luxueuſe, renfermée dans une grande; c'eſt le temple de la volupté, d'où les vices brillants ont banni juſqu'au fantôme de la pudeur : il n'y a pas de guinguette dans le monde plus gracieuſement dépravée; on y rit, & c'eſt de l'innocence qui rougit encore.

Quant au bâtiment, quel dommage que l'enceinte n'ait point permis un plus vaſte développement, une forme oblongue au-lieu de ce *carré*, qui tient trop de la conſtruction d'un cloître! avec quelle rapidité magique nous l'avons vu s'élever! Il excita cependant des murmures très-vifs dans le public : c'eſt à cette occaſion, que, lorſqu'on repréſenta à l'auguſte propriétaire que ſon bâtiment alloit lui coûter une dépenſe énorme, il répondit gaiement : *point du tout, car tout le monde me jette la pierre.*

Quelque choſe que vous puiſſiez deſirer, vous êtes ſûr de l'y trouver; vous y aurez juſqu'à des cours de phyſique, de poéſie, de chymie, d'anatomie, de langues, d'hiſtoire naturelle, &c. &c. &c. Là, les femmes qui ont renoncé à la gravité pédanteſque de celles de l'ancien hôtel de Rambouillet, badinent avec les ſciences, qui ne ſont plus pour elles qu'un joujou, qui les amuſe autant que leur caniche ou leur perruche. Ce ſont preſque par-tout des *clubs*, où la muſique & quelquefois l'inſtruction préſident.

Ce mot me rappelle quelques idées qu'il me prend envie de placer ici, au riſque de faire une digreſſion. Lecteurs, nous retournerons enſuite au Palais-Royal.

Le goût des cercles, inconnu à nos peres, & copié des Anglois, a commencé à ſe naturaliſer

à Paris (1). Dans ces ſortes d'aſſemblées, on s'inſtruit en s'amuſant ; l'hiſtoire, la phyſique, la poéſie, s'y donnent la main : c'eſt une eſpece d'académie compoſée de perſonnes de tout état, où le goût de toutes les ſciences & de tous les arts y fait un heureux mêlange, qui doit contribuer à leurs progrès.

O l'heureux temps, & je me le rappelle avec tranſport, où les muſes faiſoient nos uniques délices, & où, dans des entretiens variés, nous communiquions toutes nos idées à cinq ou ſix amis! Nous cherchions la vérité avec le plus vif deſir de la connoître, ce qui eſt plus rare qu'on ne penſe. Jamais l'émulation ne dégénéra, parmi nous, en jalouſie, paſſion vile, qui tourmente ſans éclairer ; nous traitions un ſujet, ſans cette précipitation qui étouffe les idées ou les empêche de naître. La liberté de penſer donnoit ſouvent à nos expreſſions une tournure neuve & ſinguliere, qui, dans nos innocents débats, faiſoit éclorre le rire dans toute ſa naïveté.

C'eſt-là que j'ai commencé à me montrer hérétique en littérature, & que je diſois avec franchiſe : *j'ai voulu lire pluſieurs de ces Ecrivains ſi vantés, ils m'ont déplu ;* là, je faiſois l'aveu de mes paradoxes littéraires : on vouloit me convertir, & le prêcheur étoit quelquefois converti lui-même.

---

(1) Le génie François n'aura jamais dans ſes amuſements la liberté Anglicane. Si le François eſt atteint de folie, c'eſt quand il eſt preſque iſolé. Dès qu'il eſt réuni en cercle, il eſt grave & ſérieux.

Quelques *roués* n'ayant pu être admis dans les *clubs* du Palais-Royal, on leur propoſa, par une lettre anonyme, de compoſer le club des *roués*.

Je ne connois point de plus grande volupté, que celle de cauſer librement avec des hommes qui vous entendent à demi-mot, qui vous devinent, & avec leſquels on peut parcourir une multitude d'objets. Souvent, lorſque l'on croyoit une queſtion épuiſée, on étoit auſſi ſurpris que charmé, de découvrir de nouvelles preuves d'une vérité qui ſembloit n'avoir d'abord qu'un foible degré de vraiſemblance : on ne ſauroit croire combien un tel exercice donne de pénétration à l'eſprit; le flux & reflux des idées qu'on diſcute ou qu'on combat, en fait naître qu'on n'avoit pas même ſoupçonnées; ce choc d'une converſation animée, fait jaillir une foule de brillantes étincelles. Non, quand on a joui du plaiſir de cauſer de cette maniere, il n'eſt plus poſſible de cauſer dans le cercle monotone des hommes vulgaires; n'entendant point, ou dédaignant la langue ſotte qu'on y parle, on y devient muet, & l'on s'en ſauve le plus qu'on peut.

Je n'ai point la déplorable injuſtice de croire qu'on ne cauſe bien que dans la Capitale; que le ſoleil des arts ne ſe leve que pour Paris, & que les villes de Province ne jouiſſent que de la foible lueur de quelques étoiles errantes : qu'un académicien du Louvre diſe une pareille ſottiſe, ſans y croire, à la bonne heure; mais il n'en eſt pas moins vrai de dire que l'eſprit humain, preſſé de tous côtés dans la Capitale par mille objets, y rend plus qu'ailleurs. Là, les idées ſont plus vives & plus fécondes, parce qu'elles y ſont éveillées, appréciées ou combattues par la foule des événements journaliers, & par l'immenſe multitude de caracteres, qui tous différent entr'eux d'une maniere plus forte, & quelquefois plus bizarre

que dans les Provinces, où regne une ſorte d'égalité uniforme, qui reſſemble au cours paiſible d'un fleuve. La Capitale eſt une mer bouleverſée, chaque jour, par tous les vents qui y ſoufflent en ſens contraires.

Les académiciens du Louvre ont la modeſtie de ſe réſerver, pour eux ſeuls, le droit immortel de briller dans ce palais, où ils ſe vantent d'avoir élevé le trône de la littérature françoiſe; cependant on ſait que ces deſpotes ont une foule immenſe de ſujets rebelles, qui méconnoiſſent ou rient de leur ſouveraineté prétendue.

L'amour des arts a élevé pluſieurs petites ſociétés littéraires, qui contribuent infiniment plus que la grande à exercer l'eſprit, & à perfectionner la raiſon. Les jeunes gens s'y font maintenant un plaiſir d'apprendre à réfléchir & à raiſonner, d'après d'excellentes lectures, dont le goût ſe répand par-tout.

J'ai de l'antipathie, je l'avoue, pour les corps académiques à *lettres-patentes* & à *jettons :* au contraire, je me ſens un penchant bien décidé pour ces conférences littéraires, où l'on peut être admis ſans les cérémonies ridicules de graves enfants, & par une autre voie que celle du *ſcrutin*, d'où enfin l'on n'eſt pas exilé, pour penſer ou pour écrire comme l'Abbé de Saint-Pierre.

Converſons de littérature, mes amis; formons des conférences littéraires, & ne ſoyons jamais d'aucune académie : notre franchiſe aimable deviendroit du jargon; notre émulation de la jalouſie, & tout notre caractere ſe fondroit bientôt en orgueilleuſe petiteſſe. J'ai beaucoup ri en voyant deux ou trois têtes, que je croyois au-deſſus de ces miſeres, tourner au vent du ridicu-

le, & croire à la préſence réelle du génie autour du tapis verd (1).

CHAPITRE DCCCXX.

Suite du Palais-Royal.

Là, on peut tout voir, tout entendre, tout connoître; il y a de quoi faire d'un jeune homme un petit ſavant en détail; mais c'eſt-là auſſi que l'empire du libertinage agit ſur une jeuneſſe effrénée, qui, répandue enſuite dans les ſociétés, y promene un ton inconnu, par-tout ailleurs, l'indécence ſans paſſion. Le libertinage y eſt éternel; à chaque heure du jour & de la nuit, ſon temple eſt ouvert, & à toutes ſortes de prix.

Les Athéniens élevoient des temples à leurs Phrynés; les nôtres trouvent le leur dans cette enceinte, dont on a voulu, dans un moment de rigoriſme, ſans doute, les chaſſer dernierement; mais cette légere diſgrace n'a fait que renforcer le triomphe de celles qui compoſent l'ordre le plus éclatant.

Les agioteurs, faiſant le pendant des jolies proſtituées, vont trois fois par jour au Palais-Royal, & toutes ces bouches n'y parlent que d'argent & de proſtitution politique. Tel joueur à la *hauſſe* & à la *baiſſe*, peut dire, en parlant de la bourſe : Rome n'eſt plus dans Rome, elle

(1) Tandis que j'écrivois ceci, le Roi a fait fermer tous les clubs; il ne reſte plus que ceux qui ſont concentrés dans l'intérieur des maiſons des particuliers, & qui n'ayant aucune forme de corps, ſont comme inviſibles.

eſt toute où je ſuis. La banque ſe tient dans les cafés: c'eſt-là qu'il faut voir & étudier les viſages ſubitement décompoſés par la perte ou par le gain; celui-ci ſe déſole, celui-là triomphe.

Ce lieu eſt donc une jolie boîte de Pandore; elle eſt ciſelée, travaillée; mais tout le monde ſait ce que renfermoit la boîte de cette ſtatue animée par Vulcain.

L'art des ragoûts eſt à côté des hautes ſciences. Les brillants chiffons du libertinage pendent auprès des inſtruments de chirurgie qui lui deviendroient néceſſaires. Tous les colifichets de la mode, qui durent un jour, ſont dans la même boutique, avec les bijoux aſtronomiques les plus précieux qui durent des ſiecles. Un homme paſſe, & dit, en voyant cet éblouiſſant étalage : *Ah! ſi je pouvois jouir de tout cela!* & il gémit; un autre homme paſſe & dit : *Que de choſes dont je ſais fort bien me paſſer!* & il rit.

Tous les *Sardanapales*, tous les petits *Lucullus*, logent au Palais-Royal, dans des appartements que le Roi d'Aſſyrie & le Conſul Romain euſſent enviés. On n'y entend jamais le bruit du marteau, ou de la groſſe lime; jamais on n'y reſpire que la fumée des cuiſines, ou l'odeur du café : il y a là de quoi tuer le génie de dix Cromwell, de vingt Guiſe, de trente Mazanielle.

Les cafés regorgent d'hommes dont la ſeule occupation, toute la journée, eſt de débiter ou d'entendre des nouvelles, que l'on ne reconnoît plus par la couleur que chacun leur donne d'après ſon état.

Quoique tout augmente, triple & quadruple de prix dans ce lieu, il ſemble y régner une attraction qui attire l'argent de toutes les poches, ſur-tout de celles des étrangers, qui raffolent de

cet assemblage de jouissances variées, & qui sont sous leur main : c'est que l'endroit privilegié est un point de réunion pour trouver dans le moment tout ce que votre situation exige dans tous les genres; il desseche aussi les autres quartiers de la ville, qui déja figurent comme des Provinces tristes & inhabitées.

La cherté des locations, que fait monter l'avide concurrence, ruine les marchands. Les banqueroutes y sont fréquentes; on les compte par douzaines. C'est-là que l'effronterie de ces boutiquiers est sans exemple dans le reste de la France; ils vous vendent intrépidement du cuivre pour de l'or, du *stras* pour du diamant, les étoffes ne sont que des imitations brillantes d'autres étoffes vraiment solides : il semble que le loyer excessif de leurs arcades, les autorise à fripponner sans le plus léger remords. Les yeux sont fascinés par toutes ces décorations extérieures, qui trompent le curieux séduit, & qui ne s'apperçoit de la tromperie qu'on lui a faite, que lorsqu'il n'est plus temps d'y remédier.

Il est triste, en marchant, de voir un tas de jeunes débauchés, au teint pâle, à la mine suffisante, au maintien impertinent, & qui s'annoncent par le bruit des breloques de leurs deux montres, circuler dans ce labyrinthe de rubans, de gazes, de pompons, de fleurs, de robes, de masques, de boîtes de rouge, de paquets d'épingles longues de plus d'un demi-pied : ils battent le *camp des Tartares* dans cette oisiveté profonde, qui nourrit tous les vices; & l'arrogance qu'ils affectent ne peut dissimuler leur profonde nullité.

On appelle *camp des Tartares*, les deux galeries adossées qui sont encore en bois, & qui

attendent un plan magnifique de colonnes; ſuperbe décoration qui achevera la beauté de l'édifice. C'eſt-là que tous les ſoirs les femmes viennent deux à deux affronter le regard des hommes, chargées de toutes ces modes, quelquefois ſi fantaſques, qu'elles imaginent pour quelques jours, & qu'elles renverſent quelques jours après.

Les noms des modes qu'elles donnent à chaque partie de leur habillement, formeroient un dictionnaire en pluſieurs volumes in-folio. Cet ouvrage manque à la nation; mais Panckoucke y travaille, dit-on, avec la plus grande activité.

Les plus laides ſont preſque toujours celles qui ſe parent le plus richement, & cela doit être. Une mere de famille n'oſeroit, le ſoir, traverſer la bruyante promenade avec ſes deux jeunes filles; la vertueuſe épouſe, la citoyenne honnête, n'oſeroient paroître à côté de ces courtiſanes hardies; leur parure, leur tenue, leurs airs, & ſouvent même leurs paroles, tout les force à fuir, en gémiſſant ſur la corruption générale des deux ſexes.

C'eſt ſous ces planches, que le feu dévorera peut-être en une nuit, qu'on voit le précoce libertinage; il eſt à l'encan pour l'homme qui s'éteint. On y remarque une foule de jeunes gens qui, en fredonnant, ſe précipitent dans les petits ſpectacles, plus fréquentés que les grands, car ils ſont immoraux. Ces jeunes gens ont des phyſionomies toutes particulieres, où ſe peignent des ames blaſées, des cœurs froids, des paſſions ſans plaiſir & ſans vigueur; le trafic des ſens, le dépériſſement des races, la ſacrilege familiarité des enfants, qui ne regardent plus leurs parents que comme d'avares économes, dont ils deſirent confuſément la mort, ſans oſer trop déſavouer cet

horrible deſir, voilà les vices qui marchent tête levée : on n'eſt plus que le vil & ſot fabricateur de ſon fils, que la gouvernante imbécille & ſurannée de ſa fille; & les mœurs ſacrées ſont abolies & même ridiculiſées dans les entretiens de ces déplorables adoleſcents, déja formés pour les fauſſes idées d'une génération corrompue, & pire que celle qui l'a précédée.

C'eſt-là que vous entendrez réciter tout haut les vers les plus infames de l'infame *Pucelle*, ainſi que les principes les plus irréligieux de cet homme qui ſéduiſit la France, mais qui ne ſéduiſit qu'elle, parce qu'il ne travailloit que pour elle; de cet homme qui eut plus d'art pour uſurper une grande réputation, que de génie pour la mériter; de cet homme qui a plus influé ſur les cœurs qu'il a corrompus, que ſur les eſprits qu'il ſe vantoit d'éclairer; de cet homme enfin qui, d'après le portrait que nous venons d'en eſquiſſer, devoit tout naturellement devenir l'ennemi de Jean-Jacques Rouſſeau, & ſe couvrir d'opprobre, par ſon lâche acharnement à perſécuter le plus vertueux des hommes, qui le pleura à ſa mort. Il ne manque plus au lieu, que d'élever la ſtatue de Voltaire au centre du jardin, & d'écrire ſur le piédeſtal, *au Chantre Gris-bourdon.*

Hélas ! en vain vous y chercherez la timide retenue, le doux embarras, la rougeur de l'innocence, la pâleur qui la couvre quand on oſe l'attaquer, les aimables couleurs de l'adoleſcence, le charme attendriſſant de l'aurore d'une beauté jeune & ſage; par-tout vous y lirez que depuis dix ans il y a la plus déplorable différence dans le ſeul phyſique des Pariſiens.

A peine une fille eſt-elle ſortie des jeux innocents qui amuſoient ſon enfance, qu'elle ſe plaît

à étudier des danſes voluptueuſes, & tous les arts, & tous les myſteres de l'amour. A peine une femme eſt-elle aſſiſe à la table de ſon mari, que d'un regard furtif elle y cherche un amant. Bientôt elle ne choiſit plus; elle croit que dans l'obſcurité tous les plaiſirs deviennent légitimes.

N'eſt-ce point là la peinture de nos mœurs dans le quartier du Palais-Royal? Eh bien! c'eſt Horace qui l'a tracée; mais il n'avoit pas deviné les retraites commodes que la débauche furtive ou intéreſſée ſoudoie, non par heure, mais par minutes. Ce calcul l'auroit ſurpris, & il eut alors paſſé ſes pinceaux à un Juvénal.

Eh! d'après un ſi brûlant foyer de voluptés faciles, de jouiſſances vénales, faut-il s'étonner ſi l'on fuit la plus reſpectable & la plus charmante des unions, l'unique lien ſur la terre qui joint les plaiſirs enflammés de l'amour aux douces émotions, au bonheur pur de l'amitié?

Cependant, toutes les heures ne ſont pas également livrées à cette débauche ouverte. Il en eſt d'autres où l'on ſe promene au moins avec une apparence de décence. Le reſpect pour le public ſemble y régner. C'eſt à-peu-près vers les cinq heures, dans le printemps & dans l'été, & ſurtout le matin, vers onze heures, qu'une femme honnête & belle peut ſe trouver au jardin du Palais-Royal ſans avoir à ſe plaindre d'un regard. Une belle femme, qui eſt le plus beau ſpectacle de la nature, pourra étaler la puiſſance de ſes attraits. On l'admirera; & elle jouira paiſiblement du plaiſir de la promenade, dans une enceinte qui, à certains égards, ſemble bâtie par les fées.

Le cirque eſt le monument d'architecture le plus beau, le plus gracieux, le plus original, ſi on oſe le dire, qui exiſte à Paris. On ſourit, il

eſt vrai, quand on ſe rappelle celui de l'ancienne Rome; mais il eſt juſte de convenir que la deſtination de l'un & de l'autre n'ont aucune reſſemblance. On peut dire ſans exagération, qu'en petit c'eſt un temple, c'eſt une ſalle, c'eſt un édifice qui réunit le mérite de pouvoir y donner des fêtes, & d'y raſſembler le peuple; c'eſt une création ſouterraine formée d'un coup de baguette magique.

Le Prince doit élever, dit-on, ſon palais ſur cent quarante colonnes, & ce ſera alors le plus charmant & le plus majeſtueux palais de la Capitale; & la Capitale, dans cent ans, pour peu que cela continue, deviendra la plus magnifique de l'Europe.

Au reſte, ce quartier exige une tutelle perpétuelle, & une vigilance plus étendue & plus détaillée qu'ailleurs. Il occupe donc la Police avec ſes dépendances, preſque autant que le reſte de la ville.

CHAPITRE DCCCXXI.

Suite du Palais-Royal.

A la Chine, dans la Capitale de l'Empire, il y a une foire comique: elle conſiſte à repréſenter les villes en petit dans une étendue d'un quart de lieue. Tous les métiers, tout le fracas, toutes les allées, les venues, & même les fripponneries, ſont imités par une foule d'acteurs; l'un eſt marchand, l'autre artiſan; celui-ci ſoldat, celui-là Officier: les boutiques s'ouvrent, les marchandiſes ſont étalées; on figure des acheteurs; on y voit un quartier pour la ſoie, un autre pour la

toile, une rue pour les porcelaines, une pour les vernis : vous trouvez des habits, des meubles, des ornements de femmes ; plus loin, des livres pour les curieux & les ſavants. Il y a des cabarets, des auberges ; on voit entrer, ſortir des colporteurs, Des frippiers vous tirent par la manche, & vous harcelent pour vous faire prendre leur marchandiſe. On s'y querelle, on s'y bat ; les archers arrêtent les querelleurs ; ils ſont conduits devant le juge, & ce juge les condamne à la baſtonnade : quand on exécute ce plaiſant arrêt, on touche l'acteur d'une maniere inſenſible, & ce faux coupable imite les cris d'un patient, de maniere à réjouir les ſpectateurs.

Le rôle de filou n'eſt pas oublié ; il eſt permis de voler adroitement ; enfin, tout le mouvement de la ville eſt imité. L'Empereur eſt confondu parmi ſes ſujets.

L'idée de cette foire pittoreſque me ſemble riante ; je voudrois qu'on l'exécutât à Péterſbourg, pour la bonne ville de Paris. On pourroit donner à une grande Souveraine & à un peuple, pour qui ces objets ſeroient nouveaux, l'image fidelle d'une nation éloignée : jugez des éclats de rire qu'occaſionneroit à Madrid, à Vienne & à Moſcou, le coſtume des Pariſiens, & la ſalle du *prix fixe*, où l'on ſe déshabille pour ſe revêtir d'un habit tout fait, où l'on a deviné votre taille.

Si l'on vouloit exécuter une pareille fête, j'oſe dire que mon livre ne ſeroit pas tout-à-fait inutile ; je crois même que ſi on la donnoit en France, les Pariſiens riroient beaucoup de leur propre reſſemblance. Combien d'objets qui, vus au miroir, acquierent du piquant, & découvrent toute leur ſingularité !

La

La confuſion des états, la bigarrure, la foule, tout donneroit lieu à un bal unique, qu'un nouveau Lucien pourroit embellir; mais chut.

Il y a des objets qui ont de la gravité, & dont l'imitation découvriroit le néant. Le pittoreſque de cette fête attireroit tous les états; & ſi l'on parvenoit à imiter l'embarras des rues, ce qui nous plaît tant dans la deſcription, ne nous plairoit pas moins dans la repréſentation.

Enfin, la fête pourroit finir par une eſpece de coup de théâtre : on ſait que Paris eſt ſous un ciel pluvieux; lorſque tout le monde ſeroit dehors, on imiteroit une pluie, on verroit fuir chacun, on repréſenteroit les débats avec les fiacres, qu'on n'appelle plus que des *ſapins*; le cocher à mouſtache figureroit avec le cocher en ſouquenille; voitures, carroſſes, cabriolets, charrettes, fourgons, tombereaux, qui empêcheroit que tout cela ne fut peint au naturel?

Il y auroit un art d'imiter tous ces objets dans une proportion plus petite.

On imagine tant de ſortes de divertiſſements qui ne ſignifient rien; je crois que celui-ci auroit quelque choſe de neuf & de piquant. On n'oublieroit point les halles; & quel ſpectacle plus amuſant & plus varié, que ce mêlange des conditions, que ces flots continus d'hommes de tout état, de toute figure, de toute couleur; que ces longues files d'équipages, que ce mouvement rapide & perpétuel des chars & des piétons qui dominent? Imaginez Volanges faiſant le Lieutenant de Police, & Dugazon le Prévôt des Marchands : d'autres comédiens feroient les échevins, l'exempt, l'inſpecteur, le commiſſaire, le mouchard; tout cela revêtu d'un peu de charges, (car il en faudroit

alors) ne pourroit manquer d'égayer tous les eſprits.

Les cris augmenteroient les plaiſirs de la fête. Les Romains avoient leurs Saturnales (1); je crois qu'une pareille fête amuſeroit beaucoup le Pariſien, remettroit tous les citoyens de niveau pour ce jour-là, les feroit rire, & ſerviroit à corriger nombre de ridicules. Une autre année Londres auroit ſon tour : l'Italien, le Batave, l'Eſpagnol, le Polonois, le Ruſſe, l'Allemand, viendroient figurer ſucceſſivement.

Le *Palais-Royal*, plus que tout autre édifice de la ville, pourroit ſervir, je crois, à donner au peuple une fête piquante, & du genre de celle que j'indique ici.

Le vainqueur de Tigrane & de Mithridate, le conquérant du Pont & de l'Arménie, l'imitateur de Sardanapale, le ſectateur d'Epicure, Lucullus enfin, lorſqu'avec un luxe aſiatique il donnoit des fêtes dans le ſallon d'Apollon, en l'honneur de Cicéron & de Pompée, ne pouvoit procurer à ſes illuſtres hôtes, quoiqu'il eût mis à contribution la terre & les mers, ne pouvoit, dis-je, procurer à ceux qu'il traitoit, les jouiſſances que goûte de nos jours un jeune prodigue, qui, retranché au Palais-Royal, réunit à ſa table ſplendide plus de ſenſations qu'on n'en avoit dans les plus beaux jours de la grandeur Romaine.

---

(1) Tous les peuples de la terre ont eu leurs *Saturnales*. Elles ne ſont point d'inſtitution à Paris; ce qui fait que la populace s'en forge de temps en temps.

CHAPITRE DCCCXXII.

Triperies.

Elles ſont à l'extrémité des fauxbourgs. Les bouchers nomment *menus*, ces débris de l'animal qu'on ne vend point aux boucheries : ces *menus* ſont mis avec une certaine quantité d'eau, dans une grande chaudiere ſur le feu; à meſure que toutes ces ſubſtances cuiſent, il ſe ramaſſe à leur ſurface une écume, qui jadis n'étoit d'aucun uſage : cette écume eſt une véritable huile, dont on garnit les réverberes qui éclairent Paris. Ainſi, après avoir mangé l'animal, ſa graiſſe alimente les meches qui nous donnent de la clarté. Tout s'enchaîne, grain, paille, &c.

Tous ces réverberes ne doivent brûler que juſqu'au retour du crépuſcule; & l'on voit par degrés leurs feux changer, défaillir & diſparoître. Le temps eſt calculé, image de la vie des habitants; un peu plutôt, un peu plus tard, tous doivent s'éteindre.

On a bien perfectionné l'uſage des lampes; c'eſt un nouveau jour, c'eſt une belle flamme blanchâtre, abſolument privée de fumée, de mauvais goût & d'odeur déſagréable; & tout cela dépendoit de l'arrangement de la meche, c'eſt-à-dire, d'établir un fort courant d'air qui ſe mêlât à la flamme. Un tuyau, autour duquel on range les fils de la meche, donne iſſue à l'air qui charie & emporte le principe huileux & fétide. Les différentes huiles deviennent donc indifférentes, puiſque la flamme ne donne plus de fumée.

On ne voit plus aujourd'hui dans nos appartements que des meches arrangées ſelon la nouvelle maniere, & elles jettent une lumiere douce, pure & vive.

Les pauvres gens achetent ces *menus* après leur cuiſſon, & les coins des rues les offrent dans des paniers reſtaurateurs, demi-cuits avec le foie, le cœur de bœuf, &c. objets peu agréables à la vue; mais la faim en haillons n'eſt point délicate.

CHAPITRE DCCCXXIII.

Arrêt de ſurſéance.

UNE Actrice tenant un Prince chez elle, mettoit des aſſignations de papier timbré ſur ſa cheminée : *Voyez, Monſeigneur, je ſuis perdue!* Le Prince emporta les papiers, & lui envoya le lendemain un *arrêt de ſurſéance.* Bon chat, bon rat.

Les perſonnes en faveur, qui ne vouloient pas payer leurs dettes, obtenoient du chef de la juſtice, des arrêts de ſurſéance; ce qui déſoloit les créanciers en annullant leurs pourſuites. Les abus multipliés de cet octroi l'ont rendu infiniment plus rare, & l'on obtient très-difficilement aujourd'hui de ces arrêts qui ne ſoulageoient que les plus mauvais & les plus gros débiteurs, c'eſt-à-dire, quelques nobles privilégiés, ou les protégés, complices de ce qu'ils appellent *affaires.*

CHAPITRE DCCCXXIV.

Million.

On parle aujourd'hui d'un *million* comme on parloit, il y a cent ans, de mille louis d'or. On compte par *millions;* on n'entend parler que de *millions* pour toutes les entrepriſes. Les *millions* danſent ſous vos regards, lorſqu'il s'agit d'un édifice, d'un voyage, d'un camp. Ces *millions* appauvriſſent tout le monde en idée; & l'on n'oſe plus parler d'une fortune de quarante mille livres de rente.

La convaleſcence de Louis XV, à ſon retour de Metz, excita les tranſports de la joie la plus vive, & qui tenoit de l'ivreſſe. S'il eût alors payé le tribut à Metz, ſa mémoire ſeroit aujourd'hui à côté de celle de Henri IV, & l'effaceroit peut-être. Louis XV ſe promenant au milieu de l'allégreſſe publique, & de ſa ville illuminée, apperçut un *tranſparent* où étoient écrits ces mots: *Vive le Roi; j'ai un million à ſon ſervice.* Le Roi fit arrêter, pour ſavoir quel étoit ce bon & généreux citoyen. Le bourgeois, ſur le ſeuil de ſa porte, dit: *Je m'appelle Million, & mon fils, qui ſe nomme comme moi, eſt dans votre régiment de Champagne.* Le Roi fit continuer.

CHAPITRE DCCCXXV.

Catherine Vaſſent.

DEPUIS quelque temps les Chymiſtes nous avoient familiariſés avec les matieres ſtercorales. En nous apprenant l'art de combattre les moffettes, ils nous avoient fait regarder au fond des vannes; ils nous avoient envoyé les acides pour forcer à la neutralité l'alcaleſcence; ils avoient combattu les monſtres méphitiques qui s'exhalent de la lie fécale; ils nous avoient aguerris contre les miaſmes, lorſqu'une ſervante de Noyon, ſans avoir rien lu ſur la chymie, ſe jetta dans ces congeſtions bourbeuſes, pour ſauver la vie à quatre hommes.

Le même jour, l'Académie Françoiſe couronna l'héroïque ſervante pour ſon dévouement, & M. Necker pour ſon livre *des Opinions religieuſes.* Ainſi la vertu & le talent, quoique placés à des points oppoſés, fraterniſent dans le ſein de la renommée; ainſi redeviennent égaux les enfants de leurs œuvres; & tels ils ſeront un jour dans cette autre vie, dans cette vie inévitable que le méchant ſeul voudroit écarter, & où la vertu ſera plus brillante encore que le génie.

L'éloge de Louis XII, le prix donné à une ſervante & à un homme célebre, appui & ancre ſalutaire d'un vaſte Royaume, ancre jettée en ce moment même; la préſence des Ambaſſadeurs de *Tipoo-Saïb;* ce rapprochement rare étoit d'autant plus remarquable ſous mes regards, que *Catherine Vaſſent* ſortoit pure & brillante d'une

lie fétide, tandis qu'un autre grand perſonnage tomboit dans la foſſe du mépris public.

Si les Phyſiciens n'avoient pas annobli les moffettes, les Académiciens n'auroient peut-être pas oſé couronner la généreuſe ſervante; mais la boue fécale au phyſique n'eſt rien; en s'aſpergeant d'eau roſe ou d'eau de lavande, on peut, après s'être élancé des gouffres infects, paroître avec gloire dans une ſalle académique. Il n'en eſt pas ainſi de ces taches ineffaçables, que des politiques inſenſés emportent pour leur honte dans l'avenir.

L'auditoire couvrit d'applaudiſſements & la mémoire de Louis XII, parce qu'il *fut bon*, & qu'il *aima ſon peuple*, & *Catherine Vaſſent*, ſortie à Noyon d'une foſſe d'aiſance. La gadoue ne flétrit point, & les honneurs ne ſauvent point de l'opprobre.

CHAPITRE DCCCXXVI.

Docteur-Régent.

COMMENT cet homme eſt inepte, direz-vous? Vous ſoutiendrez qu'il n'eſt pas Médecin? Je dis qu'il l'eſt, puiſqu'il a pris des degrés, ſoutenu des theſes, & qu'il eſt Docteur-Régent.

Jadis, à Rome, étoit Médecin qui vouloit. A Rome, ſous les Empereurs, le Médecin roturier qui faiſoit mourir un malade par ignorance, étoit puni de mort, & de la déportation ſeulement s'il étoit noble. On voit que les Romains penſoient qu'il étoit beaucoup plus conſolant de

mourir de la ſottiſe d'un noble, que de celle d'un ſimple plébéien.

On n'eſt pas toujours Médecin, pour être Docteur-Régent; il y a un grand intervalle entre ces deux noms-là, mais le peuple croira toujours qu'un Docteur-Régent eſt un Médecin, & le Docteur-Régent le croira lui-même.

Il y a plus de Docteurs-Régents qu'il n'y a de Médecins. Cependant il y a des Médecins parmi les Docteurs-Régents, je le confeſſe.

Ne pas guérir autrui, eſt un malheur; mais ne vouloir pas que d'autres guériſſent leurs ſemblables, parce qu'ils ne ſont pas Docteurs-Régents, eſt une abſurdité.

C'eſt le premier Médecin qui donne à tous les charlatans & empiriques l'attache pour la diſtribution de leurs remedes. N'ont-ils point l'attache, ils ſont pourſuivis, car c'eſt alors que le remede devient pernicieux; & comment cela pourroit-il être autrement? ils n'ont pas payé. On voit que l'application du remede eſt indifférente, & que le Docteur-Régent n'a jugé que ſa compoſition : il interdit cependant les poiſons, qui tueroient dans une minute; c'eſt toujours cela.

Il me ſemble que le Docteur-Régent pourroit approuver tous les remedes indiſtinctement, mais que le Médecin ne devroit en approuver aucun, ſans en avoir vu la doſe & l'application.

Tel Docteur Régent, ayant vu qu'on gagnoit moins d'argent à courir après les malades, en montant les eſcaliers, & en traverſant des antichambres, a bien jugé qu'il valoit mieux faire le Médecin.

Chez lui, a chaque parole qu'il profere, on crache au baſſin. Son pouce & ſon index battent

monnoie ; & il eſt ſi content du balancier, qu'il plaiſante les malades, les agoniſants, & qu'il leur prodigue de l'eſprit en place de guériſon.

CHAPITRE DCCCXXVII.

Complaintes.

Un parricide, un empoiſonneur, un aſſaſſin, le lendemain, que dis-je, dès le jour même de leur ſupplice, enfantent des complaintes qui ſont chantées dans tous les carrefours, & compoſées par les chanteurs du Pont-neuf.

Ces couplets lugubres ſont débités par des voix plus lamentables encore. Les grands voleurs obtiennnent auſſi cette eſpece d'oraiſon funebre. La canaille écoute ces Jérémies ambulants : les moralités ſur les dangers du vice & du libertinage ſont renfermés dans les derniers couplets ; ces chanteurs ſe diſtinguent des chantres profanes, & pour marquer leur métier religieux, ils portent une croix & un ſcapulaire ; on ſent bien qu'ils n'ont point la trogne rouge comme les diſtributeurs des chanſons diſſolues : jamais ils ne montent ſur un treteau ; ils marchent à pied d'un pas lent, & leur extérieur annonce la compoſition.

Les faits extraordinaires, & qui tiennent par quelque côté au crime & au repentir, forment auſſi le ſujet de ces complaintes. Quelques hommes de lettres, dans des moments de détreſſe, en ont compoſé à neuf francs la piece, quand la verve des Poëtes du Pont-neuf étoit à ſec, ou bien quand la matiere exigeoit une voix plus ren-

forcée. On a célébré ainſi Deſrues, & ſa complainte reparoît de temps en temps, comme on remet au théâtre une piece ancienne & mémorable.

Tout finit donc par des chanſons, comme dit le proverbe de la comédie; & les événements les plus triſtes finiſſent encore par-là; tant le caractere de la nation la porte à mettre tout en vaudeville. J'ai lu, en vers burleſques, les guerres civiles de la Ligue & de la Fronde, & même l'hiſtoire de France. Quand le François ne rit pas, il faut toujours qu'il chante; quand il ne chantera plus, ce ſera une époque effrayante.

CHAPITRE DCCCXXVIII.

Satyres.

L'EMPIRE de la ſatyre, dans tous les temps, s'eſt répandu, comme le dit Juvénal, *depuis le trône juſqu'à la taverne.* Il y a eu des vices & des ridicules à réprimer dans tous les états; la vengeance, la haine, la fureur, ont accumulé leurs portraits néceſſairement chargés de fauſſes couleurs; quelquefois parmi nous c'eſt une ame chagrine qui, ſans haine & ſans fiel, exerce un talent dangereux: celui-ci ne veut d'abord que rire, plaiſanter, & tombe dans les traits les plus forts; d'autres ſont inſpirés par le beſoin, & font des ſatyres, parce qu'elles ſe vendent mieux que des éloges. Tel enfin prend la méchanceté dure pour de l'eſprit.

On écrivoit des libelles contre le Cardinal Mazarin: Mazarin fit ſaiſir les libelles faits con-

tre lui, il les fit vendre ſous le manteau, & en tira dix mille écus, ce dont il rit beaucoup enſuite.

On peut certifier que de toutes les ſatyres anonymes qui ont été diſtribuées depuis dix ans, ainſi que de tous les libelles contre les perſonnes de la Cour, aucun n'a été compoſé par un homme de lettres, jouiſſant de la moindre réputation. La cenſure des abus, qui s'oppoſent à la proſpérité publique, eſt pour certains hommes un beſoin moral; mais ces mêmes hommes ſont en même temps les plus diamétralement oppoſés à la ſatyre.

Les libelles & les ſatyres partent de ſources obſcures, & des antres nuds de l'ignorance affamée. Quiconque a un nom eſt plus attentif qu'un autre à ne point le dégrader : & comment s'expoſeroit-il à perdre en un inſtant cette eſtime publique qu'il a été des années à conquérir? Il faudroit le ſuppoſer en démence.

L'imbécille voix du ſtupide vulgaire, charge quelquefois d'un écrit mal-honnête un Auteur qui ne daigne pas le lire quand on le lui préſente : c'eſt-là un des plus triſtes inconvénients attachés à la culture des lettres; mais, en général, le miniſtere & le public inſtruit, ont des données aſſez exactes ſur tous les écrivains, aux moyens deſquelles on les voit rarement s'égarer dans des jugements faux & précipités : c'eſt ce qui tranquilliſe l'écrivain honnête, quand il eſt calomnié.

La loi qui obligeroit, quiconque écrit, à ſigner tout imprimé, pour en répondre perſonnellement, ſeroit chere à tous les hommes de bien, & tueroit le miſérable talent des libelliſtes & des ſatyriques.

Mais perdre des hommes pour des brochures futiles, qui tomberoient d'elles-mêmes, cela me paroît bien rigoureux. La premiere loi eſt de vivre de ſon petit commerce. La conſcience ne reprochera jamais à un malheureux colporteur ou libraire, de vendre un imprimé que tout le monde demande, veut lire, & dont les grands ne chomment pas. Au milieu de cet empreſſement univerſel, le vendeur peut-il s'imaginer que ce ſoit un crime d'état que de faire courir la brochure tant deſirée? n'obéit-il pas à l'ordre du public qui la lui demande? Si le vendeur eſt ſi coupable, pourquoi l'acheteur ne l'eſt-il pas? On n'a pas encore imaginé de punir le lecteur curieux.

Eh! que doit-on penſer, lorſqu'après tout ce vacarme, l'imprimé, ſix mois après, eſt expoſé publiquement, & ſe vend avec beaucoup plus de peine, n'étant plus prohibé? Que devient cette terreur panique qui a mis en mouvement les intéreſſés?

CHAPITRE DCCCXXIX.

Tailleurs.

L'HOMME eſt le ſeul des animaux qui ſoit obligé de ſe vêtir : de-là les tailleurs. Ce fameux cynique de l'antiquité, n'oſant tout-à-fait ſe ſouſtraire à l'uſage de ſe couvrir, ſe voiloit en partie de quelques haillons; mais tout-à-coup inſultant à cette bienſéance, il oſoit afficher l'ivreſſe d'une jouiſſance que l'éléphant, cet animal preſque raiſonnable, enſevelit conſtamment dans le plus profond myſtere.

L'homme doit être vêtu; tout ſemble le prouver; mais combien fallut-il de temps pour découvrir l'art de tiſſer, c'eſt-à-dire, de fabriquer des étoffes? Combien de ſiecles ſe ſont écoulés entre la peau d'animal dont l'homme ſe couvroit, & le drap compoſé par la navette? C'eſt elle qui a rendu des fils de coton, ou de laine, tout à la fois ſouples & réſiſtants.

Quand on eut découvert le drap, il paroît qu'on ne ſut pas le couper. Les anciennes ſtatues conſervées d'âge en âge, & renouvellées par les artiſtes de tous les ſiecles, retracent ces antiques draperies qui couvroient l'homme de la tête aux pieds.

Ainſi ſont encore vêtus les Orientaux: ils tiennent toujours à la maniere primitive; mais dans cette ſimplicité il y a encore un art dans la forme de leurs vêtements, perdu pour l'œil inhabile, mais dont la coupe n'échappe point à l'examen. *La robe ſans couture* eſt un prodige miraculeux.

Un François voyageant en Aſie, à ſon retour apporta à Paris, en 1785, une eſpece de houppelande, nommée dans les contrées où l'uſage en eſt fréquent, *arabeſque*. Ce vêtement ſingulier & étonnant par ſa contexture, a fortement ſurpris & embarraſſé nombre de tailleurs Européens, très-habiles dans leur art, & qui ne pouvoient ſe laſſer d'en admirer la forme; corſage bien contourné, taille priſe à merveille, jupe longue & ample, manches bien deſſinées & parfaitement adaptées, épaules dégagées, col délié, terminant par un capuchon, commode en bien des circonſtances, couvrant la tête à gré, & la découvrant de même, enfin imaginé avec un génie inconcevable & toutes les recherches poſſibles.

Une multitude innombrable d'êtres attachent la plus grande importance à leur habit. Quelle encyclopédie n'auroit-on point à faire ſur la folie, la ſottiſe & la fantaiſie des modes? Que penſer des autres hommes, quand *Buffon* dit en propres termes, que l'habillement *eſt une partie de nous-mêmes?* Depuis le plus mince artiſan juſqu'à ceux qui tiennent les réſervoirs de l'argent, tous préferent le *paroître* à l'*être*. L'extérieur eſt tout, & l'intérieur rien.

Aujourd'hui point de repos pour le tailleur, pour peu que l'habit manque à la moindre formule de la mode; un évaporé du bel air dit à un autre étourdi: *Comme te voilà horrible! mais tu fais peur; tu as l'air d'un homme du XVe. ſiecle, tout frais arrivé des Cévenes. — Qu'ai-je donc, répond l'autre? — Tu es à faire mal au cœur; tu n'es point du tout à la mode. — Cela eſt impoſſible, mon cher; car cet habit n'eſt fait que d'avant hier, & par un tailleur habile. — Cela peut être, mon très-cher; mais ignores-tu que la mode eſt changée d'hier au ſoir pour le ſouper?*

De courts gillets indécents, des culottes impudiques, ſans poches, & qui ne peuvent recéler ni un écu ni une montre, voilà l'habillement étranglé du jour. L'évaporé du bon ton, ganté dans ſon vêtement, ne pourra ployer le genou, ni s'aſſeoir. Que fait-il? il s'aſſied en ſautant, & ſe releve de même. Sans ce manege l'étoffe creveroit. Adam, avec ſa feuille de figuier, étoit plus décemment vêtu que ſes derniers étourdis d'enfants, ſe promenant au *palais-royal* en culottes étroites, *queue de ſerin.*

Le tailleur pour ce canton, oh! quel homme admirable! il convertit le Prélat en Adonis, le

Magiſtrat en petit-maître, le commis en Marquis, le Marquis en Duc, le Duc en Potentat.

Mais c'eſt une dépenſe qu'une garde-robe! Déja Henri IV diſoit à Sully : *Moquons-nous, mon ami, de ceux qui portent leurs bois à hautes futaies, & leur moulin ſur leurs épaules.* C'eſt bien pis aujourd'hui; c'eſt à qui pourra tromper le tailleur, l'amorcer par des promeſſes, & manquer au payement d'un habit de *fantaiſie.*

Elle change néanmoins du matin au ſoir; elle ordonne la poſition d'un collet *debout* ou *renverſé.* On a vu, il y a quelques années, une gravure repréſentant les différents coſtumes des nations de l'Europe; tout y étoit on ne peut plus ſtrictement obſervé. Le François ſeul étoit nud; il tenoit un paquet roulé & ficelé ſous ſon bras, & on lui avoit mis cette inſcription : „ Comme „ celui-ci change de goût & de mode à chaque „ inſtant, nous lui avons donné ſon étoffe pour „ l'employer à ſa guiſe, & s'habiller comme il „ voudra. „

Mais après avoir conſidéré la folie mouvante des ajuſtements, comptons cette foule de bras qui tirent l'*aiguille.* Le corps des tailleurs eſt compoſé de *deux mille huit cents maîtres, & de cinq mille ouvriers* qu'ils occupent. Joignez à ce nombre les chamberlants, les réfugiés dans des endrois privilégiés, comme les *Abbayes de Saint-Germain, de Saint-Martin,* le vaſte *enclos du Temple,* celui de *Saint-Jean-de-Latran,* le faux-bourg *Saint-Antoine,* qui ſeul formeroit une ville du ſecond ordre : vous trouverez au moins *douze mille individus,* coupant, ajuſtant & couſant; *occupation de femmes,* comme le dit J. J. Rouſſeau. Voilà donc *vingt-quatre mille bras* maſculins convertis en féminins; & du travail aſſidu de

tant d'hommes, il ne germera pas une plante propre à la ſubſiſtance d'un oiſeau!

Mais qui a le plus de tort de ces êtres efféminant leurs bras, & énervant leurs forces, ou de ceux qui leur inſpirent ce goût, & le ſoudoient? Le goût dominant eſt la parure; l'homme ne paroît eſtimable aux yeux de preſque toutes les femmes, que par le goût & la décoration de ſon habit. L'habit enfin confond, dans les lieux publics, tous les rangs & tous les états.

On ne peut voir cependant ſans chagrin & ſans douleur, la même légéreté & la même folie dans le militaire. Eh! quel être ſenſé peut conſidérer nos guerriers, les défenſeurs de la patrie, ne s'entretenant plus que de pompons & de modes, & mille fois plus occupés de la décoration de leurs habits que de l'étude de la *tactique*? Un guerrier s'habille aujourd'hui comme un danſeur; un uniforme reſſemble preſque à un habit de bal; rien n'eſt plus bizarre, plus efféminé, plus contraſtant avec le métier de la guerre : qu'on en juge par la deſcription ſuivante; elle eſt fidelle :

Habit de drap verd, parements & revers roſes; trois petits boutons aux parements, ſept au revers, également eſpacés, collet verd, liſeré de drap blanc autour, ainſi qu'aux revers & parements; pattes en travers, nommées à la bourgeoiſe, (liſeré autour) appliquées & fixées par trois gros boutons; la doublure d'habit roſe; une fleur de lys au retrouſſé de devant, en drap verd, & liſeré de blanc; le retrouſſé de devant croiſant ſur celui de derriere d'environ un pouce; trois gros boutons au-deſſous du revers à droite, & trois boutonnieres au-deſſous de celui à gauche; un bouton ſur la tête de chaque pli,

& un à chaque bas, tous armoiriés & numérotés.

Si nous ajoutions à cette deſcription celle du *caſque*, ſa forme, ſes *pompons*, ſes *aigrettes*, ſes *plumes*, que nous puiſſions décrire l'éclat d'une dragonne, les beautés, les richeſſes des épaulettes, ornées à *triples rangs de filets d'or*, nommées *graines d'épinards*, de doubles *torſannes* éblouiſſantes; & que les phalanges de l'antiquité, ces redoutables légions Egyptiennes, Macédoniennes & Romaines puſſent ſortir un inſtant de leurs tombeaux, que diroient-elles? Que c'eſt une pompe convenable à un *Veſtris*, qu'un pareil individu, ainſi *roſé*, *liſeré*, va s'élancer ſur un théâtre, pour figurer dans un ballet & non dans les champs de Mars; & quand ces légions apprendroient que tels ſont les guerriers de nos jours, ne hauſſeroient-elles pas alors les épaules auſſi haut que les nues, en rentrant dans leurs tombeaux, où elles dorment avec leurs lances, leurs cuiraſſes & leurs épées?

Ce n'eſt pas qu'un habit ne doive avoir de la grace; & pour cela il faut qu'il diviſe la taille en deux parties égales. Quand l'habit eſt coupé avec cette élégance, l'on fait diſparoître tous les vêtements difformes, ſi chers aux étrangers, & qu'ils n'abandonnent point, tandis que nos tailleurs donnent la grace aux vêtements, & parviennent à cacher juſqu'aux défauts du corps.

C'eſt bien à tort qu'on ſe plaint de l'infidélité des tailleurs, puiſqu'on a en main le moyen le plus ſimple pour n'être point trompé. Allez chez le marchand; achetez vous-même votre étoffe, le drap, la doublure, les boutons, le fil; peſez le tout dans une balance; & quand le tailleur vous apportera votre habit, peſez tout ce qu'il vous

rapporte, & donnez-lui une *once* de déchet. Mais quand on ne veut payer ſon habillement qu'au bout de trois ou quatre années, ainſi que c'eſt l'uſage dans les grandes maiſons, il faut bien que le long crédit trouve un ample dédommagement.

Le manufacturier fait crédit au marchand de drap, le marchand de drap au tailleur, & le tailleur au freluquet. Les tribunaux inférieurs ſavent combien il y a de freluquets couverts, & très-bien couverts, qui doivent leurs enveloppes. Le crédit que font les tailleurs, ſoutient & maintient par-tout la décence publique, qui ſeroit bleſſée ſans leur grande facilité. Mais ne ſeroit-il pas juſte auſſi de dépouiller le débiteur opiniâtre en pleine audience, & de le renvoyer nud ſous une *caſaque* bannale, dont la communauté des tailleurs auroit les premiers fraix? Cette *caſaque* feroit l'effet d'une loi; on diroit: Ce merveilleux, cet Auteur, ce Marquis a paſſé ſous la *caſaque*. Il s'arrangeroit alors avec un autre tailleur, un tailleur débonnaire qui vêtiroit ſa nudité; mais qui ne manqueroit pas de lui dire: *Prenez garde*, *Monſieur*, *à la caſaque*.

On voit, au *prix fixe*, qu'on peut être vêtu à bien meilleur marché que chez les tailleurs; mais il faut payer comptant, & c'eſt ce qui embarraſſe ou dégoûte les jeunes gens. On aime à Paris les jouiſſances qu'on paie avec uſure, mais dans un temps éloigné; & les Pariſiens, à cet égard, ont tous la philoſophie des femmes.

On s'accoutume à voir dans la ville l'extrême politeſſe & l'extrême groſſiéreté, l'extrême richeſſe & l'extrême miſere côte à côte, pour ainſi dire, ainſi qu'on eſt habitué à voir dans les rues, des

hommes déguénillés & ſales, en frôler d'autres couverts de ſoie, & n'ayant pas une tache ſur leurs corps des pieds à la tête. Les déguénillés jettent leurs hardes d'un trait, lorſqu'ils ſe couchent; les ſoyeux & les ſurdorés ſe jettent, à minuit, dans un ſallon illuminé; car minuit eſt l'heure du beau monde. Dire là que pour ſe bien porter il faut ſe coucher à neuf heures, on ne vous entendra point. Pluſieurs femmes, qu'on ſurnomme des *lampes*, parce qu'elles veillent toute la nuit, pourroient dire comme Satan dans Milton : *Soleil! que je hais tes rayons!* On eſt habillé encore à trois heures & demie du matin, & la toilette a commencé à neuf heures du ſoir.

Parmi les enfants d'Adam, qui alloit tout nud, M. Leroux, Phyſicien, eſt le premier, je crois, qui ait imaginé un vêtement d'une étoffe impénétrable, incombuſtible; & ſous cette enveloppe il lit, écrit, travaille dans une fournaiſe ardente, au milieu des flammes. Ainſi, tandis que l'un marche, ou veut marcher ſur les eaux de la Seine, l'autre taille ſa plume ſur un braſier. On voit que l'on tourmente la phyſique ſous tous les rapports poſſibles, pour lui arracher d'utiles découvertes. M. Leroux ſe flatte d'arrêter le cours des incendies, ſous le plaſtron qu'il a inventé. Il a une proviſion d'air caché ſous ſon habit; il met ſes yeux & ſes oreilles à l'abri de la voracité des flammes; & par ce moyen, dit-on, on pourra ſe ſauver, ſoi, ſa famille & ſa fortune, du ſein d'une maiſon embraſée.

Voilà un habit, s'il tient parole, qu'il faut abſolument avoir dans ſa garde-robe. Il n'aura pas l'élégance de ceux qui couvrent nos militaires; mais il méritera de préférence l'occupation de nos tailleurs.

CHAPITRE DCCCXXX.

Anciens Raccoleurs.

C'ÉTOIENT des ſoldats traveſtis, qui, après avoir employé la ruſe pour enrôler des jeunes gens ſans expérience, avoient recours à des violences de toute eſpece.

Des Lieutenants de fortune, ou de bas-officiers, envoyés de leurs régiments pour faire recrue à Paris, récompenſoient généreuſement ceux qui leur amenoient de *beaux hommes :* un louis par chaque *pouce*, au-deſſus de *cinq pieds*, étoit le prix courant. Un pareil encouragement devoit groſſir la troupe des raccoleurs; auſſi tous les ſoldats des gardes-françoiſes, (avant la reſtauration de ce régiment, & la belle diſcipline inſtituée par le Maréchal de Biron) pour qui tirer l'épée & tuer ſon homme n'étoit qu'un jeu, étoient reçus dans cette troupe; mais ils n'en étoient jugés dignes, qu'après avoir atteſté leur idonéité par pluſieurs meurtres commis ſelon tous les principes de l'*honneur*. Cette bravoure farouche étoit commune parmi eux, pour écarter de leurs manéges tous les ſoldats des autres régiments, qui auroient prétendu partager leurs profits.

Un grand nombre, traveſtis en brillants domeſtiques, gardoient toutes les avenues de la Capitale, & alloient au-devant des ruſtres inexpérimentés, qui, fuyant les ingrats travaux de la campagne, ſurchargée d'impoſitions de toute eſpece, venoient chercher un maître opulent.

A l'approche d'un de ces malheureux : Où allez-vous, l'ami, lui crioit, dès la porte d'une au-

berge, le cocher-ſoldat?... Et le ruſtre, appuyant le coude ſur ſon bâton blanc, lui apprenoit, d'un air niais, le ſujet de ſon voyage.... — Je puis vous rendre ſervice; venez vous rafraîchir.... — Le bon villageois regarde cette rencontre comme un coup de la Providence. Plein de confiance, il mange beaucoup, boit davantage, encouragé par des propos leſtes & gaillards.

Mon maître, lui dit l'autre, a beſoin d'un laquais: vous êtes d'une riche taille; & je ne doute point qu'il ne vous prenne à ſon ſervice, pourvu que vous ſoyez docile à ſes ordres.

Tout étant bien diſpoſé, l'on s'achemine gaiement à la ville; on entre dans un hôtel, où un ſoldat, ſous la robe de chambre d'un Seigneur ſuzerain, accueille le proſélyte d'un air dédaigneux & preſque menaçant: il s'adoucit enſuite; & lorſque les humbles propoſitions du ruſtre tremblant ſont acceptées, il lui fait ſigner un enrôlement militaire, au lieu d'un engagement domeſtique.

Le Gouvernement a détruit ce brigandage. Quelques raccoleurs ont été punis du carcan; mais quelques autres, qui s'étoient diſtingués par leur habileté dans le métier, ont été élevés au grade d'Officier dans différents régiments qu'ils n'ont jamais vus, quoiqu'ils en portent l'*uniforme*. Le quai de la Ferraille eſt encore le champ de Mars où les ſucceſſeurs de ces *habiles* ſe promenent, avec de hautes plumes ſur la tête; mais toute violence leur eſt interdite, ainſi que les ruſes trop prononcées. Et c'étoit ainſi qu'on recrutoit les armées du Roi de France, il y a trente ans.

Le raccoleur, ancien & moderne, à l'exemple du bas peuple, appelle *crachat*, la plaque du Saint-Eſprit que portent les Chevaliers de l'ordre. Le bas peuple ne ſait pas cependant que le Roi

de Maroc crache sur ses favoris, & que c'est à qui attrapera cette faveur.

CHAPITRE DCCCXXXI.

Tondeur de chiens.

Le postillon, dans les grandes maisons, se leve de bon matin pour décroter le laquais, qui rend le même service au valet-de-chambre ; celui-ci habille son maître, souvent à la hâte, afin qu'il aille faire sa cour à un Marquis, qui se dépêche pour être à la toilette d'un Prince, qui court en poste au *lever du Roi*, qui le renvoie au Ministre. Voilà l'échelle de la dépendance bien visiblement tracée. Chez les grands, les valets & les femmes-de-chambre ont eux-mêmes des valets-de-chambre & des laquais. On a toujours un inférieur; tous les hommes se tiennent ensemble par un chaînon. Le bourreau se fait servir; le plus vil des hommes trouve un décroteur sur le pont-neuf, & un comédien sur le boulevard pour le divertir; les chiens ont leur perruquier & leur *tondeur*, déployant enseigne publique en face de la Samaritaine, ce petit vilain bâtiment qui dépare la Majesté du bassin, & qu'il faudroit jetter à bas.

Or, le décroteur, sur le pont-neuf, qui a écrit sur son enseigne : *Thomas tond les chiens & sa femme ; vat en ville*, a un marmiton qui lui apporte sa soupe, & je vois qu'il le gronde pour avoir retardé la satisfaction de son appétit matinal & en plein air. Ce décroteur plein de boue, sous son enseigne, mange sa soupe, fait lire son *nom* & son *état* à tout le monde. Il voit défiler tous les équipages, il sourit aux passants, les regarde

de bas en haut, prononce ſur les jambes bien faites, & peut même inſpecter toutes celles des jeunes filles, car il eſt bien placé pour cela; tandis que le paſſage éternel des figures & des jolies jambes l'amuſe, & que les ſouliers paient tribut à ſa broſſe, l'inquiétude, la crainte, les allarmes de l'imagination ſont dans les voitures auxquelles il tourne philoſophiquement le dos.

Je me fais toujours décroter par *Thomas*, quand je paſſe; mais je me garde bien de rectifier la ponctuation riſible de ſon enſeigne; car ce défaut-là ne l'empêche pas de *tondre les chiens proprement;* il ne fait que cela, il ne ſe mêle point d'autres choſes. Le chien tondu eſt paiſible ſous le ciſeau de *Thomas;* vraiment il eſt fort adroit, il s'entend bien à mettre une muſeliere; on peut lui confier un animal chéri, il ne le fera pas crier. Je lui ai confié mon pauvre chien, que j'ai eu le malheur de perdre ſous le fuſil d'un garde-chaſſe, être bien au-deſſous de *Thomas;* mais je ne lui avois confié mon chien, que bien certain qu'il ne le feroit pas ſouffrir: ſi *Diogene* avoit jetté un cri, un ſeul cri, j'aurois arrêté ſoudain la main de *Thomas*, m'eût-il atteſté qu'il étoit le plus habile tondeur du monde, & que *Diogene*, trop ſenſible, trop délicat, avoit tort de crier.

Je parlerai peu de la femme de *Thomas;* elle eſt noire, mais bonne; ſi elle eſt adultere, elle n'en porte point la phyſionomie. *Elle vat en ville:* compatiſſante pour tous les chiens, les plus rogneux ne la rebutent pas; elle entend leur langage, leur prodigue ſes careſſes, en prend quatre dans ſon tablier, les médecine avec ſuccès, & les met d'accord en les baiſant tour-à tour; ils ſont ſous ſes jupes, où ils japent de reconnoiſſance. L'argent qui lui vient de ces cures, lui paroît

le même que celui qui lui vient d'un épagneul au poil brillant, qu'elle a peigné, pommadé & poudré.

Les chiens de diſtinction ne ſont pas tondus publiquement ſur le parapet, cela eſt bon pour les chiens ordinaires; mais la femme de Thomas ne renvoie perſonne, ni les chaſſieux, ni les galeux, qu'il faut emmuſeler & tondre avec plus de ſoin. Elle a, à cet égard, le même eſprit que l'Empereur Veſpaſien qui, recevant de l'argent d'un impôt ſur les urines, le mit ſous le nez de ſon fils, en lui diſant: *Tu vois qu'il ne ſent point mauvais.*

CHAPITRE DCCCXXXII.

Parlementaires.

VOICI la définition qu'en donne le dictionnaire de Richelet: *Celui qui tient le parlement contre la Cour.* Cette définition n'eſt pas exacte; on peut voter pour le Parlement ſans être *contre la Cour*, ou plutôt, parce qu'on eſt *pour la Cour*; car jamais le Monarque ne rencontrera plus d'obéiſſance, ni d'amour, qu'en agiſſant de concert avec ſes Parlements.

On peut dire, qu'en général, tout Paris eſt parlementaire. Il voit les bienfaits journaliers de la magiſtrature; la juſtice rendue, les criminels punis, le deſpotiſme ſacerdotal réprimé, les plaintes portées aux pieds du trône, la grande Police adminiſtrée, une cité immenſe, enfin, n'a point d'autres organes; eh! comment ſe la repréſenter ſans Magiſtrats ou avec des Magiſtrats entiérement & abſolument paſſifs? ne ſeroit-elle pas alors

la derniere en dignité ſur la ſurface entiere du globe ?

Le peuple voit donc, dans le Parlement, l'aſſemblée des Magiſtrats prêts à parler pour lui, & à le défendre. Ainſi que l'acteur eſt plus cher au public que le Poëte, parce que le public reçoit immédiatement de l'acteur ſon plaiſir, ainſi le peuple chérit d'autant plus le Parlement, qu'il agit ſous ſes regards, & que la puiſſance du trône eſt inviſible, pour ainſi dire, ou ne ſe manifeſte, le plus ſouvent, que par des ordres rigoureux ; voilà pourquoi, dès que le Parlement eſt malade, frappé des coups de l'autorité, le peuple s'aſſemble en foule dans les ſalles du palais, pour voir de plus près le danger plus ou moins grand de la maladie ; l'heure du repos ne ſuſpend point ſa ſollicitude inquiete : alors la Cour, qui voit cette affection, fait coucher *quinze cents Pariſiens & Pariſiennes* auprès de l'objet de leur tendreſſe. Les bancs des Greffiers & des Procureurs deviennent des lits, où les amis de la Magiſtrature & de la Cour des pairs veillent juſqu'à la renaiſſance du jour. Ils ont le temps, ſur la rude couchette, & enfermés ſous les grilles gardées par des ſoldats bleus & rouges, de s'imboire des principes de la conſtitution françoiſe.

Il faut à une nation des Juges & des Magiſtrats. Comment la concevoir autrement ? Les Juges & les Magiſtrats par-tout ont précédé les Rois : parce que le Sénat de la nation a changé de nom ou de local, eſt-il de création nouvelle ? n'eſt-il pas une partie intégrante d'une conſtitution raiſonnable ? ne dérive-t-il pas manifeſtement de la légiſlation primitive des François ? les Miniſtres & les Gardiens des loix ſont-ils des perſonnages imaginaires, qu'un ſouffle décompoſe ?

Le Parlement eſt reſté ſeul défenſeur de la liberté publique; c'eſt à ſa vigilance & à ſon courage, que nous devons la jouiſſance des droits qui ne nous ont pas encore été enlevés; dans les Provinces, ils ont réprimé l'autorité que prenoient à tâche de s'exagérer à eux-mêmes Intendants & Commandants, toujours un peu enclins à paſſer le but. Les actes nombreux d'un courage vraiment patriotique ont illuſtré, dans tous les temps, les membres de ces reſpectables compagnies. Les Souverains ont été liés par de certaines formes qu'il leur a fallu reſpecter; & l'expérience n'a-t-elle pas prouvé (lorſque le pouvoir légiſlatif dormoit dans un ſilence profond) l'utilité de ces corps permanents & intermédiaires, qui ne ſont point un aſſemblage de Greffiers, mais de Magiſtrats ſpécialement chargés, par le conſentement général, du maintien de l'harmonie conſtitutionnelle? La volonté nationale s'explique, d'une maniere indubitable, par le reſpect & la confiance des citoyens, pour l'auguſte Cour des Pairs, qui eſt, en même temps, l'ornement & l'appui du trône.

Le grand Seigneur, de quelque nom faſtueux qu'il ſe décore, de Sultan, d'Empereur, ne ſera jamais que le premier eſclave de l'Empire; car, comme il n'y a point de corps intermédiaire entre lui & le peuple, au moindre mécontentement, le peuple ſaiſit le pied du trône, & le renverſe ſur le diſtributeur de cordons.

C'eſt l'oppoſition de cette Cour qui a toujours empêché le deſpotiſme de prendre une aſſiette fixe; & quand la force publique eſt entre les mains d'un ſeul, n'eſt-il pas bon, d'ailleurs, qu'il y ait une force légale pour faire contre-poids, afin que les loix & la liberté ne tombent pas du moins, en un ſeul jour, par une erreur quelquefois in-

volontaire, ou par une déciſion trop précipitée? voyez ſi les Rois eux-mêmes ne les ont pas ſouvent remerciés des utiles obſtacles qu'ils leur ont oppoſés pour leur plus grande gloire.

Cette contre-force eſt le plus ſouvent utile au Souverain, en ce qu'elle l'empêche de détruire aveuglément ſa propre autorité. La raiſon & l'expérience démontrent l'excellence de cet équilibre, qui, après divers balancements, ramene les différentes parties de l'Etat à un centre commun; & quand les Parlements ne ſeroient pas un reſte de l'ancienne conſtitution, une image de liberté, un gage d'harmonie, ils appartiendroient encore au vœu conſtant des aſſemblées nationales. Ainſi, les grandes inſultes faites à la majeſté de ces corps, ſont faites à la patrie, en ce que les membres, perſonnellement inamovibles, ne peuvent être déplacés que par la loi; car, comment exercer des fonctions utiles & intéreſſantes pour tous, & n'avoir point de ſécurité pour ſoi?

Les Monarques François ſont ſûrs de l'obéiſſance dans les importantes opérations de la paix & de la guerre; dans la diſtribution des places, des graces & des honneurs; dans tout ce qui concerne l'ordre politique, & la conſervation du Royaume contre l'ennemi; qui les gêne à cet égard? Les hommages & le reſpect environnent leur trône; pourquoi ne conſentiroient-ils pas à voir leur autorité ſagement balancée, quand elle peſe enſuite trop violemment, & ſouvent à leur inſu, ſur nos perſonnes & ſur nos biens? Elle perd alors & de ſa dignité & de ſa force réelle. La magiſtrature n'eſt-elle pas faite, en ces moments, pour rapprocher le peuple du trône? car les ſujets, ne voyant plus rien entre eux & ſes

coups redoutables, s'allarmeroient, à juſte titre, de ce vuide effrayant.

L'organiſation d'un vaſte Empire dépend de pluſieurs rouages qui s'engrainent. Quand la machine va, admirez & tremblez d'y trop toucher; vous ne pouvez enlever ou déranger une partie, que d'autres n'en ſouffrent ſubitement. Si la France a figuré honorablement, depuis tant de ſiecles, avec ſes Parlements, ce régime ne dit-il pas qu'une Monarchie, telle que la nôtre, ne ſauroit être dénuée de ces corps antiques & inébranlables? car l'anarchie ſuivroit infailliblement la diſſolution de la magiſtrature; du moins c'eſt au pouvoir légiſlatif, inſéparable des Etats-Généraux, à décider cette grande queſtion, & le Roi des François ne ſera jamais ſi grand qu'après les avoir entendus; il ſera invinciblement porté ſur les baſes ſacrées de la loi, qui ne nous donna un Monarque que pour que nous fuſſions, tout-à-la-fois, plus grands & plus heureux.

Ce n'eſt donc point ſans connoiſſance de cauſe, ni ſans avoir étudié la matiere, que l'homme né au ſein de la Capitale a été, eſt, & ſera *Parlementaire;* car les Parlements ſont les Etats-Généraux au *petit pied*, ſelon l'expreſſion heureuſe & mémorable, laquelle eſt devenue *populaire.*

Dès que le Parlement, relevant de maladie, entre en convaleſcence, le peuple tire fuſées & pétards, ſignale ſa joie; & les démonſtrations populaires (que les autres claſſes de citoyens ne déſavouent pas) ne ſont point équivoques; elles ſont gaies & vives.

Quand les Magiſtrats ſont exilés ou écartés du temple de la juſtice à main armée, on les appelle

les *revenants*, tant on eſt convaincu de leur prochain retour; ces idées ſont même au militaire, & un ſoldat, en faction aux portes du palais, vuide des gardiens des loix, diſoit en ſe promenant : *Je garde le ſépulcre, en attendant la réſurrection.*

CHAPITRE DCCCXXXIII.

Hôtel de Louvois.

Il occupe un terrein conſidérable. Comme l'hôtel eſt en vente actuellement, on projette de percer une rue ſur ſon emplacement; débouché commode pour la rue Sainte-Anne. Là demeuroit l'inexorable & dur Miniſtre, qui a mis toute l'Europe en ſoldats & en armées. On lui doit la fatale inſtitution de ces grands corps redoutables qui ruinent les Souverains, & qui rendront la conquête de la liberté de notre continent plus incertaine, plus difficile, mais plus héroïque, ſans doute, que celle du nouveau : l'Angleterre ſeule a ſu échapper à ce fléau dévorateur, qui, ſoit en repos, ſoit en action, range parmi les *rêves*, les plans les plus ſenſés & les plus généreux de la haute & humaine politique. Louvois a armé, à peu de choſe près, un huitieme des Européens contre les autres portions d'habitants. Quel nom terrible à l'oreille d'un philanthrope! Sans lui on n'auroit pas vu exiſter ces marchands de chair humaine, domiciliés en Allemagne, petits Princes bouchers, alimentant de tous côtés la guerre, pour avoir chez eux, ballet, académie & opéra-comique.

Le dégoût de Louis XIV pour Louvois avoit

commencé par les ravages dans le Palatinat, qui s'étoient faits à ſon inſu, & dont on lui avoit caché toute l'énormité; tandis que Louvois ſembloit remercier ceux qui y avoient contribué, au point qu'il avoit un jour demandé en riant à M. *d'Huxelles :* Eh vous! combien vous vaut votre campagne? M. *d'Huxelles*, ſimple Lieutenant-Général, avoit eu huit cents mille liv. pour ſa part, & ſi, dit-on, avoit-il été *un des modeſtes.*

Le Roi vint au point de contre-pointer Louvois en tout dans le travail, de donner preſque toujours raiſon à M. de Seignelai, ſon antagoniſte décidé. Louvois mit de l'humeur de ſon côté, au point qu'un jour de travail, où il n'y avoit que le Roi, Madame de Maintenon & lui, il jetta là le porte-feuille avec des paroles ſi peu reſpectueuſes, que le Roi outré ſauta ſur les pincettes, & vint pour lui en donner; ce qu'il eut fait malgré ſa gravité & ſa dévotion, ſans Madame de Maintenon, qui ſe jetta entre deux. La choſe en reſta là, & le Roi ſortit après avoir dit quelques mots bas à Madame de Maintenon.

Sur ce que Louvois, reſté ſeul avec elle, recommença à lui dire qu'il ne vouloit plus travailler avec le Roi, qu'il n'y avoit plus moyen, qu'il n'y avoit qu'à lui donner la liberté de ſe retirer en pays étranger, Madame de Maintenon lui répondit qu'il ſe trompoit, s'il croyoit ſe retirer ainſi avec les ſecrets de l'Etat; qu'elle avoit ordre de lui dire de choiſir, ou de continuer à travailler tous les jours, mais avec plus de reſpect, ou de ſe préparer à aller à Vincennes le lendemain; que le Roi lui laiſſoit vingt-quatre heures pour opter.

Il choiſit de reſter en place. On a été juſqu'à oſer dire, dans les anecdotes particulieres, que le Roi dépêcha à Rome, pour conſulter s'il n'étoit pas bien permis à un Roi de ſe défaire, par *voie ſecrete*, d'un Miniſtre dont des *raiſons d'Etat* ne permettoient pas de ſe défaire ſur un échafaud, & qu'il étoit encore plus dangereux, après *quelques choſes* qui s'étoient paſſées, de laiſſer dans le *monde* avec tout le *ſecret* du Royaume. On ajoute que Louvois ne vécut plus long-temps; ce qui feroit croire que Rome ſe prêta aux ſcrupules du Monarque. Mais, outre que Louis XIV ſavoit trop bien l'art d'être obéi & de punir, pour recourir à un moyen auſſi vil, auſſi bas, & qui n'eſt jamais employé que par le foible, ajoutons que Seignelai étoit mort alors depuis ſept à huit mois; que Louis donna la place de Louvois au Marquis de Barbéſieux ſon fils, ce qu'il n'eût probablement pas fait s'il en fût venu juſqu'à ſe venger du pere d'une maniere auſſi baſſe. Mais ce qui paroît ne laiſſer aucun doute à cet égard, c'eſt que la France avoit été très-mal avec Rome juſqu'à cette époque; que le nouveau Pape étoit un Pontife vraiment chrétien, & que Louis eut toutes les peines du monde à obtenir de lui la condamnation du livre des *Maximes des Saints*. Nous n'avons rapporté cette anecdote, que pour apprendre aux Miniſtres qu'ils ne peuvent pas trop compter ſur une faveur conſtante, & que Louvois, l'impérieux Louvois, s'étoit tellement laiſſé gâter par ſa place, qu'il mourut de déſeſpoir de ſe voir contrarié par celui même à qui il étoit redevable de ſa fauſſe puiſſance.

Sur le terrein de cet hôtel on avoit établi une curieuſe manufacture, qui métamorphoſoit en

cartons nos bibliotheques & tous nos ſots livres. Avec ce *carton* dur & ſolide on faiſoit des voitures roulantes. La *Philoſophie de la Nature*, de *Delille*, compoſoit un brancard de cabriolet ; l'*Hiſtoire écrite par M. Deſormeaux*, faiſoit le pendant. Il ne falloit pas moins qu'un *Des-Eſſarts* bien *complet*, pour former un timon. On s'enfermoit dans la caiſſe, ſous les Œuvres pilées & arrondies de *la Harpe*. Alors tous ces Auteurs ſi peſants voloient avec légéreté.

Pauvre papier ! voilà les beaux jours de ta gloire ! on te rendoit ta blancheur primitive ; on effaçoit les ſottiſes qui te l'avoient fait perdre. Pauvre papier ! dont on fait une ſi effroyable conſommation dans Lutece, tant pour le Mercure de France, que pour l'Almanach des Muſes, dis-moi, n'es-tu pas plus beau quand tu redeviens blanc & compacte, que quand tu es barbouillé par *Moreau ?*

Il y a un village à la Chine où l'on a le ſecret d'enlever les caracteres de-deſſus le papier, ſoit écrit, ſoit imprimé, & de le rendre parfaitement blanc. On a annoncé ce ſecret il y a quelque temps à Paris ; mais j'ignore ſi on a réuſſi. Oh ! qu'il nous arrive le ſecret d'enlever l'encre du papier, ſans qu'il en reſte aucune trace ! nous métamorphoſerons les trois quarts de nos ouvrages en beau papier blanc. Heureuſe conquête ! double triomphe !

CHAPITRE DCCCXXXIV.

Brochures politiques.

On nous en donne par centaines, & de toute groſſeur; il y a une foule de têtes qui travaillent nuit & jour pour aider à l'adminiſtration, pour endoctriner les Souverains & les Miniſtres, qui ont la cruauté de ne pas lire les ouvrages qu'on a faits pour eux.

Les Académies offrent des prix pour des ſujets politiques, ainſi qu'elles en offroient pour une *Elégie* ou pour une *Ode :* jamais les amis du corps ſocial n'ont été plus chauds ni plus nombreux. Louis XIV, qui ne pouvoit pas ſouffrir qu'on parlât politique, ſeroit fort étonné de voir que chacun en parle aujourd'hui; mais le bon ou le mauvais gouvernement ne ſauroit être indifférent aux ſages eſprits : & cela, après tout, intéreſſe tout le monde, car nous ſommes tous balotés dans le même navire.

Il réſulte de l'examen de ces matieres, & des vifs débats qu'elles enfantent, que la ſcience politique eſt extrêmement compliquée, & qu'il faut apporter le grand doute, le doute de Deſcartes, dans les légiſlations civile & commerciale; la médecine, enfin, n'offre pas de plus grandes difficultés, que la ſcience du gouvernement.

Pluſieurs Auteurs en politique & en finance, reſſemblent à cet homme qui, ne ſachant ni lire, ni écrire, & mourant de faim, s'aviſa de faire un Almanach, comme choſe d'un prompt & ſûr débit. Il ſe fit lire l'Almanach nouveau, & dicta

à un copiſte tout le contraire de ce qu'il entendoit : à la place du froid, il mettoit *tempéré*, & *beau temps* au mot pluie. Le haſard confirmant quelques-unes de ſes prédictions, il attrapa la vérité ſans la chercher & ſans la connoître.

On a invité derniérement les hommes éclairés à défendre la cauſe publique. Tout dit d'eſpérer; tout préſage une refonte ſalutaire; on verra dans la prochaine aſſemblée des *Etats-généraux* (1), ce que produiront ces maſſes de lumieres, qui tendent à éclairer toutes les parties de la légiſlation, & cet eſprit de patriotiſme, qui ſe manifeſte dans tous les ordres de la ſociété. Les François ont porté, du moins ſur les plus graves objets, une raiſon plus active & plus épurée que ci-devant.

L'Europe entiere eſt attentive à ce que fera une nation, objet éternel de ſa cenſure & de ſa jalouſie. Point de milieu, il faut, pour cette fois, que le nom François ſoit environné de gloire ou de honte : la nation ſera jugée par ſon propre ouvrage, & elle apprendra d'elle-même ce qu'elle vaut.

---

(1) Les derniers *Etats-généraux* datent de 1614, & ſe tinrent à Paris. Voici ce qu'on lit dans l'Encyclopédie *in-4°.*, tome XIIIe., page 162 : *Les Etats-généraux, qui étoient diviſés ſur pluſieurs objets, ſe réunirent tous pour un, qui fut de demander l'établiſſement d'une Chambre pour la recherche des malverſations commiſes dans les finances, mais on éluda cette propoſition.*

On ne ſait encore où ſe tiendront les Etats-généraux, annoncés pour 1789 : pluſieurs raiſons militent pour qu'ils ſoient aſſemblés dans la Capitale, de préférence à tout autre lieu; c'eſt un centre où tout aboutit naturellement, & il y a dans cette ville de quoi parer à tous les cas imprévus.

Le petit bourgeois, qui parle en proverbe, dit déja : *Comme on fait ſon lit on ſe couche.* Oh, que de ſens dans ce peu de mots!

CHAPITRE DCCCXXXV.

Caveau de la Sorbonne.

Le Maréchal de Richelieu, qui avoit vu trois regnes, tous plus extraordinaires l'un que l'autre, vient d'y deſcendre : le Duc d'Aiguillon, ſon neveu, l'y a ſuivi trois ſemaines après; ils ſont allés rejoindre le Miniſtre fameux, qu'ils ont voulu quelquefois ſinger. Ce *caveau* de la Sorbonne ſeroit curieux à conſulter, ſi la voix des morts, qui, dit-on, ne mentent plus, faiſoit retentir à notre oreille les accents de la vérité hiſtorique.

Nous devons la forme de notre gouvernement actuel au Cardinal Richelieu, qui briſa violemment l'ancien : nous devons nos mœurs modernes au Duc, & la nouvelle fermentation politique à l'ancien Commandant de la Bretagne. Sans le Duc de Richelieu, mon *Tableau* auroit eu certainement d'autres couleurs; c'eſt lui qui a déterminé la pente de notre caractere actuel, qui n'eſt peut-être pas le meilleur, & qui tranche net avec le ſiecle paſſé; c'eſt lui qui a donné un nouveau ton à la Cour de France; enfin, c'eſt lui qui a grandement déterminé la conduite de Louis XV; il lui avoit ſauvé la vie, lorſqu'il étoit jeune encore, en le préſervant des flammes. De-là l'attachement du Roi pour le Duc.

J'ai vu paſſer auſſi dans le tombeau M. de Choiſeul le Duc-Miniſtre, qui occupera une

place assez large dans l'Histoire ; il manque au *caveau de la Sorbonne*, pour compléter le dialogue que je voudrois établir avec ce souterrein.

Feu M. de Choiseul est cause que l'on rencontre des Corses à Paris, car c'est lui qui a ordonné la conquête de leur patrie : cette Capitale, qui étoit bien éloignée d'eux, est devenue le centre de leurs espérances. Des Corses à Paris ! rien ne doit plus étonner. C'est une chose intéressante que leur conversation ; leur caractere national semble indélébile jusqu'ici : de tous les étrangers, les Corses sont ceux qui tranchent le plus avec toutes nos idées.

J'ai vu, il y a vingt ans, le Maréchal de Richelieu à Bordeaux, dans son gouvernement, où il faisoit, avec assez de faste, de hauteur, & quelquefois de dureté, le *Lieutenant de Roi*. Je savois, dès ce temps-là, qu'il ignoroit l'orthographe, & qu'il n'avoit que de l'esprit. Je n'ai jamais abordé le Duc d'Aiguillon, mais j'ai connu son adversaire, qui a intéressé par ses malheurs & par sa fermeté Bretonne. D'après la fable de la *mort de Césa*r, où Voltaire fait *Brutus*, fils de *Césa*r, on a pris l'inverse, on a fait la *Chalotais*, pere du *Duc*.

J'eus occasion de converser une fois avec M. de Choiseul. J'avois conçu à vingt-cinq ans le projet d'aller en Russie ; je demandai un passe-port qui me fut refusé ; il fallut aller au Ministre lui-même : je vis qu'il avoit en tête les principes les plus despotiques, & qu'il ne goûtoit pas sur-tout la liberté d'écrire, lui qui se réservoit la liberté de tout faire. Il lut mon grand étonnement sur mon visage, & mes réponses ne lui plurent point : je n'insistai pas sur le

passe-port, & je me retirai, renonçant à mon dessein, avec la seule satisfaction d'avoir pu le juger de près.

M. de Choiseul ressembloit beaucoup au Poëte *Barthe*, Auteur d'un Poëme sur l'*Art d'aimer*, non encore imprimé, d'un fini précieux & charmant par la diction. Son esprit étoit dans ses yeux; le reste de sa figure étoit commun. Lorsque j'appris sa mort, je le regrettai : c'étoit sans contredit un Ministre très-éclairé, & fait pour les grandes opérations de la haute politique. Son administration avoit quelque chose d'analogue au génie des François, & il possédoit le secret de donner à ceux qu'il employoit tout le développement de leurs qualités. Ses Mémoires prouveront qu'il connoissoit parfaitement le jeu qu'il avoit eu l'ambition de jouer; éloge plus rare à donner qu'on ne pense. Toutefois, on ne voit pas que ce Ministre ait rien fait de grand, rien de solide, pendant les longues années qu'il a été chargé de l'administration. Sa renommée étoit beaucoup plus vaste que son génie.

Sainte & véridique histoire, quand je voudrai t'écrire, je me transporterai à la porte du *caveau de la Sorbonne*; & là, j'interrogerai de mon mieux les singuliers personnages qu'elle renferme : & que sait-on si, en faveur de mon amour pour la vérité, leurs voix ne me répondront pas?

CHAPITRE DCCCXXXVI.

Cheminées.

Les maiſons offrent à chaque étage des cheminées, en plâtre noirci, qui ſe perdent au-deſſus des toîts, mais qui défigurent, à vue d'oiſeau, l'aſpect de la ſuperbe ville.

Quelle diſtance entre un poële & une cheminée! La vue d'un poële éteint mon imagination, m'attriſte & me rend mélancolique : j'aime mieux le froid le plus vif que cette chaleur fade, tiede, inviſible; j'aime à voir le feu, il avive mon imagination.

Je ne connois pas d'idée plus riante que celle de l'homme qui avoit placé ſa table entre *quatre* cheminées, diſpoſées à égale diſtance dans ſon ſallon carré. Les ameublements groſſiers ne ſont rien quand une chambre a une cheminée. On doit être moins malheureux à la Baſtille l'hyver que l'été, puiſque l'on y a, dit-on, une cheminée; car l'on tiſonne, & c'eſt ainſi que j'ai fait preſque tous mes livres : mes penſées riantes ſont au bout des pincettes, & je regarde comme un cachot toute chambre à poële.

Les lits en Suiſſe & en Allemagne ont de groſſes couvertures, de peſants baldaquins, propres à enfoncer les crânes endormis & les plus durs, d'où tombent des rideaux épais & rouges. La plume vous échauffe & vous perce en même-temps les reins ; les draps vous écorchent la peau. Eh bien! quand je rencontrois par haſard une cheminée, le tombeau matelaſſé perdoit de ſon horreur, & je me couchois au milieu de ces

rideaux-murailles qu'il faut faire mouvoir à force de bras.

Une cheminée eſt pour moi un premier meuble de néceſſité, de commodité, & j'éteindrois le feu de la cuiſine pour le tranſporter dans mon attelier. L'art du poëlier eſt devenu ingénieux à Paris; mais il ne diſpenſe point des cheminées. Les tuyaux ſont cachés, ils ſerpentent dans les planchers, & vont trouver, dans un coin du ſallon, un vent du ſud qui ſouffle, tandis que la glace couvre extérieurement les paneaux des fenêtres.

D'ailleurs, les poëles ont le défaut de rendre frileux; ils ne ſont à leur place que dans les anti-chambres, dans les endroits où l'on mange, & dans les cafés, où les déſœuvrés vont héberger leur oiſiveté, & ſe tapir contre les rigueurs du froid. Il y a tel café à Paris où ils ſe cantonnent par centaines, & où ils paſſent fidélement leur quartier d'hyver. Toutes ces plantes vivaces, qui ſont là comme dans des ſerres chaudes, ont de grandes obligations aux poëliers, qui, de leur côté, n'en ont pas moins aux maçons & aux architectes. C'eſt l'ignorance inconcevable de ces importants & ruineux perſonnages, qui a donné la vogue aux poëles; car, à quoi bon une cheminée dans laquelle il eſt défendu de faire du feu, ſous peine d'être glacé, enfumé, ou de perdre les yeux? Cependant, c'eſt un pur effet du haſard, quand nos architectes réuſſiſſent à en faire *une* qui *ne fume pas*. Ils ont prétendu, en ma préſence, qu'il étoit *au-deſſous d'eux* de s'en occuper : ce ſont de vrais Chinois qui reſtent toujours au même point. Il a fallu faire venir à Paris des fumiſtes d'Italie; & l'on tire vanité, dans quelques maiſons, d'une cheminée

qui ne fume point : les fumiſtes forment une eſpece de corps ; mais je voudrois, qu'en punition de leur ignorance, nos architectes & nos maçons fuſſent condamnés à donner tous les ans, le jour de leur fête, un grand repas aux *poëliers* & aux *fumiſtes*, & qu'ils fuſſent obligés de les ſervir juſqu'à ce qu'ils euſſent appris à faire une *cheminée* qui ne *fume point.*

Plus économes ou plus aguerris contre la froidure, nos peres ne ſe chauffoient preſque point. Trois feux, en comptant celui de la cuiſine, ſuffiſoient dans une maiſon qui renfermoit dix-huit ou vint maîtres, & quels maîtres! ceux qui occupoient alors les premieres places de l'Etat. Les jambes enfermées dans une peau d'ours, ils bravoient également & le froid le plus piquant, & l'ignorance de l'*Académie royale d'Architecture.* Qu'importe en effet ce luxe des ornements, & la ſymmétrie & l'enfilade des appartements, ſi nous ſommes forcés d'y ſouffler dans nos doigts, ou d'y vivre enfumés comme des renards ?

Depuis que le luxe, introduit par la finance, a eu tout perverti parmi nous, il a allumé dans tous les coins de nos demeures des feux inextinguibles, & promené la hache infatigable dans toutes nos forêts, devenues bientôt inſuffiſantes. Après avoir dévoré les vieux enfants des ſiecles & de la terre, nous en ſommes réduits à tourmenter les entrailles de cette mere commune, pour en tirer la *houille*, la *tourbe* & le *charbon* qu'elle renferme. Le chauffage eſt, pour l'adminiſtration, un point éternel de vigilance & d'allarmes.

Pour contre-balancer, du moins de tout mon pouvoir, l'ineptie de tous ces architectes enfu-

meurs, bâtiſſant le *decor* extérieur, & n'ordonnant pas les détails uſuels & néceſſaires, je préviens qu'un particulier, avec un peu de géométrie, eſt parvenu à corriger leurs cheminées fumeuſes, & qu'il n'en manque pas *une*. J'indiquerai ſon adreſſe à qui me la demandera.

On place volontiers ſur nos cheminées, en petits buſtes de bronze ou de plâtre doré, les têtes de *Voltaire* & de *J. J. Rouſſeau ;* mais *Jeannot* & *Préville* (1) ont obtenu le même honneur. La fantaiſie de nos ſculpteurs célébriſe telle ou telle tête. Les buſtes des Princes trouvent moins d'acheteurs qu'autrefois; on préfere les têtes penſantes.

Le *Journal de Paris* ſe trouve ſur toutes les cheminées; il nous fait admirer, le plus qu'il peut, le haut eſprit de M. Feydel. Mais cette feuille a un inconvénient, c'eſt de s'appeſantir quelquefois, & donner une trop grande renommée ou publicité à de très-petites choſes; c'eſt de fixer trop les yeux du public ſur de pures miſeres & ſur de petites révolutions théâtrales, ou démêlés de mince aloi. Paſſe encore quand elle annonce à l'*Europe* qu'on vient d'imaginer une *perruque extraordinaire*, à la ſuite de tant de millions de perruques ordinaires, fabriquées par des eſprits routiniers comme des *tragédiſtes François*. Le Sieur *Dupuis*, *remportant le prix de ſon art*, nous offre une perruque qui ne ſe

---

(1) Acteur retiré, qui jouoit ſupérieurement dans quatre ou cinq rôles, & qui bredouilloit ou grimaçoit dans tous les autres. J'ai connu des comédiens plus vrais & plus naturels que lui; mais l'engouement a ſes époques. *Armand* & *Feuillie* m'ont toujours fait plus de plaiſir que *Préville*.

défriſe point, qui brave la pluie & le vent, qu'on poudre ſoi-même, & qu'on ſecoue ſeulement pour ôter la vieille poudre. Voilà un grand coup de porté à la race innombrable des perruquiers, de ces inſignes larrons d'un temps précieux, qui étoient devenus nos tyrans journaliers.

Les hommes, malgré toutes nos remontrances paſſées, s'emparent toujours des cheminées, cachent le feu aux femmes qui grelotent, & levent impoliment & indécemment les baſques de leurs habits pour ſe mieux chauffer. *Soyez bénies, aimables petites complaiſances de la ſociété*, diſoit *Sterne*. On les oublie un peu trop de nos jours, ſous prétexte d'aiſance & de facilité dans les manieres.

La cheminée à glace tranſparente, tournée vers la campagne, & ne dérobant rien à la vue quand on ſe chauffe, eſt uſitée dans pluſieurs Maiſons royales & de Princes. Ce n'eſt plus un phénomene ; mais le premier coup d'œil frappe & pique la curioſité, car on veut deviner, puis voir par ſoi-même comment & par où s'échappe la fumée.

Quant aux cheminées de cuiſines, ce ſont les bonnes; car elles rendent un homme célebre & recommandable. On ne viſite ſa cheminée du ſallon que pour ſa haute cheminée de cuiſine; on n'en dit rien, il eſt vrai, on n'en parle pas; jamais on ne demande à la voir, mais ſi elle n'exiſtoit pas, le ſallon, à coup ſûr, ſeroit dégarni toute l'année.

Du haut des *tours de Notre-Dame* vous pouvez diſtinguer les cheminées financieres, ducales ou pontificales, qui fument onctueuſement, tandis que des filets clairs & voiſins n'annon-

cent que la maigre évaporation d'un *pot au feu*.

Oh! la plaiſante idée du *Diable boîteux*, qui enleve tous les toîts d'une ville pour lire dans les chambres! Nous, nous regardons à travers les tuyaux de cheminées la ſoupe du ſéminariſte, celle du bourgeois, celle du Prince; ce ſont trois ſoupes bien diſtinctes, ſans compter la *ſoupe de dévote*. Enfin, j'en diſtinguerois juſqu'à *ſept*, d'un goût, d'un apprêt différent, s'il ne falloit pas finir.

CHAPITRE DCCCXXXVII.

Inſcriptions.

Le menſonge des épitaphes a diſparu; les inſcriptions ſont plus ſimples qu'elles ne l'étoient. Que ne feroit-on pas avec des inſcriptions ſimples? Quel cours d'inſtruction? Par quelle impertinence niaiſe avoit-on voulu que les inſcriptions publiques fuſſent en Latin? N'étoit-ce pas outrager à-la-fois notre langue, nos écrivains & le génie curieux du peuple, qui ne demande qu'à lire? Quelques lignes jettées ſous les portraits des grands hommes, les peindroient au naturel, & formeroient un cours de morale vivante. Avec quelques diſtiques on pourroit rappeller des idées ſaines. Je ſavois dans mon enfance les quatrains de Pibrac, & ſur-tout celui-ci : *Je hais ces mots de puiſſance abſolue, &c.*; & j'ai regret qu'un de nos beaux génies, doué du talent des vers, ne ſe ſoit pas occupé à parer la morale de ce langage précis, qui ſe grave dans la mémoire. L'inſ-

tinct; ou le ſens moral, eſt la plus précieuſe faculté de notre être. On fait tout ce qui eſt grand, tout ce qui eſt beau, avec ce ſens-là; on pourroit le perfectionner chez le peuple, avec des quatrains bien faits, & attachés à tous les monuments publics.

Nous avons depuis long-temps une académie des inſcriptions. Comment un ſi grand nombre d'hommes de mérite raſſemblés n'ont-ils pas ſenti la force d'une pareille vérité? Ne diroit-on pas que la raiſon n'a point de priſe ſur tout ce qui s'appelle *corps* en général, ou du moins ne prend ſur eux que très-difficilement? En vain les individus qui compoſent ces corps, changent, & ſe renouvellent avec les générations; l'amour-propre, la gloriole, les intérêts les plus meſquins ſe renouvellent auſſi avec elles; & ce qu'on appelle *eſprit de corps*, l'emporte toujours ſur la raiſon, & étouffe le génie pendant des ſiecles entiers. Ce n'eſt que de nos jours ſeulement qu'on commence à ſe familiariſer un peu avec les inſcriptions françoiſes. Il a fallu mutiler encore la langue latine pour l'hôtel de la monnoie, nommé tel par le peuple, mais *officina monetæ* pour les ſavants. Quelle pauvreté! Un marchand d'eau chaude, ſur le port Saint-Paul, ne s'eſt pas moins diſtingué pour orner ſon café, qui a quatre portes ſur la même face. On lit ſur la premiere, *clibanus;* ſur la ſeconde, *oecus ludi;* ſur la troiſieme, *exedra harmoniæ*, & ſur la derniere, *officina.* Il a, comme on voit, diſputé de génie avec l'académie des inſcriptions, & parfaitement réuſſi à ſe faire entendre des habitants du port Saint-Paul, de qui il attend ſa fortune.

J'aime mieux le coutelier qui a pris pour enſeigne, *un gros biſcuit plongeant dans un verre*

de vin de Malaga, & qui a écrit au-deſſous : *à la bonne trempe.*

L'érudit n'eſt que le voiturier du Philoſophe ; il lui apporte des matériaux : que les érudits ſe taiſent, & nous laiſſent faire des *inſcriptions.*

M. Vauvilliers, du college royal, depuis vingt-cinq ans ne ſort point de Pindare, il eſt acculé là. Dans tous les journaux vous verrez ſon nom inſéparable de l'ancien lyrique. Que nous dit, que nous veut dire ſon éternel traducteur ? M. Rochefort, ſon confrere, a rimé l'*Iliade* & l'*Odyſſée*, poëmes rebattus, traduits & retraduits ſans qu'ils ſoient lus davantage. Voilà du temps bien employé : or, tout cela ne vaut pas un quatrain de Pibrac.

CHAPITRE DCCCXXXVIII.

Enſeveliſſements.

SUR cent perſonnes qui meurent, ſoixante expirent ſans laiſſer un domeſtique pour les enſevelir ; mais il y a dans chaque rue une vieille ſervante toute ridée qui remplit cet office ; & c'eſt encore un objet de charité journaliere, que le *drap* qu'on livre pour envelopper tel pauvre trépaſſé. La vieille ſervante l'entortille, pour une bouteille de vin, dans le plus mauvais morceau de toile qui puiſſe ſe trouver ; même les gens qui laiſſent de la fortune ne ſont pas mieux traités. On choiſit toujours le plus mauvais drap du logis, & par ordre des héritiers & de l'épouſe ; puis un valet d'Egliſe (1) cloue le mort entre quatre

(1) Le petit peuple le nomme *croque-mort*, ainſi qu'il ap-

planches brutes en fredonnant une chanſon. Des Eccléſiaſtiques en ſurplis emportent le corps, en chantant le même *De profundis* qu'ils ont chanté la veille, & qu'il chanteront le lendemain : pour ſe déſennuyer, ils jaſent ou bâillent le long des rues, ou regardent les griſettes.

L'Anglois eſt toujours enveloppé dans un linceul de flanelle, & il ne deſcend point au tombeau que lavé & raſé; les cercueils ſont peints & garnis de clous à tête argentée. *Les champs de la mort*, a dit quelqu'un, *ſont par toute la terre nourriciers du Prêtre.* Mais les enterrements ſont hors de prix ſur les grandes paroiſſes de Paris : les économes en ce genre doivent ſe loger ſur les petites; il y a cent pour cent à y gagner.

Les billets pour le convoi portent que le mort ſera inhumé dans l'Egliſe, mais on ne fait plus que l'y dépoſer : tous les corps ſont tranſportés la nuit dans des cimetieres. On n'accompagne le corps que juſqu'à l'Egliſe, & les parents & amis ſont diſpenſés aujourd'hui de mettre le pied ſur le bord de la foſſe humide; un petit caveau banal les reçoit indiſtinctement, & puis ces corps vont trouver le grand air des campagnes. Cette ſage & nouvelle diſpoſition a concilié le reſpect qu'on doit aux morts, avec la ſalubrité publique : les apparences ſont ſauvées; on a l'air d'être en-

---

pelle les ſoldats du guet, (qu'il n'aime pas à cauſe de leur aveugle brutalité) *triſtes à pattes ;* ce ſobriquet met en fureur cette eſpece de milice, qui appeſantit alors les coups de bourrade, & qui bleſſe indiſtinctement tous ceux qu'elle rencontre : le petit peuple eſt toujours ſur le point de lui faire la guerre, parce qu'il n'en a jamais été ménagé. Le guet à cheval a pour ſobriquet, *les lapins ferrés.*

terré dans l'Eglise, dans sa Paroisse enfin, & l'on repose véritablement en pleine campagne.

C'est le contraire de ce que le mort a fait de son vivant; quelquefois pour se débarrasser, à la ville, des importuns & des parasites, il a fait dire qu'il étoit à la campagne, tandis qu'il restoit clos & enfermé chez lui.

CHAPITRE DCCCXXXIX.

D'un sot Livre.

Il a justifié dernierement les *lettres de cachet*; il a prétendu qu'elles n'étoient destinées qu'aux *beaux esprits*, qui *calomnioient* les *Rois* & les *Gouvernements*; que les *lettres de cachet* sont aussi *douces* & *humaines* qu'*utiles* & *salutaires*: ainsi l'opinion publique & raisonnable a ses contradicteurs.

Toute punition arbitraire est un crime envers la société, quand même cette punition seroit juste.

Point de doute que si la loi n'a pas prévu *tel délit*, la volonté d'un homme ne peut se mettre à la place de la décision de la loi, qui doit garantir à l'homme son premier droit, la liberté.

Un ennemi puissant vous porte des coups d'autant plus terribles qu'ils sont cachés; vous sentez le trait qui vous perce, vous ne voyez pas la main d'où il part; vous voilà séparé de l'univers entier; votre imprudence, ou votre erreur, ou votre jolie femme, sont métamorphosées en crimes; les passions particulieres, toujours plus exaltées que les autres, retiennent sous le poids des chaînes un

homme qui implore en vain la loi qui ne l'entend pas.

On multiplioit jadis les empriſonnements; on a vu des Miniſtres, ſans aucun motif d'intérêt perſonnel, uniquement pour ne pas refuſer à la haine d'autrui, ou d'un perſonnage titré, une horrible ſatisfaction, ſigner l'*ordre* de renfermer tel ou tel homme, & l'oublier enſuite comme s'il n'étoit plus.

Dépoſitaires de l'autorité, tremblez d'exercer ce miniſtere terrible! du fond de vos palais, jettez un regard vers les demeures affreuſes de la vengeance; au milieu de vos feſtins, entendez les profonds gémiſſements qui ſortent de ces cachots; repréſentez-vous enfin *la loi* qui, ſoit dans ce monde, ſoit dans l'autre, vous redemandera compte de ces hommes vexés, tourmentés pour les paſſions d'autrui.

CHAPITRE DCCCXL.

Secretaires-Rapporteurs.

Avez-vous eu le ſoin de voir mon Secretaire?
Allez-lui demander ſi je fais votre affaire.

Voilà les deux vers les plus plaiſants de notre langue; c'eſt un juge qui parle ainſi dans une comédie. Or, il eſt temps, je crois, qu'on anéantiſſe l'impôt imprudent & criminel, que les Secretaires-Rapporteurs exigent des plaideurs. Ils prennent des deux mains. Comme ils ſont dépoſitaires de toutes les pieces, n'eſt-ce point mettre la probité à une trop rude épreuve! Eh! ne voudra-t-on donc jamais voir combien l'or en juſtice eſt une

une arme terrible ! combien il y a peu d'ames d'une trempe assez forte pour n'être pas faussées ou endommagées de ses coups ! Comment se permet-on de commettre ainsi la fortune des citoyens entre les mains d'une bande de chétifs écrituriers, & d'autant plus dangereux qu'ils ne peuvent sortir de leur obscurité, & jouir de quelque espece de considération que par l'or qu'ils extorquent aux uns & aux autres ; en pure perte pour les parties, puisque recevant des deux mains, il n'est pas en leur pouvoir de faire gagner la droite & la gauche en même temps?

Il est juste que tout le monde vive de son métier, mais il ne l'est pas qu'on en ait un pareil ; qu'au sein de la justice & sous le glaive même de Thémis, des égrefins rançonnent leurs concitoyens, & que leurs rapines soient au point d'être passées en *loi* depuis long-temps.

Voici comme peignoit ces rapaces Messieurs un pauvre plaideur qui venoit de passer par leurs mains, il y a quelque cent soixante-huit ans, & qui paroît les avoir bien connus. Lisez, chers lecteurs, & voyez s'il est vrai que tout soit abâtardi en France, & si les Secretaires de nos Rapporteurs ont dégénéré de la vertu de leurs devanciers !

L'adieu du plaideur à son argent.

Adieu mon or & mes pistoles,
Adieu mes belles Espagnoles,
Adieu mes écus au Soleil,
. . . . . .
. . . . . .
Adieu mes amoureux testons ;
Adieu mes larges ducatons,
Adieu mes quarts d'écus de France :

Les copiſtes & les commis
Ne m'ont point laiſſé de finance,
Et m'ont pillé, mes bons amis.

Plaideurs qui avez des affaires,
Que dites-vous des Secretaires
Et des Clercs de vos Rapporteurs?
Que dites-vous de l'avarice
Et de l'humeur de ces voleurs,
Qui vendent ainſi la juſtice?
. . . . . .
En penſant faire vos affaires,
Peut-être ſerez-vous trahis
Par des coquins de Secretaires.
. . . . . .
Il faut être ſolliciteur :
Il faut gagner la bonne grace
Du Clerc de votre Rapporteur
Ou bien il eſt froid comme glace.

Vous l'irez voir cinq à ſix fois,
Mais ſi vous ne parlez François,
Et ne jettez deſſus la table
Vos pleines mains de quarts d'écus,
Vous le verrez inexorable,
Et vous ne lui parlerez plus.

Ne penſez pas qu'il ſe contente
De cet argent qu'on lui préſente;
Sachez que ce n'eſt jamais fait.
Si vous perdez cette coutume,
Il ne fera point ſon *extrait*,
Et n'aura ni encre ni plume.

Il faut dépenſer votre bien
Pour acheter ſon entretien

Et avoir l'oreille du maître ;
Encore n'eſt-il pas content
Si vous ne le ſavez repaître
De l'eſpérance d'un préſent.

En bien, amis lecteurs, qu'en penſez-vous? Ne pouvons-nous pas répéter en 1788 ce que diſoit ce pauvre plaideur dès 1624? Eſt-ce donc là la juſtice qui nous revient de l'étude des loix, de tant d'édits, arrêts, déclarations? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois brûler ces compilations, & créer un code tout nouveau où le bon ſens & la raiſon ſe fiſſent entendre, même des plus ignorants? N'eſt-il pas honteux qu'il faille uſer toute ſa vie à s'inſtruire de vos loix! Ne diroit-on pas qu'elles ont été rédigées par le même eſprit qui a compoſé l'alphabet Chinois? O! le ſublime effort de la raiſon! & l'on ſe fait gloire d'être Avocat, d'être Docteur en droit, d'être légiſte! Pauvre humanité!

CHAPITRE DCCCXLI.

Quinola.

C'EST le valet de *cœur*, comme *Guilery* eſt le valet de *trefle*.

O, chantres d'Ilion, d'Enée & de Gama!
La Renommée en vain prône à la terre entiere
Que vous êtes enfants du Dieu de la lumiere ;
Vous êtes moins connus cent fois que Quinola.

Par M. PERROT.

Les cartes, ſans l'imprimerie, auroient rendu ſtupide toute l'Europe. L'influence de ces cartons colorés eſt telle, que tout raiſonnement, tout eſprit diſparoît dès qu'on a les cartes en main. C'eſt alors une véritable éclipſe de l'intelligence humaine. Cette éclipſe eſt journaliere dans une infinité de maiſons où l'on ne fait que jouer; or tant que les jeux de cartes ſubſiſteront, il ne faut pas trop compter qu'un peuple puiſſe avoir l'enſemble de la dignité, du patriotiſme. Les plus grands changements politiques ſont dus à des occupations oiſeuſes, & celles-ci changent inſenſiblement le caractere des peuples. Les cartes ont diſtrait tous les eſprits; c'eſt un *opium* qui véritablement endort l'eſpece humaine. Il eſt capable de la tuer pour toutes les opérations grandes, utiles, nobles, généreuſes; il a enfin ravi à l'homme des villes la moitié de ſa cervelle, ce qu'Homere diſoit très-bien de la ſervitude.

On joue beaucoup moins à Paris, proportion gardée, que dans une petite ville de Province; mais on y joue encore trop, ſur-tout parmi la ſeconde bourgeoiſie, & ſur-tout pour les travaux & pour les études qu'on eſt obligé d'y ſuivre: ce ſont les femmes qui, ne connoiſſant qu'un plaiſir capable de les déſennuyer parfaitement, tuent ainſi le reſte des heures, aſſujétiſſent à un tapis verd tous les hommes qu'elles rencontrent, & les abâtardiſſent en les rendant ſédentaires, frivoles, mous & déſœuvrés comme elles. O! le ſot triomphe! Tuer le temps eſt un grand crime! Vous en répondrez, êtres intelligents qui uſez vos facultés intellectuelles ſur le chien du valet de pique & ſur la pertuiſane d'Hector.

Le profit des cartes tient lieu de gages à pluſieurs domeſtiques: qui croiroit qu'il y a des

maisons où la valetaille partage entre elle vingt-quatre mille francs par année !

CHAPITRE DCCCXLII.

Observatoire.

Je vois une maison royale, & il n'y a point de Roi. On me montre un trésor, & il n'y a point de richesses. Voici un observatoire sans télescope : je vois un arsénal sans armes.

Je remarquerai du haut de mon observatoire que l'Europe est aujourd'hui la seule partie de l'univers qui fasse du bruit sur la terre, & que dans l'Europe Paris est la ville qui occupe tous les regards. Je remarquerai qu'on croit que les Comédiens se connoissent en pieces de théâtre, parce que les lapidaires se connoissent en diamants, attendu que ce sont eux qui les mettent en œuvre ; Eh bien ! le plus éloigné de l'art, c'est le Comédien.

L'observatoire tombe en ruines, & les observations astronomiques se font par-tout ailleurs qu'à l'observatoire.

CHAPITRE DCCCXLIII.

Toilette.

Souvent dans un appartement fort petit, autour d'une toilette, un cercle contient toute la Monarchie. Les Ministres d'Etat, les Ambassadeurs des Cours étrangeres, les Cardinaux, les Prélats, les Généraux d'armée, les Maréchaux

de France, environnent une toilette, & tandis qu'on lui communique les affaires les plus importantes, la beauté ſe place une mouche en ſe regardant au miroir.

Peintres ! voilà de quoi caractériſer, à certaines époques, le Gouvernement monarchique, ſous des couleurs tout-à-la-fois riantes & véridiques; la toilette de Madame de P., celle de Madame du B., que n'ont-elles pas entendu ? Graves Hiſtoriens, vous vous creuſez le cerveau, vous voulez remonter juſqu'aux cauſes ! *il n'y a pas d'effets ſans cauſes*, dites-vous ? mais ce qui eſt vrai en phyſique, ne l'eſt plus en politique : laiſſez-là vos profondes recherches; les plus grands événements de ce monde n'ont point de cauſes, ou du moins elles ſont ſi légeres, les fils en ſont ſi imperceptibles qu'il faudroit des yeux de lynx pour les appercevoir.

Un ſeul témoin vaut mieux que cent gazettes ;
Dieux ! faites parler les toilettes,
Et nous ſaurons le ſecret des Etats.

Un Italien de retour à Rome, en 1764, diſoit, en parlant du Gouvernement François ; je vais vous expliquer cela, ſous les images qui m'ont frappé ; écoutez : d'abord j'ai vu le Roi de la Guerre qui faiſoit des Colonels de tout âge, & promenoit les régiments à ſon gré d'un bout du Royaume à l'autre ; j'ai vu enſuite le Roi de la Marine qu'on ſaluoit à coups de canon dans les ports ; j'ai vu le Roi des Finances bien courtiſé qui donnoit de l'argent à ſes bons amis ; j'ai vu enſuite le Roi des Prêtres qui enrichiſſoit maints Abbés en leur donnant à volonté les plus gros bénéfices ; j'ai vu le Roi des affaires étrangeres

qui travailloit tout seul à la paix, tandis que les autres faisoient la guerre; j'ai vu le Roi terrible de la Bastille, petit de taille, foible d'esprit; qu'on surnommoit *l'embastilleur*, & qui avoit cédé ce beau pouvoir à sa douce maîtresse; j'ai vu le Roi du *sceau* qui expédioit *des lettres de graces*, & dépendoit ceux que d'autres avoient condamnés à être pendus; j'ai vu le Roi des procès en robe qui faisoit gagner les jeunes solliciteuses ou ceux qui apportoient le *jaune saucisson*, toujours d'un goût d'autant plus exquis qu'il est moins mince; j'ai vu le Roi de la Police, qui gourmandoit la canaille, & l'envoyoit à Bicêtre sans appel; j'ai vu le Roi des eaux & forêts, qui s'opposoit de toutes ses forces au Roi des ponts & chaussées; j'ai vu le Roi de l'imprimerie qui permettoit ou défendoit un livre, une brochure; j'ai vu même le Roi des littérateurs, vieillard amoureux de la renommée, qui ôtoit ou donnoit de l'esprit aux gens, en édits verifiés, & les disciples de dire *il l'a dit :* tous étoient absolus, je vous jure, dans leur département. On m'a bien soutenu qu'il y avoit un plus grand Roi que tous ces Rois-là, & qui les cassoit comme verre; mais je ne puis pas décider exactement quel est le degré de sa puissance, car tiraillé en tout sens, ne sachant auquel entendre, il passe les trois quarts de sa vie à faire ce que les autres Rois veulent qu'il fasse; mais aussi il les change à volonté, & les chasse un beau matin au grand contentement du peuple, qui reprend espérance & courage.

Cette facétie Italienne vouloit expliquer comme quoi tous les plans & tous les projets bons ou mauvais, se font & se défont au nom d'un seul; mais c'est ce pouvoir-là, toujours entier & toujours subsistant dans une seule main, qui de-

vient admirable & utile dans plusieurs circonstances, car les autres Gouvernements ne peuvent pas réparer leurs erreurs avec la même facilité, ni la même promptitude : ils meurent de leurs maladies. Ici la régénération tient à un ressort unique. Le remede immense & nécessaire peut s'appliquer en un instant, d'un bout du Royaume à l'autre, le revivifier, faire renaître pour le bien de l'ensemble les parties coupées & séparées; appaiser enfin le cri des peuples; le vrai Roi brise les simulachres, qui fuyent & disparoissent avec leurs détestables projets, & le calme renaît, parce que la plus grande faute politique est de l'avoir troublé, les grandes opérations d'Etat devant avoir le caractere solemnel de la marche de la Nature, *silence* & *repos*.

CHAPITRE DCCCXLIV.

Femmes-Auteurs.

Les femmes en tout temps ont été jalouses parmi nous de faire l'agrément des sociétés : eh ! pourquoi seroit-il défendu à l'esprit de passer par une belle bouche? De-là à la culture des lettres, il n'y avoit qu'un pas. Les conversations roulant sur les livres & sur les ouvrages de théâtre, les femmes qui n'ont point à remplir les états pénibles de la vie civile, au sein de leur doux loisir, ont dit : *faisons des livres*.

Si l'on ne défend point aux femmes la musique, la peinture, le dessin, pourquoi leur interdiroit-on la littérature? Ce seroit dans l'homme une jalousie honteuse que de repousser la femme dans l'ignorance, qui est un défaut aviliſſant. Quand

un être ſenſible a reçu de la Nature une imagination vive, comment lui ravir le droit d'en diſpoſer à ſon gré?

Mais voici le danger. L'homme redoute toujours dans la femme une ſupériorité quelconque; il veut qu'elle ne jouiſſe que de la moitié de ſon être. Il chérit la modeſtie de la femme; diſons mieux, ſon humilité, comme le plus beau de tous ſes traits; & comme la femme a plus d'eſprit naturel que l'homme, celui-ci n'aime point cette facilité de voir, cette pénétration. Il craint qu'elle n'apperçoive en lui tous ſes vices & ſurtout ſes défauts.

Dès que les femmes publient leurs ouvrages, elles ont d'abord contre elles la plus grande partie de leur ſexe, & bientôt preſque tous les hommes. L'homme aimera toujours mieux la beauté d'une femme que ſon eſprit; car tout le monde peut jouir de celui-ci.

L'homme voudra bien que la femme poſſede aſſez d'eſprit pour l'entendre, mais point qu'elle s'éleve trop, juſqu'à vouloir rivaliſer avec lui & montrer égalité de talent, tandis que l'homme exige pour ſon propre compte, un tribut journalier d'admiration.

Ces ſentiments, cachés dans le cœur de tous les hommes, ſe réveillent avec force quand ils ſont en maſſe. Par exemple, les pieces que les femmes donnent au théâtre ſont jugées avec une rigueur exceſſive. Il n'y a qu'un ſeul homme qui ſouffre; c'eſt l'amant: & cette idée-là même rend plus ſéveres les autres ſpectateurs.

La galanterie n'exiſte donc pas dans le public raſſemblé pour juger les productions d'une femme, il s'en faut bien; comme chacun voudroit être l'amant, nul n'eſt ami alors; & tous les hom-

mes ont une diſpoſition ſecrette à rabaiſſer la femme, qui veut s'élever juſqu'à la renommée. Cet amour-là leur déplaît; car c'eſt bien aſſez d'être ſubjugué par la beauté, ſans l'être encore par les talents. D'ailleurs, comme la femme eſt aſſez inexorable, quand elle juge ce qu'elle n'aime pas, les femmes-auteurs paient ce jour-là pour tout leur ſexe. Un triomphe éclatant ſeroit fort allarmant pour l'orgueil & pour la liberté des hommes.

Comme il n'y a rien de plus éloigné de la femme, que la véritable humilité, c'eſt-là préciſément la vertu que l'homme voudroit lui inſpirer, & c'eſt à celle-là même qu'elle ſe refuſe le plus conſtamment. La femme ſe reſſouvient toujours de ſes privileges, même en oubliant ſes devoirs.

Ainſi à travers tous les compliments dont l'homme accable une femme, il craint ſes ſuccès; il craint que ſa fierté n'en augmente & ne mette un double prix à ſes regards. L'homme veut ſubjuguer la femme toute entiere, & ne lui permet une célébrité particuliere, que quand c'eſt lui qui l'annonce & qui la confirme. Il conſent bien qu'elle ait de la réputation, pourvu qu'on l'en croie le premier juge & le plus proche appréciateur.

Une femme qui écrit doit faire exception, on en conviendra; car les devoirs d'amante, d'épouſe, de mere, de ſœur, d'amie, ſouffrent toujours un peu de ces ingénieuſes diſtractions de l'eſprit, & l'homme tremble que les qualités du cœur ne viennent à ſe refroidir au milieu de l'enchantement de la renommée. Il deſire enfin qu'elle ne ſoit ſuſceptible qus d'une ſorte d'enchantement; de celui-là que l'homme voudroit inſpirer excluſivement.

Encore ſi les femmes s'emparoient de la ſcien-

ce ; mais non, elles prennent les légéretés, les fineſſes, le ſentiment, les graces originales de l'imagination, la peinture de nos défauts, & elles font tout cela ſans études, ſans colleges, & ſans académie.

Elles devinent le pédant à la troiſieme phraſe, & trouvent de l'eſprit à celui qui a placé à propos un ſilence. Voilà ce que ne pardonne pas la tourbe médiocre des eſprits, qui voudroit exiger des femmes un perpétuel aveu d'infériorité.

Mais n'aurions nous pas perdu, ſi nous avions été privés des écrits de la diſciple fidelle du malheureux Abailard ? Ayons du moins quelque reconnoiſſance pour l'illuſtre *Iſaure* la belle maîtreſſe de *Pétrarque*, l'ingénieuſe *Scudéry*, l'épicurienne & galante *Ninon*, la fameuſe *Chriſtine*, la charmante *la Suze*, la ſéduiſante *Mancini*, l'inimitable & tendre *Sévigné*, la généreuſe *Rambouillet*, la maligne de *la Sabliere*, la voluptueuſe *Ville-Dieu*, la vertueuſe *Chéron*, la ſage & ſenſée *Lambert*, l'amuſante *d'Aulnoy*, la célebre *Dacier*, la modeſte *Bernard*, l'enjouée & vive *Louvancourt*, la ſavante *Luſſan*, l'aimable *Staal* & l'immortelle *Deshoulieres*.

Et notre littérature ne s'eſt-elle pas enrichie des lettres ſur l'Italie par Madame *du Boccage*; des romans de Madame *Riccoboni*, écrits d'un ſtyle ſi pur, des ouvrages de Madame la Marquiſe *de Sillery*, où l'inſtruction raiſonnée eſt à chaque page, de ſon *Théâtre moral*, qui remplit ſi parfaitement ſon titre ; des compoſitions originales de Madame la Comteſſe *de Beauharnais*, où l'eſprit, le ſentiment & la connoiſſance du monde, ſont ſi bien fondus enſemble ; du pinceau mâle & hiſtorique de Mademoiſelle *Kéralio;* des imitations embellies de Madame la Ba-

ronne *de Vaſe* & de Miſs *Wouters* ſa ſœur? N'a-t-on pas lu avec plaiſir les vers de Madame d'*Antremont*, de *Laurencin*, de Mademoiſelle *Gaudin*; Madame *Benoît*, Madame d'*Aubanton*, Madame *Monnet*, Madame d'*Ormoy*, Madame de *Gouges*, qui doit tout à la Nature, nous ont donné des écrits où l'on trouve de l'intérêt, de l'imagination, des tableaux fideles de nos mœurs. Et s'il faut un luxe aux grandes ſociétés, quel luxe plus heureux & plus agréable que les ouvrages d'un ſexe, où nous aimons à aller chercher les idées & les ſentiments qui repoſent au fond de leur ame, & qui ſe développent peut-être avec plus de franchiſe dans leurs écrits que dans leurs regards & dans leurs paroles.

CHAPITRE DCCCXLV.

Cuiſinieres.

Les femmes ont les organes plus délicats, le goût plus fin; elles le conſervent plus long-temps, en s'abſtenant plus que les hommes de liqueurs ſpiritueuſes, & de tout ce qui émouſſe les papilles (ou mamellons) de l'extrémité de notre langue. Les cuiſiniers ont tous le goût brûlé à cinquante ans; les cuiſinieres à cet âge ſont encore bien. Les animaux femelles enfin ſont plus propres que les mâles.

Si j'étois un des favoris de l'Empereur du Japon, je lui inſinuerois une belle ordonnance pour que la fine pâtiſſerie, les ſucreries, les deſſerts, fuſſent apprêtés par les plus jolies filles de la Cour, & que cet eſſaim ſe renouvellât tous les cinq ans;

un autre eſſaim qui n'auroit pas ce talent, formeroit autant d'échanſonnes vêtues en Hébé pour ſervir à boire à l'Empereur & à quelques convives de diſtinction. Les Dames, qui orneroient la table impériale ſeroient ſervies par de jeunes Pages vêtus en Amours, en Adonis, en Zéphirs : durant le repas, une ſymphonie douce & variée flatteroit les oreilles. Le ſignal pour ſortir de table ſeroit un ballet bachique, exécuté par ceux & celles qui auroient ſervi les convives. Une marche bien cadencée conduiroit ces convives dans leurs chambres à coucher, ou du moins hors du palais.

Michel de Montaigne étoit d'un caractere gai ; il en fut redevable, dit-il, à ſon pere, qui le faiſoit réveiller au ſon d'une joyeuſe ſymphonie. J'en renouvellerois l'uſage dans tout l'Empire japonois. L'allégreſſe naturelle ou artificielle détourne de bien des crimes, & même excite le deſir de plaire à tous, ou du moins la crainte d'attriſter autrui.

Vivitur ingenio. L'Empereur à ſa droite auroit alternativement, & par droit d'ancienneté un Fontenelle, un Chaulieu, un Comte d'Argenſon, qui feroient à propos les frais de la converſation, ſuivant cet adage irréfragable : (*les morceaux* caquetés *ſe digerent le mieux.*)

A la gauche de Sa Majeſté Japonoiſe ſeroit une quatrieme Grace, ou une Pſyché, ou une dixieme Muſe, ou une Ninon, une merveille vivante & ſenſible, une Roſiere jolie, ſage & ſpirituelle ; le chœur alors chanteroit quelques diſtiques, où la bienfaiſance ſeroit exaltée. Toute bonne action eſt un cordial qui rajeûnit ; c'eſt une véritable panacée qui préſerve de tous maux, ou qui les guérit.

Le fameux *Diem-perdidi* n'auroit jamais lieu, & je tâcherois qu'on créât douze charges de *meſſagers propices*, leſquelles n'apporteroient aucun émolument pécuniaires. Ces anges de la bienfaiſance impériale auroient des dromadaires ornés de palmes, de fleurs de grenades, de roſes, de laurier. Ils feroient à leurs dépens, & en toute diligence leurs courſes, pour annoncer une grace, une faveur demandée, ou inattendue, un acte d'équité impériale.

Voilà les rêves que l'on fait lorſqu'on attend ſon ſouper & que l'on n'a qu'une cuiſiniere; mais ſi elle eſt bien choiſie, on peut goûter encore quelques mêts délicats qui ſur-tout n'offenſeront point la ſanté.

Il ne faut pas exiger à Paris que la cuiſiniere deſirée ſache la pâtiſſerie, mais *bouillons*, *coulis*, *blond-de-veau*, & autres apprêts uſuels, *gelée*, *compotes*, & c'eſt bien aſſez; car la pâtiſſerie eſt un art à part.

Les cuiſinieres picardes ont le goût plus fin que les autres; après elles viennent les Orléanoiſes & les Flamandes; les Normandes ſont ſous tous les rapports les plus mauvaiſes de toutes. Les Bourguignones ſont les plus fidelles. C'eſt une trouvaille qu'une bonne ſervante; il faut la choiſir entre quatre-vingt-dix ſujets: leurs gages ſont ordinairement de cinquante écus par an; mais c'eſt le moins qu'on puiſſe donner. Les ſervantes à Paris ont la moitié moins de travail que dans les Provinces, mais auſſi elles ne ſont pas dans la confidence de leurs maîtreſſes: on a moins d'égards, de ſoins & d'attention pour elles; elles ſont réduites, pour tout divertiſſement, au caquetage du palier, & à médire chez la fruitiere de tout ce qui ſe fait dans la maiſon bourgeoiſe qu'elles

quittent ſans peine & ſans chagrin pour entrer dans une autre où elles ne s'attacheront pas davantage.

CHAPITRE DCCCXLVI.

Le Lundi.

L'EXTRÊME indigence d'une certaine partie du peuple n'a que trop ſouvent ſa ſource dans les dépenſes faites au cabaret le *lundi;* tous les ouvriers chomент ce jour-là; c'eſt chez eux une vieille & indéracinable habitude. Encore ſi le vin étoit bon! Je deſirerois quelquefois que le mauvais vin fût extrêmement cher; puis je me rétracte. Les finances du Roi gagnent à l'extrême intempérance de ſes ſujets; elles s'enrichiſſent de ce qui tue le peuple.

Les vins même qu'on boit aux environs de Paris, ou trop verts, ou adoucis par des mixtions funeſtes, occaſionnent différentes maladies. Les Curés devroient ſe réunir aux prépoſés de la police pour arracher le peuple à ces débauches groſſieres qui l'abrutiſſent, qui enlevent aux enfants des manouvriers le pain de la ſemaine.

Il eſt de fait que le peuple abſorbe la plus belle portion de ſon gain dans les tavernes & les guinguettes, qui ſont plus peuplées les Dimanches & les fêtes, que les autres jours. Les ouvriers font ce qu'ils appellent le *lundi* & même le *mardi.* Voilà deux jours de la ſemaine pour la fainéantiſe & la boiſſon. Comment permet-on que les cabarets ſoient ouverts indiſtinctement à toute heure & dans les jours de travail, lorſque ces lieux deviennent l'aſyle de la groſſiereté & de l'intem-

pérance? On ſeroit tenté, en voyant les déſordres qui naiſſent de la fréquentation des cabarets, de ſouhaiter que la loi de Mahomet fût en vigueur en France; mais ce ſeroit ſe priver d'un des principaux bienfaits de la Providence, qui n'a fait naître la vigne que pour le bien de ſes enfants.

D'ailleurs ne doit-on rien paſſer à ces malheureux qui ſont condamnés à des travaux pénibles, & qui la plupart du temps ne vivent, je l'atteſte, que de fromages ou de quelques fruits? Ils n'ont guere que le vin pour conſolateur. Lui ſeul leur fait oublier leurs peines & leurs fatigues; lui ſeul fait charmer l'ennuyeuſe monotonie de leurs travaux groſſiers. Laiſſons-leur donc le vin, mais empêchons les mêlanges mortels des cabaretiers; diminuons le nombre de ces empoiſonneurs, & celui des guinguettes. Faiſons ſur-tout diſparoître d'au milieu de nous cette infernale fiſcalité, qui eſt la cauſe de tous nos maux.

CHAPITRE DCCCXLVII.

Contre-poiſons.

L'HOMME, environné de ſubſtances capables de porter le trouble dans ſes organes, n'a point l'inſtinct qui conduit la brute. La brute devine le poiſon, diſtingue les végétaux vénéneux, & nous, nous ſommes continuellement expoſés aux atteintes de la ſcélérateſſe; elle apprête ſes poiſons, & nous les prenons ſans défiance.

On a vu des ſcélérats donner des poiſons qui endormoient: cette perfidie, qu'on ne peut ni éviter ni connoître, qui préſente en careſſant un breuvage

breuvage funeſte, tient le premier rang parmi les crimes : c'eſt le plus lâche des attentats. L'aſſaſſin a de l'audace. Ici l'ame la plus méchante & la plus abjecte manifeſte ſa cruauté. Ces armes terribles de la trahiſon épouvanterent les Magiſtrats : ils traiterent comme empoiſonneurs, & à juſte titre, ceux qui n'avoient formé que le projet d'endormir ; car, puiſqu'ils ne connoiſſoient point la nature du poiſon, pourquoi n'en auroient-ils pas été reſponſables ?

L'adminiſtration a fait ce qu'elle a pu pour avertir le peuple des riſques qu'il couroit ; elle a multiplié les avis & les ordonnances.

Le lait, le plus doux des aliments, devient vénéneux, lorſqu'il a ſéjourné long-temps dans des vaſes de cuivre. On les a proſcrits, & l'on n'en voit plus. Mais les poëlons donnent encore aux enfants des douleurs de colique ; les caſſeroles de terre enduites d'un vernis coloré où entre la chaux de plomb, nuiſent à la ſanté du pauvre ; on lui répete ces avertiſſements dont enfin il profite.

On n'a donc point négligé d'inſtruire le peuple ſur les dangers qui l'environnent ſans ceſſe. Avant que les ſciences utiles ſubjuguent de proche en proche toutes les claſſes de la ſociété, & qu'elles préviennent les crimes de l'ignorance, il faudra encore du temps ; mais on a tenté, de diverſes repriſes & par différentes inſtructions, de faire deſcendre ces lumieres dans les dernieres claſſes, jadis trop livrées à l'oubli ; le miniſtere les ſurveille mieux aujourd'hui & avec un ſoin paternel ; les ſecours pour les noyés, pour les aſphixiés, pour ceux qui ont avalé quelques liqueurs dangereuſes, ſont prompts & répandus partout.

CHAPITRE DCCCXLVIII.

Payer ſon terme.

COMBIEN parmi vous pâliſſent, mes chers & pauvres Pariſiens, en liſant ſeulement le titre de ce chapitre *payer ſon terme !* Il rend un ſon lugubre; non, on ne ſauroit reculer ce payement. On s'arrange avec ſa marchande de modes, qui a déja gagné le double du prix de ce qu'elle vous vend, quand vous ne lui en payez que la moitié; on s'arrange avec ſon perruquier, qui ſait très-bien & qui avoue même qu'il doit être le dernier des créanciers qu'on paye. On s'arrange avec le limonadier, dont le garçon vous parle du *mémoire* de ſon *bourgeois*, & qui n'en parle plus, ſi vous lui perſuadez qu'il faut qu'il aille aux *Variétés amuſantes* (1), en lui donnant *trente ſols*. On s'arrange avec ſon épicier, avec ſon boucher, avec ſon tailleur, même avec un Juif, mais on ne s'arrange point avec ſon principal locataire.

Oui, ſi tous les trois mois vous ne le payez pas le *huit*, le lendemain à ſept heures du matin, il vient vous dire, *c'eſt aujourd'hui le neuf, & voilà ma quittance :* ſi vous héſitez, il ajoute, *la premiere choſe qu'on paye ici, c'eſt ſon terme.* Puis il regarde tous les meubles & dit : *au reſte, ſi vous êtes géné dans le moment, vous*

(1) Pour qui voit les choſes avec les yeux de *Démocrite*, tout Paris eſt le grand théâtre des *Variétés amuſantes*; mais je parle ici d'une petite ſalle de ſpectacle qui porte ce nom, & que les Comédiens François jalouſent plus que tout autre.

avez là quelques glaces que je vais emporter, & puis cette commode dont mon beau-frere le tapiſſier pourra vous faire bon parti...

Un principal locataire eſt un créancier impitoyable, qui vous apparoît à chaque quartier, mais il eſt talonné lui-même par le propriétaire qui doit à ſon maçon, & qui rejette ſon inflexibilité ſur les receveurs des trois vingtiemes, qui font pleuvoir les *commandements de par le Roi*, parce qu'ils ſe les font enſuite rembourſer au triple.

Ainſi il faut de toute néceſſité payer ſon terme, au mois de *Janvier*, d'*Avril*, de *Juillet* & d'*Octobre*. Grandes rumeurs ces jours-là dans toutes les maiſons : ſi vous ne faites pas la viſite pour le payement, vous en recevez une avec *papier timbré*; tous les huiſſiers ſont en l'air, on aſſigne à droite, on ſaiſit à gauche; les principaux locataires ſont privilégiés & ne laiſſeront pas ſortir la *niche* en velours du *petit chien*; & dans les fauxbourgs où les payements ſont plus difficiles encore, & où les principaux locataires ſont moins polis, ils prennent un ton furieux & menaçant, parlent de *Commiſſaires*, de *ventes ſur le carreau*, ferment eux-mêmes les portes des allées, & veillent à ce que l'enlevement nocturne des meubles n'ait pas lieu. C'eſt donc le plus énorme *délit* que l'on puiſſe commettre dans une maiſon, que de ne pas payer ſon terme. On paſſe ſur tous les autres péchés, excepté ſur celui-là.

Une fille d'une conduite équivoque, qui paye réguliérement ſon terme, devient tout de ſuite une très-honnête fille. Celle qui ne le paye pas, fut-elle la plus ſage & la plus vertueuſe du quartier, eſt rangée bien au-deſſous d'une racrocheuſe. On n'a enfin la figure d'un honnête homme & d'une

honnête femme, que lorſque l'on a ſatisfait le principal locataire, dès que le quartier eſt *échu*; il ne ſalue même que ceux qui l'ont payé avec cette ponctualité.

Dans les fauxbourgs, il y a trois à quatre mille ménages qui ne payent point leur terme, & qui promenent tous les trois mois, de galetas en galetas, des meubles dont la totalité ne vaut pas quatre-vingt francs; ils déménagent piece à piece ſans payer, & laiſſent ſeulement un de leur meubles pour dédommagement, de ſorte qu'au bout de deux ou trois années ils n'ont plus de meubles. Le receveur de la capitation qui ne s'attendrit jamais, arrive de *par le Roi*, & s'empare du dernier.

Mais, grande joie dans le galetas quand le terme eſt payé, parce que le crédit chez le boulanger & chez la fruitiere augmente, s'allonge & ſe renouvelle après le paſſage critique. Ces pauvres gens ont un répit de trois mois. C'eſt pour eux une éternité de repos & de bonheur. Riches! vous ne ſentez pas cela; mais les anxiétés recommencent au quartier ſuivant. Le premier du mois on n'a plus que ſept jours, car il faut avoir un loyer de cent écus pour pouvoir aller, ſans reproches, juſqu'au *quinze*.

Il arrive quelquefois dans ces pauvres ménages qu'une femme, prévoyant quinze ou vingt jours d'avance qu'elle ne pourra pas payer ſon terme, envoye la tête de ſa fille chez les apprentifs coëffeurs. La pauvre fille, nouvelle Iphigénie, va tendre aux fers rougis, à des mains groſſieres & peſantes, leſquelles vont tirailler ſes longs cheveux, les tordre, les créper, les mettre en papillotes, va tendre, dis-je, à ces bourreaux, une tête innocente. On lui brûlera la peau où l'oreil-

le ; le peigne, conduit par une main novice, déchirera ſes tempes ; elle ſouffrira tout le long du jour le martyre, mais elle s'eſt ſoumiſe hélas ! à ce ſupplice douloureux pour gagner vingt ſols.

La voyez-vous entre deux *maſſacreurs*, verſant plus de larmes qu'elle ne recevra de deniers. Toutes les lourdes erreurs de l'apprentiſſage peſent ſur ſa jeune tête. Elle n'a qu'un miſérable caſaquin, & on la coëffe en ducheſſe. Elle n'a ni bas ni ſouliers, & l'on couvre ſa tête de trois livres de poudre & de deux livres de pomade. Mais l'édifice ſang goût annoncera qu'il a été dreſſé par des mains ignares, car l'on ne devient pas un *Léonard* du premier coup de peigne. On a tracaſſé long-temps les mortelles du bas étage, & offenſé leur neuve chevelure, avant que d'avoir oſé toucher à celle des divinités de l'Olympe.

C'eſt donc une groſſiere & ridicule architecture que notre pauvre Iphigénie rapportera à la maiſon paternelle. Elle aura le chagrin d'entendre qu'on ſe mocque encore d'elle dans la rue. On reconnoît, au contraſte de la tête & des pieds la victime gémiſſante de la parure. Elle fera ce métier durant quinze jours ; elle aura la tête écorchée pendant tout ce temps : on la décoëffera dix fois par jour pour la recoëffer tout autant ; mais elle aura gagné enfin de quoi payer le rude *terme*.

Ah ! Meſdames les bien parées ! non, on ne parvient pas du premier coup à bâtir ſavamment l'élégant édifice de vos cheveux. On a préalablement tourmenté ſoixante têtes indélicates pour mieux arranger la vôtre. Combien il en a coûté & de larmes & de petits grincements de dents à

votre ſexe dans les poudreux atteliers de la coëffure, pour que toutes les graces naturelles ſe jouent dans vos cheveux arrondis ou flottants. Y ſerez-vous fort ſenſibles, Meſdames? J'en doute. C'eſt pourtant une portion de votre ſexe qui vous a dérobé de telles ſouffrances; vous ſerez plus *belles* de ſes *tourments;* ne l'oubliez pas. Eh! que ce ne ſoit pas du moins pour vous une jouiſſance de plus!

On a imaginé de rendre les *principaux locataires* reſponſables de la capitation des *ſous-locataires*, ce qui occaſionne des débats perpétuels: on ne ſort pas ſans avoir exhibé ſa quittance. Les receveurs voudroient remonter juſqu'au déluge. Heureux qui eſt *Moine* ou qui loge en *chambre garnie!* il eſt à l'abri de ces éternels démêlés, avec les plus inſolents ſcribes de tous les bureaux poſſibles du beau Royaume.

Le *cendrier*, le marchand *de bouteilles caſſées*, le *gratte-ruiſſeau*, le *crieur de vieilles férailles* & *de vieux chapeaux*, ont leurs gîtes & payent *capitation.* Quand on voit toutes les rues peuplées à midi, on ne conçoit pas au premier coup-d'œil, où tout ce monde ſe logera le ſoir. C'eſt comme une *ruche* bourdonnante; chaque inſecte aîlé a ſa *caſe*, mais dans la *ruche* humaine, les *caſes* ſont prodigieuſement inégales. Ici dix inſectes ſont dans le même trou, tandis qu'un autre inſecte logeant des animaux qui le traînent, jettant dans les airs la fumée ondoyante de ſa graſſe cuiſine, occupe ſoixante fois plus de place.

Depuis trente ans on a bâti dix mille maiſons nouvelles, & il y a plus de huit mille appartements qui ſont vuides. Eh bien, quand vous voulez vous loger, vous êtes fort embarraſſés, à cauſe

des convenances. On ſe loge auſſi plus grandement qu'autrefois. Il eſt très-difficile de décider ſi la population de Paris a baiſſé ou s'eſt accrue depuis quarante ans; je crois qu'elle a baiſſé. Les petites locations ont infiniment plus de concurrents que les autres. Il y aura cent perſonnes qui ſe préſenteront, pour une chambre de cinquante écus; & un hôtel de douze mille livres de loyer portera long-temps *écriteau:* proportion gardée, le pauvre paye plus cher ſon appartement que le riche, & il en eſt de même pour tout le reſte; c'eſt-là la plus inconteſtable, la plus triſte & la plus inſtructive vérité, qui ſe trouve dans tout le cours de mon livre; & je ne l'ai fait, j'oſe le dire, que pour la bien inculquer, ſous différentes couleurs, dans la tête des Adminiſtrateurs préſents & futurs de la grande Police. C'eſt en protégeant le foible & le pauvre que les loix humaines développent leur plus haute ſageſſe; & c'eſt par-là que les Royaumes s'honorent dans la poſtérité la plus reculée.

Fin du Tome dixieme.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAP. DCCLXVI. *Erreur rectifiée.* Page 1
CHAP. DCCLXVII. *Suite du Précédent.* 6
CHAP. DCCLXVIII. *Mot du Czar.* 8
CHAP. DCCLXIX. *Projet.* 9
CHAP. DCCLXX. *Commis-Scribes.* 11
CHAP. DCCLXXI. *Ce qu'on appelle Philoſophe.* 14
CHAP. DCCLXXII. *Marais.* 15
CHAP. DCCLXXIII. *Comment ſe fait un mariage.* 18
CHAP. DCCLXXIV. *Les deux Crébillons.* 22
CHAP. DCCLXXV. *Les Eſpaliers de l'Opéra.* 30
CHAP. DCCLXXVI. *Conſtruction.* 31
CHAP. DCCLXXVII. *Hôtel des Menus-plaiſirs.* 33
CHAP. DCCLXXVIII. *Enigme.* 36
CHAP. DCCLXXIX. *Loge matelaſſée.* 38
CHAP. DCCLXXX. *Conſignations.* 39
CHAP. DCCLXXXI. *La Voirie.* 41
CHAP. DCCLXXXII. *Foin.* 42
CHAP. DCCLXXXIII. *Vente de tableaux.* 46
CHAP. DCCLXXXIV. *Architecture.* 52
CHAP. DCCLXXXV. *Graveurs.* 55
CHAP. DCCLXXXVI. *Ecole gratuite de deſſin.* 58
CHAP. DCCLXXXVII. *La Barriere du Trône.* 61
CHAP. DCCLXXXVIII. *Eaux de la Seine.* ibid.

CHAP. DCCLXXXIX. *Ironie.* 64
CHAP. DCCXC. *Dindons.* 65
CHAP. DCCXCI. *De Diogene.* 66
CHAP. DCCXCII. *Société Royale d'Agriculture.* 68
CHAP. DCCXCIII. *Fortes Têtes.* 71
CHAP. DCCXCIV. *Poulailler.* 75
CHAP. DCCXCV. *Marly.* 79
CHAP. DCCXCVI. *Fontainebleau.* 80
CHAP. DCCXCVII. *Saint-Germain en-Laye.* 83
CHAP. DCCXCVIII. *Huîtres.* 86
CHAP. DCCXCIX. *La chaîne des Galériens.* 89
CHAP. DCCC. *Affabilité.* 94
CHAP. DCCCI. *Le premier Décembre* 1783. 95
CHAP. DCCCII. *Inscriptions sur l'Hôtel-de-ville.* 98
CHAP. DCCCIII. *Loyer de Casseroles.* 101
CHAP. DCCCIV. *Administration royale des eaux de Paris & environs.* ibid.
CHAP. DCCCV. *Jesus-Christ.* 103
CHAP. DCCCVI. *Aumônes abondantes.* 108
CHAP. DCCCVII. *Enseignement contradictoire.* 110
CHAP. DCCCVIII. *Diversités.* 113
CHAP. DCCCIX. *La Fête de Saint Martin.* 118
CHAP. DCCCX. *Aspasie.* 119
CHAP. DCCCXI. *Jokeis.* 121
CHAP. DCCCXII. *Primeurs.* 124
CHAP. DCCCXIII. *Missions étrangeres.* 126
CHAP. DCCCXIV. *Filles de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement.* 127
CHAP. DCCCXV. *Mémoires.* 128
CHAP. DCCCXVI. *D'un Poëte comique.* 129
CHAP. DCCCXVII. *Les petites Affiches.* 130
CHAP. DCCCXVIII. *Ce qui frappe l'Etranger.* 131

CHAP. DCCCXIX. *Palais-Royal.* 132
CHAP. DCCCXX. *Suite du Palais-Royal.* 137
CHAP. DCCCXXI. *Suite du Palais-Royal.* 143
CHAP. DCCCXXII. *Triperies.* 147
CHAP. DCCCXXIII. *Arrêt de ſurſéance.* 148
CHAP. DCCCXXIV. *Millions.* 149
CHAP. DCCCXXV. *Catherine Vaſſent.* 150
CHAP. DCCCXXVI. *Docteur-Régent.* 151
CHAP. DCCCXXVII. *Complaintes.* 153
CHAP. DCCCXXVIII. *Satyres.* 154
CHAP. DCCCXXIX. *Tailleurs.* 156
CHAP. DCCCXXX. *Anciens Raccoleurs.* 164
CHAP. DCCCXXXI. *Tondeur de chiens.* 166
CHAP. DCCCXXXII. *Parlementaires.* 168
CHAP. DCCCXXXIII. *Hôtel de Louvois.* 173
CHAP. DCCCXXXIV. *Brochures politiques.* 177
CHAP. DCCCXXXV. *Caveau de la Sorbonne.* 179
CHAP. DCCCXXXVI. *Cheminées.* 182
CHAP. DCCCXXXVII. *Inſcriptions.* 187
CHAP. DCCCXXXVIII. *Enſeveliſſements.* 189
CHAP. DCCCXXXIX. *D'un ſot Livre.* 191
CHAP. DCCCXL. *Secretaires-Rapporteurs.* 192
CHAP. DCCCXLI. *Quinola.* 195
CHAP. DCCCXLII. *Obſervatoire.* 197
CHAP. DCCCXLIII. *Toilette.* ibid.
CHAP. DCCCXLIV. *Femmes-Auteurs.* 200
CHAP. DCCCXLV. *Cuiſinieres.* 204
CHAP. DCCCXLVI. *Le Lundi.* 207
CHAP. DCCCXLVII. *Contre-poiſons.* 208
CHAP. DCCCXLVIII. *Payer ſon terme.* 210

Fin de la Table du Tome dixieme.

TABLEAU
DE
PARIS.

TOME ONZIEME.

TABLEAU

DE

PARIS.

TOME QUATRIÈME.

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Sachez dans vos écrits, ſi vous deſirez plaire,
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévere.

BOIL.

TOME ONZIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIX.

On a interrompu ici le numéro des Chapitres pour favoriſer la célérité de l'impreſſion & ſervir l'impatience du public.

TABLEAU
DE PARIS.

Il fait bon crier un peu.

Il n'y a plus d'égliſe des Quinze-Vingts, qui tomboit en ruines. Il n'y a plus de porte Saint-Antoine, inutile & gênante; elle a été abattue, comme la porte Saint-Honoré, comme celle de la Conférence.

Il n'y a plus de petit Châtelet, qui interceptoit l'air de l'Hôtel-Dieu, & qui fermoit déſagréablement le paſſage fréquenté de la rue Saint-Jacques.

La riviere de Seine n'eſt plus cachée, tout au milieu de la ville, par les vilaines maiſons que l'on avoit bâties ſur des ponts; ces maiſons ſont tombées & tombent encore au moment où j'écris. Avec quel plaiſir j'apperçois ces décombres, & les accidents bizarres qu'offre leur démolition! Si rien n'eſt plus hideux à l'œil que ces bois pourris, ces platras, & ce jaune mortier qui lioit ces nids à rats, ils ſatisfont du moins,

en tombant, aux vœux des bons citoyens; aux miens, car j'ai jetté mon cri contre ces maſures, & la plume enfin a décidé le marteau; il s'eſt levé de toutes parts contre les traces de la barbarie. Eh! n'étoit-il pas temps de rendre à la ville, & ſon coup-d'œil, & la ſalubrité de l'air, en jettant à bas ces miſérables édifices qui menaçoient d'encombrer un jour le fleuve nourricier de la Capitale?

Accourez, étrangers, venez jouir du coup-d'œil que nous vous avons préparé : la ville a bien changé d'aſpect depuis vingt-cinq ans! nous avons tant fait la guerre aux Viſigots, nous avons tant crié dans nos livres, que les barbares n'ont pu endurcir leurs oreilles aux ſifflages aigus & prolongés de la dériſion; ils ſe ſont réformés malgré eux. Je me promene triomphamment ſur ces ponts dégagés, & je proſcris du doigt toute la rue de la Pelleterie pour achever le coup-d'œil.

Nous allons les pourſuivre encore dans leurs derniers retranchements, ces Viſigots, & nous vous promettons, dans un demi-ſiecle, une ville que l'Europe admirera, & qui fera paſſer nos premieres clameurs pour les cris d'un miſantrope farouche. Tant mieux.

Il fait donc *bon crier un peu.* Je n'y ai jamais manqué pour ma part, & j'en goûte aujourd'hui les fruits.

Et la très-ſainte loi *habeas corpus*, comme diſent les Anglois, ſi par exemple nous pouvions l'amener en France, à force de crier, cette liberté du corps vaudroit bien celle de la vue; cela vaudroit bien la démolition des maſures qui ſurchargeoient les ponts. Qu'en dites-vous, Lecteurs?... Patience.

Hauteur des maiſons.

Il a fallu mettre un frein à la hauteur démeſurée des maiſons de Paris : car quelques particuliers avoient réellement bâti une maiſon ſur une autre. La hauteur eſt reſtreinte à ſoixante-dix pieds, non compris le toît. Des malheureux bourgeois, dans certains quartiers, n'ont ni air, ni jour. Les uns ſouffrent, pour être obligés d'eſcalader journellement des eſcaliers auſſi longs que l'échelle myſtérieuſe. Les pauvres, qui les habitent par économie, paient la monture du bois, de l'eau plus cher ; les autres allument de la chandelle en plein midi pour faire leur dîné.

Cette élévation prodigieuſe contraſte ſinguliérement avec l'étranglement de nos rues. Nos grandes routes, où il ne paſſe des voitures que de temps à autre, ſont trop vaſtes, & nos rues, où il en paſſe des douzaines à la fois, ſont ſi étroites, qu'il y a des embarras continuels.

Le Mont-de-Piété a ſeul le privilege de n'être point aſſujetti, comme les maiſons particulieres, à une élévation déterminée. Lorſque les voiſins ſe ſont plaints de ſon exceſſive hauteur, ils ont été déboutés par arrêt. Comme c'eſt là le dépôt des gages mobiliaires de tout le public, on a beſoin d'un emplacement illimité. On eſtime qu'il y repoſe en dépôt de toute eſpece, une valeur de quarante millions. Rien ne fait plus trembler que l'idée d'un incendie qui dévoreroit ces dernieres reſſources de la portion pauvre & nombreuſe de la ville.

A vue d'oiseau.

Du haut des tours de Notre-Dame, on voit pêle-mêle les palais voluptueux & les hôpitaux, les salles de spectacle & les maisons de force. J'y ai compté deux cent quarante clochers environ, & il y en a davantage : les recomptera après moi qui voudra.

Que d'édifices dans cet espace étroit ! Les cours, les enclos, les jardins, en occupent la moitié. Où sont les gages de subsistance de tous ces hommes perchés les uns sur les autres ? Comment obligent-ils les habitants de ces vastes campagnes à semer, à labourer pour eux, à les nourrir enfin ? Tous les maux de la société sont réunis dans cette ville, & un ordre apparent y regne cependant ; c'est absolument le contraire de cette communauté de biens qui étoit en vigueur à Lacédémone, communauté cimentée sur l'esclavage des malheureux Ilotes.

En voyant cette enceinte peuplée, je pensois aux suites effroyables qu'auroit un tremblement de terre. Dieu ! préservez Paris d'un pareil désastre, deux minutes renverseroient les travaux de dix siecles. Les palais & les maisons ébranlées, les temples renversés, les voûtes se séparant, que deviendroit cette société errante, abandonnée à elle-même ? Et si, dans le sein de la paix & de la tranquillité universelle, les Magistrats sont accablés sous le poids des affaires ; si, pour arrêter quelques désordres, ils passent les jours & les nuits à imaginer les remedes, que feroit-on de ce peuple sans asyle ? Comment pourvoir à sa subsistance, habiller des hommes presque nuds,

reſſuſciter une ville immenſe couchée dans un vaſte tombeau entouré de ruines plus immenſes encore, que l'œil peut à peine meſurer? Je ne ſonge point à cette image que je ne me diſe: Oh! ſi le foyer étoit ſous ces tours! & mon imagination allarmée, ſe rappellant Lima, Meſſine, Lisbonne, voit le juge enſeveli ſous ſon tribunal, le Pontife ſous l'autel, le commerçant ſous ſes ballots. Que deviendroit l'ordre? Oh! c'eſt alors qu'on verroit combien la nature vis-à-vis d'elle-même, ouvre la porte à une licence effrénée; car l'homme eſt capable, dans ces terribles calamités, d'oublier tous les principes. L'avarice, la cupidité s'élanceroient au milieu des décombres & des feux, pour y chercher de l'or, au haſard d'être enſevelies ſous les débris; la clôture des vierges conſacrées à Dieu ſeroit rompue. On a vu, dans ces heures tumultueuſes, la pudeur & la chaſteté s'envoler avec le frein des inſtitutions; & c'eſt, ſans doute, une image trop vraie, que celle qui nous repréſente les peuples de Sodome & de Gomorrhe brutaux & criminels encore au milieu des flammes qui conſumoient leurs villes.

Dieu! écartez un tel fléau! Que l'homme ne ſe montre pas ſous cette forme hideuſe. Ces ſecouſſes imprévues font ſortir tous les vices du cœur de l'homme déchaîné du cercle des loix: elles ſont donc bienfaiſantes, ces loix que l'inſenſé outrage au fond de ſon cœur.

Il eſt vrai que le Financier ſeroit ſans or, la Ducheſſe ſans équipage, le Prélat ſans mître, l'Académicien ſans fauteuil, & ces images, je ne ſais pourquoi, font ſourire au milieu de tant d'autres terribles & ſanglantes. Ceux qui commandoient le jour d'auparavant ne trouveroient per-

ſonne qui leur obéiroit ; il n'y auroit plus ni maître, ni ſujet.

C'eſt un dicton à Paris, que, *ſans les prieres de quelques bonnes ames, la ville ſeroit abymée.* Quelques ames pieuſes le croient & le diſent : il faut les laiſſer dire & croire.

Mais s'il reſtoit des hommes, il y auroit une Police ; elle s'éleveroit ſur les ruines de la ville, elle deviendroit inexorable d'après la néceſſité & les circonſtances : & n'a-t il pas fallu faire marcher le bourreau ſur Lisbonne renverſée, & planter des potences parmi les décombres des maiſons. Les loix, dans leur pourſuite & dans leur vengeance, devinrent tout-à-coup auſſi convulſives que l'avoient été les entrailles du globe.

Un jour viendra que les pieces d'eau de Verſailles ſe changeront en marais, les berceaux s'obſtrueront, toutes les avenues ſe fermeront : car quand l'homme retire ſa main, la nature commence ſon ouvrage. Les végétaux naturels feront la guerre aux végétaux étrangers ; les chardons étoilés étoufferont les gazons, les touffes d'orties s'empareront des ſtatues, & des mouſſes verdâtres rongeront le ſein & les joues de ces ſtatues, de ces marbres dont on admire la beauté. La nature, qui s'étudie à effacer de toutes parts la main ſymétrique de l'homme, pouſſera les roſeaux vers le château ; une multitude d'arbres l'aſſiégeront, & prenant racine dans les fentes, écarteront les pierres & démoliront l'édifice ; les planchers ſeront à jour, le vent ſifflera, les armes ſeront effacées, & les ruines ſeront couronnées de ces végétaux qui rampent & qui s'élevent ; un cyprès croîtra au lieu où repoſe la majeſté royale, & le temps aura fait monter la végétation ſur toutes les parties de ce château

entr'ouvert, exposé de toutes parts à l'action des éléments.

Ainsi j'ai vu, en Allemagne, de ces châteaux que la guerre & le temps avoient démolis à moitié, couverts par des végétaux & des arbres de toutes especes, annoncer que la nature, maîtresse de son ouvrage, reprend toujours ses droits & plante ses enseignes immortelles sur les édifices les plus orgueilleux qu'a bâtis la main de l'homme.

Les deux belles rues,

Il n'y a rien de comparable, en Europe, à cette rue majestueuse & charmante qui lie la place de Louis XV à la place Royale : c'est le plus brillant assemblage de somptueux édifices, de maisons riantes, de parterres à l'angloise, de pavillons à la grecque, de spectacles de toute espece. Cette rue, dont la longueur est d'une lieue, offre une promenade continue, & deux trottoirs naturels, larges & ornés d'arbres, y sont foulés journellement par cent mille fantassins, tandis que, dans le milieu, le pavé étincelle sous des équipages élégants, & que la variété des personnes à pied, à cheval, en cabriolet, en carrosse, donne l'idée du mouvement perpétuel.

Cette superbe rue est encore susceptible de nouveaux embellissements ; tous les objets que l'on chercheroit vainement ailleurs, y sont rassemblés, & des fontaines d'arrosement garantissent de la poussiere les maisons & les passants, tandis que les locataires, sans sortir de chez eux, y jouissent d'un coup-d'œil unique.

De l'autre côté de la ville, on voit un Boule-

vard extérieur ; & l'on ſe promene ſous des arbres courbés en berceau. C'eſt encore une rue magique, dont l'immenſe longueur, la largeur & la variété font confeſſer à tout le monde qu'il n'y a rien de tel en Europe ; & de cette rue, ornée des plus beaux arbres & des plus beaux édifices, on arrive aux Invalides, à l'Ecole militaire, & au Champ-de-Mars.

Mais, pour compléter ces rares beautés, quand verrai-je une ſtatue équeſtre remplacer la Baſtille, & ce monument diſparoître à jamais ? Alors un nouveau pont couvrant la riviere, joindroit le Jardin Royal des plantes, aux belles terraſſes qui, à l'autre rive, couronnent la Seine.

L'entrée ſuperbe de Paris par le pont de Neuilly, & la place de Louis XV, eſt digne aſſurément de la Capitale de la France. La vue des quais, depuis Paſſy juſqu'à l'Arſenal, retrace à l'imagination les quais de Babylone. Les maſures qui ſurchargeoient les ponts, ne ſont plus, & ne formeront plus obſtacle à l'agrément de la vue, & à la ſalubrité d'un vaſte courant d'air.

Ce ſont des palais de fées qui couronnent les hauteurs de Paſſy, tandis que l'œil ſe plonge ſur ceux qui bordent la Seine de l'autre côté. Les Champs-Eliſées & les Tuileries ne forment plus qu'une ſeule & même promenade : toutes ces beautés frappent l'imagination la plus froide.

Terraſſes.

Je ne crois pas qu'il y ait ſur la terre un eſpace auſſi peuplé que Paris & ſes environs, à quatre lieues à la ronde. Montez ſur la terraſſe de Bellevue, vous découvrez l'étonnant baſſin où

Paris ſe développe à perte de vue, au milieu d'une multitude infinie de maiſons de plaiſance. Cette vue, comme dit le Suiſſe du lieu, vaut au Roi plus de *cent millions de revenu :* & le Suiſſe ne manqua point de répéter cette belle phraſe à l'Empereur Joſeph II, ainſi qu'il fait à tout venant.

Montez ſur la terraſſe de Saint-Germain, ſur celle de Meudon & de Saint-Cloud, ſur le donjon de Vincennes, ſur la butte de Sanois, perſpective nouvelle & immenſe, où figurent châteaux, villages & bourgs, qui tous fourmillent d'habitants.

La fertile & populeuſe vallée de Montmorenci offre un aſpect délicieux, & l'on ne trouve ſon pendant nulle part. Mais ce qui frappe dans Paris & dans ſes environs, ce ſont ces édifices, tous formés de grandes pierres de taille, qui s'élevent, ſous des formes élégantes, à une prodigieuſe hauteur. Ce ne ſont pas là ces petits cubes de terre cuite qui fatiguent à Londres, par la monotonie de ſes bâtiments de brique.

Lévites.

On peut prévoir la chûte d'un Empire ; mais qui peut deviner quel bonnet, quel ornement porteront les femmes l'année prochaine ? Qui peut prédire les métamorphoſes de la mode ? Eh ! qui l'eût dit, que ces robes majeſtueuſes, dont les plis touchoient le pavé du temple de Jéruſalem, & qui appartenoient ſpécialement à la tribu conſacrée à la garde de l'arche, entreroient dans les ajuſtements des femmes, & que les élégantes & les petites-maîtreſſes de Paris

s'habilleroient d'après ce modele antique & respectable ?

Coëffures.

La femme de Marc-Aurele, ce ſage Empereur, ne prenoit point ſa part de la philoſophie : il paroît qu'elle étoit bien extravagante ; car en moins de dix-neuf années, elle fit parade de trois cents coëffures différentes. Mais il paroît que les Grecs & les Romains, & même nos ancêtres, ont manqué de ce goût créateur qui imprime aux coëffures de nos jours *ce frais & ce moëlleux* qu'accompagnent toujours la grace & la variété.

Une femme diſoit : *J'irois à Rome y chercher la mode, s'il le falloit.* Quelle eſt cette déeſſe fantaſtique qui commande ſi impérieuſement ? C'eſt de ſon très-exprès commandement que tout ſe fait, que les plumes tombent & ſe relevent, que les chapeaux prennent toutes ſortes de formes, que les robes à l'angloiſe, la robe en chemiſe, la robe à la turque, le pierrot, le caraco, ont paru tour-à-tour ſur la ſcene ; que le fichu très-ample ſur le cou, nommé *fichu menteur*, donne l'idée d'une gorge ſaillante. Les rebelles ſe ſoumettent, ou plutôt il n'y en a point dans ſon empire. La toque & le peigne à chignon, ainſi que le cul de crin, ne peuvent ſe dérober à la mode ; elle établit comme une grace, ce qui étoit, il y a trois mois, un ridicule.

Malgré la mode, une jolie femme a la liberté des ornements accidentels, pourvu toutefois que ſa déſobéiſſance n'ait pas l'air d'une rebellion décidée, encore moins d'une conſpiration formelle ;

mais il n'y a point de femme assez audacieuse pour détrôner tout-à-coup la mode ; c'est par des dégradations savantes & bien ménagées, qu'une femme aimable ou jolie parvient à prendre à son tour le sceptre de l'empire ; les téméraires qui ont voulu tuer la mode en un jour, en ont été punies par la verge du ridicule & par les brouhahas publics.

Les Dames ont adopté, depuis peu, d'aller en cabriolet sans cavalier ; elles y vont seules, elles y vont deux, mais sans hommes ; on diroit qu'elles voudroient changer de sexe.

Le vêtement des femmes doit avoir un sexe ; & cet habillement doit contraster avec le nôtre. Une femme doit être femme des pieds à la tête ; plus une femme ressemblera à un homme, plus elle perdra à coup sûr.

Mais les femmes se rapprochent le plus qu'elles peuvent de nos usages. Elles portent actuellement les habits d'hommes, une redingotte à trois collets, des cheveux liés en catogan, une badine à la main, des souliers à talons plats, deux montres, & un gilet coupé.

Les femmes aiment ensuite l'équitation : elles sont prestes comme les hommes ; puis elles cultivent la chymie, la physique, & même la botanique. Le regne des lettres est passé ; les Physiciens remplacent les Poëtes & les Romanciers ; la machine électrique tient lieu d'une piece de théâtre.

Comme la physique entre par-tout, les femmes aiment à parler du feu universel répandu dans la nature, du véhicule de la flamme éthérée. La physionomie d'une jolie femme s'enlumine aujourd'hui & s'enfume auprès des fourneaux d'un Chymiste. Il y a trente ans que l'on analy-

ſoit le ſentiment; aujourd'hui on ne parle plus que du coup électrique. La muſique elle-même, quoique cet art ſoit infiniment perfectionné, n'inſpire pas aux femmes autant d'enthouſiaſme que leur en donne la chymie.

Cordonnier.

Il entre, il ſe met aux genoux d'une femme charmante : *Vous avez un pied fondant, Madame la Marquiſe* (prenant le ſoulier fait par ſon devancier); *mais où avez-vous été chauſſée? à Paris : ces gens-là ne raiſonnent pas. Vous avez dans le col du pied une grace particuliere; elle n'eſt point ſaillante dans ce ſoulier viſigot. Quoi! de la pouſſiere? Eſt-ce que vous marchez, Madame la Marquiſe? En ce cas, vous ne devez repoſer que ſur un point. Je ſuis glorieux d'habiller votre pied; j'en ai pris le deſſin; j'en confierai l'exécution à mon premier clerc, il eſt expéditif; jamais ſon talent ne s'eſt prêté à la déformation. Je vous ſalue, Madame la Marquiſe.*

Ce cordonnier porte un habit noir, une perruque bien poudrée; ſa veſte eſt de ſoie; il a l'air d'un greffier.

Ses confreres ont de la poix aux mains, des perruques rapées, du gros linge ſale; mais ils travaillent pour le vulgaire; ils ne chauſſent point les belles Marquiſes, & ils ne compoſent que des ſouliers viſigots.

Quelle diſtance entre la chauſſure d'une femme de qualité, & celle d'une maîtreſſe de penſion?

En 1758 j'ai payé trois livres quinze ſous la

même paire de ſouliers que je paie aujourd'hui en 1788 ſix livres dix ſous. Le cuir eſt moins bon, mais la chauſſure a plus d'élégance.

Apprentifs Médecins, Chirurgiens, jeunes Juriſconſultes, Clercs de Notaires, jeunes Officiers, Auteurs en herbe, Apprentifs en finance & en géométrie, &c. nous allions tous jadis à la comédie pour vingt ſous (& le ſpectacle entre néceſſairement dans l'éducation); il en coûte aujourd'hui quarante-huit ſous. Il n'y a point eu de gradation; tout eſt doublé de prix. Il faut obſerver les variations, parce qu'elles influent ſur la maniere d'être, & qu'elles expliquent, pour certaines claſſes d'hommes, la difficulté réelle de vivre; ce qu'un ſage gouvernement doit voir, calculer & apprécier.

Il y a des freres cordonniers; c'eſt une communauté de freres unis, faiſant des ſouliers. Ils vivent, comme les anciens Apôtres, du travail de leurs mains; ils chantent des pſeaumes, & battent le cuir, ce qui n'eſt pas incompatible: on peut prier & travailler en même-temps; les Religieux ont ſéparé le travail de la priere. Les freres cordonniers ont bien plus de reſſemblance avec les Diſciples de Jeſus-Chriſt, que tous ces Moines oiſifs logés dans des palais.

Les freres cordonniers ont la réputation de donner de bonne marchandiſe. Quand on eſt vraiment Chrétien, on eſt néceſſairement honnête-homme. Les freres cordonniers ſe ſont plaints à moi de la nouvelle taxe impoſée ſur les cuirs, qu'ils jugent trop forte, & onéreuſe au commerce; mais leur plainte avoit un air de réſignation qui prouvoit combien ils étoient ſujets ſoumis aux ordonnances du Prince.

Sur cent perſonne, il y en a quatre-vingt-dix

qui ne paient pas comptant leurs cordonniers ; il faut que les pauvres ouvriers faſſent crédit, ſans quoi ils auroient moins de pratiques.

Savetier.

POURQUOI le ſavetier a-t-il l'air plus content que le cordonnier? La Fontaine l'avoit déja remarqué avant moi : c'eſt qu'il eſt moins orgueilleux, & qu'il a toujours plus d'ouvrage qu'il n'en peut faire : on lui apporte la beſogne, tandis que le cordonnier eſt obligé de l'aller chercher. *Réparateur heureux de la chauſſure humaine*, il vit en plein air, tient peu de place, ce qui eſt le caractere du vrai ſage ; il chante & travaille, travaille & chante, & il a le droit de battre ſa femme quand elle eſt inſolente, privilege que les grands Seigneurs n'ont pas.

Au coin d'un carrefour, il regarde tous les paſſants ; c'eſt le premier témoin des événements publics, & le premier juge des rixes ; rien ne gêne ſa vue ni ſon prononcé ſur tout ce qui ſe paſſe autour de lui : s'il paroît imprégné d'une inſouciance philoſophique, il en ſort pour condamner ou abſoudre charretiers, fiacres, crocheteurs qui ſe diſputent ſans fin ; il éleve la voix, parle au public, & ſa ſentence prévaut.

Henri IV faiſoit raccommoder ſes bottes, & n'en étoit pas moins un grand Roi. Il n'y a pas ſoixante ans que les premiers bourgeois de la ville faiſoient reſſemeler leurs ſouliers. C'étoit donc autrefois une communauté nombreuſe ; mais comme il n'eſt rien de ſtable ſur la terre, rien à l'abri des outrages du temps, il n'y a plus de maîtriſe ; cependant, que le ſavetier ſe garde

bien de pouſſer la réparation d'un ſoulier juſqu'à le rendre abſolument neuf, il paieroit une amende.

Le ſavetier, vivant ſous l'œil de tout ſon quartier, ne connoît point cette fauſſeté hypocrite qui ſe cache dans les boutiques; il prend avec rudeſſe la main de la ſervante, & la barbouille d'un gros baiſer, en ſerrant amoureuſement ſa croupe; il connoît les cabarets des Pourcherons, des Boulevards, la différence, la qualité & le prix des vins, & il vit le dimanche avec les petits-maîtres de la Courtille; là, il a horreur de l'eau & des buveurs d'eau.

Il n'a jamais été aſſez riche pour entrer dans des lieux de proſtitution; & quand il travaille pour celles qui les meublent, il les oblige de venir à ſa boutique prendre le reſſemelage; ſa fille n'oſe les regarder, encore moins les imiter; elle eſt reſtée ſage, ainſi que ſa mere, ſous la loi du tire-pied, loi vivante & toujours agiſſante; ainſi que l'a démontré Taconet dans une de ces pieces fructueuſes qui ont enrichi Nicolet, & l'ont fait Seigneur de paroiſſe, tandis que le créateur de cette fortune eſt mort à l'hôpital.

L'heureux ſavetier donne publiquement un exemple de correction maritale; & les bourgeois, témoins de cet acte de vigueur (qui replace l'obéiſſance où elle doit être), ſoupirent de ne pouvoir en faire autant.

C'eſt un citoyen paiſible; car la ſeule choſe qu'il trouve à réformer dans le gouvernement, c'eſt la cherté du cuir devenu plus mauvais depuis qu'il eſt plus cher. Il eſt ordinairement fidele à ſa boiſſon, comme à ſa femme, car il aime l'unité en tout. Son domicile eſt fixe; & s'il a commencé la journée par l'eau-de-vie, il finit par l'eau-de-vie; s'il a commencé par le vin

ou par la bierre, il acheve par la même boiſſon. Les ſavetiers ſont plus gagner les Fermiers généraux, que ceux-ci ne ſont gagner les ſavetiers.

Ils ſe marient encore comme les anciens bourgeois de Paris ; ils dépenſent le jour de leurs noces le produit d'une année de leur travail : c'eſt un mal qui tourne au profit de la ferme ; mais quoi ! de temps immémorial ils aiment à boire ; le centre du bonheur pour un ſavetier, eſt le cabaret.

Il a un coup-d'œil de la plus grande juſteſſe : cet élégant qui paſſe, & qui fait le faraud, eh bien ! ſon ſoulier à été reſſemelé ; il a un bel habit, parce que le tailleur lui a fait crédit ; mais il n'a pas trouvé un cordonnier. Le ſavetier diſtingue tout cela ; il diſtingue encore les filles ſages & économes de ſon quartier ; elles font reſſemeler leurs ſouliers, tandis que les autres, gagnant de l'argent avec une coupable facilité, dédaignent le reſſemelage. C'eſt lui qui met des bouts neufs aux ſervantes ; il reconnoît à la chauſſure celle qui marche droit d'avec celle qui marche de travers. Il exerce un métier innocent, & pour peu qu'il ſoit abſent, on voit qu'il manque ; il eſt inhérent au carrefour, comme le carrefour l'eſt à la ville : à ſa mort, c'eſt un vuide, & les ſervantes font ſon oraiſon funebre.

Que l'on dédaigne encore un ſavetier, lorſque le beau monde s'étouffe pour aller voir ſa repréſentation ſur la ſcene. Taconet jouoit merveilleuſement les ſavetiers, & avec une telle perfection qu'il foibliſſoit dans le perſonnage de cordonnier ; c'eſt ainſi que Le Kain ne pouvoit ſortir de ſes rôles, ſans paroître au-deſſous de lui-même.

Je n'ai point connu d'Acteur plus naturel que Taconet ;

Taconet ; je l'ai toujours préféré à Préville. O Taconet ! tu n'es plus ; ta gloire eſt décédée, ainſi que celle du fameux comédien dont je n'ai jamais aimé le jeu en comparaiſon du tien ; j'ai vu ſouvent Préville grimaçant, bredouillant, & toi, tes graces étoient vraiment originales. Taconet étant une fois en colere, dit à ſon ennemi : Je te mépriſe comme un verre d'eau : quelle force d'expreſſion ! Il appelloit un rouleau de louis, *un cervelas jaune*. Et quand Nicolet, ſe jettant déſeſpéré entre ſes bras, venoit lui révéler la conſpiration ſourde des grands Comédiens du Roi contre ſon théâtre, Taconet ſe deſſinant diſoit à l'entrepreneur :

Portez chez les commis un jaune cervelas,
Vous ſortirez vainqueur de ces rudes combats.

Quelle profonde connoiſſance des bureaux ! comme en jouant avec vérité, il faiſiſſoit encore celle des caracteres !

Le ſavetier, qu'on mépriſe trop, a beaucoup de reſſemblance avec un légiſlateur moderne. Que fait celui-ci ? Continuellement occupé à réparer l'édifice des loix, il met inceſſamment du neuf contre du vieux, n'oſe arracher l'antique, oſe encore moins y ſubſtituer un neuf entier : c'eſt un reſſemelage perpétuel. Le neuf tient peu, lorſqu'il ſort des mains du ſavetier. Les loix nouvelles s'incorporent ſi difficilement avec les loix anciennes ; d'un côté le ſoulier grimace & bleſſe le pied qui le remplit ; de l'autre, le code des loix offre des bizarreries incroyables ; elles ſe repouſſent, & ne peuvent ſe fondre entr'elles. Hélas ! tous les modernes légiſlateurs ont travaillé en vrais ſavetiers.

Au reſte, je ne dois pas omettre, à la louange du ſavetier, qu'il eſt doué d'une modeſtie rare, & malheureuſement peu connue de tous les autres états. Logé comme Diogene, il dédaigne tous les titres faſtueux. On ne voit point inſcrit ſur le fronton de ſon attelier, *magaſin de ſavates*, ou *ſavetier du Roi, de la Reine, de Monſeigneur le Prince un tel...*, encore moins de *ſuivant la Cour*. Pareil ſéjour pourroit devenir funeſte à ſa vertu, & elle lui eſt trop chere, pour l'expoſer ainſi dans un pays d'ailleurs ſi ſujet aux orages. Une vie ſédentaire & tranquille convient ſeule à ſes talents, qui, de leur côté, ſuffiſent à tous ſes beſoins : auſſi ne le voit-on point, comme les cordonniers ou les maîtres des autres profeſſions, louer les bras d'autrui, & prendre un grand nombre de compagnons, ſur leſquels ils font des profits uſuraires. Il n'a beſoin que de ſoi, ne compte que ſur ſoi; & s'il lui arrive de former quelques vœux, c'eſt tout au plus de pouvoir obtenir une place de bedeau dans l'Egliſe de ſa paroiſſe. La robe & la baguette ſont pour lui le *nec plus ultrà* de ſon ambition. On ſent bien que les cloches entrent auſſi dans ſon département. Naturellement muſicien, on lui voit, la veille ou le jour des grandes fêtes, déployer ſes talents, jouer les airs les plus brillants, & s'en acquitter avec l'applaudiſſement général de tout le quartier. Le plus habile en ce genre, & le plus intrépide carillonneur de Paris, étoit ſans contredit, il y a quelques années, celui de Saint-Leu : j'en appelle à tous ceux qui, comme moi, ont eu le bonheur de l'entendre.

Lorſque le Cardinal de Rohan étoit à la Baſtille, des curieux voulant voir le priſonnier, que l'on promenoit à midi ſur la plate-forme, eſcala-

derent le grenier d'un pauvre ſavetier, dont l'étroite lucarne donnoit ſur ce château terrible. Il gagna un millier d'écus en prêtant ſa lucarne. Oh ! qu'il eſt curieux, le chapitre des cauſes finales !

Serrurerie.

La filouterie, fille du libertinage & de la pareſſe, étant devenue très-ingénieuſe, on s'eſt mis à contrebalancer l'induſtrieuſe fripponnerie, & il a fallu avoir recours à des ſerrures compliquées, qui ſont aujourd'hui des prodiges de méchanique. D'un ſeul coup de clef, on imprime le mouvement à une multitude de pênes, qui s'élançant tous en même temps, & dans tous les ſens, font tout à la fois douze ou quinze fermetures, & même davantage.

L'auteur de la ſerrure ne peut lui-même l'ouvrir s'il n'a pas la clef; tous les crochets, mûs par des mains adroites, n'y feroient rien.

C'eſt toujours la tentation qui détermine le délit; pour empêcher les vols, il faut ſouſtraire l'argent à la vue, & de bonnes ſerrures, alors, ſont le plus parfait ſupplément de la police. Depuis qu'une ſomme très-conſidérable peut être enlevée ſous un mince volume, il a fallu redoubler de précautions; elles ſont devenues multipliées, pour cacher ou pour défendre ces richeſſes concentrées, qu'un tour de main pourroit ſouſtraire. Telle ſerrure punit la main qui oſe la toucher: telle autre n'offre qu'un vuide apparent, & trompe l'œil le plus ſubtil : ici, il faut faire jouer un reſſort imperceptible & indevinable.

Les anciens ne faiſoient uſage ni de ſerrures ni

de cadenats : la Grece, ſi fameuſe par la perfection de tous les arts, n'avoit que des ſerrures de bois. Comme le naturaliſte reconnoît un animal à l'inſpection d'une de ſes dents, le politique pourroit juger des mœurs politiques & privées par la conformation des ſerrures : plus elles ſeront compliquées, plus la ruſe & l'artifice domineront ſur ces peuples. Les nations ſimples ont des ſerrures de bois; un loquet eſt toute la fermeture de la moitié de la Suiſſe & de la Savoye; ce même loquet eſt l'unique gardien des boutiques de Conſtantinople; point de verroux en dedans de la porte; la probité turque les rend parfaitement inutiles. La licencieuſe eſtampe du *verrou*, multipliée ſur nos quais, tient à des mœurs déja corrompues. Ainſi l'aſpect d'un verrou éclaire un obſervateur; ainſi le plus vertueux des hommes ſeroit celui qui habiteroit une maiſon de verre. Les peuples ſans verrou poſſedent les femmes les plus chaſtes. On ſent bien que je ne parle pas des pays où la polygamie foule aux pieds la premiere loi de la nature. Comme il ne peut point exiſter d'union entre un deſpote & ſon eſclave, il doit y avoir entre eux une réaction continuelle : l'un doit mettre tout en œuvre pour recouvrer ſa liberté; il doit limer continuellement ſes fers, tandis que l'autre eſt occupé ſans ceſſe à en forger de nouveaux. Les verroux, les ſerrures ne ſuffiſent même pas alors; la tyrannie eſt obligée de recourir à des moyens atroces qui font frémir l'humanité, & qui déshonorent la nature.

Un ſerrurier eſt devenu parmi nous un artiſte; mais s'il eſt le garant de la ſûreté publique, il ne l'eſt pas de ſa félicité : ſon ingénioſité prouve celle du filou & du voleur.

La ſerrurerie eſt encore un art de luxe; on

dore, on polit ces ſerrures ſavantes qu'on applique à un coffre fort & à un porte-feuille. Tel homme pâlit, s'il a oublié de fermer ſon ſecretaire ſous la clef induſtrieuſe qui ne le quitte jamais. L'amour, l'ambition, & la politique dépoſent leurs ſecrets ſous des bandes d'acier, dont le jeu exige d'être étudié; & l'artiſte prévoyant tout à la fois l'action du feu & celle de la violence, a déployé des connoiſſances aſſez étendues pour garantir des papiers fragiles de cette double attaque.

L'art enſuite a travaillé le fer pour l'unir à l'architecture; il s'eſt développé dans de ſuperbes grilles, qui ont l'avantage d'orner le point de vue, ſans le détruire. Le fer eſt devenu auſſi ſouple que le bois : on le tourne à volonté; on lui imprime la forme des feuillages légers & mobiles; on lui ôte ſa rudeſſe, pour lui donner une eſpece de vie. Ces ouvrages, qui abondent dans la capitale, joignent à la ſolidité, la richeſſe des ornements & de la décoration. On admire la rampe de la chaire de l'Egliſe de Saint-Roch, la baluſtrade du chœur de Saint-Germain-l'Auxerrois, & la grille du Palais.

Les grilles des nouvelles barrieres ſont d'un maſſif effrayant & d'un lourd gothique qui flétrit l'imagination : on diroit qu'on a voulu l'épouvanter d'avance, en lui offrant ce métal dans tout ſon brut. Les portes ont peine à tourner ſur leurs gonds; & c'eſt déja un péril que de les mettre en mouvement.

On a reproché à M. de Buffon d'avoir trop prodigué le fer au jardin du Roi; en effet, ces grilles multipliées paroiſſent rembrunir un peu la verdure, attriſter le jardin, & donner à une promenade l'aſpect d'une priſon, ou celui d'une ménagerie.

Les premieres chaiſes de poſte, inventées en 1664, étoient d'une forme peu agréable, & d'ailleurs lourdes & incommodes; la ſerrurerie, par les reſſorts liants qu'elle a imaginés, eſt parvenue à rendre ces voitures bien roulantes, & à leur donner des mouvements doux.

Hôtel du Lieutenant-Civil.

Il n'y a rien d'auſſi triſte au monde : on n'y voit que des viſages affligés, des orphelins, des veuves, des femmes mécontentes, des époux humiliés, des créanciers pourſuivant leurs débiteurs, & demandant la ſaiſie de leurs meubles, ou celle de leurs perſonnes : les procureurs, les clercs, les référés; dans tous les coins, l'accent, la plume, l'encre, le viſage de la chicane; le mari outragé, la femme maltraitée, le pere offenſé ſe préſentent; là, complaintes, pétitoires, ſéparations d'habitation, aſſemblées de parents, criées, licitations, tutelles, émancipations, ſcellés. Oh ! quelle tête doit avoir un Lieutenant-Civil du Châtelet de Paris, puiſqu'elle réſiſte à l'ennui & au dégoût de telles affaires !

C'eſt lui qui, au nom de la loi, donne le ſignal aux griffes des Huiſſiers. Avez-vous vu une meute affamée attendre le moment de la curée? Les chiens ſont prêts; ils reculent ou ils avancent; les portes ne peuvent s'enfoncer qu'à la voix du Lieutenant-Civil, & ſa langue eſt la clef de toutes les ſerrures.

Il a entendu plaider, le matin, il entend encore plaider, le ſoir; il eſt perpétuellement entre deux parties diviſées; il n'entend que des voix qui, d'un côté demandent de l'argent, &

qui, de l'autre en refuſent. Il faut qu'il envoye en priſon ceux qui ont promis indiſcretement d'apporter quelques livres de ce métal, & qui n'en ont pas ſur eux une once.

Autrefois, pour arrêter un débiteur, on employoit des recors, qui vous ſaiſiſſoient au milieu de la rue. On avoit le droit de ſe défendre, & il en réſultoit un combat, qui donnoit lieu de part & d'autre à des violences cruelles : une loi ſage & récente a nommé des Officiers qui ne font que vous ſignifier la contrainte par corps. Leur marche eſt diſcrete & décente; on ne leur fait point de réſiſtance, parce qu'ils font les choſes ſans ſcandale : tout ſe paſſe à petit bruit. J'ai vu un de ces Officiers ſignifier poliment ſon ordre à un débiteur qui étoit à table; il acheva ſon repas tranquillement, & il ſortit au deſſert, comme s'il étoit preſſé par une affaire urgente.

Les recors ne ſont donc plus expoſés à être tués comme ci-devant : ainſi la loi, quand elle vient à propos, peut réformer les plus terribles abus, puiſque celui-ci, très ancien, eſt tombé le jour même de la publication de la loi.

On a remplacé, en 1771, les décrets volontaires par un bureau, conſervateur des hypotheques. Cet édit fut auſſi un bienfait : car les décrets volontaires étoient longs, & prêtoient le flanc de tous côtés à l'avide chicane.

Le Prévôt de Paris, dont on parle dans toutes les ſentences, eſt un juge qui ne rend point la juſtice; c'eſt un fantôme : il n'y a que ſon nom qui domine ſes trois Lieutenants.

Le Lieutenant-Civil envoye en priſon pour dettes civiles; le Châtelet & la Conciergerie reſtent deſtinés aux criminels : l'hôtel de la Force ne renferme point de criminels.

L'argent ſaiſi va chez les Commiſſaires aux ſaiſies réelles ; ceux-ci ont bien les pinces les plus fortes pour retenir les deniers ; ils reſtent dans un milieu inflexible entre le pourſuivant & la partie ſaiſie.

Depuis l'établiſſement du Mont-de-Piété, on a remarqué qu'il avoit diminué les ſaiſies, les contraintes & les ventes de meubles par autorité de juſtice. Les Conſuls & le Châtelet voient moins de lettres-de-change proteſtées.

Le Mont-de-piété devient donc de jour en jour plus néceſſaire ; le prêt eſt monté à dix-huit millions ; les bâtiments de cet édifice ſont d'une hauteur exceſſive, & ont le privilege de s'élever à volonté. Rien n'eſt auſſi plaiſant que l'aſſemblage de tout ce qui s'y trouve.

Jean-le-Camus, après avoir été plus de quarante ans Lieutenant-Civil du Châtelet de Paris, crut qu'il ſauroit faire un teſtament. Jean-le-Camus ſe trompa : le ſien fut caſſé par arrêt du Parlement, à raiſon de pluſieurs nullités qui s'y trouvoient. Or, qui connoît les profondeurs de la coutume de Paris, ſi Jean-le-Camus ne la connut pas?

Les huit Claſſes.

Il y a dans Paris huit claſſes d'habitants bien diſtinctes ; les Princes & les grands Seigneurs (c'eſt la moins nombreuſe), les gens de robe, les financiers, les négociants ou marchands, les artiſtes, les artiſans, les manœuvriers, les laquais, & le bas peuple.

Il faut diſtinguer la robe en trois familles ; le barreau, l'égliſe, & la médecine : le barreau eſt compoſé d'une populeuſe cohorte d'individus,

qui ſemblent tous attaqués de la plus terrible boulimie. L'égliſe entretient une foule de petits collets, qui vont par bandes noires aux écoles de théologie. La médecine a encore ſes branches dans les guériſſeurs de toute eſpece, qui courent de maiſon en maiſon, la lancette ou la médecine à la main, ſoit pour raſſurer les gens qui ſe portent bien, ſoit pour traiter les malades, *hypocratiquement*, *galéniquement ou paracelſétiquement*.

Les financiers ſe ſubdiviſent depuis le fermier-général juſqu'au prêteur à la petite ſemaine. Les Agents de change, ces nouveaux crocodiles, occupent le milieu de ce corps dévorant, mépriſable, & bientôt mépriſé : car ſes excès vont en croiſſant.

L'eſprit du négoce & du commerce eſt abâtardi à Paris, & n'a point ce ton fier & haut des négociants provinciaux. Comme les grands n'achetent rien comptant, les marchands ſont obligés d'aller s'humilier tous les jours devant eux ou devant leurs domeſtiques. Il eſt ſingulier que ne payant pas, on les ſollicite encore d'acheter ; mais c'eſt qu'ils payent doublement ; & comme le marchand lui même n'exiſte que par le crédit, c'eſt ſur cette baſe réciproque qu'il ſe fonde. Si on ne le paye pas, il offre ſon bilan. Le riſque où ſont ces marchands de tirer à crédit d'une main, pour livrer la marchandiſe à terme, les rend défiants, craintifs & bas. Ce caractere une fois imprimé, ils ne le perdent plus ; ils le portent dans leurs actions, dans leurs manieres, & juſque dans leur luxe : c'eſt en vain qu'ils veulent ſe donner des tons ; leur air guindé & gauche les fait toujours prendre pour ce qu'ils ſont.

Les artiſtes leur ſont ſupérieurs, quoique moins

riches; ils ont un air d'indépendance qui imprime toujours de la grace & de la facilité. Les artiſtes, exerçant davantage leur eſprit, ont plus de goût dans ce qu'ils font : les peintres, les architectes & ſtatuaires ne ſont jamais que des artiſtes, tandis que le compoſiteur en muſique s'éleve au-deſſus de ce rang.

C'eſt par ignorance que la bourgeoiſie confond l'artiſte & l'homme de lettres; il y a entre eux une grande diſtance. L'homme de lettres eſt bien au-deſſus de l'artiſte : qu'on eût coupé les bras à Corneille & à Moliere, toujours euſſent-ils été Moliere & Corneille. Les gens de lettres forment une claſſe à part, *nobilitas litterata*,

Les artiſans paroiſſent les individus les plus heureux. Tirant parti de leur induſtrie & de leur dextérité, ils ſe tiennent à leur place, ce qui eſt auſſi ſage qu'infiniment rare. Sans ambition comme ſans vanité, ils ne travaillent que pour leur entretien & leurs divertiſſements; ils ſont honnêtes & civils envers tout le monde, parce qu'ils ont beſoin de tous les états. La vie des artiſtes & diſſipée, & quelquefois licencieuſe; celle des artiſans eſt rangée : on diroit qu'étant voués à des occupations plus utiles que celles des arts du luxe, ils en ſont récompenſés par le calme de la conſcience, & la tranquillité de la vie. Un menuiſier a un air de probité que n'a point le peintre en émail.

Quand on conſidere enſuite d'un œil philoſophique les oiſifs & les gens inutiles mêlés à ces différentes claſſes, tant de nobles mâles & femelles qui ont des prétentions à la nobleſſe *adamique*; les nobles en ſous-ordre, portant certificat des actions héroïques de quelqu'un de leurs aïeux; tant de greffiers, tant d'huiſſiers, de ſergents,

tant de clercs, tant de milliers d'eſtaffiers qui, ſous le nom de *commis*, aggravent l'impôt; quand on ajoute à tous ces gens, dont la triſte occupation eſt au moins un double mal pour la patrie, tant d'hommes à bandoulieres, noblement occupés à garder les lievres ou les lapins, tant de rentiers, qui n'ont d'autres emploi que celui de végéter, puis les cochers, les poſtillons, les palfreniers : ſi vous joignez à tout cela les nombreuſes colonies de Moines, de Chanoines, Chapelains, tous perſonnages bien endentés; l'on jugera avec effroi combien il y a peu d'hommes occupés à tirer du ſein de la terre les vrais biens, les ſeuls qu'on puiſſe regarder comme des richeſſes réelles. Ce ſont cependant les hommes de travail qui font la richeſſe de l'état, & ſans eux, tout languit, tout dépérit, tout meurt.

On a dit à Londres, la majeſté du peuple Anglois : on ne ſait à Paris comment nommer le peuple.

Des Etrangers.

Tous ces étrangers à qui l'on avoit vanté la ſociété de Paris, ſont tout étonnés de n'y point trouver de ſociété : chacun vit ici avec ſes habitudes particulieres, & dans une aſſez grande inſouciance ſur tout le reſte. Il eſt difficile d'entrer dans certaines maiſons, & perſonne ne reçoit habituellement les étrangers. Ils ſont donc réduits à leur hôtel garni; & ſi vous exceptez les jours de bal, quelques ſoupers rares, toutes les maiſons ſont fermées ou déſertes. Après les premieres viſites, on ne ſe gêne plus pour l'étranger, qui erre de maiſon en maiſon, & puis retombe au Palais-

Royal & à ſes environs. Pendant un certain temps, il n'y a eu que le Maréchal de Biron pour recevoir & accueillir les étrangers, & d'Alembert pour faire les frais de l'eſprit national; ils y ſubſtituoit de la meilleure foi du monde l'eſprit académique.

Comme les étrangers abondent, & arrivent des quatre coins de l'Europe, ce ſeroit une gêne perpétuelle que de leur faire inceſſamment les honneurs. Le Pariſien eſt très-libre dans ſa conduite privée; rien n'eſt plus difficile que de le captiver. Il manque & il manquera toujours à cette grande ville un point de réunion pour les ſociétés choiſies; elles ſont auſſi mouvantes que diſperſées. Voilà pourquoi ce qu'on appelle la bonne compagnie a cinq ou ſix tons différents, qui, ſans déſaccorder, ne ſont pas les mêmes. Certaines mœurs échapperont donc à celui qui voudra les étudier; il n'aura qu'un accès paſſager dans quelques maiſons, où tout ſe paſſera en politeſſe aiſée, mais froide. Ne ſeroit-ce pas auſſi l'occupation d'une vie entiere, que d'ouvrir ſa porte à tous ceux qui tombent à l'improviſte avec ces lettres, dont on apprécie la teneur? Qui pourroit y réſiſter? D'ailleurs pluſieurs étrangers viennent avec leurs femmes: autre embarras; elles ſont à l'*a b c* des intrigues galantes; elles ne peuvent plus regarder ni parler ſans commettre une erreur.

L'étranger prend ſon parti; il s'éparpille, ſe gliſſe preſque au haſard de côté & d'autre; c'eſt à lui de courtiſer le Pariſien, qui ne courtiſe perſonne. La ſociété de Paris reſſemble preſque à celle des ſauvages, qui ſe rencontrent par haſard, & qui ſe quittent ſans cérémonie, le tout pour diſſiper leur ennui.

L'étranger conſerve à Paris le caractere qui lui eſt propre : le Ruſſe s'écriera qu'il meurt de froid ; l'Anglois qu'on ne boit point de vin ; l'Eſpagnol qu'on eſt familier ; l'Italien qu'on détonne ; le Suiſſe qu'on ſort de table comme ſi on la fuyoit ; l'Allemand, qu'il n'y a que des roturiers en France.

Dans ſon hôtel, l'Italien eſt ſobre, & ne vous invitera jamais à dîner ; il vous offrira des glaces comme dans ſon pays ; il voudra voir des tableaux pour s'en moquer, & entendre la muſique pour en rire. L'Anglois ſuivra ſon goût indépendant : au lieu de tavernes, il ira chez les reſtaurateurs, montera à cheval, & ne s'habillera point. Le climat de Londres, eſt tout à la fois nébuleux, ſulfureux & fuligineux, de ſorte que ces inſulaires, plongés dans une telle athmoſphere, doivent agir mélancoliquement dans tout ce qu'ils font. Les Anglois ſe rejouiſſent donc aux rayons de notre ſoleil ; ils goûtent nos vins avec délice ; ils ſont toujours de grands carnivores, & dépenſent pour la table. L'Angloiſe, avec ſes beaux yeux bleus, ſon teint toujours blanc, nous paroît un peu pâle, nonchalante, muette & ſérieuſe ; elle contraſte avec la vivacité & les graces des femmes Françoiſes. Les Portugais ſont faſtueux ; ils font un geſte à certaine heure, comme s'ils entendoient ſonner l'*angelus* ; ils ſaluent les effigies de la Vierge & un Moine. Le Polonois ſemble croire à la réſurrection de ſa république ; mais il veut que le peuple ſoit toujours eſclave ou ſerf, & il juſtifie cet eſclavage, en forçant les faits hiſtoriques.

Le Ruſſe, à travers ſa politeſſe affectée, laiſſera entrevoir la dureté de ſon caractere ; il ſera ſurpris de ne pas rencontrer des eſclaves façonnés

au joug; il juſtifiera toujours un peu ces paroles de Diderot, lorſqu'on lui parloit d'un Ruſſe poli : *fendez-lui la veſte*, diſoit-il énergiquement, *vous ſentirez le cuir velu.* L'Allemand porte en tous lieux ſon inſouciance & ſa fierté tranquille. L'Eſpagnol eſt encore celui qui fait le plus de fraix pour ſe diſtinguer : il veut qu'on l'admire, & qu'on reſpecte ſon pays; il abandonnera enſuite ce qu'il ne peut plus défendre.

Le Hollandois commencera par ſe laver l'eſtomac avec trois ou quatre taſſes de thé, après quoi viendra un gros jambon, dont il mangera à-peu-près une livre; il fumera enſuite deux ou trois pipes, avalera trois taſſes de café au lait; puis l'on verra paroître une demi-douzaine de beurrées, & le déjeûner finira avec une bouteille de Bordeaux.

Le Suiſſe, quelque affaire que vous lui propoſiez, aura réponſe à tout; il a des intelligences dans tous les pays; il fera, pour de l'argent, tout ce que vous voudrez; mais il ne parlera jamais en ſon nom. Le jeune Allemand eſt le parodiſte du bel air & du bon goût; il ſera toujours plus rebelle qu'un autre à ſaiſir les manieres du pays.

Tous ajouteront foi à leur banquier, qui ſera leur mentor & leur guide pour leurs premieres démarches. Tous voudront tâter des courtiſannes; mais ce ſera encore l'Anglois qui les payera le plus magnifiquement : le Suiſſe les payera mal ou point du tout.

Ce qui étonna le plus l'Empereur, ce fut la maiſon de feu Beaujon : il ne pouvoit ſe figurer qu'un particulier fût devenu ſi riche dans le métier de la finance.

Prenez-y garde, tous ces étrangers, ſans exception, ſous l'air le plus modeſte, ſe rendront

les inſpecteurs & les reviſeurs de notre eſprit, & ne doutez pas qu'ils n'amaſſent les matériaux des petites ſatyres qu'ils feront contre les François : mais ils prouveront par-là même la ſinguliere liberté & indépendance dont jouiſſent les Pariſiens dans le cercle de leurs divertiſſements & de leurs plaiſirs.

Il eſt vrai qu'on ne veut parler aux étrangers de leur pays, que pour leur faire ſentir très-poliment la ſupériorité du nôtre. Les interrogations ſont malignes pour la plupart, & les réponſes deviennent embarraſſantes. Le Pariſien, en général, veut parler de tout, au-lieu de ſe renfermer dans l'art qu'il a étudié. Rameau me dit un jour : *Je ſuis un ignorant; ne me parlez de rien, je ne ſais rien; parlez-moi de muſique, je ne ſais rien autre choſe; je ne ſais parler que de muſique.* Rameau fut l'homme unique parmi ſes concitoyens.

Les Gouttieres.

Si j'étois auſſi long qu'un extrait de M. Garat dans le Mercure de France, je ne finirois jamais un chapitre; mais je ſuis bien loin de l'imiter: parlons des *gouttieres*, & ne ſoyons pas prolixe.

L'eau qui tombe du ciel ſe diviſe d'elle-même; les gouttieres la raſſemblent en torrents, & la verſent dans les rues fréquentées, battent l'impériale des carroſſes, crevent les paraſols de taffetas, inondent les fantaſſins, & déchauſſent les pavés.

Si les gouttieres étoient tournées vers les cours des maiſons, à la bonne heure; mais elles s'élan-

cent, ſe jettent, ſe précipitent à grands flots ſur les paſſants; le torrent eſt une cataracte, & ces cataractes ſe croiſent. L'eau qui tombe entraîne du haut des toîts des fragments de tuiles & de plâtre; ce qui ne peſe qu'une once au haut de la gouttiere, acquiert, dans la chûte, un poids décuple. Gare les têtes! elles affrontent le trépan.

On diroit qu'on a voulu donner à Paris un ſpectacle hydraulique, car voilà vingt mille jets d'eau, de cinquante pieds de hauteur, mais qui traînent après eux toutes les immondices des ſommités des maiſons. Ces gouttieres de plomb ſe courbent ſous le paſſage des eaux, & tombent quelquefois avec l'orage; celles qui ſont de bois, pourries de vétuſté, verſent l'eau en nappe. Où ſe ſauver? On eſt écraſé par la pluie imprudemment concentrée. Si l'on eſt en voiture, c'eſt un bruit retentiſſant, qui fait regarder ſi le plancher eſt ſolide.

Pourquoi n'a-t-on pas appliqué les conduits aux murailles des maiſons? L'eau s'écouleroit ſans danger : telle gouttiere eſt immenſement large & inévitable; il faut que cochers, chevaux & laquais paſſent ſous le torrent, qui forme une riviere au milieu de la rue. Le peuple, retranché ſous les auvents, s'amuſe à voir les domeſtiques baiſſer la tête ſous la colonne d'eau, qu'un vent impétueux dérange & ramene ſur eux, lorſqu'ils croient l'avoir franchie. Les laquais font ſemblant de rire au milieu des riſées publiques; mais ils ſont trempés comme des ſoupes, & ce n'eſt point là le moment où ils figurent, la tête haute, avec inſolence.

Quand l'orage eſt paſſé, les pavés n'ont plus de ciment; ils ſont luiſants & gliſſants comme

la

la meule du gagne-petit. Il faut que les paveurs accourent & réparent le dégât.

Ces gouttieres ſont auſſi dangereuſes dans leurs ſéchereſſes, que lorſqu'elles verſent l'eau. Les habitants des manſardes & ceux des greniers s'en ſervent pour vuider, ſans déplacement, leurs mal-propretés. La gouttiere, ſous un ciel ſerein, & dans un temps ſec ne dit point *gare*, & vous êtes inondés au milieu des rayons d'un beau ſoleil : la mauvaiſe odeur décele l'impur liquide qui tombe ſur vous, & vous n'avez point de plaintes à faire chez le Commiſſaire, dès que la liqueur immonde a paſſé par la gouttiere : on n'a rien jetté par la fenêtre, dira-t-on, il n'y a point d'amende. Oſeroit-on ajouter à la lettre de la loi? Ce ſeroit un crime, & il y auroit un plaidoyer.

Quand les chats, dans leurs débats amoureux, champions jaloux, s'avancent ſur ces eſpeces d'aiguilles prééminentes, le champ de bataille trop étroit, fait cheoir un des combattants, & l'animal, les griffes étendues, tombe & vous enveloppe la tête. Heureux alors qui porte un camail.

On a ſupprimé les enſeignes; pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de ces gouttieres incommodes qui ruinent le pavé, multiplient les eaux fangeuſes, & verſent pluſieurs dangers avec elles? La rue Saint-Jacques, qui traverſe tout Paris, & la rue de la Harpe, qui eſt auſſi une des plus paſſageres, ſont particuliérement douées du triſte privilege de noyer les piétons. A la vérité, depuis un certain nombre d'années, on a condamné ces gouttieres : il eſt ordonné, dans toutes les nouvelles reconſtructions, de faire deſcendre l'eau dans des tuyaux adaptés aux murailles;

mais ce bienfait de la loi paroît en pure perte pour certaines rues, & l'on diroit que le voyer a défendu aux maiſons de vieillir.

Latrines.

Les trois quarts des latrines ſont ſales, horribles, dégoûtantes : les Pariſiens, à cet égard, ont l'œil & l'odorat accoutumés aux ſaletés. Les Architectes, gênés par l'étroit emplacement des maiſons, ont jetté leurs tuyaux au haſard, & rien ne doit plus étonner l'étranger, que de voir un amphithéâtre de latrines perchées les unes ſur les autres, contiguës aux eſcaliers, à côté des portes, tout près des cuiſines, & exhalant de toutes parts l'odeur la plus fétide.

Les tuyaux trop étroits s'engorgent facilement ; on ne les débouche pas ; les matieres fécales s'amoncellent en colonne, s'approchent du ſiege d'aiſance ; le tuyau ſurchargé crêve ; la maiſon eſt inondée ; l'infection ſe répand, mais perſonne ne déſerte : les nez pariſiens ſont aguerris à ces revers empoiſonnés.

Que ceux qui ont ſoin de leur ſanté, ne jettent jamais leurs excréments chauds dans ces trous qu'on appelle latrines, & qu'ils n'aillent point offrir leur anus entr'ouvert à ces courants d'air peſtilentiels ; mieux vaudroit y mettre la bouche, car l'acide de l'eſtomac les corrigeroit. Pluſieurs maladies prennent leur origine ſur ces ſieges dangereux, d'où s'exhalent des miaſmes putrides qu'on fait entrer dans ſon corps. Les enfants ont horreur de ces trous infectés ; ils croient que c'eſt là la route de l'enfer : telle étoit mon opinion dans mon enfance. Heureux les payſans !

ils ne ſe vuident qu'au ſoleil ; ils ſont frais & gaillards.

Mes chers Lecteurs, voulez-vous ne pas contracter de maladies gratuites ? ne vous aſſeyez point ſur ces trous abominables : ſi vous avez un jardin, que vos déjections ſe faſſent en plein midi, aux rayons du ſoleil. Le ſoleil, par ſa chaleur bénigne, leur communiquera un phlogiſtique bienfaiſant qui remontera dans vos entrailles ; & vous, groſſiers Pariſiens, qui n'avez point de jardins, & qui vivez par étages les uns ſur les autres, & ſur des planchers compoſés de plâtre & de minces ſolives, vuidez-vous dans un vaſe d'eau fraîche ; les eſprits animaux ſont encore dans vos excréments : prenez garde, ceci eſt une loi phyſique. Raiſonnez tout ce qui eſt du reſſort de la ſanté : il y a une multitude de loix harmoniques. Eh ! qui de vous voudroit mettre ſes excréments encore chauds ſur un braſier ardent ? Perſonne : il ſentiroit par inſtinct que le feu pourroit offenſer ſes entrailles. Eh bien ! il en eſt de même ici : fuyez, dans une opération journaliere, ces cloaques, dont la malignité ſe reſſerre dans un tuyau prolongé, comme pour en redoubler le venin ; fuyez ces couleurs fangeuſes, ces odeurs rebutantes. Comment l'habitude a-t-elle pu émouſſer en vous cet inſtinct qui n'abandonne point les animaux, car aucun d'eux ne voudroit faire ce que vous faites ? Pariſiens, qui vivez avec les chats, qui aimez les chats, obſervez-les, & imitez leur propreté : vous admirez bien leurs amours énergiques ; pourquoi ne pas vous modeler ſur la leçon de phyſique qu'ils vous donnent du haut des toîts ? Ils vont chercher l'air & le ſoleil, & puis, avec les pattes éparpillant la pouſſiere, ils dérobent à l'œil ce qui doit être caché.

On a trouvé l'art de désinfecter les fosses : cet appareil consiste en un fourneau de reverberes, au cendrier duquel est adapté un tuyau qui se prolonge dans la profondeur de la fosse, & en aspirant l'air méphytique qui y regne, il force l'air de l'athmosphere de le remplacer.

La vuidange des fosses, puits & puisards se fait encore & par des pompes anti-méphytiques, & par le procédé du ventilateur. Deux compagnies ont obtenu un privilege exclusif pour ce double procédé, & défense à toutes personnes de faire ladite vuidange suivant l'ancienne méthode.

Le méphytisme étoit un fléau endémique : il avoit occasionné une foule de ravages dans la Capitale ; & comme il n'avoit pas encore fixé l'attention des Naturalistes, le Gouvernement ne s'étoit pas encore occupé de ces événements fâcheux. Les puits, les fosses, les latrines avoient coûté la vie à nombre d'infortunés : on les fermoit, on les combloit, & les malheureux tombés en asphyxie étoient réputés morts, & l'enterrement suivoit de près la léthargie.

Ce n'est que depuis quelque temps qu'on a appliqué la vertu du feu, de cet agent heureux, & le plus puissant de tous, qui rend à l'air le ressort & l'activité.

Ainsi les puits & les fosses, qui faisoient périr nombre de malheureuses victimes, sont purifiés aujourd'hui : la chymie a su découvrir les causes mortelles de l'asphyxie, & les a combattues avec succès. Des principes certains ont opéré la déméphytisation. On doit aux Chymistes de la reconnoissance, car ils ont sauvé la vie à plusieurs qui auroient péri sans leurs secours.

Le feu a la propriété de ramener tous les élémens à leur état de pureté & d'homogénéité ;

c'eſt par ce moyen, tout-à-la-fois ſi efficace & ſi ſimple, qu'on eſt parvenu à annihiler le méphytiſme.

Des chevaux.

Si Paris eſt l'enfer des chevaux, comme le dit le proverbe, ce ſont donc les Pariſiens qui en ſont les diables. Un Anglois ne peut regarder qu'avec horreur de quelle maniere le charretier & le cocher maltraitent leurs chevaux. Voyez ces lourdes charrettes, tellement ſurchargées, que ſix chevaux en ſueur, & tous les muſcles tendus, s'écartent ſur le pavé, gliſſent, & tombent ſans pouvoir ébranler la peſante maſſe : les coups de fouet qui les relevent inhumainement retentiſſent dans les airs, tandis que les étincelles jailliſſent ſous les pieds des chevaux toujours en efforts & toujours immobiles. Que fait ce fou atroce qui tient la verge? Il devient furieux, fait des jurements horribles, & redouble ſes coups juſqu'à ce que le pauvre limonier ſuccombe : alors l'enragé prend ſon fouet par le manche, & bat l'animal haletant & couché. Tout le monde accourt pour le dételer, le relever; deux cents mains font contrepoids au cul de la charrette, dont l'extrémité peſe ſur les flancs du cheval. Ce malheureux animal fait un dernier effort, & s'enſanglante la croupe, ou ſe caſſe la jambe; on le rattache s'il peut ſe tenir debout, & les coups de fouet plus durs & plus précipités, le font tirer de nouveau, juſqu'à ce qu'il retombe au carrefour voiſin. Ces traitements cruels naiſſent de la dureté que les charretiers

éprouvent eux-mêmes de preſque tous ceux qui les commandent.

L'ingratitude que les grands ont pour les chevaux qu'ils aimoient, mérite d'être obſervée : ils s'en défont au moindre caprice, & après des ſervices longs, ils livrent leur vieilleſſe au premier acheteur brutal, de ſorte que ces ſuperbes courſiers, dont s'enorgueilliſſoient les Princes, vont appartenir à des bourreaux abrutis, qui n'ont d'autre raiſon que celle que leur laiſſe une ivreſſe preſque continuelle, & qui, pour toute ſcience, font aller le fouet, preſſent & oppreſſent les pauvres animaux qui leur ſont ſoumis.

Ces brutaux, après avoir épuiſé les reſtes de leur vie, les envoient froidement chez l'écorcheur, qui, pour épargner une botte de foin, les fait jeûner avant que de leur enlever la peau.

Un avare, voulant épargner ſur le loyer de ſes chevaux, s'entendoit avec un écorcheur de profeſſion, & louoit à bon marché ces miſérables animaux; puis il les faiſoit travailler de toutes leurs forces expirantes la veille même de leur mort. Que d'hommes au-deſſous des chevaux !

Agioteurs.

Ils ſe multiplient, ils s'attroupent, ils accourent des bords du lac Léman & de ceux du Rhône ; ils vendent leur or en raiſon du beſoin. Au ſein de l'incurie & de la pareſſe, quelquefois ſans rien débourſer, ils s'enrichiſſent également des craintes & des eſpérances ; enfin ils mettent à profit les calamités publiques, & gagnent lâchement & ſans travail des ſommes immenſes, parce qu'ils ont ſu faire de tous cô-

tés un vil accaparement d'eſpeces monnoyées. La fureur du gain les tranſporte à la bourſe, dans l'arêne du jeu, & là, quelquefois ils ſe prennent à la gorge & ſe frappent ſans s'avilir.

Ce ſyſtême uſuraire, publiquement adopté, a contribué plus que tout autre abus à la décadence des mœurs. Cette cupidité perfide qui, ſous le nom de banque, mine les petites propriétés, a ceſſé d'avoir une phyſionomie honteuſe; & cette opinion baſſe & déſordonnée a entraîné d'autres déſordres.

Ces agioteurs n'ont aucune idée patriotique: étrangers à la nation, ils ne ſavent que cacher l'argent, &, par des manœuvres ſouples, faire naître des craintes imaginaires. Plus d'argent pour de nobles opérations: on tourmente ces métaux ſtériles pour le travail d'une uſure preſque journaliere; on calcule quel ſera le beſoin de l'Etat & celui de chaque particulier, les accapareurs raſſemblent les maſſes pour mieux épuiſer les petites caiſſes, afin qu'elles viennent implorer leur ſecours. Il n'y a plus d'argent pour les ſciences, pour les arts, pour les entrepriſes généreuſes & utiles; l'infatigable démon de l'uſure dit a tout millionnaire d'emprunter encore, & de jouer avec l'argent d'autrui. Le crédit dont il jouit, il le tourne contre ceux qu'il acheve d'épuiſer.

Si cet agiotage recevoit du moins ſon véritable nom, l'ami de l'ordre & de l'équité ſe conſoleroit en voyant la honte publique attachée à ces viles & dangereuſes manipulations: mais non; ces fortunes monſtrueuſes ſont légitimées au bout de quelque temps; on oublie les ſources fangeuſes d'où elles ſont émanées; on innocente ces mains avides qui ont deſſéché ce qui devoit vivifier les racines des arts & des métiers; on porte

envie à ces coupables opulents qui, ſans riſque, ſans péril, ſans avances, ſans travaux, ont accumulé des ſacs, parce qu'ils ont été *marchands d'argent*. Je ſerois tenté de graver ſur les voitures de ces parvenus ces mots de l'Ecriture : *Qui feſtinat ditari non erit innocens.*

Auſſi toutes ces fortunes rapides diſparoiſſent-elles avec la même rapidité. Jadis on les voyoit parvenir juſqu'à la ſeconde, & même juſqu'à la troiſieme génération ; mais la Providence, qui veille ſans ceſſe au bien de ſes enfants, paroît avoir raccourci ſon bras, & eſt devenue moins tardive à ſe venger. Nous voyons fondre la fortune de la plupart de ces agioteurs entre leurs propres mains : combien n'en compteroit-on pas qui ont fini par couronner leur carriere par une banqueroutte !

Ces gens à *porte-feuille*, qui ne rêvent qu'à la *baiſſe*, qui ne parle que de *prime*, cette race ennemie de la charrue & des propriétaires vendent à terme, au moyen de quoi ils tirent un gros intérêt, ſans être ſujets aux variantes.

Il y a des moyens vils de faire fortune : on pourroit mettre à la tête de ces moyens l'agiotage, car les moyens de s'enrichir peuvent admettre un talent mépriſable, quoique parmi les loix. Un prévôt de ſalle, ſi j'ai un cartel avec lui, me tue par une botte ſecrete ; le banquier, l'agent de change ſoutirent ma fortune par une manipulation honteuſe & adroite ; ils abuſent tous deux lâchement, l'un de ſon habitude à tirer, l'autre de ſon habileté à eſcamoter l'eſpece monnoyée. Le banquier, l'agent de change prennent des deux mains, & forment colluſion. Quand ces manœuvres ſeroient autoriſées par le motif de fournir des reſſources à l'Etat dans des temps

difficiles, les agioteurs n'en ſeroient pas moins mépriſables, parce qu'ils multiplient les malheureux, pour augmenter des reſſources paſſageres; parce qu'ils deſſechent les fortunes privées, ainſi que le commerce, en donnant au mouvement de l'or un attrait perfide & dangereux.

L'infortuné Lionnois.

On a mis dans le Journal de Paris, l'accident arrivé au nommé *Lionnois :* on en a publié un ſur mille. Je ſuis perſuadé que ſi la Police, ſe mettant au-deſſus de petites conſidérations, prenoit le parti de faire publier les accidents affreux & journaliers de cette eſpece, de nommer la voiture, le maître & le cocher qui auroient paſſé ſur le corps d'un citoyen, cette ſimple publication donneroit un frein à ces riches barbares, qui, au défaut de l'humanité, ſeroient du moins ſuſceptibles d'une ſorte de pudeur, en voyant leur nom imprimé à côté du malheureux écraſé ſous leurs roues.

J'imagine un autre moyen qui pourroit avoir encore un grand & ſalutaire effet : ce ſeroit une ſentence de police qui ordonneroit que le *cocher* & la *voiture* fuſſent en deuil pendant ſix mois, pour réparation de la mort d'un citoyen; permis au maître de ſe montrer en couleur de roſe au milieu de ſa voiture en deuil : mais il ne l'oſeroit pas; il ſe mettroit à l'uniſſon. Comme cet exemple parleroit! Ainſi, par des moyens imperceptibles & de la plus grande ſimplicité, on peut mener les hommes, lorſque l'amour du bien public nous domine.

La police mollit, il faut l'avouer; elle a la

foibleſſe d'obéir à certaines conſidérations, & les accidents occaſionnés par les voitures, trouvent, je ne ſais quels appuis, comme ſi les riches étoient tout, & que les pauvres ne fuſſent rien. On n'eſt point aſſez ſévere, je le répete, pour la punition de ces délits, les plus cruels de tous, & qui ne ſont pas inévitables : chacun le dit, & faute d'un exemple éclatant, le pavé des rues eſt teint & ſouillé de ſang.

Les plus funeſtes accidents arrivent à la ſortie des ſpectacles, parce que les gens à équipages ordonnent alors à leurs cochers de courir précipitamment, afin que leur allure ne ſoit pas confondue avec celle des carroſſes de place : les maîtres menacent leurs cochers de les chaſſer, s'ils n'obéiſſent pas à cet ordre inhumain. Ceux-ci fouettent leurs chevaux, & bientôt ils n'en ſont plus les maîtres. Les environs du théâtre Italien ſont exceſſivement dangereux, parce que les voitures défilent en ſens contraire. Un ſoldat en faction, âgé de vingt-quatre ans, vient d'être écraſé au coin d'une rue, n'ayant pas eu le temps de s'eſquiver derriere la borne. Les cochers, d'après l'ordre des maîtres, ſe font un jeu de tourner avec la plus grande rapidité.

Une telle barbarie déshonore une ville ſuperbe, & les riches n'éprouvent point de remords, à la vue de ces meurtres dont ils ſont les auteurs ! Mon vœu ſeroit qu'il n'y eût plus dans la Capitale que des chaiſes à porteur ; il ne paroîtroit plus d'autres chevaux dans la ville que ceux qui ſerviroient à l'approviſionnement & aux travaux publics : les chevaux du luxe ſeroient bannis. Cette nouvelle loi feroit vivre quarante mille hommes, & cette multitude de chevaux qui, par le fourrage qu'ils conſomment, enlevent

déja à l'homme les terres à bled, diſparoîtroit pour faire place à une circulation ſans danger.

Quoi! l'humanité s'éleve contre le ſupplice de la roue, & elle ne pourroit pas interdire aux riches l'affreux pouvoir d'écraſer, ſous les pieds de leurs chevaux, les membres de leurs concitoyens, avec leſquels ils viennent de partager les plaiſirs du ſpectacle? Les barbares! ils viennent de s'attendrir à un trait de ſentiment, ils ont applaudi une maxime humaine, & en ſortant de l'école de la morale, ils font jaillir ſous les roues de leurs chars la cervelle de leurs freres. Ah! nos pieces ſentimentales ne ſont plus faites pour eux; qu'ils les abandonnent qu'ils laiſſent libres les premieres loges : les auteurs dramatiques ſeroient donc leurs complices! Non, ils déteſtent cette affluence de voitures, & ceux qu'elles renferment, s'ils n'accourent aſſiſter à nos chefs-d'œuvres que pour tuer les paſſants ſur leur route; qu'ils ceſſent de nous écouter, les inhumains! l'art eſt profané par leur préſence; nous ne voulons point de leur applaudiſſement; ce ſont des homicides indignes de nous entendre! ils parlent de beaux arts, & ils ſont féroces. Nous rejettons leur ſuffrage tant qu'ils ne ſeront pas des hommes.

On donne une médaille à ceux qui ſauvent des noyés; c'eſt la ville qui la fait frapper, & l'on ne décerne pas une peine infamante contre le riche qui ordonne à ſon cocher de paſſer ſur le corps de ſes ſemblables, afin d'arriver ſix minutes plutôt dans un ſalon où il s'ennuiera dès qu'il y ſera entré! Des forfaits de cette nature, & trop fréquemment renouvellés, jettent un jour odieux ſur la police & la légiſlation d'un peuple.

Garçons Limonadiers.

Les Princes mangent en public; les Limonadiers dînent & ſoupent en public tout comme les Princes : *on en vaut mieux quand on eſt regardé.* Les Limonadiers ne s'enivrent point à cette table publique, ils mangent le rôti & la ſalade, tandis que le pauvre ou le rigide économe boit ſa limonade dans un coin.

Non-ſeulement les Garçons Limonadiers dînent comme les Princes; mais ils ſont couchés comme eux, car ils dreſſent leur lit au milieu d'une multitude de glaces; ils ne tient qu'à eux de ſe mirer ſoir & matin, & toute la nuit encore : leur lit prend la place du groupe de nouvelliſtes qu'ils ſont obligés de renvoyer; il ne tient qu'à eux de rêver adminiſtration, finance, &c, car les voûtes ſont imprégnées de tous ces grands mots; mais les pauvres diables ronflent à l'endroit tumultueux où l'on gouvernoit l'Etat d'une voix haute & bruyante; tous les politiques ont déſerté pour laiſſer dormir enfin le Garçon Limonadier : le ſilence ſuccede aux arguments croiſés des champions financiers & réformateurs.

Le Clerc de Procureur couche au grenier : le Clerc de Notaire eſt plus mal logé que la femme-de-chambre; mais le Garçon Limonadier a une belle boutique pour chambre à coucher. Son lit eſt néceſſairement fait tous les jours; c'eſt pour le maître une économie ſur le loyer, & les âpres Furets des Vingtiemes n'ont encore pu y mordre.

Il faut voir les Garçons Limonadiers éconduire le ſoir les parleurs, & les prier de ſortir,

afin qu'ils puiſſent étendre couchette & matelas. Tel homme demeure au café depuis huit heures du matin, juſqu'à onze heures du ſoir; il n'auroit pas beſoin de payer ſon terme, ce qui l'inquiete quelquefois, ſi le Garçon Limonadier lui faiſoit place; il va trouver un gîte qui eſt tout l'oppoſé; car il ne s'y trouvera que le fragment d'un miroir d'un demi pied, caſſé en vingt morceaux.

Le Poëte la Louptiere vivoit au café & de café. Pauvre, mais honnête, il ſe contentoit de prendre une taſſe de café au lait par jour, dans laquelle il délayoit un morceau de pain; le Garçon Limonadier enfloit charitablement la doſe. Un jour, quelqu'un touché de ſa détreſſe lui propoſa à dîner; il répondit modeſtement, car il étoit doux & ingénu : *Monſieur vous me faites bien de l'honneur, j'ai dîné hier.*

Les Garçons Limonadiers portent le café en ville, & quelquefois aſſez loin. Les plus ſages ſont donc obligés d'entrer dans des lieux ſuſpects, chez des femmes entretenues & pis encore, leur vertu eſt donc miſe à l'épreuve, & il faut qu'à l'exemple du chaſte Joſeph, ils laiſſent leur tablier blanc plutôt que de ſuccomber. En général, ils ſont propres & toujours friſés; ils ne portent point d'habit; leur veſte ſerrée ne dérobe rien à leur taille. Toujours ceints d'un linge blanc, la cafétiere d'argent à la main, ils reſpirent les premiers la vapeur du Moka. Les liqueurs & le ſucre ſont à leur diſcrétion, & ils n'en abuſent point. Ils ne touchent pas plus aux biſcuits & aux macarons, qu'un apothicaire à ſes drogues.

Il faut qu'ils ayent l'œil ſur certains eſcrocs qui filoutent de petites cuillers d'argent. Le vol

n'eſt bien manifeſte que le ſoir, lorſque l'on compte l'argenterie. Ces filoux ſont bien mis, afin de mieux écarter le ſoupçon; mais le Garçon Limonadier ſait, tout auſſi bien que le Philoſophe, que les vices ſont cachés ſous les beaux habits. Un de ces filoux avoit enlevé ſucceſſivement dix cuillers; on le guettoit, le maître avoit donné des ordres qu'on lui laiſſât enlever la onzieme, s'il y revenoit : il n'y manqua pas; au moment qu'il ſortoit, le maître le ſuivit, & lui préſentant une cuiller pareille, ne lui dit que ces mots : *Il vous faut la douzaine.* L'honnête filou fut humilié, demanda grace, & promit de rendre ce qu'il avoit pris.

Ces Garçons Limonadiers font dix à douze lieues par jour en portant des glaces dans telle enceinte du Palais-Royal, ou voiturant du Punch dans les caffés de la foire. Il leur faut une double adreſſe pour obéir à leur propre mouvement & pour deviner ceux des autres, qui pourroient renverſer le liquide renfermé dans des vaſes fragiles; leurs mains ſûres & flexibles gardent un à-plomb parfait. Si un verre ſe caſſe, ce n'eſt pas de leur faute; embarraſſés d'une main, ils retiennent de l'autre; & ils ſavent enchaſſer à leur droite dix à douze verres à patte, ſans compter la jatte, les caraffes & les taſſes qu'ils dreſſent en pyramide; avec le léger mouvement de la ſerviette, ils ſe font place à travers une foule tumultueuſe; ils prient, & on ne les entend pas; ils paſſent, & on ne s'en apperçoit point.

Ils ſervent tout auſſi-bien celui qui demande la gazette & un verre d'eau, que celui qui prend vingt taſſes de glaces. Jamais ils ne vous demandent effrontément pour boire; ils ſe contentent aux étrennes de vous offrir un cornet de dragées

& de diablotins, & vous récompenſez en un ſeul jour le travail d'une année. Je ne ſais ſi leur propreté habituelle influe ſur leur caractere moral; mais ils ſont plus honnêtes dans leurs manieres & dans leur conduite que les garçons des autres états. L'habitude où ils ſont d'entendre parler politique & littérature, leur donne auſſi quelques phraſes élégantes, & à force d'entendre de beaux-eſprits, quelques-uns le ſont devenus; ils n'ont pas l'eſprit des perruquiers qui parlent toujours; mais ils ont plus de ſens, & ſont fort ſupérieurs à eux en tous points.

Ce que c'eſt que d'être friſé & poudré tous les jours! l'intérieur de la tête y gagne. Voyez un garçon marchand de vin à côté d'un marchand Limonadier, l'intervalle eſt immenſe. Le premier eſt ſale eſt libertin; le ſecond a l'air d'approcher la bonne compagnie. Tout eſt donc compoſé de nuances qui vont à l'infini. Je voudrois le prouver aux autres, car perſonne n'en eſt plus convaincu que moi.

Plus de compliments.

AUTREFOIS on complimentoit les femmes, on les accabloit de ſoins, de prévénances; jamais le *Cavalier* ne quittoit ſa Dame; la galanterie étoit un culte perpétuel. Aujourd'hui les compliments s'adreſſent aux hommes, & on ne loue les femmes qu'en les regardant curieuſement, ce qu'elles permettent.

Aujourd'hui les jeunes gens ſe ſéparent des femmes, & les laiſſent ſeules dans une aſſemblée, & même dans un bal. Le plus ſouvent dépareillées, elles cherchent en vain des yeux à qui parler, &

ne trouvent plus de danſeurs. Les jeunes gens forment des groupes éloignés, où ils parlent de ces mêmes femmes délaiſſées, de maniere à en être entendus. Le compliment que diſoit très-bas l'homme du peuple en préſence de la Reine Eliſabeth, ſe dit très-haut par des hommes qui ne ſont rien moins que peuple. Le langage des plus baſſes claſſes eſt monté aux claſſes ſupérieures.

Le plus jeune homme dit tout haut qu'il ne ſe gêne point pour les femmes; il quitte la converſation & la Dame pour aller jouer au billard ou à quelque jeu de haſard. L'arêne fréquentée eſt un coin voiſin de la ſalle où ſe morfondent ſolitairement les femmes avec tout l'attirail de leur parure.

A la Cour, jadis le centre de la politeſſe la plus noble & la plus attentive, & où l'on rendoit aux femmes des hommages réels & toujours renouvellés, à la Cour, on paſſe, pour ainſi dire, devant elles ſans les ſaluer, on paroît détaché de leur empire; l'ironie eſt la figure favorite des diſcours qu'on leur tient. Ce changement dans nos mœurs provient de cauſes trop délicates pour que je les expoſe ici. Les femmes, d'après cette eſpece d'abandon, ſe ſont fait homme; elles en ont pris l'habit pour vaguer à leur fantaiſie; elles ont leurs courſes, leurs affaires & leur cauſerie; par ce moyen, elles ont des relations ſecretes où les hommes ſont devenus tout-à-fait étrangers, & où elles conſpirent contre tout ce qui exiſte. Ainſi les manieres annoncent les mœurs, & les mouvements du corps révelent le mouvement des ames. Cette ſéparation des hommes & des femmes dit aſſez qu'ils ne ſe cherchent plus, mais qu'ils ſe trouvent.

On porte ſes cheveux.

Les têtes à perruques ne manqueront jamais, diſoit l'Abbé de Saint-Pierre; voilà pourquoi il faiſoit perruquiers les enfants qu'il avoit de ſes chambrieres; il s'eſt trompé, on ne porte plus de perruques; les Médecins, les Chirurgiens à la Cour portent leurs cheveux en bourſe, ou du moins une perruque qui imite le naturel.

Cette amplitude de cheveux artificiels étoit bien la mode la plus bizarre qui eût jamais exiſté. Imaginez, je vous prie, quelque choſe de plus ridicule, que ces portraits que l'on voit encore dans les anciens appartements; un homme en cuiraſſe & en gantelet, avec une perruque immenſe qui flotte juſqu'à ſon épée : une cuiraſſe & une perruque!

Le Médecin & le Chirurgien, qui ne paroiſſoient à la Cour qu'en habit noir & en perruque, portent donc aujourd'hui leurs cheveux, & ſont en habit de couleur : ainſi l'ont voulu les Princes. Je l'annonce à l'univers, la livrée des états auſteres a diſparu. C'eſt à-peu-près le même extérieur. N'eſt-ce donc pas aſſez que d'être Médecin ou Chirurgien, ſans être encore vêtu en noir?

C'eſt Louis XIV qui a accrédité l'invention des fauſſes chevelures; il eſt l'auteur du ridicule excès de cette parure; & c'eſt en détruiſant la coëffure nationale qu'il a détruit en même-temps une partie de notre ancien caractere.

Les cheveux courts revenant à la mode, au défaut de la barbe, je voudrois voir les mouſtaches. Selon moi, rien ne donne plus de jeu à

la phyſionomie. La levre ſupérieure a un mouvement imperceptible & fin, & la mouſtache indiqueroit ces moindres mouvements.

La mode eſt une girouette; je ne blâme point les modes, l'uſage fait loi. D'abord la longue chevelure eut lieu; enſuite on porta la tête raſée, excepté une couronne ou cordon de cheveux courts, parce que c'étoit la tonſure de Saint-Pierre. Cette mode régna dans l'Occident; mais les Orientaux avoient la tête entiérement raſée, parce que c'étoit la tonſure de Saint-Paul. Ces modes ne régnerent point ſans mandement, ſans concile, ſans excommunication, ſur un ſi grave objet; car les hommes ſe ſont diſputés ſur la friſure, comme ſur la grace efficace, & l'on attribua l'art de boucler les cheveux à la malice du diable, ainſi qu'un Capucin vient de lui faire honneur des ballons aéroſtatiques.

Aux cheveux courts & aux cheveux friſés, dont l'uſage étoit établi ſous François II & Henri III, les longs cheveux ſuccéderent ſous le regne de Louis XIII; la mode en devint générale, & les perruques étoient ſi longues, qu'une des boucles deſcendantes ſe mettoit dans la poche. Tandis qu'il y avoit de longues perruques, les chevaux conſervoient leur queue large & flottante; mais ſitôt qu'on ſe fut aviſé de renfermer la queue des chevaux dans un étui, les hommes prirent la bourſe.

L'hiſtoire des chapeaux eſt encore plus variée que celle de la friſure, & l'érudition ſuccombe ſous tant de variétés.

Il paroît que les cheveux courts veulent uſurper l'Empire : la propreté, la commodité, l'épargne du temps, la ſanté peut-être, tiennent à cette mode; car il faut que la tête tranſpire, c'eſt-à-dire, qu'elle ſoit perpétuellement nette : d'ailleurs, des cheveux

courts conviennent parfaitement aux têtes parisiennes, & le phyſique ſera d'accord avec le moral.

De toutes les coutumes que la coëffure a enfantées, aucune n'eſt plus ridicule que celle qui ſe pratique dans toute la Suiſſe & en Allemagne. Un perruquier vous accommode les cheveux ; vous avez une barbe longue, & vous lui dites *raſez-moi ;* le perruquier vous rit au nez, & vous dit dans ſon baragouin : *ça ne ſe peut pas ;* il vous explique que des loix ſolemnelles défendent à un perruquier de manier le raſoir; cette fonction appartient excluſivement aux jeunes chirurgiens. Vous êtes poudré, & il faut attendre que le jeune Chirurgien arrive avec ſon plat à barbe; il ne feroit pas une boucle pour tout l'or du monde. Ces loix ſont ſi ſacrées dans la Suiſſe, & j'ai entendu des Magiſtrats raiſonner ſi gravement ſur cette folie, que la ſtatue de Guillaume Tell tombera avant qu'elle ſoit enfreinte. La meilleure raiſon que donnent les Magiſtrats Suiſſes & Allemands, eſt que cette coutume nourrit deux fainéants au lieu d'un. Puiſſamment raiſonner !

Filles publiques à l'Hôpital.

L'OUBLI des loix de la pudeur n'a pas éteint chez quelques filles publiques des vertus qu'on aime à retrouver encore dans leur ſexe. Pluſieurs ſont pitoyables, charitables, & donnent juſqu'à leurs jupes pour aider leurs compagnes.

Pluſieurs, dans cet état de dégradation, ſont ſenſibles à la honte, & lorſqu'on les condamne à l'Hôpital, elles frémiſſent à cette idée.

On en a vu, au moment de la ſentence, pren-

dre un couteau, & dire : je me frapperai, ſi j'y ſuis condamnée, & au moment de la condamnation, ſe frapper à coups preſſés.

L'Hôpital où on les enferme, ne contribue pas à épurer leurs mœurs ; elles en ſortent plus diſſolues, parce qu'il n'y a rien de plus fatal pour les femmes, que l'exemple, & de plus communicatif que le grand libertinage. On met à l'Hôpital trop légerement. Celle qui n'a effleuré le vice que du bout du pied, déſapprend à rougir & ne craint plus d'enfoncer juſqu'à mi-jambe ; alors le calus ſe forme, & il n'y a plus chez elle de retour à l'honnêteté.

On a vu, de la part d'une raccrocheuſe, un trait de probité rare : un homme à porte-feuille avoit laiſſé le ſien à côté d'elle ; elle l'ouvre, il contient des billets de la caiſſe d'eſcompte ; il y en avoit pour ſoixante mille livres. En s'appropriant cette valeur, ſa fortune étoit faite ; mais non ! elle ſort de ſon triſte réduit, va trouver le Chef de la Police, & lui remet le porte-feuille entier. Le Magiſtrat s'étonne ; mais il fut bien plus ſurpris, lorſqu'il ſut de la bouche de la fille, qu'elle connoiſſoit très-bien la valeur de ces billets, & la facilité qu'elle auroit eue de les métamorphoſer en argent ſans qu'on pût lui rien dire. Une telle déclaration de la part d'une fille miſérable étoit faite pour intéreſſer, car beaucoup d'honnêtes gens à ſa place auroient profité de la trouvaille. L'homme au porte-feuille revenu de ſa diſtraction, courut bien vîte à la Police, & fut bien ſurpris, bien joyeux de ravoir tous ſes effets ; il laiſſa dix mille francs à la pauvre fille, qui renonçant au métier, accepta le don légitime.

Il y a réguliérement cinq à ſix cents filles enfermées à l'Hôpital ; elles ſe ſuccèdent & ſe rem-

placent l'une l'autre, mais toujours plus effrontées, à meſure qu'elles comptent plus d'années d'Hôpital. Ce lieu ſemble leur ôter le dernier frein de la pudeur & même de l'amour-propre. La profondeur du vice ſurpaſſe la hauteur de la vertu, & je ne puis attribuer qu'à la communication de ces malheureuſes femmes enfermées & preſſées dans un même endroit, ces derniers excès trop honteux pour que ma plume les indique, & qui prouvent que l'homme a la malheureuſe faculté de ſe ravaler au deſſous de la brute.

Quand ces filles ont à ſe plaindre de la nourriture, ou de quelques mauvais traitements, alors elles forment entr'elles une révolte : la conſpiration vole de bouche en bouche; or, ſavez-vous en quoi conſiſte cette révolte? à pouſſer toutes, en même temps & au même ſignal, des cris & des hurlements épouvantables. Ces exploſions de poitrine qui ſe manifeſtent par des accents aigus & prolongés, ſe répetent à différents intervalles dans le jour, dans la nuit, & d'une maniere inattendue. Quand on entend cette clameur pour la premiere fois, on eſt véritablement ſaiſi : ces cris ſe propagent à près d'une lieue. Les menaces, les châtiments n'y font rien; cette révolte de goſier ſe ſoutient, juſqu'à ce que le tort réel ou apparent ſoit réparé.

Voulez-vous diminuer les progrès de la proſtitution? reſtituez aux femmes tous les métiers qui leur appartiennent; frappez de mépris les hommes qui ſe dégradent en maniant l'aiguille, en ſe conſacrant au ſervice des femmes; ces lâches uſurpateurs de la propriété du ſexe, privent les femmes de leur induſtrie, & ſont leurs plus grands ennemis.

Layetiers.

Je me plais dans la boutique d'un Layetier ; elle eſt propre, & tout ce que je vois autour de moi eſt commode & utile. Ce ne ſont point des armoires faſtueuſes, des meubles recherchés ; un coffre de bois léger convient à tout le monde ; il renferme quelquefois, ſans être plein, la fortune d'un honnête homme, d'un homme de mérite ; c'eſt le plus ſouvent le tréſor de la ſervante, du domeſtique fidele, de l'indigent vertueux.

Je me plais dans la boutique du Layetier ; j'y vois l'emblême du grand & du véritable ſyſtême de l'univers, le *ſyſtême d'emboîtement.* Oui, quand je conſidere toutes ces boîtes renfermées l'une dans l'autre, je me dis : c'eſt ainſi que le chêne eſt enfermé dans le gland ; c'eſt ainſi que nous avons tous été enfermés dans le ſein de nos meres. Voilà la loi de la nature ; elle confond l'imagination, & ſatisfait pleinement la raiſon.

J'y reçois encore une autre leçon plus importante : le Layetier fait une biere ; qui l'occupera ? moi, peut-être : voilà le dernier marchand à qui l'homme aura affaire ; voilà le terme de tout ce bruit tumultueux qui remplit la ville & la vie humaine.

Voulez-vous étudier les hommes & lire des impreſſions différentes ſur les viſages ? ſuivez le Layetier qui porte une biere ſur ſon épaule, pour la livrer en la maiſon du défunt ; ſuivez-le, vous dis-je, & obſervez la phyſionomie que fera chaque paſſant qui le rencontrera. Le coup-d'œil furtif jetté ſur cette robe derniere, univerſelle, vous révélera ſon ame ; vous y lirez ſa conſcience

& ſon degré de courage ; l'orgueilleux dans ſon équipage détourne la tête ; celui-ci grimace ; cet autre a de l'effroi. Il me ſemble que ce Prince eſt ſcandaliſé de la rencontre : il ſera en plomb, lui, & embaumé, mais il ſera couché tout comme un autre, on mettra ici ſon cœur, là ſes entrailles ; il aura des épitaphes : en ſera-t-il moins décédé ? Tel qui regarde cette biere ſans rentrer en lui-même, y portera ſon corps jeune & ſon cœur endurci.

Quel moraliſte ambulant que ce Layetier promenant une biere vuide à travers la foule diſſipée, qui s'ouvre pour la laiſſer paſſer !

Faites cette promenade à la ſuite du Layetier, Lecteurs, & vous verrez des viſages tels qu'aucun peintre n'en a imaginé ; vous aurez dans la mémoire une ſucceſſion inſtructive de figures que ma plume ne ſauroit exprimer. Ainſi les plus petites choſes, pour qui ſait les examiner, jettent une lueur vive & rapide dans l'horiſon vaſte & ténébreux de l'ame humaine ; le rideau ſe tire en un inſtant indiviſible ; c'eſt à l'œil d'être tout auſſi promp pour ſaiſir ce qui ſe paſſe à travers ce nuage ouvert & refermé.

Filles à marier.

Le nombre en eſt ſi grand à Paris, que dans toutes les maiſons on rencontre quatre filles à marier pour une qui l'eſt. La claſſe ſupérieure & inférieure ſe dédommage facilement du célibat ; mais dans la bourgeoiſie, les filles en meurent ; autant vaudroit pour pluſieurs filles bourgeoiſes n'être pas nées. Il y a dans cet ordre de citoyens un mêlange de fierté, de bêtiſe & d'am-

bition qui rendent le mariage d'une papetiere auſſi difficile que celui de la fille d'un Roi. Madame la papetiere croit que tout l'univers regarde ſa fille, & que des hiſtoriographes ſe relayent pour conſtater s'il n'y auroit pas écart ou méſalliance. Il n'y a donc plus que le peuple qui ſe marie, parce qu'il ne tient point encore cette balance rigide qui empêche la fille d'un Procureur d'épouſer un Notaire, & qui met un intervalle immenſe entre un Commis & un Greffier. Je crois même qu'il y a ſéparation éternelle entre l'Orfevre & le Serrurier, l'Epicier-graiſſeux & le Chandelier.

Mais ce vice s'étend ſur toute la France, & les Provinces n'en ſont pas plus exemptes, tant le ſot orgueil diviſe les rangs qui ſe touchent. C'eſt un grand vice moderne que de voir tant de filles condamnées au célibat, & le remede eſt preſqu'impoſſible à trouver, parce que notre légiſlation n'a pas ſuivi d'un pas égal le changement des mœurs & des fortunes; ce ſera donc un livre curieux, ſi je le donne, que mon livre intitulé *des Demoiſelles*; il mettra dans un jour évident les contradictions des loix & des uſages, & le tort que fait au bonheur l'amalgame d'idées contraires.

Aux Iſles Maldives, les peres marient leurs filles fort jeunes, parce que c'eſt, diſent-ils, un grand péché que leur laiſſer endurer la néceſſité d'hommes.

Voyez cette fille jeune & preſque nue, couchée ſur un grabat, dans une chambre ſans meuble; elle tient une lettre à la main : dira-t-elle le *oui* qui lui donnera l'opulence & lui enlevera l'honneur? elle combat, mais elle cédera; elle eſt ſeule, il lui faudroit un appui, un ſou-

tien, un homme doué d'un caractere ferme & vertueux. Greuſe, dans cette eſtampe, a bien peint l'indéciſion; mais l'étonnement s'y mêle; l'intention du Peintre perce; on voit que la miſere ne tiendra pas contre la ſéduction.

Si la femme n'apportoit point de dot, il y auroit un grand nombre de mariages; la femme ſeroit forcée de mettre dans la balance tous ſes agrémens naturels, ſa douceur, ſa vertu, ſon honnêteté, la fineſſe de ſon eſprit, les ſoins continuels qu'elle donnera au ménage, & tout cela ſeroit encore trop léger; elle y mettroit ſes enfants, & les nourriroit elle-même. Qui ne ſe marieroit pas alors?

Les dots néceſſitent l'empire des femmes, & l'empire des femmes amollit, énerve les ames, les talents & les caracteres.

Bagues.

On porte actuellement des bagues énormes, & la main d'un *Turcaret* n'eſt plus choſe rare, les hommes font la belle main.

La main d'une femme eſt un baguier, & ſi ces pierres étoient antiques, elle offriroit un échantillon d'un cabinet de pierres gravées: auſſi l'anneau nuptial eſt-il inapperçu chez nos femmes; des bagues larges & profanes étouffent ce gage de leur fidélité.

Quand on prend la main d'une jolie femme, on ne ſent que des anneaux & des pierres triangulaires; il faut déshabiller la main d'une jolie femme pour en appercevoir tous les contours & les fineſſes.

Séneque parle de la vanité des femmes qui

portoient un ou deux patrimoines à leurs doigts: ce luxe insolent est revenu parmi nous; il faut avoir un gros diamant, un très-gros diamant au milieu d'une pierre de composition, ovale, quarrée, en losange, quarrée unie, grenée à huit pointes.

Autant j'aime les habillements frais & légers, & ces modes diversifiées qui réuniſſent le goût à la légéreté & à la grace, autant ces bagues me déplaisent; car tout ce qui tient aux diamants, aux perles, aux pierres gravées, aux pierres dites *précieuſes*, tout ce luxe, dis-je, me paroît un enfantillage, une recherche extravagante, car c'est une magnificence vraiment destructive; & tous ces joyaux ne font qu'alimenter la branche de commerce la plus inutile, la plus trompeuſe & la plus déplorable. Mais tout ce qui tient au luxe, à la vanité, à l'orgueil, mérite seul les regards des riches, dont le cœur est aussi dur que les pierres ou les diamants qui servent à décorer leur nudité.

---

10 *Mai.*

On célebre tous les ans, ce jour-là, dans l'égliſe de Saint-Denis, une Messe pour le repos de l'ame de Louis XV; &, à cette occasion on ne manque pas de rappeller que M. de Senez prêchant le Jeudi-Saint devant le feu Roi, le texte de son sermon étoit celui-ci : *Adhuc quadraginta dies, & Ninive ſubvertetur.* La mort du Roi est arrivée en effet quarante jours après, du 31 Mars au 10 Mai; ce concours de circonstances a fourni dans la suite un morceau pathé-

tique au même orateur, lorſqu'il fit l'oraiſon funebre de Louis XV.

Ces jeux du haſard frappent toujours le peuple, & lui dictent des réflexions que ne lui inſpirent point les autres événements ; mais ceux qui ſont mêlés à la religion, & qui tiennent à une prédiction impoſante, auront un effet univerſel & preſque indéracinable dans les eſprits.

On trouve, dans la ſuite des Confeſſions de J. J. Rouſſeau, ouvrage encore manuſcrit, le paſſage ſuivant. *Louis XV & moi partagions la haine univerſelle ; Louis XV eſt mort, l'univerſalité eſt retombée ſur moi ſeul.* Comment ne plaindroit-on pas un homme qui a écrit une pareille phraſe ? & quelle ſinguliere conformation de cerveau que celle qui enfante de telles idées ?

Garniſon pour la Capitation.

QUICONQUE a peu de choſes, peut vivre de peu de choſes ; mais qui n'a rien du tout !... Celui-là eſt eſclave-né de tous les hommes, dans tous les pays & dans tous les gouvernements.

Il paie de ſes bras, car ils ſont à tous les travaux publics & particuliers pour un modique ſalaire ; je n'exagérerai pas en certifiant qu'il y a à Paris deux cents mille individus qui n'ont pas en propriété abſolue la valeur intrinſeque de cinquante écus : & la cité ſubſiſte !

Le Commis de la capitation envoie *Garniſon* chez celui qui ne paie pas ſa taxe ; c'eſt un homme bleu qui vient s'aſſeoir au feu, s'il y en a, & loge chez le non-payant, malgré lui ; alors il

fait des menaces & épie s'il entre un écu saisissable. Pour sa peine, le malheureux lui paie sa journée, qui; comme on le sent bien, n'est pas taxée à bon marché. Souvent l'homme bleu se contente de mettre son fusil en garnison, & disparoît. Il s'en va ailleurs placer sans doute d'autres fusils, & se créer de nouvelles journées; mais comme ce genre de filouterie seroit un peu lucratif, il est grandement à présumer que l'homme bleu est un second Petit-Jean, qui en rend quelque chose à Monsieur ou Messieurs.

Il étoit un ouvrier, appellé *Quatre-Mains*; le malheureux n'en avoit que deux, mais il avoit quatre petits enfants. Il avoit arrangé une cheminée qui servoit d'alcove, pour coucher lui & sa famille; il étoit à un sixieme. Un jour, j'ouvris sa porte, qui n'avoit qu'un loquet; la chambre n'offroit que la muraille & un étau: cet homme, en sortant de dessous sa cheminée, à moitié malade, me dit : *Je croyois que c'étoit garnison pour la capitation.*

Il y a tant d'indigents de cette espece, qu'on est obligé forcément de leur remettre chaque année leur taxe de capitation. Quelquefois on paie pour eux publiquement, afin qu'il ne soit pas dit tout-à-fait qu'ils n'ont pu payer.

Tables des Riches.

Les riches ont leurs vilenies; ils épargnent sur le vin, ils vous le donnent mauvais au premier service; leur dessert est composé de plateaux, décoration sempiternelle.

Les riches donnent tout ce qui est susceptible d'être apprécié par la vue, les longs plats,

les entremets ſymétriſés; mais la bonté du vin, qui ſe dérobe à l'œil, eſt nulle; ils boivent de l'eau, & font boire à leurs convives le vin de leurs laquais, mêlé avec le reſte de leur vin.

Le repas des riches eſt d'oſtentation; chez le pauvre, tout eſt à l'uniſſon, le pain, la viande, le vin; vous n'avez rien de rare, rien d'excellent; mais tout eſt bon, & tout eſt d'accord.

Y a-t-il enſuite une coutume plus impertinente que celle de demander à boire à un laquais étranger, de boire de côté, de ne pouvoir meſurer ni ſon eau ni ſon vin, & quand la ſoif vous prend, d'attendre un valet? Comment a-t-on ſéparé le boire du manger? Les riches ont imaginé cet incommode uſage, pour mieux écarter l'importun & le paraſite : ſoit; mais la gêne n'en eſt pas moins grande pour ceux qui ne vont dîner chez eux, que quand ils en ſont formellement priés.

Riches, mettez carafons & bouteilles ſur la table, ou ſouffrez que j'aille aſſeoir mon appétit à une table où il eſt permis de dîner.

Il n'y a point de bon repas, ſi le vin eſt mauvais. L'Ange qui apporta la ſainte Ampoule que l'on conſerve depuis près de deux cents ans dans la ville de Rheims, ne reparoît plus pour conſtater le miracle; mais les vignes de Rheims ſont plus anciennes que la ſainte Ampoule; & comme les vins de Champagne inſpirent beaucoup de gaieté, tant que j'en boirai, je ne contredirai jamais les Hiſtoriens de la ſainte Ampoule. Mais je voudrois qu'il y eût une conſpiration générale parmi les gens aimables de ne jamais dîner chez ceux qui ne mettent pas carafons d'eaux & de vin ſur la table.

Les deſſerts en porcelaine brillent ſur la ta-

ble des riches, & de vieilles ſucreries tiennent la place des fruits ſucculents. Les *ſablés* de deſſert, leur compartiment, leur deſſin, combien cela eſt petit, ridicule, ſuperflu! quel miſérable luxe!

Cherté de la marée.

Il m'a fallu aller ſur les rochers de Barfleur pour manger du poiſſon de mer; l'impôt ne veut pas que l'on en mange à Paris. Tandis que la Providence prodigue à la Normandie les poiſſons les plus diverſifiés, que toutes les côtes offrent la pêche la plus abondante, que les phalanges de harengs ont un cours intariſſable, & que la nature ſe montre magnifique dans ſa prodigalité, les offices, les privileges les impoſitions font naître la ſtérilité, & condamnent le peuple de Paris à ne point manger de poiſſons de mer; car il n'y en a que pour les Lucullus.

Ainſi l'eſprit fiſcal ôte à la nature ſes largeſſes, & ferme l'Océan; on diroit que la mer eſt à deux cents lieues de Paris, tant le poiſſon eſt rare; un turbot ſorti de la côte de Barfleur, arrivé en poſte, & que la putréfaction va diſſoudre, paie d'entrée aux portes de la Capitale onze fois ſa valeur; il a fallu des chevaux de poſte pour amener le poiſſon qui va pourrir, & la ferme exigera de l'argent pour qu'il paroiſſe ſur nos tables; ainſi les trois mers qui lavent le Royaume ſont preſqu'auſſi étrangers à la Capitale, que les mers de la Chine & du Japon. Le nombre prodigieux d'eſpeces que la mer fournit, leurs colonnes preſſées dans l'Océan, leurs voyages périodiques ſur nos côtes, rien n'adoucit la rigueur

du fisc; la munificence de la nature est en pure perte. Ces flottes innombrables de poissons qui pourroient fournir à la subsistance d'une ville dix fois peuplée comme Paris, passent infructueusement sur nos côtes, parce que l'impitoyable tarif est là, qui repousse ces présents nourriciers.

Je ne fais pas un point sur le bord de la mer, sans fouler un crabe, un poupart, & je ne suis embarrassé que du choix des poissons. La vie animale a son foyer dans les abymes maritimes; les poissons produisent de toutes parts, & voici que la ferme taxera une nourriture agréable & saine, qui demain se décomposera, si elle n'est mangée aujourd'hui; de sorte que les barrieres de la ville seroient empoisonnées, si on abandonnoit aux Commis & aux Fermiers les comestibles qu'ils font monter à si haut prix.

La Providence est justifiée, les administrateurs ne le sont point. La Providence a mis par-tout la nourriture de l'homme; elle a attaché aux choses les plus communes les saveurs les plus délicates; les poissons sont prolifiques; la vie, dans les abymes de la mer, est un torrent qui ne cherche qu'à s'épancher dans les villes, & une main cruelle affamera l'homme qui ne pourra pas payer la cupidité financiere!

Il seroit de la dignité du Gouvernement de supprimer tout impôt quelconque sur le poisson de mer. Quoi, je le répete, il meurt en sortant de l'eau; il va se dissoudre; ses parties nutritives appartiendront demain à la corruption la plus fétide, & il faudra payer le droit de manger ces poissons dont l'Océan surabonde.

Le pauvre pêcheur s'est embarqué dans une fragile nacelle pour le saisir; le courrier est arrivé à toute bride sur ses chevaux dégouttants

de ſueur ; ils n'ont preſque rien pour leur peine, pour les périls qu'ils ont courus, & le lâche Financier fermera la bouche d'un peuple entier, & fera de nos côtes poiſſonnieres des côtes ſtériles ! c'eſt ici que l'état agreſte & ſauvage de l'homme ſemble l'emporter ſur nos loix de Police ; car comment a-t-on pu ravir à la ſubſiſtance générale une nourriture que l'Océan prodigue d'une maniere également conſtante & libérale ?

Actions des Eaux de Paris.

Ce n'eſt pas le Nil qui coule au milieu de Paris, ce fleuve fécondant, qui apporte ſur ſes rives la fertilité la plus floriſſante ; c'eſt la Seine ; les Chymiſtes nous garantiſſent ſa ſalubrité. Il s'agiſſoit de diſtribuer ſon eau dans toutes les maiſons : la pompe à feu fut dreſſée, mais tout auſſi-tôt l'agiotage s'empara de ce projet. On vit paroître une compagnie, des banquiers, des agents de change, des courtiers, &c. qui, ſemblables à des magiciens, hauſſerent le prix des actions. Cette pompe à feu ſembloit battre monnoie ; Chryſologue-Figaro fut la trompette de cette compagnie ; or l'on pouvoit juger dès-lors de ce qu'étoit ſon patriotiſme & ſon déſintéreſſement.

Les gens ſenſés ne comprirent pas d'abord comment on pouvoit faire ſur la diſtribution de l'eau un marché énorme, un gain de pluſieurs millions : les accapareurs vinrent à la ſuite ; l'innocent public fut ſéduit, & on lui offrit un capital immenſe & chimérique ; les plus audacieuſes fripponneries furent étayées par des phraſes captieuſes.

On parla d'enrégimenter les porteurs d'eau ; on

on parla de forcer la vente de l'eau, de supprimer toutes fontaines gratuites, de boucher la riviere; cet inconcevable délire entra dans la logique des avides calculateurs, & Chryſologue-Figaro tenoit la plume.

Pendant ce temps, l'entrepriſe extermine tous les jours le pavé de Paris : dès qu'un tuyau ſe crêve, il faut remuer dix toiſes de pavés; les rues les plus fréquentées ſont obſtruées; on diroit qu'on dépave inceſſamment la ville, comme ſi on alloit la bombarder; devant toutes les portes, on voit des enfoncements fangeux; les dommages que les actionnaires des eaux occaſionnent aux pavés & à la circulation publique, ſont immenſes.

Quand on voit dans un projet des banquiers, des courtiers, des tourmenteurs de fonds, mauvais préſage; on n'appercevra plus bientôt qu'un vil troupeau de joueurs, qui, par leurs adroites manœuvres, tromperont d'abord le public, & affronteront enſuite ſon mépris.

C'eſt ce qui eſt arrivé, & toute l'eau qui coule de la pompe à feu, ne ſauroit laver le ſcandale qu'a offert la compagnie des eaux : les capitaliſtes ſont réduits à d'inutiles regrets ſur leur crédulité envers un charlataniſme hardi.

Enſuite une pompe à feu offre le danger d'une exploſion ſoudaine qui peut cauſer un déſaſtre égal à celui d'un magaſin à poudre qui ſaute en l'air; puis ce dépavement continuel gâte les rues, les rend fangeuſes & impraticables. Les Gondoliers Vénitiens ſe croiſent rapidement dans toutes les directions, & ſans s'effleurer; leur grande adreſſe ſe manifeſte à chaque inſtant du jour : il n'en eſt pas de même des fiacres à Paris; les rues dépavées dans toute leur longueur par la

compagnie des eaux, ont vu naître beaucoup d'accidents. Ainſi ce qu'on nous annonçoit pour un acte pur de patriotiſme eſt dégénéré en brigandage : c'étoit bien la peine de faire écrire Chryſologue-Figaro.

L'éternelle néceſſité où l'on eſt à Paris de ſpéculer ſur de l'argent & pour de l'argent, a fait regarder l'argent comme l'unique fin de toutes les entrepriſes; ainſi c'eſt à qui ſaura extorquer de l'or ; chacun met donc à profit le délit ou l'ignorance de ſon voiſin. Cette cupidité régnante ſuffiroit pour dépraver une génération ſage; & quand le Gouvernement donne l'exemple de la cupidité par l'établiſſement des loteries & les édits de rentes viageres, il faut que toutes les paſſions avides & déréglées ſe donnent la main, que l'on ſubſtitue l'agiotage au commerce, & que l'on prenne la circulation financiere pour l'activité productive. La ſource la plus féconde de toute eſpece de miſeres vient de ce ſourd travail de l'argent, qui corrompt tout-à-la-fois celui qui le vend & celui qui l'achete, & qui apprend qu'on peut s'enrichir ſans fonds & ſans travail, uniquement par une perſévérance à l'agiotage.

Meſſageries Royales.

De tous côtés on demande des privileges excluſifs; celui des Meſſageries Royales eſt un véritable attentat à la portion pauvre du public, car elle s'arrangeoit avec une foule de petites voitures qui faiſoient vivre maîtres & chevaux. On a donc enlevé à nombre de propriétaires la faculté de louer leurs propriétés utiles & d'un uſage journalier.

Ces groſſes voitures ſont mal entretenues; leur marche-pied eſt dangereux; le cocher a plus de ſoin des valiſes & des paquets que des voyageurs. On a payé d'avance, & les entrepreneurs ne veulent que forcer les recettes ; les places, déja étroites, ſont embarraſſées par les petits ballots du commerce clandeſtin que fait le cocher; il rallentit ou précipite ſa marche preſqu'à volonté. Ces voitures ſont déſagréables, & empirent de jour en jour; le privilege excluſif défendant toute concurrence, le public eſt mal ſervi, ſes plaintes ſont perdues, & l'établiſſement mérite les plus grands reproches dans une infinité de détails; car les entrepreneurs ont commis de ces négligences impardonnables, & ſe ſont montrés durs & âpres financiers, plutôt que bons citoyens. On doit donc ſouhaiter, pour l'intérêt public, l'aboliſſement de ce privilege excluſif, qui tyranniſe les voyageurs & interdit encore les plus juſtes réclamations.

Je ferois un petit volume des abus qui déshonorent ces Meſſageries Royales : & pourquoi avoir ravi aux citoyens le droit ſi légitime de choiſir ſa voiture & ſon voiturier? A quoi ſervent de belles routes, ſi je ne puis m'y faire porter par qui bon me ſemble?

Cependant ces Meſſageries, car il faut avant tout être juſte, ces Meſſageries ont un avantage ineſtimable; qu'il y ait des voyageurs ou non, elles partent; & fuſſiez-vous ſeul, elles ſont obligées de vous tranſporter à beaucoup meilleur marché que tout voiturier que vous pourriez choiſir. Il eſt donc à deſirer qu'on les conſerve, mais qu'on veille ſur la maniere dont le public eſt ſervi. Malheureuſement le public eſt paſſager, & les adminiſtrateurs ont de l'or, & ſont

toujours près de la porte de ceux qui disposent du bien ou du mal public.

Est-ce un Serrail?

L'IDÉE d'un serrail prend à tout étranger qui voit pour la premiere fois une boutique meublée de Marchandes de modes; il y a des minois charmants à côté de laides figures assises dans un comptoir à la file l'une de l'autre; elles ornent ces pompons, ces colifichets que la mode varie; on les lorgne en passant. Ces filles, l'aiguille à la main, jettent incessamment l'œil dans la rue. La place d'honneur est la plus voisine du vitrage de la porte. Ces filles se réjouissent à considérer les passants, & s'imaginent voir autant d'amants.

Elles ont quelques instants pour se dédommager de l'esclavage; leurs plaisirs sont hâtifs, car on doit reparoître au comptoir; mais ce qui leur coûte le plus, c'est qu'il faut parer chaque jour le front des belles leurs rivales; elles vont aux toilettes; & là il faut qu'elles fassent taire la jalousie de leur sexe, & que par état elles embellissent celles qui les paient.

Quelquefois celle qui sembloit la plus délaissée, voit sa beauté fleurir; les amateurs sont aux aguets, & la Belle aux dix-sept ans ne fait qu'un saut du magasin au fond d'une berline angloise; c'est une espece de lot qui lui échoit; elle étoit fille de boutique, elle revient trois mois après toute décrassée & ayant des manieres; elle se plaît à assurer de sa protection son ancienne maîtresse, & à faire sécher de jalousie ses compagnes, qui font tout bas sa satyre, & qui envient son sort.

Les moins jolies, ou les plus infortunées, ſe gliſſent furtivement dans des maiſons qui ont l'air de la décence, mais où cette vertu ne regne pas exactement. Elles ne mettent point ſur le compte de leur tempérament ou de leur goût libertin les petits pêchés qu'elles y commettent, mais ſur le beſoin qu'elles ont de robes, de chapeaux, & d'une chauſſure qui les diſtingue des viles couturieres. C'eſt une juſtification complete, à laquelle il n'y a rien à repliquer.

Les amateurs ſavent qu'il y a dans ce ſexe charmant un velouté, une fraîcheur qui n'accompagnent guere qu'un printemps de leur âge; la nature donne à leurs appas naiſſants un charme divin qui ne dure qu'une ſaiſon, & le trait céleſte fuit & diſparoît, comme ces beaux rayons d'un ſoleil qui paſſent en un clin d'œil. Une gorge de dix-huit ans n'eſt plus, hélas! une gorge de ſeize; mais il n'y a que le grand peintre & l'homme ſenſible à la beauté, l'étudiant, l'adorant, le tranſmettant ſur la toile ou dans ſes écrits, qui diſtinguent ces tréſors de vie, de ſanté, de jeuneſſe. Les miracles gracieux de la nature multipliant, ſans les épuiſer, des formes raviſſantes, ſont perdus pour l'œil peſant de la plupart des hommes.

Société Philantropique.

C'EST peut-être la plus reſpectable de toutes celles qui exiſtent à Paris; c'eſt la bienfaiſance éclairée, réduite en pratique journaliere. Ce n'eſt plus une ſimple & aride théorie, elle tient ce qu'elle a promis; c'eſt la mere de tous les pauvres, on l'a fort bien appellé : *le bâton du vieillard, l'œil*

de l'aveugle, le consolateur de la veuve, le pere de l'orphelin, le soutien des familles nombreuses, le pied du boîteux & la main de l'estropié.

Treize à quatorze cents individus reçoivent des secours relatifs à leurs besoins. La charité a produit, ce qui est plus rare que la bienfaisance, l'ordre & l'économie sévere. Le don ne s'égare point; il est appliqué à la souffrance réelle. Les bienfaits se multiplient, & les secours sont réguliers; les consolations tendres ne sont pas séparées des aumônes; enfin c'est un établissement chrétien dans toute la force du terme. Il a toute la chaleur qu'inspire la religion, & le discernement que dicte la philosophie; ce n'est plus un homme qui donne à un autre, & dont le regard commande la reconnoissance, c'est une société qui fait descendre ses bienfaits; elle pénetre les réduits où se releguent l'infortune & la misere; elle s'étend par-tout; elle va au-devant des besoins; ses commissaires ne semblent qu'appliquer les secours. On ne sauroit trop donner d'éloges à cette société qui honore l'humanité & fait bénir la main qui forma le cœur de l'homme. Elle est composée de six à sept cents membres tous jaloux du bien public. Hélas! pourquoi faut-il que le nombre des bienfaiteurs du genre humain soit si petit dans un si beau Royaume?

Le Gouvernement doit beaucoup à ces généreux citoyens qui préviennent les crimes de la misere & ceux du désespoir. Voilà ce qui entretient l'ordre & le calme. Avant eux, on avoit oublié, dans la foule des pauvres, les octogénaires, les nonagénaires, les aveugles-nés, les femmes en couches, les veufs chargés de famille, les peres & meres chargés de dix enfants, & les

ouvriers eſtropiés. Aujourd'hui tous les ſecours ſont donnés à ceux qui ſouffrent davantage.

Les pauvres n'ont jamais eu d'amis plus tendres & plus vigilants que cette Société *Philantropique*, digne de tous nos hommages. C'eſt là qu'on voit que l'art de faire du bien eſt ſuſceptible d'une ſorte de direction, que l'aumône doit être réfléchie.

Puiſſions-nous voir multiplier chaque jour les rejettons de cette ſouche bienfaiſante ! Puiſſent ſes heureuſes branches couvrir un jour tout le Royaume de leur ombre hoſpitaliere !

Du Rouge.

On ne voit qu'à Paris de ces femmes fardées, qui continuent de mettre encore du rouge pardelà ſoixante ans, & qui ſuivent toujours le train du monde. Ces femmes ſempiternelles ſe rencontrent avec leurs viſages ſéculaires & leurs figures de métempſycoſe ; mais on n'eſt vieux, ſelon le langage du monde, que lorſque l'on eſt ſeptuagénaire : on n'eſt pas réputé vieux à ſoixante-trois ans.

Les épouvantables maîtreſſes des garçons bouchers mettent du rouge aſſiſes ſur le coin des bornes ; il eſt de couleur de ſang : la légere courtiſanne du Palais-Royal met un rouge couleur de roſe. Choiſir ſon rouge eſt une affaire capitale. Les acteurs uſent d'un rouge qui doit ſympathiſer avec les lampions ; de près il eſt affreux ; c'eſt preſque le maſque des anciens. L'œil y eſt accoutumé ; la timide Agnès ne joue point ſans rouge.

Les femmes à la Cour, qui jouent gros jeu,

paient le petit pot un louis; les femmes de qualité, ſix francs; les courtiſannes, douze francs; & les bourgeoiſes, qui le mettent d'une maniere imperceptible, ne le marchandent pas.

Le plus grand ſujet de querelle & le plus ordinaire entre la maîtreſſe & la femme-de-chambre, eſt dans le choix du rouge; cette querelle journaliere ſurpaſſe celle de la coëffure; c'eſt tout dire; ſouvent le pot de rouge eſt précipité à terre, parce qu'on a donné un coup-d'œil au miroir. On voudroit trouver le printemps des premieres années au fond de ce petit pot, qui n'a point une vertu magique, car elle ne réſide que dans l'œil abuſé de l'homme amoureux.

Petite Taille.

En général, les petits hommes m'ont paru plus méchants que les autres; ils ſont plus coleres, plus taquins, plus miſérablement paſſionnés que les hommes qui ont une taille avantageuſe.

Les ſcélérats que j'ai vu paſſer pour aller au ſupplice, les aſſaſſins perfides, les empoiſonneurs, étoient tous de petite taille; j'ai remarqué la même choſe ailleurs qu'en France: les ames cruelles logent dans les corps exigus. Les petites femmes ſont auſſi plus méchantes que les grandes; elles ſont plus enclines aux paſſions violentes & farouches. Rarement un homme d'une taille élancée ſe trouve être un aſſaſſin; les hommes courts & ramaſſés ſont les moins bons.

J'ai vu cent fois un Miniſtre qui vous ouvroit *un cachot*, comme on ouvre à table *un pâté*. Sa maîtreſſe tenoit bureau ouvert de *lettres-de-*

cachet. On payoit comptant, & l'ordre fatal étoit délivré; il donnoit les mains à tout le mal qu'on vouloit qu'il fît; il a fait empriſonner, ſans haine & ſans colere, des milliers d'honnêtes gens. Eh bien! ce Miniſtre, obéiſſant avec lâcheté à l'avarice d'autrui, un des plus mépriſables & des plus déteſtés, étoit de petite taille.

Deſrues étoit d'une conſtitution petite & grêle. Lorſque le Régent fit rouer le Comte d'Horn, ſon parent, coupable d'un aſſaſſinat atroce, on fit une croix de Saint-André exprès, parce qu'il étoit de petite taille; mais le peuple de Paris étoit dans la ferme perſuaſion qu'on ne pouvoit pas rouer un *grand Seigneur*, de ſorte qu'une harengere diſoit à ſa camarade : *Tu crois que c'eſt là le Comte d'Horn, eh! non, non, c'eſt un ſoldat aux Gardes qui ſe fait petit, & qu'on a payé pour cela.* Voilà le bas peuple. Ce trait m'a été raconté dans ma jeuneſſe par un témoin auriculaire.

Le Viatique.

Je rencontre le Viatique : deux pauvres gens du peuple le ſuivent, deux autres portent le baldaquin jadis rouge; le Prêtre hâte ſa marche; un bedeau & un porte-ſonnette précedent & ſautent les ruiſſeaux. Je ſuis; on s'arrête à la porte d'une allée ſale & ténébreuſe; le Prêtre enfile un eſcalier noir & tortueux, monte dans une eſpece de grenier où ſont toutes les horreurs de l'indigence. C'eſt une vieille femme, rebut de tout ce qui l'environne, qui eſt étendue ſur une paillaſſe à demi-pourrie. Dans ce grand abandon, le Prêtre ſouleve ſa tête expirante, & lui dit :

„ Femme, tout le monde vous oublie, & moi „ je viens vous trouver. Je vous apporte le Sou- „ verain de l'univers, votre Dieu ; il vient vous „ visiter : une meilleure vie vous est destinée ; „ souffrez pour Dieu qui vous éprouve, & qui „ vous attend dans le sein de sa miséricorde ".

Cette femme abandonnée ouvre les yeux, pleure de joie, entend autour d'elle des paroles qui la consolent & qui la fortifient : la misere la détachoit de la vie, la Religion acheve sans peine le sacrifice, elle est toute à l'espérance. Le Prêtre la bénit, l'absout, & lui laisse quelques secours temporels après avoir plongé son ame dans des idées religieuses. On voit la reconnoissance, l'amour, la piété se peindre dans les yeux mourants de cette femme que les Grands ne seroient pas venus visiter, & que les Prêtres environnent d'un double secours.

Certes, je fus touché, je pleurai d'attendrissement, je respectai ces fonctions augustes & charitables. L'imposant de la Religion rempliſſoit cet étroit grenier. Je descendis à la suite du Prêtre par l'escalier tortueux où il continuoit les prieres ; il tenoit d'une main le Saint des Saints ; & de l'autre une vieille corde qui pouvoit se rompre ; il conservoit la même dignité & le même zele qu'il auroit pu apporter dans un palais où toute une valétaille auroit porté torches & flambeaux.

Eh ! qui ne sentira pas avec moi que le pauvre abandonné regarde comme une faveur précieuse ces visites de la Religion, & qu'elles sont utiles & nécessaires à la portion infortunée du peuple, autant qu'elles sont sacrées par leur but ?

Le Roi à Paris.

Le Louvre eſt vuide, ne ſera jamais achevé, & le Souverain, je crois, n'y eſt jamais demeuré vingt-quatre heures. Quand le Roi vient à Paris, c'eſt une commotion générale, un grand concours de peuple; on ſe précipite pour voir ſon viſage, comme ſi c'étoit le Roi de la Chine.

On voit le Roi à Verſailles tant qu'on veut. Eh bien! je ſoutiens qu'il y a plus de la moitié des Pariſiens qui n'ont pas vu le Roi à Verſailles. Je connois deux vieilles filles qui depuis trente-cinq ans méditent de faire le voyage de Verſailles, & qui en ſont encore au projet, quoiqu'elles ſoient cependant très-à leur aiſe; quand je les vois, je leur fais la deſcription de Verſailles, comme s'il s'agiſſoit de Rome.

De combien de grandes vérités un Monarque pourroit s'enrichir en parcourant ſes Etats, & en troquant les plaiſirs de la grandeur, dont il doit être plus que raſſaſié, contre ceux de l'humanité! Eh bien, il y a tant de difficultés dans le déplacement du Monarque (vu qu'il eſt le point central) que ce plaiſir rare lui eſt preſque interdit; ſa grandeur l'attache, l'enchaîne preſqu'à ſon palais; il lui eſt impoſſible de voir & d'entendre ce que nous entendons, ce que nous voyons tous les jours. Les Invalides, ces ſoldats mutilés au ſervice du Monarque, n'ont été viſités que dernièrement par le Chef des armées & le bienfaiteur de leur vieilleſſe.

C'eſt une jouiſſance, ſans doute, de voir le peuple accourir en foule ſur les chemins, les remparts des villes s'enflammer & retentir du

tonnerre de l'artillerie, & les eſcadres couvrir la mer de pavillons & de feux.

C'en eſt une plus grande encore de voir la ſociété des hommes dans tous ſes rapports, de monter tous les gradins & de viſiter tous les échelons de cette curieuſe échelle.

Certaines connoiſſances pratiques uſuelles, certains détails ſont donc incroyables & perdus pour les lumieres naturelles, quand le ſort ne nous a pas placés dans le cercle inſtructif des infiniment petits.

Henri IV eſt en quelque ſorte le dernier de nos Rois qui ait habité la Capitale ; depuis lui, nos Monarques s'en ſont éloignés, & ce ſont les ſeuls Souverains de l'Europe qui ſe tiennent ainſi à l'écart de leurs ſujets ; mais des conſidérations politiques d'un très-grand poids l'exigent ainſi.

On oppoſera toujours dans ſon imagination la marche du Roi à Paris, à la marche du Roi à Londres. Le Roi de France ſort de ſon palais de Verſailles ; une foule de Courtiſans l'entourent ; de la cavalerie environne ſon carroſſe ; une compagnie de Gardes Suiſſes & une compagnie de Gardes Françoiſes tiennent l'avenue ; depuis l'entrée de cette grande ville, juſqu'au lieu où va ſe rendre Sa Majeſté, ſont des gardes en haie, ſerrés de chaque côté, & qui preſſent derriere eux, tant qu'ils peuvent, le peuple, pour faire une plus grande & plus belle place. On a ordonné de fermer les boutiques, tous travaux ceſſent ; la marche s'avance, & les Gardes, à la voix de leurs Officiers qui accourent à cheval, s'efforcent de preſſer encore ; on étouffe. Le Souverain, dont la voiture marche au milieu du pavé, à l'aiſe & bien dégagée, entend les cris

de *vive le Roi*, quand le peuple eſt content; des poignées de pieces d'argent tombent ſur ces têtes accumulées, & les plus forts ſe font jour pour les ramaſſer : malheur à ceux qui n'ont pas la force de réſiſter à ce rude choc, à ce combat inattendu; il y a là des drôles qui ont des gantelets avec des chaînettes, & qui, frappant, jurant & criant *vive le Roi*, s'arrachent, en veſtes déchirées & boueuſes, une piece de vingt-quatre ſols.

Le Roi d'Angleterre paſſe dans une chaiſe à porteur, du palais de la Reine au palais Saint-James, ayant trois hommes avec de vieilles piques, qui le précedent ou le devancent. Perſonne ne s'arrête, perſonne ne le regarde; c'eſt le même Roi qui fait ſortir, quand il le veut, cent cinquante vaiſſeaux de ligne des ports de la Grande-Bretagne, & qui couvre de la puiſſance de ſes ſujets les Indes Orientales, &c.

Chambre des Communes.

Elle eſt à l'ancien café de Procope, vis-à-vis l'ancienne Comédie Françoiſe; on l'appelle ainſi par dériſion, parce que c'eſt le lieu où l'on fronde le plus les opérations de la Cour; ainſi on parodie le ſanctuaire de la liberté angloiſe.

A la Chambre des Communes appartient ſeule le droit de mettre des taxes. Son pouvoir à cet égard eſt unique & abſolu; chaque membre eſt libre de porter la parole ainſi qu'il lui plaît; il s'oppoſe en face aux Miniſtres; là enfin il y a des orateurs dignes des beaux jours du Sénat Romain. La flamme pure de la liberté y brille, & ne s'éteint point; cinq cents députés élus

dans chaque ville de Province par tous les citoyens de chaque endroit, à la pluralité des voix, forment la moitié du Parlement d'Angleterre; l'autre moitié eſt la *Chambre Haute*, dans laquelle ſiege les Lords Pairs du Royaume. Tout ſe décide dans ces deux Chambres à la pluralité des voix, & le Roi n'a aucune autorité pour faire exécuter ce qu'elles rejettent.

Notre Chambre des Communes à nous eſt au café de Procope, & la ſalle voiſine s'appelle *la Chambre Haute.* Nous plaiſantons ſur ces dénominations ſi reſpectées chez nos voiſins, ainſi que nous aviliſſons & calomnions ſur notre théâtre le Prophete de la Mecque, révéré d'une moitié du monde.

En Angleterre *le Roi ne peut pas mal faire: The King can do no wrong;* c'eſt une maxime reçue dans la conſtitution du gouvernement Anglois : en France, le peuple accuſe trop légérement le Souverain de ce qui s'eſt fait à ſon inſçu par ſes Miniſtres, & plus d'un Monarque François n'auroit-il pas pu dire à ſon confident, en parlant d'un tel Miniſtre, les deux admirables vers de Corneille :

Te le dirai-je, Araſpe? il m'a trop bien ſervi;
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi.

Langue Angloiſe.

Elle nous étoit ſi peu familiere, il y a quarante ans, que l'on ne put trouver perſonne pour donner à l'inſtant même, dans le cabinet du Roi, l'explication d'un papier Anglois. On demanda dans l'œil de bœuf s'il y avoit quelqu'un qui ſût

l'Anglois : on vit régner un profond ſilence ; enfin un Mouſquetaire ſe préſenta ; il étoit de Calais, & il ſavoit la langue Angloiſe, à cauſe de la commodité du voiſinage ; il donna la traduction du papier étranger, & le Roi lui fit préſent d'une compagnie de Dragons ; il obtint en outre une gratification de plus de mille louis d'or.

Aujourd'hui, dès qu'il paroît un roman, vingt traducteurs affamés ſe jettent ſur ce morceau, & c'eſt à qui le dévorera le premier. Le plus prompt eſt toujours le plus habile. Il y a des manufactures en ce genre ; les éleves verſionnent pour les maîtres ; c'eſt ainſi qu'un tailleur ordonne à ſes garçons de retourner tel habit. Quand deux traducteurs ayant en poche la même verſion, ſe rencontre nez à nez chez le Libraire, jugez de leur ſurpriſe, ils pâliſſent d'effroi : l'adoption de l'une eſt l'anéantiſſement de l'autre.

La lecture des papiers Anglois eſt donc auſſi commune à Paris, qu'elle étoit rare il y a quarante-cinq ans. Ceci doit avoir influé ſur les idées nationale ; auſſi la littérature, quoique circonſcrite par le goût étroit & timide des Académiciens, a-t-elle pris une teinte Angloiſe. Pluſieurs ouvrages politiques qui ont paſſé en notre langue, nous ont éclairés ſur le droit naturel, civil & politique, preſqu'oublié chez les Ecrivains du ſiecle de Louis XIV, qui tous, ſans exception, ignoroient la langue Angloiſe. Enfin cette langue républicaine n'eſt pas étrangere au Souverain qui nous gouverne, & tant mieux pour nous, chers concitoyens!

Deſcends du haut des cieux, auguſte vérité,
Répands ſur nos écrits ta force & ta clarté ;
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.

Il y a auſſi des traducteurs Allemands, mais qui, ſachant mal la langue qu'ils traduiſent, ſont peu verſés dans la langue Françoiſe; on les appelle manœuvres. Un M. Bonneville avoue qu'il a été manœuvre, mais il en gémit, comme d'un outrage du ſort. Pourquoi cela? il faut bien être manœuvre, quand on n'eſt pas né architecte. Or, pour un traducteur noble, précis, énergique, élégant, comme le *Tourneur*, comme *Riccoboni*, il y a vingt *Bonneville* dénaturant les plus beaux modeles à tant la feuille.

Les auteurs Allemands ſe plaignent d'être défigurés par ces écrivailleurs qui joignent à un pauvre ſtyle le ridicule de vouloir encore les juger. Ces auteurs diſent qu'il vaudroit mieux pour eux être abſolument inconnus en France, que de paſſer ſous les mains peſantes & ſans tact de ces manœuvres. Je donne à leurs plaintes légitimes la publicité qu'elles méritent, afin que l'écorcheur s'éloigne avec ſon couteau de ces courſiers ſouples & fiers, pleins de graces, de majeſté & de vie.

Une jolie femme, quand elle a appris l'anglois, fait une traductionnette : cela ne lui impoſe pas le titre d'auteur; c'eſt un atour de plus qu'elle promene avec grace, & par là elle échappe aux rigueurs de la critique qui frappe les femmes d'un eſprit volumineux.

C'eſt la belle & énergique traduction de Shakeſpéar, par M. le Tourneur, qui a fait paſſer ſur notre ſcene pluſieurs pieces du théâtre Anglois. Les auteurs qui ont oublié de prononcer ſon nom, en mettant à profit ſa traduction, doivent, je crois, à ſa mémoire une pleine reconnoiſſance.

Indiſpoſition

Indiſpoſition d'une Actrice.

C'est le ſecret de la Comédie; c'eſt l'art de ſuſpendre une piece dont l'auteur déplaît; c'eſt le palliatif d'un manquement envers le public; c'eſt la petite vengeance contre une rivale; c'eſt l'excuſe de la négligence, de la pareſſe, de l'amour-propre; enfin, que ſais-je? c'eſt la réponſe à tout.

Une actrice indiſpoſée! Corneille ne peut plus écrire; les Princes Ruſſes & Allemands s'en iront ſans avoir vu jouer telle piece qu'ils attendent en vain. Une actrice indiſpoſée! dans tous les ſoupers on en parlera. Eh! ne la voyez-vous pas d'ici s'entendant avec deux médecins dont les voitures viſitent ſa porte réguliérement deux fois par jour, répandant dans tout le quartier le fumier, fangeux matelas des pavés? Et elle ne ſeroit pas malade? O incrédules! La médiſance oſera dire que l'actrice échappée par une porte ſecrette, eſt à la campagne, où elle ſe divertit; mais il ſeroit bien étonnant que celle qui joue la Comédie, n'imaginât point une petite Comédie pour tromper ou pour appaiſer le public irrité.

Tout le monde entend l'idiôme de l'affiche; car pourroit-on y mettre en groſſes lettres: *Mademoiſelle *** a le viſage égratigné, la joue enflée d'un coup-de-poing amoureux & jaloux. Mademoiſelle *** a reçu un coup-de-peid de Vénus, &c.?* Mais, lorſque l'actrice eſt jolie, ou qu'elle a du talent, le public feint de croire à cette indiſpoſition, & demande de ſes nouvelles à grands cris, ce qui devient facétieux. Les graves médecins entrent dans ce ſtratagême, parce qu'ils

ſont payés, & pour le coup ils guériſſent à-coup-ſûr.

Cette farce dure ſix ſemaines, deux mois; alors l'actrice reparoît; elle ſe ſert d'un fard particulier, qui imite la pâleur maladive & la premiere teinte de la convaleſcence. Ce même public qui avoit envoyé l'actrice *à la Salpétriere;* qui lui auroit crié, *à genoux*, le lendemain de ſon crime de leze-majeſté parterrienne, l'accueille avec tranſport, & la reconnoiſſant doublement comédienne, lui pardonne ſes impertinences en faveur de ſa ruſe & de ſes révérences ſimulées.

Les auteurs ſuſpendus ont beau crier qu'on a outragé l'art & eux-mêmes, ils ne ſont plus écoutés, l'actrice l'emporte, & tous les éleves en médecine répetent : *Nous avons vu les voitures des Médecins à ſa porte;* puis tous les Eſculapes ſubalternes triomphent de la guériſon imaginaire.

Mais l'indiſpoſition de l'actrice devient forcée, lorſqu'il lui faut payer le tribut des plaiſirs que la nature vend à ſon ſexe, certes avec uſure; car l'enfant arrondit les flancs de Melpomene & de Thalie, comme ceux des ſervantes, & point d'actrice alors qui oſât ſe montrer décidément groſſe, même en jouant les rôles d'Idamé & d'Eugénie. L'indiſpoſition de l'actrice devient encore forcée, quand la déeſſe a rencontré dans le monde un Dioméde : celui-ci frappa Vénus; ſi Vénus eût été actrice, elle auroit fait mettre ſur l'affiche qu'elle étoit indiſpoſée. Eh! comment révéler la brutalité d'un Dioméde? il faut cacher cet attentat épouvantable; l'imagination ne doit pas même le ſoupçonner. Comment montrer au public un viſage que l'ongle a ſillonné? un bras caſſé révolteroit moins : de pareils forfaits ne ſe révelent

pas ; on les cache, dis-je, & la faculté elle-même ne croit point déroger en voilant un pareil ſcandale.

Piece retardée par l'indiſpoſition d'une actrice eſt donc une annonce qui ſignifie mille choſes, caprice, reſſentiment, orgueil, & toutes les bleſſures de l'amour furieux ou malin.

Si l'altiere Clairon, au lieu de refuſer de jouer avec le camarade *Dubois*, parce qu'il n'avoit pas payé ſon chirurgien, eût feint un évanouiſſement ſubit, une *indiſpoſition*, elle ſeroit reſtée au théâtre ; elle n'auroit pas perdu ſon talent, qui plus qu'à moitié factice, devoit s'évanouir, comme s'évanouit le talent de la danſe par le non-exercice ; le Journal de Paris ne ſeroit pas venu, vingt années après l'irrévérence de la Tragédienne, nous transformer cette retraite en ſacrifice héroïque, & comparer, pour ainſi dire, cette abdication théâtrale à celle de Chriſtine & de Charles-Quint.

Tel autre comédien trouve que ce n'eſt pas aſſez de palper trente-quatre mille francs par an, au riſque d'être ſifflé quand il joue mal ; il veut être toujours applaudi ; il abdique, mais il promenera ſa déclamation en province, & il aura l'air d'un grand homme perſécuté ; il gagnera le double, & il paroîtra fier de n'avoir pas voulu pour juges les gens de goût de la Capitale.

L'Auteur ! l'Auteur !

L'ANGLOIS eſt toujours étonné, & avec raiſon, de voir nos ſalles de ſpectacles environnées au-dehors & au-dedans de ſoldats armés. On ren-

contre des fusils dans le même lieu où Moliere nous fait rire, où Corneille éleve notre ame, & les sentinelles enchaînent la voix & captivent tous les mouvements de l'auditeur; mais quand le parterre crie après l'Auteur de la piece, on le laisse remplir la salle de ses cris inarticulés & sauvages.

Le parterre, au lieu de n'être que sévere, est devenu très-incivil à l'égard des Auteurs. Un Auteur ne lui donne que son ouvrage à juger, sans lui donner le droit de remonter jusqu'à sa personne. Souvent à la fin de la piece, comme pour ajouter une nouvelle scene à celle qu'il vient de voir représenter, il demande à grands cris *l'Auteur*, & avec l'opiniâtreté la plus frénétique; les cris qu'il éleve portent l'empreinte d'un caractere brutal, malhonnête, qui exige indécemment ce qu'on a droit de lui refuser; il redouble ses clameurs jusqu'à ce qu'on lui amene la victime sur le bord du théâtre, & ses applaudissements ne sont plus alors que des outrages.

Je ne sais comment il y a des Auteurs qui se respectent assez peu eux-mêmes pour obéir aux clameurs impératives d'un parterre en délire. Comment le public ne sent-il pas lui-même que tout Auteur a le droit de se refuser à sa folle turbulence, parce qu'il ne peut exister aucun rapport entre son ouvrage & sa personne? Ce sont ses vers ou sa prose qu'il faut juger, & non sa physionomie, son habillement & son maintien.

On a fini par demander le Sieur Monvel, qui a paru : oh ! c'est lui qui doit clorre cet usage, après que l'ouverture en a été faite par l'Auteur de Mérope.

Que ce même parterre, après avoir expulsé un acteur nommé *La Rive*, fasse un *calembourg* en

applaudiſſant avec un tranſport facétieux à cet hémiſtiche du récit d'Iphigénie en Aulide :

La rive *au loin gémit*..... (1)

On ſent que le parterre a beſoin de s'amuſer pour regagner au théâtre une voix ſans contrainte qu'il a perdue ailleurs.

Mais s'il veut exercer une pareille licence envers les Auteurs, ceux-ci feront bien de ne plus produire aucun ouvrage ſur la ſcene françoiſe.

Café de la rue des Boucheries.

Je vous en avertis, mes chers Lecteurs; ſi vous aimez le ſpectacle, gardez-vous bien, avant qu'il commence, d'aller voir ce qui ſe paſſe derriere la toile du théâtre. C'eſt une eſpece de caverne ſombre, où des ſpectres de toutes couleurs & de toutes figures errent pêle-mêle dans une confuſion qui laiſſe à peine le temps de les obſerver. C'eſt là qu'on voit une foule bigarrée d'acteurs & d'actrices de tout âge, dont les uns, à moitié habillés, endoſſent à la hâte les vêtements les plus ſuperbes, offrant encore aux yeux une chauſſure délabrée que le cothurne héroïque va remplacer; & d'autres, en grimaçant, s'efforcent de ſe rappeller, à la lumiere d'un bout de chandelle attaché à une couliſſe, les paroles d'un rôle que leur mémoire rebelle a d'autant plus de peine a retenir, qu'ils en comprennent moins le ſens. Ceux-

---

(1) Ou plutôt *mugit*; car c'eſt l'Acteur qui a donné à la ſcene Françoiſe les plus épouvantables mugiſſements.

ci, leſtes & bruyants, exercent en cadence, devant un reſte de miroir, leur pas, leurs geſtes, & tous les mouvements d'un corps qui ſaute, tombe, ſe releve, s'élance & voltige.

A côté, la Reine de Carthage eſt aſſiſe dans un fauteuil déchiré, & n'a pour la ſervir, qu'un petit mulâtre à demi-baſané, qui la regarde & rit. Auguſte remet ſon rouge, & brûle ſa couronne de laurier factice à la mêche puante d'un lampion. Oroſmane, en plaçant à ſa ceinture le fer qui doit poignarder la belle & vertueuſe Zaïre, s'égaie avec elle, & répete comiquement la cataſtrophe. Le tutoiement le plus familier & les apoſtrophes les moins décentes précedent l'idiome divin des Corneille & des Racine.

Mais rien n'égale au monde ce qui ſe paſſe à Paris, pendant la quinzaine de Pâques, dans un petit café ſitué rue des Boucheries. Figurez-vous tous les directeurs des théâtres de Province accourant à une eſpece de marché public, pour compoſer leurs troupes, & tous ceux qui foulent le ſapin d'un pas majeſtueux, accourant auſſi de leur côté par troupeaux, pour ſe vendre & s'engager. On marchande la reine étique, l'amoureuſe minaudiere, le pere noble, qui ſe croit tel parce qu'il a le front dégarni, la voix caſſée & les mains tremblantes; le valet impudent, qui a la phyſionomie de ſes rôles; l'humble confident preſque toujours auſſi mauvais qu'inutile à la piece; le petit-maître, qui vieillit croyant bien toujours poſſéder le feu & les graces du premier âge.

C'eſt un mêlange confus d'acteurs & d'actrices qui ſe reconnoiſſent, qui rivaliſent en luxure, qui ſe croient tous ſupérieurs les uns aux autres, & qui le ſont en effet dans leur déteſtable jeu. Mais la médiocrité prend le ton important, s'en-

ſle, ſe pavane, étale l'orgueil & la bêtiſe du paon au milieu d'une baſſe-cour, & raconte à tous les oiſons qui l'entourent les applaudiſſements qu'on lui a prodigués à l'extrémité du Royaume, où la langue Françoiſe eſt à peine connue. On enrôle une impératrice à cent quarante livres par mois, & le confident ſoupire de n'en avoir que ſoixante-quinze, & d'être ſon ſouffleur par-deſſus le marché.

Enfin, là ſont raſſemblés en tas tous ceux qui doivent eſtropier, ſur les trétaux du Royaume, la langue, les pieces, le bon ton, le bon ſens, & n'en être pas moins applaudis avec fureur.

Les reconnoiſſances des amis qui s'embraſſent avec un tranſport auſſi faux que celui qu'ils ont coutume d'avoir ſur les planches; le courroux des ennemis auſſi réel que leur jalouſie ſecrete; les beaux garçons tout fiers de leur figure, & que lorgnent les vieilles actrices deſſéchés; les ſourdes imprécations contre les directeurs qui paient mal, & contre le public qui les paie comptant en huées, tout cela forme un ſpectacle plus neuf, plus varié & plus réjouiſſant que celui qu'ils pourroient donner.

L'un, qui arrive du Nord par la meſſagerie, va partir pour le Midi par le coche; & celui qui arrive de Marſeille, va tomber à Strasbourg. Le haſard les place & les déplace; ils ne ſavent s'ils hurleront en Gaſcogne ou en Normandie; ils forment des engagements qu'ils caſſent deux heures après par caprice ou par néceſſité; ils ſe ſurfont; ils ſe rabaiſſent, comme une volaille qu'on vend au marché; ils jurent, ſe louent & s'injurient tour-à-tour.

Le café déborde de ces nobles inſtruments de l'art dramatique. Ils ſont preſſés en groupe juſ-

que dans les ruiſſeaux de la rue. L'un a un reſte d'habit théâtral qui contraſte avec ſa chauſſure reſſemelée; ſa veſte eſt magnifique & ſa culotte rapetaſſée. Si on leur demandoit où ils vont, ils pourroient répondre comme Eſope : *Je n'en ſais rien.*

Les directeurs ſe promenant marchandant les acteurs au milieu de cette ſinguliere foire, auſſi curieuſe que celles où l'on voit des animaux de toute eſpece. Les directeurs flattent celui qu'ils veulent avoir à bas prix ; ils parlent ſur-tout de de faire des avances. La mauvaiſe actrice paſſe avec l'acteur engagé, parce que celui-ci eſt ſon amant, elle déviſageroit le directeur, s'il parloit de ſéparation.

Voilà donc ces comédiens qui, la tête meublée de quinze ou vingt rôles, ſont très-perſuadés n'avoir plus rien à apprendre ſur l'art, & en parlent avec une audace qui feroit croire qu'ils en connoiſſent les principes les plus ſimples. Quand les premieres troupes pour la Province ſont formées, il en reſte la lie : hé bien! mes amis, cette lie va ſe répandre ſur des treteaux ambulants, deſtinés à amuſer la canaille, comme M. *Deſtin* & Mademoiſelle *La Caverne*, que Scaron, dans le ſeul de ſes ouvrages qui ne ſoit pas déteſtable, a ſi bien célébrés.

Il n'y a point de paſſions qui ne ſe montrent & ne ſe cachent tour-à-tour ſur les viſages de ce peuple comédien, qui connoît toutes les villes de l'Europe, & qui en rapporte quelquefois tous les vices.

Les voilà donc examinés, marchandés & choiſis, ces hommes qui, ſur les théâtres de Province, doivent peindre nos paſſions, pour nous en corriger par les douces émotions de la pitié,

ou par les traits pénétrants du ridicule. Si, parmi cette tourbe il ſe gliſſe par haſard, ou par curioſité, un des grands acteurs de la Capitale, il ſourit avec le dédain le plus froid. Le titre de comédien du Roi fait qu'il ſe regarde d'une eſpece différente. Un Evêque ne regarde pas avec plus de hauteur un malheureux Sacriſtain de paroiſſe.

Quand aux chanteuſes, obſervez qu'elles deviennent plus fieres en raiſon de leur rareté ; elles ſont hors de prix. L'arietteuſe l'emporte ſur Melpomene & Thalie. Communément elle eſt plus jeune, mieux parée & moins libertine, malgré le grand nombre de ſes adorateurs.

Une liberté effrénée conſole le comédien de tous les déſagréments & même de tous les affronts attachés à ſon métier. C'eſt ce qui le rend inſenſible aux ſifflets ; il ſe venge par l'indiſcipline & par l'audace, de l'empire deſpotique que le public a le droit d'exercer ſur lui.

Voilà cependant les organes des Auteurs dont la nation ſe glorifie ; voilà les interprêtes reſpectables du génie ; voilà les hommes chargés par état de propager la gloire des maîtres de la ſcene. Tous ces hiſtrions vont ſortir de ce café pour aller repréſenter dans toutes les villes ces chefs-d'œuvres immortels qu'ils regardent comme leur appartenant en propre, puiſqu'ils en font leur nourriture journaliere ; mais ce ſont d'ingrats nourriſſons : les avides directeurs mutilent les pieces nouvelles pour les ployer à leur mauvais goût, & n'ont aucune reconnoiſſance pour leurs nourriciers.

Des femmes ſont directrices de ſpectacles : comment un pareil métier leur va-t-il ? Je n'en ſais rien. La Demoiſelle Montanſier a un dépar-

rement comique qui voyage par le Royaume ; elle a des adjudants ; elle regne à Caen, à Rouen ; & c'eſt un privilege, car tout en France, juſqu'à nos plaiſirs, eſt ſoumis à des privileges.

La Province ſera ennuyée, parce que telle directrice ſera avare : il faut que le public de Province ſouffre de ſes caprices lointains ; ſingulier trafic que de gagner ſa vie ſur les mines, contorſions & geſticulations d'autrui ! Toute piece eſt bonne pour un directeur de ſpectacle, quand elle ne lui coûte rien ; elle commence à devenir mauvaiſe, lorſqu'il s'agit d'une convention pécuniaire, fût-elle extrêmement modique.

Louis d'or.

Les louis d'or ſont rares à certaines époques : les joueurs en ont beſoin, les voyageurs les recherchent, les théſauriſeurs les convoitent ; on paie pour le change juſqu'à cinq ſols, & quelquefois davantage.

Qui fait ce métier ? Le péager du Pont rouge, qui ne reçoit que des liards. A force de recevoir de ces liards, ſa recette eſt compoſée de louis ; il les achete à tout venant deux ſols, & les revend cinq. N'eſt-il pas plaiſant de trouver, chez un manieur éternel de liards, cinq cents ou mille louis d'or, quand on en a beſoin ? Les louis d'or neufs de 1786, ne ſont pas auſſi eſtimés que les anciens. Les nouveaux louis d'or expriment mal la phyſionomie de Louis XVI. Si les portraits ne doivent pas défigurer un ſimple perſonnage, encore moins doivent-ils manquer le Souverain d'une grande & puiſſante nation ; cette négligence n'eſt pas pardonnable. La phyſionomie

du Roi eſt calomniée tant ſur les louis d'or que ſur les écus de ſix livres, ce qui a droit d'étonner ceux qui penſent que cela n'eſt pas indifférent.

Les billets de caiſſe d'eſcompte ont rendu moins néceſſaire les louis d'or; mais la frénéſie du jeu s'eſt accrue par la facilité qu'offre le papier : il déguiſe la fureur inſenſée des joueurs; ils ſe livrent à de plus grands excès, quand, au-lieu du métal jaune qui frappe la vue & l'imagination, ils n'apperçoivent plus que des billets noirs.

Que peuvent les loix contre le délire de la cupidité? Il eſt des délits qui ſe puniſſent d'eux-mêmes. Le jeu eſt maudit par ſes premiers adorateurs, & les loix les plus ſages deviennent impuiſſantes, quand il s'agit d'attaquer l'homme dans la citadelle obſcure où il ſe retranche pour opérer ſa ruine avec des formalités particulieres & reſpectées : ce ſont des loix nouvelles & ſacrées qu'il oppoſe à des loix antiques qui n'ont plus de priſe ſur lui.

Induſtrie particuliere.

Quels que ſoient des mortels l'eſſence ou l'origine,
Si-tôt que midi ſonne il faut que chacun dîne.

Se nourrir ſans rien débourſer, & avoir encore un penſionnaire payant, voilà un trait d'induſtrie rare & dont, je crois, on n'avoit pas encore ouï parler. Il faut, pour accomplir ce chef-d'œuvre d'économie & d'adreſſe, ſe loger au fauxbourg Saint-Germain ou au fauxbourg Saint-Honoré, à côté de ces grands hôtels où il y a toujours des repas chaque jour de la ſemaine. On achete d'abord une boîte de fer blanc qui puiſſe con-

tenir quatre plats ; on ſe munit d'un commiſſionnaire. Quand cela eſt fait, on s'attache au cuiſinier d'une grande maiſon ; on fait prix avec lui pour avoir la deſſerte : ordinairement cela coûte vingt-ſept francs par mois.

Un de ces hommes induſtrieux ayant accompli toutes ces conditions, prit chez lui un penſionnaire qui lui donnoit trente-ſix livres par mois. A quatre heure & demi, il envoyoit la boîte de fer blanc & le commiſſionnaire, & les marmitons dépoſoient dans ſa boîte de fer blanc les reſtes de l'opulente table, la plupart encore intacts ou légérement attaqués. Gardant bien ſon ſecret, il émerveilloit ſon hôte par l'abondance des mets, car il y a des jours où elle regne, ſurtout dans l'été, que les viandes ſe gâtent plus facilement, & qu'on s'en débarraſſe avec plus de largeſſe.

Allez de Pekin juſqu'à Rome, trouverez-vous ſur aucun point de la terre une penſion de cette eſpece ? J'ai cependant connu l'homme qui avoit pour vingt-ſept francs par mois la cuiſine de Madame la Comteſſe de Brionne à ſa diſpoſition. Il nourriſſoit le provincial reconnoiſſant ; il ne lui en coûtoit rien, & il gagnoit encore ſur le ventre qu'il nourriſſoit, après avoir rempli le ſien.

Voulez-vous une autre induſtrie pour être toujours bien traité dans les auberges ? La voici. Les dîneurs errants s'informent de tous les nouveaux aubergiſtes qui ont appendu une enſeigne neuve ; là, pendant un mois, on eſt très-bien ſervi, le linge eſt propre, les domeſtiques ſont attentifs, l'hôte eſt poli, & les mets ſont bien apprêtés ; mais le zele & la vigilance n'ont qu'un terme ; au bout d'un mois tout change, l'ordre

tombe, la malpropreté & la négligence remplacent les ſoins & les égards ; nos dîneurs, les quatre ſemaines révolues, vont chercher un nouvel établiſſement, & ils entrent chez tout aubergiſte dont la porte eſt récemment peinte en bleu avec des pâtés, des poulardes, des lapereaux lardés & des fruits en camaïeu. La peinture de cette porte, plus vive & plus éclatante, les avertit qu'il s'agit d'un *débutant*. Munis du vrai ſecret pour être bien traité, ils aſſiſtent à tous les débuts d'auberge ; la table ſe ſoutient trente ou quarante jours, après quoi elle décline & tombe inſenſiblement dans le pire.

Vous voilà bien avertis, mes chers Lecteurs, & il ne tient qu'à vous, en circulant comme font nos dîneurs qui ne ſoupent point, d'être bien traités pendant un mois dans chaque nouvelle auberge ; or vous en aurez ſûrement à choiſir plus de douze dans l'année.

Les auberges de la rue des Boucheries ſe ſoutiennent toujours à un prix modique ; on eſt à-peu-près leſté pour trente-ſix ſols ; d'ailleurs l'athmoſphere de ces ſalles d'auberges eſt tellement chargée de corpuſcules alimentaires, que gober l'air de ces lieux eſt un plat de ſurrérogation. Vous avez enſuite l'avantage de connoître en deux ou trois jours l'accent des différentes Provinces de la France, Gaſcons, Provençaux, Limouſins, Francs-Comtois, Normands, Picards, &c. vous pouvez connoître les inflexions de leur idiôme ; c'eſt enfin la perfection du charivari, que le tumulte confus de ces langues, mêlé aux cris des marmitons & aux glapiſſements des ſervantes.

Les fortunes médiocres, les célibataires, les vieux garçons, les étrangers, ont recours à ces

auberges, parce qu'il eſt très-diſpendieux d'avoir un ordinaire chez ſoi, à moins qu'on ne ſe borne éternellement à la ſoupe & au bouilli, ce qui ne donne pas à l'eſtomac des ſucs nombreux & ſuffiſants : la halle eſt dégarnie dès le matin, & le Pariſien a un fléau journalier à combattre dans le redoutable corps des maîtres-d'hôtel; c'eſt une véritable tyrannie exercée par les riches. Le maître-d'hôtel fait ſa ronde, met la main ſur les denrées, repaſſe & jette dans une hotte profonde les plus beaux morceaux; ils ſont encore étalés, mais ils ſont vendus; vous n'en aurez pas un fragment; il n'y a plus rien pour le commun des hommes, pour les petits ménages : vos yeux verront l'abondance, & votre eſtomac ſouffrira de la diſette. Il en coûte peu aux riches d'affamer ainſi la multitude : les maîtres-d'hôtel prennent en gros & ſe reverſent enſuite entre eux ; c'eſt un accaparement journalier. Les maîtres-d'hôtel font ainſi la loi aux autres acheteurs, aux cuiſiniers en ſous-ordre; ils les forcent à payer plus cher, parce que peu leur importe à eux le prix des denrées : les maîtres trompés n'y regardent pas de ſi près, & le pauvre qui n'a que le fretin, paie encore le dîné du riche.

Auſſi n'y a-t-il pas de pays où la nourriture ſoit plus mauvaiſe pour le petit peuple. Dans les penſions, dans les ſéminaires, les jeunes gens crient la faim toute l'année; une économie ſévere appauvrit la table de l'adoleſcence & de la jeuneſſe dans l'âge où le beſoin de manger eſt un beſoin impérieux, parce que les denrées ſont d'un prix exceſſif, & que le traiteur gradué des écoliers & des ſéminariſtes s'embarraſſe peu que leur tempérament s'exténue, pourvu

que ſa bourſe ſe rempliſſe : il voudroit, à la lettre, les nourrir de thêmes, theſes, verſions & exercices militaires. Ainſi les rigueurs du fiſc ont leurs dangers, & portent leurs coups terribles & deſſéchants juſques dans les tendres racines de l'arbre vivant de la ſociété humaine.

Voulez-vous dîner chez un reſtaurateur ? la cherté vous en dégoûtera bientôt : les fortunes médiocres ne ſauroient atteindre à ces tables, qui d'ailleurs ne reſtaurent point, malgré leurs magnifiques promeſſes. On a comparé les tables des reſtaurateurs au réfectoire des Capucins; il n'y a point de napes; on n'y parle pas; on en ſort avec appétit; quand on a dépenſé ſix livres, on n'a point encore ſatisfait ſa faim, tant les plats y ſont exigus. Vous avez beau étudier la liſtes des mets, ce ne ſont que des échantillons qu'on vous apporte : on diroit qu'il ſuffit d'entrer chez le reſtaurateur pour être pleinement reſtauré, & que l'air qu'on y reſpire, la fumée des mets & la lecture de la pancarte doivent ſatisfaire les eſtomacs.

Si l'on n'étudioit pas attentivement cette pancarte en calculant tout bas, & que l'on appellât étourdiment les plats qu'elle offre, il ſe trouveroit qu'on auroit pu dépenſer vingt-quatre livres ſans avoir trop mangé; il faut donc calculer avant que de porter à ſa bouche, & refréner ſon appétit, ſi l'on n'a point de l'or en poche. Comment, après tant de bons livres ſur l'agriculture & ſur les reproductions de la terre, en coûte-t-il, pour vivre, trois fois plus cher qu'il n'en coûtoit il y a quarante ans ?

Ingratitude publique.

Ce peuple qui, dans la nuit, à travers toutes les intempéries des saisons, parmi le froid, le verglas, l'obscurité, apporte à Paris les denrées nécessaires, qui arrive, dis-je, de sept à huit lieues pour verser à la halle ses présents nourriciers, comment est-il accueilli? Pas une banne, pas une tente pour le recevoir, pas un auvent pour le protéger; il ne rencontre dans la ville qu'il vient alimenter, que l'eau des gouttieres, l'humide du pavé, & le ciel pour toît; quelquefois ses denrées sont emportées dans les ruisseaux fangeux.

Nos sages aïeux avoient restreint les halles dans un seul quartier, & la raison adopte ce projet. On les a séparées à de trop grandes distances. Le pourvoyeur, après avoir acheté des légumes, ira-t-il courir au loin pour avoir ici du poisson, & là du beurre?

Les halles doivent être rassemblées pour la commodité publique : eh bien! ce sera un quartier livré au bruit & au tumulte; les autres en seront exempts : d'ailleurs étant placés au centre de la ville, aucun quartier n'a droit de se plaindre.

Il y aura les marchés particuliers, d'accord; mais éloigner l'une de l'autre les halles pourvues des différents comestibles qui doivent se réunir sur la table, diviser leur fraternité, c'est imposer sur le temps du peuple, c'est occasionner une plus grande confusion dans les rues adjacentes qu'il faudra que les pourvoyeurs parcourent avec des hottes & de petites charrettes, qui, sans se déplacer,

déplacer, ſe ſeroient remplies avec une plus grande économie de peines & de temps.

Les poiſſardes en ſavoient donc plus que les gens en places, quand elles crierent à tue-tête qu'il falloit réunir les halles dans un ſeul & même endroit, & que tout autre projet étoit extravagant. On ne les a pas écoutées, parce que c'étoient des poiſſardes qui parloient. Mais il faut conſulter chacun ſur ſon pallier; l'aſſemblée des harengeres & les notables d'entre elles auroient repréſenté que le bon ſens de nos aïeux ne devoit pas être mis en oubli ſi légérement, & que, comme il faut avoir tout ſous ſa main pour faire une bonne cuiſine, de même, pour faire un bon repas, il ne faut pas perdre trois heures à aller chercher en ſix endroits ce qu'on peut rencontrer en un ſeul.

Coffre-fort vivant.

TEL pendu en effigie en 1749 pour monopole du bled, ayant accaparé les ſucres dans la guerre de 1756, trente fois millionnaire, bâtit une chapelle, fait quelques œuvres pies, & l'on oublie, & l'on pardonne à ſes exactions paſſées, tant l'or eſt abſoluteur! Il étoit ſi riche, qu'on s'intéreſſoit publiquement à ſa conſervation. Le peuple diſoit qu'il donnoit *mille livres par jour* à ſon Médecin pour le faire vivre, & il le croyoit bonnement; enfin, à force d'or, ce moderne Midas avoit obtenu une conſidération perſonnelle. Chacun ſe mettoit à ſa place, & ne vouloit pas qu'il mourût, parce qu'il étoit immenſément riche. On calculoit combien valoit une heure de ſa vie ſouſtraite à la faulx du trépas;

& alongeant la rente viagere, un de ſes jours auroit pu enrichir un pauvre homme, un Auteur.

Quand ce veau d'or étoit malade, les Médecins lui preſcrivoient *les Ombres Chinoiſes*, *les Variétés amuſantes*, & lorſqu'il mourut, chacun auroit voulu être ſon parent, pour devenir ſon héritier. Les groſſes fortunes donnent donc une célébrité réelle?

Un Provincial, dînant chez ce panomphée de Plutus, on ſervit un brochet; le nom ne lui revenant pas, il dit tout haut : *Madame, je vous prie de me ſervir un peu de cet intendant de riviere;* il y avoit trois Intendants à cette table; l'honneur de la table fut ſcandaliſé de la plaiſanterie, & le Provincial conſigné.

S'il eſt vrai qu'il n'y ait point de grande fortune innocente, combien ce coffre-fort n'a-t-il point eu de reproche à ſe faire? Eh! que lui en reſte-t-il aujourd'hui? Il a ſoudoyé quelques jolies berceuſes, doté le déshonneur de quelque fleur du jardin de Vénus, donné les invalides à quelques valets qu'il a déchargé du pénible ſoin d'ouvrir ou de fermer une porte, de frotter un parquet, de piquer un lapin, de monter ſur un ſiege, de mener promener un chien, puiſque malheureuſement telles ſont les occupations de la plupart de ceux qui habitent les palais de l'oiſiveté ou de la richeſſe, car il s'en falloit bien que cet homme fût oiſif; c'étoit un calculateur infatigable, & ſi la mort avoit été ſoumiſe au calcul, point de doute qu'il ne l'eût enchaînée dans ſon coffre-fort.

Boxeurs.

NOUS n'avons pas parmi nous les rudes champions aux poings fermés, qui ſe portent des coups meurtriſſants, mais on peut être ſûr que telle tête combattra telle autre; cela devient inévitable: delà des pamphlets.

Le public, à qui il faut des émotions de tous les genres, aime ces eſpeces de combats. Il aime à voir les écrivains ſe choquer; il les anime, il les excite à la guerre; il eſt ſatisfait des coups qu'ils ſe portent: à travers les injures, il y a des rameaux de vérité, & les faits s'éclairciſſent.

Par la même raiſon qu'on lit avidement le récit des batailles & celui des ſieges, on ſe range pour voir les combattants, pour peu qu'ils ſoient célebres.

Comme il eſt impoſſible de ſe battre ſans recevoir des coups, les deux champions ſont tous deux plus ou moins bleſſés.

Le public de Paris aime donc autant les contuſions, que le peuple de Londres, mais le Pariſien eſt plus raffiné; c'eſt la ruine du caractere moral qu'il chérit. Les excès en ce genre ſont connus de tout le monde: la violence & la fureur ont conduit les plumes.

N'a-t-on pas entendu M. Bergaſſe dire à M. de Beaumarchais? *Je connois ta vie, ta vie entiere! elle eſt exécrable ta vie.* Jamais Boxeur Anglois donna-t-il un plus furieux coup de poing? & tous ceux qu'a reçus à la ſuite de celui-là un M. Daudet de Joſſan! Oui, les Boxeurs exiſtent parmi nous, comme ſur les bords de la Tamiſe,

& les noms de ces champions ſont ſi connus, que les enfants les nomment.

Je ne rangerai point parmi ces Boxeurs M. de Calonne & M. Necker : c'eſt un tournois ſous les regards de deux grandes nations; il s'agit de l'intérêt public, du ſang de la patrie; chaque coup de lance réfléchit un trait de lumiere; ces nobles duels intéreſſent tous les citoyens : deux adverſaires d'une force égale, & nous donnant beaucoup d'idées ſur des objets ſérieux, ſeront fort utiles à nous autres petits combattants.

La nature donne à tout homme célebre un utile adverſaire qui ajoute à ſa grandeur : il faut que tout ſe meſure ici-bas, puiſque tout eſt relatif.

L'univerſalité des talents ne ſe réaliſe jamais dans un ſeul individu. Cette perfection eſt un objet métaphyſique qui n'exiſte que dans l'eſprit de ceux par qui il eſt conçu : on a toujours un côté foible; nous ſommes chacun dans un cercle plus grand à la vérité pour les uns que pour les autres, mais perſonne ne peut franchir la circonférence du ſien.

Deux ſerpents ſe rencontrerent; l'un ſe mit à manger la queue de l'autre; celui-ci en fit autant de ſon côté, de ſorte qu'ils ſe mangerent tous deux, & qu'il ne reſta rien du tout ſur la place.

Ce coq-à-l'âne avoit fait fortune, & l'on s'amuſoit de ceux qui l'examinoient ſérieuſement; mais il eſt l'emblême de deux hommes publics qui ſe battent pour la renommée; ils la perdent tous deux dans l'opinion publique.

Mais il y a de mauvaiſes têtes tellement ennemies du repos, que quand l'une d'elles arrive à Paris, on juge que la guerre de plume & la guerre la plus ſcandaleuſe ne tardera pas d'éclore; en effet, les deux champions ſe choquent violem-

ment, l'encre & les injures coulent à grands flots: le public rit aux dépends des combattants, qui finiſſent par ſe couvrir de ridicule, car c'eſt la monnoie dont il a coutume de payer le ſot amour-propre des guerriers de plume & de papier.

Billeveſées littéraires.

On ſe moque aujourd'hui du *quiſquis* ou *quamquam* de l'Univerſité; mais des académiciens & des journaliſtes agitent de nos jours des queſtions tout auſſi frivoles. Avec quelle gravité ne rend-on pas compte au Mercure d'une mauvaiſe tragédie? M. de la Harpe, jadis à ce Mercure, aujourd'hui au Lycée, placé entre le *Nain ſavant* & les *Fantoccini*, répete ſous d'autres termes le *quiſquis* & le *quanquam* des anciens profeſſeurs.

Quoi! rebattre encore des idées uſées ſur des objets auſſi inutiles! parler ſur Boileau, ſur Racine, ſur Voltaire, quand il n'y a que des mots vuides de ſens à prononcer ſur ces auteurs, dès qu'on les confond perpétuellement avec l'art & ſon entier développement! Oh! les auditeurs ne ſont pas moins ridicules que celui qui parle:

Sunt verba & voces, prætereaque nihil.

On perd ainſi le temps à Paris devant des arrangeurs de phraſes vagues; ils parlent de l'art, & l'art recule; la parole s'enfle, & le génie s'affaiſſe. Au bout de pluſieurs ſéances, l'orateur aura fait entendre un déluge de paroles, & n'aura rien dit. Pourquoi? Parce que le fond de ces idées littéraires tourne en France, & au Palais Royal, dans un cercle vicieux.

Or, comment parle-t-on encore de ces futilités collégiales, lorſque tant d'objets intéreſſants pour la penſée de l'homme nous preſſent, nous ſollicitent, & nous crient d'abandonner enfin les vers de Boileau & les hémiſtiches de Racine au goût des lecteurs? Voulons-nous retomber dans l'enfance, en nous occupant avec gravité de ces queſtions oiſeuſes, où il eſt ſi indifférent de ſaiſir le pour ou le contre? Les enfants qui, choiſiſſant la porte voiſine, courent aux marionnettes, me paroiſſent être plus ſenſés que les perſonnes attentives à ces fadaiſes académiques.

Mais les femmes y vont, parce qu'elles y ſont en déshabillé, qu'elles y trouvent les hommes en chenille, & qu'elles arrangent là le ſouper du jour & celui du lendemain. Quel barbare mari pourroit empêcher ſa femme de ſe rendre au Lycée, au temple des beaux arts? C'eſt comme s'il l'eût empêchée, ſur la fin du regne de Louis XIV, d'aller entendre le ſermon d'un Jéſuite.

Homme-de-Lettre de Province.

Il eſt impoſſible que dans la Capitale il y ait plus de trente-cinq mille ames qui s'occupent de littérature. Le gros des citoyens eſt livré à ſon commerce, & ne connoît pas plus Buffon & les trente-neuf qui lui aident à compoſer l'immortelle quarantaine, que tel journaliſte allemand.

Le Gentilhomme Suédois qui ayant demandé, à ſon entrée dans Paris, où logeoit M. de Fontenelle, fut indigné que l'on ignorât la demeure de cet homme illuſtre, avoit tort : un douanier s'embarraſſe bien d'un Fontenelle; le bourgeois connoîtra le banquier célebre, le Médecin, le

Chirurgien, parce que ce ſont là les hommes néceſſaires, indiſpenſables. J'oſe dire que les Gens-de-Lettres les plus renommés ſont parfaitement inconnus à Paris, eux & leurs ouvrages. Cette multitude abſorbe les plus grands talents, & de fait, il y a la moitié de Paris au moins qui ignore ce qu'étoit Voltaire, ce qu'il a fait, & juſqu'à ſon couronnement théâtral.

Les villes de Provinces, à proportion du nombre des habitants, ſont mieux informées de l'exiſtence des livres & de celle des auteurs. Qui le croiroit? c'eſt un avantage pour un Homme-de-Lettres d'être né en Province plutôt qu'à Paris. Pourquoi? C'eſt que, dès qu'il a quelque ſuccès, ſa Province s'intéreſſe à lui, exalte ſon mérite, s'identifie à ſa perſonne, & chacun dit: *Je l'avois prévu.* La Province a la vanité de dire & de penſer qu'elle recrute la Capitale de grands hommes; elle met dans ſon hôtel-de-ville le buſte de l'auteur qui, noyé dans la foule, eſt à peine apperçu.

L'Homme-de-Lettres Pariſien a moins d'avantages; perſonne ne le prône; il a encore à combattre les littérateurs normands qui font corps, & ſur-tout les gaſcons qui vont citant Monteſquieu, auquel ils croient ſuccéder: non-ſeulement il n'eſt point prophete dans ſon pays, mais il eſt moins accueilli qu'un provençal, qu'un languedocien, parce que ceux-ci ont toujours un peu de ce babil & de cette loquacité qui reſſemble à de l'éloquence.

Le bourgeois Pariſien s'amuſe du ſpectacle; mais lorſqu'il a payé, il croit être quitte envers tout le monde. J'atteſte que j'en ai entendu un, qu'en ſtyle populaire on appelle *un bon bourgeois*, qui louoit à outre-meſure les Comédiens

du théâtre françois, en ce qu'il s'imaginoit que ces acteurs produiſoient de leur fond tout ce qu'ils déclamoient en public. Ce fut moi qui lui appris qu'il y avoit des auteurs dont ils répétoient de mémoire les phraſes & les idées. Il avoit cru bonnement que *Molé* imaginoit ſon rôle, & que *Préville* étoit un Moliere.

Que de livres ! que de bibliotheques, dira-t-on : Eh bien ! les trois quarts de la ville ne liſent jamais, ne liſent rien.

Le petit peuple répete de tous côtés que celui qui obtiendra le quine à la loterie royale, mangera à la table du Roi, & obtiendra le titre de *Marquis du Quine*. En effet, cette chance ſeroit encore plus rare que d'être Roi de France. Parmi vingt-cinq millions d'individus, il y a néceſſairement un Roi, & il n'y a qu'un *quine* ſur près de quarante-quatre millions de chances. Donc il eſt plus extraordinaire d'avoir un quine, que d'être Roi de France.

Cette chance rendroit à Paris un homme beaucoup plus célebre que tous les Gens-de-Lettres à la fois ; on environneroit ſa maiſon ; on s'arrêteroit dans les rues pour le voir paſſer ; on le ſuivroit dans les promenades ; la Halle en corps lui décerneroit des honneurs.

Un homme, dans le fauxbourg St. Jacques, avoit cent treize ans ; on vous auroit enſeigné ſa demeure de tous les coins de Paris : vainement auriez-vous demandé celle de J. J. Rouſſeau. Ce qu'on appelle réputation n'exiſte donc point réellement à Paris, puiſqu'il y en a de tant de ſortes & que celle d'un quartier eſt véritablement l'oppoſé d'un autre.

L'Homme-de-Lettres de Province rencontre à Paris l'égalité qui n'exiſte point parmi les hom-

mes de ſa petite ville: on oublie ici ſon origine; il ſera fils d'un cabaretier, il ſe dira Comte; on ne lui conteſtera rien. S'il eſt modeſte, il n'aura lieu que de s'applaudir du ton général; devenu honnête, l'accent de ſa Province lui eſt pardonné avec les fredaines de ſa jeuneſſe; il entre dans un monde où le commerce de la ſociété eſt facile; on n'eſt plus cérémonieux, & l'on n'en eſt pas moins poli. On met encore en province une grande importance à la maniere dont on marche, dont on s'aſſied, dont on ſe mouche; on a banni de la ſociété pariſienne tous ces uſages ridicules, on ſe déſentrave chaque jour de cette étiquette gênante; & c'eſt aux grands eſprits de la Capitale que l'on doit l'affranchiſſement de ces puérilités; la politeſſe de l'ame eſt préférée à celle des manieres. On tolere enfin dans l'Homme-de-Lettres de Province le ton du terroir: ſi l'on en rit, c'eſt tout bas; on cherche à faire valoir ſon peu d'originalité, & s'il donne quelque ouvrage, comme tous les gens de ſon pays ſe croient obligés en conſcience de s'écrier que c'eſt une merveille, on répétera que c'eſt une merveille, par pure civilité. L'auteur Pariſien eſt ſeul, en comparaiſon; il n'eſt pas eſcorté des clameurs de tous les habitants d'une Province.

La Diane d'Allegrain.

On la voit à Lucienne; c'eſt le chef-d'œuvre de la ſculpture moderne. Le ſculpteur, pour achever cette ſtatue pleine de vie, a fait tomber les vêtements de ſept à huit cents femmes toutes plus belles les unes que les autres. Il n'en étoit pas moins dévot, ni peut-être moins chaſte, mais

il n'auroit pu travailler ſa ſtatue qu'à Paris, car où trouver ailleurs huit cents beautés aſſez complaiſantes pour dévoiler leurs plus ſecrets appas pour ſix livres par ſéance ?

Etrange privilege des peintres & des ſculpteurs, qui modelent les chaſtes attraits des vierges, ornements de nos temples, ſur les impudiques appas des filles publiques ! Quelquefois le peintre irréligieux & malin a conſervé à la ſainte quelques traits de reſſemblance avec la chanteuſe de l'Opéra : les libertins citent les vierges des couliſſes, que le pinceau profane a ſanctifiées.

De jeunes filles, quelquefois chaſtes & modeſtes, ſervent de modele : elles ſont amenées par leur mere dans l'atelier du peintre ; elles découvrent des charmes innocents que le vice n'a jamais profanés. L'indigence les ſoumet à dévoiler, ſous l'œil maternel, ce qui ne ſera vu que du peintre, car la chaſteté couvre de ſon voile la fille demi-nue ; elle rougit, mais elle n'eſt pas humiliée : ſon innocence ſera reſpectée ; ſi ſa pudeur ſouffre, l'orgueil la dédommage du ſacrifice : ſes attraits, qui paſſent ſur la toile, & qui vont être immortaliſés, obtiendront des éloges qui commencent déja dans la bouche de l'artiſte ; elle ſent, par inſtinct, que ſes compagnes n'auront rien à lui oppoſer. Confuſe & ſatisfaite, elle ſe rejette dans les bras de ſa mere, comme pour ſe dérober à un péril qu'il ne ſera pas toujours en elle d'éviter, quand l'amant remplacera le peintre.

La vraie politeſſe.

La vraie politeſſe établit l'aiſance : la politeſſe qui n'eſt que bourgeoiſe établit la gêne. Tout ſe compoſe dans la ſociété morale d'infiniment petits. La politeſſe eſt l'art inſenſible d'enchaîner l'amour-propre ſous toutes ſes faces, & d'embaumer, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, la déſagréable tranſpiration de ce vice inhérent à l'homme.

L'impoliteſſe, proprement dite, naît encore plus de l'orgueil que de la groſſiereté. Que de gens ſeroient inſupportables, ſi l'uſage du monde n'avoit réglé la vie ſociale ! Ces regles préſident à la converſation, au jeu, à la table ; ſans elles, le terrible amour-propre darderoit perpétuellement ſes fleches ; quoiqu'elles ſoient émouſſées, voyez cet amour-propre contraint comme il s'échappe encore ; on l'apperçoit, mais parce qu'il eſt calme, & qu'il ne bleſſe pas, l'amour-propre voiſin s'en accommode.

Il y a des gens dont l'amour-propre eſt ſi violent, qu'au premier coup-d'œil on leur oppoſe le bouclier de la politeſſe ; ce ſont des tigres qui vous déchireroient ſans cette égide.

Pourquoi paſſe-t-on une groſſiereté à un homme qui n'eſt pas au fait des uſages, ou dont le caractere eſt eſſentiellement bon ? c'eſt que vous ſentez qu'il n'a pas voulu vous bleſſer. Pourquoi la politeſſe de tel homme eſt-elle encore un outrage ? C'eſt que vous ſentez la vanité, l'orgueil, le dédain, l'inſolence, tranſpirer ſous ce vernis factice.

On a donc imaginé les égards, pour repouſſer

les imperceptibles attaques de la méchanceté & de l'orgueil. Un homme dont la phyſionomie eſt douce, dont le regard eſt bon, dont la parole eſt ſentimentale, peut vous dire des choſes dures ſans vous déplaire, & vous ſouffrirez quelquefois du compliment apprêté de tel homme réputé poli.

Beaux-Parleurs.

MADAME du Deffend, aveugle, entrant dans une ſociété, écoutoit un de ces Beaux-Parleurs que l'on cite, & qui vont répétant dans vingt maiſons abſolument le même thême : *Quel eſt ce mauvais livre*, dit-elle, *qu'on lit ici ?* C'étoit un M. *Rivarol* qui parloit.

Tel, comme lui, apprend le matin ſes converſations du ſoir; tel s'entend avec une eſpece de compere qui fait venir un ſujet dont le bon mot eſt tout préparé dans la bouche de l'autre; tel enfin entendant un trait heureux, ſort vîte, prend un fiacre, & va le colporter, comme de ſon crû, à l'extrémité de la ville.

Le parlage eſt en grand honneur chez les hommes médiocres, mais le plus habile eſt toujours celui qui a lu les bulletins & qui en a fait un extrait; & vous voyez au bout de trois jours qu'il a de la mémoire, & rien de plus.

Les hommes qui ont le ſentiment profond, n'ont pas le loiſir de parler beaucoup; ils ſe recueillent, ils écoutent, mais peu de gens ſavent écouter : il y en a un plus grand nombre qui ne ſavent que précipiter la converſation; ils ne ſeront jamais que de très-mauvais contemplatifs.

Il ne faut point ranger parmi les beaux-parleurs

ces hommes doués d'une imagination puiſſante, qui s'abandonnent à des récits pleins d'intérêt enfantés ſur-le-champ, & qui s'exercent de cette maniere à des compoſitions vaſtes & touchantes. Tel étoit l'Abbé Prêvôt; il tenoit ſes auditeurs juſqu'à quatre heures du matin ſuſpendus entre l'attention & la crainte de l'interrompre. Ses confreres Bénédictins oublioient la regle & pleuroient autour de lui.

Tel étoit encore Diderot; Diderot parloit comme les belles pages de l'Emile ou de l'Héloïſe, & cependant il ne les a pas faites; mais je ſuis très-certain que quand Rouſſeau écrivoit, il avoit toujours préſent à l'eſprit l'homme éloquent & rapide ſi éminemment doué du talent d'inſpiration, & dont il étoit impoſſible de ne pas retenir l'accent & de ne pas prendre un peu la phyſionomie, lorſqu'on s'étoit trouvé à la ſource de ce beau fleuve, preſque toujours égal en pureté, en force, en grace & en majeſté. Jamais le trait ſatyrique ou méchant ne ſe mêloit à cette éloquence qui tiroit toute ſa force d'elle-même.

C'étoit Diderot qu'il auroit fallu entendre au Lycée! J'ai ſouvent entendu Diderot & Rouelle. Qui n'a pas entendu Diderot & Rouelle, ne connoît pas l'empire de l'élocution ni la force entraînante de l'enthouſiaſme; il ne ſait pas ce qu'un homme obtient ſur un autre. De tous les hommes que j'ai entendus dans ma vie, les plus éloquents furent Rouelle & Diderot. J'ai écouté Diderot des heures entieres, & il parloit pour moi ſeul.

Quand Rouelle parloit, il inſpiroit, il foudroyoit; il me fit aimer un art dont je n'avois pas la moindre idée; Rouelle m'éclaira, me ſubjugua; c'eſt lui qui m'a rendu partiſan de cette ſcience qui doit régénérer tous les arts l'un après

l'autre, & depuis ce temps la Chimie m'inſpire de la vénération ; ſans Rouelle, je n'aurois pas ſu voir au-delà du mortier de l'apothicaire.

Les cent Hommes-de-Lettres de l'Encyclopédie.

QUELQU'UN a dit que les livres étoient autant de *monnoies*, dont *cent* n'en valoient ſouvent pas *une*, dont *une* en valoit *cent*. C'eſt bien dit : un génie obſervateur tue le ſcientifique de ſes contemporains. *Où ſe vend l'eſprit?* dit un ſot. *Oh ! le beau tableau !* dit un autre ; & le peintre répond : *Les couleurs ſe vendent chez le marchand, ainſi que la palette & les pinceaux.*

Lourds bibliopoles, vous croyez que *cent* bibliothèques ſuffiſent pour faire un livre. Quand je vois vos catalogues, je me rappelle le Correge tué ſous le fardeau d'une ſomme en cuivre qu'il portoit ſur ſes épaules : le livre du génie eſt dans la nature, il ne ſurcharge point les planches.

Commandons des tablettes ſolides à nos menuiſiers, car voici le Sieur Pankouke, *entrepreneur* de l'Encyclopédie Méthodique, qui nous parle, dans un proſpectus du 14 Mai 1787, de ſes *cent Hommes de-Lettres* qui travaillent pour lui & pour mener à bien *la plus grande entrepriſe*, dit-il, *qu'on ait jamais exécutée dans la librairie de l'Europe ;* il vante ſes Gens-de-Lettres travailleurs, du même ton qu'un manufacturier vante la main-d'œuvre de ſes ouvriers.

Voilà donc les arts & toutes les ſciences qui doivent obéir à la voix de *l'entrepreneur*, & révéler leur profondeur par ordre alphabétique. Comment, après les travaux & les méditations

de ces *cent Hommes-de-Lettres*, de ce *Régiment de Penſeurs*, échapperoit-il une idée féconde qui ne fût pas dans le Vocabulaire univerſel? Téméraire qui le croiroit; & cependant telle page de Tacite, de Bacon ou de Monteſquieu, creuſe plus avant dans la ſcience, que les ſoixante volumes de l'Encyclopédie, qui nous parle gravement de la *partie morale militaire.*

Oh que la *partie morale militaire* m'a fait rire! Quand on n'auroit fait ſoixante volumes que pour accoler ces deux mots vers la fin du dix-huitieme ſiecle, le *Régiment Penſeur* n'auroit pas perdu ſon temps; car, voyez-vous, lecteurs, il y a un volume entre ces deux mots, & qu'on fait malgré ſoi; puis on lit un article *de médecine* par M. Vicq-d'Azyr, & l'article *madrigal* par M. Marmontel: comment n'être pas, après cela, poſſeſſeur de la ſcience? ne l'a-t-on pas payée au libraire? Le *Régiment Penſeur* doit néceſſairement fermer l'édifice des connoiſſances humaines, & il n'y a plus de livres à imprimer *après la plus grande entrepriſe qu'on ait jamais exécutée dans la librairie de l'Europe.*

O Correge! tu ſuccombas ſous la monnoie de cuivre; tu aurois pu emporter la ſomme en petites pieces d'or, & tu ne ſerois pas mort à la fleur de ton âge.

O terrible Vocabulaire univerſel! tu vas tuer plus d'un Correge.

Mais la bonne comédie à faire, que les *cent Hommes-de-Lettres* pour l'Encyclopédie Méthodique! le Colonel ***, le Sous-Brigadier ***, l'Aide-de-Camp ***, & le Sieur Panckouke à la tête *commandant l'exercice*: voyez médecins, juriſconſultes, chymiſtes, littérateurs & grammairiens, faiſant les évolutions, &c. O Ariſtophane!

je te relirai pour parler dignement des *cent Auteurs* (soudoyés par Pankouke) & de *la plus grande entrepriſe qu'on ait jamais exécutée dans la librairie de l'Europe*, comme le dit le bibliopole.

C'eſt le Procureur qui emploie l'Avocat, l'Apothicaire le Médecin, le maître maçon l'architecte; le marchand, l'artiſte; c'eſt le libraire Pankouke qui paie tous les fabricateurs de l'édifice Encyclopédique. Celui qui a l'or auroit donc du génie à ſon commandement : ah ! l'or peut faire naître l'Encyclopédie, mais non quatre pages de la Bruyere ou de Tacite.

Poëtes gourmands.

TOUT Poëte eſt gourmand, ſoit que le travail de tête épuiſe les eſprits de l'eſtomac, ſoit que les Poëtes jeûnent lorſqu'ils compoſent.

Les proſateurs ne dévorent pas comme les Poëtes, & plus un Poëte eſt délicat dans ſes vers, plus il eſt grand mangeur à table : comment parlent-ils encore ſans s'étrangler ?

Un Poëte que j'ai connu, lorgnette en main (car il avoit la vue courte), appelloit tous les plats des deux pôles de la table, ſans oublier le centre. Quelquefois les aſſiettes lui arrivoient en même-temps & ſe croiſoient ſur ſa tête; avant le deſſert il ſe recueilloit, reprenoit ſa lorgnette, & exploroit le ſervice; puis il diſoit à voix baſſe, à l'oreille de ſon domeſtique penché : *Dis : ai je mangé de tout ?* — *Oui, Monſieur, je vous l'aſſure*, répondoit le fidele ſerviteur. — *En ce cas, vîte l'aſſiette de deſſert.*

Il eſt venu manger ſur mes aſſiettes, c'eſt le langage

langage d'un demi-financier ou d'un bourgeois en colere contre un homme avec lequel il s'eſt brouillé ; les bourgeois ſont les ſeuls qui appellent *paraſites* ceux à qui ils ont donné à manger. Dans le monde, les repas qu'on a pris ne comptent point & n'obligent à rien.

Il y a plus de tables délicatement ſervies qu'il n'y a d'hommes vraiment aimables; ainſi c'eſt la table qui doit remercier le convive agréable.

Quand un homme eſt un peu répandu, il ne laiſſe pas que d'éprouver un certain embarras pour concilier les différentes invitations qui lui ſont faites. Point de repréſentation dans le monde, ſi l'on n'y joint la table.

Du Blanc.

Aujourd'hui les femmes emploient fréquemment la couleur blanche ; c'eſt la plus favorable de toutes. La couleur blanche augmente l'effet des rayons du ſoleil, la conſonnance des couleurs; voilà l'harmonie : une femme en blanc eſt toujours bien miſe; nos femmes ont l'habillement des Veſtales de l'antiquité.

Mais le blanchiſſage, s'il n'eſt pas pur, n'ayant plus le même éclat, dépare la femme, au-lieu de l'embellir ; ſans ce frais brillant que l'œil diſtingue, il vaudroit mieux qu'elle fût en noir ; la plus petite tache fait ombre, & la Veſtale alors prend l'air d'une ſalope.

Démoſthene, interrogé ſur ce qui conſtituoit l'orateur, répondit : *l'élocution*, *l'élocution*, *l'élocution*. Un autre, ſur ce qui faiſoit tomber les remparts des villes, dit : *l'argent*, *l'argent*, *l'argent*. Celui à qui on demandoit ce qui faiſoit la

vraie parure des femmes, repartit : *la propreté, la propreté, la propreté.*

Ton Néceſſaire.

L'HOMME qui vit en ſociété & dans une ſociété où les rangs ſont inégaux, où les fonctions ſe croiſent, a ſenti bien vîte qu'il falloit un ſupplément aux loix; c'eſt la politeſſe; elle ramene une ſorte d'égalité; elle annonce un fond de bienfaiſance.

Peut-être, ce qu'il y a de plus fin dans toute la philoſophie, c'eſt de ſavoir s'abſtenir de ce qui peut choquer; c'eſt d'avoir le tact aſſez délicat & aſſez prompt pour ſavoir dire ou faire ce qui peut intéreſſer l'amour-propre des autres. Il n'y a d'homme véritablement poli que le philoſophe; il peut être gauche ou embarraſſé, mais il ſentira vivement toutes les ſortes de convenances. On dit que l'expérience & l'uſage du monde enſeignent la politeſſe : oui, celle qui eſt en ſuperficie, & dont l'écorce eſt ſi légere, que le hideux du cœur humain ſe fait jour à travers. Le monde eſt plein de gens qui font bien les révérences, mais qui ont l'air de rapporter tout à eux-mêmes.

Il eût été impoſſible à Fénélon, à J. J. Rouſſeau, à l'Abbé de Saint-Pierre, d'être impolis; la bonté de leur caractere perçoit à travers leur maintien; ils pouvoient être diſtraits ou ſilencieux ſans bleſſer qui que ce ſoit : on n'eſt point philoſophe ſans avoir appris à l'être. On n'a point, dans ſes manieres, dans ſon maintien, dans ſa phyſionomie, dans ſon ton, dans ſes propos, de quoi intéreſſer les autres, ſi le cœur n'ordonne pas tous

les mouvements qui conſtituent la politeſſe. Tel homme ne manque à la civilité que parce qu'il a un cœur dur & un eſprit méchant.

Les actions empeſées ou peſantes, le babil immodéré ou frivole, les mouvements inquiets ou étourdis, les mal-à-propos, les prononcés orgueilleux & déplacés viennent du fond du caractere. Quand il eſt noble, doux ou généreux, il analyſe promptement les convenances civiles, & on ne ſauroit être profeſſeur de morale, ſans être poli; c'eſt toujours l'orgueil qui fait manquer aux bienſéances.

Les hommes du monde diſent bien à leurs éleves qu'il faut être poli, & non pas comment on l'eſt. Les nuances de politeſſe ſont ſi variées, que, ſans une ſenſibilité exquiſe, on croira être poli, & l'on choquera ou l'on déſobligera.

Il y a tant de différents états dans la ſociété, que, ſans une longue expérience de toute eſpece, on ne ſaiſira pas parfaitement en quoi conſiſtent les formalités d'uſage. Voyez un homme en place, il ſait comment il doit recevoir quelqu'un chez ſoi, étant ſeul ou en compagnie, eu égard au motif qui l'y fait venir; il ſait le moment précis où il peut le congédier ou le renvoyer content.

Rien n'étant plus impoli que d'ennuyer, c'eſt à la Cour ſur-tout qu'on vous fait ſentir adroitement ce genre d'impoliteſſe, & la leçon qu'on vous donne à cet égard eſt fort courte.

Les vertus civiles bien analyſées, reviennent à celles de la plus pure raiſon. Au fond de l'ame de tous les hommes eſt écrite une ſtipulation ſecrete qui les oblige à la méditer. On a beſoin ſoi-même de l'accueil & des bonnes manieres d'autrui. Ne ſentez-vous pas une ſorte d'amertume,

un ſerrement de cœur, lorſqu'on vous en refuſe le tribut? Il étoit donc néceſſaire à votre bonheur. La dette de civilité envers chaque homme eſt donc évidente. Un auteur de nos jours ayant manqué long-temps à ce tribut, s'étoit concilié l'inimitié univerſelle, & les traits durs de ſa critique lui firent plus de tort, que les beaux traits de ſes ouvrages ne lui firent d'honneur. Il faut ſe gêner un peu dans ſes prononcés, pour ne pas gêner les autres.

Enfin, rien n'annonce mieux une politeſſe fine ou l'élégance des mœurs, que l'enjouement avec lequel des hommes graves ſe vengent des injures faites à leur place. Une fine épigramme fait plus que les verroux des geoliers. Les loix n'ont preſque plus rien à faire, quand les mœurs font preſque tout.

La politeſſe ſert à écarter les incommodités de la vie, & c'eſt là un grand pas dans la route du bonheur; ainſi l'on eſt fort avancé en politeſſe, lorſqu'on n'eſt point impoli; avec la douceur des mœurs & un fond de bienfaiſance, on eſt poli comme par inſtinct.

Juſtice Prévôtale de Montargis.

En vertu d'un arrêt du Conſeil, du 31 Mars 1782, elle a inſtruit le procès du nommé *Hulin*, & de plus de deux cents de ſes complices, qui, depuis dix ans, par des entrepriſes combinées, déſoloient une partie du Royaume.

Il faut ſavoir qu'il exiſte dans le beau Royaume de France, une armée ennemie de plus de dix mille brigands ou vagabonds, qui, chaque année ſe recrutent & commettent des délits de toute

eſpece. La Maréchauſſée, compoſée de trois mille ſept cent cinquante-ſix hommes, fait perpétuellement la guerre à ces individus malfaiſants, qui battent les grandes routes.

Le mal que le corps de la Maréchauſſée empêche de faire, ſurpaſſe encore le bien qu'il fait; il intimide les malfaiteurs, il diſſipe les attroupements: c'eſt à la vigilance de ce corps qu'eſt due la tranquillité des citoyens, qui, avec quelque prudence, peuvent, preſque ſans danger, parcourir les plus grandes diſtances du Royaume dans toutes les ſaiſons, & à toutes les heures du jour & de la nuit.

Cette guerre inteſtine coûte à l'Etat pluſieurs millions par an, en y comprenant les fraix qu'occaſionnent les dépôts de mendicité; c'eſt là que l'on verſe les vagabonds, les gens ſans domicile, les mendiants de race, les courtiſanes des grands chemins, enfin tout ce ramas d'êtres viciés, peſte publique qu'on reſſerre autant qu'on peut, & qui devient une des opérations les plus utiles du Gouvernement.

J'ai conſtamment remarqué dans cet écrit & ailleurs, que les petits hommes étoient les plus dangereux de tous. Il ſe trouve, par les obſervations, que le mendiant valide eſt conſtamment renfermé dans cette eſpece d'hommes dont la taille n'excede point cinq pieds. Le vagabond eſt rarement de grande taille, ainſi que le brigand; preſque tous ſe montrent ſous une forme rebutante.

Triſte réflexion! il faudra des verroux & des chaînes tant qu'il y aura des propriétés; d'un côté la pareſſe, de l'autre une énergie dangereuſe qui veut jouir ſans travail, attaque ceux qui poſſedent, & ſans les courſes de la Maréchauſſée ſur

tous les points où on l'appelle, les délits ſeroient plus nombreux.

Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'on vole plus aux environs de Paris que dans Paris même. Le citadin a des ſerrures, des Gardiens, des gardes, une Police; les habitants de la campagne offrant une plus large ſurface dans leur propriété rurale, ſont expoſés à plus de vols. La plupart ſont commis pendant l'office divin; les maiſons des villageois ſont preſque toujours ouvertes; ils vivent dans l'inſouciance ſur ce qui a rapport à la ſûreté perſonnelle & à la conſervation de leurs effets.

Les ſerruriers & les cavaliers de la Maréchauſſée répriment donc les vols, en éloignant la tentation & en montrant le danger.

Les Anglois ſeront obligés, bon gré mal gré, d'en venir à un corps de Maréchauſſée.

On vole aux habitants de la campagne chevaux, beſtiaux, uſtenſiles de labour, volailles, poiſſons. Le brigandage s'eſt porté ſur les égliſes; les voleurs ont enlevé les vaſes ſacrés, lampes, ciboires, ſoleils d'argent, burettes; or, pour commettre ces vols, il faut une complicité d'agents & de moyens, car, pour profiter des fruits du crime, il faut cacher ces effets, les briſer, les fondre, les vendre à des orfevres.

Ces ſacrileges ſont devenus communs; on s'écriera : l'impiété du ſiecle en eſt la cauſe. Non; & vous qui étudiez le cœur humain, écoutez ceci: La plupart de ces voleurs ſacrileges, au milieu du crime & du ſilence de la nuit, ont reſpecté les hoſties en les dépoſant avec reſpect ſur le corporal. L'objet ſacré de la vénération publique arrêta leur main, & la rendit timide & reſpectueuſe. Ce n'étoient donc pas des Juifs; ce n'é-

toient donc pas des Proteſtants, qui nient la préſence réelle ; c'étoient des voleurs croyants, qui vouloient emporter le métal, & non profaner l'autel ; qui briſoient le tabernacle & reſpectoient le culte, tout-à-la-fois brigands & religieux, peut-être ployant le genou tout en levant la main, tant l'homme concilie les extrêmes !

Après ces ſacrileges, les délits qui font le plus de peine, c'eſt de voir dans les campagnes le pauvre attaquer le pauvre. Depuis quelques années, les campagnes ont le plus ſouffert de ces vols qu'enfantent l'oiſiveté, l'ivrognerie, le défaut d'ouvrage ; ajoutons que les gardes-chaſſe, les gardes-bois contribuent à la ſûreté publique. Les dépôts de mendicité ſont tout-à-la-fois un aſyle & un châtiment.

Le corps de la Maréchauſſée rejette encore de la Capitale une maſſe d'individus qui ſeroient inutiles ou dangereux, & qu'on ſacrifie tout-à-la-fois à la ſûreté de la Capitale & à la délicateſſe repouſſante des riches. Ils ſont plus malheureux que coupables ; ce ſont des mendiants incommodes, des femmes délaiſſées, des enfants de mendiants & de mendiantes de race. La Maréchauſſée repouſſe de cette étrange combinaiſon d'hommes & de femmes, environ quinze cents individus qui ſe jetteroient dans la Capitale, & en renvoie trois cents cinquante chez eux.

Les profeſſions qui donnent le plus de vagabonds, ſont, les tailleurs, les cordonniers, les perruquiers & les cuiſiniers.

Le plus incorrigible des vagabonds eſt le *mendiant de race.* Tel renfermé huit à dix fois, recommence le même métier : pourquoi ne pas recourir à l'exportation, moyen familier au Gouvernement Anglois ?

Il n'eſt pas de mon ſujet de faire entrer mon Lecteur dans les dépôts de mendicité ; je n'en parle que parce que Paris en fournit un plus grand nombre.

Je dirai ſeulement qu'il eſt ridicule d'employer le mendiant valide à filer de la laine, à tourner un rouet, à des manœuvres indolentes qui achevent de détériorer ſon organiſation. On devroit faire des bras à tous ces vagabonds, leur faire piler du ſilex, en faire des maçons, des paveurs, des terraſſiers, quand ils ſont encore jeunes; leur apprendre qu'ils ont des muſcles, & leur en faire connoître tout le jeu & l'élaſticité.

On dit qu'il s'eſt trouvé, dans les dépôts de Saint-Denis, des hommes dont l'état & le nom étoient faits pour cauſer la plus vive ſurpriſe, & qui étoient tombés dans une dégradation vraiment inconcevable pour qui ne ſonge pas que la miſere tue l'ame, & ne laiſſe pas même aux malheureux qu'elle flétrit le deſir de la mort.

Ces mêmes dépôts ont donné lieu à une obſervation très-importante, c'eſt qu'il eſt de fait que toute moralité s'éteint plus facilement chez la femme que chez l'homme; elle va plus loin dans le ſentier de la crapule & de la débauche : la femme, dans les dépôts de mendicité, ſe montre plus indiſciplinable & plus complétement vicieuſe que le vagabond le plus déterminé. Tandis que les hommes ſupportent leur deſtinée & obéiſſent, les femmes s'accablent réciproquement d'injures & de reproches, & ne peuvent être ſubordonnées par aucun frein. Il eſt un point enfin où elles deviennent inſenſibles à toute eſpece de honte; alors le calus eſt formé, le rayon divin eſt dans la fange : il faut tirer le voile ſur des turpitudes auſſi étranges qu'infâmes & dégoûtantes.

Le publiciſme de ces malheureuſes femmes devient effrayant, en ce qu'il eſt commun ſur les grandes routes, déſordre abſolument nouveau, & qui échappe, pour ainſi dire, par la large ſurface qu'il occupe, à toutes les ordonnances de Police; elle peut réfréner ce déſordre dans une enceinte donnée; mais comment ſuivre une débauche ambulante, qui, en ſe maſquant ſous les vêtements de l'indigence & du travail des campagnes, a ſes repaires obſcurs & nombreux? Elle environne les auberges des grands chemins, marche avec la poſte, & répand les maux vénériens des villes de Province juſques dans les bourgs & hameaux. Cette débauche contribue, plus que celle des villes, à la dégénération de l'eſpece, parce que les remedes ſont tout-à-la-fois moins ſûrs & plus éloignés. Ces malheureuſes font donc plus de ravage dans les campagnes que les courtiſannes n'en peuvent faire dans l'enceinte des villes, où l'art combat du moins le fléau, & s'oppoſe à ſes grands progrès.

Lieux publics.

Les lieux publics ſont les pieges où les voleurs & les filoux viennent ſe prendre, dans l'inſouciance du vice & dans l'abandon de l'ivreſſe; car les filoux & les brigands ne volent que pour paſſer le reſte des nuits entre les filles, les pots de vin & les cartes.

Ainſi que l'on traîne une charogne dans la campagne pour attirer les loups, de même la Police ouvre certains endroits pour que les mauvais garnements y tombent en y venant d'eux-

mêmes; elle s'épargne la peine de les relancer ailleurs.

Les filles publiques ſervent encore aux recruteurs. Le héros embaucheur tenant ſes aſſiſes dans un cabaret, cede ſa maîtreſſe à celui qu'il veut enrôler; il paie le vin qu'il lui fait boire, & après quelques jours de débauche, le jeune libertin qui n'a pas de quoi s'acquiter, eſt obligé de ſe vendre; l'ouvrier transformé en ſoldat, va faire l'exercice ſous le bâton, en attendant qu'il meurt dans un hôpital des ſuites des plaiſirs goûtés le jour de ſon enrôlement.

L'enrôleur dit à ceux qu'il veut engager, en les régalant dans un cabaret : Mes amis, la ſoupe, l'entrée, le rôti, voilà l'ordinaire du régiment; mais, je ne vous trompe pas, le pâté & le vin d'Arbois, voilà l'extraordinaire; je ne vous trompe pas, vous n'aurez ni vin d'Arbois, ni pâté, mais l'ordinaire, la ſoupe, l'entrée, le rôti, la ſalade que j'oubliois. Trente ouvriers âgés de vingt-un ans, s'enrôlent à ce diſcours. Il y a dans ce *je ne vous trompe pas*, *vous n'aurez ni pâté*, *ni vin d'Arbois*, une éloquence fine, qui prouve qu'il y a par-tout des orateurs.

Compilateurs.

COMME on écrit bien plus aiſément de la main que de la tête, tel compilateur aborde un Libraire, & lui dit : Je vous bâtirai tant de volumes à tant la feuille. Plus la compilation eſt forte, plus le Libraire ſe réjouit; le lendemain, ſouſcription ouverte. Le compilateur met tout ſon talent & ſon génie dans le *proſpectus*, &, dès qu'il eſt achevé, ſa beſogne eſt finie, car il n'a

plus qu'à déchiqueter des livres, & mettre en *in-quarto* ce qui étoit en *in-octavo*.

Quelquefois le compilateur n'a beſoin que de trouver un titre neuf ou ſingulier : *Bibliotheque des Romans*, *le Voyageur François*, *Abrégé des Voyages*, &c. Après ce coup de génie, le Libraire n'a plus qu'à payer; il paie & s'enrichit, car un compilateur raſſemblant des morceaux épars, fournit force aliments à nos réflexions, ſans avoir médité, & nous procure la faculté de penſer, ſans avoir penſé lui-même; ainſi il donne à autrui ce qu'il n'a pas, & détruit ainſi l'axiome connu, *nemo dat quod non habet*.

L'Abbé de la Porte a gagné infiniment plus d'argent avec ſes compilations, que ſix bons auteurs avec leurs chefs-d'œuvres. Mais les plus habiles manipulateurs en ce genre, & les plus célebres par leurs tours d'adreſſe & leur audace, diſparoiſſent devant un Monſieur des Eſſarts, qui, ſur toutes les couvertures rouges, jaunes & griſes de tous les journaux poſſibles, annonce ſes énormes & éternelles compoſitions manuelles. Il a ſuccédé à l'Abbé de la Porte; mais ſes plans ſont encore plus matériels. Il ne rêve que les plus épais; il fait entrer l'hiſtoire dans des plaidoyers, & la juriſprudence dans l'hiſtoire; il accole & mélange les choſes les plus oppoſées; il reverſe inceſſamment un livre dans un autre; il réimprime dix fois la même choſe ſous différents titres; &, quel triomphe pour Moutard! il en va naître un Dictionnaire de police qui ſe déroulera ſous une forme majeſtueuſement encyclopédique. L'Encyclopédie a eu beſoin de cent coopérateurs; ici il n'en faudra qu'un : eh! qui ne verſera pas alors des larmes de joie & d'admiration en liſant ce touchant ouvrage? Perſonne, *ou il*

ne donnera pas bonne opinion de ſon cœur. C'eſt ce que nous dit M. des Eſſarts ; il nous aſſure qu'étant obligé de paſſer quelques jours dans une Province, il entra chez un Libraire ; en promenant ſes regards ſur les livres qui étoient dans ſon magaſin, il apperçut, dans l'embraſure d'une fenêtre, un vieillard qui pleuroit en liſant un livre *in-quarto.* C'étoit ſur le Dictionnaire univerſel de Police, par M. des Eſſarts. Le compilateur s'écrie : *Malgré la corruption du ſiecle, il exiſte donc encore de belles ames !* (Voyez le Dictionnaire univerſel de Police, tome II, ſuite de la notice, page 2.)

Les quatre Freres.

QUATRE freres, doués d'un eſprit différent, & qui eurent le bon ſens de le reconnoître, ſe lierent de bonne heure pour le grand intérêt de la fortune, car point de grande fortune ſans liaiſon réciproque : dans leur premiere aſſemblée, l'un prit la parole, & dit à l'aîné : toi, tu as du génie & de l'invention, mais pas le ſens commun, tu imagineras des plans à tout haſard, moi, à qui le Ciel a accordé de la logique & point de génie, je les rectifierai, je les corrigerai en les faiſant rentrer dans l'ordre de poſſibilité ; & toi, notre cadet, qui n'as pas une idée, mais une langue dorée, tu habiteras l'anti-chambre des Miniſtres, tu leur détailleras nos plans, car les Miniſtres ſe laiſſent prendre aux beaux-parleurs ; & toi, dit-il au dernier, tu ſeras le coffre-fort, le gardien inflexible ; tu n'as point de paſſions, nous en avons de très-vives, tu ſeras le caiſſier inexorable de l'argent que nous dépenſerions : mes

freres, notre char appuyé ſur ces quatre roues, ira très-bien.

Les quatre freres, ainſi ſubordonnés l'un à l'autre, ne s'écarterent point de cette ſage convention : le caiſſier ne fut que caiſſier, le beau-diſeur que parleur aux audiences, l'homme de génie laiſſant l'homme qui avoit du bon ſens couper les branches extravagantes pour mieux conſerver la ſeve du tronc, ils proſpererent tous quatre; c'étoient les Montmartel, qui jouiſſoient il y a quarante ans d'une fortune immenſe.

Fauſſaires.

Des fauſſaires ont adultéré des effets & répandu l'allarme chez tous les Banquiers. L'art de perfectionner ces criminelles imitations a empoiſonné la confiance publique : l'un, par le mécaniſme hardi & non moins adroit de la main, métamorphoſoit *cent* en *mille*; l'autre, par un talent plus redoutable encore que celui qui ſe borne à contrefaire les ſignatures, enlevoit l'écriture d'une quittance, pour y ſubſtituer une obligation; un autre avoit le ſecret d'une encre qui, noire d'abord, perdoit de jour en jour ſa couleur, finiſſoit par diſparoître tout-à-fait, & laiſſoit le papier ras & blanc. Ces différentes manipulations étoient portées à un point de perfection pour échapper au premier coup-d'œil : un autre enfin, abuſant de quelques lettres ſignées, métamorphoſoit la ſignature polie & d'uſage en celle d'une lettre de change.

Qu'on juge de l'étonnement de ceux à qui l'on offre de pareils billets! Mais s'il y a un art perfide pour la contrefaçon, le même art donne la

preuve phyſique & matérielle du délit; les experts Chymiſtes & les experts Ecrivains reconnoiſſent, tant par les expériences que par l'examen ſcrupuleux, les altérations de l'encre & les falſifications de l'écriture.

C'eſt à tort que l'Encyclopédie infirme l'art de reconnoître une coupable imitation; les fauſſaires ne connoiſſent ni l'effet des drogues, ni leur ſuite, ni leur empreinte ſur le papier; & pour peu que ſa tranſparence ſoit attaquée, le délit ſe manifeſte. Les Chymiſtes reconnoiſſent enſuite l'exiſtence d'une encre antérieure; ils voient ſi le papier a été dégommé par une opération ſuſpecte : il eſt impoſſible que le falſificateur ait pris toutes ſes meſures, que ſa main, toujours intrépide & toujours adroite, ne ſe ſoit pas trouvée gênée dans quelque partie de ſon opération; alors les indices ſe changent bientôt en preuve.

Les fauſſaires & fabricateurs de faux billets s'enveloppent donc inutilement dans leurs prétendues découvertes; leurs ſecrets occultes arrivent au grand jour, & ſont dévoilés à l'œil des tribunaux. Depuis que la profonde malice du cœur humain eſt reconnue, les juges ont ſu la contrebalancer par une perquiſition opiniâtre & non moins exacte.

Les quittances pour l'Hôtel-de-ville étoient en parchemin; elles ſont aujourd'hui en papier, & voici pourquoi. Ces quittances ſont ordinairement ſignées de deux Notaires : au décès d'un particulier, on trouva une foule de ces quittances en parchemin entiérement & habilement grattées, à la réſerve des ſignatures notariales; le mort étoit certifié vivant par les Notaires ſouſſignés, & le fauſſaire touchoit la rente; il voloit le Roi

en héritant pour lui. On a banni le parchemin; le papier ne pouvant pas ſouffrir impunément la même altération, à cauſe de ſa gomme.

Les Foux.

S'IL eſt un ſpectacle qui nous faſſe appercevoir la profondeur de la miſere humaine, c'eſt de voir notre ſemblable, avec qui nous converſions dix jours auparavant, terraſſé par la maladie ou par le chagrin, tout-à-coup enfermé dans une loge, couché ſur un lit ſcellé dans le mur, ne reconnoiſſant ni ſes proches ni ſes amis, &, dans le délire de la frénéſie, proférant toutes les paroles d'une tête dérangée & furieuſe.

Le fou tranquille & imbécille, qui ſourit niaiſement, & qui ſemble avoir perdu juſqu'à l'inſtinct de l'enfance, me frappe encore davantage; car le fou qui mord ſes chaînes me fait moins horreur que celui qui rit avec ſtupidité, en les montrant & jouant avec elles.

Figurez-vous Newton ou Monteſquieu tombés dans cet état humiliant; il n'y a plus de langues pour exprimer ce que l'on ſent.

C'eſt à l'Hôtel-Dieu de Paris que le traitement des inſenſés a obtenu les ſuccès les moins équivoques; là, on attaque tous les genres & toutes les eſpeces de folies; les cures ſe ſoutiennent.

Les inſenſés ont tout à attendre & même à exiger de la pitié publique: les Orientaux regardent les foux comme des êtres favoriſés du Ciel, & chacun s'empreſſe de les attirer chez ſoi. Les Suiſſes du Valais traitent avec les plus grands égards les *Cretins*. Les foux chez ces peuples,

ne portent pas jusqu'à l'excès l'oubli de leur raison, & l'on n'a point à craindre de leur violence. Parmi nous, nous réuniſſons & nous confondons toutes les eſpeces de foux dans un même lieu : le furibond eſt à côté du fou tranquille, & par-là la maladie ne fait que s'accroître au-lieu de diminuer ; bientôt le maniaque donne le ſpectacle déchirant des plaies hideuſes qu'il porte ſur ſa figure & ſur ſon corps.

La maladie, qui tue la raiſon & qui laiſſe la vie, a échappé juſqu'ici à toutes les obſervations ; l'anatomie n'offre aucun changement notable dans le cerveau des inſenſés.

Le plus grand malheur de l'homme attaqué de la folie, c'eſt de ſe trouver à côté d'un autre fou, car ce qu'il y a d'effroyable à penſer, c'eſt que la folie eſt une contagion nerveuſe, & que cette contagion ſe propage par les exemples que l'on a ſous les yeux, & gagne même les têtes les plus ſaines.

Les foux violents ſont enfermés à Bicêtre & à la Salpétriere ; mais la plupart des gens qui gardent les foux, ont, au bout d'un certain temps, la phyſionomie dérangée ; & le pouvoir de l'imitation en ce genre eſt ſi funeſte, ſi prompt & ſi terrible, que pluſieurs d'entre eux ſont devenus maniaques, obſervation douloureuſe qui attire les larmes de la pitié du cœur le plus endurci, car le ſacrifice de la vie n'eſt rien auprès du ſacrifice de la raiſon ; & quand on ſonge que les ſoins de la charité ſont quelquefois ſuivis d'un déſaſtre ſi fâcheux, on eſt ſaiſi de terreur ; la charité paroît alors.... Je n'oſe achever : oh ! paroît, mortel courageux, Dieu te regarde.

Puiſſe le cri de l'humanité ſe faire entendre de toutes parts, & ouvrir pluſieurs aſyles à ces infortunés

infortunés qui méritent tous les ſentiments de la pitié charitable! car c'eſt aux êtres les plus foibles & aux maux qui ne ſont pas la ſuite des vices, que la ſociété doit la protection la plus marquée.

Hélas! les maladies qui peuvent attaquer les facultés intellectuelles de l'homme, ſont ſi multipliées; l'imagination qui s'enflamme, les grandes douleurs, un chagrin dévorant & profond, que de cauſes connues & inconnues!

Cependant l'ambition mal raiſonnée & la religion mal entendue font preſque tous les foux: les uns ſe croient *Rois*, *Papes*, *Souverains;* les autres veulent remplacer les Miniſtres, ou élever les enfants des Rois; la plupart ſont des demi-inſenſés; ceux que j'ai vus avoient l'intelligence de leur captivité & le ſentiment des douceurs qu'on leur procuroit.

L'expérience prouve que, lorſque la maladie commence, elle eſt ſuſceptible de guériſon; & c'eſt ici que les avantages de la richeſſe ſe manifeſtent. Un riche attaqué de folie, n'eſt point logé avec un autre inſenſé, & il n'a point à redouter ce qu'il y a de plus dangereux, la communication : le riche peut guérir, mais le pauvre, iſolé parmi d'autres maniaques, empire. Les mauvais traitements, les ſurpriſes effrayantes, les menaces aggravent ſon état, & les intervalles lucides ne font que redoubler ſon délire; il tombe dans les accès d'une plus grande violence, & bientôt il n'inſpire plus que l'horreur.

Le meilleur traitement de la frénéſie eſt à l'Hôtel-Dieu de Paris; il peut encore être perfectionné : l'ellébore noir, les bains & les douches font un bon effet; les applications fortes ſur la tête ſont excellentes; les bains de mer ne valent rien;

l'opium eſt très-bon, mais il faut ſavoir le manier.

La contagion de l'imitation eſt ce qu'il faut le plus éviter. Quand la manie a eu une ſource morale, elle eſt très-difficile à détruire; une trop grande ſenſibilité fait que l'on attache à un objet quelconque un prix trop grand; des chagrins profonds dévorés dans un long ſilence, produiſent dans les humeurs une dépravation qui agit ſur la bile, la bile ne coule plus; il faut donc rejetter la préoccupation habituelle ſur un objet, car de-là les idées les plus fauſſes & les plus ridicules.

Les claſſes des imbécilles ne donnent ordinairement aucun eſpoir de guériſon.

Je puis atteſter, à la ſuite d'un grand nombre d'obſervations, que, ſur vingt hommes bien portants & répandus dans la ſociété, il y en a toujours un en qui l'aliénation d'eſprit me paroît viſible, & qui porte déja ſur ſon viſage tous les ſymptômes d'une folie commencée. Je regardois attentivement un homme placé devant moi, je dis à mon voiſin : ces yeux-là ſont foux ou vont le devenir; le voiſin me répondit tranquillement: *C'eſt fait, Monſieur.*

Quel ſpectacle! l'homme avec qui je m'entretenois, frappé de cette horrible maladie, au-lieu d'idées ſaines, n'a plus que des idées dépravées; ſes deſirs n'ont aucun but raiſonnable; ſa voix eſt changée, ſes paroles ſont bruſques & téméraires; ſon regard devient féroce, à peine me reconnoît-il.

Qu'il me ſoit permis de parler d'un Poëte que j'ai connu, & qui paſſa ſubitement de l'extaſe à la manie. Le malheureux Gilbert ſembloit devoir reſſuſciter parmi nous *Boileau;* il avoit beau-

coup de ſa maniere ; il poſſédoit ſa rare exactitude ; mais il y joignoit peut-être plus de verve ; c'eſt de lui que ſont ces deux vers que tout le monde ſait par cœur, & qu'il avoit oppoſés aux critiques pédanteſques de M. de la Harpe, qui,

Tout briſé des faux pas de ſa muſe tragique,
Tomba de chûte en chûte au trône académique.

Il en fit d'autres non moins plaiſants contre pluſieurs Académiciens, & contre moi, qui en riois avec lui (1). Il fut attaqué de folie à la ſuite d'une chûte de cheval, & conduit à l'Hôtel-Dieu ; là, craignant pour je ne ſais quels papiers, & dans l'inquiétude qu'on ne les lui enlevât, il prit la clef de ſa chambre qu'il avoit cachée, clef qui avoit ſix pouces de longueur ; il l'avala : le maniaque croyoit, par cet acte, pouvoir dérober ſa chambre à l'inſpection, & il a fourni aux faſtes de la chirurgie un fait extraordinaire & preſque inconcevable ; car il vécut trois ou quatre jours ayant cette clef dans l'œſophage, ſans que perſonne s'en doutât. Ce ne fut qu'à l'ouverture du cadavre que l'on comprit le ſens de ſes paroles qu'on attribuoit à la folie, lorſqu'il diſoit, en montrant ſon goſier : *J'ai là une clef.*

Ainſi périt cet excellent verſificateur, qui,

(1) Mal accueilli des Philoſophes, il s'étoit tourné du côté des Prêtres, & Chriſtophe de Beaumont lui donnoit quelque argent ; un jour, il vint chez moi avec une veſte brodée en or, qu'il étaloit en me raillant ſur ma neutralité : *Mon cher ami*, lui dis-je en prenant ſa veſte, *ne ſeroit-ce point là un devant d'autel ?*

après avoir eſſuyé tous les aſſauts de la miſere, ſe trouvoit dans l'aiſance propre à développer tout ſon talent. Il m'a dit pluſieurs fois qu'il avoit été forcé, en arrivant à Paris, de coucher pluſieurs nuits ſur le Pont-Neuf, après avoir frappé inutilement à la porte de quelques riches: de pareilles nuits donnent de la verve à un Poëte, & Dieu ſait les vers qu'il auroit faits contre l'inſenſibilité opulente!

Meſſe de Minuit.

C'EST une fête nocturne pour les jeunes gens & pour les étourdis; ils vont d'égliſes en égliſes, non pour entendre une des trois Meſſes qu'on y dit, mais pour regarder les femmes & les filles. La muſique étoit le prétexte de ces courſes ſcandaleuſe; on a fait taire les muſiciens, car la licence devenoit extrême: même affluence, il a fallu mettre des ſoldats aux portes des égliſes. A Saint-Sulpice, des ſentinelles ſont poſées de vingt pas en vingt pas.

Aucun de ces étourdis ne ſonge à manquer de reſpect au culte, mais il prend plaiſir de conſidérer après minuit les filles & les femmes, qui à cette heure ſont ordinairement entre deux draps. C'eſt le libertinage, & non l'irréligion, qui fait courir & parler ces bandes de jeunes foux qui rougiront quelques années après de leur propre extravagance.

Mais que doit penſer l'étranger, quand il voit que le culte divin ne ſe célebre à Saint-Sulpice, que protégé par des ſentinelles coëffées de leur chapeau & le fuſil ſur l'épaule?

Journal des Modes.

COLBERT disoit que les modes étoient à la France ce que les mines du Pérou étoient à l'Espagne. Les Marchandes de modes ont dans l'imagination des ressources inépuisables pour varier le goût de la parure : un Journal fait exprès rend compte de tous ces ajustements variés, qui changent non-seulement pour la Cour, la ville ou la campagne, mais encore pour le sallon, le cabinet, le boudoir, les chaises longues. Les Marchandes de modes sont des *femmes artistes* qui sont autant au-dessus des *monteuses de bonnets*, que *Voltaire* est au-dessus de *Maisonneuve* (1). Les couturieres qui taillent & cousent toutes les pieces de l'habillement des femmes, & les tailleurs qui font les corps & les corsets, sont les maçons de l'édifice; mais la Marchande de modes, en créant les accessoires, en imprimant la grace, en donnant le pli heureux, est l'architecte & le décorateur par excellence.

Bientôt la femme-de-chambre n'aura pas besoin de talents, car elle ne coëffe plus; réduite à l'habillement journalier & à la coëffure en négligé, elle donne son avis sur le rouge, & quand sa fidélité est bien éprouvée, on la met dans la confidence du blanc & autres préparations mystérieuses; c'est là le *nec plus ultrà* de la confiance. Que de travaux clandestins pour blanchir

(1) Marchand d'étoffes, qui, prenant son aune, & mesurant M. l'Académicien Champsec, a refait sa Tragédie de *Mustapha*; celle du Marchand est mieux coupée.

le teint & la peau, pour effacer les rides en dépit de la nature & de l'âge!

Bon jour, ma chere, qu'avez-vous? vous me paroiſſez bien agitée. — Ma femme-de-chambre eſt d'une impertinence. — Eh bien! renvoyez-la. — Je le ferois bien, mais elle a du goût pour ma parure. — Je vous en donnerai une qui a du tact, car, après tant de querelles que vous avez déja eues avec cette fille.... — Elle lit à merveille. — Je vous la remplacerai de ce côté-là. Qui vous oblige à tant de ménagement? — Elle m'inſtruit de tout ce qui ſe paſſe ici. — C'eſt bien le moins qu'elle puiſſe faire; ce n'eſt pas une raiſon pour garder une impertinente. — Faut-il tout vous dire; elle eſt deux fois diſcrette?

Le Palais du Luxembourg.

Il attend depuis pluſieurs années les plans qui doivent l'embellir; les projets en ſont lents, rien ne ſe fait, rien n'avance, les terrains ne trouvent point d'acquéreurs : les vingt-quatre tableaux de Rubens n'y ſont plus; à leur place on a fait des boudoirs & de petits appartements. La promenade eſt coupée depuis peu fort déſagréablement & ſans avantage pour perſonne; on gémit de voir que ce palais, qui pourroit être un des plus beaux ornements de la Capitale, offre une phyſionomie délabrée, comme s'il étoit en décret. C'eſt un déſert, ſi on le compare au Palais-Royal; enfin on ne ſe douteroit pas que ce vaſte & beau terrain appartient en propre au Frere du Roi.

Robert de France, Comte de Clermont, ſixieme fils de Saint Louis, eſt le chef de la branche

de Bourbon, qui regne actuellement. Il faut bien répéter cela pour quelques bourgeois qui croient, en ſe promenant au Luxembourg, que la Famille Royale deſcend en droite ligne de Louis XII, ce bon Prince qui ne laiſſa point de lignée.

D'un autre côté, un Allemand nouvellement débarqué vous dira que les *Médicis marchands* gâtent beaucoup la nobleſſe de nos Rois, de ſorte qu'ils ne ſauroient *prouver* pour certains Chapitres d'Allemagne.

Le Palais-Royal emportant le flot des étrangers, deſſeche, pour ainſi dire, l'autre côté de la ville : tout ſe porte aux environs du Palais-Royal, le ſurcharge, & conſéquemment le fauxbourg Saint-Germain en maigrit ; il ſeroit donc à deſirer qu'il y eût contrepoids & équilibre ; les propriétés bourgeoiſes des particuliers y gagneroient, & les deux portions de la ville rivaliſeroient alors en opulence, en éclat, en population & en commerce.

Le palais du Luxembourg changeant de face ſur ſon riche emplacement ſuſceptible d'une infinité d'ornements nouveaux, pourroit offrir un local plus fréquenté, & revivifier l'une des plus belles portions de la ville, qui ſe dépeuple inſenſiblement. On s'en plaint autour de moi. Cependant les Chartreux, qui occupent un terrain immenſe & précieux, adjacent au Luxembourg, font toujours la ſourde oreille à toutes les inſtances qui leur ſont faites pour déloger ; on a beau leur prouver qu'ils ne ſont plus dans la ſolitude, ils vous ſoutiennent qu'ils ſont bien & parfaitement *dans le déſert*, qu'ils n'entendent rien des voix profanes qui les environnent.

Tandis que le Palais-Royal regorge de courtiſannes, de libertins blaſés, & qu'on y tient tout

haut les propos les plus indécents, le Luxembourg offre une promenade ſage, tranquille, ſolitaire, philoſophique; là, l'honnête bourgeoiſie offre ſes filles pudiques, les meres y marchent décemment; les freres, ſans en rougir, ſont à côté de leur ſœur; le quadragénaire donne le bras à ſon épouſe devenue enfin ſon amie; la modeſtie eſt dans les regards comme dans les habillements; ce n'eſt point un tumulte bruyant, un mélange de voix confuſes & libres; le jardin eſt rempli, & le ſilence y regne; on y rencontre les jeunes gens ſtudieux, les littérateurs honnêtes, des eccléſiaſtiques, des gens graves, les peres de famille attachés à leur devoir & à leur état, les ſages étudiants enfin qui ſe dérobent aux mœurs du ſiecle & qui ſont jaloux d'une future & honnête renommée. Les extravagances de la ville s'exilent d'elles-mêmes de ce jardin paiſible, où le libertinage & même l'immodeſtie ne choquent jamais ni les yeux ni les oreilles; on peut y lire le ſage *Marc-Aurele*, c'eſt tout dire, ce qu'on n'oſeroit pas faire au Palais-Royal; car alors le livre auguſte, comme honteux de ce qui l'avoiſine, rentreroit ſoudain dans la poche du lecteur pour ſe ſouſtraire à tous les yeux. Eh! ne ſeroit-ce pas un ſcandale que d'en profaner la lecture dans un lieu où triomphe le déréglement?

Les Suiſſes des portes donnent à manger; on dîne à l'air ſous des berceaux, ce qui eſt très-ſain; l'apprêt des mets y ſent moins la gargotte qu'ailleurs; on n'y eſt pas non plus auſſi chérement que chez les effrontés traiteurs ou reſtaurateurs du Palais-Royal. Comme tout s'aſſimile!

Quai des Orfevres.

La perfection à laquelle on a porté le travail de l'orfévrerie paroît ſoumettre tous les bijoux de l'Europe à paſſer par les mains des ciſeleurs & des bijoutiers fixés en grand nombre ſur ce quai.

Quel amas de métal travaillé ! il faut qu'il paſſe par le contrôle ; c'eſt un droit aſſez conſidérable : l'orfevre qui contrefait le poinçon eſt bientôt riche, mais les riſques que court le contrefacteur ſont énormes ; ce n'eſt pas comme en imprimerie, où on ne pend jamais un *Fauche* de Neuf-Châtel, ou un *Regnault* de Lyon, un *Le Roy* de Caen, un *Le Francq* de Bruxelles. On appelle le faux poinçon, *le Saint-Eſprit ;* quand il exiſte, il ſe cache dans des lieux qui n'ont preſque pas de nom, & les viſiteurs n'oſent y pénétrer.

On ſe mire, en paſſant ſur ce quai, dans les beaux plats d'argent qui tapiſſent la boutique ; il y en a d'oblongs, propres à recevoir le plus long des lievres : les larges & épaiſſes ſoupieres au ventre ciſelé ſurchargent les comptoirs ; les *néceſſaires* qui n'admettent point de vuide, offrent leurs boîtes pleines & peſantes, très-artiſtement fermées.

Près des uſtenſiles de table ſont la croſſe & la croix qui vont paſſer entre les mains d'un futur *Monſeigneur ;* le calice & la patene ſont à côté des ſeaux échancrés pour le vin de Champagne du deſſert ; un encenſoir dort près d'une cuvette ; les burettes touchent les ſalieres ; le *Soleil* & le vaſe du *Saint Creme* ſont face aux

huiliers de forme élégante. Tout eſt encore profane dans la boutique de l'orfevre ; mais il y aura bientôt ſéparation, ainſi qu'il y en aura une un jour entre les élus & les réprouvés.

Les maris vont, la veille du jour déciſif, acheter la *médaille*, emblême de la dot, & *l'anneau nuptial*, emblême d'union & de fidélité ; l'anneau fait à peine poids dans la balance : les bijoux les plus chers & les plus précieux, qu'attend l'épouſée, ſont encore là ; les étuis, les breloques, les colifichets en *trois or de couleur*, ſortent des tiroirs : il ne faut plus que prendre & payer.

Ce ſont des femmes qui vendent l'orfévrerie, qui la peſent ; & comme la marchande a un ſuperbe diamant au doigt, & une belle main, elle peſe plus légérement, & diſtrait vos regards ſur le mouvement des balances ; mais elle ſemble être la patrone de ſon ſexe, tant elle parle en faveur des petits préſents de noces ; elle détermine toujours le mari à des achats futiles, plus nombreux que ceux qu'il avoit conçus.

Les gens du peuple achetent toujours la croix d'or, le grand gobelet d'argent, & le petit bourgeois paie l'écuelle qui doit ſervir aux couches inévitables de ſa moitié : c'eſt une prévoyance qui l'honore, & qui tourneroit contre lui, s'il ne l'avoit pas.

Ces orfevres ſont tous à leur aiſe ; ils ne peuvent cependant gagner que ſur *la façon*, le marc d'argent & le contrôle ayant une valeur immuable ; mais s'il n'y a point de métiers qui n'aient leurs ſecrets particuliers, l'orfévrerie eſt l'état qui abonde le plus en ces ſortes de tours & de ſecrets ; puis, le maniement de ces précieux métaux laiſſe toujours quelques fragments par où ils paſſent.

Quel objet de tentation pour les voleurs que

ce quai brillant, qui d'un bout à l'autre offre un long cordon d'argenterie diviſée en cent mille pieces ſéparées! cuillers, fourchettes, boucles, le détail eſt immenſe: eh bien, on n'attaque point une ſeule de ces pieces; une femme tranquillement aſſiſe au milieu de ces tréſors, vous les peſe tête à tête dans une parfaite ſécurité, & perſonne n'y portera la main ſans en avoir acquitté le prix très-poliment. Il ſemble même que la vente de l'or & de l'argent inſpire mutuellement je ne ſais quelle politeſſe naturelle & reſpectueuſe qui ne ſe trouve pas dans un autre commerce.

Aucune violence ſur ce quai (plus riche qu'une mine du Potoſi) ſoit pendant le jour, ſoit pendant la nuit; la concupiſcence s'arrête au coup-d'œil. Outre que les boutiques ont des fermetures ſolides, ce quartier eſt très-peuplé. L'orfévrerie occupe une foule de graveurs, ciſeleurs, guillocheurs, poliſſeurs & poliſſeuſes. Tel homme, haut de cinq pieds ſix pouces, robuſte, ne fait toute ſa vie que tirer des filets ſur des boîtes; tel autre fait un trophée; celui-là grave un cachet, un chiffre, & celui-ci donne une couleur plus vive à l'or, &c.; & comme ces arts miſérables dérivent de l'art & de l'école du *deſſin*, les recherches futiles de l'orfévrerie ſont compriſes certainement dans l'anathême dont nous avons frappé ces arts puérils, indignes d'un être penſant, mais que l'opulence, dans ſa ſuprême vanité, ſoudoiera toujours, & de préférence aux arts utiles & généreux.

Il y a cependant des eſcamoteurs déliés qui volent dans la boutique des bijoutiers, en faiſant étaler à la fois pluſieurs tiroirs: des gens de qualité, dit-on, prenant les plus grands airs, s'en mêlent au petit Dunkerque; mais je les avertis

amicalement qu'ils ſont plus ſurveillés que les autres.

Cuiſinier.

Le préjugé fait ennoblir chez une nation le même emploi qu'il avilit chez une autre. En Eſpagne, tout valet portant livrée s'eſtime plus que le chef de cuiſine; le valet a tort; un cuiſinier n'eſt plus un valet.

Vers l'an 1750, l'Intendant de la généralité de Paris donnoit chez lui un concert; il y apperçut un quidam avec un habit de velours noir & une riche veſte; ne le connoiſſant pas, il demanda à ſes valets-de-chambre quel étoit ce perſonnage inconnu; ils lui apprirent que c'étoit ſon cuiſinier: cet amateur de muſique eut ordre de ſe retirer de la ſalle, malgré ſa parure & malgré l'épée qu'il avoit au côté.

Cette décoration abuſive eſt commune en France aux valets qui ne ſont point laquais. Les caiſſiers, commis, intendants de maiſon, concierges de château, rats de cave, créats de manége, comédiens, tous les gens à talents ont le coſtume de la nobleſſe. Pourquoi en effet en priver un artiſte très-utile chaque jour, un cuiſinier habile? ſon art eſt une chimie agréable & ſavante.

L'art alimentaire, dans ſon beau développement, eſt ſous-diviſé à Paris en ſix claſſes très-diſtinctes, non compris la boulangerie.

L'ordonnance des tables, le choix, l'emplette des denrées, ſavoir d'où les tirer, ſavoir les garder pour être conſommées à propos, les conſerver du temps, les préſerver de tout déchet ſenſible, voilà de quoi occuper un *maître d'hôtel*

tout entier. Le *chef de cuiſine* a bien aſſez de ſa beſogne, qui conſiſte en potages, hors-d'œuvres, entrées & entremets. Toutes les pieces de four ſont du reſſort du *pâtiſſier*. Le *rôtiſſeur* doit ſavoir engraiſſer la volaille à ſon point, piquer les viandes, les rôtir enveloppées de papier embeurré, ſe ſervir de farment ou de genievre pour les petits pieds, les lapereaux, les perdreaux, le gibier fin. Pour les deſſerts, il faut les talents des *confiſeurs Italiens*; ils s'entendent mieux que d'autres à manier le ſucre, faire les glaces, & à décorer les deſſerts. On ne peut ſe paſſer d'un *ſommelier* exprès pour la direction d'une cave, pour l'approviſionner & la bonifier autant qu'elle en eſt ſuſceptible. Chacun de ces emplois ſuffit pour occuper toute l'année un homme habile.

On nous répete ſans ceſſe en vers & en proſe, que l'appétit eſt le plus parfait cuiſinier; que la bonne chere eſt plus meurtriere que le glaive ennemi. Erreur. Qu'on eſſaie une fois à charger ſon eſtomac d'un certain volume d'aliments mal apprêtés, & une autre fois d'une même quantité des mêmes aliments bien conditionnés, avec un égal appétit, on éprouvera une différence notable dans l'une & l'autre digeſtion; on verra que celle-ci eſt bien plus facile, & celle-là plus laborieuſe.

Ne ſait-on pas que le moindre petit excès de boiſſon eſt très-nuiſible, lorſque le vin eſt verd & chétif, & qu'au contraire un petit excès, même un peu plus fort, de vin généreux ſe fait impunément, & que le lendemain on n'en éprouve ni mal de tête, ni mal-aiſe.

La mauvaiſe cuiſine, maintenant terraſſée, uſoit trop de farine dans ſes ragoûts, ne dégraiſſoit point les bouillons, les jus, les coulis, ni les ſauſſes. Elle employoit trop de lard, des épices mal pro-

portionnées : or, la graiſſe eſt indigeſtible, fatigue l'eſtomac, abſorbe toute eſpece d'aſſaiſonnement, de parfums, de goût flatteur. La bonne cuiſine moderne ne laiſſe point de graiſſe dans les fluides, & ſes épices mêlées artiſtement donnent du ton à l'eſtomac & en facilitent les fonctions, ſuivant que les denrées ſont plus ou moins aiſées à être digérées. Donc un excellent cuiſinier eſt digne d'être recherché avec ſoin, & ſur-tout d'être bien payé de ſes peines.

Mais il procure un appétit factice ; mais il fait manger plus qu'on n'a faim ? Il y a deux moyens de le juſtifier ; on le peut par des faits, on le peut par raiſonnement. C'eſt un fait conſtaté chaque jour que les Lucullus modernes, les Cléopâtres, & autres accoutumés à une table ſervie avec abondance & délicateſſe, ne font aucun excès de bouche, & mangent bien moins que la plupart des religieux & tous ceux dont les revenus ſont très-modiques & la table très-chétive. Les cuiſiniers eux-mêmes ſont très-petits mangeurs ; leur art exquis eſt innocent de l'abus groſſier qu'on peut en faire.

Enfin quel mérite auroit-on d'être ſobre à une mauvaiſe table ? Tout maître de maiſon qui fait accueil à des convives, doit faire en ſorte qu'ils ſoient mieux ce jour-là chez lui, qu'ils ne l'euſſent été chez eux. J'ai oui dire à un Docteur-médecin qu'il valoit mieux manger une once d'aliments de trop, que d'en manger trop peu d'une demi-once. Trop peu d'engrais nuit plus aux arbres & aux plantes, qu'une quantité un peu trop grande ne leur porte préjudice.

Un cuiſinier, jadis habile, quoi qu'il faſſe & quoiqu'il ſoit en garde contre lui-même, a le goût brûlé à cinquante ans.

Ces cuiſiniers ont bien les mains les plus noires! l'un d'eux n'avoit de blanc que le bout de l'index qu'il trempoit inceſſamment dans les ſauces, & qu'il ſuçoit; ſon maître lui dit un jour : *Comme tu as les mains! — Ah! Monſieur, ce n'eſt rien; ſi vous voyiez mes pieds!* le maître s'enfuit. Il ne faut jamais deſcendre dans les cuiſines, ſi l'on veut manger avec un plaiſir intact.

Un Prince, faiſant la guerre, étoit affamé; on faiſoit ſon dîner ſur le bord d'une petite riviere; le cuiſinier étoit ivre & chanceloit en goûtant les ſauces; le maître-d'hôtel le réprimandoit vertement: *Si vous grondez encore*, dit le cuiſinier, *je jette tout le dîner dans la riviere.* Le Prince, qui entendit ces paroles, pâlit, lui qui ne reculoit pas devant l'ennemi; il appaiſa prudemment ſon cuiſinier.

Un cuiſinier eſt l'homme néceſſaire; & ſans cuiſinier, quel avantage réel auroient les riches ſur les pauvres? Les médecins viennent de déclarer que le Dauphin, l'héritier préſomptif du Royaume, pâtiſſoit, faute de nourriture abondante. Vîte un cuiſinier pour le guérir; la crainte de lui donner une indigeſtion lui impoſoit un régime rigide qui l'exténuoit dans l'âge de la croiſſance; ſa grandeur le faiſoit jeûner : foin de cette grandeur; le fils d'un payſan mange à ſa faim; les enfants doivent manger; je n'ai jamais jeûné, je hais le jeûne. J'ai célébré la naiſſance du Dauphin en 1781, dans mon *Philoſophe du Port-au-Bled;* je vous implore, Meſſieurs les cuiſiniers, ayez ſoin de l'Enfant Royal. Je prépare une ode pour les médecins qui ne prêchent point l'abſtinence; eux ſeuls ſont habiles & guériront.

Un cuiſinier enfin eſt un docteur-médecin qu'il faut conſulter pour ſe guérir de deux maladies

mortelles, la *faim* & la *ſoif : Omnes mercatores ſumus :* Officiers d'infanterie, de cavalerie, de marine, les gens d'Egliſe, ceux de robe, ceux de la Cour, ceux des finances & de commerce, tous ne travaillent que pour tenir table d'hôte avec le plus de ſplendeur & de délicateſſe. On ne recherche les emplois les plus lucratifs que pour donner un jour des régals à ſes voiſins, à ſes connoiſſances, à ſes parents & ſes amis; qui n'a point de cuiſinier n'a point d'exiſtence.

Chriſtophe de Beaumont.

ANCIEN Archevêque de Paris, qui m'a donné la *confirmation* en 1752. Sa tête ne ſortira jamais de ma mémoire : j'étois loin alors de penſer que j'aurois un jour à le peindre hiſtoriquement, car il a ſinguliérement figuré ſous le regne de Louis XV (1), & lui ne ſe doutoit pas qu'il confirmoit en moi ſon futur hiſtorien. Le Roi de Pruſſe l'appelloit dans le temps *le ſeul homme conſéquent qui fût en France.* Il fut ſimple Abbé, & il parvint à une haute fortune ſans eſprit, ce qui ſe voit encore de nos jours, où il en faut cependant davantage; il eſt immortaliſé par la fameuſe lettre de J. J. Rouſſeau, chef-d'œuvre ſupérieur aux Lettres-provinciales trop vantées. Voici ce qu'on a fait de mieux ſur ce Prélat qui dans l'hiſtoire aura, certes, une phyſionomie piquante.

Dieu

---

(1) L'Auteur s'occupe en ce moment des portraits de Louis XIV & de Louis XV, pour faire ſuite à ſes *Portraits des Rois de France*, en 4 volumes.

Dieu lui donna la bienfaiſance,
Le diable en fit un entêté ;
Il couvrit par ſa charité
Les maux de ſon intolérance.

Il troqua deux fois une prélature moindre pour une plus grande & plus riche ; il parvint à l'Archevêché de Paris ; c'eſt le morceau friand de l'Egliſe Gallicane : alors il batailla avec le Parlement, qui lui fit eſſuyer des mortifications continuelles ; mais ce Prélat, tout de feu pour ſon parti, ne ſut jamais plier.

On peut bien le compter au nombre des favoris de la fortune ; né d'une famille noble, mais très-pauvre & ſans conſidération, elle lui fourniſſoit avec peine de quoi ſubvenir aux fraix de ſes études qu'il a faites à Paris. Il étoit logé (dit la tradition orale) au troiſieme étage, rue des Maçons, quartier de Sorbonne, chez un perruquier qui a été obligé d'avertir plus d'une fois l'apprentif Docteur, ſon hôte, de l'échéance paſſée du mois de logement & d'accommodage. J'ai vu, depuis lui, quelques Abbés monter à une haute fortune pour laquelle ils n'étoient pas nés ; l'effronterie s'accorde aſſez bien avec le métalent.

La Conſtitution a tourmenté Louis XIV ; il y a une déclaration du Roi, du 7 Octobre 1717, qui défend d'écrire ou parler pour & contre la Conſtitution *Unigenitus*. Il n'y a que quarante ans que ces déplorables querelles ont pris fin ; elles ont triſtement agité le cabinet de Louis XV, & uſurpé toute l'attention que méritoient des objets plus importants. Dans tout autre ſiecle, le génie inflexible de *Chriſtophe de Beaumont* auroit pu cauſer une révolution, car c'eſt la fermeté inébranlable du caractere qui fait céder la foule des hu-

mains ; mais la philoſophie & les rieurs ſont venus trop tôt pour les billets de confeſſion & pour le ſingulier Archevêque qui aimoit tant les Jéſuites.

Il n'eſt plus aucune trace de ces querelles eccléſiaſtiques ; les eſprits ſe ſont tournés vers la diſcuſſion des matieres politiques ; & c'eſt une choſe à remarquer que cette foule d'eſprits vigoureux & ſains qui ont traité avec force & dignité ces objets importants & neufs.

L'Empereur Titus.

Il ne ſe doutoit pas, je crois, qu'on lui ſculpteroit un jour une croix ſur l'eſtomac, qu'on armeroit ſon buſte en agathe, de deux bras, dont l'un tient une croix, & l'autre une couronne d'épines, & que dans cet équipage, ſurmontant le lourd bâton de Grand-Chantre, il ſe promeneroit à l'office de la Sainte-Chapelle de Paris au milieu de treize Chanoines.

Les Saintes-Chapelles fondées par le Roi Saint Louis, viennent d'être ſupprimées.

Ces Chanoines avoient ſpécialement la garde du tréſor des ſaintes reliques, & toutes ces reliques ſont enveloppées d'or, d'argent & de pierres précieuſes. Que fera-t-on de toutes ces pieuſes richeſſes dont nos Rois furent jadis acheteurs avides & poſſeſſeurs jaloux ? que deviendra ce monument gothique, cette Egliſe double, juſtement admirée par la hardieſſe de ſa bâtiſſe ?

On voit dans la Sainte-Chapelle de Vincennes une *dent de lait* de l'Enfant Jeſus, & une *goutte* du précieux ſang répandu ſur le Calvaire pour le ſalut du monde. Je ne ſais où l'on tranſportera ces antiques ſaintetés. Ayant eu l'édification de

contempler ces deux derniers objets, je ne voudrois pas que les curieux fideles en fuſſent privés dans les ſiecles ſuivants.

La Littérature du Fauxbourg Saint-Germain, & celle du Fauxbourg Saint-Honoré.

RIEN de ſi bête quelquefois que les gens d'eſprit : ils veulent ordinairement qu'il n'y en ait dans le monde que pour eux ; écoutez un M. Champfort ; il eſt d'une ſtérilité parfaite ; eh bien ! il vous prouvera qu'un grand homme académicien, comme lui, ne doit rien écrire, & qu'il n'a plus qu'à dédaigner tout ce qu'il ne fait pas.

Celui-ci aura attrapé quelques petites penſions, ou connoîtra quelques académiciens, il déménage ſoudain du fauxbourg Saint-Germain, & va ſe loger au fauxbourg Saint-Honoré, parce qu'il eſt plus près de l'académie, des coteries littéraires, & ſur-tout des financiers à bonne table : ainſi un dévot Muſulman s'approche le plus près poſſible de la Mecque.

Dès que le littérateur eſt logé près du Louvre, il oublie qu'il a été cuiſtre de collége, qu'il a arpenté pendant dix ans les rues fangeuſes de l'Univerſité ; il s'intitule, avec Roch-Nicolas Champfort (ſi bien ſurnommé Champſec), *de la haute littérature*, parce qu'il eſt dans le quartier du Palais-Royal ; il dit cette ſottiſe d'un ton grave ; & paſſant à d'autres qui ne lui coûtent rien, il prétend qu'il n'y a du goût, des lumieres, de l'eſprit qu'à Paris ; que le foyer des connoiſſances humaines eſt viſiblement près des Tuileries ; que l'habitant du fauxbourg Saint-Germain eſt déja privé de ſes influences vivifiantes ; que ce

fauxbourg n'eſt plus qu'une province, & que, pour poſſéder le *bon goût*, il ne faut pas franchir la rue Saint-Honoré. Quel eſt le Viſigoth qui oſeroit combattre ces éternelles vérités?

Ce littérateur reſſemble à l'eſcargot qui dans ſa coquille ſpirale va diſant : *Ceci eſt l'univers :* il prend un point mathématique pour le prétendu ſéjour du génie. Il a franchi un ruiſſeau, il eſt plus près du fauteuil, ou dedans, & le voilà déja atténuant les formes & rétréciſſant les objets.

Qu'on diſe à l'habitant de la coquille, que la religion, les loix, le climat & les mœurs doivent donner à la littérature de chaque nation une empreinte particuliere; que l'art d'écrire ſe modifie à l'infini, ſelon le caractere des auteurs; que les moyens ſont auſſi féconds qu'on les a imaginés rares; que toutes les poétiques ne ſignifient que ces mots : *C'eſt ainſi qu'il faut peindre, parce que nous peignons ainſi; c'eſt dans cette maiſon qu'il faut habiter, parce que le goût y réſide, vu que nous y allons.*

Dites encore à *l'eſcargot*, qu'un ouvrage peut être dans tel pays une copie fidelle de la nature, & hors de nature dans tel autre; alors l'académicien, ou l'aſpirant à l'être, ne vous entend plus, ne vous écoute plus; il croit avoir tout dit, quand il a répété cette phraſe impertinente: *La littérature des nations doit reſpecter la littérature du fauxbourg Saint-Honoré, car c'eſt là que ſiegent les Juges de tout ce qui ſe fait & ſe fera dans les quatre parties du monde, &c.*

Dignus eſt intrare in noſtro docto corpore.

Marivaux.

Il a donné ſon nom à une rue, & ſon ſtyle s'appelle *Marivaudage ;* c'eſt une maniere d'écrire qui a de l'affectation. On devroit loger dans la rue de Marivaux tous ceux qui mettent de l'affectation dans leur maniere d'écrire ; conſéquemment M. de Bievre devroit y avoir le plus bel appartement, enſuite M. de ***, puis M. ***, puis M. ***, &c. ; on y logeroit tous les auteurs qui s'écartent du ſtyle naturel, ou qui enveloppent les idées les plus communes d'expreſſions recherchées ; les alambiqueurs de phaſes, les complimenteurs d'académie, tous ſeroient emménagés là, ainſi que tous les pantins ſont à la foire rangés à la file l'un de l'autre.

Nous avons des rues nouvelles, la rue de Sartine, la rue Cocatrix, la rue Le Noir, la rue de Calonne, la rue Croulebarbe.

La rue de Calonne ! on s'en ſouviendra. Bon Dieu ! quel genre d'eſprit préſide donc à la dénomination de toutes ces rues ? Ne diroit-on pas que c'eſt toujours le même qui fut parrain des rues du *Pet au Diable*, des *Rats*, du *Foin*, des *Marmouzets*, de celles de *Pierre-au-lard* ou *Jean-pain-mollet ?* Criſpin a bien raiſon de dire qu'il *y a des pendards de noms de rues qui ne ſont pas faits pour meubler la mémoire.* A peine dans toute cette multitude de rues qui ſortent journellement de deſſous terre, en voyez-vous une qui rappelle un nom cher à la nation ? Vous chercheriez en vain ceux de Dugueſclin, de Turenne, d'Amboiſe, de Sully ? Croit-on que les noms de La Fontaine, de Maſſillon, de Fénélon

& de tant d'autres ne rappelleroient pas des idées bien plus gracieuſes & ne ſe fixeroient pas bien autrement dans la mémoire que celui de *Croulebarbe*?

Les noms obſcenes, quoique défigurés, de la plupart de nos anciennes rues, atteſtent la turpitude de nos ancêtres; les formes lubriques qu'ils donnoient à leurs pâtiſſeries & qui couvroient leurs tables, n'oſeroient ſe repréſenter parmi nous. Ils étoient groſſiers, d'accord; mais nous, nous révérons trop l'opulence & le crédit; nous encenſons tout ce qui a l'apparence de la faveur, & nous nous hâtons de proſtituer nos hommages envers tous les hommes que la fortune a un peu élevés.

Du temps de la régence, le laquais bruſquant la fortune, du derriere du carroſſe s'élançoit dedans en friſant la roue : aujourd'hui, *l'agiotage* perpétuellement voilé ſous le nom de *compagnies*, prend juſqu'au maſque de l'interêt public pour violenter à bas bruit cette même fortune, & tout ſe décore de ce prétexte ſpécieux; il n'y a pas une affaire de finance qui ne prenne pour deviſe : *le bien public*; & des hommes en place ont répété à ceux qu'on avoit dépouillés : *paix, paix, c'eſt pour votre bien.*

DIALOGUE
ENTRE TROIS POETES.

SCENE PREMIERE.

M. CAILLOU, M. BINBIN, M. FADON.

M. CAILLOU.

QUE penſez-vous, Meſſieurs, du poëme que je viens de vous lire? j'ai vu combien vous en étiez charmés; mais dites-moi en amis votre ſentiment?

M. BINBIN.

C'eſt admirable.

M. FADON.

C'eſt de l'antique tout pur.

M. CAILLOU.

Je crois que j'ai du goût?

M. BINBIN.

Il y a du génie, du.... génie; mais le goût.... le goût, c'eſt autre choſe.

M. CAILLOU.

Comment, Monſieur, vous me refuſeriez du goût? vous ſavez ce que je vous accorde, ainſi....

M. BINBIN.

Vous pouvez, ſur ma parole, publier ce poëme, il fera une ſenſation étonnante.

M. CAILLOU.

Je le lis déja par-tout: c'eſt un applaudiſſement univerſel; les hommes ſont émus, & les femmes ſtupéfaites,

M. FADON.

Je ne ſavois pas que les femmes ſe connuſſent en poéſie.

M. CAILLOU.

Pardonnez-moi : tenez (*tirant une liſte de ſa poche*), voilà trois Ducheſſes, ſix Marquiſes, huit Comteſſes qui veulent m'entendre. Tous les endroits forts frappent ſinguliérement les femmes.

M. FADON.

Imprimez, imprimez, M. Caillou, les portes de l'académie vous ſont ouvertes.

M. CAILLOU.

C'eſt bien ce qu'on m'a promis; les académiciens eux-mêmes ſont terraſſés par pluſieurs morceaux.

M. BINBIN.

A l'impreſſion, vous les étonnerez encore davantage; car c'eſt là qu'on voit ſi le goût....

M. CAILLOU.

Je ne ſais, j'aime mieux les lectures; c'eſt une choſe raviſſante qu'une aſſemblée qui vous a promis d'avance de vous louer, & qui vous tient fidelement parole.

M. BINBIN.

Vous avez mis un peu à contribution tous les Poëtes.

M. CAILLOU.

D'accord; les grands maîtres en ont fait autant; d'ailleurs le *fondu*....

M. FADON.

Vous pouvez vous en paſſer; quand on peint la nature; il faut être grand & irrégulier comme elle.

M. BINBIN.

Un peu d'ordre ne nuiroit pas. Que n'avez-vous tout-de-ſuite traduit Thompſon?

M. Caillou.

Ah! il auroit fallu mettre *traduction* à la tête de mon *poëme*, au-lieu qu'en prenant de côté & d'autre, ainſi qu'ont fait les grands maîtres....

M. Binbin.

Allons, le premier fauteuil vacant vous eſt deſtiné; je vous promets ma voix.

M. Fadon.

Ou la poéſie eſt décédée, ou tous les ſuffrages vous ſont aſſurés : votre poëme briſe les portes.

M. Caillou.

C'eſt ce que tout le monde me dit; mais il faudroit en vérité la poitrine d'un tragédien pour répondre à toutes les invitations : je me cache; on me relance, on me déterre.

M. Binbin.

Imprimez, imprimez.... S'il ne réuſſit pas, je ferai une terrible querelle au Public; je lui apprendrai à ſentir.

M. Fadon.

Souvenez-vous, je vous prie, après l'impreſſion, lorſque vous ſerez environné de gloire, de nous faire quelque petite part de celle que vous aurez acquiſe, puiſque c'eſt nous qui avons reconnu les premiers votre prodigieux mérite, & qui l'avons annoncé aux Académiciens, aux Ducheſſes, aux Poétereaux.

M. Binbin.

Allez chez l'Imprimeur : les applaudiſſements d'un ſallon ſont très-bornés; un homme comme vous n'eſt point fait pour cette renommée étroite : élargiſſez les murailles, & que la France entiere aſſiſte à votre lecture.

M. Fadon.

Votre renommée égalera celle de *Ronſard*, mais elle ſera plus juſte & plus durable.

M. Caillou.

Vous m'avez fait cependant entrevoir, Meſſieurs, que je n'avois que peu de goût & point d'ordre.

M. Binbin.

La grande poéſie doit s'élancer d'un pas hardi & vagabond.

M. Fadon.

L'ordre eſt fait pour les eſprits communs; vous peignez les objets à vue d'oiſeau, & comme aſſis ſur un rocher élevé.

M. Caillou.

Vous avez là une bonne idée, M. Fadon; oui, en commençant mon poëme, je m'aſſeyerai ſur un roc, & cela juſtifiera le déſordre.

M. Binbin.

Un *fouilli* en peinture n'eſt-il pas une plus belle choſe qu'un parc ſymmétriſé? puis vous avez les *notes* qui expliquent tout.

M. Caillou.

Oh! je les ai copiées de tous les livres; la vile proſe ne me regarde pas.

M. Binbin.

Allez chez l'Imprimeur : qui n'admireroit pas ces deux vers par exemple?

Et du jus des raiſins tous les Suiſſes trempés,
S'en vont danſant gaiement ſur leurs rocs eſcarpés.

M. Fadon.

L'Helvétie les répétera.... Publiez, publiez, le moindre retard eſt un vol fait à votre gloire.

M. Caillou.

Eh bien! mes chers admirateurs, vous ſerez ſatisfaits, ainſi que le Public; je vais me faire imprimer.

SCENE II.

M. BINBIN, M. FADON.

M. BINBIN.

LE pélerin ! il en tient : tu verras la belle figure que fera ſon poëme en ſortant de chez l'Imprimeur.

M. FADON.

On dormira dans le *fouilli ;* il a donné par ma foi dans le panneau.

M. BINBIN.

C'eſt là où je l'attendois. Ce poëme divin, après-demain ne vaudra pas le diable, & *juſtice ſe fera.* Comment, pendant toutes ces belles lectures, on ne daignoit pas s'appercevoir que je ſuis Poëte auſſi, Poëte antérieur, Poëte ſage!

M. FADON.

Oh! le goût vous tient lieu de tout le reſte...

M. BINBIN.

Il n'en a pas l'ombre, ce petit compagnon ; il donne inceſſamment du nez en terre : je ferois bien du génie ſi je voulois, mais j'ai trop de goût pour cela.

M. FADON.

Vous, vous auriez toujours dû réuſſir.

M. BINBIN.

Oh! la foule d'envieux! croiriez-vous que je me ſuis vu ſix fois de ſuite tout un parterre d'ennemis?

M. FADON.

C'eſt beaucoup.... Il ne s'attend pas, notre

ſecond *du Bartas*, à la chûte épouvantable du roc ſur lequel il s'eſt aſſis.

M. BINBIN.

J'en ris de tout mon cœur.... Je vois bien préſentement que c'eſt à moi qu'il appartient de reſſuſciter la poéſie Françoiſe : on dit que mes vers ſont ternes; mais c'eſt qu'on n'a pas aſſez ſcrupuleuſement examiné que le vrai goût les fait ainſi : c'eſt ce que je démontrerai la premiere fois que je parlerai ſans contradicteur.

Quartiers de Nobleſſe.

LE mot *quartier* vient de ce qu'autrefois on mettoit ſur les quatre angles d'un mauſolée, ou tombeau, les écuſſons du pere, de la mere, de l'aïeul & de l'aïeule du défunt.

Tout tombe avec le temps; l'ordre de l'Etoile inſtitué par le Roi Jean, qui avoit une ſi belle deviſe : *Monſtrant regibus aſtra viam*; eſt abandonné aux chevaliers du guet.

Les Chevaliers & Commandeurs profès de l'ordre de Saint-Lazare, portent journellement une croix verte à huit pointes, couſue ſur leur habit, &, dans les cérémonies, ſur leur manteau. Cette croix verte eſt la marque diſtinctive de l'ordre dont *MONSIEUR*, Frere du Roi, eſt le Grand-Maître. Les vulgaires Pariſiens, qui ne ſont pas accoutumés à ce ruban verd de nouvelle date, demandent toujours ce que c'eſt que cet *ordre*, parce qu'ils ont l'œil façonné à la couleur bleue, & non à la verte.

Les Chevaliers de Saint-Louis ont une croix avec un ruban couleur de feu. Le Roi eſt le Grand-Maître de cet ordre, & voilà pourquoi

l'héritier préſomptif de la Couronne en eſt revêtu au moment de ſa naiſſance.

Un large cordon bleu en baudrier, qu'on porte ſur la hanche, tel eſt l'attribut de l'ordre du Saint-Eſprit. Porter la croix à la hanche, au-lieu de l'avoir au cou ou ſur la poitrine, c'eſt une ſingularité nouvelle.

Aucun orfevre ne peut acheter le collier de l'ordre du Saint-Eſprit, parce qu'il appartient à l'ordre, & qu'il lui revient après la mort de celui qui le portoit.

Vient enſuite l'ordre Saint-Michel, inſtitué par Louis XI; le ruban eſt noir. Louis XIV nomma Hardouin Manſard & André Le Nôtre Chevaliers de Saint-Michel. Cet ordre eſt accordé à des Gens de Lettres, à des Echevins & à des Financiers; comme ils ſont roturiers, on leur envoie des lettres de nobleſſe la veille de leur réception. L'Auteur de *Vert-vert*, paſſablement hypocrite, ſollicita le ruban noir, & l'obtint.

Un bourgeois, quand il veut rire de la chevalerie, dit, en ſe mettant à table, qu'il eſt *de l'ordre de la Table ronde;* il dîne mieux que les anciens Chevaliers, car autrefois ils portoient avec eux toute leur cuiſine, du ſel & quelques épices; ils vivoient de leur chaſſe, & quand ils avoient tué un chevreuil, ils le plaçoient ſur une table de pierre, le recouvroient d'autres pierres & en exprimoient le ſang. Nos Chevaliers font meilleure chere; mais ils font encore la quête en mémoire de leurs aïeux.

Les Souverains ſont bien heureux que les hommes ſe paient en croix d'émail & en rubans plutôt qu'en argent ou autre récompenſe ſubſtantielle; c'eſt une monnoie légere qui acquitte des ſervices conſidérables : on verſe ſon ſang pour ces marques extérieures.

Il y avoit autrefois l'ordre du Cordon jaune, il fut aboli par Henri IV.

M. Chérin, généalogiſte, ou ſon ſucceſſeur, examine ſi l'on a les *générations ſuffiſantes* pour entrer dans les différents ordres. Ce rapporteur eſt un vrai juge ; on tremble devant ſon inſpection : on ſe plaint, on murmure, on trouve les formes ruineuſes & difficiles. Tantôt il y a *trop de robe*, tantôt il n'y a point aſſez d'*illuſtration*. Ce généalogiſte rigide n'eſt pas pénétré de ce vers philoſophique qui dit que parmi les hommes, *L'un a dételé le matin, l'autre l'après-dînée.*

Voilà au fond toute la différence ; mais la tête humaine va au-devant de toutes les illuſions des Cours. L'épée veut ſans ceſſe humilier la magiſtrature. Accourez, Gaſcons, Provençaux, Flamands, Bretons, accourez avec vos pancartes, M. Chérin, ou ſon ſucceſſeur, va vous rabrouer d'importance : combien avez-vous de quartiers? Voyons ; en comptez-vous deux cents cinquante-ſix? O chétive exiſtence des hommes! O quelle importance on veut lui donner ! Mais il s'agit des honneurs de la Cour, c'eſt-à dire, *préſentation pour les femmes, chaſſe & carroſſe pour les hommes*, ce qui entraîne pour l'avenir la ſuſceptibilité d'être invité au repas avec Leurs Majeſtés. Dans une loge de Francs-Maçons, les freres ſe bariolent de cordons bleus, verds, rouges, de croix & de dignités de toute eſpece ; on eſt là chamarré comme des Princes. Un frere diſtrait ſortit un jour de la loge & ſe promena dans la rue : alors toute la canaille de le regarder, de le ſaluer ; il ſortit de ſa diſtraction à force d'être monſeigneuriſé ; & comme il avoit *quatre* ou *cinq* cordons, on avoit redoublé les révérences.

Nouvelles de Perruquiers.

On appelle ainſi tous ces bruits faux qui viennent on ne ſait d'où, qui circulent on ne ſait comment, qui ſont plus abſurdes que le menſonge même, parce qu'ils outragent tout-à-la-fois la vérité, la coutume & l'ordre des choſes.

Il y a quelquefois dans ces nouvelles un côté apparent qui commande l'attention; on écoute, mais bientôt la ſottiſe ſe trahit d'elle-même. Les nouvelles les plus ridicules voyagent donc de maiſon en maiſon, juſqu'à ce qu'elles tombent par leur propre ineptie. Ces plats nouvelliſtes ignorent abſolument la ſérie des choſes, mais ils rencontrent quelques mots par haſard, & l'homme inſtruit qui ſait par l'hiſtoire qu'il ne faut qu'un homme & qu'une ſemaine pour changer la face d'un empire, prête l'oreille à tout, parce qu'il ſait juger de ce qui ſort de l'ordre des poſſibles.

Quelques bulletins qui circulent chez l'étranger, ſont remplis de ces miſérables nouvelles : il eſt bien plus dangereux de défigurer les faits, que de les nier ou de les paſſer ſous ſilence. Les bulletins accommodent les faits au goût des pays où on les envoie; les éloges y ſont encore plus faux que ne le ſont les ſatyres. Ce ſont des nouvelles de perruquiers que l'on gobe dans les pays étrangers, & la direction des bulletins en rit ſous cape; elle ſait qu'il n'y a rien de trop abſurde pour certains Lecteurs. Il fut un temps où les Ruſſes ayant pris pour inſtituteurs des garçons perruquiers, croyoient à leur ſcience & à leurs vues politiques : il circule encore en Allemagne de ces hiſtoires impertinentes dont les éléments ne ſont

pas même reconnoiſſables, tant la nature des choſes y eſt bleſſée.

Savez-vous, Lecteur, ce qu'il y a de plus rare au monde, ce qui eſt plus rare qu'un diamant gros comme le poing? c'eſt une tête ſaine & bien organiſée. Les hommes en général ont une mauvaiſe logique; ils aſpirent avidement la ſottiſe, le menſonge; l'erreur. Tout ce qui les diſpenſe de l'eſtime, de l'admiration, eſt toujours bien accueilli par eux; ils ſe précipitent dans l'enthouſiaſme, mais ils retombent naturellement dans tout ce qui conſtitue la malice, la méchanceté, la ſatyre; & lorſque l'on ſonge à tous ces bruits haſardés qui flétriſſent les réputations, ſans choix & ſans meſure, on ſe renferme dans un cercle particulier où l'on s'abſout; & ſi l'on craint toujours l'improbation publique, on devient en même-temps moins ſenſible aux applaudiſſements des hommes; car il eſt encore plus triſte de les connoître, que dangereux d'être neuf à leur égard.

Approuvé par l'Académie des Sciences.

Le moindre artiſan ſe munit aujourd'hui d'une approbation de cet illuſtre Corps, qui deſcend, ce me ſemble, à des objets quelquefois indignes de lui. Par exemple, les ſouliers d'homme ſont d'un noir très-luiſant, ſoit qu'on s'habille ou qu'on ſoit en déshabillé. On vend un vernis élaſtique qui donne ce luiſant; l'auteur l'appelle *cire coquette :* voilà ce vernis qui eſt approuvé par l'Académie des Sciences. Mais, conſulté par le Gouvernement, ce Corps illuſtre a donné ſur l'*Hôtel-Dieu* un mémoire précieux dans toutes ſes parties; c'eſt pour la premiere fois que l'arithméti-

que

que a fait pleurer. L'*Hôtel-Dieu*, placé au centre de la Capitale, reſſerré, auguſtié, où les malades étoient ſerrés pluſieurs dans un lit pieds contre têtes, va ſe partager en quatre Hôpitaux ſur des emplacements ſalutaires.

Un Corps auſſi éclairé que celui de l'Académie des Sciences, pourroit devenir la lentille où ſe viendroit réunir les divers objets de reſtauration que l'œil du Gouvernement doit ſaiſir & embraſſer.

J'aime à croire qu'un Corps ainſi compoſé, qu'un Corps dans lequel *non agitur de verbibus, ſed de reis*, qui s'occupe des choſes & non des billeveſées grammaticales, j'aime à croire, dis-je, que ce Corps feroit merveilles, ſi jamais on le conſultoit ſur les différentes parties de l'adminiſtration. Qui doute qu'ils ne s'en tiraſſent beaucoup mieux que les chétifs commis d'un chétif bureau preſque toujours préſidé par un chef qui croit ſavoir ce qu'il a mal étudié à travers le priſme des préjugés, &c.?

Tableau des Avocats.

Les Avocats ſont les peintres de leur *tableau:* les peintres ne veulent pas, dans leurs compoſitions, de ces figures lumineuſes qui laiſſent toutes les autres dans une ſorte d'obſcurité; les Avocats effacent donc tout nom qui dans l'ordre eſt environné d'un dangereux éclat; & tout nom qui paroît trop briller au *tableau*, ſera rayé infailliblement; l'on dira qu'on a manqué à ſes privileges, pour avoir bien écrit, en outre-paſſant les bornes de la médiocrité confraternelle; ſi l'Avocat rayé ſe plaint, on lui reprochera publique-

ment de ne pas aimer le *Droit Romain*, & cette ridicule inculpation ſera répétée de tous les confreres.

Les Avocats ne reprendront leur dignité perſonnelle & leur indépendance abſolue, qu'en déchirant le *tableau* qui les aſſimile exactement à une communauté de Procureurs; ce qu'ils ont encore le malheur de ne pas appercevoir.

Hôtel de Clugny.

Le palais ordinaire des Rois de la premiere race, eſt habité aujourd'hui par le Sieur Moutard, Libraire; il dîne où ſoupoit l'Empereur Julien, & ſes ſervantes habitent les chambres où Charlemagne fit enfermer ſes deux filles, qui avoient un peu trop hérité du tempérament de leur pere. Ce fut pour les yeux de Charlemagne un étrange ſpectacle, lorſque cet Empereur, levé de trop grand matin, ſe promenant dans ſa chambre, & jettant les yeux ſur une petite cour de ſon palais, apperçut à travers les fenêtres, à la lueur du crépuſcule, la Princeſſe, ſa ſeconde fille, les pieds dans la neige, portant ſur ſon dos le premier Miniſtre. Prête à ſuccomber ſous ce fardeau, elle le tranſportoit courageuſement juſqu'à l'autre bout de la cour; ainſi l'on n'auroit pu découvrir ſur la neige des pas d'homme, & le ſecret de leurs amours reſtoit en ſûreté.

Charlemagne prit d'abord pour une viſion ce qu'il voyoit; mais l'amour franchit les diſtances, ainſi qu'il affronte tous les périls. Le ſage Empereur jugea que la ſévérité feroit éclater la honte de ſa fille; il pardonna, & content des longs & fideles ſervices d'Eginhard, il ordonna le mariage

des deux amants : il ſut depuis que c'étoit la Princeſſe elle-même qui avoit imaginé cet expédient ; & qui avoit forcé Eginhard d'y conſentir.

Eh bien, cette plaiſante ſcene s'eſt peut-être paſſée dans les cours du Sieur Moutard, qui ne ſonge point à lire l'hiſtoire, mais bien à la faire imprimer.

Dans une rue voiſine & étroite, un jeune homme, pour voir ſa maîtreſſe, poſoit une planche longue de ſeize pieds, dont le bout portoit ſur le bord de la fenêtre ſituée en face de la ſienne. Sur ce pont pliant & dangereux, il franchiſſoit l'eſpace d'une rue à trente pieds de hauteur. Il racontoit l'événement dans un âge plus mûr : *Aviez-vous peur* (lui dit quelqu'un)? *Oui* (dit-il), *en revenant.*

Bains du Sieur Albert.

Ils ſont de propreté & de ſanté ; c'eſt le plus bel établiſſement & le plus commode qui exiſte en ce genre. Les bains de vapeurs & de fumigation y ſont en uſage ; les douches y ſont aſcendantes, deſcendantes ou latérales, ſuivant la partie affectée & l'intention du Médecin ; enfin on peut ſe baigner là dans un réſervoir de marbre qui contient un volume de trente muids d'eau, en tout temps claire & limpide. On peut nager dans cette vaſte baignoire, ſans que l'eau ſoit échauffée par la chaleur du corps, & profiter ainſi, ſans riſque, des avantages d'un bain froid & de riviere.

Là ſe trouve une douche curieuſe, unique en Europe, une douche aſcendante, au moyen de laquelle on peut ſe paſſer d'une ſeringue, car un

jet d'eau en tient lieu, & par ſa force rapide & aſcenſionnelle, forme un clyſtere perpétuel. On peut donc ſe laver les entrailles à ſouhait, & l'on n'a beſoin pour cela ni de piſton, ni de canule. Les lavemens d'eau pure, compoſant, je crois, la moitié de la médecine, cette douche aſcendante fait en deux heures de temps ce que douze garçons apothicaires n'opéreroient pas en quinze jours; il ne faut que s'aſſeoir ſur le ſiege percé, & le jet-d'eau irréſiſtible monte, s'inſinue à quatre pouces de l'anus, & vous arroſe les inteſtins doucement, ſûrement, long-temps & abondamment.

Mais l'art de maſſer, ſi perfectionné dans les Indes Orientales, eſt encore malheureuſement dans ſon enfance en Europe; l'on ne ſauroit comparer notre pratique avec celle qui eſt en uſage dans les climats chauds; nous n'aurons donc jamais parmi nous la délicateſſe du toucher, ni l'adreſſe ſouple & ingénieuſe qui diſtingue les *maſſeurs* de l'Inde.

Il y a ſur la riviere des bains chauds à vingt-quatre ſols, mais ſans linge. Voilà de quoi décraſſer la gent pariſienne : eh bien! il y a la moitié de la ville qui ne ſe lave jamais, & qui n'entrera dans aucun bain pendant tout le cours de ſa vie.

Ordonnance du 3 *Avril* 1762.

Elle veille à conſerver la blancheur de notre peau, & à la propagation de nos graces nationales; elle reſtreint le nombre des negres ou mulâtres Américains que leurs maîtres amenent en France, & dont le nombre eſt devenu trop con-

ſidérable ; il en pouvoit réſulter un mélange dans le ſang François.

On a banni les negres, on les a aſſujettis à ſe faire enregiſtrer au greffe de l'amirauté, ſans quoi ils ſont arrêtés & conduits au port du Havre, où ils ſont embarqués pour les colonies. Cependant il en reſte encore pour les Ducheſſes & les femmes de haut rang ; on en voit auſſi dans la muſique des Gardes-Françoiſes : on a toléré les négrillons.

Le commerce des eſclaves noirs a été tellement conſacré par la légiſlation, qu'il eſt aſſujetti à un code connu ſous le nom de *Code noir*. L'avarice & la cupidité ayant brouillé toutes les idées dans des têtes chrétiennes, la philoſophie a tenté de plaider les droits impreſcriptibles de la nature & de l'humanité, & une ſociété philantropique, modelée ſur celle de Londres, s'efforce aujourd'hui d'arracher à l'eſclavage & aux calamités qui l'accompagnent, cette eſpece d'hommes que nous avons ſacrifiés (tout en liſant l'Evangile) au plaiſir de boire du café & de manger du ſucre. Cette ſociété prouve que les eſprits s'améliorent, & que la morale univerſelle eſt faite pour triompher de la morale des Etats, c'eſt-à-dire, *du crime réduits en principes* ; tant il eſt vrai qu'en dépit de la verge de fer du deſpotiſme, de l'intérêt particulier & de toutes ſes menées ſourdes & tortueuſes, la juſtice vient toujours à bout de rentrer dans ſes droits ! Les titres de l'homme, ce Roi de l'univers, ſont gravés par-tout, & les pratiques fallacieuſes de ſes tyrans ne peuvent ſoutenir long-temps les regards du ſoleil.

Etudes des Gens de Pratique.

QUEL eſt ce réceptacle de papier timbré tout griffonné? quel prodigieux amas de liaſſes entaſſées! Je crois entendre ſortir du centre de ces papiers enfumés & poudreux, les gémiſſements des pauvres plaideurs; ils ont payé le papier timbré, l'Huiſſier, l'Avocat, le Procureur, le Greffier, & voilà ce qui reſte de ces coûteuſes querelles, un doſſier, un grimoire dont la vue épouvante l'œil. Mais que fait ce Praticien? il ouvre ce doſſier poudreux, il y cherche un petit bout de papier qui doit un jour troubler des familles & cauſer la ruine des freres; il ſourit en appercevant cette ſource d'éternelles diviſions. Ces papiers tout roux ſont plus agréables à l'œil d'un Praticien, que Racine ne l'eſt à la ſenſibilité d'un jeune homme.

Voyez ces clercs courbés, ils font trimer la plume ſur le papier timbré. Bon, le produit de la Ferme augmentera de la durée des diſcordes domeſtiques, des diviſions de l'orgueil, des coups ténébreux de la méchanceté; c'eſt la chicane qui répand le plus d'encre dans le monde; elle en répand plus que le commerce, plus que la littérature. Ses écritures ſont maſſives, & des millions ne les acquittent point; la chicane enrichit le trône, & le timbre forme un des fleurons de la couronne du Monarque : ô chicane! ô timbre! ô majeſté des Rois! ô études des Gens de pratique!

Moliere.

MOLIERE eſt poſé ſur la cheminée en glace du grand ſallon de la Comédie Françoiſe, & domine là les autres Auteurs dramatiques.

Il eſt dans ſa maiſon (1), & il a l'air du maître du logis; il eſt ſeul, & cette ſolitude eſt un emblême de ſon génie unique.

Et pourquoi avoir répété deux fois l'effigie de *Voltaire?* il eſt ſous le veſtibule, il eſt encore au ſallon? Ce double emploi à l'air de vouloir peindre ſa vanité inſatiable & l'envie démeſurée qu'il avoit de ſe reproduire.

Pourquoi Regnard, Piron, Dufreſni, Thomas Corneille, dans le ſanctuaire du génie? Il ne falloit laiſſer dans le ſallon que les grands Maîtres de la ſcene Françoiſe, & porter les autres dans un ſallon voiſin; cette rare aſſociation bornée à quatre têtes ſupérieures, en auroit plus dit que toutes les inſcriptions.

Le Philoſophe aura ſans doute plus d'un reproche à faire à Moliere, en examinant le but & la moralité de chacune de ſes pieces, & quelle influence utile ou dangereuſe elles ont pu avoir tour-à-tour ſur ſon ſiecle. On appelloit publiquement Moliere, de ſon vivant : *Maître d'école en fait de vilainies.* Mais dès qu'il ne fut plus, on lui prêta les vues de la plus haute ſageſſe & la marche approfondie de la plus décente philoſophie. Ainſi rien ne coûte aux détracteurs ni aux

(1) L'Auteur a fait *la Maiſon de Moliere*, Comédie; & l'on a propoſé d'appeller ainſi *le Théâtre François.*

panégyriſtes. L'envie, qui perſécute les grands hommes, ſe métamorphoſe à leur mort en une admiration ſtupide.

Moliere mérite notre hommage pour avoir corrigé ſon ſiecle de pluſieurs ridicules qui importunoient ſans doute la ſociété, encore plus que certains vices, puiſqu'elle lui en a ſu tant de gré; mais on ne peut ſe diſſimuler en même temps que, dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages, il n'allarme la décence & les mœurs; toutes ſes pieces ne ſont pas également irréprochables. L'art dramatique raſſemblant tout un peuple, eſt une eſpece d'inſtruction publique, qui eſt de la plus grande conſéquence dans ſes effets.

La famille de Moliere ne lui pardonna point de s'être fait comédien. Vainement donna-t-il les entrées libres aux Poquelins, aucun n'en voulut profiter; il fut rayé de l'arbre généalogique qu'un de ſes parents fit dreſſer. Cette opinion étoit donc bien enracinée dans les eſprits, puiſque le grand Poëte, avec toute ſa gloire, ne put abſoudre le comédien.

C'eſt peu : il étoit *valet de chambre du Roi.* Voulant un jour uſer de ſa qualité, & en conſéquence faire *le lit du Roi*, un autre valet de chambre ne voulut point partager le ſervice avec lui, prétendant qu'il n'étoit point fait pour aller de pair avec un comédien. Le Roi le ſut & en fut très-fâché; mais il garda le ſilence.

Autre exemple plus fort : les Secretaires du Roi apprenant que le fameux Lully, pour concourir aux délaſſements de Louis XIV, s'étoit chargé (quoique ſous le maſque), du rôle de Muphti dans *le Bourgeois-Gentilhomme*, retarderent long-temps ſa réception, & firent naître les plus grandes difficultés : il n'étoit néanmoins

que pantomime ; il n'avoit pas le viſage découvert ; il ne repréſentoit qu'à la Cour, que devant le Roi, & pour lui plaire ; & l'opinion dominante lui fit un crime de cette complaiſance.

En 1661, Paris avoit cinq théâtres ; c'étoit le moyen de donner à l'art tout ſon développement ; auſſi ce furent les beaux jours de la ſcene françoiſe. Les circonſtances ne créent point le génie, mais elles aident à ſon eſſor. Moliere avoit un théâtre à ſes ordres ; il pouvoit eſſayer ſes ouvrages, en voir préalablement les effets, & les corriger à pluſieurs repriſes : il avoit la protection du Monarque, dont le coup-d'œil étoit fait pour l'enflammer ; il avoit des amis illuſtres qui chériſſoient ſon art ; il étoit encouragé par ces applaudiſſements journaliers qui ſoutiennent le Poëte, qui lui ordonnent de nouvelles compoſitions. Il ne ſe faiſoit imprimer qu'après avoir été joué vingt ou vingt-cinq fois, & les lecteurs favorablement diſpoſés par le ſuccès, en voyant ſes pieces, revoyoient le jeu des acteurs. Il touchoit le revenu légitime de ſes honorables travaux (& cela montoit à près de trente mille livres par an.) Il n'avoit pas à ſes oreilles le bourdonnement monotone & continu de ces folliculaires qui ont raiſon trente fois le mois, & qui peſent tous les eſprits dans des balances, comme on ſait, toujours de la plus grande juſteſſe. Aujourd'hui, quiconque s'abandonne à cette carriere devenue plus difficile, eſpéreroit vainement quelques-uns de ces avantages. L'homme-de-lettres n'obtient pas (je ne dis point les ſecours néceſſaires), mais la juſtice qu'il auroit droit d'attendre, comme ſi l'exiſtence littéraire étoit comptée pour rien ; on le laiſſe ſeul avec ſon art.

Mais, quand on lit pluſieurs pieces de ce Poëte

comique, ne diroit-on pas qu'il écrivoit dans un pays & dans un ſiecle où les femmes étoient eſclaves ? C'eſt qu'il imitoit Bocace encore plus que les mœurs nationales, & que, d'après ce conteur licencieux, il repréſentoit les maris & les tuteurs comme des perſonnages mauſſades & tyranniques, & les amants ſéducteurs comme des êtres ingénieux & charmants. Il plaide donc dans ſes ouvrages la cauſe des femmes diſſipées & galantes ; il a ôté à la bourgeoiſie ſes mœurs ſéveres, gage de l'innocence & du repos des familles ; ſes comédies fourmillent de traits ſcandaleux & propres à renforcer dans notre ſiecle l'inconduite des femmes & leur pente à la galanterie ; on diroit qu'il a mis tout ſon art à rendre ridicules les plus ſaints devoirs du mariage. Ainſi, chez ce grand Poëte, le poiſon des bonnes-mœurs eſt tout à côté du fléau du ridicule.

La voix publique demande un ſecond *Théâtre François*, à la place des treteaux qui déshonorent l'art, & elle ne l'obtient pas.

Indécence dans les Egliſes.

Il arrive aux bons payſans ou au plus bas peuple de chanter la meſſe ou les vêpres, ſans l'avoir jamais appris autrement que de l'entendre perpétuellement de la bouche des Prêtres ; mais comme ces mots latins n'ont point de ſignification pour les chanteurs, ils crient à tue-tête, & c'eſt ainſi qu'ils ſe dédommagent de l'ennui de n'y rien comprendre.

On ne rencontre pas dans nos temples cette décence qui caractériſe les Egliſes réformées, ſoit que la trop grande fréquence des actes religieux

affoibliſſe infailliblement le reſpect qui leur eſt dû, ſoit qu'il en coûte aux Pariſiens de conſerver un maintien tranquille & reſpectueux, de ſorte que le corps n'ait que les mouvements indiſpenſables, & que l'eſprit paroiſſe détaché des penſées du monde. Une pareille ſituation devient un état violent pour les Pariſiens, & il eſt néceſſaire qu'elle ne ſoit pas de longue durée. Les caracteres dominants de la jeuneſſe Pariſienne ſont la vivacité & l'impatience; l'œil eſt diſtrait, on regarde les allants & les venants; les loueurs de chaiſes tourmentent les fideles, tendant la main, remuant de la monnoie.

On traverſe les Egliſes comme ſi c'étoient des places publiques; il n'y a point d'irrévérence proprement dire, mais on marche tête levée; le maintien n'a pas le reſpect qu'on doit au temple où la créature adore le Créateur.

On vient ſaiſir quelques phraſes d'un ſermon, puis l'on quitte en ſecouant la tête, comme s'il s'agiſſoit d'un paradeur qu'on écoute un moment & qu'on abandonne.

Les ſermons, il eſt vrai, ne devroient pas durer plus d'une demi-heure. Si l'on y prend garde, l'attention ne peut guere aller au-delà de ce terme. Un ſermon court & bien plein ſur le devoir de chaque état, auroit plus de force que ces longs diſcours; la vraie meſure d'un ſermon ne doit guere paſſer l'étendue de vingt à ving-cinq minutes, ou trente au plus. Le grand calme trop continu des objets, la monotonie de la voix qui ſe fait entendre, l'attention qui ſuſpend la fonction des ſens, les longueurs du recueillement, cauſent ces accidents ſoporeux, communs aux marguilliers aſſis dans l'œuvre, & ſi contraires à l'édification publique.

Si l'orateur ſacré étoit aſſez prudent pour n'aſſembler ſes auditeurs qu'à des heures fort éloignées des repas, il ne verroit pas quelquefois les perſonnes même les plus pieuſes ſuccomber ſous le travail & les effets de la digeſtion ; il ne les entendroit pas répondre aux phraſes tonnantes de l'orateur par un ronflement propre à ſcandaliſer, quelque involontaire qu'il ſoit.

Quelques Abbés prêtent à l'indécence publique en affichant une de leurs compoſitions, comme ſi c'étoit une piece de théâtre. Lecture préliminaire, académiciens & Gens-de-Lettres avertis, prévenus en bien ; billets, gardes, difficulté d'entrer, affluence d'équipages ; c'eſt une premiere repréſentation ; on ſe mouche, on crache, remue les chaiſes, pour dire qu'on eſt ſatisfait du ſtyle, & l'orateur, le bonnet carré en main, ſaluant preſque l'auditoire favorable, pétille de joie, comme un comédien.

Dans la Chapelle de l'académie, avant que l'orateur ſacré commence, un Suiſſe à hallebarde crie : *Meſſieurs, le Roi défend d'applaudir.* On a été obligé d'avertir les Pariſiens, par des affiches imprimées, que telle Egliſe n'étoit pas une ſalle de ſpectacle ; la chaire évangélique, ſans cette précaution, alloit devenir un théâtre à monologues.

On appelle publiquement ces Prédicateurs, des Théiſtes. Des talents médiocres figurent dans la chaire, parce que rien n'eſt devenu plus aiſé qu'une compoſition de ce genre ; tel orateur voulant ſe diſtinguer, y introduit des tours de force, prend *le langage politique*, comme on prenoit, il y a trente ans, *le langage encyclopédique ;* c'eſt une facétie ſérieuſe. Le prône d'un bon Curé fera toujours plus de bien que les diſcours bizarres que ſe permettent des Abbés à *ſtyle véhément*,

lequel diſcorde au-lieu, au temps, au ſujet, & avec l'habit de celui qui parle.

Les Prédicateurs ſubalternes n'uſent point de ce charlataniſme; ils ont tout bonnement quinze ou vingt ſermons en tête; ils les arrangent comme ils peuvent. Ce ſera le jour de Saint Joſeph, par exemple; ils diront: *Saint Joſeph étoit menuiſier, il faiſoit des confeſſionnaux; nous allons donc, mes freres, parler de la confeſſion;* ou ce ſera l'équivalent de cette fine tranſition.

Dans plus d'un ſermon de nos jours, compoſé par ces Abbés, qui ſont Prêtres chez celui qui tient la feuille des bénéfices, & philoſophes déclamateurs chez l'académicien, il n'y a de chrétien que *le ſigne de la croix*, & le *texte* pris de l'Evangile.

Les grandes paroiſſes, où ſe diſent tant de Meſſes à la fois, offrent le comble du déſordre. Le peuple ſe pique d'entendre une *baſſe Meſſe* le dimanche, puis il s'enfuit, en diſant du Prêtre: *Il a été fort habile;* un autre dit: *Me voilà débarraſſé, j'ai entendu la Meſſe.* C'eſt une confuſion dans le temple, qui l'empêche de reſſembler à un lieu de prieres & de recueillement. Tandis qu'on dit des *baſſes Meſſes*, une *grande* ſe dit au chœur; & comme on la chante tout haut, elle abſorbe la voix des Prêtres qui offrent le ſaint Sacrifice dans des Chapelles ſéparées.

Les chantres, retranchés dans le chœur, enceinte grillée, aſſis dans des ſtalles de bois, un camail ſur la tête, enflent de leurs voix *un ſerpent*, bourdon ronflant qui aſſourdit les oreilles; les cloches ſonnent, c'eſt une cacophonie perpétuelle; mais le peuple, charmé de l'aſſemblage de toutes les cérémonies, admire ſur-tout l'argen-

terie qui couvre l'autel, & les ornements & vêtements couverts de broderie & d'or.

Adminiſtrateur d'Hôpital.

Je méditois ſur les importantes fonctions *d'adminiſtrateur d'hôpital*, ſur le bien ſacré des pauvres, ſur l'intégrité ſévere de la conduite d'un tel dépoſitaire, & ſur cette ſenſibilité renaiſſante qui doit caractériſer encore toutes ſes actions, lorſque je tombai dans un état qui approchoit beaucoup du ſommeil, & j'eus le *ſonge*, ou plutôt la *viſion* ſuivante:

Il me ſembla que je me promenois au coin d'un bois ſombre & ſolitaire. La lune étoit voilée par de hautes montagnes; l'aſtre nocturne monta dans les airs au-deſſus d'elles, & j'entendis ſous mes pieds comme un bruit ſourd qui me pénétra ſoudain de terreur; les arbres de la forêt tremblerent ſans qu'il y eût de vent. Je regardai la lune; elle ſe fendoit lentement en deux, & voici que chaque partie ſéparée tomba tout-à-coup dans l'immenſité, au milieu des étoiles qui fuyoient & pâliſſoient; puis tout-à-coup toutes les cloches de la ville voiſine ſonnerent d'elles-mêmes, & firent retentir ce ſon lugubre & prolongé dans les airs : *La fin du monde! la fin du monde!*

Chacun, dans l'effroi & la conſternation, portoit ſes pas égarés çà & là, & la parole des humains n'étoit plus que des lamentations confuſes. Les uns levoient les bras au ciel, les autres ſe cachoient le viſage, & bientôt la terre, comme emportée ſous les pas de l'homme, ſe déroboit rapidement ſous ſes pieds, & il ſentoit avec ter-

reur qu'il tomboit avec le globe dans un eſpace profond, obſcur & incommenſurable. Les villes fondirent ſur le globe, comme la cire ſe fond devant un braſier ardent; les bois, les forêts, tous les végétaux qui parent la nature, s'écoulerent auſſi, de ſorte que le genre humain ſe trouva pauvre, triſte & nud ſur le noyau aride de la terre, noyau plus dur que le fer, & dont la vue affligeante faiſoit regretter à tous la douce verdure d'un buiſſon, & la végétation heureuſe d'un arbriſſau.

Tous les hommes, comme emportés malgré eux vers un même lieu, ſe trouvoient raſſemblés dans une plaine qu'environnoient trente volcans allumés. A cette lueur affreuſe, chacun ſe trouvoit dépouillé de ſes vêtements, de ſes titres & de ſa gloire ou grandeur paſſée; les enfants des hommes étoient égaux dans leur triſte nudité; & voici qu'une voix tonnante fit retentir ces mots: *Le grand jugement de l'univers!* Chacun reçut ſon arrêt en ſilence, les uns proſternés, les autres preſque anéantis à la lueur terrible & au feu rougeâtre des éclairs; car la voix redoutable avoit parlé à tous dans un ſeul & même inſtant, & avoit interrogé le profond des conſciences. La race humaine, immobile, n'exiſtoit plus que par l'ouïe, lorſque une ſeconde voix non moins majeſtueuſe, mais plus douce, cria : *L'Eternel eſt miſéricordieux, il veut abſoudre les enfants des hommes, & les rappeller à lui : grace à tous les pêcheurs, un ſeul eſt excepté.*

Toute la race humaine tremblante répéta en frémiſſant : *Un ſeul eſt excepté. Qui? qui?* Les parricides, les empoiſonneurs, les homicides, les calomniateurs ſe frappoient la poitrine en diſant: *Nous ſommes réprouvés.* Il ſe fit un ſilence de

conſternation, & l'attente troubloit tous les eſprits. La même voix ſe fit entendre avec un ſon qui fit treſſaillir l'univers : *Un ſeul eſt excepté... c'eſt... un Adminiſtrateur d'Hôpital.*

Alors les portes de l'éternité malheureuſe s'ouvrirent, dévorerent le coupable, & ſe fermerent ſur lui.

Le Lord Clive.

Je l'ai vu à Paris cet homme chez qui l'implacable conſcience élevoit ſa voix terrible. Au milieu de ſes richeſſes, il écoutoit le cri de ſes remords, qui, ſemblables aux chiens de Scylla, ne ceſſoient de hurler autour de lui.

Il avoit joué un grand rôle dans l'Indoſtan ; il avoit diſpoſé du trône du Mogol : c'étoit le plus riche particulier de l'univers, & il ne pouvoit vivre avec lui-même ; l'obſcurité le glaçoit d'effroi, les fantômes des Indiens qu'il avoit affamés de riz lui apparoiſſoient, & il pouſſoit alors des cris involontaires.

Les Anglois lui doivent le Bengale & la plupart de leurs poſſeſſions. Mais quoi donc ! ne peut-on être guerrier & homme d'Etat, ſans être avide & cruel ? Le Lord Clive le fut ; la ſoif de l'or le dévora ; il avoit profané ſon courage & ſon génie par des atrocités envers les Indiens, preſque ſemblables à celles que les Eſpagnols avoient commiſes jadis envers les Mexicains ; il traînoit après lui une fortune monſtrueuſe de cent trente millions tournois, indépendamment d'une penſion de ſeize cent mille livres qui lui fut confirmée & aſſurée par la Compagnie des Indes, mais il ne jouiſſoit de rien, car, aſſiſtoit-il à une tragédie ?

ſoudain

ſoudain il étoit frappé du reproche que l'opprimé adreſſoit à l'oppreſſeur; entendoit-il parler d'une injuſtice & d'une cruauté? il ſe diſoit, j'ai été injuſte & cruel : au milieu des feſtins, une voix intérieure lui crioit : *Ces mets ſont le prix du ſang.*

Il ne pouvoit dormir ſeul dans une chambre, ni être ſeul dans une voiture; il voyoit inceſſamment les images pâles & ſanglantes des Indiens immolés à ſon ambition. Ne pouvant plus ſupporter ſes remords ni la vie, il ſe coupa le cou avec un raſoir, & laiſſa au genre humain un exemple bien propre à déſabuſer les hommes de la ſoif des richeſſes.

Et antécédemment, un grand homme, un vrai patriote modeſte & modéré, qui avoit noblement ſervi ſa patrie dans les mêmes climats, grand homme de mer, grand Général, habile adminiſtrateur, La Bourdonnais enfin, n'avoit repaſſé en Europe que pour être ſous les verroux de la Baſtille, pour y gémir pendant plus de deux années, que pour en ſortir, pour mourir quelque temps après de douleur (1). Telle fut ſa récompenſe; mais ſon deſtin fut plus doux que celui du Lord Clive; il n'avoit aucun des remords qui pourſuivirent l'adminiſtrateur Anglois, & le Gouverne-

(1) La Bourdonnais étoit aux Piples, maiſon qui avoit appartenu au Maréchal de Saxe. Un jour qu'il eſt allé à Paris pour affaires, ſa femme vient chez lui, & enleve ſes deux garcons. La Bourdonnais, à ſon retour, apprend ce que ſa femme vient de faire; il remonte dans ſa chaiſe de poſte, court après elle, & ramene ſes enfants. Pour calmer l'agitation de ſes ſens, il demande un remede, qui lui fut adminiſtré par *Damiens*. Ce malheureux le lui donne à l'eau-forte, & le fait expirer au milieu des douleurs les plus aiguës & les plus cruelles.

ment François ne tarda pas à reconnoître l'injuſtice dont il avoit uſé envers un citoyen généreux, & un de ces hommes extraordinaires qui ne reparoiſſent qu'à de longs intervalles.

Je ne paſſe jamais devant la Baſtille, ſans me dire : là fut enfermé le vertueux La Bourdonnais; ces noms de Baſtille & de La Bourdonnais ſont inſéparables dans ma mémoire, & c'eſt ce rapprochement qui fait & fera toujours le plus éloquent commentaire ſur cette priſon d'Etat.

Dupleix fut maltraité, diſgracié. J'ai vu tomber la tête de Thomas-Arthur de Lally, revenant de Pondichéry; le procès de Haſtings ſe pourſuit devant le Sénat Britannique; les tempêtes de l'Indoſtan roulent leurs vagues furieuſes juſqu'aux tribunaux Européens, & viennent agiter, parmi nous, ceux qui ont joué un grand rôle dans cette partie du monde.

Magnétiſme.

Les ſcientifiques partiſans de l'antiquité diſputent à notre ſiecle la découverte du magnétiſme animal; ils diſent qu'Apollonius de Thyane rendoit la ſanté aux malades en dirigeant ſes doigts vers eux dans des directions combinées; ils veulent même ravir aux modernes l'aéroſtation. Ils ſoutiennent qu'Empédocle fut enlévé dans les airs par la fumée de l'Etna, & que lors il étoit enfermé dans ſon manteau, qui lui ſervoit de ballon.

Preſque tous les faits de la nature tourmentent ou déſolent la curioſité humaine; c'eſt la curioſité qui a fait courir chez les magnétiſeurs. Nous ſommes dans un monde que nous ne connoiſſons

pas ; environnés de prodiges, marchant ſur des miracles, nous avons la plus grande propenſion au merveilleux, parce que nous portons en nous-même le plus vif attrait pour toute découverte nouvelle. L'homme aime donc mieux être trompé que de rejetter ce qui lui promet une clarté neuve ; c'eſt que l'homme a l'eſpérance formelle d'une exiſtence développée vers un haut degré de connoiſſance. Notre ignorance docile a écouté le Meſmériſme & le Somnambuliſme ; mais celui-ci eſt le ſuperfin, la crême du magnétiſme. Meſmer lui-même ne s'étoit pas douté de cette latitude dans ſon ſyſtême ; or cela eſt ſi myſtérieux, ſi profond, ſi incroyable, qu'il faut rire ou tomber à genoux : je n'ai fait ni l'un ni l'autre ; j'obſerve & j'attends.

Si ce qu'on dit du *Somnambuliſme* eſt vrai, quel être eſt donc l'homme ? quel compoſé myſtérieux, incompréhenſible, & quelle découverte ſublime, que celle qui nous ouvriroit la porte de notre ame, de cet être enfin quelconque, dont les opérations peuvent être & paroiſſent effectivement indépendantes du corps ! quel arrangement de choſes & d'un ordre bien inconnu à nous autres foibles êtres, mais qui, ſans nous & malgré nous, rentre dans celui de la grande chaîne dont l'enlacement nous échappe ! *Periculoſum eſt credere & non credere.*

Comme une nouvelle découverte, dit Fontenelle, a bouleverſé de fois la carte de notre imagination !

Meſmer a commencé par tirer beaucoup d'argent de ſa découverte qui alloit lui échapper, & puis il a laiſſé ſes diſciples métaphyſiquer, & ſe plonger tout à leur aiſe dans le monde intellectuel.

Les criſes, les contorſions, & ſur-tout les écrits de Bergaſſe & de quelques autres magnétiſeurs, prêteroient amplement au pinceau du ridicule; mais comme il y a un agent quelconque, un indicateur des maladies, qui, quoique foible & incertain pour la cure, exiſte indubitablement, il ne faut pas abandonner au mépris ni à l'indifférence ce qui peut devenir, avec le temps, un moyen de plus pour pénétrer dans les incompréhenſibles abymes de la nature. Il faut excuſer l'enthouſiaſme des têtes ardentes; car ſi elles ont voulu nous tromper, nous le ſaurons bientôt; & l'apôtre Bergaſſe qui s'eſt tant exalté, ſera mis alors à ſa place; car tout y vient.

Eſſieux roulants.

Des millions de charretiers ont conduit des charrettes en ſurchargeant eux & leurs chevaux du double de la peſanteur des fardeaux; aucun d'eux n'avoit imaginé les eſſieux roulants; ils y étoient néanmoins intéreſſés plus que les autres, mais ils n'auroient pas même voulu écouter le premier auteur des eſſieux roulants. Voilà l'hiſtoire de tous les arts, d'un pôle à l'autre, la routine mene les hommes.

Les jantes de toutes les voitures roulant fardeaux ſont trois fois plus larges qu'elles ne l'étoient ci-devant; & ce large bandage que nous avons imité enfin des Anglois, au-lieu de ſillonner & de détruire les chemins, les conſolide & les affermit; mais il a fallu, pour parvenir à cet heureux changement, le bras impératif de l'adminiſtration : jamais les voituriers n'y ſeroient venus d'eux-mêmes.

Cenſure des Livres.

Il y a deux ſortes de cenſures ; l'une émane du Chancelier ou du Garde-des-Sceaux, l'autre émane du Miniſtre ou du Magiſtrat de la Police. La premiere donne *un privilege en parchemin* au livre le plus ſot ; la ſeconde permet à la raiſon & au génie de ſe gliſſer furtivement dans la Capitale, ſans nom de lieu ni de Libraire, & ſans le cachet de cire jaune.

Voilà pourquoi un livre défendu, brûlé, cenſuré, anathématiſé, ſe vend, non ſur l'étalage des Libraires, mais derriere les ais de leur boutique. Le nombre des exemplaires eſt ordinairement limité, & le Libraire choiſi pour ces diſtributions clandeſtines, n'a rien à redouter dès qu'il s'eſt fait connoître, & qu'il a rendu compte de tout au Magiſtrat.

Ce n'eſt point là une contradiction ni le conflit de deux autorités, mais une tolérance raiſonnée & ſage, accordée à des ouvrages hardis ſans témérité, & piquants ſans licence. Le Libelliſte inſolent ſe cache, parce qu'il a une conſcience. L'Ecrivain courageux ſe montre, parce que le premier caractere d'un honnête homme eſt d'avouer ce qu'il a écrit. On eſt perſuadé d'ailleurs que les meilleurs livres s'imprimeroient chez l'étranger, & que l'Auteur qui a choiſi le terrible emploi de dire la vérité, peut, tout en ſe trompant, apporter au Gouvernement des clartés nouvelles. Tout n'eſt pas erreur dans un livre ; une ſeule inſtruction, & qui vient à propos, peut racheter mille pages de déraiſonnement ; enſuite ce qui eſt faux tombe inévitablement.

Nous touchons peut-être au moment où l'adminiſtration plus éclairée, & dominant toutes les ſectes & tous les partis, ne fera plus la guerre aux Auteurs qui ne ſeront ni ſéditieux ni impudemment ſatyriques. La ſituation actuelle de l'Europe exige même que l'on écoute les eſprits mâles & vigoureux qui, ſemblables à certains pilotes exercés, voient dans un point obſcur du ciel le germe des tempêtes, & crient au vaiſſeau de replier les cordages & de changer la manœuvre.

D'ailleurs il n'y a point d'ouvrage qu'on ne puiſſe combattre avec ſuccès, ou ridiculiſer quand il a paſſé certaines bornes ; & jamais le Gouvernement n'aura une phyſionomie plus majeſtueuſe, ni une attitude plus ferme, que lorſqu'il paroîtra ne plus craindre la *plume* des Ecrivains.

Et puiſque chacun s'évertue à imaginer, de nos jours, un impôt au profit du Roi, ce qui caractériſe un bon citoyen, en y rêvant beaucoup, j'ai conçu un *impôt* qui rapporteroit beaucoup d'argent, & j'oſe aſſurer qu'on verroit du premier bond une augmentation marquante dans le revenu de Sa Majeſté.

Nos journaux, nos papiers publics ſont peu intéreſſants ; on n'y lit rien de ce qu'on voudroit y lire : de la proſe fade, des vers plus fades encore, & les ennuyeuſes diſputes des Gens de Lettres, voilà ce qui tient le premier rang. Les Rédacteurs, tournant dans le même cercle, changent en vain tous les jours le plan de leurs ouvrages ; les trois quarts ne ſont pas lus, &, ce qui eſt plus triſte encore pour eux, ils voient de jour en jour décliner leurs ſouſcripteurs : les manufactures de papier s'en reſſentent, les gar-

çons imprimeurs déſertent; or voici le remede, qui ſe change en un ſpécifique merveilleux.

Que l'on ſupprime tous les privileges des journaux, gazettes & papiers publics; qu'on aſſujettiſſe chaque feuille à une taxe (à condition que la preſſe ſera libre) & vous verrez éclorre des feuilles ſans nombre qui réjouiront la nation & enrichiront le tréſor royal. Chaque particulier ayant le droit de traiter, dans le ſtyle qu'il adoptera & comme il lui plaira, les matieres politiques & littéraires, cette branche de commerce deviendra très-importante; la gaieté naturelle du François, ſon ton léger, ſon talent pour la plaiſanterie, qui fait qu'il ſe moque & ſe conſole de tout en un inſtant, tout favoriſera le débit des papiers publics; & la diſcuſſion vive des affaires du moment, le commerce, la politique, la finance, les intrigues de la Cour, les jalouſies des Miniſtres, leurs faux calculs, enfanteront journellement des feuilles piquantes qui ſeront lues par la Ducheſſe & par la Femme-de-chambre, par le Maréchal de France & par l'Epicier-droguiſte. Chaque éclat de rire produira au Roi tant, *produit net*. Quand on rit, on paie gaiement; on rira; on paiera; les François, trop diſſipés pour repoſer long-temps ſur une même aſſiette, toujours ſoumis à l'inconſtance du caractere national & au caprice de la mode, changeront d'objets tous les huits jours. Comme le ridicule en France ne manque point, ni dans les perſonnages, ni dans les affaires, la taxe ſe ſoutiendra; la bonne humeur & l'argent circuleront, & la bile des tempéraments les plus attrabilaires coulera dans ſes étroits canaux, ce qui préſervera la nation de l'air triſte & boudeur qu'elle voudroit contracter. Ceci ſeroit d'une grande con-

ſéquence, car ſi nous ne ſommes plus François, nous deviendrons pires que nos voiſins.

Il faut *de l'argent* au Roi, & à nous *de la gaieté*; j'ai concilié parfaitement ces deux goûts, ou plutôt ces deux beſoins : enrichir le Monarque, & rire d'autant plus pour l'accroiſſement de ſes finances, quel projet plus profond! il eſt cependant de moi.

Bureau de légiſlation dramatique.

QUELQUES Auteurs mécontents des procédés des comédiens, s'étant aſſemblés chez M. de Beaumarchais pour faire un nouveau code comique & tragique, & tâcher ſur-tout de ſurveiller la recette, on donna à cette ſinguliere aſſemblée le titre pompeux & burleſque de *Bureau de légiſlation dramatique.* A la quatrieme ſéance, tout fut diſcordant; le tragédiſte ne vouloit plus communiquer avec le comédiſte; tous les rivaux ſe toiſoient de l'œil arrogamment, de ſorte que Chryſologue-Figaro reſta ſeul, ce qu'il vouloit, & puis il fit ſa paix particuliere avec les comédiens; il joua les pauvres Auteurs avec une facilité incroyable, ou plutôt très-croyable.

Depuis quelque temps, une part de comédien au théâtre François paſſe trente mille livres; la part au théâtre Italien rend tout autant; il eſt conſolant d'être excommunié à ce prix. Mademoiſelle Clairon, qui a fait tout ce qu'elle a pu pour la levée de cette excommunication qu'elle croyoit philoſophiquement anéantir (& elle s'eſt trompée), n'avoit que douze à treize mille livres.

Les comédiens, toujours privilégiés, toujours

approvisionnés de jolis minois, & garnis de la recette, font toujours la loi aux Auteurs, car la recette & les jolis minois attendrissent : eh ! comment leur résister ?

Tandis que les comédiens du théâtre François sont excommuniés, les acteurs du théâtre Italien sont constamment, je crois, de la confrérie du Saint-Sacrement en la paroisse de Saint-Sauveur. On a vu, il y a quelques années, à la procession, Arlequin, Scapin, Pantalon & Scaramouche, tenir les cordons du dais ; mais ils n'avoient pas leur habit de théâtre. Il seroit assez curieux, sans doute, de connoître les raisons sur lesquelles est fondée cette excommunication des comédiens François, & d'où leur peut venir un pareil privilege, dont ils sont à-peu-près les seuls en possession. Le Curé de Saint-Sulpice a refusé dernièrement pour parrains à un baptême, deux comédiens du Roi ; il ne les enterre même que difficilement.

Misere des Auteurs.

La plus déplorable des conditions, c'est de cultiver les lettres sans fortune, & voilà le partage du plus grand nombre des Littérateurs, ils sont presque tous aux prises avec l'infortune ; il en résulte un débat éternel entre la hauteur, la noblesse des idées, & les besoins impérieux & avilissants ; c'est un supplice journalier, un tourment insupportable ; il faut bientôt qu'il tue l'homme ou son génie.

Que celui qui ne se trouve pas au-dessus du besoin, se garde bien de vouloir fonder sa subsistance sur sa plume ; il lui faudroit une double

vertu pour échapper à tous les dangers que lui ſuſciteront à l'envi les hommes, les événements & ſes propres talents. Il riſqueroit, aigri par le malheur & par le féroce orgueil de ſes ſemblables, de devenir méchant : ah! s'il échappoit à tous les pieges, en conſervant la dignité que l'Homme de Lettres ſe doit à lui-même, il pourroit dire alors hardiment à ſes compatriotes : *J'ai eu le courage que donne l'amour de la vertu.* Tel fut de nos jours J. J. Rouſſeau.

Quelle différence de cultiver les lettres, comme M. de Voltaire, avec cent mille livres de rente (ce qui ne laiſſe pas que de faire des partiſans), ou d'avoir à combattre les plus preſſants beſoins, & de retomber inceſſamment ſur ſes propres infortunes, lorſqu'on devroit jouir d'un eſprit libre, dégagé de toute inquiétude, pour mieux s'abandonner, & tout entier, à la méditation de ſon art!

Voltaire, au-lieu de ſe moquer amérement, dans *le pauvre Diable*, des Auteurs indigents, auroit mieux fait de les ſoulager d'une partie de ſa fortune. Etoit-ce à lui de tirer vanité, à l'exemple des ſots, de ces préſents du haſard?

Ce ne ſont point les Académiciens qui pâtiſſent, ni les *Hiſtoriographes*, ni M. Moreau, ni M. Déſormeaux *qui a écrit l'Hiſtoire de la Maiſon de Bourbon*, qu'il aime ſi tendrement; mais une foule de gens de mérite, modeſtes, ſtudieux, & qui, trompés dans leur jeuneſſe par les décevantes douceurs des Belles-Lettres, paient cher l'attrait fatal qui les a conduits à leur culture. S'ils livrent au public le fruit de leurs travaux, le lâche contrefacteur en abſorbe le profit; ſi c'eſt une piece de théâtre, les comédiens de Province s'en empareront comme d'une propriété,

& feront bouillir leur marmite, tandis que l'Auteur, entiérement privé de la moindre partie de la recette, languira dans un coin. Eh! n'ai-je pas vu mourir dans les horreurs de l'indigence quelques gens lettrés, timides & honnêtes; le ſecours eſt arrivé le lendemain de leur convoi.

Plus l'auteur avance en âge, moins on fait pour lui : s'il eſt jeune, on s'intéreſſe à ſon avancement, parce qn'on aime à créer; les femmes le protégeront, diront qu'il a du génie, & en feront un académicien; mais perſonne ne ſe ſoucie de ſe charger de la reconnoiſſance publique envers un Auteur déja âgé ou connu. Goldoni forme une exception; il a trouvé en France, pour laquelle il n'avoit pas écrit, une fortune que ſon pays, jouiſſant de ſes œuvres, lui avoit refuſée.

Je ne connois point de claſſe plus malheureuſe en général que celle qui cultive les lettres ou avec peu de ſuccès, ou avec un mauvais choix d'étude, ou avec cette ſorte d'incurie ſur l'avenir qui accompagne l'épicuréiſme de l'eſprit. La vieilleſſe ſurprend ces écrivains avant qu'ils y aient ſongé. Tous n'ont pas la même force ou la même ſoupleſſe dans le caractere : il en réſulte qu'il n'y a rien de ſi commun que de rencontrer un homme inſtruit, ſachant l'hiſtoire & les langues, verſé dans pluſieurs connoiſſances politiques & morales, & d'apprendre qu'il a beſoin de travailler à la feuille. Ah! loin de cette carriere, vous qui ne voulez pas connoître l'infortune & l'humiliation, ou arrangez-vous pour ne pas vieillir, & mourez de bonne heure.

⁂

Roſſignol.

POUR un louis d'or vous avez un roſſignol qui chante toute l'année chantante, c'eſt-à-dire, pendant ſix à ſept mois, car ce héraut du printemps voit expirer ſon chant vers la fin de cette brillante ſaiſon, & il eſt muet pendant les ardeurs de l'été. Quand le chantre eſt malade & ne chante pas, le loueur vous en ſubſtitue un autre qui ſe porte bien & qui chante. Il eſt encore le médecin de l'oiſeau muſicien; car la liberté & la ſanté ſe ſuivent; le roſſignol en cage eſt plus ſujet aux maladies que lorſqu'il eſt libre comme l'air.

Je n'aurai point à me reprocher d'avoir empriſonné un oiſeau, & j'avertis les perſonnes que, quand je rencontre dans les maiſons un oiſeau priſonnier, je lui ouvre furtivement ſa cage. La maîtreſſe ſe déſole, mais l'oiſeau jouit de ſes aîles. Je n'épargne que les oiſeaux paſſagers, quand leur famille eſt repartie pour d'autres climats, puiſqu'alors ce ſeroit les livrer à une mort certaine. D'après les mêmes principes, je ne touche point aux *Canaris*, eſpece de negres blancs voués à l'eſclavage. La ſuperbe loi qui rend la liberté à tout eſclave qui touche les terres de France, deviendroit barbare pour eux. Les perroquets ſont dans le même cas; il ſemble que la liberté n'eſt pas faite pour tous ces habitants des pays chauds. Quoi de plus eſclave encore que les dindons? un enfant en conduit des troupeaux, tandis qu'il ne pourroit pas parvenir à conduire une ſeule poule aborigene.

Nos naturaliſtes ne nous apprennent point ce que deviennent le roſſignol, la fauvette, & autres

oiſeaux de paſſage, lorſque le défaut de nourriture convenable les force d'aller ailleurs pour s'en procurer.

Lieutenant Criminel.

UNE femme demandoit à un ancien Lieutenant Criminel : Que vous rapporte votre charge? — Si vous étiez en danger d'être pendue, que donneriez vous pour vous ſauver? — Toute ma fortune. — Jugez de la mienne.

La Leſcombat fit aſſaſſiner ſon mari par ſon amant. M. de Sartines, ſon Juge, comme Lieutenant Criminel, étoit jeune, dans l'âge des paſſions; il ſe défendit de ſes charmes pour prononcer d'après la loi : cela lui fit honneur & contribua à ſon avancement. Comme tout s'engrene ici bas! Qu'il ſeroit habile celui-là qui marqueroit de quelle maniere s'enfile la généalogie des hommes en place! Cette généalogie ne ſeroit pas moins curieuſe à ſavoir, que ſi la nature ſoulevant tout-à-coup ſon grand rideau, nous montroit les généalogies réelles des humains, à la place de ces généalogies apparentes qui.... Mais la nuit ſur ce globe eſt tout auſſi néceſſaire que le jour.

Criminaliſtes.

ON appelloit de ce nom les Magiſtrats qui ſe faiſoient une ſcience d'interroger les criminels, & de déterminer enſuite leur arrêt de mort, en interprêtant à la rigueur le code déja peu doux.

Les vieux criminaliſtes ont diſparu; il ne faut

que voir les portraits de ces anciens & cruels Magiſtrats, pour deviner qu'ils étoient ſans pitié, ſans miſéricorde.

Nos Magiſtrats s'étudient à ſoulager l'humanité foible & coupable, au lieu de l'opprimer durement.

Les larcins ſont plus fréquents que les vols avec effraction; autrefois c'étoit le contraire. Si l'on s'aviſoit de punir de mort le larcin, les vols faits avec violence deviendroient plus communs. La rigueur des peines ne ſert de rien pour diminuer le nombre des délits.

Le fameux Raoul, premier Duc de Normandie, vint à bout d'extirper tous les vols de ſon pays, en n'abattant point une potence qu'il tenoit toujours élevée; mais le remede étoit pire que le mal.

L'homme s'accoutume à tout, même aux horreurs des ſupplices : ſa liberté alors, ſentiment orgueilleux & indeſtructible, ſemble lutter d'une force égale avec la loi terrible. Il n'eſt pas bon d'irriter les cerveaux humains par l'aſpect des tortures; ils réagiſſent, parce qu'il eſt dans la nature de l'homme de braver la loi, quand elle eſt menaçante ou trop deſpotique; après le premier moment de ſurpriſe & d'effroi, l'homme s'apprivoiſe avec la gravité des punitions. L'homme eſt capable de tout quand on bleſſe trop vivement ſon orgueil.

Le titre de criminaliſte, jadis en honneur, eſt donc devenu odieux, & tout Magiſtrat le prendroit pour une injure; l'on ſe moque aujourd'hui de ces Juriſconſultes du Digeſte qui veut (le tout pour prévenir les adulteres) qu'on permette à un mari de tuer l'amant de ſa femme, après lui avoir fait trois ſommations de ceſſer ſes viſites.

On devroit faire une différence entre quelque argent volé par beſoin ou par faim, ou la même ſomme dérobée par avarice ou par libertinage : ces regles nous manquent.

Un domeſtique, au mois de Juillet 1785, vole ſon maître, en prenant de l'argent dans ſon ſecretaire, & à l'effet de cacher ledit vol, il tente de mettre le feu à la chambre, & de faire ſauter la maiſon, en mettant au pied du ſecretaire fracturé, un ſac d'environ quinze livres de poudre qu'il s'étoit procurée la veille, & auprès dudit ſac de poudre, un morceau d'amadou qu'il avoit allumé en ſe retirant.

La poudre heureuſement ne prit point feu, ce qui ſauva la vie à peut-être ſix cents perſonnes. Mais qui ne voit dans ce délit toutes les combinaiſons réunies pour échapper à la conviction du vol domeſtique & à la potence? enviſageant une peine moins grave, le voleur n'eût pas acheté ſans doute quinze livres de poudre à tirer.

Un autre domeſtique vient d'embarraſſer ſes Juges par un cas tout nouveau. Il vole à ſon maître, qu'il ſervoit depuis quinze années, la ſomme de vingt mille francs en billets de caiſſe ; mais il dépoſe dans le ſecretaire, à la place du papier, une reconnoiſſance qui atteſte que la ſomme de vingt mille livres lui a été prêtée amiablement pour reconnoiſſance de ſes bons & loyaux ſervices, & qu'il s'engage à la rendre en dix années par portions égales. Accuſé & interrogé, il indique le tiroir ; & la quittance ſe trouve en effet ſous la clef du maître ; il proteſte aujourd'hui qu'il payera fidellement à chaque échéance.

Voilà une combinaiſon profonde & ruſée, qui prouve juſqu'à quel point l'homme ſait réagir, quand les loix ſont trop ſéveres. Le crime ſe raf-

fine toujours à meſure que les bourreaux ſe multiplient.

Faux Archers.

On a vu, dit-on, des filoux prendre l'habit, la bandouliere & le fuſil du Guet, & ſous cette apparence, détrouſſer les paſſants, ce qui en effet étoit fort commode. Il paroît qu'on a étouffé cette affaire ; du moins je n'en ſais pas aſſez pour rien dire de poſitif.

Il y a un art d'étouffer les choſes ſcandaleuſes. Les délits honteux ne ſortent des ténebres que pour y rentrer. Des profanations furent commiſes dans les carrieres de Montmartre, parce que la cupidité qui eſt crédule, avoit eu recours à la ſuperſtition pour trouver dans ces ſouterrains une prétendue ſtatue d'or de la Déeſſe Iſis : les actions ſacrileges de quelques inſenſés follement amoureux de richeſſes imaginaires, ne furent point connues du peuple. Quand le perſonnage eſt grave ou tient à certaine claſſe, on ſauve le redoutable effet du mauvais exemple, on enleve au mal ce qu'il a de plus dangereux, ſa publicité. Il n'eſt pas bon de révéler les turpitudes qui dégradent l'homme, ou jettent un jour trop fâcheux ſur certaines profeſſions ; & ce fut avec une ſurpriſe mêlée d'horreur que l'on trouva derniérement, à l'inventaire d'un homme public, un regiſtre double aſſez épais, qui contenoit tous les noms des pédéraſtes. Si le Gouvernement doit tout ſavoir, la jeuneſſe doit tout ignorer, puiſque même le récit ſeul devient un mal.

Un naturaliſte ayant obſervé qu'une cage perfide avoit induit des tourterelles à un affreux libertinage,

nage, en conclut que la contrainte & la privation ſont plus propres à troubler la nature & la mettre en déſordre, qu'à l'étouffer & l'éteindre. Mais le publiciſme des femmes ne purge point entiérement la ville de quelques déſordres honteux; néanmoins le vice révoltant eſt obligé de marcher dans l'ombre. On le réprime comme ces peſtes qu'on ne ſauroit éteindre & qu'on entoure d'une barriere; on empêche la propagation du crime, ſi l'on ne peut l'extirper juſques dans ſes racines. Jamais une affiche monſtrueuſe ne ſcandaliſera les yeux de la vertu, & elle pourra ignorer le vice qui l'affligeroit.

Un bulletin, que couvre le ſecret le plus profond, va *tous les Jeudis* inſtruire le Monarque de ce qu'il y a de plus caché. La curioſité la plus active n'atteint point juſques là; cela n'appartient qu'à l'œil qui doit tout voir & à l'oreille qui doit tout entendre. Le ſeul moyen pour l'homme vicieux de cacher ſon vice, c'eſt d'y renoncer; alors l'inquiſition utile ſe trouvera en défaut.

Les bizarreries de l'eſprit humain ſont ſans nombre, & quand on a ſuivi long-temps une multitude de faits, on calcule bientôt que tout eſt poſſible; voilà pourquoi rien n'étonne en ce genre ceux qui ſont placés à la tête de l'adminiſtration: la marche de l'extravagance leur paroît toujours beaucoup plus naturelle que celle de la ſageſſe.

Vers de Boileau.

BOILEAU a fait imprimer ce vers avec approbation & privilege du Roi.

Abyme tout plutôt, c'eſt l'eſprit de l'Egliſe.

Il n'y a point de Cenſeur Royal qui ne l'effaçât aujourd'hui : le Poëte n'a point été accuſé d'irréligion; on dit qu'il avoit pour cenſeur unique le Fils aîné de l'Egliſe, Louis XIV. Ce Prince qui, en le voyant la premiere fois, l'avoit jugé honnête homme, avoit accordé ſur-le-champ à ſa plume le privilege de dire tout ce qu'elle voudroit. Comment n'être pas heureux & grand Poëte après cela ? On ne ſent plus le Cenſeur gagiſte qui vous peſe ſur le poing lorſque vous écrivez.

Boileau cependant ne profita de cette liberté que pour loger dans ſes hémiſtiches les écrivains de ſon temps, ſelon qu'il ſe brouilloit ou ſe raccommodoit avec eux; voilà pourquoi il déplaiſoit au Duc de Montauſier, dont la probité rigide s'allarmoit de cette injure perpétuelle envers d'honnêtes gens qui n'avoient jamais offenſé le ſatyrique. Boileau n'a pas, dans toutes ſes œuvres, deux vers comparables à ceux-ci, leſquels ſont de Chapelain :

Loin des murs flamboyants qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repoſe en lui-même....

Les Paliſſot, les la Harpe, les Clément, les Ri-

varols, &c. ſe crurent des Boileau, dès qu'ils ſe furent mis à maltraiter leurs confreres, à juger tout à tort & à travers, à pédantiſer dans des journaux, des almanachs ou des chaires.

Ce qu'il y a de plus ridicule au monde, c'eſt de vouloir à toute force donner au public la meſure de tel écrivain ; nul ne ſait ce qui repoſe dans une tête humaine, ni quel développement aura tel eſprit.

A dix-huit ans Crébillon fils montra à ſon pere une ſatyre ; ſon pere lui dit : elle eſt bien, mais jugez de la facilité de ce genre mépriſable, puiſque vous y excellez ſi jeune, tandis qu'à cinquante ans, moi, j'ai beſoin de toutes les forces de la méditation pour marcher de loin ſur les traces des maîtres de la ſcene.

Mettre de l'amour-propre à être méchant, vouloir ſe diſtinguer par des épigrammes accumulées, c'eſt dégrader le talent qu'on a reçu de la nature, c'eſt le perdre entiérement, c'eſt renoncer à l'eſtime publique, pour la plus fauſſe & la plus dangereuſe de toutes les célébrités ; elle ne peut tenter que ces têtes foibles qui ne ſentent pas qu'il vaut mieux être zéro que de briller par une renommée coupable, laquelle punit tôt ou tard celui qui la poſſede ; & puis, quel bien ont donc jamais produit les épigrammes ? Cotin a-t-il jamais ceſſé d'écrire ? malgré tous les ſarcaſmes, toutes les plaiſanteries, malgré tous les coups de maſſue des Boileau, des Moliere & autres Hercules littéraires du ſiecle de Louis XIV, il eſt reſté tel qu'il étoit.

Titres de Nobleſſe.

FANATISME nouveau qui a ſuccédé à tant d'autres moins ridicules ſans doute. On vous demande gravement : *Etes-vous du quatorzieme ſiecle?* Les mots du *Blaſon* figurent dans les entretiens; on étale ſes armoiries, & avant peu on les verra en montre ſur les habits; on fouille les vieux papiers.

Selon le diſcours de certains nobles, le Roi récompenſe le mérite vivant par la nobleſſe; mais cela n'eſt rien, ne ſignifie rien, & les mêmes gens vont demander la récompenſe d'une conſidération paſſée, tandis que, d'après leurs propos, la conſidération préſente n'eſt rien : peut-on voir une contradiction plus manifeſte? Mais au-lieu d'une diſtinction légitime & raiſonnable, ces nobles veulent des prérogatives & même des hommages.

Que ces familles nobles veuillent bientôt imiter la Famille Royale, *riſum teneatis, amici!* On ſent que dans une monarchie, c'eſt aſſez de conſerver tout ſon reſpect pour la famille régnante, & qu'à moins d'être en grand fonds de ſervitude, on ne peut plus trouver, en dépit de ſa bonne volonté, ces reſpects que revendiquent des noms & des titres qui s'effacent ſi complétement devant le moindre rejetton de la Famille Royale. C'eſt bien aſſez, je crois, de conſerver les honneurs à cette race illuſtre, puiſque la monarchie eſt héréditaire.

Ne ſeroit-ce pas être ſoumis à une ariſtocratie hautaine, que d'avoir encore à baiſſer la tête devant cette nobleſſe dont il faut deviner les noms

& les ſervices? Le gouvernement féodal n'exiſtant plus, nous ne devons reconnoître qu'un Roi & quelques Grands qui ont l'honneur de lui appartenir par les nœuds du ſang.

Nous n'avons élevé ſi haut les Princes du ſang royal que pour nous débarraſſer de cette nobleſſe de châteaux, de cette claſſe orgueilleuſe qui, depuis le Viſir Richelieu, eſt venue s'entaſſer à Paris, loin des manoirs de ſes aïeux : leurs prétentions choquent nos mœurs & ſur-tout nos lumieres : bon Dieu! quels raiſonnements gothiques! on eſt l'*égal* du Souverain, lorſqu'on eſt *noble*; on n'exiſte point ſans naiſſance; la naiſſance doit tenir lieu de talents & de toutes les qualités publiques & ſociales; ainſi ces nobles hautains outragent une nation fiere qui ne les connoît pas, & qui n'a pas beſoin d'eux.

Ces nobles ſont bien les plus grands ennemis de nos mœurs nationales; ils s'obſtinent à ne vouloir payer qu'en GÉNÉALOGIES; c'eſt aux ligues ſecretes des adverſaires de tout mérite, que ſont dues certaines délibérations intérieures qui tendent à fermer le plus de portes qu'il eſt poſſible aux talents perſonnels; c'eſt dans de pareils conciliabules que, ramenant les idées des jours gothiques, ils offenſent la puiſſance royale, en enlevant à ſon ſervice des eſprits énergiques, faits pour aller au grand, tandis que la médiocrité des nobles déshonore pluſieurs emplois, & qu'ils infeſtent les ſociétés par leurs déréglements.

Une grande juſteſſe d'eſprit eſt incompatible avec un préjugé ridicule : quand on veut être honoré *perſonnellement* pour les belles actions *d'un autre*; quand on veut vivre dans l'opinion, ſans avoir rien fait pour la patrie, cette uſurpation étouffe toutes les vertus, & faute de la véritable

force de l'ame qui ſe crée un nom, on ſe jette dans l'intrigue; mais les ames livrées à la vanité ont beau ſe liguer à la Cour, & fermer tous les paſſages dont ils ſe ſont rendus maîtres, la nation ne retiendra aucun de ces noms qui, quoique anciens, ſortent toujours du néant, car il n'y a pour les François que les *noms hiſtoriques :* pour ceux-là, ils méritent la conſidération perſonnelle, mais il eſt également difficile de les porter & de propager leur luſtre; d'ailleurs, à l'exception d'une maiſon qui a chargé de ſon nom preſque toutes les pages de notre hiſtoire, qu'eſt-ce que toutes les autres? Vous appercevez dans le lointain un aigle qui n'a enfanté que de foibles colombes.

On ſait que ſi le cochon ennoblit la truie, la pauvre truie, moins noble & moins puiſſante, ne peut nobiliter le cochon : il eſt vrai qu'elle en eſt amplement dédommagée quand elle a reçu la foi & l'anneau d'un noble; ſes entrailles fécondes, devenues dès-lors le ſanctuaire de la nobleſſe, ne produiſent plus que des êtres privilégiés, quand bien même ils auroient pour pere un palefrenier. Vous ne voyez ſortir de cette gentilhommiere que des Comtes, des Marquis, des Ducs, tandis que leurs hauts & puiſſants Seigneurs de maris, malgré tous leurs nobles efforts, ne pourront créer qu'un ſimple & chétif roturier, quand la mere ſeroit fille d'un Comte, d'un Marquis ou d'un Duc, car le droit de gentilhommer appartient excluſivement aux Princes de la nation; eux ſeuls anobliſſent ou enroturent à leur gré les enfants qui leur viennent du côté gauche, c'eſt-à-dire, du côté oppoſé à la dextre, qui tient l'épée; car la divine épée influe ſûrement beaucoup ſur tout cela.

Le peuple Anglois, qui a auſſi ſes nobles,

Lords, Comtes, Marquis, Ducs, &c. qui peuvent aller de pair avec ceux des autres nations, me paroît avoir, à l'égard de la nobleſſe, les idées les plus ſaines. Chez eux, il eſt permis à un cadet Gentilhomme de manier une aune dans une boutique, de ſpéculer, commercer, & faire gagner la vie à des milliers de malheureux, ſans déroger à la nobleſſe de ſon extraction. Cela vaut bien, ce me ſemble, le triſte mérite de piquer le coffre ou de careſſer l'eſcabelle dans l'anti-chambre d'un Miniſtre, ou le privilege plus triſte encore de courtiſer un commis dans les bureaux.

Si cependant quelqu'un trouvoit que les Anglois euſſent laiſſé trop perdre de terrein à leur nobleſſe, je le prie de conſidérer qu'ils le lui ont amplement reſtitué d'un autre côté, en la faiſant participer aux races de leurs *dogues*, de leurs *moutons* & de leurs *chevaux*. Ce genre de nobleſſe, loin d'être à charge à leur pays, & de l'appauvrir, comme par-tout ailleurs, le féconde & l'enrichit, & en vérité cela mérite quelque conſidération.

Maſtic.

Le maſtic impénétrable à l'eau a été trouvé par le Chevalier *d'Eſtienne*, mort depuis peu. Il en a tiré le parti le plus heureux, formant ſur le comble de ſon hôtel un jardin aérien & charmant; ſi cette idée riante étoit adoptée univerſellement, Paris offriroit le coup d'œil le plus agréable, & les toits de nos maiſons, ſi triſtes & ſi inutiles, ſeroient métamorphoſés en terraſſes qui contribueroient à la ſanté; on auroient des fruits & des fleurs à ſa diſpoſition.

C'eſt donc une découverte heureuſe que le *maſtic* de M. *d'Eſtienne*, en ce qu'il contient l'eau & empêche ſa filtration.

Mais, pour jouir avec ſécurité de ces terraſſes riantes & merveilleuſes, & n'avoir à craindre aucun danger, il falloit conſtruire un plancher capable de ſoutenir des caiſſes de terre; il falloit rencontrer une ſolidité à l'épreuve de tout. On a ſu placer des poutres, & les croiſer de maniere qu'elles ſoutiennent un poids énorme pendant un grand nombres d'années. Ces poutres ſont infrangibles; & armées de quelques barres de fer, elles bravent tous les efforts des maſſes les plus peſantes.

On a fait la triſte épreuve de la pourriture des bois à *l'Ecole Militaire* & au *Garde Meubles*, &c. Je me ſouviens que, dans ma jeuneſſe, un architecte habile en avoit fait la prédiction.

Mais on a trouvé le ſecret de manier le bois à volonté : en armant les poutres de barres de fer, on leur donne la longueur que l'on veut, & de plus on les rend infrangibles; mais pour trouver le point abſolu de perfection, il falloit rendre ces poutres incorruptibles, car ces poutres peuvent être attaquées de vers, de l'humidité, & tomber peu-à-peu en pourriture : le vernis de M. *d'Eſtienne* eſt merveilleuſement propre à la conſervation du bois; & pour le fer, il eſt un vernis tout nouvellement inventé, qui le garantit de la rouille.

Ainſi toutes les découvertes prennent un caractere d'utilité; on vient de trouver un enduit métallique applicable ſur le bois, reconnu ſi bon par diverſes expériences, qu'on va l'employer dans la *Marine du Roi*, & le ſubſtituer au cuivre pour le doublage des vaiſſeaux.

La Chimie ne ceſſe d'offrir à la génération actuelle des préſents utiles : que ne fera-t-elle pas par la ſuite ? Il eſt donc de notre devoir d'honorer cette ſcience & ceux qui la cultivent. On pourra remarquer dans nos écrits que nous n'y avons jamais manqué.

Le Muſée de Paris.

COMPAGNIE littéraire qui fait le pendant de l'Académie Françoiſe, & qui rivaliſe depuis peu avec elle ; on y fait des lectures qui obtiennent des applaudiſſements, tout comme à l'Académie. Le Muſée ouvre ſes portes, tout comme l'Académie Françoiſe ; femmes invitées, & le petit compliment pour elles. Le Muſée a ſur l'Académie l'avantage d'avoir de très-vaſtes ſalles pour les ſéances publiques ; mais il eſt de la politique de l'Académie d'avoir un endroit très-reſſerré : ſi elle parloit au large, il n'y auroit plus de prépondérance. *Piron* diſoit, un jour qu'il vouloit percer la foule pour y aſſiſter, qu'il étoit plus difficile d'y entrer, que d'y être reçu.

Encore un peu de temps peut-être, & l'Académie cédera le pas à la Société rivale. Les eſprits vraiment impartiaux ſont déja indécis ſur la valeur intrinſeque des ouvrages qu'on lit des deux côtés.

Comme j'ai l'honneur d'être du Muſée, je ne veux pas m'enfler ici d'orgueil, ni donner la préférence au corps dont je ſuis membre ; je dis que l'attente eſt de toute équité, car un Muſéen a une tête, comme un Académicien ; &, ſoit en vers, ſoit en proſe, nous pouvons, je crois, combattre. Que l'Académie ne ſe juge pas elle-même,

mais qu'elle ſoit jugée. Eſt-il une demande plus raiſonnable? Mais, hélas! il en naîtra bientôt la guerre, je le prévois : *Bella*, *horrida bella.*

Quarante Muſéens d'un côté, quarante Académiciens de l'autre; Albe & Rome; les Horaces & les Curiaces; Dieux! pour qui penchera la balance?

Ce payſan qui diſoit au ſermon de la Paſſion : Je ne pleure pas ici, parce que ce n'eſt pas ma paroiſſe, reſſemble à tel Académicien jaloux, qui n'admire que ce qui ſe dit ſous ſon clocher.

Tout étranger peut lire ſes productions au Muſée de Paris, tandis que l'Académie Françoiſe ne permet qu'à ſes membres de parler, comme ſi elle étoit jalouſe des applaudiſſements qu'on donneroit à l'homme de génie qui fraterniſeroit un inſtant avec elle.

Cercle.

Ou plutôt demi-cercle. Je me ſuis trouvé dans un cercle compoſé de dix-huit perſonnages; je vais m'amuſer à les peindre.

Le premier : il eſt friand & vermeil, prend ſoin de ſon teint; il dit que Racine eſt ſupérieur à Corneille, & après avoir prononcé cette belle phraſe, il ſe croit en état de juger la littérature entiere, & de dire que tout dépérit; il pourroit prendre l'inverſe, il ne ſauroit pas mieux ce qu'il diroit.

Le deuxieme : c'eſt une femme de vingt-ſix ans qui parle de l'aiſance qu'on doit avoir dans le monde, & qui eſt maniérée; elle dit avoir des vapeurs, parce que ſouvent elle rougit ſans le vouloir.

Le troiſieme : Prieur qui prêche quelquefois ; il eſt tout étonné qu'on ne connoiſſe pas ſes ſermons, & pour s'en venger, il affecte de méconnoître tout ce qui ſe fait de nouveau.

Le quatrieme : Demoiſelle âgée de vingt-ſept ans, de ſon aveu ; elle trouve que le ſiecle eſt horriblement dépravé ; qu'il n'y a plus d'homme au monde fait pour être ſon époux ; elle condamne le célibat, & n'approuve point le mariage ; il paroît qu'elle cherche un régime qui tienne lieu de l'un & de l'autre.

Le cinquieme : Militaire qui ſe tient droit, qui vous regarde fixement, qui ne vous dit mot ; il ſemble vouloir vous faire entendre qu'un militaire eſt diſpenſé de tout, quand il daigne avoir pour ſes voiſins un peu d'égard & de politeſſe.

Le ſixieme : Baronne âgée de trente-quatre ans, de ſon aveu ; elle parle de ſon château, de ſa terre, de ſes vaſſaux, & ſi elle ne va jamais à l'Opéra, c'eſt qu'elle eſt à-peu-près ſourde ; elle a cela de raiſonnable, qu'elle ne parle point de muſique, quoiqu'elle ſache par cœur tous les mots néceſſaires pour en mal parler.

Le ſeptieme : c'eſt un Comte qui fait le miſanthrope ; il a ceſſé d'aller à la Cour, parce que l'eſprit militaire n'y regne plus comme autrefois. Il préconiſe le ſiecle de *Louis XIV*, & il blâme très-haut la criminelle témérité d'examiner & de juger les opérations miniſtérielles : il ne refuſeroit pas la place de Gouverneur de la Baſtille.

Le huitieme : Financier qui éloigne toutes les réflexions qui pourroient toucher à ſon état ; il s'eſt enrichi par ſes gens d'affaires, & non pas par lui-même ; il eſt borné, mais il aime les femmes, & pour leur plaire, il leur offre des loges ;

comme il a été anciennement commis, il les a pris en horreur, & il s'informe toujours ſi celui qui entre n'en ſeroit pas un.

Le neuvieme : c'eſt Mademoiſelle ***, qui croit avoir de l'eſprit, parce qu'elle a de l'imagination ; elle donne dans tous les rêves modernes, croit tout ce qui eſt extraordinaire, aime le ſingulier ; elle ſe diſtingue au point qu'elle défend le Janſéniſme dès qu'elle en trouve l'occaſion ; à l'entendre, on diroit qu'elle croit aux intelligences céleſtes.

Le dixieme : Prélat qui affecte d'être étranger aux affaires de ce monde, mais qui regarde le bas-Clergé à-peu-près comme un Colonel regarde de nouveaux enrôlés à l'exercice. Il veut qu'on laiſſe dire les hérétiques & les philoſophes, parce qu'il juge l'édifice de la religion inébranlable, tant que le Clergé ſera riche.

Le onzieme : c'eſt un Académicien ; il voudroit qu'on ne fît plus de livres, vu qu'il n'en lit aucun. Il crie à la décadence abſolue des arts, & il ſe plaint de la multitude d'écrivains qui empêchent qu'un poëme exact & froid, fruit unique de ſes veilles, ne ſoit encore préconiſé.

Le douzieme : c'eſt la veuve d'un Préſident ; elle eſt attaquée de la manie du bon ton ; elle trouve que perſonne ne ſait s'aſſeoir, marcher, ſaluer ; elle met un tel apprêt dans ſes diſcours, qu'on réfléchit pour ſavoir ce qu'elle a voulu dire. Comme elle trouve le ton du jour inſupportable, elle s'en eſt compoſé un qu'il eſt impoſſible d'apprécier, tant il eſt variable & bizarre.

Le treizieme : homme de cinquante ans, qui a ſucceſſivement les maladies dont il lit les deſcriptions ; il croit à la médecine, & quoiqu'il porte

ſur ſon front les ſymptômes d'une antique décadence, il prétend que les hommes qui guériſſent leurs ſemblables ſans avoir endoſſé la fourrure, doivent être chaſſés du Royaume; il veut mourir méthodiquement.

Le quatorzieme : perſonnage de très-mauvaiſe humeur; il eſt jeune & envieux, ſon œil ardent & dur décele une ambition inquiette; il craint tellement qu'on ne loue telle choſe, qu'à la premiere parole il s'élance & dénigre l'objet; c'eſt un auteur honteux qui s'eſt fait imprimer à ſes fraix, & qui n'a diſtribué ſon œuvre qu'à un petit nombre. Parmi quatre cents épigrammes, il n'en a pas fait une ſeule qui ſoit bonne; c'eſt un acharnement aveugle, un beſoin de déprécier qu'il ne peut vaincre; la colere dont il ſemble être animé ne lui donne pas l'eſprit qu'elle inſpire quelquefois à des auteurs médiocres. Au milieu de cette longue diatribe; il loue avec outrance un ſeul homme, il le préconiſe, & il ne manque pas de dire qu'il eſt très-lié avec lui.

Le quinzieme : jeune femme qui a l'œil tendre; elle a l'air d'être étonnée de la dureté que les hommes mettent dans leurs propos. Son ſilence ſemble dire : *Il n'y a d'hommes méchants que les infideles*; elle craint de faire tomber la converſation ſur l'amour, mais tout ce qui tient à cette paſſion la ſurprend très-attentive. Excédée des opinions qui circulent, elle préféreroit un petit comité, ou le tête à tête. Elle me dit à l'oreille : *Ah, qu'on eſt méchant dans le monde!* parce qu'elle a remarqué que j'avois froncé le ſourcil, lorſque l'auteur honteux fatiguoit ſon auditoire de ſes impitoyables arrêts.

Le ſeizieme : gros Abbé qui s'impatiente qu'on ne joue pas aux cartes; il dit ſa meſſe tous les

matins depuis trente ans, & préconiſe la ſubordination ; c'eſt le plus reſpectueux des hommes devant un Evêque. Il ne lit jamais la gazette, de peur d'y rencontrer la deſtruction de quelques ordres monaſtiques. Il croit la baſe d'un couvent tout auſſi ſacrée que celle d'un trône ; il lui en coûteroit cependant de diſputer là-deſſus, & ſon front s'épanouit de joie quand il voit les cartes, c'eſt-à-dire, le moment où beaucoup de theſes qu'il n'entend pas vont prendre fin.

Le dix-ſeptieme : Précepteur en épée, qui décore ſon emploi du titre d'inſtituteur ; il fait entendre que c'eſt par amitié pour le pere qu'il s'eſt chargé de l'éducation de deux de ſes enfants ; par amitié auſſi, il reçoit cinquante louis, la table, le logement & quelques cadeaux. Il a le cachet de pédanterie preſque inſéparable de cette profeſſion ; il régente, il décide ; plein de prévention pour ſon ſavoir collégial, il annonce le génie futur de ſes éleves, pur don de ſes préceptes & de ſa méthode. Tous ceux qu'il a vus dans le monde lui doivent quelques renſeignements particuliers ; tous ont admiré ſes facultés prodigieuſes. Il n'a pas voulu être homme de lettres, parce qu'il eſt fait pour vivre avec des Princes étrangers qui ſont au déſeſpoir que l'amitié l'ait attaché à un riche roturier ; mais que pouvoit-il refuſer à un pere ſuppliant, qui l'a conjuré de former le *cœur* & *l'eſprit* de ſes enfants ?

Le dix-huitieme : Médecin qui, au nom de toutes les maladies, répond : *C'eſt nerveux* ; & qui croit avec ce mot avoir donné la ſolution la plus lumineuſe ; il ſe moque de la médecine préſervative, & comme il n'entend rien à la chimie, il la croit étrangere à l'art de guérir. Il ne veut pas que la médecine ſorte de ſon inertie, ni

qn'elle renonce à l'ancienne & dégoûtante cuiſine. C'eſt en le voyant & en l'entendant qu'on peut dire de la médecine ce qu'Héraclius diſoit de l'arc : *Son nom eſt la vie, & ſon ouvrage la mort.*

Sujet d'eſtampe.

Un uſurier faiſoit faire un billet à un jeune prodigue qui, ſelon l'uſage, *poſtdatoit.* Celui-ci, d'un air leſte, après avoir déployé une brillante ſignature, regardant de l'œil les eſpeces, prenoit de la poudre de bois pour mettre ſur le billet fraîchement écrit. Je vis l'uſurier le lui arracher des mains, en diſant, d'un ton dramatique que tout l'art ne ſauroit peindre : *Eh ! laiſſez, laiſſez, Monſieur ; il aura, par ma foi, tout le temps de ſécher.*

Oh ! quel deſſinateur me rendra le regard de l'uſurier, cette bouche demi entr'ouverte, ou la cupidité, la défiance, la joie & l'incertitude étoient ſi bien caractériſées ? Qui exprimera : *Et ! laiſſez, il aura tout le temps de ſécher ?* Quel tableau piquant !

Un prodigue avoit vendu une belle terre, & ſon château. Paſſant quelque temps après devant ce château, il s'écria : *Ah, que je te mangerois bien encore !*

Il y a une diſtance infinie entre un uſurier & un eſcompteur honnête ; les plus petites entrepriſes, comme les plus grandes, ont beſoin d'avances, & ſans argent on n'établit pas même un comptoir de *rogomiſte.* Le prêt à intérêt eſt l'ame du commerce. Les eſcompteurs honnêtes prennent ſix pour cent ſur de bons effets. Ce n'eſt point là une uſure.

Tout commerce eſt honnête, quand on le fait honnêtement. Qu'eſt-ce que la monnoie? c'eſt le gage de tous les échanges, c'eſt la meſure commune de toutes les valeurs. Pourquoi l'argent ne ſeroit-il pas compris dans le nombre des effets commerçables? un agioteur me ruine; un honnête eſcompteur vient à mon ſecours, & fertiliſe le champ de mon induſtrie.

Mendicité.

On lui fait la guerre de toutes parts; ainſi cette profeſſion n'eſt plus lucrative comme ci-devant. On punit la pareſſe & la fainéantiſe, parce qu'elles ſont des vices dangereux; un mendiant devient inſolent, puis voleur; cette marche eſt rapide.

On eſt étonné qu'après tant d'atteliers ouverts pour des travaux de toutes eſpeces, qu'après les ſecours fournis par les hôpitaux, il y ait encore des mendiants. C'eſt une profeſſion honteuſe qui peſe à la ſociété, & qu'on ne ſauroit trop proſcrire, car elle enfante tous les déſordres qui la bleſſent: un mendiant valide eſt un criminel; il n'y a point d'homme qui ne doive travailler, qui ne puiſſe travailler, & quiconque étend le bras pour mendier la vie qu'il peut gagner autrement, n'héſitera pas beaucoup à ſaiſir le poignard dans une circonſtance facile.

Le malheur des temps fait des indigents, mais ces indigents reſtent attachés au ſol, & cherchent autour d'eux des reſſources. Les mendiants vagabonds ſe multiplient dans les pays riches ou ſuperſtitieux.

C'eſt donc une ſage ſévérité que celle qui pourſuit

pourſuit la mendicité dans ſes repaires, parce qu'elle eſt abſolument contraire à l'ordre actuel de la ſociété. Il en a coûté, pour déraciner cette ivraie, des œuvres dures & même inhumaines, que nous ſommes bien éloignés d'approuver; mais cette gangrene menaçoit l'arbre & ſes feuillages.

On a droit d'arrêter les mendiants qui s'inſinuent dans les maiſons, & de les retenir juſqu'à ce que les Officiers de Police aient été avertis, parce que, ſous le prétexte de demander l'aumône, un mendiant peut faire beaucoup de mal.

Si l'on a uſé de rigueur, ſi les vils émiſſaires dont il faut néceſſairement ſe ſervir pour leur faire la guerre, mettent la ruſe en uſage, & tendent des pieges à l'innocence, il faut la condamner, il faut ſévir contre ces pervers. Mais la ville eſt purgée de mendiants en comparaiſon du nombre qui l'infeſtoit autrefois. Il faut eſpérer qu'un jour viendra où le dernier de cette triſte race diſparoîtra abſolument & pour jamais de ce beau ſol de la France, fait pour rendre heureux ſes nombreux habitants. La mendicité & l'indigence céderont tout-à-fait la place à cette pauvreté active & laborieuſe qui ſeule fait la vraie richeſſe des Royaumes, & qui mérite toute l'attention & la protection des gouvernements ſages, puiſque celui qui produit eſt bien autrement intéreſſant pour eux, que l'Epicurien qui ne fait que conſommer.

La Harpe.

INSTRUMENT renouvellé des anciens, nos maîtres en tout genre; inſtrument harmonieux, dont les accords ſe marient naturellement aux doux accents de la voix. L'attitude qu'il exige prête un jour favorable au développement de toutes les graces. La tête d'une belle femme prend alors l'air du tranſport & du raviſſement; ſes doigts délicats & dociles voltigent ſur les cordes; les ſons ſemblent deſcendre des cieux; un bras arrondi ſe déploie, un pied mignon s'avance & ſemble attirer tous les yeux. Cet inſtrument, rival du clavecin, eſt en faveur, & la prédilection de la Reine a contribué encore à la préférence qu'on lui donne à la Cour & à la ville.

On ne parle point des peintures du Paradis, mais de la muſique qu'on y entendra; c'eſt qu'un air mélodieux eſt plus touchant qu'une galerie de tableaux,

Chaiſe à porteur.

LA Ducheſſe de Nemours étoit adorée dans ſa principauté de Neuchâtel en Suiſſe; elle y alloit réguliérement tous les ans de Paris en chaiſe à porteur. Quarante porteurs la ſuivoient dans des chariots, & ſe relayoient alternativement, moyennant quoi elle faiſoit tous les jours ſes douze à quinze lieues; c'étoit une petite promenade de cent trente lieues qui devenoit plus ſûre & plus agréable que dans la chaiſe de poſte, lorſqu'il

falloit monter, deſcendre & côtoyer les précipices qui bordent cette heureuſe contrée.

La chaiſe à porteur n'eſt uſitée que dans les rues tranquilles de quelques fauxbourgs; elle eſt impraticable dans le centre de la ville, à cauſe du tumulte des voitures. La chaiſe à porteur n'a donc pas l'air de marcher, mais de fuir les embarras. Elle eſt uſitée à Verſailles, parce que les rues y ſont larges, commodes, & nullement obſtruées. On n'y voit que Ducheſſes qui ſe balancent dans les cours entre quatre piliers largement chauffés, venus tout exprès d'Auvergne ou du Limouſin. C'eſt le contraire à Paris, il faut être une vaporeuſe en cornettes, âgée de ſoixante-quinze ans, ou un convaleſcent ſaiſi d'une rechute, pour oſer ſe ſervir de cette voiture parmi le choc des équipages.

Gourmand.

J'AI rencontré un homme qui m'a ſoutenu que le plus grand des plaiſirs étoit celui de la table. L'homme, dit-il, commence par ſucer la mamelle, & il ne perd décidément l'appétit que lorſqu'il va mourir. Ce plaiſir ſe renouvelle deux ou trois fois le jour : ſi ce n'eſt pas une volupté pour tous les hommes, c'eſt que ſur cinquante mille individus, il n'y en a qu'un qui puiſſe jouir d'un cuiſinier exquis.

Cet homme eſt l'eſclave de ſon ventre qui eſt déja fort gros; il ſe pâme de joie en ſavourant tel plat; il ſoutient qu'il y a une énorme différence entre brouter & manger; il mange, lui, il fait manger. Quand ſon cuiſinier eſt malade, il court chez le premier médecin de la ville,

& le ſupplie avec les plus vives inſtances de ne rien épargner pour rendre la ſanté à un homme qu'il regarde comme un ſecond lui-même, & le bonheur de ſa vie.

Il démêle des fineſſes dans les viandes, ainſi qu'une oreille exercée à la muſique diſtingue les ſemi-tons. Enfin, il ſe fait gloire de ſa gourmandiſe, & plaint de tout ſon cœur, non pas ceux qui ont faim, mais ceux qui font mauvaiſe chere.

Ce n'eſt point à l'appétit que cet homme obéit, c'eſt à une faim factice qu'il s'eſt donnée; il ſert à prouver phyſiquement ce que fait l'habitude, & quelle force prodigieuſe ont les muſcles de l'eſtomac; il leur fait remporter des victoires étonnantes, juſqu'à ce que perdant un jour la bataille, il crevera d'indigeſtion.

S'il vous parle, il ne vous entretient que des *dindes aux truffes* du Périgord, des *pâtés de foies gras* de Toulouſe, des *pâtés de thon frais* de Toulon, des *terrines de perdrix rouges* de Nérac, des *mauviettes* de Petiviers, & des *hures cuites* de Troyes; il ne connoît, il n'eſtime les différentes provinces que par leur volaille ou par leur poiſſon; il vous annonce qu'il lui arrive de Strasbourg une *carpe* de la plus belle groſſeur; il ira à ſa rencontre à l'hôtel des diligences; là, ſelon lui, on devroit doubler les poſtes pour amener plus vite les *bartavelles* des montagnes, les *becaſſons* de Dombes & les *coqs vierges* de Caux.

Jamais il ne paſſera rue Saint-Honoré ſans entrer à *l'hôtel d'Aligre*. On y voit le temple fameux de la gourmandiſe; au-lieu de colonnes, d'énormes andouilles en annoncent l'entrée, & les jambons bruts tapiſſent la porte & forment comme

des médaillons. Toutes les villes du Royaume, à l'envi l'une de l'autre, ſont tributaires de ce ſuculent magaſin ; elles envoyent journellement les comeſtibles recherchés qui les diſtinguent, & qui portent le nom des cités orgueilleuſes de ces friandes productions ; tout ce que la gourmandiſe impatiente, dévorante & prodigue peut attendre, manger & acheter, ſe trouve là. Quel ſpectacle pour un glouton ! Ce qui peut enfin flatter le goût ſenſitif, eſt étalé ſur des planches ; le *piquant*, le *ſalin*, le *ſauvagin*, le *furet*, ſont dans des pots de toute grandeur habilement fermés, pour ne rien donner à l'évaporation. Les *cailles*, les *ortolans* ſont arrivés des extrêmités du Royaume, délicieuſement embaumés dans des cercueils de pâtiſſerie. Les *anchois* & les *ſaumoneaux*, les *ſauciſſons* de Boulogne, & les *huîtres marinées*, fraterniſent, tandis que les vaſes de moutarde & les cornichons fins confits réveillent par leur nom ſeul l'appétit malade.

On peut acheter là, dans l'eſpace d'un quart-d'heure, un repas complet tout préparé. Les *jambons* cuits de Bayonne, les *gorges & langues* cuites de Vierſon, eh bien, on n'a plus qu'à les poſer ſur la table. Rien ne manque en ce lieu pour compoſer juſqu'au deſſert ; car vous y trouverez les *dates* du Levant, les *figues* Marſeilloiſes, les *amandes princeſſes*, la *gélée* d'orange de Malte & les petits *citrons chinois* confits ; puis vous boirez à votre choix les vins les plus rares & les liqueurs étrangeres, celles de la Martinique, & ſi vous le voulez, la crême du Mexique & le maraſquin de Zara. Voilà de quoi faire un joli feſtin compoſé des préſents alimentaires de toutes les contrées du monde : ainſi Apelle fit ſa ſtatue d'après trente beautés, & dîna peut-être

fort mal ; il ne faut plus que de l'or, & ſur-tout un eſtomac qui puiſſe réſiſter. Mais que dis-je ? vous aurez encore le fromage digeſtif de Parme & celui de *Schapſigre*, le Roi des fromages aromatiques.

Jamais gourmand ſur aucun point de notre Europe ne ſe trouvera peut-être dans un centre plus favorable pour ſatisfaire ſa gloutonnerie : il peut, en étendant les deux mains, prendre les *perdrix rouges* du Quercy, & les *perches* du Rhin ; choiſir entre la *gélinote* des Pyrénées & les *poulardes fines* de Caux. Le joufflu *Comus*, dans aucun lieu du monde, je crois, n'a jamais eu un autel plus varié & plus ſurchargé de viandes ; le gibier frais & les mets appétiſſants tout cuits ſollicitent également l'acheteur, & le laiſſent indécis.

C'eſt une odeur indéfiniſſable que celle qui s'exhale de ce magaſin ; votre odorat eſt diverſement ſtimulé, ſelon les différentes tablettes : vous flairez, & tout vous tente ; or, il y a là de quoi provoquer la tempérance la plus affermie ; qui veut jeûner ſaintement ne doit pas mettre le pied dans cette boutique, car le ſouvenir ſeul ſeroit dans la ſuite une tentation perpétuelle. Fervents Religieux de la Trape, qui ſavourez l'abſtinence la plus ſévere, il n'y a que le démon qui puiſſe vous montrer en ſonge l'aſſemblage inoui de tous ces mêts réſervés pour les bouches friandes ; & c'eſt ainſi qu'un Cordelier combattant le malin, eſt tranſporté quelquefois en rêve au milieu du ſérail du Grand-Seigneur.

Mais parmi tant d'objets d'intempérance, propres à exciter une faim inſatiable, & à la métamorphoſer en gloutonnerie, objets tentateurs qui auroient pu faire ſuccomber *Cornaro*, le plus

grand antipode connu de tous les goinfres fameux, il ſe trouve un aliment ſimple & ſalubre, admirable pour la ſanté, aliment acidulé & fortifiant, qui ne ruinera point votre bourſe, & très-agréable au goût, c'eſt.... le *choucroute* de Strasbourg. L'homme, ce carnivore, cet omnivore, ronge l'univers par tous les bouts, & en dévorant tous les cadavres demi-pourris des eſpeces emplumées, il met dans ſon ſang des ſucs putrides : ici, il n'a rien à craindre; c'eſt un végétal qui a ſubi une fermentation heureuſe & particuliere; également ſain, rafraîchiſſant & ſavoureux, il forme la principale nourriture des Allemands, qui s'en trouvent bien, & je crois que ſi l'on en faiſoit uſage à Paris, il ranimeroit des conſtitutions foibles & valétudinaires. J'ai vu des ſantés languiſſantes parfaitement rétablies par le *choucroute :* tandis que les *pâtés aux truffes* & les *terrines de cailles* rendent le ſang âcre, aduſte, ardent, coënneux, le *choucroute* eſt rafraîchiſſant, combat le ſcorbut, & le chyle épuré fait un ſang tempéré & vermeil.

C'eſt à *l'hôtel d'Aligre*, *rue Saint-Honoré*, que l'on voit que l'homme s'eſt aſſujetti le globe entier, & qu'il fait venir ſous ſa dent toutes les chairs qui volent, rampent & nagent. Il avale enſuite les huiles de noyau, de cannelle, de géroſle; c'eſt le ſeul eſtomac qui décompoſe des matieres auſſi hétérogenes. Que ce ſeroit un objet d'étonnement pour un Indien, innocent mangeur de ſagou & de riz, qu'une table de nos épicuriens modernes! & ce fut pour moi-même un véritable objet de ſurpriſe que cette boutique de ſenſualité gourmande, que cette encyclopédie indigeſte (véritable emblême de l'autre), quand je la vis pour la premiere fois! Mais en derniere

analyſe, il n'y a de vraiment bon dans ce raſſaſiant magaſin que le *choucroute*, les *macaronis* & la *gélée de pomme* de Rouen.

On ſent bien que cette marchandiſe ſe renouvelle fréquemment, car les bécaſſes & les ortolans pourriroient tout-à-fait dans leurs tombeaux épicés, & perceroient de leur mauvaiſe odeur les parois de lard, ſi les mangeurs n'arrivoient en foule ; ils arrivent, & la *perdrix blanche* des Alpes, au lieu d'être dévorée par un vautour, eſt mangée ſur nos tables par un financier ventru.

Jadis arrivoit en poſte (& conduite par un courrier *ad hoc*) la *truite* du lac de Geneve, toute préparée pour la table de Louis XV avec la ſauce encore toute chaude, car c'eſt la ſauce ſur-tout qui en fait le prix ; le Roi l'attendoit, & ne dînoit pas qu'elle ne fût arrivée. Depuis l'anéantiſſement de la république, les cuiſiniers ont perdu le bon goût avec la liberté, & je crois que la ville de Geneve n'envoye plus rien au Roi de France, qu'on pourroit cependant dédommager pour le marché inégal qu'il a fait avec les trente têtes féminines de l'anti-Rome.

Le Chevalier Tape-cul.

AINSI tout Paris le nomme. C'eſt un maniaque libidineux ; il ſe plait, quand il paſſe près d'une femme, à lui donner un léger coup de main ſur la croupe. Sa main eſt ſouple, & ne manque jamais ſon coup : il ne regarde pas celle qu'il a touchée, il l'a devance & pourſuit ſon chemin. Celle qui vient à ſa rencontre reçoit le coup dès qu'elle dépaſſe. La belle croit que c'eſt un être inviſible qui a frappé le bas de ſon dos.

Le Chevalier touche de deux mains, à droite, à gauche, la fille & la mere; car toute chute de reins a pour lui un attrait inexprimable. Jamais ſon regard, jamais ſon diſcours n'ajoute à cette ſinguliere licence; le coup eſt ſi rapide & ſi meſuré, qu'il ne paroît pas une inſulte; on diroit même d'un hommage quand il rencontre les belles formes de la ſvelte jeuneſſe. Mais il ne dédaigne point les maſſifs attraits des robuſtes ſervantes; il les aſſimile aux charmes mignards de la jeune fille à la taille déliée. Quand trois femmes marchent de front, il frappe adroitement celle du milieu, & avec tant de ſubtilité, que celle-ci accuſe l'une de ſes voiſines.

Ce Chevalier arpente les rues d'un pas infatigable; ſa courſe ſemble éternelle : affublé d'un ample habit gris, on le reconnoît à ſes cheveux blancs, à ſon bras gauche tourné ſur la hanche, & toujours prêt à renouveller le paſſe-temps qui fait ſa conſtante manie.

Il y a peu de femmes marchant à pied qui ne ſe ſouviennent d'avoir été légérement frappées; & quand elles voyent enſuite paſſer un homme à groſſes jambes, qui ſemble toujours rêver, & qui ne détourne jamais la tête, elles ne peuvent s'imaginer qu'on ne regarde pas du moins celle que l'on touche ainſi.

Mais le coup que frappe ce perſonnage décoré ne dégénere point en attentat; comme ſon front n'a rien d'audacieux, on ne peut ſe perſuader que ſa main ait été téméraire. Celles qui prennent cette marque d'attention pour une injure, ſongent que le délit a été ſi prompt, que ce n'eſt pas la peine de vouloir s'en fâcher. Le *Chevalier Tape-cul* promene donc ſa bizarre fantaiſie dans tous les quartiers, & frappe également le long

des rues & des quais les croupes maigres & les croupes rebondies. Il n'a point de prédilection marquée, & l'on ne sauroit l'accuser d'une préférence injurieuse, ce qui fait que les femmes de quarante-cinq ans lui pardonnent & prennent même son parti. Sa conduite envers elles a tout l'air d'un souvenir galant. Sans doute la Vénus aux belles fesses, dans les jardins de Versailles, n'échapperoit point à sa main, si elle pouvoit y atteindre.

Livres singuliers.

On a imprimé à Paris, en 1764, le croiroit-on? un livre intitulé : *Présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux, prouvée possible par les principes de la bonne philosophie.* Personne n'a lu cette bizarre production, personne n'y a répondu; la bonne philosophie n'a point livré la guerre à cette ridicule hypothese; on a laissé le livre du transsubstantiateur s'enfoncer doucement dans le goufre de l'oubli. Dans un autre temps, l'Abbé de Lignac, auteur de ce curieux phénomene, auroit eu des partisans & des contradicteurs; on ne lui a rien dit, on l'a laissé à son délire. Qu'est-il arrivé? Le livre s'est décomposé de lui-même avec cette foule de livres que la graphomanie enfante continuellement.

Eh! ne vient-on point d'imprimer, en 1788, chez Briand, Libraire, un volume de cinq cents pages, intitulé : *De l'Eternité malheureuse*, ou *les Supplices éternels des réprouvés, par Drexélius*, Jésuite Allemand? C'est une traduction, & le traducteur n'étant pas l'auteur original, surprend encore davantage. Quel incroyable traducteur du terrible Jésuite! Cet Allemand nous fait

deſcendre en eſprit aux enfers, & il a la bonté de réduire à neuf ſupplices tous les tourments des damnés.

Quand le Gouvernement permet la diſtribution d'un pareil ouvrage, où pendant cinq cents pages on outrage la raiſon, & où l'on ne voit que peintures effrayantes propres à bleſſer les imaginations ſenſibles, il affiche ſon dédain pour des opinions de cette nature. Perſonne ne combattra le Jéſuite Allemand.

Les Meſmériens ont produit au jour leurs brochures; ils ont dit tout ce qu'ils ont voulu dire; ils ont dû être très-contents, car perſonne n'a encore gêné leur liberté à cet égard.

Priſe d'habit.

Ce triomphe ſur les vanités du monde eſt revêtu d'une pompe mondaine; on pare la jeune fille de tout ce qu'on peut trouver de plus riche, de plus ſomptueux; elle eſt coiffée comme une actrice; on veut qu'elle paroiſſe avec tous ſes attraits : elle ſe montre à la chapelle grillée, & c'eſt un ſpectacle pour tous les aſſiſtants. Le ſermon de la vêture eſt prononcé par un orateur choiſi; il y fait danſer toutes les figures de ſa réthorique. La poſtulante a un *parrain* qui tient un gros cierge allumé à la main, & une *marraine* armée auſſi d'un cierge. Les cheveux de la victime tombent bientôt ſous le ciſeau, les vêtements brillants diſparoiſſent; on couche la profeſſe, & tout de ſon long, ſous un drap mortuaire; la religieuſe perd juſqu'à ſon nom.

Je ſais que dans l'ennui du cloître il faut ſe diſtraire quelquefois; je ne doute pas que toutes

ces cérémonies n'amuſent fort les recluſes. Il eſt un ſens myſtique pour le voile, pour les cierges allumés. J'ai vu deux poſtulantes prononcer leurs vœux, l'une à ſeize ans, & l'autre à dix-ſept : c'eſt l'âge qu'a marqué le concile de Trente, & ce décret du concile a prévalu long-temps. Les Papes, afin que ces corps qui leur ſont entiérement dévoués ne manquaſſent pas de ſujets, ſe ſont oppoſés à pluſieurs Evêques qui propoſerent l'âge de dix-huit ans, & même à ceux de France qui vouloient qu'on reculât juſqu'à vingt-cinq. Diverſes ordonnances n'ont pas eu le courage d'atteindre ce point fixe & précis.

J'obſervai la contenance des jeunes victimes ; elles ſe lierent par un ſerment indiſſoluble, ne ſoupçonnant pas dans un âge ſi tendre les paſſions qui devoient s'éveiller dans leur ſein quelques années après. Quand je vis ces beaux yeux cachés ſous un voile, cette belle gorge ſous une guimpe, ces beaux cheveux à terre, qui n'orneroient plus une tête ſi douce & ſi noble ; quand j'entendis les mots qui tuoient ſa liberté, ce don ſi précieux immolé dans un inſtant, je me dis : Ah ! pourquoi la nature a-t-elle enrichi de tant d'appas & de graces un corps ſouple & jeune, pour qu'il entre ainſi tout vivant dans le tombeau ?

Saint Paul dit qu'il eſt malhonnête à la femme d'être raſée, & l'on coupe les cheveux à la vierge qui entre dans le monaſtere.

Il faudroit un volume pour expoſer les différentes cérémonies que les habitantes des monaſteres ont imaginées, ſoit par ſuperſtition, ſoit par ennui. Le vœu d'obéiſſance eſt joint au ſerment de clôture ; ces Religieuſes chanteront le ſervice en langue inconnue. Jamais rien de plus bizarre n'a exiſté chez aucun peuple, que d'obli-

ger des Religieuſes à ne point entendre l'office de l'Egliſe qu'elles ſont obligées de réciter; mais un Archevêque de Bourges, dans un cathéchiſme imprimé en 1694, donne des raiſons qu'on n'imagineroit pas, & que je vais tranſcrire : „ *Les* „ *Religieuſes* (dit l'Archevêque de Bourges) doivent ſe réunir aux créatures muettes qui louent „ Dieu par un langage qu'elles n'entendent pas. „ Elles doivent être bien-aiſes, par un eſprit de „ pénitence, d'ignorer les choſes dont elles devroient être le plus inſtruites; c'eſt aſſez que „ leurs levres louent Dieu. Elles doivent ſe ſoumettre avec humilité à l'ignorance des langues, „ dont la confuſion eſt le juſte châtiment de l'orgueil de ceux qui avoient entrepris la tour de „ Babel. Une Religieuſe doit s'imaginer qu'elle „ eſt un inſtrument de muſique, & que les paroles que le Saint-Eſprit lui met dans la bouche, „ ſont comme le ſouffle qui anime les orgues dont „ on ſe ſert à l'Egliſe.... „

Que ne trouve-t-on pas dans les livres & dans le raiſonnement?

Faux Témoins.

Nous en avons un exemple horrible & récent, preſque unique dans les annales de la Juriſprudence criminelle.

Un Procureur au Parlement voulant perdre un homme (qu'il avoit appellé ſon ami), l'accuſa d'avoir voulu l'aſſaſſiner, & ſuppoſa quatre faux témoins. Dieu! comment pervertir ainſi quatre hommes? quelle infernale éloquence d'un côté! & de l'autre, quelle incroyable foibleſſe! On s'y perd. Une mince ſomme d'argent a-t-elle donc

pu ſuffire pour dépraver à ce point la conſcience de quatre hommes? L'accuſé ne pouvoit revenir de ſon douloureux étonnement en voyant ces quatre perſonnages qui s'accordoient à le charger unanimement d'un crime qu'il n'avoit pas commis.

Se recueillant en lui-même lors de la derniere interrogation, il enviſagea un des témoins d'une maniere ſi expreſſive & ſi touchante, & en lui diſant d'une voix émue : *Quel mal t'ai-je donc fait, que tu veuilles m'étendre ſur la roue, & me faire expirer dans le plus horrible des ſupplices*?... que le faux témoin pâlit & avoua bientôt ſon crime. Le coupable accuſateur fût arrêté & puni du ſupplice qu'il avoit voulu faire infliger à l'innocent; deux faux témoins moururent pendant l'inſtruction, & les deux autres furent pendus.

Communautés.

Les métiers claſſés trop ſervilement ont fait long-temps le malheur de l'eſpece pariſienne : les métiers aujourd'hui ont une plus grande latitude, cela vaut mieux; mais les métiers n'ont plus ces petits pouvoirs qui les flattoient. Ils n'en ſont pas moins toujours inceſſamment jaloux; c'eſt à qui anéantira l'induſtrie de ſon voiſin; & ſi vous écoutez les réclamations de chacun, l'Etat eſt intéreſſé ſpécialement à ſa conſervation & à la deſtruction de ſon adverſaire. Voilà la logique de toute corporation; elle a ſur-tout pour but les *ſaiſies*.

Il eſt ſûr qu'on peut connoître les hommes ſans ſortir de certaines bornes étroites; la plus

chétive corporation eſt mue par les mêmes reſſorts que le plus auguſte Sénat. La conduite d'une Communauté eſt à-peu-près celle d'un grand peuple; l'adreſſe eſt la même, toute la différence conſiſte dans la dignité des acteurs. Un corps eſt toujours égoïſte, rarement généreux; il dévore autour de lui. Vous trouverez de la ſageſſe & de l'honnêteté dans pluſieurs individus : un corps a une politique moins ſouple, & il ne s'attendrit jamais.

On payoit autrefois à une Communauté pour être de la Communauté; le prix de toutes les maîtriſes ſe verſe aujourd'hui au *tréſor royal;* cela doit faire un produit aſſez conſidérable. Les Communautés n'ont plus de fonds à elles, ou n'ont que des fonds médiocres. Tout ſe concentre à la longue dans une main unique; ce ſera bientôt le *grand Pan*, le tout univerſel.

Ces Communautés ne ſervent donc plus que de canaux au *tréſor royal*, & leurs petites confréries ont été annullées. Les petits bourgeois ſe complaiſoient dans ces repréſentations hebdomadaires qui ne ſont plus, & qu'on leur a enlevées avec une facilité qui ſembloit devoir les leur conſerver.

Depuis ce temps, les individus iſolés de ces Communautés ſans patron font tout au rabais, les uns par beſoin, les autres pour avoir la vogue. L'ouvrier fait de mauvaiſe marchandiſe qui n'a que l'apparence & le ſouffle; il ne s'applique point à perfectionner ſon ouvrage; au contraire, c'eſt à qui établira à meilleur marché. De ſon côté, le marchand diminue les prix en conſéquence, & il y en a qui, par jalouſie, donnent même au prix coûtant à l'acheteur, ou à ſi petit bénéfice, qu'ils ne peuvent retirer leurs dépends. Qu'ar-

rive-t-il? l'ouvrier meurt de faim, parce que celui qui achete, au lieu de vouloir du bon & de le bien payer ſans tant marchander, ſe contente des apparences.

C'eſt tout le contraire à Londres : les moindres objets y ont un fini particulier ; auſſi, dans la concurrence établie, les marchandiſes angloiſes ont-elles obtenu une préférence univerſelle.

La ſtabilité de chacune des claſſes particulieres qui compoſent une nation, eſt la cauſe unique de l'obéiſſance générale; quand elles ſont établies, on ne peut pas les détruire bruſquement. Ces claſſes, quoique paraſites, doivent être tolérées, parce que les cauſes de leur établiſſement ſont dans la nature même du Gouvernement; ainſi tous les artiſtes liés à l'exiſtence des gens aiſés, bien qu'aſſez inutiles à la félicité publique, ne ſauroient être retranchés du corps politique que par des moyens inſenſibles. Ces artiſtes doivent leur naiſſance à l'abondance dont les citoyens jouiſſent; on ne ſauroit donc les anéantir, ſans contraindre le citoyen, & ſans lui ôter une partie de ſes jouiſſances, & ſur-tout de la liberté qu'il doit avoir dans l'uſage de ſes richeſſes & dans l'emploi du fruit de ſes travaux. M. Danſe, qui porte ſon eſprit à ſes pieds, dans ſes talons, me paroît un être fort inutile, mais je ne veux pas qu'on le retranche tout-à-fait avec ſon Saint : quand on refondra la ſtatue, c'eſt alors que tout devra entrer en fuſion.

Mes Jambes.

Les rameurs ont les bras nerveux, mais ils ne ſavent pas marcher ſur leurs jambes. J'ai tant couru pour faire le *Tableau de Paris*, que je puis dire l'avoir fait avec *mes jambes*; auſſi ai-je appris à marcher ſur le pavé de la Capitale, d'une maniere leſte, vive & prompte. C'eſt un ſecret qu'il faut poſſéder pour tout voir. L'exercice le donne; on ne peut rien faire lentement à Paris, parce que d'autres attendent.

L'expérience que donne la lecture n'eſt qu'une ſpéculation indéterminée & vague : pour connoître les hommes, il faut les fréquenter; mais les mœurs d'une Capitale ont des nuances ſi variées, qu'il n'eſt guere poſſible que la peinture de cette année reſſemble à l'année ſuivante.

Le dernier jour de l'année, on chante un *Te Deum* dans les principales Egliſes; tout bon chrétien doit y aſſiſter, pour remercier Dieu d'avoir échappé aux mille & un périls qui, depuis le toît des maiſons juſqu'au pavé, aſſaillent les fantaſſins qui circulent dans le labyrinthe des rues, ainſi qu'aux dangers de l'air, des eaux & des mêlanges de toute eſpece qu'on emploie, ſoit dans les comeſtibles, ſoit dans les boiſſons.

Tout le monde m'a demandé compte de mes Chapitres. M. Feſſeran, Régent de la claſſe des étrilles, m'a interpellé, au nom de tous ſes confreres, ainſi que M. Rongillon, Procureur, M. Paperaſſon, Notaire, & M. Antiquaille, qui ſait preſque autant de grec qu'un ſavetier d'Athenes; nul n'a voulu rire de ſon chapitre, mais bien de celui qui regardoit ſon voiſin. J'aurois eu à ſou-

tenir mille & un procès, ſi l'on avoit écouté l'amour-propre aveugle de chaque état. Chacun ſe fait centre ici-bas, & ne voit que ſoi. Ce porte-faix porte une glace, je vois que chacun s'y mire & eſt content de ſon portrait ; mais tout le monde n'a pas été ſatisfait du miroir que j'ai offert.

Un ancien diſoit : Les morts marchent dans votre ville. Ce mot eſt applicable à Paris, & le Philoſophe m'aura entendu.

Juvénal préſagea à Rome ſa deſtruction au milieu même de ſa grandeur ; il tonna avec véhémence, il attaqua les cauſes morales de la corruption. Que n'ai-je ici ſa voix pour crier à ma patrie que, tant qu'elle n'immolera pas cette redoutable & cruelle finance qui fait couler dans les larges baſſins du luxe le pur ſang de l'Etat, le nombre des pauvres, qui va en croiſſant chaque année, laiſſera bientôt à ſec l'agriculture, le commerce, les arts utiles & conſolateurs ; ſi le Gouvernement n'affoiblit pas peu-à-peu cet *agiotage* ſcandaleux qui tue la morale & deſſeche la ſubſiſtance du peuple ; s'il laiſſe la finance concentrer tout l'argent dans les mains d'une petite portion de citoyens ; ſi les grands capitaliſtes ſont les ſeuls qu'on conſidere ; ſi tous les ménagements ſont pour eux, les Princes & les ſujets ſeront bientôt déſſéchés par ce corps dévorant.

Eh ! que fait la finance ! elle fait vivre quelques laquais de plus, elle donne aux modes un cours plus rapide ; mais ce ne ſont là que des palliatifs. Ces riches envoyent leur argent aux Indes & à la Chine, & leur opulence ne tourne point au profit des pauvres qui vivent en France. Malheureux le ſiecle vendu aux riches, & où l'or a un pouvoir prodigieux !

Quelle impulſion la grande ville ne donne-t-elle pas à d'autres villes éloignées, qui ſe modelent & reçoivent, pour ainſi dire, des loix de cette Capitale? Je ne parle pas ſeulement des villes provinciales de la France, Paris regne encore en Suiſſe, en Italie, en Allemagne, en Hollande; le Cabinet de France y commande de toute part à des Républicains, comme à nombre de petits Souverains; mais le pays qui s'eſt le plus garanti des mœurs de la France, & qui a mis ſa force & ſa gloire à lui réſiſter, à s'oppoſer à toutes ſes idées, c'eſt l'Angleterre.

Londres, voiſine & rivale, devient inévitablement le pendant du Tableau que j'ai tracé, & le parallele s'offre de lui-même. Les deux Capitales ſont ſi proches & ſi différentes, quoique ſe reſſemblant à bien des égards, que, pour achever mon ouvrage, il eſt néceſſaire que j'arrête mes regards ſur l'*Émule* de Paris. J'irai, j'en jure par Newton & par Shakeſpear, j'irai ſur les bords de la Tamiſe, ſaluer le temple de la liberté, dont Cromwel fut le terrible architecte, voir cette Iſle fameuſe qui a prouvé la poſſibilité d'un bon gouvernement; & ſi ce ſecond Tableau n'eſt pas trop au-deſſus de mes forces, je l'entreprendrai; en tâchant de ſuppléer, par l'attention la plus calme & par l'impartialité la plus exacte, aux autres talents que le Ciel m'a refuſés.

Fin du Tome onzieme.

TABLE
DES ARTICLES.

Il fait bon crier un peu. Page 1
Hauteur des maiſons. 3
A vue d'oiſeau. 4
Les deux belles rues. 7
Terraſſes. 8
Lévites. 9
Coëffures. 10
Cordonnier. 12
Savetier. 14
Serrurerie. 19
Hôtel du Lieutenant-Civil. 22
Les huit Claſſes. 24
Des Etrangers. 27
Les Gouttieres. 31
Latrines. 34
Des chevaux. 37
Agioteurs. 38
L'infortuné Lionnois. 41
Garçons Limonadiers. 44
Plus de compliments. 47
On porte ſes cheveux. 49
Filles publiques à l'Hôpital. 51
Layetiers. 54
Filles à marier. 55
Bagues. 57
10 Mai. 58
Garniſon pour la Capitation. 59
Tables des Riches. 60
Cherté de la marée. 62

Actions des Eaux de Paris. 64
Messageries Royales. 66
Est-ce un Serrail? 68
Société Philantropique. 69
Du Rouge. 71
Petite Taille. 72
Le Viatique. 73
Le Roi à Paris. 75
Chambre des Communes. 77
Langue Angloise. 78
Indisposition d'une Actrice. 81
L'Auteur ! l'Auteur ! 83
Café de la rue des Boucheries. 85
Louis d'or. 90
Industrie particuliere. 91
Ingratitude publique. 96
Coffre-fort vivant. 97
Boxeurs. 99
Billevesées littéraires. 101
Homme-de-Lettre de Province. 102
La Diane d'Allegrain. 105
La vraie politesse. 107
Beaux-Parleurs. 108
Les cent Hommes-de-Lettres de l'Encyclopédie. 110
Poëtes gourmands. 112
Du Blanc. 113
Ton nécessaire. 114
Justice Prévôtale de Montargis. 116
Lieux publics. 121
Compilateurs. 122
Les quatre Freres. 124
Faussaires. 125
Les Foux. 127
Messe de Minuit. 132
Journal des Modes. 133

Le Palais du Luxembourg. 134
Quai des Orfevres. 137
Cuiſinier. 140
Chriſtophe de Beaumont. 144
L'Empereur Titus. 146
La Littérature du Fauxbourg Saint-Germain, & celle du Fauxbourg Saint-Honoré. 147
Marivaux. 149
Dialogue entre trois Poëtes. 151
Quartiers de Nobleſſe. 156
Nouvelles de Perruquiers. 159
Approuvé par l'Académie des Sciences. 160
Tableau des Avocats. 161
Hôtel de Clugny. 162
Bains du Sieur Albert. 163
Ordonnance du 3 Avril 1762. 164
Etudes des Gens de Pratique. 166
Moliere. 167
Indécence dans les Egliſes. 170
Adminiſtrateur d'Hôpital. 174
Le Lord Clive. 176
Magnétiſme. 178
Eſſieux roulants. 180
Cenſure des Livres. 181
Bureau de légiſlation dramatique. 184
Miſere des Auteurs. 185
Roſſignol. 188
Lieutenant Criminel. 189
Criminaliſtes. ibid.
Faux Archers. 192
Vers de Boileau. 194
Titres de Nobleſſe. 196
Maſtic. 199
Le Muſée de Paris. 201
Cercle. 202
Sujet d'eſtampe. 207

Mendicité. 208
La Harpe. 210
Chaiſe à porteur. ibid.
Gourmand. 211
Le Chevalier Tape-cul. 216
Livres ſinguliers. 218
Priſe d'habit. 219
Faux Témoins. 221
Communautés. 222
Mes Jambes. 225

Fin de la Table.

TABLEAU

DE

PARIS.

TOME DOUZIEME.

TABLEAU

DE

PARIS.

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Hélas ! la vérité ſi ſouvent eſt cruelle !

VOL.

— Quiconque ne voit guere, n'a guere à dire auſſi.

LA FONT.

TOME DOUZIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIX.

TABLEAU
DE PARIS.

Paris, ou la Thébaïde.

TELLE eſt ma deviſe : Paris eſt la patrie d'un Homme de Lettres, ſa ſeule patrie. Pourquoi, dira-t-on? c'eſt d'abord parce qu'il ſe trouve au centre de tous les genres d'inſtruction, Bibliotheques, Cours, Gens éclairés; à chaque pas il peut s'inſtruire & s'amuſer; l'un vaut l'autre. Le tumulte l'environne, & c'eſt au milieu de ce tumulte qu'il peut choiſir l'aſyle le plus doux, le plus paiſible de l'univers. La haute Nobleſſe, l'énorme opulence, la pédanterie de toute eſpece, paſſent à côté de lui, & il ne leur devra rien. Toutes ces petites grandeurs des Provinces viennent ſe fondre & mourir à Paris. Le cérémonial, l'étiquette ne l'aſſujettiſſent point, car il aura plus de ſociétés aimables qu'il n'en pourra cultiver, & plus de connoiſſances agréables qu'il n'en voudra faire; point d'entraves, point de gêne, point de ces reſpects, de ces bienſéances provin-

ciales, qui fatiguent tant l'homme d'eſprit; il deſcendra de ſon quatrieme étage pour aller faire, non de ces viſites ſerviles & politiques, auxquelles on eſt aſſujetti ailleurs, mais de ces viſites intéreſſantes qui flattent le deſir de s'inſtruire.

Dans les petites villes, les caquets, les médiſances, les prétentions des citadins en place le pourſuivroient, & il auroit à ſouffrir du ſot orgueil & des dédains arrogants du riche. A Paris il eſt l'égal de tout le monde; il jouit de ſa célébrité, s'il en a une; il ne rencontre pas ſes adverſaires, & il ſera encore mieux loué & mieux apprécié que dans la Province. Enfin, il eſt loin de la morgue de ceux qui ont un habit bleu ou un habit rouge; cette morgue, la plus ſtupide de toutes, vient ſe perdre & s'anéantir dans la grande Cité.

Mais il perdra auſſi de ſa force, & cela devient inévitable. A la Chine, les jardiniers ont le ſecret de rendre nains les arbres de toutes eſpeces. Le cedre n'a plus que deux pieds de haut, & le tronc, les branches, les feuilles, ſont très-bien proportionnés. Les plaiſirs de la Capitale ſont les jardiniers de la Chine. Ils ont le ſecret de rendre nains les hommes forts & vigoureux, pas tous cependant, mais une grande partie.

Tel Philoſophe peut aimer la ſolitude de la campagne, mais après elle, il préférera Paris à tout le reſte. Son heureuſe ſituation appelle toutes les commodités de la vie.

Michel Montaigne chériſſoit cette ville, & convenoit qu'elle avoit ſur toutes les autres quelque choſe de philoſophique.

Ici il eſt permis d'être ſoi; une fortune mé-

diocre n'eſt point ſujette à une obſervation malicieuſe, ni au dédain de l'opulence, parce que les minces fortunes appartiennent au plus grand nombre.

Les hommes de tous les pays accourent avec leur argent, & viennent demander à Paris les jouiſſances qu'ils ne trouveroient pas ailleurs.

Singuliere Ville, où tandis que l'un écrit un Livre philoſophique, l'autre fait imprimer un Mandement qui vous permet gravement de manger des œufs! Ville unique, où un ſimple mur mitoyen voit d'un côté un chœur pieux de dévotes & auſteres Carmélites, & de l'autre les ſcenes folâtres & libertines d'un joyeux ſerrail; où dans la même maiſon l'un rêve à placer un million, & l'autre à emprunter un écu!

Là l'obſervateur n'a pas beſoin de campagne ſituée au fond des bois, ou ſur le bord de la mer; à toute heure il eſt en ſon pouvoir de rentrer dans ſon cabinet comme dans un aſyle impénétrable. Nulle part il ne trouvera de retraite plus tranquille & plus libre.

La ſolitude parfaite peut exiſter au milieu de Paris. On eſt ſeul quand on veut l'être; & rien de plus délectable que le changement d'état; d'être aujourd'hui dans un ſociété nombreuſe, & le lendemain à ſes occupations. C'eſt ce contraſte qui plaît qui attache. La maniere de vivre la plus agréable & en même-temps la plus utile, eſt celle qui ſe partage également entre la ſolitude & la ſociété. Quand l'ennui nous domine, on ſe jette dans le tourbillon. En a-t-on aſſez, on revient dans la ſolitude. Dans le commerce du monde on acquiert des idées; on voit une foule de caracteres. Dans la

ſolitude, on met ſes idées en ordre, on les claſſe, on les range, on en tire tout le profit qu'on en peut tirer.

Mœurs douces.

Les peuples civiliſés, qui ont les mœurs douces, doivent avoir des légiſlations humaines; il eſt donc inutile d'appeſantir l'autorité ſur les habitants de la Capitale; & outre qu'ils ſont paiſibles, déſarmés, tous occupés de leurs affaires ou de leurs plaiſirs, ils ont une tendance à l'ordre, à la paix, au repos, parce que la foule des citoyens inſtruits contient ceux qui ne le ſont pas, & que les claſſes ſupérieures, livrées aux jouiſſances épicuriennes & aux raiſonnements qui en réſultent, ſeront toujours le frein le plus puiſſant contre une populace égarée. Cette populace conſultera toujours le viſage des claſſes bourgeoiſes; & tant que celles-ci ne feront que ſourire, le peuple ſera dans l'impoſſibilité de s'émouvoir plus de quinze jours.

On ne ſauroit trop louer la ſageſſe & la modération de la Police & du Gouvernement, qui, dans différentes petites émeutes, ont pris le plus grand ſoin de ne pas irriter le peuple, en laiſſant à ſa fougue paſſagere un eſſor qui dégénéroit en divertiſſement & en plaiſanterie. Il faut au caractere des Pariſiens des émotions de toutes eſpeces. Plus elles ſont vives, moins elles durent. Les réfréner par la force ou par la violence, ſeroit une faute dangereuſe qu'on a ſagement évitée. Dans tous ces tumultes qui ont environné le palais en 1787, il n'y avoit pas un ſeul homme âgé de trente ans, qui ſe mêlât à ces débauches

populaires. Comme le peuple en général manque de divertiſſements publics, il s'en donne l'occaſion à certaines époques; mais on peut prédire que ces petites mutineries tomberont d'elles-mêmes, car elles reſſemblent à celles des écoliers. Aucun homme ſenſé ne ſe trouve dans la foule, & les honnêtes bourgeois ſont ſimplement ſpectateurs, & jamais acteurs, dans ces efferveſcences qui finiſſent par un ton de gaieté, ou qui s'évanouiſſent au bout du mois.

Le vrai ſecret, pour faire tomber une fermentation populaire, c'eſt de ne point la nourrir par une rigueur déplacée. Un ſeul homme bleſſé & ſanglant, pourroit échauffer une multitude ardente, & il faut que les Adminiſtrateurs des Etats aient de la prudence & de la raiſon pour ceux qui n'en ont pas, afin d'éviter le malheur & la honte qu'il y auroit à verſer le ſang des citoyens, quand ils vont bientôt ſe calmer d'eux-mêmes.

Tolérance.

L'ADMINISTRATION civile admet tous les relâchements qui peuvent s'accorder avec l'exiſtence tranquille de la ſociété; elle n'apperçoit rien de pernicieux dans les beſoins inſpirés par le goût du luxe, & ne voit rien que de licite dans les mœurs, tant qu'elles ne troublent point l'harmonie de la ſociété. La machine politique ne s'embarraſſe point de ces irrégularités, qui ſont pour elle ſans conſéquence; elle ne veut point commander à l'homme le ſacrifice de ſes goûts & de ſes paſſions; mais elle veut com-

mander à tous les hommes le repos & la ſubordination.

Il y a en effet une autre morale, qui établit les regles de la perfection, & qui porte les vues de l'homme vers les récompenſes éternelles; elle le ſoumet à la voix de ſa conſcience, & lui impoſe des ſacrifices particuliers; mais la politique, qui ne veut qu'effectuer la ſûreté commune, embraſſe la fortune publique, & penſe que la proſpérité d'un Royaume tient à des poids purement phyſiques, la conſervation d'un Empire ne tenant point à des inconvénients paſſagers ou inévitables.

Affiches des Spectacles.

Aux jeux deſtinés à l'honneur de Flore, le peuple, par reſpect pour Caton, n'oſa demander que les danſeuſes ſe dépouillaſſent pour danſer nues. Il n'y avoit point d'affiches dans ce temps-là, car le grave Caton n'y ſeroit pas venu.

Mais on ſait aujourd'hui quand on jouera Amphitryon ou Polieucte; Amphitryon, la piece la plus immorale parmi tant de Comédies licentieuſes. Lorſqu'on accolle ces deux pieces, nos Catons aſſiſteront-ils à Polieucte pour ſortir à la ſeconde piece? Un homme d'Etat va chez un Peintre: il entre. On y deſſine d'après nature une de nos Magdeleines qui viennent s'y mettre ſur un piédeſtal à tant par heure: renverſera-t-il la toile en fuyant?

Les affiches de ſpectacles ne manquent point d'être appliquées aux murailles dès le matin; elles obſervent entr'elles un certain rang: celle

de l'Opéra domine les autres ; les ſpectacles forains ſe rangent de côté comme par reſpect pour les grands théâtres. Les places pour le placage ſont auſſi bien obſervées que dans un cercle de gens du monde. L'afficheur eſt un maître de cérémonies, qui fait ranger le long des murs ces annonces parlantes qui ſe reproduiſent encore dans le Journal de Paris, & qui forment ſi fructueuſement & ſi commodément un cinquieme du texte. Ces affiches mondaines & coloriées regardent de loin les affiches pieuſes & ſans couleur, qui s'éloignent, pour ainſi dire, autant qu'elles le peuvent, de l'aſſemblée profane ; mais quelquefois il n'y a que dix pieds entre l'affiche qui annonce *Mahomet* & celle qui met en vente *la Science du Crucifix :* c'eſt un livre que j'ai lu.

On n'annonce plus les pieces. Les comédiens ſe ſont dérobés à cette ſervitude journaliere : cet uſage les entretenoit cependant dans un certain reſpect envers le public, car ils venoient courbant le dos & baiſſant la tête recevoir un petit jugement particulier propre à les rendre meilleurs. Ils voudroient bien auſſi ſe diſpenſer des compliments de clôture & d'ouverture, mais ils ne l'oſent pas encore. S'ils y parvenoient, ils ſeroient tout-à-fait licenciés.

On ne mettoit autrefois ſur l'affiche des ſpectacles que les noms des maîtres de la ſcene ; c'étoit une diſtinction. Aujourd'hui on y lit le nom de M. *Pyere* & de M. *Colin*. Il ſeroit plus à propos d'y placer les noms des acteurs, ainſi que cela ſe pratique en Angleterre : on ne ſeroit pas attrapé par des doubles qui excitent la mauvaiſe humeur, & qui font regretter la perte de temps & d'argent. Mais le grand art des comé-

diens conſiſte à eſcamoter des chambrées, en voilant derriere le rideau la figure de ceux qui doivent repréſenter ; il y a des tours de gibeciere pour un public entier, & les nobles Directeurs de nos théâtres ne trouvent pas cela mauvais.

Si vous aimez la vie, ne perdez pas de temps, car c'eſt l'étoffe dont elle eſt faite, dit le Docteur Franklin. Qu'il dût être ſcandaliſé de cette foule de petits divertiſſements, qui ſollicitent le peuple & qui lui font perdre les heures du travail! Encore ſi ces divertiſſements n'étoient pas inſipides; mais ce ſont des chiens, des ſinges, des bateleurs, des marionnettes, des cafés, des billards, des jeux de boule, des cabarets, qui invitent de toutes parts à l'oiſiveté : les portes de ces lieux ſont ouvertes à toute heure, & l'ouvrier, qui y entre, n'en ſort plus ; on ne ſauroit croire combien les eſprits du peuple s'énervent dans ces diſtractions journalieres.

Il faut au peuple des fêtes, mais qu'elles ſoient placées à certains intervalles ; il eſt honteux de voir le peuple ſe conſumer dans des tripots, quand il a tant à faire pour ſoi & pour ſa famille.

Poudre de Roi.

INSCRIPTION toute nouvelle miſe à la porte de ceux qui débitent la poudre à canon : c'eſt en effet cette poudre terrible qui fait les Rois & qui les défait.

Poudre de Roi ! Elle dort dans les baſſinets des fuſils; elle attend la meche dans la lumiere des canons; une étincelle pourroit faire partir,

par trois ſecondes, cent mille fuſillades, dix mille canonnades, ſans compter les bombes, les grenades, &c. Mais le Pariſien n'a point peur de *la poudre de Roi;* il ſait que ce tonnerre eſt dans la main du Monarque uniquement contre l'ennemi, & jamais contre ſes ſujets. Il n'apperçoit donc la *poudre de Roi* que comme ſervant aux environs de la ville à tuer des lievres & des perdrix. Il ne la craint point, dis-je, & rien n'honore plus le dépoſitaire de cette poudre.

On pourroit encore appeller *poudre de Roi*, cette poudre piquante qui fait éternuer & qui rapporte trente millions; on la vend pulvériſée à chaque coin de rue avec cette inſcription : *De par le Roi;* les détailleurs la falſifient, & pour la rendre plus ſtimulante y ont mis quelquefois du verre pilé. Il eſt inconcevable que l'habitude, la pareſſe faſſent recourir à ces dangereux détailleurs, au-lieu d'aller au bureau de la Ferme du tabac, qui du moins le donne bon & ſans mêlange ; mais qui le croiroit? la moitié de la ville n'y a point recours par le défaut d'avances ; la livre de tabac en poudre paroît moins chere priſe par once ou par demie-once ; & puis tous ces preneurs de tabac n'ont pas chez eux une rape ! Les détailleurs *de par le Roi* pourront donc tromper tous les nez, tant qu'ils voudront, vu l'incurie habituelle du Pariſien.

St, ſt, ſt.

AUJOURD'HUI les filles publiques, du haut de leurs fenêtres ou balcons, ſifflent comme des couleuvres : c'eſt l'appel. Elles font bien de prendre l'accent juſte, puiſqu'elles récelent le venin de la vipere.

On avoit donné à une fille le nom d'*Harpagine :* cette courtiſanne ignorant que ce mot étoit ſynonyme au *mal vénérien*, le portoit avec candeur. Un Académicien, qui ſavoit le Grec, la détrompa, en lui rendant viſite : elle devint furieuſe, & depuis ce jour-là elle ne veut plus porter que le nom d'une vierge.

Il n'y a plus qu'un moyen pour ſe débarraſſer de ces nymphes nocturnes qui vous aſſiegent de toutes parts, c'eſt de leur dire énergiquement : *Je n'ai plus d'argent.*

Quelquefois le ſoir on rencontre dans les rues le guet à pied, qui, tenant le fuſil ſous ſon bras, conduit galamment de l'autre une jeune fille, tandis que ſon camarade tient une vieille matronne ; c'eſt un enlevement, ſoit qu'il y ait eu tapage, ſoit que le jour de la punition ſoit arrivé. L'une qui eſt novice ſe déſeſpere & ſe lamente ; celle-ci, plus effrontée, tient tête au ſoldat qui la mene. Le plus ſouvent elles ſont en déshabillé & dans le plus grand déſordre ; on ne leur a pas donné le temps de s'habiller ; elles tiennent leurs juppes qui tomberoient ſi elles n'y portoient pas la main. On les traîne d'un pas précipité & à travers les boues chez le Commiſſaire qui a fait l'enlevement. La canaille s'aſſemble & rit ; l'une eſt échevelée, l'autre chante & brave l'o-

rage : elles ſont introduites dans l'étude du Commiſſaire devant le jeune Clerc qui les reconnoît, mais qui ne peut adoucir le *procès-verbal.* Elles déclinent leur nom ou celui qu'elles veulent prendre avant que d'être conduites à la priſon de pénitence : toutes les charges ſont déduites avec des expreſſions non voilées; le Commiſſaire & ſon Clerc ſont accoutumés à l'idiome des mauvais lieux, comme des Académiciens le ſont au beau langage. Au reſte, les mots proſcrits de la langue ſont poſitivement dans toutes les bouches, depuis les Princes juſqu'aux crocheteurs. Les femmes aujourd'hui ſe les permettent, & jurent comme les hommes, ſur-tout à la Cour; on diroit d'une particule explétive.

Tandis qu'on verbaliſe, ces filles avertiſſent leurs amoureux de ce revers inattendu : ils arrivent avec leurs phyſionomies de ribotteurs; mais les champions n'oſent délivrer leurs dulcinées. Elles ſortent, & l'on voit couler les larmes d'un enfant de treize à quatorze ans, tout auprès de l'immobilité ſtupide d'une vieille dévergondée.

Ces victimes de l'incontinence publique ſont toujours forcées de mentir; le libertinage eſt puni, car il s'éloigne de la volupté; il en devient l'antipode. Telle fille au milieu de la proſtitution a vecu trois années dans une maiſon de libertinage ſans avoir connu un homme naturellement; il y a des proſtituées qui ſont pucelles, & elles ſont loin de pouvoir s'appeller vierges. Tirons le rideau.

On appelle *des impures* toutes celles qui vaguent dans les rues, & cette dénomination s'étend juſqu'à celles qui ſe promenent au Palais-

royal. Mais la débauche dans cette grande Ville reſſemble à ces taches noires dans un morceau de marbre blanc. L'innocence intacte eſt tout à côté du libertinage effronté, & ne ſe mêle point avec lui. Le ſecond ordre de la bourgeoiſie a des mœurs & des mœurs plus pures peut-être que dans tout autre lieu du monde; cependant la débauche, ou du moins ſon image, cercle de toutes parts ces maiſons honnêtes, & celles-ci ſont inacceſſibles à la corruption; elles ſemblent même ignorer les déſordres & les turpitudes qui ſont à vingt pas d'elles.

Les loix humaines ont leurs bornes; elles ne peuvent violenter trop durement, elles ne ſauroient fouiller trop avant; réformatrices de ce qui porte le ſcandale, elles augmenteroient le déſordre en voulant l'anéantir. Les femmes ſont les idoles de la foibleſſe humaine. L'opulence les couvre des bijoux les plus précieux, des étoffes les plus riches. Le vice eſt embelli, pour ainſi dire, dans la perſonne d'une courtiſanne; il ne reprend ſes traits honteux & ſa couleur rébutante que dans les dernieres victimes de l'incontinence. L'air libre & immodeſte va à telle femme, comment la Police ſéparera-t-elle deux déſordres égaux? comment ſera-t-elle indulgente pour le libertinage paré roulant dans un char, & ſévere pour le libertinage de détreſſe marchant dans les rues fangeuſes?

Il y a de la différence ſans doute dans les noms, lorſque celle-ci s'appelle la *Ribotte;* l'autre *Belair;* l'autre *Caraconoir;* la quatrieme *Ventre-bleu;* & la derniere, comme le porte-enſeigne de la profeſſion, *Tire-à-toi;* tandis qu'à l'Opéra les noms les plus harmonieux des Saintes du Calendrier, ſont élégamment choiſis pour diſtinguer

les ſuperbes courtiſannes; mais le métier n'eſt-il pas le même ? Toutes ne reçoivent-elles pas également les offrandes volontaires du libertinage?

On a vu l'apologie du publiciſme des femmes dans le Journal de Paris : cette apologie étoit-là bien déplacée. Il n'étoit pas beſoin de renforcer cette pente, & il eſt des tolérances publiques qu'il ne faut point du moins avouer publiquement; Sixte Quint fit une guerre violente au publiciſme des femmes. C'étoit un grand politique. Je penſe que le Gouvernement ſera forcé, avant peu, de donner une attention ſérieuſe, moins au déſordre qu'au ſcandale; il pourroit mettre à profit pluſieurs idées ſaines répandues dans le *Pornographe*, ouvrage de M. Retif de la Bretonne, qui a enſeigné l'art d'ôter au vice ce qu'il a de plus redoutable, ſon effronterie. Dès qu'il ſera voilé, il n'offenſera plus l'ordre public. Dans les mains d'un habile Légiſlateur, le bien ſort du mal : & voilà le grand ſecret de la politique.

La Police ne permet pas à ces créatures d'ajouter l'adreſſe à l'imprudence, & de ſe payer par leurs mains ſur les effets & bijoux, qu'elles peuvent ſurprendre à l'ivreſſe de la débauche, ou à la négligence de leurs dupes; les montres, les tabatieres, les portes-feuilles ne leur appartiennent pas plus qu'aux fiacres, lorſqu'on les oublie dans leurs voitures. Il faut qu'elles reſtituent ces effets, car c'eſt aſſez de manquer à la pudeur ſans offenſer encore la probité : elles ſont pourſuivies lorſqu'elles volent ou qu'elles eſcamottent, & ſont forcées de lâcher ſur-le-champ leur proie.

On n'affiche point qu'on a été volé de ſa montre ou de ſa tabatiere dans un mauvais lieu : on affiche décemment qu'on l'a perdue, & l'on pro-

met une récompenſe honnête ; & quoi de plus honnête que de rapporter un bijou du centre d'un mauvais lieu ! ainſi il y a combat d'honnêteté, & ce qui eſt honnête devient utile, comme l'a tant dit Cicéron ; car on paye la fille pour la montre volée. Alors elle eſt à l'abri de toutes pourſuites : on ſuppoſe que le propriétaire l'a laiſſée tomber dans un moment inattentif, & la fille n'eſt point cenſée une eſcroque, terme qui devient une injure même pour une proſtituée.

La vigilance des Orfevres ſert très-bien la Police à cet égard ; ils ont le coup-d'œil exercé à reconnoître les bijoux volés, les prix qu'y met le vendeur, ſa tournure, ſon maintien, tout les éclaire ; & comme ils tiennent regiſtres de tout ce qu'ils achetent, il eſt facile par eux de remonter juſqu'à la ſource du délit, & de reconnoître la premiere main, qui a uſé d'une ſubtile adreſſe.

J'ai l'honneur de connoître le Confeſſeur des galériens, des filles de la Salpêtriere, & des marmotes des boulevards. Je vous réponds que la conſcience de telle Marquiſe l'embarraſſeroit plus que toutes ces conſciences-là. Ces pécheurs groſſiers ne déguiſent point ce qu'ils ont fait ; on n'a pas beſoin de les interroger pour tirer la vérité du fond de leur ame coupable & franche. Ils ont obéi à leurs paſſions brutales, & leur confeſſion roule d'elle-même ; ils ſe repentent autant qu'ils peuvent ſe repentir ; ils veulent avoir l'abſolution, parce qu'ils ne ſe confeſſent que pour cela. Le Confeſſeur des galériens & des marmotes, ne ſubdiviſe donc point un cas de conſcience, comme s'il avoit à ſes genoux une jeune Carmélite. Il gronde & il abſout. Il retrouve le même péché au bout de ſix mois ; il gronde encore, mais il

abſout toujours; s'il refuſoit l'abſolution, il verroit tous ces pécheurs déſordonnés aller chercher un autre Pénitencier, qui auroit appris que les galériens, les filles de la Salpêtriere & les marmotes des boulevards marchent ſur une pente inſurmontable : il leur faut décidément l'abſolution, parce qu'ils mettent tout dans l'aveu qu'ils font au confeſſional, pénitence, repentir, réparation, changement de vie.

O légers Moraliſtes! vous ne connoiſſez pas les hommes. Vous n'avez point confeſſé les galériens & les filles de la Salpêtriere; ils ſe confeſſent ſans détours, & avec la même aiſance qu'ils ont commis le péché. Ils ſont plus criminels que vicieux. Eſt-ce qu'il en coûteroit moins de révéler un crime qu'un vice? Les gens vicieux ſe confeſſent mal, & ceux qui ont tous les défauts ne ſe confeſſent point du tout. Voilà pourquoi ils ridiculiſent encore la confeſſion.

Le Trou du Souffleur.

Les étrangers qui, en aſſiſtant à nos Tragédies, viennent pour y jouir du plaiſir de répandre des larmes, commencent par beaucoup rire, en voyant ce *Trou du Souffleur*. L'ouverture quarrée de ce ſouterrein bordé de lampions, eſt creuſé, tantôt ſous le palais des Sultans, comme dans Zaïre; tantôt ſous le temple des Juifs, comme dans Athalie; tantôt ſous un camp, comme dans Iphigénie en Aulide; tantôt ſous un mauſolée, comme dans Sémiramis; tantôt ſous le Capitole, comme dans Brutus, &c. Il détruit abſolument l'illuſion ſans laquelle le charme des Spectateurs n'exiſte point.

L'ouverture de ce ſouterrein ne change jamais de place, quoique dans la même piece, les différents édifices, qui poſent ſur ſa ſurface, varient ſouvent d'acte en acte; ſemblable à l'étoile polaire, qui de ſon poſte immobile voit tout ſe mouvoir autour d'elle.

On voit ſans ceſſe les mouvements de la tête du Souffleur, qui, de tous les Spectateurs, eſt le mieux placé, pour regarder ſous les jupons des Actrices, quand elles ſe livrent aux mouvements déſordonnés de la paſſion tragique. Il y a quelquefois deux têtes dans ce trou. C'eſt une perruque en bourſe qui ſouffle l'Empereur Auguſte couronné d'un laurier, ou Mahomet le front ceint d'un turban. Comme cette tête eſt au niveau du cothurne, quelquefois l'Acteur impatienté, eſt ſur le point de lui frapper le viſage, & le mouvement brutal de cet Acteur qui a oublié ſon rôle, paſſe, aux yeux des connoiſſeurs dont le parterre eſt plein, pour une perfection qu'il y ajoute.

Le Souffleur tourne le dos au Public comme un joueur d'orgues. On apperçoit quelquefois à ſes côtés une femme dont le bonnet devient le point le plus mobile & le plus apparent de l'aſſemblée. Ses rubans ſont à dix pouces de l'arc de Gengis-Kan, ou du cimeterre de Pharaſmane, ou de la lance de Tancrede. Il contraſte avec la couronne de Cléopâtre, le bandeau royal de Mérope, & la coëffure de Cornélie en pleurs.

Une choſe à remarquer ſur ce *trou*.... : car comment l'appeller autrement? C'eſt lorſqu'un des héros de la Scene manque de mémoire, ou que ſon confident ſe méprend dans la ſienne, alors chacun regarde ſi le Souffleur eſt ou ivre, ou abſent, ou endormi : mais celui-ci, touſſant

&

& agitant la tête, prouve qu'il n'eſt rien de tout cela. La femme, ſa voiſine, le ſeconde de ſon mieux. Un vers de Racine ſe coupe, tout haut, moitié par l'Acteur & moitié par le Souffleur. C'eſt bien pis quand cet homme ſouffle une piece qu'il n'a pas même lue, & que par ſon ignorance il apprête à rire à toute l'aſſemblée. Je me ſouviens d'en avoir vu un exemple.

Dans la quatrieme ſcene du cinquieme acte de Rhadamiſte, l'Acteur qui jouoit le rôle d'Hidaſpe, ayant dit, par diſtraction... *L'Ambaſſadeur de Rome & celui d'Iſménie...* (au-lieu de dire d'Arménie) *de ce palais, Seigneur, enlevent...*, ne ſe rappella point le dernier mot du vers; le Souffleur lui cria : l'*Arménie*, au-lieu de dire Iſménie, de ſorte qu'Hidaſpe, parlant à Pharaſmane, lui dit :

L'Ambaſſadeur de Rome & celui d'Iſménie,
De ce palais, Seigneur, enlevent l'Arménie.

Quand le Souffleur ferme ſa trappe, cela veut dire que la piece eſt finie. La ſoldateſque, le fuſil ſur le bras, les couliſſes garnies de femme-de-chambre qui montrent leur tablier à côté du manteau d'Athalie, & ce trou ridicule, font tellement évanouir toute l'illuſion, que pluſieurs hommes de goût aiment mieux entendre que voir. Comment l'habitude a-t-elle pu nous familiariſer avec ces diſparates? En Angleterre, le Souffleur ſe tient caché à l'entrée de la premiere couliſſe. Chez les anciens, quelque part qu'il ſe tint, les Acteurs, ſur leurs vaſtes théâtres, ne l'auroient point entendu.

Un autre inconvénient, attaché au rôle ſubalterne de celui qui joue dans ſon trou obſcur, à

la lueur d'une bougie qu'il promène de ligne en ligne, en fermant un œil, c'eſt qu'il eſt des moments où l'Acteur ſur les planches, ſe livrant à toute ſon émotion, ſuſpend ſon débit & ne parle plus que par ſon attitude touchante & des geſtes éloquents; le Souffleur, qui eſt de ſang-froid, & qui croit que Zamore, Oreſte, ou Rhadamiſte, manquent de mémoire, ſe hâte de ſouffler tout haut le reſte du vers, & cet Acteur, qui invoquoit les Dieux, envoye le Souffleur à tous les diables; il ſe trouble, joue mal le reſte de la ſcene, & le Parterre Pariſien rit de l'un & de l'autre.

Nous n'avons parlé du Souffleur que relativement aux Tragédies. Nous aurions pu l'examiner quand il préſide aux Comédies : (nous nous ſervons du mot *préſider*, parce qu'en France, point de Souffleurs, point de Spectacles.)

On voit dans les Comédies le Souffleur riant de tout ſon cœur ſur une équivoque, laiſſer tomber le livre ou le manuſcrit, & rire le premier, comme ſi le Spectacle étoit ſpécialement pour lui, parce qu'il en eſt le plus proche.

Le Château d'Eau.

UNE plaiſanterie uſitée parmi les domeſtiques, c'eſt d'envoyer un nouveau débarqué chercher une place chez M. Picard, Suiſſe du Château-d'eau, rue Saint-Honoré. Ce Château-d'eau n'eſt qu'une décoration pour faire face au Palais-royal, & les laquais qui débarquent du coche le prennent pour un château réel. Ainſi chaque état a ſon genre de plaiſanterie; & comme chacun doit

rire, peu importe que la plaiſanterie ſoit excellente, pourvu qu'on rie.

Les Clercs de Procureurs envoyent chercher au nouveau débarqué le *moule à tiret*. Le tiret eſt du parchemin roulé entre les doigts, dont ils ſe ſervent pour enfiler leurs écritures; & quand le grimoire devient épais, cela s'appelle un *doſſier*.

Un domeſtique ne doit jamais empiéter ſur les fonctions du Suiſſe. On diſtingue un Suiſſe d'un portier; c'eſt ce que doit ſavoir le nouveau débarqué, car quand le portier eſt Suiſſe, il ſe croit autant au-deſſus des portiers ordinaires, qu'un maître-d'hôtel s'eſtime au-deſſus des autres domeſtiques.

Les Suiſſes ſont heureux à Paris; ils ne payent point de capitation, ils jouiſſent de différents privileges dont ils ſont d'autant plus jaloux, que chez eux ils n'en accordent aucun aux étrangers.

Si le Château-d'eau eſt une décoration, le *grand-couvert* à Verſailles n'en eſt qu'une auſſi: il n'y a là que le Roi qui mange ſérieuſement pour faire plaiſir à ſon peuple; les autres perſonnages ont leur table qui les attend au ſortir de ce banquet de repréſentation. Quand on croit que la famille royale ſoupe, elle ne fait tout au plus que préluder; un autre repas eſt caché derriere ce magnifique feſtin, qui tient au cérémonial, & auquel les auguſtes convives ne touchent pas ou ne touchent que du bout des dents.

Comme il y a deux levers, l'un réel & l'autre de pure cérémonie, il y a de même deux tables, l'une pour contenter la curioſité du public, & l'autre pour ſatisfaire ſon goût particulier.

Ainſi ce monde eſt compoſé d'apparences; mais ceux qui font maigre chere n'auroient pas ſoupçonné, qu'elles s'étendiſſent juſqu'au milieu des banquets délicieuſement & abondamment ſervis.

Vaiſſelle.

L'AMBITION d'un bourgeois eſt d'avoir de la vaiſſelle platte; il commence par un huillier, par une ſoupiere; mais le jour qu'il a de la vaiſſelle platte, il va rechercher ceux qu'il n'a pas vus depuis long-temps pour leur annoncer cette illuſtration, & les inviter à un dîner qui n'en eſt pas meilleur. Avoir de la vaiſſelle platte, c'eſt ſortir de la bourgeoiſie; on ne fait cette dépenſe que pour avoir le plaiſir d'y mettre ſes armes, à l'exemple des Princes.

Qu'elle eſt donc heureuſe, la riche bourgeoiſe, lorſqu'elle peut étaler aux yeux de ſes voiſines émerveillées & jalouſes, des plats d'argent d'une forme oblongue, le pot à l'oille! Si elle y joint le ſeau d'argent, ſa félicité eſt complette.

Les Princes Allemands font encore conſiſter leur grandeur domeſtique dans une vaiſſelle nombreuſe d'or & d'argent qu'ils étalent en ſpectacle dans certains jours. Le coup-d'œil du buffet étoit recherché parmi nous il y a cinquante ans; mais qui auroit pu imaginer que nos Généraux auroient donné l'exemple d'un luxe auſſi ſingulier & auſſi dangereux que celui de ſe ſervir à l'armée de vaiſſelle platte? Les coutumes les plus folles ſont donc les plus impérieuſes.

En 1709, Louis XIV fit porter ſa vaiſſelle à

la monnoie. La totalité ne produiſit que dix-huit cent mille livres. Du temps de Silhouette, nous avons auſſi porté notre vaiſſelle à la monnoie : maigre reſſource, plus impolitique encore que pauvre & honteuſe.

Une vaiſſelle d'or eſt interdite à tout particulier, quelque riche qu'il ſoit. Les Princes ſe ſont réſervés ce luxe : on l'imite en dorant l'argenterie.

On refond la vaiſſelle comme on change de meubles; les formes larges & maſſives ont prévalu, en ce qu'elles annoncent une plus grande opulence.

Freres de la Charité.

Ils prodiguent les ſecours ſpirituels & temporels que la pauvreté & la maladie ne réclament jamais en vain. Ils ont pluſieurs hoſpices bien tenus; un entr'autre pour les militaires & les eccléſiaſtiques qui ſympathiſent vers la fin de leur carriere. Deux cent cinquante lits ſont deſtinés aux malades couchés ſéparément. Ils reçoivent encore les inſenſés, les épileptiques, tant qu'un lit eſt vacant; le premier qui ſe préſente y eſt admis.

On doit des éloges à l'adminiſtration des *Freres de la Charité*, à leur vigilance, à leur ſoin : ils ne ſont pas Prêtres; pluſieurs d'entr'eux ſont comptés parmi les plus habiles Chirurgiens.

Pour fonder un lit, on donne douze mille livres; alors le fondateur & ſes héritiers peuvent nommer à perpétuité pour l'emploi de ce lit. Ces Religieux ſont utiles & doivent être diſtingués de beaucoup d'autres.

Mais on regarde comme une extenſion condamnable de leurs ſtatuts l'uſage de recevoir par *lettres de cachet*. On eſt ſâché de voir les Freres de la Charité métamorphoſés en geoliers, & les hoſpices transformés en petites baſtilles. Ils n'ont pu ſe refuſer, diſent-ils, à ce vœu du Miniſtere ; mais on ſera toujours ſurpris de voir de ces maiſons de force entre les mains de ceux qui panſent les plaies du bleſſé, & qui, pleins des maximes de l'Evangile, y verſent le baume du Samaritain.

Les hoſpices ſéparés & volontairement fondés ſeront toujours les meilleurs ; laiſſez faire la charité, mes amis, elle eſt agiſſante, elle eſt plus que ſavante.

C'eſt le patriotiſme national le plus généreux, le plus vigilant qui préſide à l'adminiſtration des hôpitaux de Londres. Ce ne ſont point des Evêques, ni des gens d'Egliſe, ni des gens *du haut*, qui en ſont les adminiſtrateurs. L'homme aime à faire de bonnes œuvres, parce que toute bonne œuvre produit l'effet d'un cordial, d'un reſtaurant, d'une panacée, d'un morbifuge, d'un ſpécifique univerſel.

La maiſon de Charenton qu'occupe les *Freres de la Charité*, eſt agréablement ſituée ; elle n'eſt point de ſa nature une priſon d'Etat, mais elle l'eſt devenue, puiſqu'on y enferme par *lettres de cachet*. Il eſt un jour dans l'année où les Magiſtrats viſitent les maiſons de force ; c'eſt au mois de Septembre, parce que les Magiſtrats du Parlement ſont alors en vacation. Tous les ans! Voilà une viſite bien rare!

Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille!

à dit un Poëte ; & l'empriſonnement de *onze mois*

& vingt-neuf jours *paroît un ſiecle* à l'imagination effrayée ! Tel ſouffre plus dans un jour que l'autre dans un mois ; mais enfin cette viſite charitable ſuffiroit ſi tous les placets étoient admis & répondus, ce qui n'arrive point : quelle plus noble fonction pour la juſtice !

Il fut un temps où tous ceux qui avoient une autorité ſupérieure, ſoit dans la Capitale, ſoit dans les Provinces, appelloient la *lettre de cachet* le remede extraordinaire ; il étoit même abandonné aux fermiers-généraux pour arrêter les contrebandiers. Louis XIV, dont la renommée factice ſe décompoſe de jour en jour, a multiplié les *lettres de cachet* à un point effrayant : ces empriſonnements arbitraires étoient devenus ſi communs, qu'on porte à quatre-vingt mille le nombre des priſonniers d'Etat dans les affaires du Janſéniſme.

Les écrivains généreux ne ſont pas *Freres de la Charité*, mais ils la portent dans le cœur ; ils diront, ils répéteront ſans ceſſe que ces idées de punition arbitraire nuiſent conſidérablement à la dignité du Gouvernement François, & à l'eſtime qu'il devroit inſpirer. Ils ajouteront qu'il eſt important de déſabuſer l'étranger ſur les images exagérées des *priſons d'Etat*, parce qu'elles aviliſſent une nation, qui aime trop ſes Rois pour les craindre ; on peut être ſujet d'un Monarque & libre ſous la majeſté des loix. Il eſt certains maux politiques que le temps ſeul peut corriger ou effacer ; mais porter des ſtigmates d'oppreſſion & de ſervitude, c'eſt ce qui n'eſt point, c'eſt ce qui ne ſera jamais. Sous le regne actuel, l'emploi des lettres de cachet eſt devenu infiniment plus rare que ſous les deux regnes précédents. On a ſenti que la diſpoſition de nos perſonnes étoit le droit le plus

ſacré ; & toutes les idées ſe tournant en France vers la perfectibilité de la légiſlation, *le remede extraordinaire* n'agira plus bientôt que dans les cas vraiment extraordinaires.

Les priſonniers de Charenton ſont des foux, des imbéciles, des libertins, des débauchés, des prodigues : l'amour & l'ambition, voilà les deux maladies qui déſorganiſent la tête humaine. J'ai vu derniérement à Charenton un jeune homme qui vouloit être à toute force précepteur du Dauphin, & qui fatigua tellement le Miniſtere à ce ſujet, qu'il fallut l'enfermer pour guérir ſon cerveau. Ce genre de folie pouvoit bien ne pas appartenir à un homme ordinaire, mais quel oubli prodigieux des choſes exiſtantes !

Enclos des Chartreux.

La mélancolie eſt friande, a dit Montaigne ; je me ſuis rappellé ce trait en me promenant dans cet enclos qui ſe trouve enclavé aujourd'hui dans la ville ; oui, ce contraſte du repos à côté de l'agitation fait rêver. On diroit que les flots d'un monde orageux ſont venus expirer à cette porte. Le ſilence eſt dans cette enceinte ; quel calme ! Et la Comédie Françoiſe, flanquée de ſes bruyants équipages, eſt à quatre pas ; on peut ſe promener dans ce jardin ſolitaire avant que d'aſſiſter aux rumeurs théâtrales.

Le jardin des Chartreux a le caractere du déſert ; la terre des allées n'y eſt point remuée ; l'herbe y eſt épaiſſe ; les arbres n'y portent point l'empreinte de la faucille, ils ſont humbles & courbés comme les Religieux qui vous ſaluent ſans vous regarder : c'eſt ici le noviciat de l'éternité ;

on ſe croit à cent lieues de la nouvelle Babylone. Il n'eſt pas beſoin d'un tombeau factice pour réveiller en cet endroit des idées religieuſes ; on voit l'image d'un autre monde & d'un monde paiſible, ſoit dans ce ſilence habituel, ſoit dans ces ombres blanches qui paſſent, ſoit enfin dans ce chant long & lugubre qui retentit au pied des autels; j'ai apperçu dans l'enclos un homme qui prioit à genoux au pied d'un arbre en fleurs, comme s'il eût été dans un temple. Cela m'a frappé.

Les tableaux de *le Sueur* ne ſont plus dans le cloître; c'eſt le Palais des Rois, qui les poſſede. Ces tableaux pleins d'une expreſſion ſublime étoient bien placés où ils étoient; que feront-ils hors du cloître religieux, à côté de Jupiter, de Mars & de Vénus, qui offrent des corps nuds & des dieux armés de la foudre? pourquoi les a-t-on tranſplantés, ces immortels tableaux? pourquoi leur avoir ôté leur principal effet?

J'aimerois mieux être toujours ſeul que d'être obligé de vivre inceſſamment en préſence d'autrui. Un Chartreux, s'il avoit du génie, pourroit reculer les bornes de l'eſprit humain. C'eſt-là qu'en creuſant la méditation, l'ame active & patiente acquerroit la faculté de s'élever très-haut. Le métaphyſicien devroit entrer aux Chartreux plutôt que dans tout autre Couvent. Vingt pages écrites par un Chartreux vaudroient mieux que tous les écrits des Bénédictins. Les jours ſont de ſoixante-douze heures pour ces Religieux; voilà bien les jours qu'il me faudroit, mais je ne prendrai pas pour cela l'habit de Saint Bruno.

La fable, que c'étoit un Chartreux qui avoit fait les tragédies de Crébillon, eſt dénuée de fondement.

Les Chartreux ont parmi les autres Moines l'air de grands Seigneurs. Leur orgueil eſt poli, tandis que l'orgueil d'un Bénédictin eſt prononcé. Un Cordelier, un Minime, un Jacobin pour le geſte, le ton & les manieres ne peuvent ſouffrir la comparaiſon à côté d'un Chartreux.

Comme l'ordre fait toujours maigre, il eſt en poſſeſſion d'enlever à la halle les plus beaux poiſſons de l'océan, & l'on auroit ſix tables ſervies en gras pour ce que coûte cette table pénitente.

Les Chartreux donnent un dîner ſplendide tous les ans dans la ſemaine de la Paſſion; les poiſſons de la mer y ſont prodigués. Les célebres gourmands s'y rendent de toutes parts. Tel fait l'hypocrite pour y être admis. La préſence du lieu commande la tempérance; cependant les vins l'ont quelquefois emporté ſur la ſageſſe des convives.

Ces repas, qui ſe font tous les ans, ſont attendus par les dévots, qui en général ne haïſſent pas les bonnes tables. Des ſycophantes font leur cour à ces Religieux; c'eſt qu'ils aiment le poiſſon que ceux-ci ſervent abondamment à leurs convives: comme il eſt toujours frais & bien choiſi, la friandiſe, plutôt que l'eſprit de religion, conduit quelques tartuffes dans ces ſaintes retraites où la cuiſine eſt délectable.

Marie Leczinska, femme de Louis XV, qui par eſprit de dévotion aimoit à fréquenter les Couvents & qui prenoit plaiſir à converſer avec des Religieux & Religieuſes, étant près d'une Chartreuſe, voulut la viſiter. Les Reines de France ont le droit d'entrer dans l'intérieur de tous les Couvents: elle ſe fit accompagner de deux Dames de ſon Palais, leſquelles étoient vieilles & laides. Arrivées à la porte du monaſtere, elle y fut reçue par le Prieur, qui la conduiſit d'abord

dans l'Egliſe, où elle fit ſa priere, & de-là dans les jardins & dortoirs de la maiſon, qu'elle parcourut dans le plus grand détail, par une ſuite de la pieuſe curioſité qui l'animoit; elle marqua ſa très-grande ſatisfaction à toute la communauté.

Huit jours après le Prieur du même Couvent ſollicita une audience de la Reine qui n'étoit qu'à quatre lieues du monaſtere. — Madame, dit-il, je remercie très-humblement Votre Majeſté de l'honneur qu'elle a fait à toute la communauté, en la gratifiant de ſa préſence; mais je la ſupplie inſtamment de n'y plus remettre le pied, & voici pourquoi : Depuis l'apparition de Votre Majeſté, & des deux Dames de ſa ſuite, je ne ſuis plus le maître de mes Religieux. Toutes les têtes ſont tournées, & l'impreſſion que Votre Majeſté a faite ſur le cœur de mes ſolitaires, eſt telle que, portant leurs penſées dans le monde, je ne puis plus les contenir dans la regle. La Reine étonnée. — Moi, mon pere, mais j'ai cinquante ans, & les deux Dames qui m'accompagnoient ſont moins jeunes encore. — Madame, le déſordre eſt général; on ne parle plus que de la Reine, on ne voit qu'elle; & ce qu'il y a de plus allarmant, c'eſt que Votre Majeſté eſt venue préciſément trois jours avant le temps des *minutions*. — Qu'eſt-ce que ces *minutions*, mon pere? — J'aurai l'honneur de dire à Votre Majeſté qu'on appelle *minutions* dans l'ordre de Saint Bruno un temps de retraite, où l'on ſaigne & où l'on purge chaque Religieux dans une cellule particuliere pour éteindre en lui les feux de la convoitiſe.

La Reine ſurpriſe, interdite, mais point fâchée, à ce qu'on put voir ſur ſon viſage, ſe retira en promettant au Prieur de ne plus retourner à ſon Couvent.

Lettres épiſtolaires.

Les femmes les écrivent très-bien, infiniment mieux que les hommes les plus ſpirituels. Mais c'eſt-là auſſi qu'elles mettent toute leur perfidie. Les lettres miſſives ſont pour les écrivains de profeſſion les fuſées du génie, mais en général les auteurs ſont toujours auteurs dans le commerce épiſtolaire; ils ne peuvent ſe ſéparer d'eux-mêmes pour deſcendre dans l'ame de ceux à qui ils écrivent; il faut ſe métamorphoſer en autrui pour faire des lettres qui conſolent.

Les lettres ſont l'entretien de deux perſonnes éloignées l'une de l'autre; comme on ſe parle alors ſeul à ſeul, la penſée devroit s'exprimer de la maniere la plus ſimple & la plus naïve : mais le ſimulé de nos mœurs, & la manie de mettre par-tout de l'eſprit ont altéré ce langage comme tout autre : il eſt difficile aujourd'hui de bien diſcerner le caractere d'un homme d'après ſes lettres, parce qu'on y emploie l'art & le déguiſement. Il eſt du bel uſage de donner à un ſujet commun une tournure neuve & ſuperflue. Tel qui aſpire aux honneurs de l'impreſſion, s'imagine voir la poſtérité devant lui, lorſqu'il écrit à ſon ancien compagnon d'études. L'homme de lettres fait des madrigaux à la femme dont il eſt amoureux : celle-ci épuiſe tous les termes de la ſenſibilité en écrivant à ſa *divine*, ſa *délicieuſe amie*. On veut mettre une touche fine & délicate juſques dans un billet pour offrir ou demander une loge au ſpectacle : tout cela eſt charmant ſans doute, mais ce n'eſt point ce qu'on nomme *lettres épiſtolaires*.

Deux amis liés depuis long-temps par le rapport des goûts, une eſtime réciproque & la convenance du caractere, tantôt réunis, tantôt ſéparés, accoutumés à ſe communiquer toutes leurs penſées, continuent avec la plume le dialogue que l'abſence de l'un d'eux interrompt. C'eſt un tête à tête, c'eſt l'épanchement du cœur; on eſt ſeul avec ſon ami, on ſe livre à tout ce qu'on éprouve, chagrins, affaires, craintes, ennuis, eſpérances, gaieté, tout trouve ſa place, & les ſujets de converſation ſe multiplient ſous la plume. On écrit ſans ſonger qu'on vouloit écrire & comme par inſtinct, ou plutôt c'eſt un beſoin qu'on ſatisfait; on ne voit que l'ami à qui l'on parle.

Voilà les lettres épiſtolaires qui méritent d'être conſervées, d'être relues au bout de dix ans, & qui contiennent plus d'idées que les livres des moraliſeurs.

Madame de Sévigné ne ſoupçonnoit pas que ſes lettres ſeroient recueillies & imprimées; elle s'abandonne à ſon ſentiment maternel & à ſa gaieté naturelle; en les liſant on eſt, pour ainſi dire, flatté d'être de ſa confidence, quoique les perſonnes & les événements dont elle parle n'intéreſſent plus.

En Irlande, deux époux d'un état & d'un mérite au-deſſus du commun, diſgraciés de la fortune, & obligés de tenir ſecrete leur union, ont correſpondu pendant vingt années; & leurs lettres, dans un moment d'infortune, ont été publiées par un ami (1). Ce recueil, qui forme ſix volumes, fut lu avec le plus vif intérêt. Il n'y a

(1) *A ſerie of genuine Letters between Henry and Frances.* Dublin, 1746.

ni amour, ni galanterie, ni paſſion : c'eſt un ſentiment vrai, une amitié conſtante, dont on ne parle jamais, & qui ſe montre dans tout ce qu'ils ſe diſent. Ces lettres n'offrent d'ailleurs aucun récit ſuivi, aucune anecdote intéreſſante.

Or jamais un auteur n'imagineroit un livre pareil ; & s'il étoit imaginé, ce ſeroit le livre le plus inſipide. Cependant on lit ſans ennui cette correſpondance, parce qu'elle eſt l'entretien de deux perſonnes d'eſprit, qu'un ſentiment bien rare & bien tendre attache l'une à l'autre.

Il n'eſt donc de lettres épiſtolaires que celles que le cœur dicte pour l'objet qui ſeul ſait les entendre.

Quand on compare le ſtyle ſimple, familier, tranquille, égal, modeſte, qui caractériſe les lettres de Cicéron, & celles de ſes amis à l'étiquette, aux formalités, au cérémonial, au néant du commerce épiſtolaire de nos jours, on regrette cette franchiſe & cette liberté qui nous frappent dans l'orateur romain, quoiqu'il écrivît dans la criſe la plus violente de la république ; on voit que Cicéron ne craignoit pas *l'amoliſſeur des cachets :* aujourd'hui le ſtyle eſt compaſſé, parce que quiconque confie une lettre aux poſtes ou aux couriers, n'eſt pas ſûr qu'elle ne ſera point lue.

Une lettre qu'on a commencée trop haut, qu'on n'a point terminée aſſez bas, dont les deux extrémités ſont marquées au coin d'une ſoumiſſion trop ſuperficielle, tout cela ſe remarque encore aujourd'hui par certaines gens qui ne ſont ni des Cicérons ni des Plines, mais qui calculent ces miſeres au poids de leur orgueil, ce qui ne les diſpenſe pas d'une vanité puérile.

Les Grands Comédiens contre les Petits.

Il faut bien que le charme des ſociétés particulieres ne ſoit plus le même, puiſque le Pariſien de toutes les claſſes s'engouffre chaque jour dans des ſalles de ſpectacles, qui ſont au nombre de neuf. Toutes ſont pleines, quelles que ſoient les pieces & les acteurs. Bien plus, c'eſt que ſouvent la foule eſt plus grande au *Roi de Cocagne* qu'au *Tartuffe*, à *Muſtapha* qu'à *Athalie*.

Les claſſes inférieures trouvent des charmes dans les repréſentations où les gens d'un goût délicat ne trouvent que l'ennui. Ce ſont les comparaiſons qui tuent toutes les jouiſſances & même le bonheur.

Quelle jouiſſance, au premier coup-d'œil, paroît devoir être plus libre, que les plaiſirs du théâtre? Quand le génie a compoſé un ouvrage dramatique, ne l'a-t-il pas donné à tous les hommes nés pour l'entendre? *Le ſoleil eſt fait pour tout le monde*, dit le proverbe populaire; il en eſt de même du génie. Eh bien, des privileges excluſifs dignes des ſiecles les plus barbares, ont rendu des ouvrages appartenants à la nation, des propriétés particulieres qui partagent les Comédiens en des eſpeces de communautés, toutes armées auſſi ridiculement les unes contre les autres, que l'étoient autrefois les marchands de vin contre les traiteurs, & les cordonniers contre les faveteiers.

On a affermé le ſel, le tabac; on a affermé de même les notes de muſique, les vers alexandrins & la proſe dramatique. En vain le génie a-t-il créé, pour la jouiſſance commune, ces beaux-

arts, que les Rois peuvent récompenſer, mais ne pouvoient pas faire naître. Voici que l'Opéra défend aux autres ſpectacles de chanter. Voici que le théâtre françois empêche qu'on ne déclame ailleurs les vers de Corneille & de Racine, dont ceux-ci avoient fait préſent à tous les hommes faits pour les rendre. L'art de chanter n'eſt pas plus libre que l'art de déclamer. L'avarice ſordide déploie un parchemin, & ce parchemin a la force d'un arrêt prohibitif. Des directeurs, mus tantôt par des motifs cupides, tantôt par d'autres plus vils encore, font ſervir l'autorité ſouveraine à défendre un troupeau de comédiens devenus leurs eſclaves ou leurs protégés, contre un autre troupeau qui leur enleveroit leur pâture.

L'Académie royale de muſique taxe tous les chanteurs; les Comédiens du Roi s'emparent de toute déclamation dans la Capitale, & voudroient accaparer celle de tout le Royaume, juſqu'à Baïonne. Fut-il jamais une tyrannie plus abſurde? Elle trouve cependant des protecteurs qui ſont les véritables ennemis des plaiſirs du public.

Si l'art étoit libre, ſi un ouvrage dramatique, quand il a reçu la ſanction du Gouvernement, c'eſt-à-dire, quand il n'offenſe ni les loix, ni les perſonnes, pouvoit ſe placer où il voudroit, le peuple, au-lieu de ces pieces informes qui déſhonorent, & ceux qui les compoſent, & ceux qui les repréſentent, nourriroit ſon eſprit d'aliments plus ſains & plus agréables. Mais quoi! celui qui fait l'art eſt eſclave! on enchaîne la plume de l'homme de génie! Il écrit pour tous les hommes, & il rencontre un Comédien qui lui dit : „ Je ſuis privilégié ". Pauvre auteur dramatique, te voilà ſubordonné! Tu écris pour faire couler des larmes univerſelles, & voilà qu'on te reſſerre dans

dans un enclos. Tu ne ſeras pas le maître de choiſir tes inſtruments. On taillera ta flûte ; on charpentera ton clavecin ; tu voulois électriſer un peuple entier, il faut que tu n'exiſtes que ſous le bon vouloir d'une poignée de Comédiens, afin que perſonne ne rapporte à l'auteur le plaiſir que chacun a ſenti : le Comédien du Roi revendique dans les petits ſpectacles telle piece qu'il veut s'approprier ; & il fut un temps, où *Préville* mutiloit à plaiſir la production deſtinée au peuple, & empêchoit qu'un peu de morale & un peu d'eſprit ne s'y gliſſaſſent.

Pourquoi ne ſuis-je pas le maître de dreſſer un théâtre comme d'ouvrir une table d'hôte ? La meilleure cuiſine ou la meilleure piece aura la préférence. Ce ridicule Opéra, ce grand monſtre dramatique interdit tout chant, & à des François ! On ne chante point ſans l'avoir payé. Le ridicule a été pouſſé plus loin : quand l'Académie royale de muſique, ne voulant pas même d'argent, contre ſa coutume, défendoit aux acteurs forains de chanter de leur goſier, ceux-ci avoient imaginé d'offrir aux ſpectateurs des rouleaux de papier où les couplets étoient gravés ; le parterre les chantoit ; & ceux qui, craignant les Comédiens du Roi, ne pouvoient parler, offroient au public de grands écritaux. Or, dites-nous, les Viſigots ont-ils jamais rien imaginé de pareil ?

D'après le goût général du public, pour ces amuſements, on pourroit les lui rendre utiles, en laiſſant à l'art dramatique ſes modifications, & en ne le gênant que dans ce qui pourroit intéreſſer la décence & la Police ? Mais les petits & miſérables intérêts préoccupent tellement les gens en place, ils ont ſi peu d'amour pour les pures & innocentes jouiſſances du peuple, qu'ils per-

mettront aux Comédiens privilegiés de tripler le prix des places, & de donner des comédies empoiſonnées, telle que *le mariage de Figaro*, tandis qu'ils interdiront aux petits ſpectacles des pieces riantes & morales, ſous prétexte qu'on ne doit entendre & payer que les Comédiens du Roi: ce que ſouhaite M. Desforges, pour plus d'une raiſon, inutile à dire.

Le Séminaire des Trente-Trois.

JÉSUS-CHRIST a paſſé trente-trois années ſur la terre; on a fondé en leur honneur trente-trois bourſes. Voilà ce qui compoſe le Séminaire des Trente-Trois.

La mere de Louis XIV, fidelle au nombre ſacré, voulut qu'on leur délivrât trente-trois livres de pain. Le Duc d'Orléans, fils du Régent, détermina ces pauvres écoliers à prendre des leçons d'hébreu. Depuis ce temps la langue hébraïque eſt en honneur dans le Séminaire des Trente-Trois, mais pour cela perſonne ne la poſſede.

Le goût de fondations pieuſes a fait inſtituer *le Sacré Cœur de Jeſus*, *le Précieux Sang*, *l'Adoration perpétuelle du Saint Sacrement*, & pluſieurs autres monaſteres dont les noms frappent beaucoup les étrangers.

Toutes les Religieuſes pſalmodient éternellement dans une langue qu'elle ne comprennent pas; ce qui doit rendre leur ennui parfait & méritoire.

L'Archevêque entendant les vêpres dans un Couvent de filles du faubourg Saint-Jacques, entendit ces mots: *Fratres, ſobri eſtote & vigilate, quia adverſarius veſter CHRISTUS...*, au-

lieu de *Diabolus*. Ces bonnes filles, quoiqu'elles ignoraſſent le latin, comprenoient bien que ce mot ſignifioit *Diable*. Un mot auſſi impur ne devant pas ſortir d'une bouche ſacrée, elles crurent convenable de ſubſtituer *Chriſtus*. Elles furent cenſurées.

L'Engaveur ſubſiſte encore.

Cela n'eſt que trop vrai ! Mais le Pariſien dit *que le feu purifie tout ;* ſoit. Je ſuis cauſe cependant qu'on a proſcrit les pigeons de pluſieurs tables d'hôtes, parce qu'ils venoient du quai de la Vallée. Cette image a fait friſſonner les imaginations délicates, mais elle appartenoit à mon tableau. Ajouterai-je que la levre de cet engaveur, piquée par les coups de bec multipliés des pigeons, devient cancéreuſe; il faut la lui couper; j'ai l'atteſtation du Chirurgien, qui prouve que ce métier, (encore public au moment où j'écris) eſt non moins dangereux que dégoûtant.

Ecrire contre les abus n'eſt donc pas toujours les réformer; on a démontré la prodigieuſe inégalité du jeu perfide nommé *Loterie royale de France*, l'énorme diſproportion qu'il y a entre les riſques & les bénéfices des actionnaires, & l'injuſtice du gain que font les agents à ce jeu frauduleux; on a peint les effets déſaſtreux qu'il doit produire en gémiſſant ſur ceux qu'il a déja produits. Qu'a-t-on gagné ? l'impitoyable égoïſme trouve réponſe à tout; on dit que pluſieurs Souverains ayant établi de pareilles loteries dans leurs Etats, on s'eſt apperçu que les François y envoyoient & y perdoient leur argent, & qu'il étoit de la politique de chercher un remede à un mal

qui peu-à-peu auroit ruiné le Royaume, enrichi ſes voiſins & ſes rivaux. Comme ſi un homme du peuple pouvoit jouer aux loteries établies hors du Royaume, avec le même acharnement qu'il joue à la *loterie royale;* il lui faudroit pour cela écrire deux fois par mois à un correſpondant. Peu d'hommes de cette claſſe ſavent écrire; il lui faudroit recourir le plus ſouvent à une main étrangere. Outre cette difficulté, qui ne manqueroit pas de le dégoûter de ce jeu, la ſomme qu'il met à chaque tirage eſt ordinairement trop modique (quoiqu'elle devienne fort conſidérable à force d'être multipliée) pour mériter la peine & les fraix d'une correſpondance hors du Royaume. Dira-t-on qu'il y auroit des agents ſecrets pour recevoir & payer? mais il n'eſt pas poſſible qu'ils ne fuſſent bientôt découverts, ſur-tout ſi leur bureau attiroit autant de monde que ceux que le Gouvernement autoriſe: moyennant quelques punitions exemplaires, on ſeroit parvenu à ôter à tous mauvais citoyens l'envie de ſe charger de pareilles commiſſions. D'ailleurs puiſqu'on a craint, avec raiſon, que les loteries étrangeres ne ruinaſſent un peu le Royaume, doit-on voir d'un œil indifférent des particuliers ſe ruiner à la *loterie royale de France?* qu'on commence par inſtruire le peuple de la fraude de ce jeu; bientôt honteux d'avoir été dupe, on le verra renoncer à la fureur d'y perdre ſon argent: mais pourquoi n'oſerai-je pas ici dire nettement la vérité? on n'a voulu voir dans l'établiſſement de ce jeu ſcandaleux, que le gain immenſe qu'il produit, ſans ſe ſoucier s'il eſt loyal, & s'il entraîne avec lui des ſuites funeſtes.

Comment un homme du peuple peut-il fournir à cet extraordinaire? Comment! par des vols

domeſtiques, des eſcroqueries, des filouteries; ou bien, s'il eſt manouvrier, en retranchant ſur la nourriture de ſa femme & de ſes enfants, ſur ſes propres beſoins; le crime eſt la reſſource de ceux qui ſe ruinent à la loterie.

C'eſt la claſſe des plus pauvres des citoyens qui m'intéreſſe; c'eſt elle qu'il faut plaindre; c'eſt ſa ruine qu'il faut prévenir, s'il eſt poſſible; en l'inſtruiſant, en lui faiſant, pour ainſi dire toucher, au doigt les ſubtilités, les fripponneries de ce jeu inique, qui abſorbe toutes ſes facultés. Les ames ſenſibles & honnêtes peuvent-elles voir ſans gémir les petits bourgeois, les pauvres artiſans, les domeſtiques des deux ſexes, des payſans même venir en foule jetter dans ce gouffre l'argent que leur produit l'induſtrie, le travail & la ſervitude, & qu'ils dérobent à leur néceſſité la plus urgente?

Et s'il falloit deſcendre à toutes les fraudes des receveurs & des employés de cette loterie, répandus dans tout le Royaume, fraudes de toute eſpece, qu'on ne ſoupçonne peut-être pas encore, il en faudroit conclure que le vœu du Gouvernement n'eſt pas même rempli; que le profit qu'il retire de cet établiſſement, quoiqu'immenſe, n'a aucune proportion avec les ſommes qu'on eſcroque à un nombre incroyable d'hommes déja pauvres, & que bien loin d'améliorer leur ſort moral, on multiplie ſous leurs pas les pieges déja tendus par l'amour des richeſſes, & leur pente naturelle à l'oiſiveté.

Si on réplique que la loterie eſt un mal néceſſaire : eh bien ! qu'on en forme une autre ſur un plan plus équitable, qui rapproche plus les lots des chances; alors bien loin d'avoir à craindre que les François ne perdent leur argent aux loteries étrangeres, la *loterie royale* offrant de

plus grands avantages, on verra les nations voisines y risquer le leur de préférence.

L'Homme de 113 *ans.*

Il est mort le 11 Juin 1786. Je lui rendois quelquefois visite, & lui avois encore parlé trois jours avant sa mort; j'avois mis ma main dans sa main desséchée, en me disant qu'il falloit douze ou quinze millions d'individus pour en rencontrer un de cet âge.

C'étoit un Savoyard, qui toute sa vie avoit exercé les plus rudes travaux, & qui, quarante ans auparavant avoit fait une chûte de cinquante-deux pieds de hauteur. Lorsque je le vis pour la derniere fois, il me sembloit devoir aller encore quelque temps; une seconde chûte de six pouces, sur un escalier, occasionna sa mort.

La Société philantropique, en allant à la recherche des octogénaires pour les soulager, a trouvé qu'il y en avoit plus qu'on n'auroit imaginé; ces octogénaires habitent dans des recoins de faubourgs où ils sont nourris comme par miracle: tel n'a pas quitté une petite chambre exhaussée depuis huit à dix ans, & il prolonge sa vie par de petits bienfaits qui lui arrivent de côté & d'autres; c'est la charité (je me plais à le répéter) qui soutient cette ville immense; la charité fait plus à elle seule que les édits du Souverain, les sentences de la Police, les arrêts du Parlement, & toutes les vertus politiques ensemble réunies: c'est ce qui est démontrable & ce qui est démontré à mes yeux par le résultat de 30 années d'observations.

O charité! viens remédier aux erreurs des puis-

ſants; aye la gloire de faire plus de bien par les lumieres de l'évangile, & ſous le regard de Dieu, que le génie ne fait de mal avec ſes vues orgueilleuſes, ſes plans irréfléchis & ſes calculs ambitieux; un nouveau bienfait de la religion ſera de fermer les petites & innombrables plaies de la politique miniſtérielle.

Conſidérations de l'or.

Le joueur s'aſſied à la table du jeu, & joue avec le Prince du Sang; on vante le ſang-froid d'un joueur qui ne piſſe point. On cite ſon immobilité comme un trait héroïque. Au milieu de ce flegme, il tire l'or : voyez ſon œil, il eſt rempli d'un feu ſombre; la fievre de l'inquiétude eſt dans ſes veines; le regard en arrêt, ſon viſage eſt calme, & ſon ame eſt bourrelée.

Que fait le jeu à Paris, s'il n'eſt pas établi publiquement? Des tripots obſcurs où des joueurs vont chercher des dupes. La Police tolere ces endroits-là, & fait payer la tolérance; mais à l'abri de cette protection les banquiers écraſent les citoyens.

Dans d'autres maiſons on joue pour payer ſon ſouper; tel mari lâche ne donne point d'autre monnoie à ſa femme que celle qu'elle retire du jeu. La corbeille eſt un tronc où l'on dépoſe ſon argent; on a ſoin de vous faire entendre que la maîtreſſe du logis n'eſt point riche, mais qu'elle reçoit fort bien ſon monde. On fait donc les fraix de la table. C'eſt une auberge, où il en coûte plus cher que dans la plus fameuſe de Paris.

Cette vilenie a gagné les grandes maiſons,

où l'on écume la bourſe des allants & venants avec des cartes qu'on ne manque jamais de propoſer, & qu'on a toujours la noble coutume de faire payer au moins cinq à ſix fois leur valeur.

M. Duſſaux a fait un gros livre contre la paſſion du jeu; c'eſt préciſément depuis l'apparition de ſon livre que l'on a vu les gageures les plus folles.

Le jeu le plus effroyable eſt en honneur; on ne ſauroit haſarder davantage, à moins qu'on ne joue ſa vie. L'exiſtence des joueurs reſſemble à celle des matelots toujours en danger de tomber du haut des mâts dans l'abyme. Le jeu donne des ſenſations profondes; voilà pourquoi on l'aime; c'eſt une de ces paſſions qu'on renforce en voulant trop la combattre : la Police doit temporiſer avec elle, ou bien en la contraignant de ſe cacher davantage, elle la forcera de ſe porter aux plus grands excès.

Le fameux Samuel Bernard, l'un des plus riches & des plus fameux financiers de l'Europe, mourut à Paris le 18 Janvier 1739, âgé de quatre-vingt-huit ans. Il étoit né dans la religion réformée, & il avoit été ancien de l'égliſe de Charenton. Il devint Comte de Coubert & Chevalier de Saint-Michel. En rendant de très-grands ſervices à la Cour dans les matieres de finances, il gagna des ſommes immenſes par ſes ſpéculations & ſes entrepriſes. On aſſure qu'il laiſſa plus de quarante millions à ſes deux fils & à la préſidente de Maiſons, ſa fille. Il eut une chapelle dans l'égliſe des Petits-Peres de la place des Victoires. Son convoi funebre égala celui d'un Prince par ſa magnificence & par la ſuite nombreuſe & diſtinguée qui l'accompagnoit. Le Mar-

quis de Mirepoix, Ambaſſadeur à Vienne, qui avoit épouſé en premiere noces une des petites-filles de M. Bernard, étoit en grand manteau de deuil. Le Cardinal de Fleury, premier Miniſtre, écrivit la lettre ſuivante aux deux fils de ce fameux partiſan.

Quoique l'on dût s'attendre, Meſſieurs, *à la perte que vous venez de faire, je ne laiſſe pas d'en être fort touché, & de partager bien ſincérement votre douleur. Vous connoiſſez l'eſtime particuliere que je faiſois de M. Bernard votre pere, & la juſtice que je lui ai toujours rendue auprès du Roi ſur ſon attachement pour l'Etat. Je ne puis que vous exhorter à honorer ſa mémoire par les mêmes ſentiments. Vous ne pouvez en donner une meilleure marque qu'en ſuivant ſon exemple, & en conſervant entre vous la plus parfaite union. Je ſerai fort aiſe d'avoir des occaſions de vous témoigner l'intérêt que je prends en tout ce qui regarde ſa famille, & à vous donner des preuves*, Meſſieurs, *de la conſidération particuliere que je conſerve pour tous ceux qui la compoſent.*

Voyez la *conſidération* que l'or donne, puiſqu'un premier Miniſtre a fait une pareille lettre.

Samuel Bernard étoit né plaiſant, & il a conſervé ce caractere juſqu'à la mort : comme il étoit expirant, feu Languet, le Curé de Saint-Sulpice, vint pour l'exhorter, & comme il ne perdoit jamais de vue la conſtruction de ſon temple, il ſollicitoit le moribond pour qu'il contribuât aux travaux de ſon égliſe : *Car* (diſoit-il) *que ne mérite-t-on pas, lorſqu'on peut*

participer à l'édification du temple du Seigneur ? Samuel Bernard tournant à peine la tête du côté du Curé, lui dit : *Cachez vos cartes*, Monsieur, *je vois tout votre jeu.*

Ce même Curé mit une constance incroyable dans le bâtiment de cette église, il en poursuivit l'exécution avec une sorte d'opiniâtreté; il faisoit donc argent de tout, & prenoit à toutes mains. Allant rendre ses devoirs à l'Archevêque de Paris, lorsqu'il prit possession de son Archevêché, il fut étonné qu'on l'avoit accusé de faire commerce, ce que le Prélat lui reprochoit en termes très-vifs. Le Curé s'en défendoit. Mais ne vendez-vous pas de la glace, lui dit l'Archevêque ? Eh! Monseigneur, tous les ouvriers que j'emploie au bâtiment de mon église n'y peuvent travailler dans les temps de gelée; pour les faire vivre, je les emploie à casser, à serrer de la glace que je vends à la vérité pour les faire subsister dans des temps rudes. — Oh! dit le Prélat, je n'entendois pas cela ainsi; & la vendez-vous beaucoup ? — Pas tant que je ferois, Monseigneur, si les Jansénistes n'avoient pas fait courir le bruit que ma glace étoit chaude.

Temps froid, Comete.

Le temps le plus froid de l'année, à Paris, est du 15 Décembre au 5 Février, & la plus grande chaleur est en général du 13 Juillet au 7 Août. Les automnes sont incomparablement plus beaux que les printemps, qui ne sont plus que des hyvers prolongés.

L'hyver de 1784 avoit changé la face de Paris, en transformant les rues en lacs. La multitude

des neiges & des glaces & leur fonte, formoient des flaques d'eau où l'on ne pouvoit plus marcher. Le cheval qui tomboit ſe noyoit; il falloit eſcalader des monticules neigeux & gliſſants le long des boutiques; ce rude hyver avoit donné une phyſionomie nouvelle à la ville. Les équipages ne pouvoient plus avancer, & la Police n'avoit pas aſſez de travailleurs; mille malédictions étoient données à ſon chef, comme s'il eût été en ſon pouvoir de changer les ſaiſons, & de déblayer une ville entiere.

Des mendiants nouveaux ſolliciterent la pitié; le cœur de l'avare fut ému. Jamais la charité ne fut plus active; elle naît des grandes calamités.

Au coin de la rue du Coq Saint-Honoré, on éleva une pyramide de neige en l'honneur de Louis XVI, qui, pendant les rigueurs de cet hyver, avoit diſtribué des ſecours au peuple. On y attacha pluſieurs inſcriptions, qui n'avoient point la touche académique : c'eût été les gâter que de les purger de leurs fautes. Le peuple a donc une voix pour manifeſter ſa reconnoiſſance, ainſi qu'il en a une pour exprimer ſes pertes & ſes chagrins; mais celle-ci eſt malheureuſement étouffée, ou plutôt mal traduite à la Cour.

La pyramide de neige atteſte la ſenſibilité du Pariſien, & que rien de ce qu'on fait vraiment pour lui n'eſt perdu dans ſa mémoire.

Cet obéliſque unique dans l'hiſtoire étoit chargé de vers, de proſe françoiſe & de proſe latine : il parloit éloquemment. Que ne ſubſiſte-t-il un obéliſque où il ſoit permis au peuple d'attacher ſa penſée? les idées ſaines y tueroient bien vîte les idées fauſſes; on y liroit d'admirables vérités;

l'opinion publique ſe fondroit dans une ſeule expreſſion, le patriotiſme auroit ſon accent dans un hémiſtiche; car il ne faut qu'un mot dit à propos pour éclairer tout-à-la-fois les peuples & les Rois. O ! ſainte vérité, n'es-tu pas l'oppoſé du menſonge ! tu es, & rien ne peut t'anéantir !

Les frayeurs de l'approche d'une comete ſe ſont renouvellées en 1788. On ne parloit rien moins, dans quelques ſociétés, que de la deſtruction totale de ce monde. Alors ceux qui ſont les érudits auprès des femmes & à ſi bon marché, ſoutenoient que les cometes, en ſuivant certaines routes ou en faiſant certain mouvement, pouvoient déranger notre ſyſtême planétaire. Ils rappelloient l'hypotheſe de Whiſton ſur la comete de 1680, qu'il prétendoit avoir cauſé le déluge, 2926 ans avant l'ere vulgaire, & être la même qui parut du temps de Typhon, & dont Pline fait mention; alors l'effroi ſe répandoit ſur les beaux viſages, & l'on finiſſoit par les convaincre que ſi la terre devoit être incendiée & vitrifiée, il falloit jouir du moment préſent, & boire d'un trait les délices de la vie.

Comment peut-on concilier les diſparates qu'offre une même ville ? Ici la raiſon mâle, là la peur crédule; ne doit-on pas être étonné de ces ſortes de terreurs qui ſe renouvellent? Ces pronoſtiques ridicules n'en frappent pas moins les eſprits. Avons-nous droit de nous moquer de nos ancêtres? nos deſcendants ne riront-ils pas de nous, lorſqu'ils apprendront qu'une brochure de M. de la lande a mis le déſordre dans toutes les têtes, & qu'un peuple entier a cité le nom d'un aſtronome ſans avoir une idée nette de

l'aſtronomie; car c'étoit le même qui avoit proſcrit ces terreurs inſenſées, en démontrant qu'il faut tant de circonſtances concourantes & réunies enſemble pour qu'une comete ſoit à portée d'opérer tout le mal qui peut réſulter de ces approches, que c'eſt une contingence fort éloignée & purement hypothétique, qui ne peut entrer dans l'ordre moral de l'eſpérance & des craintes.

On attend pour 1790 une des deux cometes qui parurent en 1532 & en 1661. Les cometes ſont des planetes aſſervies à des loix fixes, ce qu'on ne ſavoit pas il y a cent cinquante ans.

Le petit peuple lit l'*Almanach de Liege*. Il vous ſoutient que ſes prédictions le plus ſouvent s'accompliſſent.

Dialogue entre un Duc & un Comte.

LE DUC.

Nous ne ſommes pas élevés au-deſſus des autres pour rien; il faut bien leur faire ſentir qu'ils ſont au-deſſous de nous.

LE COMTE.

A quoi nous ſerviroit notre élévation, ſi elle ne nous aidoit à humilier un peu ceux qui nous regardent?

LE DUC.

Si la fortune nous a fait grands, c'eſt ſans doute parce qu'elle a jugé que nous avions une ame faite pour notre rang.

LE COMTE.

Ceux qui ſont au-deſſous de nous ne ſont ré-

duits à leur ſituation, que parce que la fortune ne les a pas jugés dignes d'être élevés.

LE DUC.

Eſt-ce que ce prétendu mérite perſonnel a quelque valeur? Il ne peut rien par lui-même; il rampe ſi on ne lui tend la main. Se faire craindre & reſpecter, voilà ce qu'il faut, & rien de plus.

LE COMTE.

Voyez tous ces beaux raiſonneurs, ſi audacieux d'un côté, ſi ſoumis de l'autre; ils ſollicitent un regard; heureux quand ils l'obtiennent.

LE DUC.

Si vous les écoutez, ils n'ont que du mépris pour nos titres, & en même-temps ils nous reſpectent.

LE COMTE.

C'eſt un hommage forcé, mais qu'importe; ils ont de la vénération pour la grandeur d'opulence: & pourquoi trouvent-ils mauvais que nous en tirions parti?

LE DUC.

Ils ſont chagrins de ne la pas poſſéder eux-mêmes.

LE COMTE.

Ils veulent ſe dédommager de leur abnégation en faiſant ſonner quelques mots hautains, quelques raiſonnements philoſophiques; mais en proférant de telles paroles, c'eſt le moyen de demeurer toujours bien bas.

LE DUC.

Perſonne, je crois, ne les écoute; leurs diſcours ne ſont qu'un objet d'amuſement.

LE COMTE.

Tout au plus. Pauvres gens! Qu'ils connoiſſent peu le monde! Tout s'y peſe d'après des poids réels. Toutes ces idées de cabinet montent comme la fumée & s'exhalent de même.

LE DUC.

Il ſuffit d'être grand Seigneur; ce titre renferme tout, juſqu'à la qualité d'honnête homme. Du moins l'éclat éblouiſſant que la grandeur porte avec elle fait qu'on n'examine pas ſcrupuleuſement nos actions, comme on fait celles du vulgaire.

LE COMTE.

Il y a toujours de la probité dans la grandeur: il ſuffit d'en montrer des parcelles pour que le vulgaire ſoit plus que content.

LE DUC.

Qu'importe le prononcé du public à cet égard; qu'il diſe ce qu'il voudra. Où ſa voix retentit-elle? dans ces demeures obſcures que nous n'appercevons ſeulement pas.

LE COMTE.

Nous avons un autre horiſon, laiſſons ce peuple ſublunaire.

LE DUC.

Oui, nous avons la force en main, & tous ces parleurs nous craindront toujours plus que nous ne les craignons.

LE COMTE.

Il faut que cela ſoit toujours ainſi pour le bon ordre.

⁂

Maquignon.

L'ÉTYMOLOGIE de ce mot reſſemble parfaitement à celui de proxénete, parce que telles gens trompent par leur babil, & livrent une marchandiſe équivoque. Un maquignon eſt toujours cauteleux. Il faut être ſur ſes gardes, & le croire d'autant moins qu'il parle davantage.

Les jeunes gens ont la fureur des chevaux, & depuis quelque temps on quitte pour eux les filles d'Opéra. Ces jeunes gens vous parlent avec gravité des rares qualités de leurs juments, de l'éducation qu'ils leur donnent, de tous les caprices qu'ils ont remarqués en elles, & qu'ils ont corrigés avec un mêlange de ſévérité & de douceur le long des boulevards.

Les courtiſannes ſe reſſentent de cet abandon; les jeunes gens les promenent moins, & promenent davantage leurs chevaux : tous ont le coſtume d'écuyers, & le gardent juſqu'au ſoir; ils ont un air gauche quand il faut qu'ils s'habillent. Nos promenades voient moins de courtiſannes étaler leur conquête libidineuſe, & ſe parer d'un faſte luxurieux.

Un jeune homme aimoit à la fureur les courtiſannes & les chevaux; il dépenſoit également pour les filles & pour les juments. Un jour, preſſé de s'expliquer ſur ce qu'il aimoit le mieux, cette ſinguliere naïveté lui échappa : *J'aime mieux les filles, mais j'eſtime plus les chevaux.*

On dreſſe les chevaux tellement pour la parade, qu'on les élevera bientôt pour la danſe. Les Sybarites

Sybarites furent les premiers qui dreſſerent les chevaux à cet exercice, & avec tant de ſuccès, que Pline aſſure que toute leur cavalerie avoit des chevaux ainſi dreſſés.

Athénée a remarqué, après Ariſtote, que les Crotoniates, qui leur faiſoient la guerre, s'en étant apperçus, firent ſecretement apprendre à leurs trompettes les airs des ballets qu'on faiſoit danſer à ces chevaux, & que les ayant fait ſonner quand la cavalerie des Sybarites parut, leurs chevaux, au-lieu de ſuivre pour le combat les évolutions de la bataille, ſe mirent tous à danſer, ce qui leur fit perdre la victoire.

Les modes Françoiſes ſont les enfants des graces naturelles. Voyez un Suiſſe monté à cheval; il eſt jeune, il eſt bien fait; eh bien! il n'apportera jamais dans ſon air la grace, le maintien, la facilité, qui diſtinguent le François : toutes les modes qu'enfante la Capitale ſont preſque toujours repréſentatives du goût & de l'élégance, parce qu'elles ne ſe repréſentent en public qu'après avoir reçu une ſorte d'examen; elles ne ſont ſanctionnées, que d'après le ſuffrage de pluſieurs perſonnes de goût; mais quelquefois l'agréable maintien de telle femme, fait paſſer une mode qui, huit jours après, ne ſéduit déja plus ſur le corps d'une autre. C'eſt une étrangere.

Donc la grace fait la mode, & voilà ce que les Provinciales, les Allemandes & les Suiſſeſſes ne ſavent point reconnoître; elles ne ſavent point aſſortir l'habit à la taille, & de-là la diſcordance qui ſaiſit l'œil connoiſſeur.

Depuis qu'on a vu dans les ſpectacles publics le garçon tailleur montant à cheval & pourſuivi par le courſier généreux, indigné de ſa gauche-

rie, on a mis plus de ſoin dans l'habit que l'on porte prêt à monter à cheval; l'accoutrement eſt analogue à la victoire que l'homme remporte ſur le cheval, point d'ornement, la plus grande ſimplicité; le harnachement du cheval ſe reſſent de cette heureuſe métamorphoſe. Autrefois on treſſoit ſes crins avec un ruban rouge ou bleu, & ce qui joignoit la barbarie au ridicule, on coupoit ſa belle queue, &, ce qui eſt hideux à penſer, le bout des oreilles. Aujourd'hui plus de fontanges ſur le col; la tête du courſier conſerve ſa fierté quand il la balance; on voit flotter les longs crins vagabonds, qui font ſon orgueil; rien n'empêche la queue longue & touffue de ſillonner la plaine; & ce bel animal peut marquer tous ſes ſentiments dans le mouvement de ſes oreilles. Voilà comme la mode a défendu tout ce qui pouvoit difformer le noble compagnon de l'homme; il reſſemble dans ſa liberté au maître qu'il porte: à Paris, le cavalier domine le cheval, & ſans cette grace, gare l'air d'écurie.

L'élégant de nos jours differe tellement du petit-maître qui régnoit il y a quarante ans, que s'ils pouvoient ſe rencontrer, ils ſe croiroient tous deux d'un pays anti-pode. Notre élégant n'eſt plus un Adonis pomponné, muſqué, efféminé; il paſſe la matinée dans les rues, botté & fourré, tenant un fouet, roſſant ſon Jocquey pour n'avoir pas rempli ce qu'il n'avoit point ordonné, montant dans un cabriolet, jurant & peſtant contre tout le monde & ſans colere, parce qu'il eſt du bon ton de ſe fâcher ſans ſujet; écraſant tout ce qui ſe rencontre ſur ſon paſſage; & le ſoir réformant la police, allant par-tout, n'entrant nulle part, apprenant tout & ne ſachant rien; il eſt à la vérité toujours mauvais railleur

comme tous ſes devanciers, mais ſon orgueil eſt moins prononcé & plus ſupportable ; il y a même quelques inſtants où l'on peut raiſonner avec lui.

Enfants abandonnés.

Six à ſept mille enfants abandonnés année commune, par leurs parents, & jettés à l'*hôpital des Enfants-trouvés*, tandis que le reſte de la population ne va pas à plus de quatorze ou quinze mille. Quelle image plus terrible & plus frappante de la miſere du peuple & de la dégradation de l'eſpece !

Au bout de dix à douze années, que reſte-t-il de ces ſix à ſept mille enfants ? frémiſſez ! cent quatre-vingts tout au plus ! on n'exagere point ici ; c'eſt d'après des renſeignements ſûrs qu'on eſt en état d'affirmer que la mort (dirai-je pitoyable ou impitoyable) moiſſonne ce nombre d'enfants abandonnés. C'eſt le haſard qui leur donne telle mammelle pleine ou deſſéchée ; & le plus ſouvent deux s'y attachent.

Six mille enfants trouvés auxquels le Gouvernement doit donner des nourrices ; que cet aſpect eſt affligeant ! que ces chiffres muets & terribles diſent de choſes !

On délivre enſuite des *priſonniers pour mois de nourrices :* ce ſont des peres qui ne peuvent payer le lait qu'a ſucé leur enfant ; l'enfant au maillot fait enfermer ſon pere robuſte ; un pere empriſonné pour le lait que ſuce ſon fils, & que ſa mere lui a refuſé ou n'a pu lui donner ! O Lycurgue ! ô Solon ! inſtitutions modernes, êtes-vous des fantômes ou des réalités ?

Et ce mot *Gouvernement* a-t-il véritablement un ſens?

Cette claſſe d'indigents eſt inépuiſable à Paris: en 1786, on en a délivré ſept cents cinquante-cinq des deniers de charité. On mene en proceſſion les *priſonniers délivrés pour mois de nourrices.* Mais doit-on approuver ces proceſſions où l'on fait montre des pauvres qu'on vient de délivrer? Eſt-il à propos de faire intervenir ainſi la religion, pour humilier la pauvre humanité? La main droite doit dérober à la gauche le bien qu'elle vient de faire; pourquoi donc traîner la miſere proceſſionnellement, & expoſer à tous les regards ces malheureux peres, qui n'ont pas eu le pouvoir de payer la nourriture de leurs enfants? Ils s'enveloppent la tête du morceau de drap qu'on leur a donné; ſans doute on a imâginé ce bel expédient pour exciter les aumônes; mais ne ſeroit-il pas bien plus humain, plus décent, plus religieux, de ſubſtituer de jeunes enfants au même nombre que celui des priſonniers? Je ne verrois plus le front humilié de ces malheureux peres, qui, le cierge à la main, ſemblent faire amende honorable de ce qu'il y a en effet de plus révoltant parmi nous, *la pauvreté.*

Cependant la valetaille, couverte de ſa livrée dorée, armée de gros flambeaux que les riches ont entourés de leurs écuſſons, offrant des viſages lourds & bien nourris, accompagne ces priſonniers; on ne les mets pas en priſon pour mois de nourrices, eux! Puis les hauts bonnets des grenadiers, avec leurs fuſils & leurs baïonnettes, ſont encore là, tandis que les encenſoirs d'argent ſautent trois fois en l'air avec les feuilles de roſes. Quelques Evêques en robe violette ſui-

vent & contraſtent avec le gros drap dont ces priſonniers ſont affublés. C'eſt une choſe agréable qu'une proceſſion bien ordonnée, la joie en brille dans les yeux du Curé. Mais pourquoi placer ces peres de famille, ces hommes infortunés, ces habitants de la campagne, au milieu de ce cortege brillant ?

Le Bureau des Recommandareſſes, pour les enfants en nourrice, eſt, à la lettre, un marché de lait humain : là, une multitude de femmes viennent vendre leurs mammelles. Jamais le pouvoir & le beſoin d'argent n'étalent mieux leur fatal deſpotiſme que dans ce local, où l'on voit accourir tant de femmes le ſein gonflé de lait, cherchant des enfants qu'elles ne connoiſſent pas.

Qu'il eſt triſte de voir le plus vil intérêt étouffer le ſentiment le plus fort, le plus actif, l'amour maternel. Une femme rejetter ſon propre fils pour y ſubſtituer un étranger, pleurer de pitié ſur celui qu'elle éloigne, vendre le ſuc de ſes mammelles, & acheter à un moindre prix le lait d'une mammelle étrangere pour l'enfant qu'elle a porté neuf mois dans ſes entrailles!

Ce trafic, avoué, reçu, protégé, annonce un peuple livré à une prodigieuſe miſere, forcé d'être inhumain, pour ſubſiſter ou pour payer l'impôt ; & qui ne peut écouter le cri de la tendreſſe maternelle, parce que le cri du beſoin retentit d'une maniere plus impérieuſe.

O fondements ruineux de nos ſociétés politiques! Combïen vous épouvantez l'œil qui vous ſonde & vous meſure! que bâtir ſur de tels faits ?

Hôtel de Bretonvilliers.

On ne ſauroit paſſer devant cet hôtel ſans un petit friſſonnement, car c'eſt-là que les Fermiers-généraux ont placé leur antre. Là ils étudient l'art de donner au preſſoir du ſang du peuple une force plus comprimante. Là tous les projets qui peuvent charger les peuples ſont bien accueillis. Un extendeur devient pour ces cyclopes un grand homme que l'on cite & que l'on récompenſe. Là enfin ſont *les bureaux des Aydes pour les entrées de Paris & du Plat-Pays.* C'eſt auſſi là ſans doute que les Fermiers-généraux ont approuvé le plan de cette muraille, monument ſcandaleux, car des palais érigés pour les Commis du Fiſc, quel emploi pour l'architecture! Jamais les Viſigots n'ont rien imaginé de plus monſtrueux. L'impôt déja ſi inſolent, a bâti avec orgueil des édifices plus inſolents encore. Les ſoldats d'Attila ravageant le pays, offrent une image moins révoltante que la plume de ces Commis, qui, retranchés derriere des colonnes corinthiennes, tendent des mains avilies pleines des contributions & des larmes du peuple.

Cette muraille s'allonge, ſe développe, & dans ſa faſtueuſe inutilité, va ceindre outrageuſement la ville entiere; & les quatre hôpitaux, jugés ſi néceſſaires, ne figurent encore que ſur le papier! La charité bienfaiſante avoit offert plus de deux millions, & on la refroidit en ne donnant pas au public la joie de voir quelques pierres s'élever ſur le ſol que le regard des Anges auroit careſſé du haut des cieux!

J'ai remarqué dans ces bureaux d'oppreſſion un tableau repréſentant la *charité*, non loin la *continence de Scipion*; eſt-ce une ironie; eſt-ce une inſulte? La charité au milieu du bureau des Aides!

Le Directeur-général des Aides & entrées de Paris ne manque point de ſortir fréquemment de la ville pour voir s'il ſera fouillé exactement; il s'amuſe à paſſer de la contrebande, puis mande les commis, leur prouve leur invigilance ou leur mal-adreſſe, & les caſſe ſans miſéricorde; or, en créant dans ſa Minerve des plans extendeurs, il imagine en même-temps l'inverſe, c'eſt-à-dire, toutes les ruſes que peut inventer le deſir ou le beſoin de frauder les droits; il voudroit que le Pape mit au rang des péchés capitaux la contrebande, & qu'il indiquât à tous les Confeſſeurs le refus d'abſolution pour ce délit énorme. Il va au-devant des inventions ennemies de la Ferme, afin qu'elles paroiſſent uſées: il eût été le plus ſubtil contrebandier, s'il n'avoit pas été Directeur; c'eſt lui qui a imaginé les tetons de fer blanc de la prétendue nourrice qu'on a emplis d'eau-de-vie, les jambes cilindriques du goûteux, recelant la contrebande; l'arbre creuſé; la pierre de taille vuide. D'après ces imaginations, on n'oſe plus les employer, & les commis tâtent les jambes, les tetons, & ne s'arrêtent point à l'écorce. Enfin, c'eſt un chef de cette eſpece qui a fait écrire ces petites brochures, où l'on prouve qu'il n'y a rien de ſi doux & de ſi déſintéreſſé que la Ferme générale, & que Fréderic ayant appellé dans ſes Etats des commis dreſſés à l'école des Fermes, c'étoit un hommage rendu à la beauté & à la grandeur de ce régime financier.

On vient de saisir *deux cents pieds de tuyaux de fer blanc*, à l'aide desquels un marchand de vin passoit invisiblement la liqueur vermeille sous les barrieres & jusques dans ses tonneaux. Quel triomphe pour la Ferme! Elle l'a rendu public par trois mille affiches qui annonçoient la confiscation des *tuyaux de fer blanc*, & l'amende de six mille livres; les commis réjouissent leurs regards en la lisant & en la commentant; ils semblent l'indiquer du doigt & de l'œil à tous les passants.

Eh! on en est venu aujourd'hui jusqu'à absoudre les traitants; on les plaint; on les justifie. *Les pauvres gens*, (dit-on) *ils ne gagnent que la moitié de ce qu'ils gagnoient.* Mais ce qui est de plus étonnant que ce discours, c'est qu'ils sont parvenus, je ne sais comment, à répandre ces idées parmi le peuple.

Darigran.

C'est le nom d'un Avocat que j'ai connu, chéri & respecté. Il avoit été commis aux Fermes; il connoissoit tous les moyens occultes dont les Fermiers se servent pour extorquer l'argent du pauvre peuple, ainsi que leurs sourdes oppressions, leurs iniquités, & les juges pervers qu'ils soudoyent; il poursuivoit dans les ténebres leurs manœuvres odieuses & voilées, il faisoit triompher l'indigent du crédit du fisc : c'étoit enfin l'épouvante du tapis-vert. La mort a délivré la ferme de ce vertueux ennemi, toujours incorruptible, toujours ardent à défendre la cause des opprimés, & qui avoit le secret

d'attaquer avec ſuccès une corporation avide & funeſte.

Non, il n'eſt plus permis d'être commis aux douanes, ni cenſeur royal.

On imprime tant de choſes; ne devroit-on pas avoir aux portes une pancarte, qui déterminât le prix fixe des entrées, il devient arbitraire; les Fermiers-généraux mandent les Receveurs & leur diſent : *Telle barriere ne rend pas, ſerrez.* C'eſt le mot ſacramentel; alors les Receveurs *ſerrent.* O Darigran! quand reparoîtras-tu? Mais tu revis dans Forjonel; il a ton courage & tes vertus; qu'il enflamme tous ſes confreres du feu patriotique qui l'anime!

La petite Fête-Dieu.

C'EST l'octave du jour ſolemnel; c'eſt une ſeconde proceſſion toute auſſi magnifique que la premiere. Quelquefois il a plu le jour ſolemnel; la proceſſion n'a pas pu ſortir, ou elle a été mouillée; quel revers pour la paroiſſe! Mais l'accident n'eſt pas irréparable; la proceſſion prend ſa revanche huit jours après, & la chance eſt plus heureuſe. Tous les Prêtres ſont radieux; l'encens, les fleurs, la muſique les accompagnent. Le peuple admire la belle ordonnance ſous un ciel ſans pluie, & ſe proſterne ſur un pavé ſec.

Ce jour a une double phyſionomie; le matin, c'eſt une fête; les maiſons ſont tapiſſées, la ville eſt ornée; mais dès que la proceſſion eſt paſſée, les échelles ſe dreſſent, les tapiſſeries tombent, les repoſoirs ſe décompoſent, les boutiques s'ouvrent; la foule travaillante ſe meut; les pyrami-

des de ſavon de l'épicier, l'étau du fourbiſſeur, la forge du ſerrurier, l'eſcabelle du cordonnier, le mortier & les viperes du pharmacien ſe montrent à travers un reſte de décoration : dans une demi-heure la ville a totalement changé de face. On apperçoit encore de loin le dais, & les boutiquiers ont repris leurs fonctions.

C'eſt un jour hermaphrodite, car on ne ſait s'il appartient à la pompe du culte ou à l'avidité du commerce ; c'eſt un mêlange du ſacré, du profane. On emporte précipitamment les tableaux & les ſtatues des ſaints pour faire place aux pompons du luxe. L'air mondain chaſſe les veſtiges ſacrés ; le tumulte du négoce ſuccede à l'ordre paiſible & religieux. Sans les fleurs dont le pavé eſt parſemé encore, & qui atteſtent le paſſage du Saint des Saints, on ne ſoupçonneroit pas que les Prêtres, une demi-heure auparavant, promenoient le Dieu inviſible & préſent au milieu d'un peuple agenouillé.

Le Dimanche ſuivant, c'eſt encore une proceſſion dans le fauxbourg Saint-Laurent : on l'appelle le *grand Pardon.* Elle eſt vraiment remarquable, en ce qu'elle eſt plus nombreuſe que toute autre, & plus longue que le long fauxbourg qu'elle parcourt.

La Paroiſſe Saint-Laurent a emprunté ce jourlà les encenſoirs de toutes les autres Paroiſſes, & des chaſubles de toute couleur. Deux cents jardiniers en cheveux ronds ſont transformés en Prêtres, & portent l'habit ſacerdotal. Deux repoſoirs qui rivaliſent repréſentent l'un un chapitre de l'ancien teſtament, & l'autre du nouveau. Toutes les couronnes de Flore ſont ſuſpendues dans les airs. Des enfants nuds, gras & dodus, ſont autant de petits ſaints Jean, & l'agneau vi-

vant les ſuit mené avec un ruban couleur de roſe ou bleu. Dans cet état d'innocence & de nudité, quelquefois ces enfants ont donné aux petites filles du quartier la premiere information ſur la différence des ſexes. Des Magdelaines de huit à dix ans pleurent les péchés qu'elles commettront un jour, & de groſſes ſervantes vraiment péchereſſes les tiennent par la main : ce ſeroit bien à celles-ci de pleurer. Une multitude de vierges âgées de quatre à cinq ans allongent la proceſſion.

Les filles du *Sacré Cœur de Jeſus* marchent poſément, mettant leur gloire à ne point regarder à côté d'elles les curieux preſſés qui les regardent avidement.

Les bannieres de différentes confréries offrent leur Saint, Martyr ou Confeſſeur; les uns, relevés en boſſes d'or, & les autres en argent. Celui qui porte la banniere marche ſur une ligne droite; il peut s'arrêter, mais il ne rétrograde point.

Cent cinquante thuriféraires font jaillir l'encenſoir qui monte & retombe en cadence. Le grouppe ſe deſſine ſous toutes les formes, & le jet varie dans les airs les figures argentées & fumantes, les roſes pleuvent. Une muſique bruyante & militaire annonce l'approche du dais, ſous lequel l'Hoſtie eſt placée, & que les Notables environnent reſpectueuſement, heureux de tenir le cordon qui touche au Sanctuaire ambulant. La foule preſſée & en extaſe ſe courbe ne pouvant s'agenouiller. Quarante Suiſſes robuſtes croiſant leur hallebarde ont peine à retenir le flot du peuple, qui ſe précipite pour être plus près du *Soleil* orné de riches pierreries : ces Suiſſes ne marchent pas, ils ſont pouſſés par le peuple,

& ils n'ont plus qu'à lever la jambe pour avancer; c'eſt un rempart vivant & tout en ſueur qui contient l'enthouſiaſme religieux.

Cependant le corps diplomatique, rangé ſur les balcons de l'Ambaſſadeur de Veniſe, voit défiler la proceſſion. Les repréſentants des Souverains Proteſtants s'inclinent ou fléchiſſent le genou, à l'exemple de l'Ambaſſadeur du Roi Très-Catholique. Quel triomphe pour le catholiciſme! c'eſt l'Europe entiere qui ſe proſterne devant le bon Dieu de Saint-Laurent.

Tout le Corps diplomatique raſſemblé ſur ce balcon, & témoin reſpectueux d'une proceſſion, eſt une choſe que j'ai vue, & que je n'ai pas dû paſſer ſous ſilence. Et qu'on diſe que la Religion n'eſt pas triomphante, tandis que deux cents mille hommes accourent à ce pieux ſpectacle, & que les politiques de toutes les Cours ſouveraines s'inclinent devant le paſſage du dais. Non! la Religion n'a pas ſouffert de toutes les attaques qui lui ont été portées par les incrédules. Entrez dans les égliſes, elles ſont pleines! Viſitez les confeſſionnaux, ils ſont remplis! Trois mille Meſſes ſe diſent par jour! pas un repoſoir n'a perdu une fleur depuis quarante ans! Aucun coup d'encenſoir ne s'eſt abaiſſé d'une ligne! Tous les cris des incrédules ne ſont que des murmures impuiſſants & perdus!

L'œil fixé ſur le balcon de l'Ambaſſadeur de Veniſe, je me diſois: Les voilà, les politiques de l'Europe! Ils ont vu paſſer la proceſſion, & ils ne douteront point de ſa réalité. Remarquons en paſſant que le Corps diplomatique, quoique d'ailleurs très-inſtruit & très-reſpectable, jargonne le François, & que chacun lui donne l'accent de ſon pays. Ne pouvant pas viſiter tous les

Souverains de l'Europe, j'ai du moins vu leurs repréſentants. Ce balcon n'étoit point la tour de Babel ; la confuſion des langues n'y régnoit pas ; mais on pouvoit néanmoins entendre toutes les modulations étrangeres que les Agents de la politique Européenne impriment à la langue Françoiſe.

De la petite Bourgeoiſie.

Je veux parler ici de la derniere claſſe qui touche à ce qu'on appelle le petit peuple, lequel ſe fond enſuite dans la populace. Le petit bourgeois de cette claſſe garde encore dans ſon armoire le caſſis qu'il appelle un remede univerſel ; on a beau lui dire que cette boiſſon eſt dangereuſe, il en uſe parce que ſon grand-pere en a uſé ; quand il a la fievre, il prend du bouillon de viande très-fort, & il s'obſtine à croire que ce régime eſt ſalutaire, tandis qu'il eſt nuiſible. Il fait apprendre à ſes enfants, la verge à la main, l'Evangile du jour. Il ne deſireroit rien tant au monde que de devenir le marguillier de ſa paroiſſe ; mais, c'eſt aux bourgeois marchands de draps qu'appartient tant d'honneur.

Les filles du petit bourgeois vivent moins que les autres ſous le regard de leur mere : elles ont des prétextes perpétuels pour mettre leur mantelet & ſortir de la maiſon ; elles ſont réputées ſages, tant qu'elles ne ſont point enceintes ; mais quand leur groſſeſſe ſe déclare, elles quittent la maiſon paternelle, & les voilà ſix mois après filles du monde. Leur frere s'engage un beau matin, il déſerte au bout de dix-huit mois,

& l'on n'en entend plus parler. Il n'y a plus que cette petite bourgeoiſie qui fourniſſe des ſoldats volontaires; autrefois les fils de bons bourgeois ſe faiſoient un point d'honneur de ſervir quelque temps; aujourd'hui ce ſervice n'a plus rien d'attrayant, & n'eſt plus regardé que comme la reſſource du libertinage, & une vente honteuſe de ſa perſonne.

Tous les hommes méchants ont peut-être commencé par être des enfants miſérables. L'indigence de cette claſſe ne permet pas aux parents de faire du bien à leurs enfants : ceux-ci ſont donc plus mauvais ſujets que dans la claſſe du petit peuple, parce qu'ils n'ont pas pour reſſource les métiers, qui donnent un pain journalier.

On diſtingue une fille de la derniere bourgeoiſie à *ſes rentraitures* : c'eſt un raccommodage de linge qui ſubſtitue à un trou un treillage qui reſſemble aux toiles des arraignées. Ces pauvres filles ont donc leur fichu plein de *rentraitures*.

Le petit bourgeois, moins ſenſible que l'homme du peuple, careſſe à peine ſes enfants. Quand ils ſont un peu grands, il les oublie, ſonge à amaſſer un petit pécule; il croit avoir tout fait pour les ſiens, quand il leur a fait faire leur premiere Communion, c'eſt pour eux l'éducation complete.

La premiere Communion des enfants ſera longtemps, pour le petit bourgeois, le couronnement & le *nec plus ultrà* de l'inſtruction. Les filles déja nubiles vont au catéchiſme, & comme ce jour ſolemnel ſera pour elles une occaſion de parure, qu'elles ſe montreront publiquement avec tous leurs avantages naiſſants, elles s'en

inquietent plus que les garçons. Les Prêtres conduiſent ces phalanges de jeunes beautés, qui bientôt vont leur échapper; elles portent encore ſur leur front les traits de l'innocence, mais un monde corrupteur va les réclamer; l'exemple, la ſéduction, la pauvreté, tout multipliera les dangers autour d'elles, & l'année de la premiere Communion n'eſt que trop ſouvent, hélas! le terme de leur ſageſſe; il eſt intéreſſant de les voir encore dans cet état de pureté, lorſqu'elles accompliſſent les actes de la Religion & ceux de la charité, ſoit en recevant à genoux l'Hoſtie ſainte, ſoit en délivrant des priſonniers, ſoit en renouvellant aux fonts de baptême des promeſſes qu'elles croient ſincérement pouvoir tenir. Il y a plus de péril pour elles que pour les filles d'une claſſe plus relevée; déja des ſéducteurs opulents & libertins viennent les reconnoître à l'égliſe, où elles implorent les ſecours de la grace contre les attentats du vice; l'œil du vice les convoite, lorſqu'elles baiſſent modeſtement les yeux. Le ſouffle empoiſonné du vice ne cherche qu'à ternir leur pure haleine; le débauché ſourit en comptant d'une main l'or qui doit ſéduire la jeune quêteuſe, tandis que de l'autre il met une piece d'argent dans la bourſe des pauvres qu'elle lui offre; il ne lui fait cette aumône que pour la contempler de plus près. Ah! du moins, que le ſentiment de la charité qui brille ſur ſon viſage ne l'abandonne point, quand l'opulence du ſéducteur lui aura enlevé une autre vertu! Voilà le vœu qu'on eſt réduit à former, en ſongeant que ces innocentes & pauvres beautés vont tomber au milieu des pieges dont le libertinage a fait tout-à-la-fois une étude, un art & un triomphe.

Le bourgeois de la troiſieme claſſe, qui eſt immédiatement au-deſſus de la petite bourgeoiſie dont je parle, à l'exemple des Grands, s'aviſe aujourd'hui d'avoir des jours marqués pour recevoir ſa ſociété. Les baſes & les remparts de ces ſociétés, où l'on joue aux cartes, ſont de vieilles femmes & de vieilles filles; c'eſt dans un cercle de cette eſpece que la médiſance donne ſes plus chers rendez-vous. Là l'humeur domine, parce que l'âge a enlevé les agréments de la figure. Les veuves corpulentes, les Demoiſelles ſurannées, les ménageres de la paroiſſe, parlent toutes enſemble. Là regnent des idées ſi différentes de celles qui dominent ailleurs, qu'on croit avoir rétrogradé d'un demi-ſiecle. Le raiſonnement eſt auſſi vieux que l'ameublement de la chambre, & les figures s'accordent à merveille avec les perſonnages des tapiſſeries. On peut deviner quel ſera l'entretien de telles aſſemblées à la forme des tables, des chaiſes & des fauteuils.

Dans les ſallons d'un goût moderne, & nouvellement ornés, les femmes ſont auſſi légeres & ſpirituelles qu'elles ſont peſantes d'ailleurs; elles ſe piquent aujourd'hui de faire les charmes & les délices de la ſociété; plus ſociables, plus éclairées qu'autrefois, & s'étant montées au ton des hommes, elles rivaliſent avec leur génie.

Fête de Sainte Cécile.

Est-ce elle qui a inventé l'orgue? Si c'eſt elle, qu'elle ſoit bénie à jamais.

Les muſiciens célebrent ſa fête en exécutant pluſieurs morceaux de muſique, & le temple retentit du ſon des inſtruments. Il ne faut pas perdre ce jour-là; il faut aller entendre ces ſymphonies, ces motets à grand-chœur. Un jeune homme ſenſible qui, pour la premiere fois, entend ces ſons, crois monter d'un plein vol à la ſphere des Anges.

Peut-il y avoir un cœur qui réſiſte aux charmes de la muſique? s'il en eſt, qu'il rampe comme le ſerpent, qu'il grogne comme le pourceau, il n'aura point de part aux bienfaits des muſes.

La muſique eſt la clef qui nous ouvre un monde intellectuel; heureux qui s'abandonne à cette langue divine! La peinture n'eſt qu'un enfantillage, mais la muſique eſt un art.

Le cruel Louis XI n'étoit pas indifférent à la muſique, puiſqu'il fonda aux Saints-Innocents *ſix places d'enfants de chœur*, pour célébrer l'Office en muſique. Un tyran m'a donné du plaiſir par cette fondation. Faut-il que je lui pardonne? Non; mais ce tyran auroit pu ſe corriger, puiſqu'il étoit ſenſible à l'harmonie.

Un beau morceau de muſique bien compris, bien ſenti, eſt le meilleur traité de morale; la muſique change, adoucit les mœurs, étend l'eſprit, l'éleve à la connoiſſance de la grande harmonie de la nature. Quand nous ſerons morts, nous ne parlerons à Dieu qu'en muſique. Un

excellent muſicien eſt un être religieux : il eſt dans la magie ſecrete de l'harmonie un penchant à l'admiration, qui conduit à l'adoration du grand Etre; & quand on ſe plonge dans cet art, on ſent augmenter ſon amour pour l'ordre général; enfin, c'eſt la muſique qui dit à l'homme qu'il eſt au-deſſus de la matiere.

Quand je ſuis le parrain d'une fille, je lui donne toujours Sainte Cécile pour patronne : les femmes muſiciennes ſont encore les meilleures de leur ſexe. Je n'en dirai pas autant des femmes peintres.

L'on entend aujourd'hui à Notre-Dame des violons qui forment un orcheſtre; & grace au Chapitre de Notre-Dame, nous avons une bonne muſique; les amateurs peuvent jouir de toutes les richeſſes que l'art a ſucceſſivement acquis. Car on entend de la muſique aux matines, à la meſſe, aux vêpres. On peut donc ſortir d'une égliſe, entrer dans une autre, & avoir le timpan de l'oreille délicieuſement affecté pendant tout le jour. Comme j'aime paſſionnément la muſique, & que je n'aime plus la peinture, je vais entendre la muſique : la muſique d'égliſe, bien préférable à la muſique militaire, car, dans ſes fanfares, j'apperçois toujours le fuſil qui tire.

Les peines de la vie qui rongent l'homme pendant la journée, le dévorent encore pendant la nuit. Fatale union de l'ame avec le corps. Mais quand on ne dort pas, il eſt doux d'entendre de ſon lit la muſique ambulante des rues & les voix humaines qui ſe répondent. L'agitation de l'ame s'appaiſe, lorſqu'on ſe ſent ſoulever dans ſon lit par le paſſage rapide des voitures qui ébranlent les maiſons. On n'eſt point

dans la ſolitude, car, hélas ! elle ajoute aux peines de l'ame ; on ſouffre moins, quand on eſt environné du tumulte d'une grande ville. L'imagination qui fixe un ſeul objet eſt diſtraite : c'eſt une ſenſation particuliere que j'ai éprouvée, & qui n'appartient qu'à ceux qui, habitant des rues fréquentées, aiment à tomber dans le ſommeil au milieu de ce bruit, qui bientôt n'agit plus ſur les organes, & qu'on aime à retrouver au moment du réveil.

L'homme né à Paris connoît à merveille le charme qu'enfantent toutes ces voix humaines, qui frappent l'air inceſſamment. Par-tout la préſence de l'homme en activité, point de ſilence pendant la nuit. Quelque choſe vous tire toujours au loin ; que votre ſemblable veille, eh bien ! il ne faut qu'une voix, qui parle au milieu des ténebres, pour diſſiper ou les terreurs de l'enfance ou les illuſions fâcheuſes d'un ſonge pénible.

Garde-meubles.

Le garde-meubles de la couronne offre plutôt des meubles de grand prix que des meubles bien travaillés. Le Philoſophe n'y voit pas ſans douleur des tapiſſeries en or & en ſoie compoſant environ vingt-quatre mille aulnes. A quoi bon préſenter ſur nos murailles les batailles de Scipion l'Africain ? Quel travail ſuperflu ! Si le luxe eſt déplorable, c'eſt ſur-tout dans ces tentures qu'on appelle magnifiques.

Là ſont les débris du Sacre de nos Rois : le Philoſophe aimeroit mieux y trouver une *grande chartre* qui ſeroit la baſe de nos droits & de

notre liberté, que tous ces bijoux de la couronne, que la chapelle d'or du Cardinal de Richelieu, la nef d'or ſervant dans les grandes cérémonies, & peſant cent ſix marcs, & que toutes ces caſaques de Souverain, curioſités qui font ſouvent gémir, en rappellant des regnes déſaſtreux.

Qu'a-t-on beſoin de nous apprendre que le Cardinal de Richelieu avoit une chapelle d'or? A quoi ſert cette chapelle, depuis cent quarante-ſix ans qu'il n'eſt plus? Tout cet or, qui eſt mort pour la patrie, prouve qu'il lui coûtoit peu.

A quoi bon ces vaſes de jaſpe, agathe, cryſtal de roche? j'y chercherois une piece fondamentale, mais elle n'exiſte point; tout m'y rappelle la magnificence du Sacre de nos Rois, mais rien autre choſe. Ornements faſtueux & inutiles, vous annoncez qu'on a pris le luxe pour la grandeur !

Le peuple va s'extaſier devant ces richeſſes; il aime les tapiſſeries : cependant jamais la main de l'homme ne s'eſt dégradée d'une maniere plus vaine & plus puérile, que dans tous ces ouvrages ſortis de la *manufacture de la Savonnerie.*

La garde-robe du Roi de Pruſſe ne valoit pas dix-huit cents livres; il n'avoit que onze chemiſes; l'on s'eſt diſputé ſes dépouilles. Les vêtements qu'il a portés, munis d'une atteſtation bien légale, habillent chez Curtius un mannequin qu'on dit très-reſſemblant; on ſe porte en foule pour le voir; c'eſt ſon chapeau, c'eſt ſon habit uniforme; ce ſont ſes bottes, ſes vieilles bottes dans leſquelles il fut le modérateur de l'Europe, & cela fait plaiſir à voir, parce

qu'on ſe rappelle alors toutes les actions de ſa vie, & l'étonnante variété de ſes talents. Ses habits ſimples font plus d'effet que les vêtements royaux des autres Souverains, tant la renommée a une force indépendante des temps & des lieux !

Mais à côté de lui s'éleve en cire le Baron de Trenck, ce priſonnier fameux, qui, comme pour nous conſoler du poids de l'admiration, nous montre la peſanteur de ſes fers, & dans Fréderic une ame vindicative ; il eſt là pour entacher ſa gloire, & pour dire à tous les hommes que la Puiſſance ſouveraine eſt plus formidable & plus dangereuſe, une fois échappée de ſes bornes, que la foudre & les volcans qui tuent indiſtinctement, mais en un clin-d'œil & ſans choiſir les victimes.

Caves.

UNE cave eſt partagée en cinq ou ſix portions. Les locataires ſe diſputent le terrein étroit, & de néceſſité abſolue ; on y met le bois, la chandelle, le vin, & on ſe rencontre ſur le pallier de ces caves où l'on a peine à tourner avec ce qu'on emporte. Les valets s'étudient à boire le vin ; il faut des cadenats à chaque porte. La maîtreſſe ſe défie de la ſervante, & deſcend à la cave elle-même pour viſiter & compter ſes bouteilles ; malgré cette vigilance, les cadenats ſont forcés, les ais enlevés, & tous les jours on voit des plaintes chez les Commiſſaires pour le vin qui eſt bu par les domeſtiques voiſins ; les drôles ne s'attaquent pas au plus mauvais, ils diſtinguent très-bien celui qui eſt

vieux & mis à part ; ils ſont larrons & gourmets.

On ſe félicite donc, comme d'un événement heureux, d'avoir une cave à ſoi, parce qu'on peut mettre alors en défaut les larcins vigilants des valets, qui ſe prêtent la main pour une infidélité qu'on ne punit pas aſſez, quand les faits ſont bien conſtatés. A quoi faut-il attribuer cette eſpece d'inſouciance de la loi ? Ne regarderoit-elle ce genre de vol que comme un ſimple abus de confiance ? Je ſais bien qu'elle ne puniroit pas un valet pour avoir mangé une poularde ; mais auſſi il ſe gardera bien d'y toucher, parce qu'il n'ignore pas que ſa faute ſeroit connue à l'inſtant même. Il n'en eſt pas ainſi du vin qu'il n'eſt pas poſſible de compter journellement. Le drôle eſt donc preſque ſûr de l'impunité, même en ſablant le vin de ſon maître. Peut-être auſſi que la loi a cru qu'il falloit uſer de quelque indulgence pour un genre d'infidélité qui ſe trahiſſoit de lui-même. D'ailleurs, les valets n'ayant preſque jamais rien à faire, il paroît juſte de leur laiſſer quelqu'occupation pour amuſer leur déſœuvrement, & égayer l'ennui mortel de l'oiſiveté.

La plupart des caves ſe rempliſſent d'eau dès que la riviere monte ; cette humidité nuit à la conſervation des vins, & rend pluſieurs maiſons mal-ſaines, de ſorte qu'on ne peut rien conſerver dans pluſieurs caves ; il vaudroit en quelque ſorte mieux porter les vins dans les greniers, mais la routine s'y oppoſe ; eh ! comment vaincre la routine ?

On vient d'inventer des cloiſons, où il n'entre point de bois, qu'on peut placer dans des caves, & qui enfermeront les tonneaux, de ma-

niere que la main hardie & ruſée des domeſtiques ne pourra plus enlever quelques ais pour aller boire le vin du voiſin, car ils commencent par-là, puis ils en viennent à celui du maître : quand les mœurs & les loix ſont imparfaites, il faut des cloiſons d'une perfection ſolide.

Il faut accuſer les architectes d'impéritie, quand on voit enſuite des caves dont l'entrée eſt dans l'allée commune de la maiſon. Une lourde trape de bois en ferme l'ouverture ; il faut lever ce peſant couvercle pour deſcendre au vin ; ſi l'on oublie de fermer la porte de l'allée, le premier qui entre, croyant enfiler l'eſcalier, tombe au fond de la cave ; un Commiſſaire verbaliſant, y tomba derniérement avec ſa robe & ſon bonnet quarré ; ſon clerc, qui le ſuivoit en habit noir, s'arrêta à propos.

Les caves, qui ſont un monument très-eſſentiel dans toute l'Allemagne & en Suiſſe, ne ſont donc à Paris que des endroits reſſerrés de dix pieds en quarré, ou dangereux pour les allants & venants. Quand un bourgeois dit : *J'ai du vin dans ma cave* ; cette proviſion eſt un *quartaud* qu'il tient ſous trois cadenats. Il paie cinq ſols d'entrée pour chaque bouteille avant que de le boire ; & comme le plus mauvais vin paie autant que l'excellent, ſi le vin le plus verd & le plus âpre coule dans les caves, il eſt regretté, non à cauſe de ſa valeur intrinſeque, mais à cauſe qu'il avoit payé l'impôt.

Une petite charrette, que traîne facilement un homme, apporte la proviſion vineuſe du bourgeois ; deux hommes enlevent le tonneau & le deſcendent à la cave. Ces barils lilliputiens ont de quoi faire ſourire les Suiſſes & les Allemands, qui logent des tonneaux géants dans des enceintes

hautes & bien voûtées, qui ſont pour eux des eſpeces de temples, & où ils vous introduiſent avec une ſorte d'admiration & de reſpect, qu'il faut, pour ainſi dire, imiter en leur préſence.

Plaques.

On rencontre dans les rues des plaques de fer hériſſées de cloux; elles ſont trop multipliées. Ces plaques ſont là pour indiquer les canaux & pour fermer leur ouverture; mais ce ſont des pieges tendus aux paſſants, & plus dangereux que le verglas même. Après une petite gelée, ces plaques ſont tellement gliſſantes, qu'il n'y a peut-être rien de plus dangereux dans les rues de Paris. C'eſt la ſeule ville du monde où l'on trouve des trapes de cette eſpece; elles débordent toujours le pavé & très-irréguliérement : le moindre mal qu'elles vous procurent, c'eſt un faux pas ou une entorſe; mais elles occaſionnent des chûtes périlleuſes. Après le malheur d'être roué vif par une voiture, il y en a un en quelque ſorte plus grand encore, c'eſt d'être roué ſur une de ces plaques à cloux groſſiers; or, le pied peut gliſſer là plus facilement qu'ailleurs. Au milieu de pluſieurs améliorations eſſentielles dont on s'occupe, on pourroit ſonger à faire diſparoître ces malheureuſes embûches ferrées, qu'il ne faut pas franchir, même dans un autre temps que celui de gelée, avec trop de diſtraction.

Loix d'Oſiris.

QUI le croiroit? les loix d'Oſiris ſur le vol, ces loix antiques, eh bien! elles ont voyagé, (& je ne ſais par quel chemin) elles ſe ſont naturaliſées enfin dans les bureaux de la Police. Prouvez-moi cela clairement, dira-t-on? Oui-dà, je vais vous le prouver par des faits. Ces loix ordonnoient à ceux qui vouloient faire le métier de filoux, d'inſcrire leurs noms ſur le regiſtre de leurs chefs à qui ils devoient rapporter tout ce qu'ils prendroient; on alloit trouver ces chefs pour réclamer les effets enlevés; ceux-ci les reſtituoient, moyennant le quart de leur valeur, dont les propriétaires leur faiſoient préſent.

Prenez bien garde que je ne dis pas que les bureaux de la Police connivent avec les filoux; je dis ſeulement que la Police Pariſienne a trouvé cet expédient, afin qu'il n'en coûte aux citoyens qu'un rachat très-léger pour recouvrer ce qui leur appartenoit; d'ailleurs, cette eſpece de tolérance envers les filoux adroits, les empêche de devenir des voleurs violents, & on ſe ſert d'eux pour découvrir ceux qui employeroient une force dangereuſe, au-lieu de cette ſoupleſſe bien moins incivile.

Comment le génie d'Oſiris ſe retrouve-t-il dans le cabinet de M. de Croſne? Oſiris n'y penſoit certainement pas, quand il établit cette loi; elle pouvoit être adoptée de nos jours, car la tolérance d'un petit mal, pour en empêcher un plus grand, n'implique point contradiction.

En revanche les loix reprennent toute leur

rigueur contre les voleurs domeſtiques, pourvu néanmoins qu'ils ſoient convaincus ; mais la peine de mort révoltoit tellement l'équité naturelle, ainſi que la philoſophie du ſiecle, que preſque tous les voleurs domeſtiques échappent aujourd'hui au châtiment, parce qu'il n'y a plus de maîtres aſſez barbares ou aſſez indifférents aux reproches de leurs voiſins, pour envoyer à la potence un malheureux qui les ſervoit la veille ; & ainſi la diſproportion entre le crime & la peine a miné la loi.

De ſorte qu'il faudroit l'abolir entiérement, car les vols domeſtiques ſont devenus très-nombreux & preſque tous impunis ; il faudroit, je crois, ſubſtituer à une ſévérité cruelle une rude fuſtigation, qui ne peſeroit plus à la conſcience du maître volé, & chacun appelleroit alors le *flagellateur* à raiſon de l'intérêt public, autant qu'on prend ſoin aujourd'hui d'écarter le bourreau : généralement parlant, toutes les loix qui ſont les plus conformes à l'équité naturelle, ſont les meilleures, & obtiennent le plus de ſuccès. Je le prouverai encore.

Depuis que les loix ne nottent plus d'infamie les enfantements clandeſtins, on ne voit plus de meres aſſez impitoyables pour elles-mêmes, aſſez inſenſibles à la voix du ſang, plonger, dans les ténebres d'une nuit éternelle, l'enfant qui vient de recevoir la lumiere du jour : toute loi qui met l'homme dans une ſituation violente, eſt une loi défectueuſe. Il ne s'agit point de la ſévérité du Juge, ou de rendre le glaive de la juſtice peſant ; il s'agit d'aller au-devant du mal, & de l'attaquer dans ſa racine : c'eſt ce qu'on a fait à Paris, c'eſt ce qu'on a fait en France ; tandis que l'avortement prémédité & l'infanticide ſont des

crimes qui ne ſont pas rares dans pluſieurs cantons Helvétiques.

Aumôniers.

Le Corps des Officiers coûte en France deux millions de plus que l'armée entiere. S'il y a quarante-quatre millions pour les ſoldats, il y en a quarante-ſix pour les Officiers. Quelle ſavante économie!

Il en eſt de même des Aumôniers : ils ſont plus riches à la Cour, chez les Princes & chez les grands Seigneurs, que ne le ſont enſemble tous les Curés de pluſieurs Provinces réunies.

On a fait du modeſte nom d'Aumônier un titre faſtueux. Je ne ſais s'ils ſongent à faire l'aumône, mais ils figurent dans les gazettes avec les noms des Seigneurs, qui tiennent la nappe quand les Princes communient, ce qu'il faut annoncer dans la Gazette de France.

Ceux qui ſont Chapelains ont ſoin de reſſerrer le temps d'une meſſe dans une eſpace louable, ſans la mener au trot. Ils joignent la décence à la promptitude & à la légéreté; de ſorte qu'il n'y a rien de ſi édifiant & de ſi court qu'une meſſe dite pour un Prince. On n'omet aucune cérémonie, & le temps eſt parfaitement économiſé.

Les Aumôniers de l'armée, qui coûtent cinquante mille écus par an en temps de paix, marchent en temps de guerre : mais avant de leur donner l'avis du départ, on ſonge à recrûter Médecin & Chirurgien.

Je ne ſais s'ils donnent encore une abſolution générale à tous les ſoldats agenouillés au moment d'une bataille; je ſais ſeulement qu'il n'y a pas ſous le ciel de ſpectacle plus incroyable qu'une telle abſolution, précédant les fureurs des haines nationales & les horreurs du carnage. Les Aumôniers ont ſoin de ſe retirer du champ de bataille après cette prompte abſolution, & ils profitent prudemment des privileges des gens d'égliſe. Sous le Cardinal de Richelieu, le Cardinal La Valette, & l'Archevêque de Bordeaux Sourdis, qui commandoient les armées, auroient pu donner cette abſolution au milieu du carnage. Quel chiſtianiſme que celui de ces trois Prêtres croſſés & mîtrés! On me dira peut-être que Saint Pierre portoit un ſabre, & qu'il s'en ſervit pour couper l'oreille à Malchus; mais on ſait auſſi qu'il reçut, au moment même, défenſe de ſe ſervir de cette arme meurtriere, ſous peine de périr par elle.

C'eſt une diſtinction que d'avoir une chapelle chez ſoi : ces chapelles domeſtiques diſpenſent de ſortir de l'hôtel; or, ce petit culte clandeſtin n'eſt point du goût du Curé de la paroiſſe, qui aime à voir toutes ſes ouailles raſſemblées dans ſon temple. Mais il y a tant de femmes vaporeuſes, que les ſollicitations forcent la main à l'Archevêque, ſeul diſpenſateur de ces licences. Il murmure avec raiſon, & il finit par accorder. Alors c'eſt une place d'Aumônier qui fait vivre un pauvre Prêtre; on lui donne quatre cents francs & la ſeconde table.

Dans les châteaux on fait venir un pauvre Capucin ou un Cordelier, à qui on donne une modique rétribution, au moyen de laquelle les très-hauts & très-puiſſants ne ſont pas confondus

pour prier avec un vil peuple qui n'eſt ni puiſſant ni haut.

Il n'y avoit point d'Aumônier autrefois, car les eccléſiaſtiques ne vivoient que d'aumônes. Les pauvres aujourd'hui ſont réduits à vivre de leurs bienfaits. Qu'on diſe après cela que le ſiecle eſt irréligieux !

L'Abbé Prévôt, célebre par ſes compoſitions vaſtes & intéreſſantes, fut nommé Aumônier du feu Prince de Conty. — Vous voulez être mon Aumônier, M. l'Abbé, dit le Prince; mais je n'entends point de meſſe. — Et moi, Monſeigneur, je n'en dis point.

Epiciers-Droguiſtes.

Ils vendent des poiſons comme de la canelle, de l'eau-forte & de l'huile, du fromage & de l'émétique, de l'eau-de-vie & des couleurs, du ſucre & de l'arſénic, des confitures & du ſéné; ils ont des ſtatuts homologués qui les mettent en concurrence avec les apothicaires. Quand ils confondent les drogues & les ſels qui ſe reſſemblent, tant pis pour l'art médical, tant pis ſurtout pour celui qui avale le paquet; le danger éternel d'un *quiproquo* peut-il anéantir la beſogne d'un commis du miniſtere?

Les drogueries ſont mêlées avec les épiceries: le garçon épicier donne d'une main des raiſins ſecs, & de l'autre deux gros de ſel de Glauber; un morceau de ſavon & un vomitif; des pruneaux & de la thériaque : les mêmes balances peſent le deſſert des tables & les médicaments brutes; ſi le garçon lit mal le caractere chymique des boîtes, s'il ne ſait pas lire, ou s'il ne connoît

pas assez les différentes drogues pour ne pas les confondre, c'est un empoisonné qu'on enterre le lendemain, & l'on n'en parle plus.

Les statuts de la communauté sont formels : l'épicier-droguiste a le droit inconteſtable de purger tout le quartier, & de lui donner son dessert par-dessus le marché.

Les épiciers vendent le poivre en poudre dans des cornets de papier; quelques frippons y font entrer de la crotte de chien pulvérisée, qui, par sa couleur noire, se confond avec le poivre. Au-lieu de la graine des Moluques, le Parisien trompé mange de la merde de chien desséchée. L'épicier-droguiste fait sa provision au combat du taureau; on y nourrit beaucoup de chiens, & le confit y est abondant. Voilà le dépôt qui remplace la Compagnie des Indes Hollandoises. Pour n'avoir pas un poivre frelaté de cette indigne maniere, ou chargé de feverolles d'Auvergne, il faut faire moudre le poivre devant soi; sans cela il y a de quoi corriger des épiceries le palais du goût.

Considérez une de ces boutiques, vous verrez toujours quelqu'un qui y entre ou qui en sorte; le Parisien ne fait point de provisions; il achete tout ce qu'il mange par huitieme, par douzieme, par seizieme : le peuple n'achete point de fromage en gros, ni même une livre de sucre, ni même une pinte d'huile; comme il n'est jamais au-dessus de sa dépense journaliere, il achete en détail jusqu'au gérofle, le matin seulement pour le dîner, & le soir seulement pour le souper.

C'est ainsi que le petit peuple paie le bois quarante livres la voie, le fagot & la falourde humide le double des autres, parce qu'il est con-

tinuellement obligé d'aller chez le regratier ou chez le détailleur.

Quand il ſe purge, il va de même chez l'épicier droguiſte qui donne la médecine à meilleur marché que l'apothicaire, & il croit avoir fait un grand coup ; car ſi la boutique eſt mortifere, on y paie moins.

A chaque inſtant vous voyez donc entrer chez un épicier-droguiſte des ſervantes & des petits garçons qui portent dans leurs mains des fragments d'épicerie ou de droguerie, enveloppés dans des morceaux de papier, dont les vendeurs font une terrible conſommation ; auſſi ſont-ils toujours à l'affût des éditions qui ſe terminent en *maculature*, & ils ſe réjouiſſent de ce qui fait le déſeſpoir des Auteurs & des Libraires.

Sans l'épicier & la beurriere, les livres & les papiers, qui s'accumulent journellement, nous chaſſeroient de nos demeures.

M. le Chevalier Blondeau, courant toutes les boutiques d'épicier, & ſe faiſant préſenter tous les papiers achetés à la livre, eſt parvenu à former un tréſor de chartes & de titres, lorſqu'ils alloient être employés à des enveloppes, couvertures & cornets. Parmi ces titres égarés, il a retrouvé l'original du contrat de mariage de Louis XIV. Le temps, les ſouris & les vers diſperſent, rongent & détruiſent ces parchemins orgueilleux qui ſoutiennent les généalogies humaines. Telle maiſon s'eſt éteinte, parce qu'un vieux parchemin a fini par boucher un bocal dans la boutique d'un apothicaire. Tel poëme digne de l'admiration de l'Europe eſt devenu humble cornet enveloppant une once de tabac pour le nez d'un chantre d'enterrement. Il eſt auſſi impoſſible de conſtater le génie d'un ſiecle que la nobleſſe

de telle maiſon qui a perdu ſes titres, parce que l'ignorance, les incendies & les événements biſarres ont anéanti ou vendu à la rame, comme choſe inutile, pluſieurs productions précieuſes.

Dans quatre cents ans tous nos livres ſeront diſſous par la main du temps, excepté ceux qu'on aura réimprimés. O! mon livre! échapperez-vous à cette lime terrible? lui oppoſerez-vous un front d'airain ou de diamant, tel que les ouvrages vivaces des quarante immortels?

Enfants.

Les enfants à Paris ſont fort jolis juſquà l'âge de ſept à huit ans. Comme ils ſont élevés au milieu d'une foule nombreuſe d'individus, ils contractent de bonne heure un air d'aiſance; ils n'ont pas l'air niais; ils ne ſont ni trop étonnés des uſages de la vie ni du tracas de la ville : un petit air d'aſſurance dit qu'ils ſont nés dans la Capitale, & déja façonnés à ſon grand mouvement; ils n'ont aucun effroi de ce qui ſe paſſe autour d'eux. Mis proprement, en général, d'une maniere ſimple & aiſée, ils doivent la liberté de leurs habillements aux écrits de J. J. Rouſſeau.

On doit veiller les enfants : la brutalité de certains hommes s'exerce ſur les petites filles. Un Médecin connu m'a aſſuré qu'il guériſſoit du mal vénérien pluſieurs petites filles de trois, quatre, cinq à ſix ans.

On ne conçoit guere, dans une petite ville de Province, qu'un enfant puiſſe ſe perdre; & cela n'eſt pas trop rare dans nos promenades. Je vois

aux

aux Tuilleries une jeune femme éplorée ; elle erre les cheveux épars, le mouchoir à la main ; ſes joues ſont ſillonnées de larmes ; elle demande ſon fils. Elle court après tous les enfants qui lui offrent l'apparence de ſa taille ou de ſon habillement. L'enfant ne ſe trouve point ; il eſt hors du jardin, à deux cents pas de ſa mere, balbutiant dans un coin un nom que perſonne ne connoît.

Il y a eu un dépôt nouvellement & ſagement établi rue de Seve, mais l'entrepriſe n'a point réuſſi. La mere qui perd ſon enfant eſt dans les angoiſſes les plus pénibles ; elle interroge, & on lui répond vaguement ſans pouvoir la calmer. Quelquefois l'enfant diſparoît pour jamais dans cette immenſe population, où tous les citoyens ſont étrangers l'un à l'autre, & où mille lueurs contraires ne ſervent qu'à détourner de la route véritable.

Point de doute qu'il n'y ait des ſcélérats qui font métier d'enlever des enfants ; & ce qui le prouve, c'eſt que ces enfants perdus ſont preſque toujours des petites filles. On en compte huit à neuf qui ont diſparu depuis un an ſans laiſſer aucunes traces. Il n'y a point d'aſſez grand châtiment pour punir un pareil délit. Je vois tous les cœurs maternels s'allarmer & frémir de cette ſeule image.

Les enfants perdus ſont conduits d'abord chez un Commiſſaire. Le ſecond jour on les mene à l'hôtel de la Police, où ils reſtent expoſés. Le quatrieme on les transfere aux Enfants-trouvés, s'ils ont moins de trois ans ; les autres plus âgés ſont envoyés à *la Pitié*, hôpital hideux ſous plus d'un rapport. Ils ſont enregiſtrés du jour qu'ils entrent, avec un nom & une marque. Mais bientôt leurs propres parents ne les reconnoîtroient

même plus, tant la misere & l'abandon auront défiguré leurs traits.

Des parents infortunés abandonnent quelquefois, & perdent volontairement leurs enfants, ne pouvant plus les nourrir; ils se flattent qu'une pitié généreuse & particuliere leur donnera le pere qu'ils ont perdu. C'est une espérance trompeuse & qui devient même homicide. Les enfants abandonnés sont mis à l'hôpital; mais si les parents veulent sentir des remords, qu'ils aillent visiter leurs enfants. Il n'y a point de misere qui approche de celle qui les environne; il faudroit créer un mot au-delà de celui d'indigence, pour peindre ce qu'on ose encore appeller charité. O cruels! effacez du moins du frontispice de cet hôpital le mot *pitié.*

Un enfant muet se perd à la foire de Guibray en Normandie; on le recueille, on l'amene à Paris: tout-à-coup l'imagination le transforme en un Indien, fils d'un Monarque puissant & lointain. Des comédiens, qui songent que cela peut fournir un sujet dramatique, lui font une pension; on explique ses gestes, on interprete son accent, comme celui d'une langue antique & inconnue. Des dissertations savantes sont lues publiquement; elles hésitent entre les isles les plus fortunées des Indes orientales, pour placer le trône du jeune inconnu. Mais voici qu'une paysanne Normande arrive à Paris, reconnoît & embrasse le Prince son fils, qu'elle ramene gouverner les vaches du Cotentin.

Il y a quarante ans qu'il se répandit tout-à-coup un bruit étrange & non moins extravagant, qu'un Prince & des Princesses vouloient se faire un bain de sang d'enfants pour purifier leur sang aduste, & qu'à cet effet on prenoit par-tout les petits

enfants. Une terreur de cette nature agit d'autant plus vivement sur les esprits, qu'elle est destituée de fondement. Les imaginations s'échaufferent, & le peuple soulevé fit le siege de l'hôtel du Lieutenant de la Police : il fit en même-temps la chasse aux exempts & aux habits rouges. Un d'eux fut saisi & assommé de coups. Comme il demandoit un Confesseur, une femme du peuple prit un pavé, en criant l'œil en feu : *Ah! je le crois bien, vraiment; tu voudrois te confesser pour aller en Paradis? Non, non, point de confession : il faut que tu ailles droit en enfer*; & elle lui cassa la tête.

Les femmes se sont signalées dans les séditions Parisiennes : mais il faut d'abord que la halle y soit intéressée, sans quoi elles demeurent calmes. Elles n'ont sonné mot dans les petites émeutes populaires relatives au Parlement, il ne s'agissoit ni de denrées, ni de disette de bois, ni d'enfants enlevés.

Il faut étudier le génie de la populace, pour avoir une parfaite connoissance de Paris. Tant que le pain de Gonesse ne manquera pas (comme on le disoit il y a plus de cent quarante ans, du temps de la Fronde), la commotion ne sera point générale; mais si le pain de Gonesse venoit à manquer dans deux marchés de suite, le soulevement seroit universel; & il est impossible de calculer à quoi se porteroit cette grande multitude, réduite aux abois, quand il faudroit se délivrer de la famine, elle & ses enfants.

Cabinet du Roi.

On y voit le ſquelette de l'éléphant confondu avec celui de la baleine; & dans un frêle bâtiment, on retrouve ce qui eſt épars dans les quatre coins du monde; mais quand je ſors de ce magnifique cabinet, j'ai toujours un mal de tête; pourquoi? c'eſt que la multitude des objets a fatigué mon attention. Rien ne me paroît plus déſordonné que cet aſſemblage ſavant, fait pour être diſperſé ſur la ſurface de la terre. Toutes ces différentes eſpeces qui ſe touchent & qui ne ſont pas créées pour ſe toucher, réunies en un ſeul point, forment une diſſonnance en mon cerveau, & me donnent une ſenſation pénible. Cet ordre ſymmétrique, ouvrage momentané de la main de l'homme, a quelque choſe de factice & de bizarre qui bleſſe mon ſens moral & intime. Ce n'eſt point là l'*ordre* dont j'ai l'image *en moi.* Enfin, rien ne trouble tant ma tête & ne bouleverſe plus mon inſtinct, que l'aſpect des curioſités entaſſées au *Cabinet du Roi.* Ces animaux, qui peuplent les quatre élémens, non, je n'aime point à les voir rapprochés & confondus. Les quadrupedes, les reptiles & les poiſſons, je ne puis les conſidérer côte à côte dans la même ſalle; ainſi que je ne puis apprendre tout-à-la-fois la Botanique, la Chymie, l'Anatomie, l'Hiſtoire naturelle, que quatre Profeſſeurs y enſeignent, dans quatre cours annuels; la ſcience m'écraſe. J'y vois trop ma foibleſſe & mon impuiſſance : ſortons, car on me propoſe encore de voir un amas de pierres précieuſes; & comme on ſe diſpute ces brillants,

& que l'on commet des crimes pour les poſſéder, je ne veux point porter la vue ſur ces riches, coupables & inutiles tiroirs. Puiſſe le ſoleil leur retirer ſes rayons. Sortons.

La ſtatue de feu M. de Buffon eſt placée ſur l'eſcalier avec des vers Latins, qu'il n'auroit pas oſé traduire. Ainſi l'orgueil ne diſpenſe point encore l'homme des pieges de la vanité. Le premier caractere d'un vrai Phyſicien ſeroit la modeſtie, parce qu'il doit être pénétré le premier de l'immenſité de la nature, & du reſpect avec lequel on doit aborder les études de ſes plans divers.

La collection d'oiſeaux conſervés en plumes, dont les graces & les couleurs que la nature s'eſt plu à prodiguer ſur leurs robes, ne ſont pas effacées, eſt ce qui frappe le plus en entrant. C'eſt-là que la pourpre, l'azur, l'iris, & tous les brillants du Potoſe & de Golconde, ſe trouvent réunis & nuancés par une main ſuprême que l'art ne peut jamais imiter.

M. de Réaumur eſt le premier à qui l'on doit l'idée de conſerver des oiſeaux en plumes; mais ſa maniere ne pouvoit ni leur laiſſer de la fraîcheur, ni de la grace; M. de Mauduit, Médecin, a employé depuis des moyens bien préférables; auſſi ſon cabinet, le plus complet qui ſoit dans Paris, par la maniere claſſique dont ſes oiſeaux ſont diſtribués, eſt-il à l'abri de tous les inſectes deſtructeurs qui affligent tous les cabinets; mais ils n'a pas trouvé une préparation propre à les conſerver, quand ils tomberont en d'autres mains que celles qui veillent à écarter l'ennemi.

Tous les oiſeaux des cabinets en général, ſont perchés ſur des bâtons dans de froides attitudes.

Une Dame (1) a ſu tout-à-la-fois les conſerver & les animer; elle a trouvé le ſecret de les préſerver à jamais de tout inſecte. Ces oiſeaux font briller les belles couleurs, dont la nature s'eſt plu à parer ſes enfants aîlés. Son génie leur a imprimé enſuite la vie; elle a compoſé des idylles charmantes en ce genre. Les colombes, quoiqu'inanimées, ſemblent encore reſpirer le feu & la grace de l'amour.

On pourroit, en acquérant le ſecret conſervateur de cette Dame, & ſuivant ſes idées riantes, former des tableaux animés & diverſifiés de ces familles d'oiſeaux. On pourroit enfin rendre la vie à ce peuple aërien, qui reporte toujours à l'imagination des idées douces & des ſouvenirs agréables. Il ſemble que la vue des oiſeaux, qui ont peuplé les boſquets, devienne une ſource féconde de ſentiments délicats. C'eſt ce qui frappe le plus dans un cabinet d'Hiſtoire naturelle. L'œil ſe porte tout de ſuite ſur leurs aîles éployées, & l'on ne peut entrer dans le ſéjour muet & inanimé de leur repos, ſans croire entendre leur ramage.

Si le regne végétal & le regne animal, ſi les volatils, les papillons & les ſinges ont troublé ma tête, ſi cette nomenclature effrayante m'étourdit & me ſtupéfie, je deſcends, je me promene avec délectation, dans le jardin du Roi, le plus champêtre, le plus varié, & le plus pittoreſque qui ſoit à Paris : j'admire les belles vues du haut du monticule nommé *labyrinthe;* je ſalue le cedre du Liban, les vieux palmiers en éventails, les deux cierges du Pérou, les plantes exotiques. Je

(1) Madame de Montreuil.

ne connois pas de promenade plus délicieuſe; trop de fer la dépare ſans doute, & ces grilles donnent une idée de clôture qui interrompt la magie du lieu.

C'eſt un goût bien déplorable, que celui qui multiplie ces grilles ſans néceſſité; quand elles ſont à hauteur d'appui, on leur donne des pointes hériſſées & cruellement offenſives. C'eſt un artichaut de fer pointu, qui bleſſe, déchire l'enfant qui y porte ſa main innocente; & celui qui fait un faux pas, ſe perce le flanc en tombant de côté. Oh ! que de craintes on épargneroit aux tendres meres en ſupprimant les dangers de ces grilles.

Ces pointes menaçantes regnent le long des boulevards, & environnent les plus petits gazons. C'eſt l'enſeigne neuve, l'enſeigne repouſſante & cruelle du vil & barbare égoïſme; on la trouve par-tout; elle eſt comme inſéparable des portes & des jardins de l'opulence.

C'eſt en ſortant du jardin royal des plantes, qu'on trouve à droite le beau boulevard du midi, qui commence en face de l'Arſénal au levant de la ville, & qui ſe termine au quinconce des Invalides au bord de la Seine & au couchant de la Capitale. Si cette promenade eſt moins fréquentée que celle du Nord, elle n'en eſt pas moins agréable. C'eſt que la population de Paris l'emporte de beaucoup du côté du Nord, & que ſon boulevard eſt renfermé pour ainſi dire dans la ville, deux vaſtes fauxbourgs étant encore au-de-là.

Un pont doit être jetté au bout du jardin royal des plantes. Alors le fauxbourg Saint-Antoine ſera uni à cette belle partie de la ville, qui doit ſon agrandiſſement & ſes embelliſſe-

ments nouveaux, aux ſoins de Monſieur de Buffon (1).

Le pont de Louis XVI, que l'on bâtit actuellement, ſur pilotis, joindra bientôt les deux boulevards; de ſorte que dans une promenade toujours ombragée d'arbres, on pourra faire le tour de l'immenſe cité. Où trouver une pareille magnificence?

Para-tonnerres.

COMMENT ne ſent-on pas un ridicule caché ſous cette pompeuſe expreſſion? comment les Phyſiciens ſont-ils venus à bout de nous myſtifier à un tel point? S'ils ne veulent que calmer notre imagination craintive, il faut leur pardonner: mais il paroît qu'ils ont voulu nous perſuader ſérieuſement, qu'avec leurs aiguilles ils écarteroient le tonnerre; voilà donc les Phyſiciens d'abord liés d'intérêts avec les ouvriers, maçons, ferruriers, gens à marteaux, &c. car il en coûte aſſez cher pour placer ſur les hôtels ces para-tonnerres qui doivent ſoutirer la foudre: cette liaiſon, pour qui connoît le ſiecle & les hommes eſt d'abord ſuſpecte; on a fait métier & abus de ces barres électriques, & c'eſt en les employant que les riches du ſiecle ont refléchi qu'il y avoit un dieu tonnant. Mais pourquoi la Phyſique a-t-elle ôté aux pervers opulents une crainte ſalutaire? Ne croyent-

---

(1) Voici l'épitaphe de M. de Buffon, mort cette année 1788 :

Buffon, par ſes écrits, régnoit ſur ſes rivaux;
Le grand Peintre n'eſt plus, nous voilà tous égaux.

ils pas à préſent, que leur tête coupable eſt à l'abri des traits de la foudre? Non, mauvais riches, non, elle ne l'eſt pas; ces barres électriques, qui ſurmontent les maiſons, ne ſervent à rien qu'à donner de l'argent aux phyſiciens & aux maçons, & qu'à crever les balons aériens dont en revanche je ne ſerois pas fâché qu'on pût tirer quelque parti.

Si ces para-tonnerres produiſoient l'effet à demi-ſurnaturel que vous avez la complaiſante crédulité d'en attendre, faites-en donc placer auſſi ſur l'impériale de vos voitures & juſques ſur vos chapeaux mâles & femelles, car enfin vous n'êtes pas toujours remparés dans ces hôtels reſpectés par la foudre, & interdits à ſes coups; & elle pourroit ſouvent vous prendre au dépourvu.

C'eſt une puérilité de vouloir détourner le feu du tonnerre avec ces aiguilles droites ou en croix; c'eſt comme ſi l'on vouloit épuiſer l'Océan avec des tuyaux capillaires, & je ne doute point qu'on ne range bientôt cette extravagance parmi les plus fortes de ce ſiecle; mais les grands coupables des villes ne veulent pas être foudroyés; ils penſent avoir fait un pacte avec le ciel vengeur *pardevant le Notaire Bertholon & ſon confrere.* Phyſiciens, vous n'êtes pas des moraliſtes. Laiſſez, laiſſez tous ces méchants dans leurs hôtels craindre la foudre & le tonnerre. Jamais l'ame innocente & pure n'ira s'armer contre les coups du ciel avec une barre électrique.

La préſomption dans l'homme eſt juſtement ce qui révele ſa foibleſſe & ſa miſere; arrêter le tonnerre! ah! ſi nous étions plus avancés dans la connoiſſance de la Phyſique, nous ſaurions auparavant ce que c'eſt que la fievre, la pulmonie, le

vice cancéreux, & nous aurions appris à guérir du moins le quart de nos maladies.

Dieux de boue, qu'attend le cercueil de plomb, mettez bas vos para-tonnerres, & donnez-en l'argent aux pauvres; car c'eſt la charité qui ſollicite la miſéricorde divine : les para-tonnerres audacieux décelent votre peur, révelent les ſecrets de votre conſcience; & bientôt l'on diroit, *ici l'on craint; ici le crime habite*; & cette foudre, que vous voulez détourner, qu'en ferez-vous? Sans doute votre intention eſt de la renvoyer charitablement ſur la tête de votre voiſin.

O que de travaux futiles! Quel miſérable emploi de tant de bras humains, lorſque l'économie rurale & domeſtique en eſt preſque dépoſſédée!

Mettre mon potager en parterre, dit un homme ſenſé à ſa femme qui vouloit des fleurs, & *que mettrai je donc dans ma ſoupe..., des tulipes*? Ainſi l'honnête bourgeois n'imitera point à Paris le ridicule extravagant des riches; & au lieu d'un para-tonnerre ſur ſon toit, il mettra dans ſa cave un tonneau de vin, bien autrement conſolant, & bien plus habile pour bannir les allarmes & faire régner la gaieté que cette chétive broche, tournée contre le ciel, avec laquelle on prétend maîtriſer la foudre & tenir en arrêt le bras vengeur du Dieu qui tonne. O extravagance! ô puſillanimité!

Depuis quarante ans je n'ai pas vu un ſeul homme tué par la foudre dans une ville peuplée de huit cent mille ames; accoutumé à contempler avec admiration ces grands phénomenès de la nature, je les regarde, non comme l'arrivée de l'Ange exterminateur, mais comme le précurſeur de l'abondance qui vient fertiliſer la terre au mi-

lieu de ce bruit majeſtueux que l'oreille humaine ne devroit entendre qu'avec reconnoiſſance.

Blanchiſſeurs d'Egliſes.

DES Italiens ſont venus & ont blanchi nos égliſes. Pourquoi blanchir, pourquoi ſubſtituer le blanc du plâtre à la place de la teinte des ſiecles, de cette teinte vénérable qui nous annonçoit, qui dépoſoit que nos ancêtres avoient prié là où nous prions? Leurs ſoupirs religieux ſembloient encore empreints ſur toutes les pierres de taille de la voûte; les marches de l'autel étoient uſées ſous les genoux ſuppliants, & voici qu'une enluminure fatigante a détruit le ſombre & l'impoſant de ces demeures obſcures & ſacrées. On n'eſt plus dans un temple où les ombres myſtérieuſes diſpoſent l'ame à s'élever ſur les aîles de la méditation, mais dans un ſéjour preſque profane où tout eſt éclairé.

Comment! dans notre ſiecle on n'a pas ſenti qu'il ne falloit point blanchir un temple, qu'il ne falloit point trop l'éclairer, & les Pontifes, les Prêtres, ont appellé ces malheureux Italiens, qui ont dégradé le ſolemnel majeſtueux de nos égliſes, & qui, d'une antique & auguſte religion qui ſe marie aux fondements de notre hiſtoire, en ont fait pour ainſi-dire une jeune & pâle mondaine, ſous les traits de leurs broſſes uniformes & groſſieres; il n'y avoit donc plus perſonne pour ſentir que cette colle blanchâtre, ſortie de leur ſeau perché ſur des échafauds, alloit déshonorer ces voûtes religieuſes, qui avoient reçu, pendant tant de ſiecles, les vœux, les prie-

res, les gémiſſements & les cantiques d'un peuple de fideles.

Comment le mauvais goût moderne a-t-il gagné juſqu'à l'imagination de ces Pontifes, qui ont oublié que le temps étoit le frere de la Religion chrétienne, & qu'il ne falloit jamais ſéparer cette liaiſon dans l'eſprit des hommes? Non, jamais on ne priera dans un temple neuf avec autant de ferveur que dans un temple ancien.

Je regarde donc ces barbouilleurs Italiens comme les ennemis de la majeſté & de la ſainteté de nos égliſes.

Depuis que l'on a reblanchi avec la même colle l'hôtel royal des Invalides, le dôme paroît d'un jaune ſale, & ce monument, le plus auguſte de tous ceux qu'a fondés Louis XIV, ne ſemble plus appartenir au ſiecle qui l'a vu naître; c'eſt une eſpece de plagiat que de rajeûnir ainſi les édifices anciens; c'eſt leur ôter le caractere de leur naiſſance; c'eſt rendre incertain le nom de leur fondateur; c'eſt tranſporter ſa gloire à un autre; c'eſt égarer enfin la reconnoiſſance publique.

Revendeurs de Livres.

On lit certainement dix fois plus à Paris qu'on ne liſoit il y a cent ans; ſi l'on conſidere cette multitude de petits Libraires ſemés dans tous les lieux, qui, retranchés dans des échoppes au coin des rues, & quelquefois en plein vent, revendent des livres vieux ou quelques brochures nouvelles qui ſe ſuccedent ſans interruption.

Si l'on vouloit faire paſſer un livre nouveau

& hardi, il ſuffiroit peut-être de lui impoſer un frontiſpice marqué d'un milléſime ancien; car on ne fait la guerre qu'aux milléſimes nouveaux. Remarquez bien que tous ces livres, qui ont fait tant de bruit il y a vingt-quatre ou trente ans, & qui ſcandaliſoient les eſprits ombrageux, ſe vendent aujourd'hui publiquement, & ſont tombés au plus vil rabais; preuve certaine de ce que deviendront les livres qui ont aujourd'hui le plus de vogue, uniquement parce qu'ils ſont défendus.

Tous ces livres brûlés (qui ſentent toujours un peu bon) reparoiſſent avec le *mandement* qui les a proſcrits, & le *réquiſitoire* qui les a livrés aux flammes, hautes jérémiades de ceux qui jadis ont lancé leur foudre ſur ces brochures, leſquelles devoient, ſelon eux, ébranler les trônes & renverſer les autels. On rit du réquiſitoire & du mandement; il en ſera de même du grand courroux qu'excite aujourd'hui tel ouvrage ſortant de chez l'Imprimeur. Laiſſez-le vieillir un peu, il ſe rétablira dans l'innocente circulation des livres qui ne ſervent qu'à former des bibliotheques, & à faire fleurir le commerce étendu du papier noirci.

Ces détailleurs mettent à profit cette ſorte de preſcription, qui naturaliſe enfin les livres dont les cendres ont ſali les dégrés du palais de Thémis. Ils vendent même le livre nouvellement défendu; mais ils ſe gardent de l'étaler; ils vous le préſentent derriere les ais de leur échoppe: cette ſingerie leur vaut quelques ſols de plus; ils gripent donc quelque monnoie çà & là ſur toutes les nouveautés poſſibles, le ſacré & le profane. Le diplomatique, la banque, la querelle du déficit, la guerre des Turcs & des Impériaux, la

vie des Papes, ou celle des Hermites, tout leur eſt bon; ils épellent la premiere page, défigurent le titre en voulant le prononcer, & vendent les Œuvres du génie comme on vend un morceau de fromage.

Si c'eſt le Libraire qui leur confie ces brochures, ils le paient dans l'eſpérance d'en avoir d'autres la ſemaine ſuivante; mais ſi c'eſt l'Auteur qui a fait les fraix de la brochure & qui la débite, alors ils ſe font une loi de le faire courir des années entieres après ſon payement, ou même de ne jamais le payer; c'eſt un vrai régal pour eux que de le voler, & d'ajouter enſuite que ſa brochure ne vaut rien.

Ces détailleurs vont aux inventaires, achetent ſans les connoître tous les livres qu'on ne lit plus, en ſecouent la pouſſiere & les étalent. L'acheteur qui paſſe interrompt ſa marche, & avant de ſe décider, en lit quelques pages; tel autre, entraîné par le goût de la lecture, lit le livre debout, & le liroit juſqu'à la fin ſi le vendeur ne le faiſoit ſortir de ſon enchantement. Les romans, les voyages & quelques livres de dévotion; voilà ceux qui ſont enlevés de préférence aux autres. Les poéſies ſont tombées, & la proſe en tout genre ſe vend mieux que les vers, qu'on ne lit plus.

Parmi ces détailleurs, placés dans les paſſages des promenades publiques, ſe trouvent quelques eſpions qui ſervent à deux fins; à reconnoître les gens ſignalés, & à dénoncer ceux qui leur apporteroient à vendre quelque brochure illicite, ou bien qui leur demanderoient avec un appétit trop viſible, un de ces libelles qui le plus ſouvent ont des titres imaginaires.

Les boutiques où ſe vendent les nouveautés

littéraires attirent de préférence les Auteurs & les curieux amateurs de la littérature ; on en voit des grouppes qui reſtent comme aimantés autour du comptoir ; ils incommodent le marchand, qui, pour les faire tenir debout, a ôté tous les ſieges ; mais ils n'en reſtent pas moins des heures entieres appuyés ſur des livres, occupés à parcourir des brochures, & à prononcer d'avance ſur leur mérite & leur deſtinée, après en avoir lu ſeulement quelques lignes. La fureur de juger eſt ſi précipitée en eux, qu'ils rendent leurs arrêts ſur des ouvrages qui ne paroiſſent pas encore. Tournez cet aréopage, vous verrez qu'il prend ſans ceſſe le dénigrement pour l'art de la critique. On tient académie chez le Libraire ennuyé de tant de paroles, & qui à force d'entendre tant de jugements oppoſés, eſt devenu pyrrhonien en fait de littérature : c'eſt le plus ſage de la bande.

Concert ambulant.

Un étranger, le lendemain de ſon arrivée, entend ſous ſes fenêtres quelques airs exécutés ſur la baſſe & le violon. La curioſité lui fait ouvrir ſa croiſée qui donne ſur la cour : quelle eſt ſa ſurpriſe ? il ne voit qu'un homme qui accompagne ſur un inſtrument l'air qu'il joue ſur un autre ; & voici comment un ſeul homme compoſe l'orcheſtre adoſſé contre la muraille. Il tient en main ſon violon, une baſſe eſt étendue devant lui, & par le moyen d'un archet attaché à ſon pied droit, il en tire une ſorte de ronflement continu, qui du moins ſuit quel-

quefois la meſure de l'air qu'il joue avec les mains.

Cet étranger, en ſortant de chez lui, entend de loin les ſons aigres d'un hautbois; ces ſons s'élevent du milieu d'une foule de manouvriers & de ſervantes, & ſont marqués par des coups de tambour frappés avec aſſez de juſteſſe d'après le mouvement de l'air : en approchant, il ne voit que l'homme qui tient ſon hautbois à deux mains; mais ſous ſon manteau renflé par l'extenſion de ſes bras, il a un tambour attaché ſur la hanche : c'eſt un enfant de ſix ans, qu'on n'apperçoit pas, qui bat cet inſtrument à meſure que ſon pere joue ſur le ſien.

Plus loin paſſe un autre muſicien; mais il ne marche point ſur ſes pieds, car il n'en a plus. Le malheureux eſt aſſis les jambes croiſées, ſur un petit cheval, qu'une jeune fille conduit par la bride, en avançant la main gauche pour recevoir la monnoie qu'on voudra lui jetter des croiſées. Le contraſte de cet homme qui joue du violon & qui chante, après avoir perdu ſes pieds, touche les cœurs; & la piété filiale de la jeune fille détermine l'aumône incertaine à tomber des fenêtres. Les gros ſols de cuivre, très-beaux & mieux frappés que les écus, pleuvent autour du petit cheval, qui ſemble deviner que ſa courſe doit être lente.

Toute cette muſique, que le peuple paie avec la plus vile monnoie, eſt intolérable pour quiconque a de l'oreille; mais le Pariſien n'a point l'oreille muſicale.

Quand les Quinze-vingts étoient réunis en corps de communauté, il y avoit un jour de la ſemaine, où quelques-uns d'entr'eux s'acheminoient à tâtons ſous les portes cocheres, pour

y chanter des cantiques pieux. Leur chant étoit ſi lamentable, que les laquais avoient ordre de ſe hâter de leur donner quelques liards pour qu'ils allaſſent plus loin promener leur pitoyable muſique. Elle étoit vraiment crucifiante.

Lorſqu'il y a quelque mécontentement parmi le peuple, la Police fait doubler la muſique des rues, & elle ſe prolonge deux heures plus tard que de coutume. Quand la fermentation s'accroît, alors la muſique ambulante ne déſempare pas des carrefours; le tambourin raiſonne du matin au ſoir; des fuſils d'un côté, des clarinettes de l'autre, des ſoldats montant la garde autour du palais, des chanteurs faiſant monter leurs voix juſqu'au ſommet des maiſons, voilà comme on appaiſe les eſprits, par les plus ſinguliers contraſtes; on r'ouvre les académies de jeux qui avoient été fermées; on concede un peu plus de licence aux filles; on allonge les parades des boulevards, & le peuple qui chante, qui joue librement, qui voit de nouvelles proſtituées, oublie les fuſils, ne les apperçoit plus, & tout étourdi ne ſonge qu'à la jouiſſance du moment.

Croix de Saint Louis.

Les Romains récompenſoient avec des feuillages de chêne ou des couronnes de gazon, & les Romains étoient alors en quelque ſorte autant de héros. Nos guerriers ſont récompenſés par une petite croix d'émail attachée à un ruban. Il eſt injuſte de s'emparer de ce ſigne d'honneur & d'uſurper ainſi la conſidération qu'il donne, mais la punition eſt rigoureuſe. Quiconque

porte la croix de Chevalier de Saint Louis, ſans en avoir le droit, ſubit une priſon de vingt années. La punition eſt la même pour celui qui ne feroit que s'emparer du *ruban*.

On ne ſauroit trop remettre ces ordonnances ſéveres ſous les yeux de pluſieurs étourdis, qui, ne connoiſſant pas aſſez les conſéquences de cette folle uſurpation, obéiſſent dans l'ivreſſe du plaiſir à un mouvement d'orgueil ou d'imprudence dont ils ont lieu de gémir long-temps: mais indépendamment de cette punition effrayante, l'homme qui ſe reſpecte doit-il mentir à la ſociété, en prenant un titre qui ne lui appartient pas?

Les Comédiens François, qui repréſentent tous les perſonnages de la terre, prennent bien le cordon bleu, l'ordre de la jarretiere, mais la croix d'émail leur eſt interdite; ils ne peuvent en orner leur boutonniere, malgré l'exigence du rôle. Ils ont la liberté de figurer un Monarque avec tous ſes cordons, & non un Chevalier de St. Louis; voilà une nuance délicate que le Gouvernement François a ſaiſie, & il en a pluſieurs de cette eſpece.

On a donné la croix à des Exempts de Police, ce qui a fait murmurer les Militaires; mais ſi un Exempt de Police a rendu des ſervices importants à l'adminiſtration, pourquoi le diſpenſateur des graces ſeroit-il empêché dans la diſtribution des récompenſes? Purger l'Etat de ſes ennemis inteſtins, n'eſt-ce pas le défendre ſous une autre dénomination? Enſuite le mérite perſonnel de l'Officier n'eſt-il pas toujours lié à la décoration? s'il en eſt inſéparable, pourquoi ôter au Gouvernement un moyen de plus pour ſe concilier des hommes utiles qui honoreront leurs fonctions,

quand le chemin des honneurs ne leur ſera pas abſolument fermé? Eh! plût à Dieu que tout ce qui porte le nom d'Officier de Police fût dans le cas de mériter cette croix, & de l'honorer par ſes vertus! A coup ſûr le public ne pourroit qu'y gagner.

Juriſdiction conſulaire.

Elle expédie plus de procès, que tous les autres tribunaux. Elle eſt extrêmement tumultueuſe, parce qu'il y a toujours grande affluence de plaideurs, expliquant leur cauſe à leurs Procureurs, ou plaidant eux mêmes. Des conteſtations qui, au Parlement & au Châtelet, ſéjourneroient pluſieurs années, ſont jugées en peu d'heures devant les Juges & Conſuls. Leur juſtice eſt prompte & loyale. La nuit n'interrompt point leurs fonctions; ils ſont encore ſur leur ſiege, lorſque le lendemain commence. Leur zele eſt infatigable, & leur patience reſſemble à leur zele.

Sans cette juriſdiction toujours debout, toujours l'oreille ouverte, le commerce ſeroit livré à l'anarchie. Elle tient lieu des autres tribunaux quand ils ſont fermés, ou bien quand ils ſont ſuſpendus au milieu des rixes déſaſtreuſes de la Magiſtrature & de la Cour. Ce tribunal populaire, en ſoutenant le négoce, ſauve les grands déſordres.

Il a ſur-tout dans ſon reſſort les *lettres de change* & les *billets à ordre*, ſi multipliés de nos jours. Les Juges & Conſuls ont un coup-d'œil exercé pour reconnoître la mauvaiſe foi & les tortuoſités des négociants infideles. Ils ſont au fait des dé-

tours uſités dans certaines profeſſions. Leurs regles ſont invariables, parce qu'elles ſont fondées ſur l'expérience journaliere. Au premier coup-d'œil, ils voyent ſi les regiſtres & les écritures d'un commerçant ſont dans l'ordre convenable. Comme tous les détails du commerce leur ſont familiers, ils ont une logique plus ſûre que celle qui va conſulter le droit romain pour terminer un différend entre deux épiciers-droguiſtes. Des mœurs nouvelles, des objets nouveaux, une vie contentieuſe fondée ſur un crédit qui a toujours beſoin de ſe renouveller, voilà ce qui exige, non un code inflexible, mais un code uſuel qui ſoit à une égale diſtance de la rigueur & de la foibleſſe.

Les Juges & Conſuls décernent la *priſe de corps* pour les lettres de change, *ſans diſtinction de perſonne.* Ils accordent des délais pour les *billets à ordre.* Ils ſe prêtent aux atermoiements; ils n'appeſantiſſent point trop le glaive de la loi ſur ceux qui ſont en faillite. Ils ſont enclins aux accommodements qui revivifient le crédit, & raniment le commerce, ſi ſujet aux orages.

Le Parlement caſſe ordinairement tous ces arrangements de faillite, quand un créancier inflexible pourſuit ſon débiteur, juſqu'à cette Cour ſuprême, parce que le droit Romain le veut ainſi.

Le peuple, & même le petit peuple, environne le tribunal des Juges & Conſuls & plaide lui-même ſa cauſe ſans le ſecours des Avocats. On diroit des beaux jours de la juſtice, lorſqu'elle étoit aſſiſe ſous un chêne, & non encore ſurchargée de formes ténébreuſes & de babillards inutiles. Si la gravité du tribunal en ſouffre quelquefois, le fond de l'affaire n'eſt jamais immolé aux

acceſſoires. A travers les biſarres expreſſions & le burleſque de la défenſe, les Juges ſuivent le fait, & démêlent les ruſes de la fripponnerie. Le ton de candeur & de vérité, dans la bouche de l'hypocriſie, ne leur en impoſe pas plus, que ne les révolte le ton groſſier & jureur des hommes emportés; car il faut ſouvent avertir celui qui défend ſa cauſe, qu'on ne jure point en préſence des Juges & Conſuls, du portrait du Roi & du crucifix.

J'ai ſouvent admiré la patience héroïque des Juges & Conſuls, lorſqu'ils interrogent les parties. Entourés des paſſions turbulentes du petit peuple & de ſes criailleries, ils ſavent écouter, faire ſortir l'aveu, réprimander, éclaircir & mêler quelquefois un trait de gaieté analogue à l'eſprit du Pariſien. Quand l'auditoire a ri, il eſt plus diſpoſé à la confiance & au reſpect.

Des Procureurs, auxquels on donnes les titres d'Avocats, plaident juſqu'à ſoixante-douze cauſes dans une ſoirée, à vingt-quatre ſols piece; elles n'en ſont pas plus mal expoſées pour cela. Quand l'Avocat ſe trouve avoir en main l'exploit de la partie adverſe, il ne fait qu'étendre le bras & le paſſer à ſon confrere. La multiplicité des affaires, & la confuſion des noms, font que quelquefois ils ſe trouvent chargés du pour & du contre; le moment les éclaire, & le débat alors ſe partage comme il convient.

Les Procureurs, haraſſés de fatigues, dorment quelquefois en inſtruiſant l'affaire; mais elle n'en eſt pas moins bien jugée, parce qu'il y a une triture & une routine qui forcent l'équité. Des ſingularités plaiſantes & des cas vraiment extraordinaires ſe rencontrent dans les conflits de tant d'intérêts oppoſés, & l'attention des Juges & des

auditeurs ſe ranime au récit de ces événements étranges.

Les gens de la campagne ont leurs heures d'audience particulieres ; autre débat, autre ton, autre ſtyle. Les détails n'en ſeroient pas entendus dans les autres tribunaux ; quoique l'objet le plus ſouvent ſoit mince, l'attention des Juges eſt la même. On pacifie ces cultivateurs, on leur abrege un temps précieux ; la propriété d'un *rateau* eſt éclaircie & jugée comme celle d'une *lettre de change*. Ces gens de la campagne ſemblent rougir plus que les autres, quand ils ſont convaincus de mauvaiſe foi, en ce qu'ils ſemblent devoir être plus étrangers à la prévarication.

Sans cette juriſdiction le petit peuple ſeroit ſans juſtice. La plus petite réclamation eſt admiſe ; car c'eſt le pauvre qui a le plus de beſoin de conſerver le peu qu'il a, & qui le défend avec le plus de chaleur. On l'écoute ; on fait plus, on le calme. Les délais & les fraix des autres tribunaux n'iroient point à ces petites cauſes, d'autant plus paſſionnées, que la plaie de la partie qui ſouffre, eſt récente.

Les Juges & Conſuls ſuſpendent *la contrainte par corps*, quand le Parlement a ceſſé ſes fonctions. Comme il y a toujours appel à ce tribunal ſupérieur, ces Juges patriotes & indulgents ne veulent point être les incarcérateurs de leurs concitoyens.

Séparation.

Dès qu'un contrat de mariage eſt ſigné dans la *coutume de Paris*, les deux époux ne peuvent plus s'avantager ni ſe rien donner, ni même y rien changer, vécuſſent-ils 100 ans.

Le mariage eſt indiſſoluble; le divorce eſt défendu par les loix divines & humaines : mais ſi deux époux veulent ſe ſéparer, ils n'ont qu'à ſe donner des chiquenaudes devant deux témoins, la juſtice les ſépare à l'inſtant; ils ne peuvent cependant pas ſe marier à d'autres, mais ils vivent librement, en attendant que la mort leur ait fait l'amitié de limer cette chaîne maudite que la déraiſon leur a rendue ſi peſante. Admirez la ſageſſe & la profondeur de cette légiſlation, qui défend le divorce & admet la ſéparation; c'eſt-à-dire, qui rend deux être inutiles à l'Etat, & qui les dévoue au libertinage.

Une femme attaque ſon mari & obtient la *ſéparation* pour cauſe d'impuiſſance; mais elle n'aura point un autre mari.

Il y a dans nos loix des peines contre l'adultere; mais comme il faut des témoins, rarement dans l'eſpace de trente ans voit-on une femme, dans la chaſte Capitale, qui ait ſubi les peines portées par la loi; il eſt donc évident que tout ce qu'on a dit ſur les maris n'eſt que pour fournir au ſtyle & à l'amuſement d'un conte.

Tous les enfants, dont les peres & meres n'ont pas été mariés en face de l'Egliſe & par ſes Miniſtres, ſont déclarés *bâtards*; ainſi l'on punit les enfants pour la faute de leurs peres, & la loi s'eſt plu à faire une foule de malheureux & à leur

ravir leur exiſtence, comme s'ils n'étoient pas déja aſſez à plaindre de ne pouvoir nommer les auteurs de leurs jours.

Le concubinage eſt défendu par les loix divines & humaines, mais le bon ton l'autoriſe; & des Evêques, des Abbés, des Prêtres, des Moines, des Seigneurs, des Magiſtrats, des Marchands, des Artiſans, &c. ſont *concubins*, & les concubines forment le tiers des femmes de la ville.

Les femmes ſéparées de leur mari entrent au Couvent. Cette retraite a un air de décence: mais l'on ſort tous les jours de la ſemaine. Il y a enſuite le conſeil de la femme ſéparée, & parmi ce conſeil, il ſe gliſſe quelques conſolateurs. Toutes ces femmes ſéparées arrivant de différentes Provinces, ſe trouveront réunies dans une Communauté, telle que *St. Chaumont*, rue St. Denis. Comme leur ſituation eſt la même, elles ſe racontent mutuellement leur hiſtoire; & le nom des maris, dans cette ſainte maiſon, ſonne plus déſagréablement que celui du diable. On oſe à peine le prononcer. Ceux qui viennent viſiter les belles récluſes, n'appellent les maris que les *adverſaires*. Tous ſont condamnés à ce tribunal féminin, & l'on n'y reçoit avec plaiſir que ceux qui ne portent point le joug du ſacrement. On s'extaſie ſur le bonheur des célibataires, on les place au rang des hommes les plus ſages.

Les Avocats, dont le ſtyle eſt le plus mordant, trouvent à renchérir encore dans leurs diatribes contre le pouvoir marital. Un quart-d'heure d'entretien à *St. Chaumont*, leur en dira plus qu'ils n'en pourroient trouver en eux-mêmes, en imitant les orateurs les plus véhéments. Il eſt paſſé en regle dans cette Communauté, qu'il n'y a pas

un ſeul mari qui ne ſoit un tyran, un monſtre; & que ce n'eſt que l'extrême douceur des femmes qui empêche de faire de toute la ville une communauté d'épouſes ſéparées.

Les viſites des conſolateurs durent toute la journée, mais elles finiſſent cependant à dix heures & demie du ſoir. Peut-on offrir le modele d'un plus rare ſacrifice & d'une plus grande régularité, & n'y a-t-il pas-là de quoi attendrir le mari le plus féroce & le plus inhumain? S'il veut encore faire valoir ſes droits après une année de retraite, s'il ſe refuſe à ce que les conſolateurs continuent leurs viſites, Néron & Caligula ſont des agneaux auprès de lui.

Les Juges, placés entre le mari & la femme, voyant la beauté & les larmes de celle-ci, ne peuvent jamais imaginer qu'elle ſoit entiérement coupable; & toutes les faveurs de la loi ſont inſenſiblement pour elle.

Dans la Communauté de *St. Chaumont*, toutes les femmes ſéparées, ſe prêtent mutuellement leur conſeil, leurs Avocats, leur défenſeurs, leurs ruſes, leur éloquence: c'eſt une ligue qui pouſſe des rameaux de tous côtés. Et le mari, qui croyoit n'être en guerre qu'avec une ſeule femme, en a trente pour ennemies irréconciliables qui multiplient ſon portrait, ainſi qu'un verre à facettes multiplie les objets. La voix de la communauté entre dans les canaux les plus imperceptibles, les enfle, & voilà un concert d'invectives & d'accuſations qui ne mourra point. Qu'on ſe ſépare, qu'on ſe réconcilie, il ſera déclaré à *St. Chaumont*, & dans les faſtes de la Communauté, que la femme eſt un ange & le mari un démon. C'eſt-là le premier article de foi de la maiſon.

Jamais oreille de Confeſſeur n'a été plus aguer-

rie que celles des directrices de cette Communauté. Elles ſavent d'avance tous les délits que peuvent commettre les maris jaloux ou brutaux; aucun ne les étonne. Mais jamais les torts ne ſont du côté de la femme; & ce qui le prouve, c'eſt qu'elle paye une bonne penſion, & qu'elle dépenſe ſon argent dans la ſainte Communauté. Or pour effacer de ſi grandes douleurs, pour adoucir cette horrible captivité, qui ferme les portes à onze heures du ſoir, on joue, on chante, on tient table, mais tout-à-coup on trouve des pleurs & des ſanglots, quand c'eſt un parent du mari qui ſe préſente, ou pour achever un accommodement, ou pour terminer une ſéparation; jamais actrice n'a offert ſur la ſcene des nuances plus vives & plus rapides : la ſupérieure accompagne, par un ſilence éloquent, le jeu phyſionomique de la Dame éplorée. Quelquefois la chaiſe de poſte & l'amant viennent terminer bruſquement le procès. Trois mois après, les *factums* provinciaux arriveront de cent lieues; on les verra pleuvoir ſur la tête du mari; on lui redemandera la moitié de ſa fortune; on offrira de rentrer au couvent & de prouver ſon innocence; les Avocats défenſeurs ſont tout prêts, & la ſupérieure auſſi, qui condamne indiſtinctement tous les maris de l'univers, & qui recevroit dans ſon aſyle les Africaines & les Chinoiſes, ainſi qu'elle reçoit les Flamandes, les Provençales & les Franc-Comtoiſes.

Bibliotheque univerſelle des Dames.

Les éditeurs de cette bibliotheque nous promettent tout ce qu'une femme peut & doit ſavoir, dans des livres qui pourront être contenus en une caſſette de dix-huit pouces quarrée. Voilà les limites des connoiſſances féminines.

Je crois qu'on pourroit les rétrécir encore, & que nos femmes en ſeroient infiniment plus aimables; mais alors, où en ſeroit la ſouſcription, & de quoi vivroient nos galants bibliothécaires? Laiſſons les donc publier leurs ſavantes inſtructions, & donner à nos belles Dames une légere encyclopédie entrepriſe pour elles, & ornée ſéparément de leur nom; ce qui a l'air d'une dédicace pour chacune d'elles, puiſqu'elles voyent leur nom imprimé à la tête de chaque volume; & comment ne payeroit-on pas cette jouiſſance?

Je recommande ſur-tout à nos inſtituteurs de ne pas oublier de leur enſeigner la partie de géographie qui regarde la côte de Malabar, où la veuve chérie ſe brûle ſur le tombeau de ſon mari; la Chine, où l'on briſe les pieds des femmes pour les rendre mignons; la Georgie, la Circaſſie, la Mingrelie, où la nature déploye après elles toutes ſes richeſſes, & où l'on les mene au marché; la Turquie, où elles ſont eſclaves & ceſſent d'avoir une ame; la Ruſſie, où les coups ſont les preuves les moins équivoques de la tendreſſe qu'on a pour elles; & je conſeille à nos belles Dames, après avoir orné leur eſprit de toutes ces brillantes connoiſſances, de ne pas abandonner Paris pour courir le monde; car je les préviens en ami

vrai, qu'elles ne gagneroient pas au change, fut-ce en Suiſſe, fut-ce en Allemagne, fut-ce même en Italie; voilà pourquoi Paris fait le patriotiſme de la plupart des Françoiſes.

O bibliotheque de dix-huit pouces en quarré, tu manquois au génie inventeur de notre ſiecle! mais il a trouvé enfin cette rare & neuve combinaiſon dont s'applaudiſſent les éditeurs & le libraire. Oh! que les femmes vont être ſavantes!

Je ne ſais ſi cette encyclopédie de dix-huit pouces conviendra à la ſenſible Angloiſe, à la nerveuſe Allemande, à la brûlante Eſpagnole; mais beaucoup de petites créatures, ſans énergie, ſans force, qui veulent tout apprendre en courant le monde, la logeront facilement dans leur tête.

Malgré cette bibliotheque univerſelle, il eſt toujours permis aux femmes de ne point ſavoir l'orthographe, mais à condition qu'elles mettront de l'eſprit dans leur ſtyle; très-peu y manquent.

Plaintes d'Académiciens.

Ils vous diſent que le regne des lettres paſſe de jour en jour; que la décadence eſt totale, & il en eſt peu d'entr'eux qui ne prennent ces réflexions chagrines pour des vérités inconteſtables. L'Académicien veut dire ſeulement qu'on ne penſe pas aſſez à lui. De-là ces lamentations qui ne ſont que le cri de l'amour-propre, mécontent ou humilié : c'eſt toujours un gémiſſement ſur *la perte du goût*. Eh! qui gémit ainſi? Des hommes qui ne ſont rien de remarquable, ou des pareſſeux

qui voudroient qu'on honorât encore leur oiſive nullité.

Ce qu'il y de plaiſant, c'eſt que le folliculaire tançant l'Académicien, en dit tout autant de ſon côté; cela termine ſon extrait où ſa page, & comme ces jérémiades littéraires prêtent à l'amplification, académiciens & folliculaires ne négligent pas ces moyens qui les conduiſent à ſi peu de fraix au bout d'un diſcours ou d'un extrait.

Le premier venu, qui prendra la plume dans le mercure ou dans un journal, appellera *barbouilleur* la majeure partie de ceux qui écrivent, & en traçant ce mot, il ne fera aucun retour ſur lui-même.

L'Académicien & le folliculaire prennent donc abſolument le même ton. Je l'ai ſouvent remarqué. Vous les diſtinguerez à leurs gémiſſements éternels, ſur cette prétendue décadence du goût; ils oppoſeront éternellement les écrivains antérieurs aux écrivains qui naiſſent & qui n'ont point encore fourni leur carriere. Vous voyez que les gens de lettres, malgré leur eſprit, reſſemblent aux autres hommes; ils ſe plaignent amérement de leurs rivaux, pour faire entrevoir qu'ils ont un mérite particulier.

Le ſtyle néanmoins eſt viſiblement perfectionné de nos jours. Il s'éloigne enfin du ſtyle académique, introduit par d'*Alembert :* ce fut lui qui gâta pluſieurs Ecrivains, notamment mon cher *Thomas*, qui perdit ſon allure naturelle pour en prendre une forcée. Ce ſtyle eſt ſans contredit le plus mauvais de tous. Il eſt adopté par ceux qui voulurent faire leur cour au *Secretaire de l'Académie*. Or, c'étoit une ſinguliere prétention que de ne vouloir ſe faire lire qu'à force de ſubtilités, de contourner les expreſſions &

d'habiller les penſées les plus communes d'une forme épigrammatique. Enfin, le public fit juſtice un jour de ce mauvais ſtyle, & ſiffla le Secretaire. L'eſprit de l'art ne vaudra jamais l'eſprit de la nature, qui eſt ſimple & uni.

Le public ſiffleroit bien plus haut, s'il étoit témoin du *prononcé* que ſe permettent tant d'hommes qui n'ont aucune renommée, paſſé les bornes de leurs journaux, de leurs coteries, de leur ſalle académique, ou de leur lycée. L'homme impartial & franc qui ſe donne la peine de lire, & qui examine au-lieu de fronder, eſt perpétuellement révolté de ces ſentences que dicte l'égoïſme le plus vain & le plus ridicule.

Dans une écurie il y a des chevaux de parade, des chevaux courants & des roſſes; il en eſt de même de l'Académie Françoiſe; mais parmi les critiques de toute eſpece, en eſt-il un ſeul qui ſe diſtingue aſſez éminemment pour faire adopter ſes jugements?

Rameau.

J'AI connu dans ma jeuneſſe le Muſicien Rameau; c'étoit un grand homme ſec & maigre, qui n'avoit point de ventre, & qui, comme il étoit courbé, ſe promenoit au Palais-royal toujours les mains derriere le dos, pour faire ſon à-plomb; il avoit un long nez, un menton aigu, des flûtes au-lieu de jambes, la voix rauque. Il paroiſſoit être de difficile humeur. A l'exemple des Poëtes, il déraiſonnoit ſur ſon art.

On diſoit alors que toute l'harmonie muſicale étoit dans ſa tête; j'allois à l'Opéra, & les Opéra de Rameau (excepté quelques ſymphonies)

m'ennuyoient étrangement. Comme tout le monde disoit que c'étoit-là le *nec plus ultrà* de la musique, je croyois être mort à cet art, & je m'en affligeois intérieurement, lorsque Gluck, Piccini, Sacchini, sont venus interroger au fond de mon ame mes facultés engourdies ou non remuées. Je ne comprenois rien à la grande renommée de Rameau : il m'a semblé depuis que je n'avois pas alors un si grand tort.

J'avois connu son neveu, moitié Abbé, moitié Laïque, qui vivoit dans les cafés, & qui réduisoit à la mastication tous les prodiges de valeur, toutes les opérations du génie, tous les dévouements de l'héroïsme; enfin, tout ce que l'on faisoit de grand dans le monde. Selon lui, tout cela n'avoit d'autre but ni d'autre résultat que de placer quelque chose sous la dent.

Il prêchoit cette doctrine avec un geste expressif & un mouvement de mâchoire très-pittoresque; & quand on parloit d'un beau poëme, d'une grande action, d'un édit, tout cela, disoit-il, depuis le Maréchal de France jusqu'au savetier, & depuis Voltaire jusqu'à Chabanes ou Chabanon, se fait indubitablement pour avoir de quoi mettre dans la bouche, & accomplir les loix de la mastication.

Un jour, dans la conversation, il me dit, mon oncle musicien est un grand homme, mais mon pere violon étoit un plus grand homme que lui; vous en allez juger : c'étoit lui qui savoit mettre sous sa dent! Je vivois dans la maison paternelle avec beaucoup d'insouciance, car j'ai toujours été fort peu curieux de sentineller l'avenir; j'avois vingt-deux ans révolus, lorsque mon pere

entra dans ma chambre, & me dit : — Combien de temps veux-tu vivre encore ainſi, lâche & fainéant? il y a deux années que j'attends de tes œuvres; ſais-tu qu'à l'âge de vingt ans j'étois pendu & que j'avois un état? — Comme j'étois fort jovial, je répondis à mon pere : C'eſt un état que d'être pendu ; mais comment ſûtes-vous pendu, & encore mon pere? — Ecoutes, me dit-il, j'étois ſoldat & maraudeur; le grand-prévôt me ſaiſit & me fit accrocher à un arbre; une petite pluie empêcha la corde de gliſſer comme il faut, ou plutôt comme il ne falloit pas ; le bourreau m'avoit laiſſé ma chemiſe ; parce qu'elle étoit trouée ; des huzards paſſerent, ne me prirent pas encore ma chemiſe, parce qu'elle ne valoit rien, mais d'un coup de ſabre ils couperent ma corde, & je tombai ſur la terre; elle étoit humide : la fraîcheur réveilla mes eſprits; je courus en chemiſe vers un bourg voiſin, j'entrai dans une taverne, & je dis à la femme : Ne vous effrayez pas de me voir en chemiſe, j'ai mon bagage derriere moi : vous ſaurez.... Je ne vous demande qu'une plume, de l'encre, quatre feuilles de papier, un pain d'un ſol & une chopine de vin. Ma chemiſe trouée diſpoſa ſans doute la femme de la taverne à la commiſération; j'écrivis ſur les quatre feuilles de papier : *Aujourd'hui grand ſpectacle donné par le fameux Italien; les premieres places à ſix ſols, & les ſecondes à trois. Tout le monde entrera en payant.* Je me retranchai derriere une tapiſſerie, j'empruntai un violon, je coupai ma chemiſe en morceaux ; j'en fis cinq marionnettes, que j'avois barbouillées avec de l'encre & un peu de mon ſang, & me voilà tour-à-tour à faire parler mes marionnettes,

à

à chanter & à jouer du violon derriere ma tapiſſerie.

J'avois préludé en donnant à mon violon un ſon extraordinaire. Le ſpectateur accourut, la ſalle fut pleine; l'odeur de la cuiſine, qui n'étoit pas éloignée, me donna de nouvelles forces; la faim, qui jadis inſpira Horace, fut inſpirer ton pere. Pendant une ſemaine entiere, je donnois deux repréſentations par jour, & ſur l'affiche point de *relâche*. Je ſortis de la taverne avec une caſaque, trois chemiſes, des ſouliers & des bas, & aſſez d'argent pour gagner la frontiere. Un petit enrouement, occaſionné par la pendaiſon, avoit diſparu totalement, de ſorte que l'étranger admira ma voix ſonore. Tu vois que j'étois illuſtre à vingt ans, & que j'avois un état; tu en as vingt-deux, tu as une chemiſe neuve ſur le corps; voilà douze francs, ſors de chez moi

Ainſi me congédia mon pere. Vous avouerez qu'il y avoit plus loin de ſortir de-là que de faire *Dardanus*, ou *Caſtor & Pollux*. Depuis ce temps-là, je vois tous les hommes coupant leurs chemiſes ſelon leur génie, & jouant des marionnettes en public, le tout pour remplir leur bouche. La maſtication, ſelon moi, eſt le vrai réſultat des choſes les plus rares de ce monde. Le neveu de Rameau, plein de ſa doctrine, fit des extravagances & écrivit au Miniſtre, pour avoir de quoi maſtiquer, comme étant fils & neveu de deux grands hommes. Le St. Florentin, qui, comme on ſait, avoit un art tout particulier de ſe débarraſſer des gens, le fit enfermer d'un tour de main, comme un fou incommode, & depuis ce temps je n'en ai point entendu parler.

Ce neveu de Rameau, le jour de ſes noces, avoit loué toutes les vielleuſes de Paris à un écu par tête, & il s'avança ainſi au milieu d'elles, tenant ſon épouſée ſous le bras : *Vous êtes la vertu*, diſoit-il, *mais j'ai voulu qu'elle fût relevée encore par les ombres qui vous environnent.*

Rameau, rendant viſite à une belle Dame, ſe leve tout-à-coup de deſſus ſa chaiſe, prend un petit chien qu'elle avoit ſur ſes genoux, & le jette ſubitement par la fenêtre d'un troiſieme étage. La Dame épouvantée : — Eh ! que faites-vous, Monſieur ! — *Il aboye faux*, dit Rameau, en ſe promenant avec l'indignation d'un homme dont l'oreille avoit été déchirée.

Rameau ne put jamais faire entendre à Voltaire une note de muſique, & celui-ci ne put jamais lui faire comprendre la beauté d'un de ſes vers ; de ſorte qu'en faiſant un opéra enſemble, ils en vinrent preſqu'aux mains, tout en parlant d'harmonie. L'oreille la plus ingrate à toute muſique, fut celle de Voltaire ; il a oſé cependant en parler. La peinture n'exiſtoit pas plus pour lui : conſolez-vous, vulgaires mortels !

Chaiſe de poſte.

VOYONS le monde, s'il eſt poſſible, avant d'en ſortir ; la plus heureuſe des inventions eſt *la chaiſe de poſte.* Je n'ai jamais pu envier aux riches que ce ſeul avantage.

Grace aux beaux chemins que l'intelligence du Miniſtere a fait pratiquer dans toute l'étendue

du Royaume, coupé comme un damier, le faquin qui a de l'or, incruſté dans ſa chaiſe, eſcorté de ſon Jocquet, s'en va légérement étaler les graces de ſon individu juſques dans les pays étrangers; il viſite le Hollandois & l'Allemand au milieu de leur brandevin, de leur pipe & de leur tabac, mâchant lugubrement du cochon ſalé, de la *choucroute*, du beurre & du fromage: voilà tout ce qu'il obſerve, & il revient en s'écriant qu'il eſt mort de faim dans ces pays, parce qu'il n'a pas tâté de vingt mêts, tous plus exquis les uns que les autres; il revient au milieu des plaiſirs qui fourmillent dans la Capitale, bien réſolu à ne la pas quitter.

Pourquoi la chaiſe de poſte appartient-elle plutôt à un faquin qu'à un homme éclairé? Voyager à pied, c'eſt voyager comme Thalès & Rouſſeau, mais de nos jours cela devient impraticable: la chaiſe de poſte s'arrête à volonté, & franchit rapidement ce qui ne mérite pas d'être vu: Oh! qu'il eſt doux, ratatiné dans un enclos commode, de ſe rendre obſervateur, tantôt d'une ville, tantôt d'un village. De tous les états de la vie, celui de voyageur eſt le plus fécond en plaiſirs purs & nouveaux. — Je ſuis heureux lorſque je voyage; ma tête s'illumine, & tous les livres alors me ſemblent froids & faſtidieux.

Le projet de faire voyager commodément & en poſte les commerçants & les curieux, qui deſireroient ſe porter d'un endroit du Royaume à un autre, étoit bon, mais ce projet a été gâté par la ſtructure des turgotines, par la négligence & l'avidité du régime. Voilà ce qu'amene un privilege excluſif. Il ne faut point avoir recours, s'il eſt poſſible, aux meſſageries royales; les

plaintes les mieux fondées ſont toujours en pure perte.

Le goût a banni des voitures actuelles l'or & l'argent ; il a prononcé plus hautement qu'une loi ſomptuaire. La peinture & les vernis les décorent ſeuls ; la main induſtrieuſe du menuiſier leur a donné l'élégance, le ſellier n'a rien négligé dans les parties en cuir, & par l'invention des reſſorts doux, pliants & ſolides, le ferrurier eſt monté juſqu'au rang des artiſtes. On a donné au ſiege des ornements drapés, frangés ; il eſt ample, doux, varié en couleur. Le cocher peut dormir ſur ce ſiege, comme ſur un lit, en attendant ſon maître.

Leur commodité eſt égale à leur magnificence : nous avons adopté les voitures Angloiſes, mais nous avons ſu les récréer : les nôtres ſont beaucoup plus légeres, & au-lieu de ces grandes berlines lourdes & peſantes, qui ſembloient faites pour rouler toute une penſion, nous avons des voitures agréablement coupées pour l'œil, & d'une ſolidité égale à leur légéreté.

La caiſſe eſt montée très-haut, & le ſiege pour le cocher eſt encore plus élevé. Le conducteur ſe trouve au niveau de l'entreſol des maiſons ; tant pis pour lui s'il n'a pas fait ſon teſtament ou ſon apprentiſſage ſous un maître habile qui lui ait enſeigné à ſe tenir ferme ſur ce haut ſiege. A la premiere apparition de ces voitures, nous tremblâmes pour le cocher, & nous craignions qu'au moindre choc il ne fût, par la loi de la force centrifuge, lancé par terre à vingt pieds de ſa voiture ; mais ſoit que l'élévation faſſe diſparoître le péril, ſoit que les cochers ſoient plus fermes & plus habiles, ils perdent moins la tête, quoique la leur approche viſiblement de la hau-

teur des lanternes publiques, dites réverberes.

On a proscrit, autant qu'on l'a pu, ces maudites voitures, tellement ferrées, qu'elles jettoient un bruit de ferraille très-monotone & très-maussade : c'étoit une bisarrerie révoltante ; l'oreille étoit fatiguée par ces sons désagréables & importuns : aujourd'hui l'on n'entend plus que le roulement inévitable. Si l'on pouvoit proscrire absolument toutes les glaces, dont les inconvénients sont si dangereux, pour laisser les portieres tout en bois, j'applaudirois à cette heureuse réforme : je donnerois aussi ma voix pour que les marche-pieds, qui se replient & se referment endedans, n'eussent plus lieu. L'impatience ne s'en accommode guere, & je voudrois que le génie substituât à la place quelqu'autre invention. Il est nombre de cas où il est plus qu'imprudent de se trouver enfermé, & de dépendre de la presteſſe d'un laquais.

Sous le Roi Robert, c'étoit une grande entreprise d'aller à soixante lieues de chez soi. On faisoit son testament, & l'on se disposoit à mourir. On s'attroupoit autour d'un homme qui revenoit de cent cinquante lieues, & cela paroissoit aussi admirable que de notre temps les voyages du Capitaine Cook.

Aujourd'hui l'on délivre des chevaux de poste à toute heure. L'intempérie des saisons n'arrête point les postillons aux culottes de peau étroites, & qui montrent la forme de leurs fesses à toutes les belles Dames qui courent la poste : leur bel œil semble ne rien voir, & leur oreille ne point entendre les jurements qui constituent l'éloquence des grands chemins.

On voyage sans nécessité, sans affaires, sur le plus léger prétexte. Le Royaume est percé en

tout ſens, & ces belles routes, peut-être trop larges en beaucoup d'endroits, & trop peu ménagées, offrant une multitude de points de communication, les correſpondances ſe multiplient de ville à ville, de province à province.

On peut, ſans être riche, jouir à-peu-près de tous les plaiſirs qui appartiennent à l'opulence; mais cette ſorte d'égalité ceſſe quand il faut voyager. Une bonne berline Angloiſe, chargée de toutes les choſes commodes, qui s'arrête & qui part quand on veut, eſt bien différente de ces voitures de meſſageries, où une malle vaut mieux qu'un homme pour les conducteurs, & ſemble bien plus précieuſe.

Quand on a mille louis d'or, la dépenſe la plus agréable, c'eſt de voyager trois en poſte. On économiſe près d'un tiers de cette façon: mais ſe convenir trois parfaitement, ces ſortes de rencontres ſont rares.

Les chevaux de poſte ſont inceſſamment ſous la main du Miniſtere, qui peut les arrêter à la minute: on ſent que cette police ſage eſt un frein pour le crime, & que la ſûreté de l'Etat peut dépendre quelquefois de cette exacte vigilance.

Répétons le ſage conſeil de Cicéron à ſon fils; c'eſt de ne jamais trouver ridicule ni répréhenſible les uſages étrangers, de conſidérer qu'en général ils tirent leurs ſources de la néceſſité du climat, du gouvernement, ou de quelqu'autre cauſe inconnue aux voyageurs qui les condamnent.

Ainſi, quand un Pariſien ſe propoſe ce qu'on appelle le *tour de l'Europe*, il faudroit qu'il eût l'eſprit aſſez formé pour pouvoir recueillir, par ſes propres obſervations, le fruit de ſes

voyages ; car rien ne rend plus ſot, pour le reſte de la vie, qu'un voyage prématuré : il fait au moral le tort que le mariage précoce fait au phyſique.

Un laquais gagna un jour quarante mille écus à la loterie ; il monte chez ſa maîtreſſe, & lui dit : — Madame, j'ai de l'argent, je ne ſuis plus à vous ; je vais ſatisfaire une envie que j'ai depuis long-temps, celle de voyager. — Toi, mon pauvre garçon ! — Oui, Madame ; il faut que je voie l'Italie, la Hollande & l'Angleterre dont je vous ai tant entendu parler. — Mais, mon cher, tu es fou ; place ton argent en rente viagere comme font les gens ſenſés, & vis tranquillement. — Non, Madame, je crains qu'on ne me faſſe banqueroute ; il faut que je voyage & que je m'inſtruiſe.

Le laquais prend un valet-de-chambre, un cuiſinier, trois domeſtiques ; & ſachant comment on ſervoit les autres, il n'étoit pas mal ſervi.

Il fait ſes voyages, & laiſſe preſque tout ſon argent ſur les routes. Il ſe trouve à ſon retour à Bologne ſur mer ; là il compte ſes finances dans une hôtellerie ; & voyant qu'il n'a plus que cent louis d'or, il appelle l'aubergiſte, & lui dit : *Mettez à ma table ſix couverts de plus.*

Il s'aſſied. Ses gens l'environnoient aſſez étonnés. Faites monter mon cuiſinier, dit-il. Le cuiſinier monte. Alors il hauſſe la parole, & leur dit : Mes amis, mettez-vous à table avec moi : voici vos gages ; cherchez une condition, & ſi vous en trouvez une bonne pour moi, vous me ferez plaiſir de me l'indiquer. Mon rôle eſt fini avec mon argent. J'étois un valet ; je le redeviens, il n'y a point de mal à cela. J'ai voyagé

comme auroit fait le fils d'un financier. Je ſuis content ; & je parlerai préſentement des pays étrangers tout auſſi bien que ceux qui narrent à table leurs voyages.

Ecuſſon.

ENSEIGNE de cuivre repréſentant trois fleurs de lys que les Notaires ou faiſeurs d'actes placent à leurs portes au milieu de leurs grilles. On ſe plaint généralement aujourd'hui de leur précipitation & de leur étourderie : ſi les actes qu'ils font payer bien cher étoient bons & bien faits, ils pourroient dire à ceux qui ſe plaignent, *on vous en donne pour votre argent ;* mais non, tel acte coûte mille écus, & il ne vaut rien ; il en réſulte des procès.

C'eſt un métier fort lucratif, car on eſt très-empreſſé à l'embraſſer : les boutiquiers & artiſans jettent leurs enfants, dès l'âge de quinze ans, dans ces études-là ; ces jeunes gens attendent dix-huit à vingt années, & lorſqu'ils ſont enfin maîtres-clercs, de-là à la charge, il n'y a qu'un pas.

Le Notaire cede, c'eſt-à-dire, vend, le plus cher qu'il peut, le fond de ſa boutique, montrant en perſpective à ſon ſucceſſeur, les *directions tant nées qu'à naître ;* car voilà le plus beau fleuron de leurs couronnes : plus un Notaire a de *directions*, plutôt il eſt riche. Le Notaire vétéran ſe borne alors à faire ce qu'on nomme *des affaires.*

La charge des Notaires eſt d'une cherté effroyable ; elle paſſe cent mille écus : il eſt évident qu'on ne donne point une pareille ſomme

pour des profits modérés; auſſi pluſieurs Notaires ne ſont plus au vrai que des marchands d'argent, des courtiers, des entremetteurs : quelques-uns ſe ſont rendus coupables de délits, qui intéreſſent l'ordre public, comme de gratter les actes, de faire des minutes anti-datées, &c.

Les actes ſont certainement les objets les plus importants de la ſociété. La certitude de la propriété, la jouiſſance paiſible; en un mot, le bonheur de la vie des propriétaires dépendant d'un mot ſouvent mal placé; ou mal-à-propos introduit dans un acte.

Le bavardage, le galimathias, les amphibologies, ſont la ſource de mille procès, & font gagner les Procureurs, camarades des Notaires, pourvu toutefois que ceux-là amenent dans leur boutique de fortes *directions*. Le Notaire ſait les faire durer, & ſa fortune eſt faite; celui qui ſait ſe lier avec les Procureurs les plus diaboliques, métamorphoſe bientôt ſes ſabots & ſa beſace en quarante, cinquante, ou même quatre-vingt-dix mille livres de rente; & alors il paſſe à un autre ſa charge lucrative, & dont le prix s'accroît de jour en jour.

Les Notaires en défaut ne font plus de voyage en Hollande, ils ſe brûlent la cervelle dans leur lit, ou ſe coupent le col au haut d'une gouttiere. On ſe ſouvient du Notaire Deſhayes, condamné à être pendu, mais qui s'eſcamota de maniere qu'on ne pendit qu'un mannequin.

Les charges de Notaire paſſent cent mille écus, comme je l'ai dit, ainſi, quand trois Notaires ſont aſſemblés, ils forment un million. Au bout de ſept à huit années *ils ont fait leurs orges*, ſuivant l'expreſſion du peuple; c'eſt-à-

dire, qu'ils ſe retirent avec une fortune opulente, & ils ſont encore imberbes : ce que c'eſt que de fraterniſer ſi bien avec l'agiotage moderne!

Quelle joie pour le Notaire qui ne veut pour gendre que des Notaires, qui marie ſes quatre filles à des Notaires, qui veut que ſon fils, que ſon neveu ſoient Notaires ! Il voit un million & demi à ſa table rien qu'en tabellionage.

Comment ces charges ont-elles plus que triplé en moins de vingt années? Les gains ſont donc conſidérables? Et voilà cent treize individus qui, l'un portant l'autre, doivent prélever ſur le public une aſſez jolie ſomme ! Cent treize Notaires avec des charges de cent mille écus, & qui paſſent rapidement de main en main ! O pauvre peuple ! c'eſt toi qui ſupportes le contre-coup de toutes ces charges!

Emprunteur.

TEL emprunte comme un Gouvernement tant qu'on veut lui donner, laiſſant à l'avenir, & au vague des événements, le jour où il rendra; il endort ceux à qui il parle, leur fait des promeſſes illuſoires, & ſe rabat à la moindre ſomme, quand il lit ſur le viſage de l'intercédé quelque nuage contraire.

Suivez-le; il court tout le matin, il entre dans vingt maiſons; il en a trouvé quatorze d'inexorables, mais ſix lui ont donné. Cet emprunteur à un ton de voix gémiſſant; il ſe lamente ſans ceſſe, ſe plaint de la dureté des hommes, & ſoutient qu'il n'y a plus d'humanité ni de vertu

ſur terre que dans le cœur de la dupe, qui lui tend un louis d'or ; car, après en avoir demandé dix, il ſe contente de vingt-quatre livres.

Il baiſſe ſubitement ſes prétentions, quand on défend courageuſement ſa bourſe, & au milieu de ſa rhétorique plaintive & de ſa morale miſantropique, il ne vous taxe qu'à un pétit écu. Cet emprunteur doit ainſi cinquante mille francs en petits écus & en pieces de douze ſous ; c'eſt un mendiant ſouple & hardi dont le front ne rougit point, & qui, aguerri à ces demandes journalieres, obtient par des phraſes importunes, & par une déclamation menſongere, ce qu'on devroit lui refuſer ſans miſéricorde.

Ce vil métier ne peut s'exercer qu'à Paris, parce que c'eſt dans cette ſeule ville qu'un comédien de cette eſpece a la facilité de répéter cent fois ſon rôle ſans être démaſqué d'abord, ſoit en changeant de maiſon, ſoit en haranguant les perſonnes ſelon leur caractere : il aſſocie ſa femme à cet emploi ambigu ; celle-ci larmoye chez le marchand d'étoffe pour ſix aulnes de taffetas, tandis que le mari jérémiſe chez l'horloger, car quand on veut prêter une montre à ce lamentateur, il l'accepte ſans difficulté, & la porte ſoudain au mont de piété.

Il faut qu'il ait un Taliſman en poche. Vous lui entendrez répéter les mêmes paroles ; elles lui réuſſiſſent par-tout, & preſque toujours. Ecoutez bien ; il ne lui faut plus qu'un léger ſecours pour ſortir d'embarras ; ſes meubles ſont ſaiſis, les huiſſiers environnent ſa maiſon ; mais ſes meubles, comme s'ils étoient gardés par des fées ou par des génies inviſibles, ne s'enlevent point, malgré toutes les ſentences qui ont pluſieurs an-

nées de dattes, & les *référés*, qui tous échouent.

Comment arrête-t-il d'une main la horde des huiſſiers, en tendant l'autre inceſſamment à tous ceux qu'il rencontre? Oh! c'eſt qu'il reſſemble à un autre emprunteur qui doit beaucoup, & à qui l'on prête toujours. Tous deux ſemblent inſaiſiſſables, tous deux annoncent l'ordre prochain, & augmentent leurs dettes; tous deux perſuadent qu'ils vont être bientôt dans la ſituation la plus brillante, & ils empirent; tous deux trouvent de l'argent avec de belles paroles; tous deux enfin attendent le jugement dernier pour liquider leurs affaires; ce ſera en effet le jour où ils ſatisferont leurs créanciers.

Portraire.

QUAND vous débarquez à Canton, un Chinois vient, vous regarder fixement, & vous dit, je vous rapporterai votre portrait demain: ſa mémoire forte ſaiſit tous vos traits; elle vous a peint & vous êtes reſſemblant. Ces peintres ne ſont pas quinze fois ſix heures à vous examiner, à vous ennuyer; ils ne vous tiennent pas dans une attitude gênante, qui vous moleſte & qui vous endort. Voilà une maniere de peindre très-heureuſe.

Quelle ſeroit commode, aujourd'hui que tout le monde ſe fait portraire & graver, qui pis eſt! Point d'Avocat qui ne ſe faſſe peindre modeſtement en Cicéron; point d'Auteur qui ne veuille que ſon air de tête repréſente Apollon; point de Prince ſur-tout qui n'exige dans ſon portrait, non-ſeulement la majeſté, la dignité, mais quelque

choſe, s'il étoit poſſible, au-deſſus de l'humain.

Un graveur homme d'eſprit, & qui faiſoit commerce d'eſtampes, vendoit les Princes pendant leur vie & les Auteurs après leur mort. Il diſoit d'une planche gravée : *il faut ſe dépêcher de tirer, car le Prince ne vivra pas long-temps.*

Si vous voulez voir une collection curieuſe, allez chez M. Pujos. Là, vous trouverez une foule de têtes d'auteurs, mais très-peu de ſpirituelles; vous y verrez Monteſquieu ſans décoration, & M. Blin avec un *cordon bleu.* M. Pujos a voulu tranſmettre au ſiecle ſuivant toutes les phyſionomies de ceux qui ont manié la plume ; elles ſont d'une rare reſſemblance ; mais comme le diſoit fort bien une femme célebre, *le défaut des gens d'eſprit, c'eſt de manquer d'eſprit.* Le talent eſt tout autre choſe : plus un homme a de talent, moins il a d'eſprit en général.

Tous ces portraits ſont paiſiblement entaſſés les uns ſur les autres, repoſent fraternellement dans le même carton, tandis que les originaux, en proie à la rivalité, ſe fuyent, s'évitent, & tourmentés par les accès de l'amour-propre, ſe livrent les combats qu'inſpire le fol amour d'une fauſſe gloire.

Il y a en Europe cent trente-ſix millions d'hommes, & dans ce nombre ſont au plus trois cents cinquante penſeurs qui s'occupent du bonheur de l'eſpece : on diroit que les gens de lettres abondent à Paris ; pluſieurs il eſt vrai uſurpent ce titre, mais de fait il n'y a pas vingt-cinq écrivains dans la capitale qui ſuivent la carriere habituellement: la carriere littéraire n'eſt battue que par un très-

petit nombre d'auteurs ; je parle de ceux qui alimentent le public de productions ſuivies, utiles ou intéreſſantes, car on n'eſt pas auteur pour avoir fait, dans le cours de ſa vie, un madrigal ou une tragédie, un logogriphe ou une nouvelle hiſtorique, ou pour avoir traduit un roman, car on fait un traducteur en ſix ſemaines. La pareſſe ſaiſit ceux qui ont obtenu quelque choſe, & ils décorent leur nullité ou leur ſéchereſſe des mots du renard de la fable.

On peut faire honneur à ces gens de lettres peu nombreux, de pluſieurs améliorations récentes, & qui en préparent d'autres plus importantes. C'eſt à la ſuite des bons principes que naiſſent les idées génératrices faites pour s'emparer des têtes ſaines & des cœurs droits ; & il y en a par-tout, ainſi que l'ont prouvé les aſſemblées provinciales.

Aſſemblée provinciale.

L'ASSEMBLÉE PROVINCIALE de l'Iſle de France s'eſt tenue à Melun. Les ſéances ont donné de bons mémoires, & c'eſt une époque heureuſe, que celle qui a enfin réuni les lumieres de pluſieurs têtes diſperſées. Nous ſommes plus riches que nous ne comptions en hommes véritablement inſtruits & en généreux citoyens. On a vu des perſonnes d'un rang diſtingué offrir ce patriotiſme populaire, qui ſembloit être le partage de la claſſe ſouffrante & mitoyenne. On a entendu des nobles plaider la cauſe des roturiers ; on a vu des connoiſſances politiques dans des perſonnes qui jadis dédaignoient ces matieres importantes. Enfin, des études graves ont ſuccédé

à ce ton de frivolité qu'on s'obſtinoit à prendre pour le ton national. Ces nouvelles idées préparent les plus heureux changements, & les générations ſuivantes béniront le jour où la communication des vues politiques s'eſt établie ſolemnellement.

L'agriculture n'a jamais perdu ſa nobleſſe; mais il étoit temps de démontrer aux êtres nuls qu'on peut être agriculteur & Gentilhomme; & que c'eſt à ceux qui poſſedent les terres à les couvrir de cette induſtrie, qui honore la nature humaine, induſtrie particuliere que le payſan, dans ſon indigence, avoit pu ſoupçonner ſans doute, mais non déployer à ſon gré : on ne diſputera point à la nobleſſe ſa prééminence, lorſque dans ſes divers domaines elle aura rendu la terre floriſſante & ſuperbe.

Ce genre de gloire, qui l'aſſimilera aux anciens patriarches, aux Rois Grecs célébrés par Homere, & à ces fiers Romains qui jetterent les fondements de la conquête de l'univers, vaudra bien la ſtérile gloriole à laquelle ſe ſont condamnés nos nobles de traîner une épée dans une triſte garniſon, de jouer aux cartes, & de mener des femmes au ſpectacle.

Heures des repas.

Les paveurs, les maçons, les tailleurs de pierres, dînent toujours à neuf heures du matin. Louis XIV dînoit à midi, comme on fait encore dans les colleges & dans les Provinces. Il y a trente ans on ſe mettoit à table à une heure; aujourd'hui on ne dîne qu'à trois heures & demie. Jadis on mangeoit deux par deux ſur une même aſſiette,

& les amants buvoient dans le même vaſe ; aujourd'hui chacun a ſon aſſiette ; mais la politeſſe du maître & de la maîtreſſe du logis conſiſte à ſavoir prier leur monde de maniere que telle femme ſe trouve avec ſon amant. On ſoupe à onze heures & demie ; on fait des viſites à dix heures du ſoir ; c'eſt le temps de la ſociété : les femmes veillent & fuyent les rayons du ſoleil.

Le dormant du quinzieme ſiecle eſt remplacé par un plateau immobile, mais ce plateau eſt favorable ; il diſpenſe de ces plats énormes qu'on appelloit pieces de réſiſtance : des plats légers circulent autour de la table ; on voit donc la décoration du deſſert à travers la fumée du potage.

Il y a ſur nos tables, pour le deſſert, décoration d'été & décoration d'hyver ; au mois de Janvier on voit les décorations givrées, mais ce givre eſt artificiel, & il ſe fond à la chaleur, ainſi que celui de la nature. J'ai vu, ſur une table de douze pieds, une riviere dégeler, les arbres verdir, les fleurs éclorre ; & le printemps naître avec ſa robe verte.

Le ſablé des deſſerts ! Pouvoit-on imaginer la puérilité d'un tel luxe ? Ce ſablé eſt compoſé de la poudre de marbre blanc : on teint ce marbre de toutes manieres. Il faut qu'un Officier ſoit ſableur ; s'il ne connoît pas les décorations de tables, il n'eſt pas reçu.

La ſociété ne ſera bien perfectionnée à Paris, que lorſque l'heure des repas ſera à ſix heures du ſoir, & celle des ſpectacles à neuf. C'eſt alors qu'on pourra ſe livrer à des occupations ſuivies, & marier le travail & le plaiſir.

Parterres

Parterres assis.

Tous les parterres sont assis présentement, excepté celui de l'opéra. De même qu'il y a eu des disputes tacticiennes sur l'*ordre mince* & *l'ordre profond*, de même on a beaucoup disputé sur le parterre debout ou assis. Les Auteurs, les gens sensés, les véritables amateurs de l'art, sont pour le parterre assis; mais si les banquettes sont étroites & incommodes, si l'espace que tient un homme est mesuré de maniere qu'il lui soit interdit d'avoir les cuisses un peu longues, il vaudroit beaucoup mieux un parterre debout, pourvu qu'on y pût flotter à son aise.

Lorsqu'on a fait subitement passer le prix des places, sur les deux théâtres, de vingt sous à quarante-huit sous (& personne n'a réclamé pour le public), on auroit dû être plus attentif dans la construction espacée des banquettes, mais le public à Paris n'a point de représentants. Il faut de longs murmures pour faire tomber les plus petits abus. Nos parterres n'ont pas encore la commodité qu'ils devroient avoir. N'est-ce donc pas assez de payer quarante-huit sous & d'appercevoir autour de soi des bayonnettes? Quand le comédien & le Ministere sont satisfaits, pourquoi le spectateur ne le seroit-il pas, en ayant la permission de se placer à son aise, & d'étendre ses jambes sans éprouver de gênes douloureuses?

Ces parterres nombreux de cinq à six cents personnes sont exactement sous la clef : on n'entre & l'on ne sort qu'après le jeu de la serrure; il faut frapper pour pouvoir sortir. C'est encore là une de ces servitudes incroyables auxquelles le

public ſe ſoumet, & qui ont bien droit d'étonner l'étranger, car ſi le feu prenoit, il faudroit encore quelques minutes pour briſer les portes. Les ouvreuſes ſont lentes à obéir au ſignal qu'on leur donne; enfin, l'idée d'être enfermé ſous la clef & d'être environné de fuſils, détruit dans certaines ames tout l'effet de la comédie; verrouiller ſix cents hommes ſous la main de trois femmes! Que direz-vous, Anglois, Ruſſes, Allemands, Polonois? parquer ainſi, dans un eſpace étroit, des auditeurs payants! Le vrai n'eſt pas toujours vraiſemblable.

Il y auroit économie de temps à placer tous les ſpectacles dans un même endroit. Les acteurs y gagneroient, car les ſpectateurs ſe reverſeroient inceſſamment d'une ſalle dans une autre. La plupart ne veulent qu'employer quelques heures de loiſir, & le ſpectacle leur devient indifférent, pourvu que ce ſoit un ſpectacle.

Quand on arrive à un théâtre, & qu'il eſt plein, les diſtances qu'il faut franchir, pour ſe rendre à un autre, rebutent, & l'on perd tout-à-la-fois ſon temps & le plaiſir. En réuniſſant dans un même endroit tous les théâtres, il n'y auroit qu'un quartier livré au tumulte, les autres ſeroient paiſibles; les fantaſſins ne tomberoient pas dans quatre ou cinq défilés de voitures; on ne manqueroit jamais ſon coup, lorſqu'on voudroit s'amuſer.

Le voiſinage des théâtres enfin rendroit l'émulation plus vive; mais pour perfectionner ce noble amuſement, il faudroit encore détruire les privileges excluſifs des troupes, & laiſſer à l'art ſa liberté, ſauf la cenſure morale des pieces, qui appartient de droit au Gouvernement. Alors nous aurions des acteurs, & nous n'entendrions plus

parler des *Gentilshommes ordinaires de la chambre*, ſinguliers perſonnages qui ſe trouvent mêlés, on ne ſait pourquoi, à l'art des Corneille & des Moliere.

J'ai publié quelques mémoires à ce ſujet lors de ma rixe avec les comédiens; j'ai mêlé à ce procès comique des obſervations pleines de juſteſſe, & qu'on n'a point écoutées.

Depuis que les parterres ſont aſſis, ils ſont plus bruyants, plus clamateurs que jamais; ils exercent ſur les comédiens une ſouveraineté plaiſante qui les fatigue; la lutte opiniâtre entre les acteurs & le parterre, devient un ſpectacle nouveau & curieux qui remplace celui qu'on attendoit. Le tapage ſe ſoutient pendant pluſieurs heures, & paroît ſatisfaire l'aſſemblée; les gardes depuis peu ſont immobiles.

C'eſt ce même parterre qui acquitte la dette de la nation; c'eſt lui qui accueille les héros & qui les récompenſe; c'eſt lui qui a diſtingué le Prince *Henri*; c'eſt lui qui paye enfin un tribut authentique à chaque eſpece de talents. Le Roi de Suede arrive à l'opéra lorſqu'il étoit commencé; le parterre fait baiſſer la toile & redemande l'ouverture.

Aucune nation n'eſt ſuſceptible de ces vives démonſtrations qui honorent tour-à-tour les hommes célebres dans tous les genres. La ſenſibilité, l'enthouſiaſme, ſe communiquent dans un inſtant; l'hommage eſt prompt, il n'eſt point médité : aucun peuple n'a ſu récompenſer de cette maniere, ni ſur-tout avec autant de vivacité & de grace.

Il ſait créer les alluſions les plus fines & les plus délicates; les tournures les plus ingénieuſes ſortent tout-à-coup de ces hommes aſſemblés;

c'eſt l'éruption d'un volcan; les acclamations ne forment qu'une ſeule voix.

Si jamais peuple pouvoit le diſputer au peuple François, ce ſeroit le peuple d'Athenes. Au portrait du juſte, tous les yeux ſe fixent ſur Ariſtide. Quand Thémiſtocle après la bataille de Salamines, paroît à l'aſſemblée des Amphyctions, tout le monde ſe leve devant lui. Alexandre, au milieu de ſes conquêtes, & au faîte de la gloire, ambitionne le ſuffrage des Athéniens.

Préceptorat.

PRÉCEPTEURS, que vous êtes à plaindre, & que l'on eſt injuſte envers vous! Si votre éleve ne profite point de vos ſoins aſſidus, ſes parents en rejetteront la faute ſur vous; ſi au contraire il fait des progrès; ſes parents les attribueront aux heureuſes diſpoſitions de l'enfant & point à votre mérite, à vos travaux, à vos efforts. Vous ſerez payés d'ingratitude, & votre éleve & ſes parents aſpireront à ſe ſéparer de vous comme d'une nourrice, dont le nourriſſon eſt ſevré. Encore ſi vous étiez Prêtre, les parents de votre diſciple s'employeroient à vous faire avoir quelque pauvre canonicat, ou une place de chapelain, avec l'expectative d'une cure de village.

Le préceptorat bannal (c'eſt à-dire celui qui va de maiſon en maiſon) n'a point les mêmes déſagréments, mais il en a d'autres. Ses plus beaux ſuccès ne durent que cinq ou ſix ans; après quoi on eſt effacé par des concurrents qui auront le même ſort, & qui vont mourir à l'hôpital. Ces poſtes-là ne menent à rien de mieux.

Une place de Précepteur eſt donc un triſte

emploi, ſauf les exceptions; mais ſans argent il eſt moralement impoſſible d'acquérir de l'argent dans aucun lieu de la terre, où l'argent monnoyé eſt connu.

Ex nihilo nil fit divinitùs unquam.

Il n'y a point de fermier de campagne qui n'ait d'avance dix mille francs tournois en uſtenciles de labourage, en chevaux, en bêtes de ſomme, en harnois, cochons, volailles, proviſions de vins, de bled, de lard, de vaſes de terre, de marmites, & un Précepteur n'a que du latin en tête, & quelque peu de géographie pour toute avance. Pauvre avoir! Savants écoliers, ſortis du college & couronnés à l'Univerſité, il vous faut donc abjurer toute idée de préceptorat bannal ou privé. Un *métier* vaut mieux que *rente*, dit le proverbe : apprenez donc un métier, cela vaudra mieux pour votre bonheur, je vous le certifie.

Un Prince nauffragé, jetté par les vagues ſur un rivage lointain, n'auroit point de meilleure reſſource que d'exercer une profeſſion comme celle de peintre ou de muſicien, de maître de danſe, d'eſcrime, de ſoldat ou de charpentier. Le petit-fils de Tamerlan demande aujourd'hui l'aumône dans les pays où ſon grand-pere régnoit; oui! dans le Mogol.

Ludit in humanis divina potentia rebus.

Aujourd'hui cependant quelques écoliers regardent comme un moyen de ſalut de paſſer dans la Penſilvanie avec quelques lettres de recommandation, & d'entrer comme ſous-maîtres dans un college : ces places-là ſont moins amovibles qu'un préceptorat privé, mais il faut, avant d'y aller,

apprendre un peu d'Anglois, & cette étude eſt plus difficile qu'on ne penſe.

Un homme de mérite réduit à être Précepteur ! De toutes les épreuves de la vie, c'eſt une des plus triſtes & des plus cruelles. Voici qu'un homme (le 15 Décembre 1787) entre chez moi ; une voiture élégante l'attend à la porte. Monſieur, me dit-il en entrant, je vous prie de m'aider dans le choix d'un Précepteur. — Volontiers, Monſieur. — Celui que je deſtine à mon fils doit avoir fait de très-bonnes études, car il doit lui enſeigner le Latin & le Grec ; ſans le Grec, Monſieur, l'antiquité nous eſt voilée. — On aura un Précepteur, Monſieur, qui ſaura le Grec. — La connoiſſance de l'hiſtoire & de la géographie eſt indiſpenſable, ainſi qu'une teinture de phyſique ; mais j'inſiſte ſur-tout pour qu'il ſache ſa langue & pour qu'il poſſede l'uſage du monde, ce qui comprend les jeux de la ſociété ; il faut donc qu'il ait l'air d'être bien né, car il doit manger à ma table. — Je ferai des recherches, Monſieur. — Les mathématiques ne doivent pas lui être étrangeres, ainſi que le deſſin, ne fut-ce que pour ſuivre les leçons des maîtres. Un certificat bien en regle de bonnes mœurs, eſt de premiere néceſſité ; vous en conviendrez. — Oh ! c'eſt l'eſſentiel. — Un caractere doux, honnête, ſans humeur ; un homme qui ſache parler & ſe taire, c'eſt ce qui convient. Enſuite je ne ſerai pas fâché, quand on donnera un concert chez moi, qu'il ſache prendre un violon pour faire ſa partie, d'autant plus qu'il pourra ſurveiller le maître de muſique. Vous entendez ? — Oui, Monſieur. — Mon fils doit voyager : il eſt donc de néceſſité abſolue que ce Précepteur puiſſe lui apprendre au moins l'Anglois, l'Italien & l'Alle-

mand. — Monſieur votre fils ira donc à Londres, à Rome, à Vienne? — Certainement, Monſieur ; voilà pourquoi j'exige que le Précepteur de mon fils ſache monter à cheval en cas de beſoin, faire des armes, & un peu deſſiner, afin de rapporter du voyage, dont je payerai les fraix, quelques points de vues de Suiſſe ou d'Italie, & les principaux monuments des grandes villes. Il ne manquera point de lettres de recommandation ; & comme aujourd'hui on parle beaucoup politique, il faudra, pour ſon intérêt, qu'il ſe mette au fait des intérêts des diverſes Puiſſances : ce n'eſt point que je veuille un poëte chez moi, Monſieur ; mais quand il s'agira d'un petit divertiſſement pour la fête de mon épouſe, femme adorable, comme il aura fait de bonnes études, je deſirerois qu'il ſût tourner un couplet paſſablement. J'oubliois encore de vous dire, Monſieur, qu'ayant reconnu que les Précepteurs écrivoient fort mal, je demande que le Précepteur de mon fils ait une belle main, afin de diriger la ſienne de bonne heure. L'arithmétique ; cela va ſans dire, puiſque nous ſommes convenus qu'il ſauroit l'algebre. — Mais quel âge voulez-vous qu'il ait pour toutes ces choſes-là? — Vingt-cinq ans, ni plus jeune ni plus vieux : mais pour reconnoître, Monſieur, la conſidération que j'aurai pour un tel homme, que vous honorerez de votre choix, après l'examen le plus réfléchi, le cas extrême que j'en ferai, la reconnoiſſance diſtinguée que je lui témoignerai ; c'eſt que je lui donnerai outre ma table (comme je vous l'ai dit) ſix cents livres par année ; leſquels ſix cents francs ſeront convertis en rente viagere, l'éducation finie, & immédiatement après les voyages.

A ces mots je me levai, en lui diſant avec le

plus grand ſang-froid poſſible : *Je vous chercherai, Monſieur, un tel homme, & ſi je le trouve, je ne manquerai point de vous l'adreſſer.*

Le Cardinal de Polignac.

Il avoit été confident de toute l'affaire du Prince de Cellamare, & le dépoſitaire du complot fait pour enlever le Régent, un ſoir qu'il reviendroit, comme à ſon ordinaire, de la petite maiſon de Madame de Parabere à Anieres, accompagné ſeulement de quatre gardes, les trois quarts du temps ivres, & pour enſuite le transférer à force de relais ſur les côtes du Poitou, où attendoient pour cela deux frégates Eſpagnoles. Le Roi d'Eſpagne, qui ſe trouvoit le long des Pyrénées, ſous prétexte de viſiter les frontieres, ſeroit venu à grandes journées à Paris, ſe faire déclarer Régent, à l'aide de tout le parti du Duc du Maine, & de l'intrigue du Polignac.

Tout s'étant découvert par une courtiſanne (& depuis ce temps-là les courtiſannes ne ſont pas indifférentes à l'adminiſtration), le Régent avoit trouvé le moyen d'avoir en original le fameux ouvrage intitulé *Filtz-Moris*, écrit tout entier de la main de Malezieu, homme de confiance de la Ducheſſe du Maine, avec de longues notes en marge de la main du Cardinal de Polignac.

Le Cardinal n'en ſavoit rien, & le Régent ayant affecté de lui faire la meilleure mine du monde, même après l'exil du Duc & de la Ducheſſe du Maine, il croyoit n'être pas découvert, & payoit d'aſſurance. Enfin, ſe trouvant un jour, le matin, au chocolat du Régent, le Prince le

tira à part dans une embraſure de fenêtre, lui parla de l'affaire de Madame la Ducheſſe du Maine. J'avois toujours bien prévu, Monſeigneur, lui répondit le Cardinal, que la grande vivacité de la Ducheſſe la perdroit ; je le lui ait dit vingt fois : il faut malgré moi convenir de ſon étourderie.

Ce fut alors que le Régent lui dit, d'un ton goguenard : M. de Polignac, c'eſt aſſez longtemps jouer la Comédie ; croyez que je ſais tout, & reconnoiſſez votre écriture. Croyez-moi, partez pour Anchin, pour y faire des réflexions ; j'ai donné ordre à un Gentilhomme ordinaire de vous y accompagner & d'y vivre avec vous.

D'un autre côté, le Cardinal n'eut pas même les regrets de Madame du Maine ; car le Régent eut ſoin de ne pas lui laiſſer ignorer la façon dont il avoit parlé d'elle.

Quand on lit l'anti-Lucrece de ce Cardinal, s'imagineroit-on qu'il eût trempé dans des affaires tumultueuſes & de cette eſpece ? Son poëme eſt un des plus beaux que je connoiſſe : il porte une empreinte vraiment religieuſe. Dès ma plus tendre jeuneſſe le nom de *Polignac* ſonnoit ſi bien à mon oreille ! il réveilloit en moi l'idée des vertus les plus rares, jointes à un beau talent poétique.

Depuis que j'ai lu l'hiſtoire, pourquoi le poëme du Cardinal, qui eſt toujours le même, me fait-il moins d'impreſſion ? pourquoi ſon nom, que je chériſſois, n'eſt-il plus reſpecté dans ma mémoire ?

Quoi ! des ſyllabes jadis ſi pures ne font plus le même effet ſur moi ; qu'il eſt malheureux de ſavoir l'hiſtoire !

Meſſieurs Cupis, pere & fils.

M. Cupis pere étoit un maître à danſer ; il avoit mis au monde la *Camargo*, célebre danſeuſe de ſon temps. Lorſqu'il vint pour me donner la premiere leçon de menuet, il avoit ſoixante ans; j'en avois dix, j'étois auſſi haut que lui. Il tira de ſa poche un petit violon, dit *pochette*, m'étendit les bras, me fit plier le jarret ; mais au lieu de m'apprendre à danſer, il m'apprit à rire : je ne pouvois regarder les petits yeux de M. Cupis, ſa perruque, ſa veſte, qui lui deſcendoit juſqu'aux genoux, ſon habit de velours ciſelé, je ne pouvois entendre ſes exhortations burleſques, pour faire de moi un danſeur, accompagnées de ſes ſoixante années de danſe magiſtrale, ſans une dilatation de rate. Jamais il ne vint à bout de me faire obéir à ſon aigre violon ; j'étois toujours tenté de lui ſauter par-deſſus la tête. Le ſoir je faiſois à mes camarades, la deſcription de M. Cupis de pied en cap ; ſans lui je n'aurois pas été deſcripteur : il developpa en moi le germe qui depuis a fait le *Tableau de Paris*. Il me fallut peindre ſa phyſionomie groteſque, ſes bras courts, ſa tête pointue ; & depuis ce temps-là je me ſuis amuſé à décrire.

Son fils fut auſſi un violon aſſez diſtingué, mais il fit mieux que de filer des ſons. Agriculteur retiré à Bagnolet, il devint l'homme qui, depuis la création du monde, ſut faire produire à ſes arbres les plus belles pêches : leur ſaveur, leur groſſeur, leur velouté, n'ont rien eu d'égal dans les climats les plus fortunés. Des expériences ſui-

vies, une attention particuliere, des vues fines leur attribuerent une propriété unique. J'ai vu de ſes pêchers taillés de ſes mains, qui, en eſpalier, avoient quarante-deux pieds d'envergeure.

Ainſi la nature toujours docile, toujours reconnoiſſante, & jamais ingrate, obéit à l'induſtrie humaine, & récompenſe libéralement les ſoins patients de la culture.

Je voudrois que l'on donnât à M. Cupis le ſurnom de *Pêcher*, & que quiconque auroit cultivé un arbre juſqu'à la perfection, en eût le ſurnom. Celui de tous les peuples qui a le mieux entendu ſes intérêts, les Romains paroiſſent avoir été les ſeuls qui aient connu tout le parti avantageux qu'on pouvoit tirer de ces dénominations particulieres. La gloire qui en rejailliſſoit ſur les individus, valoit bien celle que l'on tire parmi nous du nom d'un chétif & triſte village, ou d'un fief plus meſquin encore. Mais pour réuſſir parfaitement dans une choſe, il ne faut point en ſortir. Les autres arbres fruitiers de M. Cupis, quoique ſoigneuſement traités, n'avoient pas la beauté de ſes pêchers, tant il faut la vie d'un homme, non-ſeulement pour un art, mais pour une portion de cet art même. Ceux qui ont excellé en tout genre, n'ont guere pratiqué qu'un point fixe & précis. La nature a départi à chacun de nous ſes dons & ſes largeſſes avec une ſage économie. Elle a ſoin de n'en écraſer aucun de nous.

Mais quel revers pour ceux qui cultivent ces beaux fruits, qui s'y complaiſent, qui aiment ces travaux innocents & doux, lorſque la grêle vient les frapper; lorſque le ciel ir-

rité, lance des pierres tranchantes contre les tendres végétaux, & les fruits, qui déja ſe coloroient! Quel jour déſaſtreux que celui du 13 Juillet 1788; il mérite d'être gravé en caracteres de deuil.

Les beaux fruits de Montreuil, de Saint-Germain-en-Laye, & de trente villages ſitués dans la même direction, tomberent avec les feuilles des arbres déchirés & mutilés. Ce fût une nuée de glace, qui créva tout-à-coup, qui ſe décompoſa ſous l'action du vent, & qui, plus terrible qu'une faulx aiguiſée, offrit l'image d'un déſert à la place des tréſors de la fécondité. Accourez, commis de la taille & du taillon, venez avec *vos cotes & vos ſaiſies*; relevez ces arbres briſés; faites renaître une nouvelle récolte. Mais non, fuyez; les gémiſſements de la campagne vous pourſuivent, vous n'obtiendrez rien; eh! qu'oſeriez-vous demander encore à cette terre déſolée?

Le Monarque s'eſt trouvé lui-même ce jour-là au milieu du déſaſtre, & ſous un ciel qui lapidoit la terre; il a vu de près les fléaux inattendus dont la nature greve encore les rudes travaux des campagnes. Ce ne ſont point ces malheurs-là qu'il peut écarter, non; mais qui doute que témoin de ces ravages, ſur la portion la plus laborieuſe de ſes ſujets, il ne veille à dompter les autres ennemis de ces bons & utiles cultivateurs?

La Forme.

SAVEZ-VOUS ce que c'eſt? Dieu vous préſerve de le ſavoir. On perd le *droit* quand on a la *forme* contre ſoi. Le Procureur *Denizart* a fait un Dictionnaire curieux : c'eſt le guidâne de toute cette confrérie, connue ſous le nom d'*Huiſſiers*, de *Greffiers*, de *Procureurs* ; ils ſont tous armés de ſacs pleins de griffonnages inintelligibles.

Tel gentillâtre, à dix lieues de Paris, lit attentivement *Denizart*, & voici pourquoi ; il convoite avec toute l'ardeur du deſir des gens riches, d'enclaver dans un pare le petit héritage d'un pauvre homme ſon voiſin, parce qu'il aime à raſſembler des bêtes dans ſon vaſte enclos.

Ce pauvre homme a un âne qu'il aime beaucoup, parce qu'il lui eſt fort utile ; cet âne, en s'égarant ſur l'immenſe quarré de ſalade formé par l'Etre ſuprême pour toutes ſes créatures indiſtinctement, ne connoiſſant pas les limites des poſſeſſions, s'avance juſques dans l'avenue du château, & y trouvant de bon foin, le mange. Les valets du gentillâtre frappent l'âne & le mettent en fourriere : auſſi-tôt on détache un Huiſſier qui griffonne un *papier timbré*, qu'on nomme *aſſignation* ; mais on ne le porte pas au maître de l'âne, parce que le gentillâtre, qui a lu Denizart, ſait qu'il n'y a rien de plus utile dans une procédure que de *ſouffler un exploit.* Le pauvre homme, qui ne ſait pas épeller la plus belle écriture, redemande tout bonnement ſon âne, & vient au château, le bonnet à la

main, ſaluant tous les valets du gentillâtre, qui tous ſe moquent de lui.

A quelques temps de-là on tire tout-à-coup à ce pauvre homme un boulet de canon, qu'on nomme *ſentence par défaut*, qui condamne le maître de l'âne à des *dommages & intérêts* qui excedent de beaucoup la valeur de tout ce qu'il poſſede, & c'eſt encore *Denizart* qui a inſpiré cette magnifique invention au poſſeſſeur du château.

On envoie un *Huiſſier*, qui apporte un autre papier, qu'on nomme *commandement de part le Roi & Juſtice :* le diable ne le liroit pas; jugez de l'étonnement & de la douleur de ce pauvre homme, quand le maître d'école, qu'il va conſulter, lui explique, qu'en conſéquence de cette *ſentence*, tout ce qu'il avoit ne lui appartient plus, que les *dommages & intérêts* auxquels il eſt *condamné*, pour le foin que ſon âne a mangé, ſont beaucoup plus conſidérables que tout ce qu'il poſſede, mais que ce Seigneur généreux, par une grandeur d'ame héroïque, veut bien lui laiſſer ſon âne, pourvu qu'ils ſe ſauvent promptement tous les deux, & qu'on n'en entende jamais plus parler.

Cette harangue finie, on met l'homme ſur l'âne, qu'il embraſſe en pleurant; on chaſſe à grands coups de bâtons ces deux importuns, *Denizart* triomphe; le gentillâtre a ſu mettre ſa lecture à profit, on abat la maiſon du villageois, on arrache ſes arbres fruitiers, & l'architecte de Paris vient tracer ſur ce terrain un joli boſquet, car la *forme* l'a ainſi décidé.

Dans tous les fraix de procédure, il y a eu toujours un tiers au profit du Roi, à raiſon du papier timbré, du contrôle, &c. Les reproches

ſur la cherté de la juſtice doivent donc ſe partager, & ne pas s'adreſſer uniquement aux officiers de magiſtrature ; il y a beaucoup de gens qui ne plaident pas, parce qu'ils n'en ont pas le moyen.

On ne connoît pas à Paris le droit de primogéniture ; le Pariſien vous dira donc qu'il n'y a rien de plus juſte que de partager la ſucceſſion paternelle en portions égales parmi tous les enfants ; mais le Normand prendra hautement la parole & vous dira, d'un ton affirmatif, que l'expérience prouve que la diviſion des plus riches hérédités, en pluſieurs parties, conduit avec le temps à l'indigence les familles les plus opulentes ; ainſi, ſelon lui, les peres Normands ont très-bien fait d'exhéréder leurs cadets, pour empêcher la décadence de leurs maiſons ; on ſent bien que c'eſt un aîné qui parle.

Impitoyables Verſificateurs.

QUE ne met-on pas en vers aujourd'hui ? Sur quoi ne fait-on pas des vers ? Début d'actrices ; voilà un petit verſificateur, qui, pour lui faire accepter un rôle, rime dans le Journal de Paris. Les ſujets les plus frivoles ſont conſignés dans des hémiſtiches. Deux actrices ſe brouillent, & le *comité* ne ſait quel parti prendre : elles ſe réconcilient ; voilà qu'on célebre ce grand événement ; & M. le Chevalier de *** annonce en vers que les deux puiſſances dramatiques, dépoſant leur rivalité, ont fait la grace au public de ne point interrompre ſes plaiſirs.

Un Procureur-général paſſe les mers, & au-lieu d'apporter un code, il débarque avec des

vers pour Mademoiſelle des Garcins ; cela annonce à coup-ſûr une piece de théâtre rimée, au-lieu d'un travail ſur la juriſprudence.

C'eſt l'Almanach des Muſes qui enfante & fait pulluler cette foule de petits Poëtes, les plus inſupportables grimaux & les plus propres à affliger les ſociétés. Ils mettent tout en vers, brouilleries, raccommodement d'actrices, couches des Princeſſes, arrivée d'Ambaſſadeurs, &c. L'un dit qu'il renonce au parnaſſe, qu'il abandonne les muſes qui ne s'en apperçoivent pas, & il annonce en vers alexandrins qu'il entre au *bureau du contrôle général.* L'autre loue à toute outrance un confrere inconnu, & lui cautionne l'immortalité. Tous ſe croient trompettes de renommée.

Ce régiment de déraiſonneurs n'ajoute rien à la langue, ne fait que l'énerver; & quant aux idées, les leurs ſont ſi futiles, qu'en tordant vingt Almanachs des Muſes, on n'en exprimeroit pas vingt pages de bon ſens.

Le Voltaire, pour me ſervir de l'expreſſion de Saint Auguſtin, étoit bien *l'animal de la gloire ;* le beſoin d'être applaudi étoit devenu en lui un prurit extravagant. Quel ſpectacle plus étrange que de voir un vieillard âgé de quatre-vingt-quatre ans agençant des hémiſtiches, accouplant des rimes, paſſant ſes derniers moments à élaborer une mauvaiſe tragédie d'Irene, avortant enfin de cet embryon poétique, s'environnant de comédiens, déclamant, ſe tranſportant comme un furieux, & palpitant de joie ou de colere, ſelon qu'on rendoit bien ou mal ſon vers alexandrin.

Quoi ! l'expérience de plus de quatre-vingts années aboutiſſoit à la compoſition d'une tragédie foible,

foible, & il disputoit ce vain laurier, tandis qu'il auroit pu prodiguer les fruits d'une raison profonde & exercée! Les applaudissements du théâtre, il n'en étoit pas encore rassasié; il n'avoit plus que quelques jours à vivre, & il veilloit les nuits pour raccommoder un vers, au ton déclamateur d'un tragédien. Au milieu de ce Paris, où tout étoit changé pour lui, & qui lui offroit une ville nouvelle, il ne respiroit, il n'existoit que pour sa tragédie. O l'animal de la gloire! Je fus si frappé de cette expression, lisant Saint Augustin, que je l'appliquai au moment même au vieillard qui écartoit le sommeil pour rimer à quatre-vingt-quatre ans. O Démocrite!

Un payſan qui sait lire, & un peu raisonner, étoit moins loin de ce Voltaire si renommé, que celui-ci ne l'étoit aux théories de Newton & de Bacon. Qu'est-ce que l'art le plus rafiné a pu ajouter aux conceptions de Voltaire? Tel payſan a autant d'esprit que lui; mais moins de travail & moins de pratique de mots. Une primauté si mince suffit-elle pour enorgueillir un Poëte?

Voltaire, Colardeau, Barthe & Dorat, sont morts; Apollon est en langueur. Le regne de la poésie passe: dans cette disette prochaine dont nous sommes menacés, n'est-il point une ressource? le parnasse François n'est-il pas plus que celui des muses Grecques, réellement composé d'un double mont, d'une double colline, & si l'on s'éleve à l'un de ces sommets sur la double échasse des rimes, n'arrive-t-on pas à l'autre avec la marche fiere & hardie d'une prose nombreuse & cadencée?

Notre poésie ne vit que de pensées & d'images, & la substance qu'elle tire des mots, &

des expreſſions affectées à ſon langage, eſt au fond peu de choſe. Nous n'avons point, comme les Grecs & les Latins, & même les Italiens, de langage poétique, & la liſte ne ſeroit pas longue des mots, des tours, & des libertés particulieres à la poéſie Françoiſe. Cette pauvreté de la langue poétique n'empêche pas les Poëtes d'être en foule parmi nous; mais ſi nous en avons en vers, nous en avons auſſi en proſe; ſûrement Boſſuet, Fénelon, Buffon, J. J. Rouſſeau, étoient Poëtes en proſe. Les traductions poétiques de le Tourneur partagent le charme & l'harmonie des vers. Là ſont peut-être nos richeſſes poétiques réelles.

L'Abbé de Lille fait des vers comme on fait des bas au métier. A force de tordre les mots, il amene des idées qu'il n'a pas conçues, & des images qui ne ſont point à lui : il ne fait pas ſes vers dans le temps; c'eſt le temps qui fait ſes vers.

Panification.

J'AI entendu le four d'un boulanger crépiter; je ſuis entré chez lui : il travaille la nuit; la réverbération éclaire la boutique & la rue; il veille pour moi, ſaluons-le. La boulangerie eſt un art, & les trois quarts & demi des animaux à pain ne s'en doutent pas.

On ne fait nulle part de meilleur pain qu'à Paris. En général, il eſt mal fait en Suiſſe, mal fait à Geneve, mal fait en Savoye, & très-mal fait dans le Palatinat. Quand ce ſont les ſervantes qui le font, le pain eſt déteſtable. J'aime le bon pain, je le connois, je le devine à la vue;

le bon pain n'eſt qu'à Paris, & en France dans les villes qui ont imité la bonne boulangerie.

La bonté du pain dépend d'une manipulation aiſée ; mais ce qui prouve la force de l'habitude, c'eſt que hors de la France on mange un aſſez mauvais pain avec de bons bleds, tandis qu'à Paris il eſt bon & mieux fait que dans tout le reſte de l'Europe.

L'entêtement & l'ignorance empêchent les meilleurs procédés de ſe répandre. L'ineptie des ſervantes devient héréditaire. Les priſonniers de Paris mangent un pain beaucoup meilleur que celui qu'on mange dans les cantons Helvétiques. La boulangerie n'a été perfectionnée qu'à Paris, & les ouvriers ſupérieurs ſe ſont formés à ſon école. Je le répéterai mille fois juſqu'à ce que les étrangers ſe corrigent, ne pas vouloir manger de bon pain ! O entêtement étrange !

Les boulangers, après leurs travaux, ſont ſur le pas de leurs portes, à-peu-près nuds comme des modeles d'académie ; ils ſont blafards, enfarinés, & n'ont pas le viſage rouge des bouchers ; leur métier eſt plus mal ſain : il faut les récompenſer par quelqu'eſtime de ce qu'ils perdent en ſanté dans des travaux aſſujettiſſants, & plus rudes qu'on ne le penſe. Après avoir fait le pain, ils le portent dans les maiſons, avec des *tailles* en main, qui ſont des petits morceaux de bois où ils gravent la quantité de pains qu'ils délivrent : cet uſage preſque univerſel eſt de la plus haute antiquité, & précede peut-être l'écriture ; ce ſont les *Quipos* de notre hémiſphere.

Les petits pains enlevent malheureuſement la meilleure farine, qui bien tamiſée, eſt perdue pour le pain ordinaire : on les fait auſſi avec plus de ſoin. Je voudrois bien qu'il n'y eût qu'une

ſeule panification. Le pain mollet, parce qu'on le paye un peu plus cher avec ſa croûte ferme & dorée, ſemble inſulter à la miche du Limouſin. Quoi! encore des livrées deſtructives parmi les pains nourriciers! le beau pain mollet a l'air d'un noble parmi des roturiers, il va deſcendre dans des eſtomachs de qualité : la Préſidente, la Ducheſſe & la Marquiſe ne veulent tâter que de celui-là; elles regardent le pain de pâte ferme comme ſi c'étoit du foin.

Les expériences & obſervations ſur le poids du pain, au ſortir du four, ont été faites avec toute l'exactitude poſſible; & la Police tenant la balance, s'eſt rendue aux repréſentations des boulangers. Les détails dans leſquels on eſt entré, prouvent à cet égard la vigilance de l'Adminiſtration.

Suivez cet homme; il eſt onze heures du ſoir; il achete une livre de pain : la vendeuſe a le coup-d'œil ſi juſte & la main ſi exercée, qu'elle ſépare avec le cizeau du comptoir, d'un pain de quatre livres, la livre juſte que réclame cet indigent; avant de ſortir, il en a déja mangé un morceau. Nobles eſpions de charité, êtres compatiſſants, placez-vous le ſoir aux portes des boulangers! là vous verrez combien d'hommes le malheur frappe de ſa verge inexorable : quelquefois une enfant de huit ans ne fait qu'entrer & préſenter ſa petite monnoye; hélas! c'eſt une demi-livre de pain qu'elle emporte pour ſon pere qui eſt perclus. Ah! vous ne ſavez donc pas voir les ſcenes les plus attendriſſantes de la vie humaine, vous qui croyez avoir tout approfondi!

Nos boulangers ne vendent point à faux poids. Comme on leur a aſſuré un gain légitime, ils ſervent le pauvre avec une ſcrupuleuſe équité & une

louable exactitude : leur boutique eſt ouverte à toute heure, & ils ſont exception à la loi des dimanches & fêtes.

Quand le bois eſt rare dans les chantiers, ils ont le privilege d'être ſervis avant tous les autres ; car il faut que le four chauffe avant toute marmite.

Dans des temps fâcheux & difficiles, & certains moments de criſe, le Gouvernement vient tacitement au ſecours des boulangers, les indemniſe, leur paye pendant un temps l'excédent du prix des farines, afin d'éviter les bruſques & dangereuſes mutations, & de maintenir le pain à un taux où le pauvre puiſſe atteindre ſans murmure. On leur enjoint ſur-tout de ne jamais rebuter & encore moins effrayer la ſenſibilité de la miſere : c'eſt une vigilance paternelle, un ſacrifice ſage, une politique humaine, un bienfait inappréciable, car la crainte & l'effroi de manquer de la principale nourriture, s'exagéreroient & ſe propageroient parmi une multitude immenſe, à un point qui briſeroit le frein de la Police ; une grande population commande donc un régime tout particulier. *Res ſacra miſer* ; toutes les loix ſont faites pour la protéger ; les diſcoureurs contraires ne méritent que le mépris. La politique, loin des regles invariables, doit ſe ployer & ſe reployer dans tous les ſens, varier s'il le faut, avec l'aiguille des minutes, car elle doit marcher avec la ſérie des événements, & obéir au courant de la volonté ou du beſoin général ; telle eſt ſa force & telle ſera encore ſa gloire.

C'eſt dans les villes réglées par de bonnes loix, que l'on entend ordinairement le plus de plaintes. La raiſon en eſt ſimple ; c'eſt que les plus petits maux, qui ſont inſéparables des grands biens que

produiſent les loix, ſautent aux yeux par le contraſte, & font grand bruit. La Police des grains pour Paris s'approche de la perfection ; le pain s'y maintient depuis pluſieurs années à un prix raiſonnable. Dans pluſieurs petits Etats que j'ai parcourus, la ſubſtance de l'homme eſt ſubordonnée au caprice du Magiſtrat, & le pain y eſt plus cher qu'il ne devroit l'être. Le monopole, par exemple, ſe voile en Suiſſe & dans pluſieurs villes d'Allemagne, ſous l'apparence des intentions les plus pures & les plus patriotiques.

La ſubſtance farineuſe eſt la baſe de la vie humaine ; Homere appelle la terre *porte-bled*. Perſonne n'a plus tourmenté la ſubſtance farineuſe que M. Parmentier ; il l'a ſoumiſe à ſon examen dans le maïs, dans les pommes de terre qu'il a cultivées ſous tous les rapports, en appellant dans ſon champ celles d'Amérique pour les joindre à celles d'Europe. Son zele & ſur-tout ſa perſévérance ſont dignes des plus grands éloges.

On a fait dans la plaine des ſablons différents eſſais ſur les pommes de terre, qui ont parfaitement réuſſi. Puiſſent-elles y proſpérer, & leur culture ſe répandre d'après les nouvelles expériences ! on les dédaignoit tellement autrefois, qu'on n'en trouva point à Paris en 1767, pour en planter un champ. L'ignorance & l'erreur faiſoient dédaigner une nourriture ſaine & peu coûteuſe. Tel, par des travaux ſoutenus, a bien mérité des pauvres en leur offrant cette reſſource, en tant que la culture d'un végétal ignoré ou dédaigné eſt une ſeconde création. M. Brouſſonnet a couvert nos champs de turneps ou gros navets, qui nourriſſent les hommes & les beſtiaux. M. l'Abbé de Pomerel nous a appris à multiplier les bette-

raves champêtres ; voilà de reſpectables bienfaiteurs.

L'homme ne vit pas ſeulement de pain, & il faut avoir le courage de le dire : le bled coûte infiniment à l'eſpece humaine, & les plaines couvertes de froment dévorent les travaux des hommes.

On a dit qu'il n'arrive point de barril de ſucre qui ne ſoit teint du ſang des negres : on peut dire que le pain que nous mangeons eſt abreuvé de la ſueur d'une foule d'êtres malheureux, exténués de travail & de miſere, ſouvent dans un âge peu avancé, & voués à la mort ou à la mendicité, ſans aſyle & ſans reſſource, pour s'être livrés à l'agriculture.

Voyez les travaux des moiſſonneurs, des batteurs en grange. Voyez ſous les chaleurs brûlantes du mois d'Août ces hommes, ces femmes, ces enfants, courbés ſur une terre qu'ils arroſent d'une ſueur de ſang. Quand ils reviennent dans leurs chaumieres, las, épuiſés de fatigue, ils n'ont point de vin pour réparer leurs forces ; ils ſont attaqués de fievres intermittentes : ceux qui nous nourriſſent, vivent dans la diſette. Voyez enſuite les travaux du meûnier, du boulanger, & calculez tout ce que le pain coûte à l'homme, lorſqu'il arrive ſur nos tables. Que ne devons nous pas à ceux qui nous offrent des moyens de nourriture moins diſpendieux, moins fatigants pour l'eſpece humaine !

Qu'on n'aille pas croire que je veuille diſputer à Cérès & à Triptolème les autels qu'ils ont ſi juſtement mérités de la part des humains, en leur enſeignant à ſe nourrir de pain, & à le préférer au gland des forêts. La reconnoiſſance, pour un pareil bienfait, doit égaler la durée du monde. Je

ne dirai pas comme un écrivain, eſtimable d'ailleurs à une multitude d'égards, que le pain eſt une mauvaiſe nourriture, que tant de peuples qui en ont fait uſage dans tous les temps, que la plus grande partie des habitants de la terre, qui ſuivent leur exemple & qui s'en trouvent bien, ont tort de ne pas abandonner un régime obſervé par eux & leurs peres depuis des milliers d'années, pour vivre de riz ou de poiſſon, à l'inſtar de pluſieurs autres peuples : peu importe comment l'homme ſe débarraſſe de la faim, pourvu que la nature ſoit ſatisfaite. Qu'il ait dîné à l'Angloiſe, à la Suiſſe, à la Françoiſe, à l'Indienne, à la maniere des Limouſins ou des Arabes, qu'il ait dévoré le rosbif, le poiſſon, la chataigne, le riz, la viande cuite ſous la ſelle des chevaux, ou qu'il ait bu le ſang de ce ſuperbe animal; dès-lors que la nature ne pâtit pas, je ne vois pas que l'on ait lieu de ſe plaindre. Nous devons donc une juſte reconnoiſſance à tous ceux qui nous ouvrent de nouveaux débouchés pour ſatisfaire notre appétit.

Curieux de tout voir à ce ſujet, on m'annonça un jour un homme extraordinaire & qui diſoit me connoître par mes écrits. Il voulut me connoître perſonnellement, & j'allai chez lui.

Voici ſes paroles :

Une page de vos écrits m'a donné envie de vous connoître. Je fais peu de cas du reſte. Accoutumé à ces ſortes de compliments, je lui demandai qu'elle page heureuſe de mes écrits me méritoit cet honneur. J'ai *la poudre nutritive*, continua-t-il. Aſſez vif, quand je ne ſuis pas froid, je l'interrompis, en lui diſant : ſi vous l'avez, cela vaut mieux que la poudre de Roi, que la poudre de projection. — Vous l'avez bien dit; quand

les enfants du Nord ſont venus fondre ſur le midi de l'Europe, ils s'avançoient, détruiſant tout, & cependant leurs hordes immenſes ſe nourriſſoient. Voici *la poudre nutritive*, baſe de leurs feſtins. Il me montra une poudre qui reſſembloit à celle des marons. Elle étoit jaune; je la délayai dans le creux de ma main avec un peu d'eau & j'en goûtai; elle étoit douce, onctueuſe, légérement aromatique.

Le Caraïbe fait une chaſſe de deux cents lieues en délayant cette poudre, c'eſt toujours mon homme qui parle. Si cette poudre étoit connue, les Rois ne trouveroient pas des ſoldats, obéiſſants à tout, pour ſept ſous par jour. L'eſpece humaine ne ſeroit pas écraſée ſous le poids d'un travail dont la jouiſſance eſt pour les riches; chacun ſeroit libre, car quand on ne ſouffre plus de la faim, on a l'eſprit content, on eſt l'égal des plus puiſſants, & l'on n'a plus qu'à ſe réjouir aux rayons du ſoleil.

Je copie ſes paroles. Il me dit que cette poudre étoit ſous les mains de l'homme, cachée dans des racines qu'il fouloit journellement ſous ſes pieds. Son caractere d'indépendance ſe manifeſtoit dans ſon ton, ſon attitude & ſes diſcours : il me proteſta qu'il vivoit libre & heureux, ſans inquiétude ſur l'avenir, mettant au rang du premier des plaiſirs, celui de ſe promener tous les jours, & pendant cinq à ſix heures.

Je le vis, le 11 Décembre 1785 : comme en ce temps-là des idées chagrines me dominoient, & que j'étois convaleſcent d'une maladie qui avoit conſidérablement affoibli mes organes, je ne fis pas aſſez d'attention à cet homme, & je m'en repens aujourd'hui, car il m'avoit dit des choſes ſenſées. Si je le retrouve, je m'attacherai à ſes

pas, & je verrai s'il eſt tout-à-fait fou, ou tout-à-fait ſage.

De deux Livres reſtitués à leur Auteur.

On s'écrioit en 1750, heureux qui peut avoir un cocher, & un cuiſinier, inſtruits par le Duc de Nivernois! Le bruit général attribuoit à ce Seigneur un petit in-12 intitulé *le parfait Cocher*. Il y démontre que rien ne ruine plus un cheval que de le faire porter & tirer une voiture à deux roues, ſoit charrette, ſoit cabriolet. Ce livre fut imprimé à Paris, avec privilege du Roi. En conſéquence je vis réformer pluſieurs cabriolets, auxquels on ajouta deux petites roues de devant; mais par une mauvaiſe économie, cette réforme bienfaiſante eut peu d'obſervateurs.

On pourroit anéantir le danger des cabriolets en défendant toute voiture qui n'auroit pas quatre roues. Oh! pourquoi ne pas accorder cela à la pauvre humanité? Riches! quatre roues, & je me réconcilie avec vous.

Il me ſemble avoir lu dans le *parfait Cocher*, qu'on ne doit point évuider la corne du ſol avec le boutoir, parce que cette façon de ferrer rend les chevaux plus ſujets à ſe bleſſer à la fourchette, par des cloux de rue, par des fragments de bouteille de verre, par des teſſons de faïence, ou de poterie, ou par de petits cailloux qui font broncher très-ſouvent. Il y a déja long-temps que les Anglois, gens réfléchis, ont corrigé cet abus, & que toute la cavalerie royale eſt ferrée ſans *parer* l'intérieur des pieds. Ils ont compris que la ſubſtance de la corne retranchée appauvriſſoit la corne du pourtour ſur laquelle s'attachent les

fers avec des cloux, au préjudice du cheval. L'auteur anonyme défend encore de mettre des crampons aux fers à cheval, & recommande au contraire d'amincir les deux extrémités ouvertes des mêmes fers, pour en alléger le poids, très-nuiſible à la marche rapide de l'animal. Il ne veut point qu'on coupe la queue des chevaux, très-utile, ſur-tout en été, puiſqu'elle les défend en bonne partie contre les mouches. La cavalerie Angloiſe ne fit plus couper la queue des chevaux, & la laiſſa flotter à leur gré, malgré les palefreniers & les ſoldats cavaliers qui en avoient plus de peine à la nétoyer chaque jour.

Les chevaux de carroſſe, principalement dans les grandes Capitales, ſont ſujets à avoir aux pieds & aux jambes des eaux ſéreuſes. Cette maladie vient de ce qu'ils font faction trois ou quatre heures à la porte d'un ſpectacle, qu'ils y ſouffrent le froid le plus humide, ſoit par les boues, ſoit par les neiges plus ou moins fondues. Il ne veut point qu'on leur lave les pieds avec de l'eau de puits, mais qu'on mene ces chevaux à la riviere, ou qu'on ſe ſerve d'eau de riviere. Il donne d'autres préceptes très-ſages pour conduire & pour conſerver tout équipage.

Le Duc de Nivernois donna encore au public, ſous le nom de ſon chef de cuiſine, un ouvrage nouveau pour travailler avec plus d'élégance & plus de goût tous les mêts. Il a pour titre *les petits ſoupers de la Cour* (1). Il y recommande

(1) Quelqu'un de ma connoiſſance allant demander ce livre dans une bibliotheque publique, le bibliothécaire ſe fâcha beaucoup, diſant qu'on ne venoit point demander un livre ſatyrique. --- Eh! Monſieur, lui dit l'autre, calmez-vous, c'eſt un livre de cuiſine.

la limpidité des ſauces, des jus, des coulis blancs, des coulis roux, des blancs-de-veaux, des eſſences de jambons. Il permet rarement l'emploi de la farine grillée & nongrillée, qui abſorbe le parfum des épices, & des autres ingrédients aromatiques.

Il me paroît que le degré de cuiſſon eſt un point eſſentiel, le plus difficile à ſaiſir, & qui exige une longue pratique, une grande attention & une bonne tête. Combien d'œufs frais, cuits à la coque, ne manque-t-on pas, avant d'y réuſſir conſtamment? Il en eſt de même des autres denrées, ſur-tout pour que les légumes ſentent leur goût de fruit. La difficulté eſt moins grande pour les aſperges, les poids verds, les feves, les haricots verds, les choux-fleurs, les artichaux, les morilles, les champignons, les mouſſerons, depuis que nous avons la *marmitte américaine*, qui ne tardera pas à devenir d'un uſage général, vu que l'eau la plus dure, la plus ſéléniteuſe devient égale à la meilleure eau pour cuire les légumes. Elle accélere & abrége beaucoup tous les préparatifs, & les rend plus ſalubres, moins coûteux & de bien meilleur goût.

Tout ce qui concerne la table a piqué ma curioſité. J'ai vu que des caſſeroles, des marmites, & autres uſtenſiles faits à l'inſtar de la machine de *Papin*, ſeroient d'un uſage admirable, ſans le danger imminent de l'exploſion de ces mêmes uſtenſiles, dont on ne ſurveilleroit pas exactement le degré de chaleur convenable. Que de bois de chauffage, que de charbons n'épargneroit-on pas tous les ans! Les os de bœuf, de mouton, de cochon, d'oye, de dindon, peuvent ſe liquéfier à très-petit feu, & prodiguer une ſubſtance plus riche, que des livres de chair des mêmes

animaux. Leurs os rongés, ou broyés & digérés par nos animaux domeſtiques, les nourriſſent, les engraiſſent à vue d'œil. Les pauvres, les hôpitaux s'en trouveroient mieux, & les artiſans auſſi.

Pour ſuppléer à ces uſtenſiles *papiniques* trop dangereux, que ne ſe ſert-on d'une eſpece de poëles de tôle, fabriqués à Paris, & annoncés depuis dix ans! Ces poëles de tôle conſomment peu de bois, & diſtribuent, comme on veut, la chaleur à divers compartiments faits pour une ou deux marmites, pour pluſieurs caſſeroles, pour un coquemar plein d'eau commune, pour une ou deux broches mouvantes, pour un four à pâtiſſerie, &c.

Il faudroit, dans chaque hôpital des enfants trouvés, en choiſir un nombre convenable, pour qu'ils devinſſent cuiſiniers, cuiſinieres; ils apprendroient dès leur enfance l'uſage de ces poëles économiques & des uſtenſiles papiniques.

Il y a des villages en Allemagne, ſur-tout en Saxe, où les enfants de payſans apprennent tous à lire, écrire, chiffrer, & la muſique inſtrumentale, avec un ſuccès étonnant & preſqu'égal. L'art alimentaire donneroit plus ſûrement de quoi vivre à ces jeunes orphelins, dépourvus de préjugés, de mauvaiſes routines; chaque particulier s'adreſſeroit à l'hôpital pour avoir un domeſtique alimentaire. Les aubergiſtes, les traiteurs ſeroient obligés de s'en pourvoir à un bureau de chaque hôpital, & ce bureau régleroit leurs gages reſpectifs, ſelon le nombre de bouches à nourrir dans chaque maiſon publique ou particuliere.

Je voudrois ſur-tout qu'il fût ordonné par une ſentence de Police, qu'on eût à ſe ſervir dans les

colléges, dans les *féminaires*, dans les *penſions* & autres *maiſons publiques*, de la marmite américaine, en ce qu'elle conſerve les ſucs nouriciers, & qu'elle tend à la conſervation de la vie des hommes : des végétaux nourriſſants qui n'ont rien perdu à la cuiſſon, deviennent précieux dans toutes ces maiſons, où la jeuneſſe eſt douée d'un vif appétit, & n'a ſouvent pour le ſatisfaire, que des aliments ſans ſucs, & dénaturés par une mauvaiſe coction. Les légumes d'ailleurs conviennent à l'adoleſcence; & ſi la table des colleges & des ſéminaires eſt peu abondante, elle devroit du moins racheter ſon extrême frugalité, par la bonté des mêts. Je conſeille aux parents de ne point mettre leurs enfants dans toutes penſions où l'on ne fera point uſage de la *marmite américaine.*

Le Sieur *Drapé*, chauderonnier, rue de Grenelle F. S. G., eſt l'artiſte qui a le mieux réuſſi dans la fabrication de cette utile marmite : l'eau de mer cuit même les légumes, ſans leur faire perdre de leurs qualités & ſans nuire à la ſanté. C'eſt un beau préſent des Américains. Nous conſeillons aux Suiſſes, aux Allemands, qui gâtent à plaiſir leurs excellents végétaux par une cuiſſon barbare & deſtructive des ſucs nourriciers, de renoncer à leur routine groſſiere, & d'adopter la *marmite américaine* ſous peine d'être pourſuivis par nos crayons vengeurs : les plantes, les racines potageres, & ſur-tout l'aſperge & l'artichaut réclamant la conſervation de leur beau vert; après avoir flatté l'œil, le goût y gagnera encore.

Paſſe-partout prédicatoire, &c.

Un paſſe-partout eſt ordinairement une clef qui ouvre pluſieurs ſerrures dans une maiſon religieuſe. Celui dont j'ai à parler eſt d'un tout autre uſage, chez les Religieux qui montent dans la chaire évangélique.

Un paſſe-partout, dans l'art prédicatoire, eſt un panégyrique, qui, au moyen d'un texte différent, s'adapte indiſtinctement à un Saint ou à une Sainte, en changeant toutefois le maſculin en féminin. Par exemple, le panégyrique de St. Bernard peut ſervir à la bienheureuſe Françoiſe de Chantal; le ſujet en eſt à-peu-près le même. St. Bernard couroit de côté & d'autres prêcher la foi & les croiſades; Ste. Françoiſe de Chantal couroit de ville en ville fonder des monaſteres, & ſur-tout couroit après St. François de Sales, dont les vertus l'émerveilloient.

Le panégyrique de St. Bernard peut ſervir auſſi pour St. Louis, d'autant plus que l'un prêchoit les croiſades, & que l'autre les effectuoit. Un St. Hermite prête ſa vie à tous les Hermites canoniſés. Une Vierge martyre ſe confond avec une autre Vierge martyre; un Confeſſeur reſſemble à un Confeſſeur. Voilà donc des panégyriques qui admettent les mêmes formes, à-peu-près ſemblables à ces éloges d'académies, où le défunt eſt toujours un grand homme au milieu du grand Louis XIV, du grand Richelieu, du grand Seguier, du grand Directeur & des grands aſſiſtants. Alors l'éloge fait le tour du tapis verd, & va frapper directement chaque académicien qui hume l'encens

du confrere ; l'éloge enſuite grimpe aux tribunes, ſaiſit tout vifs les hommes en place qui ſont-là, les dévoue aux applaudiſſements, redeſcend dans la ſalle ; & après avoir tout parfumé, on dit anathême à tous les Gens de Lettres qui ne ſont pas élogiers, car les encenſeurs-élogiers entreront ſeuls dans le Royaume académique.

Il eſt encore un autre paſſe-partout. Pour peu qu'on rime ou qu'on veuille rimer, on fait, ou plutôt on faiſoit à Paris des *chanſons impromptu ;* voici le ſecret : on étudioit le matin ſon *Richelet ;* on avoit quarante rimes dans la tête ; on compoſoit cinq à ſix couplets, qui ſe démontoient & s'emboëtoient : cela reſſembloit à ces vers que tout le monde devine.

Ce rare talent n'a plus lieu que chez le bourgeois de la rue St. Denis ; mais je ne doute pas qu'il ne ſe trouve en Province de ces Poëtes qui émerveillent tout le monde, & pour peu qu'ils ayent de l'aſſurance, on croit réellement qu'ils ſont nés *improviſateurs ;* on les regarde comme des enfants privilégiés de la nature : les jeunes Demoiſelles, qui trouvent leurs noms enchaſſés dans ces couplets, avec des éloges ſur leur *beauté*, croyent poſſéder les plus *beaux* génies de la Capitale ; mais tandis que j'écris, ce *beau* talent n'a plus d'aſyle ni même d'auditeurs. J'en ſuis fâché pour un de mes amis qui y excelloit.

L'Abbé

L'Abbé Rouſſeau.

Le ſuicide eſt un crime ainſi que le duel, parce que l'homme oſe s'inſtituer l'arbitre de ſa vie & ſe rendre juge dans ſa propre cauſe, tandis qu'il eſt dépendant, par toutes les loix divines & humaines. Le ſuïcide & le duelliſte font taire de leur autorité privée les loix, la morale & la religion.

Le duel eſt devenu rare, grace à la philoſophie, qui a démontré que c'étoit le préjugé d'un petit nombre d'hommes ligués, qui d'ailleurs hautains & ignorants, ſe permettoient les plus lâches baſſeſſes, & qui n'eſtimoient leur vie au fond que ce qu'elle valoit.

Les duels, dès qu'il y a la moindre inégalité, ſont de véritables aſſaſſinats. Les loix, qui ne ſavoient comment concilier les maximes du chriſtianiſme & celles des cours, ont vu ceſſer leur embarras, parce qu'on a regardé les ſpadaſſins & leur épée flamboyante avec le dédain & le mépris dont ils auroient du être couverts dans les ſiecles précédents.

Quelques frénétiques ſe battent encore au piſtolet & même au ſuſil; mais quand des hommes conſentent à tirer l'un contre l'autre, comme ſur une bête fauve, ils ſe claſſent d'eux-mêmes; & puiſqu'il n'y a plus rien de bon ni d'humain en eux, il faut les laiſſer faire : leur férocité eſt mieux punie qu'elle ne le ſeroit par un tribunal de ſages.

Lors donc que deux inſenſés ſe *canardent*, ils délivrent à coup ſûr la ſociété de deux mauvais ſujets; eh! pourquoi la philoſophie s'intéreſſeroit-

elle à leur aveugle brutalité ? Elle doit les payer de mépris, & leur rendre cette indifférence qu'ils ont eue pour les loix ſacrées de la morale.

Le ſuïcide a ſuccédé au duel. Ici la loi humaine eſt impuiſſante ; l'infortuné devenu pouſſiere eſt rentré, quant à la matiere, dans le grand creuſet, & ſon ame eſt devant le Juge éternel. S'acharner ſur ſon cadavre, le promener au milieu d'une grande ville, faire avorter les femmes enceintes, épouvanter tous les regards par ce ſpectacle hideux, c'étoit inviter les foux mélancoliques à braver les ordonnances qui frappent un mort : la légiſlation tacite & moderne eſt devenue ſage, en faiſant inhumer le ſuïcide, & en traitant ces infortunés comme des attrabilaires, atteints d'une maladie, qui, pour être inconnue dans ſon origine, n'en eſt pas moins réelle.

On enterre donc ſans bruit & ſans difficulté ceux qui ſe noyent, ſe pendent ou s'empoiſonnent. Si le Commiſſaire dreſſe un procès-verbal, c'eſt pour conſtater que la mort a été volontaire, & que les loix ne doivent point chercher de coupables & venger le délit qui vient d'être commis. Les ſuïcides ſont fréquents ; mais ils le ſont partout, en Suiſſe, en Allemagne, en Italie ; c'eſt une vraie maladie phyſique, ſauf quelques exceptions.

Un jeune homme de vingt-trois ans me dit un jour, *je vais me détruire.* Je lui répondis : *faites ; la biere, la ſépulture & l'indifférence ſont toutes prêtes.* Il me regarda, fut corrigé, & il ne ſe tua point.

L'Abbé Rouſſeau (hélas ! je l'ai connu) intéreſſa par ſon ſuïcide les ames ſenſibles : il étoit précepteur dans une maiſon ; il devint amoureux de la Demoiſelle, ſœur de ſon éleve ; il ne pou-

voit jamais prétendre à l'épouſer : comme il avoit de la probité & de l'élévation dans l'ame, il éloigna toute idée de ſéduction, & ne pouvant plus vivre, il ſe donna la mort. Voici la lettre que l'on trouva à côté de lui, écrite de ſa main, & dont j'ai tiré copie.

Lettre de l'Abbé Rouſſeau.

Le contraſte inconcevable qui ſe trouve entre la nobleſſe de mes ſentiments & la baſſeſſe de ma naiſſance ; un amour auſſi violent qu'inſurmontable pour une fille adorable ; la crainte de cauſer ſon déshonneur, la néceſſité de choiſir entre le crime ou la mort, tout m'a déterminé à abandonner la vie. J'étois né pour la vertu ; j'allois être criminel. J'ai préféré mourir.

La conformité de ſon nom, avec celui de l'immortel auteur de la *nouvelle Héloïſe*, qui a décrit avec tant de chaleur une ſituation pareille, ajoute à l'intérêt qu'à dû inſpirer ſa malheureuſe deſtinée.

Parure.

Les femmes veulent qu'on les divertiſſe, c'eſt-à-dire, qu'on les conduiſe parées à toutes les fêtes ou ſpectacles. Peut-être choiſiroient-elles plutôt d'être diverties ainſi ſans être aimées, que d'être aimées ſans être diverties. Voilà pourquoi *les femmes de Paris enchantent tout le monde, excepté leurs maris.*

La *parure*, les *chapeaux*, forment la principale félicité des femmes. Eh ! comment aiment-

elles encore quelque choſe, après la fureur qu'elles mettent à effacer leurs rivales par les ajuſtements?

Elles donnent des formes rondes à ce qui eſt plat; c'eſt un art, c'eſt encore un travail. Mais quoi! cette croupe arrondie eſt du crin, cette gorge eſt du vent! L'artifice eſt admirable; mais le voile ſoulevé, adieu le taliſman.

Les marchandes de modes puniſſent bien les femmes de leur goût éternel pour les chiffons, elles les font toujours payer le quadruple de leur valeur : ces formes nouvelles n'ont point de prix, c'eſt comme le deſſin fantaſque d'un peintre; il taxe votre deſir de ce qu'il veut; les acheteuſes ne s'apperçoivent point de la cherté, tant le deſir eſt vif. On fait en ſorte que le mari ne s'apperçoive pas lui-même de la valeur réelle du colifichet; mais l'œil fin de la femme-de-chambre connoît tous les détours, & ſait au juſte ce que coûte la tête de ſa maîtreſſe, & ſur-tout d'où vient le tarif. On va ſur nouveaux fraix, car on peut devoir honnêtement à ſa marchande de modes; on ne s'en cache pas; on la paye toujours de préférence, mais auſſi le plus tard que l'on peut.

Il faut qu'une femme aime bien ſon mari, pour lui confier ſans réſerve ce qu'elle doit à ſa marchande de modes; on peut juger de l'honnêteté d'une femme par ce ſimple aveu.

Ce qui chagrine le plus une femme de qualité, c'eſt de voir une bourgeoiſe l'emporter ſur elle en ajuſtements frais & de nouveau goût : cette hardieſſe de parure lui paroît un attentat envers la nobleſſe.

Un coëffeur habile ſera pour toutes les femmes le premier des artiſtes, le plus digne des plus hautes récompenſes; c'eſt le créateur de leurs

charmes; & s'il eſt malade ou parti, voyez avec quelle promptitude elles pâliſſent, dès qu'elles en apprennent la funeſte nouvelle.

Un Pere Capucin (le plus violent ennemi que je connoiſſe des marchandes de modes, & les traitant comme l'Abbé Beauregard traitoit les Philoſophes) apoſtrophant des Dames avec leurs chapeaux emplumés, dit : *Meſdames vous êtes grandement amatrices de vous-mêmes;* cette expreſſion neuve eſt bien trouvée. C'eſt le même orateur qui, parlant de ces autres femmes qui affichent à tort & à travers des penſées irréligieuſes, qu'elles ont puiſées dans de mauvais livres, s'écria : *Vous vous croyez des Philoſophes, Meſdames, vous n'êtes que des philoſopheſſes.* Très-bien dit, Pere Gabriël? il joint à ces expreſſions fortes une éloquence naturelle, un organe impoſant, une figure noble & ces beaux mouvements de l'ame, qui s'éloignent du ſtyle amphatique ou maniéré; ſon éloquence un peu inculte lui appartient entiérement.

„ O mort! que ta ſentence eſt douce à un homme pauvre! O mort! que ton ſouvenir eſt amer à l'opulence! Les richeſſes & la pauvreté n'ont qu'un même tombeau. Inſolents enfants de la terre, enflez-vous de vos grandeurs humaines: où eſt donc cette grande différence, puiſque vous allez tomber en pouſſiere dans vos palais, ainſi que le pauvre dans ſon hôpital? Enfants de la terre, vous êtes égaux, il faut vous le répéter ſans ceſſe, puiſque vous l'oubliez ſans ceſſe; apprenez tous que ce qu'il y a de plus affreux au monde, c'eſt de mourir ſans vertu. „

Si l'on jugeoit à propos de rétablir la fête des *ſaturnales*, s'il étoit permis un ſeul jour dans l'année d'attacher aux portes des hôtels les qua-

lifications des perſonnes qui les habitent, je ſuis bien ſûr que leur caractere ſeroit décidé par le peuple, & que le peuple ne ſe tromperoit pas.

Il afficheroit à tel hôtel *femme avare*, à tel autre *hautaine*, *capricieuſe*, *diſſolue*, *méchante*, &c. Je ſais que les hôteliers appelleroient cette coutume une *licence effrénée*, qu'ils voudroienr faire pendre les afficheurs, mais je ſuis perſuadé que cette monition feroit un bon effet; car je ſuis très-convaincu que le peuple eſt doué d'un diſcernement admirable pour faire le portrait des grands. Comment cela ſe fait-il? Je n'en ſais rien. C'eſt comme la réputation des gens de lettres, qui, après la *tourmente*, prend ſon rang malgré l'envie & la critique.

On ne peut diſconvenir que le peuple ne porte le fardeau de l'Etat. Comme il eſt la victime de toutes les fautes de l'adminiſtration, il en reſſent auſſi-tôt tous les contre-coups; & comme lui ſeul forme la choſe publique, il n'eſt pas ſurprenant qu'ayant ſans ceſſe les yeux ouverts ſur ce qui l'intéreſſe, il ait un coup-d'œil ſi juſte, & que la vérité, qui eſt ſa ſeule arme, ſoit toujours dans ſa main.

Bagneux.

Ce joli village, où je me promene quelquefois, me rappelle malgré moi ce Cardinal de Richelieu, ce viſir mitré, qui ſacrifia tout à ſon ambition, mais qui, au dire de bien des gens, ſoutint la France; cette France qui, quinze ans avant ſon miniſtere, touchoit au moment de faire la loi à l'Europe; cette France qui renfermoit dans ſon ſein un Sully qu'il n'employa pas.

Ce n'eſt pas une hiſtoire controuvée que le *cabinet des oubliettes*. Le caractere du Cardinal, la tradition, nombre d'hommes qui diſparurent, tout atteſte une foule d'exécutions ſecretes & ſanglantes.

Ruelle faiſoit le pendant de *Bagneux;* le Miniſtre y attiroit, par des careſſes & par des marques d'amitié, ceux qu'il vouloit immoler à ſa cruelle politique; puis il les faiſoit paſſer par un petit appartement, au milieu duquel étoit une *baſcule*, que la main du Prélat faiſoit jouer elle-même. L'on tomboit alors dans un puits de cent pieds de profondeur; & l'on a trouvé, il y a cinquante ans, l'ouverture de ce puits abominable : dans le fond on a reconnu les oſſements de pluſieurs cadavres, avec les débris de leurs vêtements, montres, bijoux, argent. Quand on rapproche ce *cabinet des oubliettes* des ſcenes qui ſe ſont paſſées à Ruelle, & que l'hiſtoire elle-même confirme, on ne peut révoquer en doute que le Cardinal n'ait diſpoſé de la vie des citoyens en deſpote ſanguinaire.

Ivrognes.

QU'UN payſan, qu'un manouvrier s'enivrent dans un village, ils peuvent rentrer chez eux ſans danger. La femme vient, chante ſa gamme & les enleve du cabaret; mais à Paris, des régiments d'ivrognes rentrent des fauxbourgs dans la ville, chancelant, battant la muraille. A la ſortie des ſpectacles, c'eſt-à-dire à l'heure la plus dangereuſe, ils rentrent, & le moins ivre a beau donner le bras à ſon camarade, qui eſt ſaoul, chaque pas eſt un danger.

Il n'y a point d'homme ſenſible qui ne s'arrête & qui ne frémiſſe en les voyant décrire une ligne circonflexe à deux pieds des roues.

Les maîtres humains des voitures roulantes devroient, ſur-tout les dimanches & fêtes, ne point uſer de leurs équipages, ou recommander à leurs cochers une plus grande circonſpection, car il eſt de fait que ces jours-là ſont les plus fertiles en accidents.

Qu'on s'enivre avec de bon vin, comme on fait en quelques pays, cela eſt pardonnable juſqu'à un certain point; l'intempérant en eſt quitte pour un mal de tête léger, & il ſe couche; mais que le Pariſien s'enivre avec le vin aigre, dur & déteſtable qui lui eſt verſé à grands fraix pour lui, par les cabaretiers des guinguettes, cela n'eſt pas trop concevable.

La bierre qu'on boit en Angleterre & en Hollande, eſt une boiſſon ſalubre pour le peuple. Ici rien de plus pernicieux que le vin dont le peuple ſe gorge. Il n'y a pas pour moi de plus grand objet d'étonnement dans toute la Capitale, que cette fureur du peuple pour boire un âpre vin, dont il eſt impoſſible à une bouche un peu délicate de ſoutenir une cuillerée.

L'ivreſſe ailleurs n'eſt qu'une incommodité paſſagere; l'ivreſſe du peuple Pariſien eſt abominable & fait horreur, & pourquoi? c'eſt que le vin qu'il boit, diſpoſe plus promptement à l'ivreſſe, en ce qu'il y entre toujours quelques mélanges, qui alterent d'autant plus les organes: j'oſe dire que l'abus qui me contriſte le plus profondément, celui que je voudrois voir réprimé avant tout autre, & par les châtiments les plus ſéveres : c'eſt la falſification du vin diſtribué au peuple.

Son ivrognerie eſt la ſource d'une infinité de déſordres. Pour peu que l'ouvrier s'adonne à boire, il boit pour trente à quarante ſous de vin, & ces trente à quarante ſols, enlevent à ſa maiſon quatre ou cinq pains de quatre livres, que ſes enfants auroient mangé pendant la ſemaine.

Je voudrois bien que la petite bierre, uſitée en Angleterre, s'introduiſît en France; cette boiſſon reſtaurante, nourriſſante, remplaceroit avantageuſement ces vins verds dont le pauvre peuple fait un uſage continuel.

L'uſage du vin noircit la chair d'une nation, lui donne de la pétulance, l'anime hors de propos, la porte à la folie, lui ôte ce flegme, ce ſang-froid, ce calme raiſonnable, que l'on remarque dans tous les pays du Nord.

Le vin à Paris l'a trop emporté ſur la bierre: eſt-ce un bien, d'avoir tout ſacrifié, & les bois & les bleds, à la culture des vignes? Que d'eſclaves employés à la récolte de cette boiſſon! L'uſage de la biere bien faite, ſeroit un avantage pour le Pariſien, qui auroit toujours une boiſſon ſûre, fortifiante, & plus ſaine que le vin verd qu'il avale, & qui le diſpoſe à toutes les frénéſies que les Commiſſaires ſont obligés enſuite de punir. Mais quoi! s'il exiſtoit une pareille boiſſon pour le peuple, bientôt la ferme générale viendroit s'aſſeoir à la table où l'économie la verſeroit à la ſanté du pauvre, & il payeroit un verre de bierre autant que le verre de Bourgogne! Les braſſeurs n'ont-ils pas déja monté le prix de la bierre preſqu'au taux du vin?

Pendules.

On met une pendule ſur toutes les cheminées ; on a tort ; mode lugubre. Il n'y a rien de ſi triſte à contempler qu'une pendule : vous voyez votre vie s'écouler, pour ainſi dire, & ce balancier vous avertit de tous les moments qui vous ſont enlevés, & qui ne reviendront plus. On a placé dans tous les appartements de ces pendules, & perſonne ne craint d'enviſager une pendule, quoiqu'elle vous trace bien diſtinctement la fuite des heures : ces pendules ſont décorées de petites colonnades, d'un dôme de bronze doré, d'un globe de marbre blanc, autour duquel tourne horiſontalement le cercle des heures.

En contemplant une de ces horloges, je remarquai que le maître capricieux avoit changé pluſieurs fois la figure dorée qui la ſurmontoit : le rouage intérieur n'en alloit pas moins ſon train ; l'aiguille faiſoit également ſon office, ainſi me diſois-je, il y a des places où il importe fort peu de quelle grandeur ou tournure ſoit la figure dorée ; quand la machine des bureaux eſt bien organiſée, les choſes vont également, & la figure n'eſt qu'un ornement.

Le luxe a épuiſé toutes les formes dans ces décorations ſuperflues ; & comme il n'a rien d'utile ni même d'agréable dans des combinaiſons auſſi futiles que diſpendieuſes, on ne peut que gémir de cet emploi de l'argent.

Maîtres en fait d'armes.

UN Anglois a comparé Louis XIV à un maître en fait d'armes. Louvois ſe ſervoit de tous les maîtres d'armes comme d'autant d'eſpions dans toutes les cours d'Allemagne.

C'étoient les femmes, qui autrefois plaçoient l'orgueil à voir leur amant, même aux dépends de ſa vie, venger toutes leurs petites querelles. Les ſpadaſſins viennent d'Italie.

L'eſprit des duels, le goût de l'eſcrime ſont abſolument oppoſés au vrai courage militaire. Renvoyons cet homme, car il nous tuera tous, diſoit un jour Turenne, qui ſans doute étoit connoiſſeur en cette partie, en parlant d'un de ces faux braves qui avoit tué deux de ſes camarades. D'ailleurs, ajoutoit-il, j'ai remarqué que tous ces gens-là, qui ont toujours la main ſur la garde de leur épée, ne ſont pas les plus braves à l'ennemi. Quand les claſſes ſupérieures opprimoient les claſſes inférieures, l'eſcrime rétabliſſoit une ſorte d'égalité; mais comment concilier un édit qui défend le duel, & une communauté de maîtres en fait d'armes, qui n'apprennent rien autre choſe qu'à tuer un homme proprement? Les maîtres en fait d'armes diſent que leur art développe le corps. Plaiſante excuſe! *ce métier de ſubtilité*, comme dit Montaigne, *s'il n'eût pas été déshonoré, auroit bientôt métamorphoſé les citoyens en gladiateurs.*

En fait de duel, il faudroit en revenir à la maniere du preſtigiateur Caglioſtro, qui, ayant dit que le premier médecin d'une grande Souveraine étoit le plus grand charlatan de l'Empire, en re-

çut un cartel. Ce n'eſt pas ainſi que je me bats, dit Caglioſtro : tenez, voici une pillule empoiſonnée; elle eſt petite, mais bonne; vous l'avalerez, & vous ferez deſcendre, ſi vous le pouvez, l'antidote dans votre eſtomach; vous me donnerez en même temps une pillule diabolique, telle enfin que vous l'imaginerez; je ſaurai la combattre dans mes inteſtins ſans qu'il y paroiſſe : celui qui ne crevera point, ſera le vainqueur de l'autre.

Voilà bien égalité de talents, égalité de force; un écrivain pourroit dire, je me bats avec ma plume, réponds-moi avec la plume; ſi tu ne ſais pas la manier, paye un écrivain, il y en a tant! ainſi chacun combattroit avec ſes armes. Quant aux journaliſtes, qui ont raiſon une fois par ſemaines ou même trente fois par mois, ils devroient être aſſujettis à inſérer dans leurs inventaires les réponſes de leurs adverſaires, afin que ceux-ci combattiſſent à avantage égal.

Quand un maître en fait d'armes, ou même un prévôt de ſalle ont une rixe, ils ſont obligés d'avertir leurs adverſaires du titre qu'ils portent : mais il y a des hommes qui ſe battant ſans regle & ſans meſure, & avec une violente intrépidité, déconcertent le jeu ſavant du maître en fait d'armes; il eſt occis par ſa propre ſcience.

Quand il y a réception de maître, il y a aſſaut public; les aſſaillants s'eſcriment; le lendemain on les appelle dans le Journal de Paris *des gens à talents*. Le Procureur du Roi, en robe, prend les fleurets & donne des couronnes aux vainqueurs. Je ne connois rien de plus indécent que cette coutume. Tout eſt donc contradiction dans nos mœurs.

Muſeum.

Il doit être placé dans la partie ſupérieure des galeries du Louvre. Certes, ce ſera un beau monument, quand les arts y auront mis la derniere main. On y dépoſera tous les tableaux appartenants au Roi, mais en attendant ils ſont cachés à tous les regards; conformément au génie national l'exécution ſera lente, & les plans changeront dix fois. Le public ne jouira que très-tard, ſi jamais il parvient à jouir. Il eſt des hommes qui voyent tout au premier coup-d'œil, & qui parlent peu. Il en eſt d'autres qui parlent beaucoup, en très-beaux termes, & qui ne voyent rien. Je donnerai toujours la palme à celui qui exécutera un plan, ne l'eût-il pas conçu, & fût-il inhabile à le concevoir.

Cette conſtruction ſi lente & ſi embarraſſée forme une éclipſe pour les beaux-arts. L'aſtre eſt encrouté. Autant vaudroit pour un étranger être à Alger qu'à Paris, relativement aux tableaux, ſtatues, & autres curioſités qui ſont inviſibles, & qui le ſeront encore long-temps, parce qu'on a très-différemment parlé, ce qui m'a toujours ſemblé de fort mauvais augure. On vole facilement les idées & les expreſſions, mais le talent d'exécuter ne ſe dérobe pas.

Les artiſtes ſont toujours logés ſous cette grande galerie; on donne ſur-tout des emplacements aux peintres, c'eſt-à-dire, aux hommes les plus inutiles au monde, & qui font payer cherement un art qui n'intéreſſe en rien le bonheur, le repos, ni même les jouiſſances de la ſociété civile; art

froid, menteur, dont tout vrai philoſophe ſentira l'inanité.

La Fille d'Achmet III.

Son hiſtoire n'eſt point un roman. Véritablement Princeſſe Ottomane, née à Conſtantinople, confiée à une eſclave chrétienne, enlevée par elle, baptiſée à Gênes, elle apprit dans ſa ſeizieme année le myſtere de ſa naiſſance : admiſe à l'audience du Pape Clément XIII, invitée par pluſieurs Souverains, elle ſe fixa en France, qui ſemble être l'aſyle de tous les Princes infortunés de la terre. Quand le Sultan ſon pere fut détrôné par les Janiſſaires, elle alla le trouver dans ſon exil pour le conſoler; de retour en France, elle habite Paris depuis quarante ans; elle préfere cette ville à toutes les autres. J'ai eu l'honneur de la ſaluer & d'entendre de ſa bouche l'éloge conſtant qu'elle fait des mœurs & des habitants de la Capitale.

On a donc vu la ſœur du Sultan actuel loger avec l'indigence, dans un petit cabinet au college de Bayeux, logement qui lui coûtoit vingt écus par an; ſon eſcalier étoit une échelle. Eh! qui ſe plaindra de ſon ſort, après ce terrible exemple des jeux de la fortune!

Epoqué.

La manie des nobles a créé ce terme! *Eſt-il époqué*, ſe demandent-ils? *C'eſt un ſourcin*, dit-on encore pour exprimer une ſource terreuſe, c'eſt-à-dire, roturiere.

Cependant les grandes eſcroqueries, qui ſont nouvellement à la mode, ſortent de la minerve de certains nobles.

C'eſt bien d'être *époqué*, mais il ne faut pas qu'un homme de cour ſoit pédant. Il en eſt néanmoins : homme de cour pédant ! oui, ils parlent à tout le monde comme s'ils parloient aux troupes qui ſont ſous leur commandement; ce ſont preſque des airs de ſouveraineté : ce pédantiſme eſt le plus inſupportable de tous; j'aimerois mieux encore celui de la robe.

Les deux Nobleſſes.

Les miſérables & fauſſes idées, qui tiennent au préjugé de la nobleſſe, reprennent par accès: au-lieu d'avoir la noble ambition de ſe rendre *fils de ſes vertus*, on aſpire à s'ennoblir, & la roture eſt pour certaines oreilles un mot déshonorant, ou du moins déchirant. Le moindre noble veut en impoſer, & ſe prête une illuſtre origine. Les moyens de s'ennoblir ſont tellement multipliés, qu'un roturier, portant un nom, commence à devenir un être rare.

Les douze Parlements du Royaume donnent à tous leurs membres la nobleſſe au premier dégré; les chambres des comptes & cours des aides, le grand Conſeil, & la cour des monnoies, donnent auſſi la nobleſſe; les places de maîtres des requêtes la donnent pareillement; les charges de grand-Baillis, Sénéchaux, Gouverneurs & Lieutenants-généraux d'épées, au nombre de cinquante, donnent auſſi la nobleſſe; les places de Secretaires du Roi, au nombre de neuf cents, donnent encore la nobleſſe, pourvu qu'on en

meure saisi ou qu'on l'exerce pendant vingt ans; enfin, les places dans les bureaux des finances, qui sont au nombre de sept cent quarante, donnent la noblesse au second dégré. Que de nobles! bon Dieu! on n'a point parlé des échevins, capitouls, &c., &c. Le commence, depuis certain nombre d'années, donne aussi la noblesse à quelques-uns de ses membres.

Par-tout l'on rencontre la maniere la plus commode de gagner la noblesse; on l'achette avec cent mille francs, & l'on retire à-peu-près l'intérêt de la finance. Le fils d'un Secretaire du Roi, le petit-fils d'un Trésorier de France, s'intitulent Messire & Chevalier; & s'ils sont riches & puissants, ils se font Comtes ou Marquis, à leurs choix.

Un édit de 1482 enjoignoit aux Secretaires du Roi *de porter leurs écritoires honnêtement.* Ils ne portent plus d'écritoire aujourd'hui, mais ils jouissent du privilege d'être décapités.

L'ancienne Noblesse, qui monte dans les carrosses du Roi, & qui va à la chasse avec Sa Majesté, (ce que la Gazette annonce à l'univers & aux races futures) frappe de son dédain toute cette Noblesse nouvelle & mélangée; elle parle de la présentation à la Cour, comme du point essentiel : c'est-là qu'il faut prouver sa noblesse de génération en génération par titres originaux, jusques & compris l'an 1400. Il faut aussi que ces preuves supposent une noblesse plus ancienne, & sur-tout ne laisse appercevoir aucune trace d'ennoblissement. C'est bien une autre chose pour être de l'Ordre du Saint-Esprit, & de l'Ordre de Saint Lazare : on examine Messieurs les morts avec une scrupule rigidité, & leurs os vermoulus sont quelquefois dépouillés de toute noblesse, malgré

malgré les armes qui décorent leur tombe; & le deſcendant, quelle mine il fait alors! il voudroit être fils du plus grand ſcélérat, pourvu qu'il eût eu la tête tranchée; il apporteroit en preuve le crime de ſon aïeul.

Pour être un Page de la petite Ecurie, un Ecuyer de la grande, un Page de la Chambre du Roi, il faut prouver deux cents ans de nobleſſe; eh! qui le croiroit? il faut également deux cents ans de nobleſſe pour ſervir dans les Maiſons d'Orléans & de Condé, & chez M. le Duc de Penthievre.

Qu'on eſt heureux d'être né roturier! on eſt diſpenſé d'être valet de Prince; cela me paroît une diſtinction très-honorable: mais les Nobles ne portent preſque plus que des noms de ſeigneurie; ils oublient leurs noms de famille.

Au milieu de ces deux nobleſſes, on trouve encore les *Commenſaux de la Maiſon du Roi*, qui forment en France une autre ſorte de nobleſſe, & qui ont même des privileges ſupérieurs.

Dans peu, je le prédis, on verra les *commis*, & autres *employés des Fermes du Roi*, former en France une eſpece de nobleſſe: c'eſt déja une claſſe privilégiée; la plupart ſe qualifient tacitement d'écuyers, & on ne leur dit rien; ils ont droit de port d'armes; ils ſont ſous la ſauvegarde de toutes autorités civiles & militaires, qui ſont tenus de leur prêter main-forte à la premiere réquiſition; ils ne peuvent être impoſés ou augmentés à la taille pour raiſon de leurs commiſſions; leurs gages ſont *inſaiſiſſables*, ils ont *ſerment en juſtice*; enfin, ils ne peuvent être décrétés pour quelque délit que ce ſoit, commis

dans leur fonction, que par les Juges des droits du Roi.

Ne voilà-t-il pas des mortels privilégiés? Après cela les commis & autres employés des Fermes tarderont-ils à s'assimiler à la noblesse ? ils auroient tort.

N'est-ce pas avilir la noblesse, que de la prodiguer ainsi à tout venant ? N'est-ce pas d'ailleurs pécher contre une saine politique, que d'accorder le droit d'être inutile, à un roturier que ses richesses, employées dans le commerce ou dans de sages entreprises, mettroient à portée de faire vivre des centaines de familles? Espérons qu'il viendra un jour où l'on se fera honneur d'être roturier ou utile à sa patrie, ce qui est à-peu-près synonyme.

Aveugles.

On peut refuser un pauvre, mais que ce ne soit jamais un aveugle; l'aveugle n'a pas l'organe qui supplie, qui terrasse; il a l'air importun. On ne le suppose pas souffrant, car la souffrance ne se peint bien que dans l'œil : donnez à l'aveugle plutôt qu'au sourd, plutôt qu'au muet, plutôt qu'à l'estropié; ceux-ci se font entendre, commandent la pitié, mais l'aveugle, vous ne soupçonnez pas les ténebres ni la solitude affreuse qui l'environnent. Donnez à l'aveugle, vous dis-je, afin de voir un jour l'éternelle clarté.

Des libellistes voulant répandre d'odieuses satyres & échapper aux recherches, remirent leurs *imprimés* entre les mains de pauvres aveugles quêteurs, leur disant que c'étoit la *vie d'un*

Saint & *ſon cantique*, ajoutant enſuite que l'argent ſeroit pour eux. Ces aveugles, croyant débiter une production pieuſe, crioient à pleine gorge la ſatyre, & vendoient innocemment l'ouvrage hardi & licencieux.

M. Hauy, doué d'un zele infatigable, a inventé une imprimerie nouvelle à leur uſage. Ses procédés ſont courts & faciles; le tact les dirige ſûrement; d'autres ſont muſiciens, claveciniſtes & organiſtes. Cette claſſe d'infortunés doit beaucoup aux ſoins journaliers de cet inſtituteur habile & bienfaiſant. Rien de plus touchant que de le voir au milieu de ſes éleves, auxquels il a ſemblé redonner le ſens qui leur manque, en perfectionnant les autres.

Un aveugle, qui vivoit d'aumônes, avoit une fille de dix-ſept ans, fort belle; il obligeoit cette fille à l'embraſſer toutes les fois qu'elle rentroit; il l'avoit accoutumée à ce devoir dès ſon enfance; un jour l'aveugle ſe mit à battre ſa fille auſſitôt qu'elle l'eût embraſſé. Les voiſins accoururent; le pere furieux châtiant ſa fille, s'écrioit : *Elle a forfait à ſon honneur;* la fille en pleurs avoua ſa faute.

Punch.

CETTE boiſſon, nous l'avons adoptée à l'avant derniere paix avec l'Angleterre : elle eſt naturaliſée parmi nous; on la ſert dans les caffés publics. D'abord les femmes l'ont rejettée à cauſe de l'haleine forte que laiſſe l'eau-de-vie, & l'on y employoit du vin de champagne; mais depuis un an, les femmes qui ont pris nos redingottes, nos catogans, nos baguettes, nos ſouliers, boivent

l'eau-de-vie ; elle ſera toujours plus ſaine que ces liqueurs diſtillées.

L'uſage de boire beaucoup de vin régnoit autrefois parmi les Dames de la premiere qualité & les mieux élevées ; aujourd'hui elles aiment les liqueurs fortes.

Le meilleur punch que je connoiſſe ſe diſtribue chez le Sr. Regny, limonnadier, pavillon Mazarin. Il eſt ſupérieurement fait.

Glaces.

Cette congellation artificielle eſt un tonique, un rafraîchiſſement délicieux : un glacier eſt un véritable artiſte qui n'exiſte encore que dans les grandes villes. Sortez de Paris, il vous faudra faire cent lieues pour rencontrer des glaces aux fruits d'été & d'automne, au beurre, au kirſch-waſſer, au bolonia, au lait d'amande : les vrais progrès en ce genre ſont dus à la Capitale.

Le Sr. Dubuiſſon, ſucceſſeur de Procope, eſt le premier qui ſe ſoit aviſé de faire des glaces, & d'en vendre toute l'année indiſtinctement. Dans les ardentes chaleurs de la canicule, tel jour au Palais-royal, il ſe vend pour trois cents louis d'or de *glaces* à douze ſols la taſſe.

Ce fut Procope qui corrigea les grands Seigneurs & les Poëtes, les élégants de la Cour & les Ecrivains du ſiecle de Louis XIV, qui s'enivroient loyalement au cabaret : en leur verſant du café, il leur donna un autre point de réunion, & l'on vit diſparoître le goût honteux de l'ivrognerie. Les limonnadiers ſont au nombre

de dix-huit cents, ce qui prouve qu'on a déſerté les cabarets.

Calendriers, Almanachs pour Janvier.

C'EST une manufacture telle qu'il n'y en a point dans le reſte du monde ; on en envoie des ballots dans les Provinces & chez l'étranger ; Etrennes mignonnes, Almanachs chantants, &c. il faudroit un catalogue pour les nommer tous. Cette marchandiſe, qui forme des murailles de papier noirci, eſt prête à la fin d'Octobre ; puis viennent les couvertures brillantes, ouvrage des relieurs. Ceux-ci couronnent le mont Saint-Hilaire, & ſont harcelés par les Libraires, qui, dans ce temps-là, ne s'occupent que d'Almanachs, plus précieux pour eux mille fois que les Œuvres de Monteſquieu.

Tel compoſe un Almanach pour vingt-quatre livres ; tel autre, comme M. Sautreau, Editeur célebre de l'Almanach des Muſes, a trouvé le ſecret de ſe faire dix-huit cents livres de rente, en ne faiſant que raſſembler quelques vers d'autrui. Ainſi les jeux de l'aveugle fortune ſe manifeſtent juſques dans les Almanachs.

On épuiſe les titres bizarres, & bientôt il n'y en aura plus. Un Poëte intitula le ſien : *Almanach des honnêtes Gens :* c'étoit une eſpece de calendrier, où il délogeoit tous les Saints du Paradis & la Vierge Marie, pour y placer des noms de Philoſophes, d'Athées, & puis *Brutus.* On le mit à Saint-Lazare, tandis que d'un autre côté M. Séguier arma tous les foudres de l'éloquence contre ce calendrier bizarre, le faiſant brûler par la main du bourreau, au

pied du grand eſcalier; il ne fallut pas un bûcher pour incendier l'ouvrage, une bougie fit l'affaire.

Un autre, dans le même temps, (M. Rivarol) fit un Almanach où il diſtribuoit des épigrammes peu variées & peu piquantes à quatre cents faiſeurs de vers, & tout cela pour un peu d'argent : ces quatre cents faiſeurs de vers ne le lâcheront qu'au jugement dernier. Ce ſont autant de lévriers qui ſont & ſeront à ſa pourſuite; mais comment irrite-t-on quatre cents rimeurs? n'eſt-ce pas affronter ſans maſque & ſans gants une ruche de guêpes? Quelques-unes lui ont déja fait ſentir l'aiguillon.

Tous ces Almanachs paſſent de main en main, & puis meurent dès le mois de Février : on ne conçoit pas ce que devient cette eſpece de marchandiſe qui s'éparpille dans les innombrables poches des griſettes; car toute fille a un Almanach chantant qu'elle reçoit au nouvel an.

On doit peut-être à cette foule d'Almanachs l'incommode race des *fredoneurs* qui vous bourdonnent aux oreilles des notes de muſique défigurées, & qui chantonnent, quand vous leur parlez.

Les revenus de l'Académie de Berlin ſont fondés ſur la vente excluſive des Almanachs. Le feu Roi de Pruſſe avoit penſé que, comme il ne faut pas beaucoup de génie pour faire un Almanach, on pouvoit appliquer le produit de ces ſortes d'ouvrages à l'entretien d'une Académie de Savants : il paya donc ſes Académiciens, en affermant les prédictions de l'année, les chanſons & les chanſonnettes. L'Académie, maîtreſſe du privilege, crut qu'il étoit de ſa dignité de ſupprimer de ces Almanachs munis de ſon approba-

tion, les vieilles & incertaines prédictions du *beau temps*, de la *pluie*, de la *gelée*, des *orages*, des *tempêtes* & des *météores*, &c. ainſi que les recommandations de *couper les cheveux*, les *ongles*, de prendre *médecine* & de *ſaigner* dans tel ou tel temps, &c. Qu'arriva-t-il? On ne vendit plus d'Almanach ſans prédictions. L'Académie alloit être ſans marmite & réduite à un jeûne rigoureux; elle ne manqua point de rétablir, le ſemeſtre ſuivant, les prédictions de l'année, ſans quoi les tables des Académiciens (tant Aſtronomes que Grecs & Latins, Antiquaires, Erudits & Grammairiens) étoient ſans ſoupe. Or, il faut manger la ſoupe avant de rendre compte de l'état du ciel & de la rotation des aſtres & planetes.

Il me ſemble qu'on pourroit imiter l'ordonnance du Roi de Pruſſe, affermer en France le produit des Almanachs, pour l'appliquer aux Gens de Lettres. N'eſt-ce point le fumier, les débris des végétaux, qui alimentent nos arbres fruitiers? Pourquoi donnons-nous notre argent pour l'Almanach de Mathieu Lansberg? Ne pourrions-nous pas compoſer chez nous un pareil chef-d'œuvre? il ſe tire à ſoixante mille exemplaires.

Que ne dirions-nous pas de l'Almanach royal, qui rapporte vingt-cinq à trente mille livres de rente à un Libraire? Pourquoi un privilege éternel pour une telle production, tandis qu'on n'accorde des privileges que de ſix ou neuf ans pour des ouvrages de génie, & qu'on en dépouille les familles?

Singulier Magaſin.

C'EST celui des Jurés-Crieurs : ils ont des corbillards, des catafalques, des mauſolées emmagaſinés, des tentures mortuaires ; ils n'ont plus qu'à raſſembler les parties un peu diſjointes ; on refait les écuſſons, c'eſt un mauſolée tout neuf ; ces meubles funebres ont ſervi à d'autres, mais ils n'en ſont pas moins bons.

L'impôt du timbre, que l'on vouloit établir & qui n'a pas eu lieu, aſſujettiſſoit à la marque, les billets d'enterrement & les billets de mariage, rapprochement peu obligeant, qui a ſcandaliſé les bons Pariſiens. Les jurés-crieurs s'étoient promis d'aller annoncer eux-mêmes les décès, & de les ſignifier de leur propre écriture ; ils auroient joué ce tour-là à l'impôt du timbre.

Timbrer un billet d'enterrement ! quelle bonne ſource d'épigrammes pour les Pariſiens ! elles ont éloigné l'impôt, ainſi qu'elles en éloigneront pluſieurs autres ; car il faut avoir de l'eſprit avec un peuple qui en a.

La Société du Mercredi.

CE ſont des gens qui dînent enſemble le mercredi, & voilà tout. Epicuriens & gourmets, ils ont donné dix mille francs pour les quatre hôpitaux qui ne s'élevent point. On m'a ſommé de faire leur chapitre, & le voilà fait.

Il y a une idée ſuperſtitieuſe & toujours

régnante ſur les treize convives qui ſe trouvent à une même table. *L'un d'eux*, dit-on, *aoit mourir dans l'année.* En Suiſſe, pour faire tomber cette triſte ſuperſtition, treize particuliers ſe raſſemblerent une fois la ſemaine, vécurent en ſanté, & mangerent de bon appétit pendant près de dix-neuf années. Il eſt bon d'offrir cet article aux femmelettes des deux ſexes.

L'Education campagnarde.

Ce qu'il y a de plus piquant pour un homme délicat, qui aime à joindre à ſes jouiſſances celles d'autrui, c'eſt de conduire dans la Capitale une jeune fille étrangere, qui ne manque point d'eſprit, & qui ait le goût inné de ce nouveau ſpectacle.

Elle ouvre de grands yeux étonnés; on y lit la comparaiſon ſecrete qu'elle fait inceſſamment de ſon village & de ſa chaumiere, avec l'opulence qui l'environne : on la conduit aux comédies, aux opéra, aux bals maſqués & autres divertiſſements publics; on a l'air d'un enchanteur, qui, d'un coup de baguette, a créé tous ces miracles; ſon ame eſt dans l'ivreſſe; elle vous remercie, comme ſi tous ces objets magnifiques avoient été enfantés & diſpoſés pour elle ſeule. Vous jouiſſez des mouvements naturels de ſa ſurpriſe, de ſa joie & de ſon admiration; or, l'admiration donne au ſentiment de l'amour quelque choſe de plus pénétrant, & double ſes délices; l'agrément du ſpectacle eſt tout autre quand on eſt aſſis auprès d'une beauté neuve, qui regarde avidement au fond du théâtre, reſpire à peine, vous ſerre la main en ſilence

comme pour vous rendre graces des heures les plus délicieuſes de ſa vie : vous ſemblez remplir tout ce que ſon cœur pouvoit deſirer ; ſon amour devient exceſſif, car il ſe fond avec l'attrait, que toutes les ames ſenſibles ont pour les Beaux-Arts. C'eſt en la promenant dans un monde enchanté que vous en paroiſſez être le ſouverain, ainſi que l'arbitre de toutes les fêtes qui le décorent.

Point de volupté égale à celle de faire naître dans un cœur des ſurpriſes auſſi vives ; & les riches, qui dépenſent tant d'argent pour des femmes blaſées, ne connoiſſent pas le charme qu'inſpire le ſourire étonné d'une jeune maîtreſſe, lorſque jettant ſes regards ſur tant de nouveautés, elle les reporte ſur vous, reſte comme ſuſpendue à chaque mot qui ſort de votre bouche, trouve tout bien, & au milieu de tant d'hommes qui font impreſſion ſur elle, vous donne les careſſes qu'elle raſſemble ſur vous ſeul : ſon cœur devient tout amour, parce qu'il eſt content, rempli ; ſon ame a joui, ſon eſprit s'eſt éclairé ; vous avez développé en elle un ſentiment caché, mais actif ; il ſe déploie à la vue d'une grande cité. Eh ! comment tant d'objets variés manqueroient-ils d'éveiller une ſenſation profonde dans une fille de la campagne, neuve aux délices de la ville ? Son accent, ſa timidité qui s'enhardit par degrés, je ne ſais quelle ruſticité touchante, tout lui prête des attraits d'autant plus intéreſſants, qu'ils ſont éloignés du menſonge.

Heureuſement pour nous que les riches n'ont point ce deſir ; que tout entiers à leur vanité orgueilleuſe, ils nous laiſſent les jouiſſances qui ſont à notre portée, & dont ils ſeroient jaloux

s'ils les connoiſſoient. Mais pour promener ainſi la vertu ruſtique, & épier ce qu'elle peut ſentir, il ne faut point être un ſuppôt de Plutus; il faut être un Philoſophe, & un Philoſophe entre deux âges.

Les Perroquets.

APRÈS les cors de chaſſe que font réſonner les apprentifs ſymphoniſtes, il n'y a rien de plus inſupportable que le perroquet qui vous crie, & va répétant aux oreilles toujours la même choſe. Ce goût pour les ſtupides répétitions pourroit ſe ſatisfaire dans le monde ſans recourir aux perroquets; que d'animaux parlants & redi-ſant bien ce qu'ils ont entendu aux écoles de Droit, de Médecine, de Théologie & au Lycée! Enfin, une dévote n'avoit-elle pas appris à ſon perroquet à répéter bien diſtinctement : *Voilà le bon Dieu qui paſſe*, ſi-tôt qu'on entendoit de la rue le ſon de la clochette. Elle porta l'oiſeau verd chez ſon voiſin; l'animal bavard parfaite-ment inſtruit & éprouvé, fut placé à la porte. Le Viatique paſſe, & le perroquet de dire, *voil à le bon Dieu qui paſſe!* Tout le monde s'extaſie, admire, reſte à genoux, & eſt prêt à crier *miracle*. On oublioit que c'étoit auſſi aiſé à faire dire à un *perroquet* qu'à un *enfant*.

Une femme careſſoit un perroquet chéri d'un Miniſtre dur. Ce perroquet étoit féroce : elle le ſavoit; mais elle avoit ſes vues, elle ſe fit mor-dre au bras. Le Miniſtre voyant le ſang couler, s'émeut. *Je voulois me faire ſaigner, il y a quelques jours*, dit-elle; *votre perroquet a pris ce ſoin :* elle obtint ce qu'elle voulut.

Un homme de ma connoiſſance, indigné de la courtereſſe ridicule de la queue des chevaux, avoit ſtylé ſon perroquet à dire à tout venant : *Laiſſez la queue aux chevaux.* Je ſouffre comme lui, quand je vois un cheval maquignonné.

Singulier eſcroc.

J'AI ouï parler d'un eſcroc qui, je penſe, n'a point eu ſon égal : bien reçu & bien traité dans une maiſon demi-opulente, il y avoit ſon logement & ſa table ; il s'aviſa d'y introduire un étranger ; & de ſe faire payer une penſion ; cela étoit fort ; comment s'y prit-il ? Le voici ; en lui faiſant accroire *qu'il entroit pour moitié dans la dépenſe.* Après ce début, il préſente l'étranger, & le reçoit chez autrui comme dans ſa propre maiſon.

Les bonnes manieres que le maître avoit pour celui qu'il hébergeoit amicalement & gratuitement, rejailliſſent ſur le nouveau venu ; celui-ci paie fidélement ſon quartier, & l'autre le comble de politeſſe comme l'ami de ſon ami. Le payant prend peu-à-peu les petites libertés qu'un paiement aſſidu autoriſe ; il donne ſon avis ſur les plats, blâme ou loue le cuiſinier ; le maître de la maiſon, qui le trouvoit d'ailleurs fort aimable, lui fit un jour quelque repréſentation, mais ſous le voile de la politeſſe : qu'on juge quel fut ſon étonnement, lorſqu'il apprit que le nouveau venu payoit tous les trois mois, & d'avance, une table que l'hébergé tenoit de ſa complaiſance. Remettez votre argent dans votre poche, lui dit-il, vous êtes chez moi ; vous n'avez

ni à me payer, ni à blâmer mon cuiſinier, mais il fera de ſon mieux, pour que vous ſoyez content.

Quelle préſence d'eſprit ne fallut-il pas à cet eſcroc, que je ne veux pas nommer, pour ſe maintenir pendant près d'une année entre deux hommes, qui ne devoient pas s'entendre, & pour faire payer à l'un le dîner qu'il recevoit de l'autre *gratis !*

Cuiſine.

LA cuiſine moderne eſt préférable à l'ancienne pour la ſanté comme pour le goût : un bon cuiſinier nous fait vivre plus long-temps, car il donne de l'onction aux mêts, & il empêche qu'ils ne deviennent corroſifs. La nature nous préſente les aliments tout brutes ; le cuiſinier les corrige & les perfectionne. La cuiſine n'eſt donc plus un art meurtrier, quand elle eſt maniée par un bon artiſte ; *on ne ſe creuſe point le tombeau avec les dents*, comme le dit le groſſier Regnard ; quand on eſt doué d'une ſenſualité délicate, alors on n'eſt point gourmand ; la ſobriété accompagne toujours les fineſſes du goût.

Oui, quand j'aurai toute la théorie de *Meſſellier* (1), je veux la mettre en vers techniques ; il y en aura cent tout au plus. Tout élève les apprendra par cœur. Excellent, ſucculent catéchiſme ! *Non omnis moriar.*

L'appétit ne doit pas être irrité, mais ſatisfait. Qui voudroit être un Pandarée, célebre mangeur,

---

(1) Fameux Cuiſinier.

à qui Cérès accorda le don de dévorer impunément ſans avoir jamais d'indigeſtion ?

Une étude aſſidue du goût de ſon maître, dont le palais doit devenir le ſien, voilà ce qui honore un cuiſinier. La délicateſſe des mêts ne peut que leur préparer une coction louable ; les parties groſſieres ſéparées par l'elixation, ne fatiguent plus l'eſtomac, & il doit s'en former un meilleur chile.

Le vulgaire broûte pour le beſoin, mais il ne mange pas pour le plaiſir ; cet art s'eſt perfectionné avec le génie des peuples. La cuiſine de Louis XIV étoit mauvaiſe ; il a raſſemblé autour de lui beaucoup de grands hommes ; il n'a point eu de fins cuiſiniers. Il y a un rapport entre le goût corporel & le goût ſpirituel. La fineſſe de ces deux ſortes de goûts dépend d'un certain exercice, & l'on ne ſauroit prononcer ſur la cuiſine, ſi l'on n'a pas fait conſtamment bonne chere.

Si l'on eſt hérétique en Suiſſe, c'eſt ſur-tout en cuiſine ; vous avez beau donner des leçons admirables à un cuiſinier & à une cuiſiniere, vous ne pouvez lui faire abjurer ſes héréſies, ſa routine ſchiſmatique, ſes théories erronnées.

On a fait des livres ſur l'art de la cuiſine ; eh bien ! ils reſſemblent à nos poétiques ; ils ne font pas faire un meilleur plat. Les progrès de la cuiſine ſont plus marqués chez ceux qui ſuivent leur inſtinct ; & les cuiſiniers, qui excellent, ne diſſertent pas, mais goûtant la ſauce du bout du doigt, approuvent ou condamnent.

Ce ſont les bonnes tables de Paris qui honorent la profeſſion de paraſite, parce qu'il ne s'agit pas de manger, mais de jouir, & ſur-tout

de louer à propos. La ſenſualité ſe combine très bien avec l'économie; la bonne cuiſine dépend du ſoin, de l'attention : un mauvais cuiſinier ruine tout le fruit d'un long travail; un bon fait jaillir tous les ſucs & tous les ſels de l'aliment : il vous les offre dans leur intégrité pure.

Il y a des peuples qui ne ſauront jamais manger; qui gâtent à plaiſir leur viande & leur poiſſon, & qui n'auront jamais le ſentiment d'un palais délicat; ils ſont faits pour broûter; eh! qui le croiroit? pluſieurs Allemands ſont encore plus pervers que les Suiſſes à cet égard.

L'intérêt de la ſanté commande une table délicate, parce que l'eſtomach s'en trouve mieux, & qu'on digere mal ce qui eſt mal accommodé. Il n'y a point de mérite à dénaturer les dons de la nature, & à charger les mêts de ſel, de poivre, de géroſle, de muſcade & autres épices, ingrédients plus précieux que l'or, quand on les combine habilement, quand on les doſe à propos, mais vrai poiſon, quand on les prodigue.

La table de Lucullus ne l'empêchoit pas d'être le plus honnête homme & le plus accompli qu'il y eût à Rome, ſi l'on en excepte Brutus. Non pas que j'approuve les excès auxquels ſe livrerent les Romains; ils étoient auſſi blâmables par leur prodigalité, que les Spartiates avec leur ſauce noire; mais j'approuve les ragoûts d'Apicius; ils furent long-temps à la mode, & il s'étoit formé une ſecte de cuiſiniers *Apiciens*, qui ſubſiſtoit encore à Rome du temps de Tertullien. Je ne veux point une eſpece d'école de gourmandiſe, mais une tradition heureuſe

qui n'enleve point aux mêts leur ſaveur particuliere.

Je proſcris donc toute notre artillerie de gueule, qui, grace au bon ſens, tombe de jour en jour. L'art de la cuiſine & la bonne chere ont conſiſté long-temps en France dans une profuſion mal-entendue; mais on y retranche aujourd'hui pour ajouter à la délicateſſe. L'intérêt de la ſanté n'eſt plus ſéparé du bon goût, qui a proſcrit ces jus ardents & tous ces ragoûts cauſtiques de l'ancienne cuiſine : celle qui regne à préſent avec un travail plus fin, mais au fond plus ſimple, reſpecte ces ſels volatils dont chaque ſubſtance eſt douée.

Nous ſommes ſans doute ſupérieurs aux Romains qui eurent des goûts bizarres. La chair d'ânon & celle de chien furent ſucceſſivement à la mode; ils engraiſſoient les eſcargots; ils mangeoient des paons : j'ai beau lire Pétrone, la table des anciens ne me tente pas. Les cuiſiniers de nos Princes en ſavent plus que ceux des Grecs & des Romains. Il y a cependant des particuliers qui l'emportent encore ſur eux, parce qu'ils ont un goût finement exercé & ſuſceptible de ſaiſir toutes les nuances des papilles nerveuſes.

Un de ces gourmets, voyant ſon cuiſinier malade, (il étoit, hélas! à la campagne) fit vingt-cinq lieues en poſte, alla trouver *Bouvard*, l'emmena; & quand ſon cuiſinier fut guéri, il embraſſa le Médecin en ma préſence, & le paya largement.

Les plaiſirs de la table adouciſſent les mœurs, & comme Céſar, je ne craindrois pas les figures jouflues & rebondies, mais bien celles qui ſont haves & maigres. Néanmoins ce n'eſt pas une raiſon

raiſon pour ſe jetter dans le luxe, faire la dépenſe de deux ou trois mille carpes pour en avoir les langues, compoſer un grand potage fait avec cette eſpece de lait que donnent les œufs frais cuits dans leur coque, & un plat formé ſeulement de noix d'épaules de veau. Des friands de ce caractere ſont auſſi condamnables que ceux qui gâtent les dons de la nature, en les empâtant de leur mauvais goût.

Et l'omelette royale, qui ne ſe faiſoit que chez le Prince Soubiſe pour le *feu Roi*, coûtoit plus de cinquante écus. Elle étoit de crêtes de coq, &c. Quelqu'un de ma connoiſſance en a la compoſition donnée par un témoin, & ſuivant lequel celle qu'il vit faire, & à laquelle il mit la main, coûta cent cinquante-ſept livres dix ſols.

Les mêts d'aujourd'hui ont donc une légéreté, une fineſſe, un baume particulier : on a trouvé le ſecret de manger plus, de manger mieux, & de digérer plus rapidement. Le cuiſinier eſt un chymiſte qui opere des métamorphoſes; il change, il corrige la nature, il adoucit les choſes les plus piquantes, & rend piquantes les plus douces; il rend mangeable des choſes dont on ne s'étoit jamais aviſé; tout prend une ſaveur différente entre ſes mains; il développe en l'homme une foule de ſenſations nouvelles. Il interrogera toutes les houpes nerveuſes, & toutes les merveilles cachées d'un goût profond paroîtront par l'adreſſe des cuiſiniers.

La nouvelle cuiſine eſt avantageuſe pour la ſanté, pour la durée de la vie, pour l'égalité de l'humeur, ſuite de l'égalité du tempérament. Il eſt certain que nous ſommes mieux portants & mieux nourris, que ne l'étoient nos peres.

La table de Meſdames, tantes du Roi, paſſe pour la plus délicate de celles de la Cour, relativement à l'art ſuperfin de la cuiſine.

Palais novice, que je te plains! Si tu ſavois combien il faut perfectionner un certain goût délicat que la nature ne donne qu'à ſes favoris : un goût qu'on ne ſauroit ſe créer, tu ſaurois que les meilleures choſes ne ſont rien avant que d'avoir paſſé par la main d'un habile cuiſinier! Non, tu n'as pas encore mangé, ſi tu ne connois pas les miracles de la *cuiſine moderne*, ainſi qu'un homme qui n'auroit entendu que de la muſique Françoiſe, ne connoîtroit point & ne pourroit connoître ce que c'eſt que *mélodie*.

Le Bénédicité.

Il y a long-temps qu'il n'eſt plus en uſage que dans les couvents, monaſteres & penſions; ailleurs on n'y ſonge plus; les graces conſéquemment ſont omiſes.

C'étoit une pratique courte & ſainte que celle qui, à l'aſpect d'une table ſervie, faiſoit remercier la Providence des biens qu'elle nous a diſpenſés. Il étoit ſage de reconnoître la bonté libérale du Créateur; il étoit juſte de lui marquer ſa reconnoiſſance. Cette coutume eſt entiérement abolie. La *table du Roi* eſt encore bénie par l'Aumônier. On pourroit dire aux riches : Faites bonne chere, mais ſongez que d'autres ont à peine du pain : uſez de toutes les jouiſſances qui vous ſont accordées, mais ſouvenez-vous que les autres ont auſſi beſoin de quelques jouiſſances. Mangez avec appétit, mais c'eſt ſurtout en vous nourriſſant des fruits accumulés au-

tour de vous, que vous devez élever votre ame vers Dieu, & ſonger à la diſette qui tourmente une partie de vos freres. Ne vous dérobez aucun des plaiſirs légitimes, mais ne gaſpillez pas les mêts nourriciers, & que le ſuperflu appartienne aux pauvres. Faites aſſeoir à vos côtés la tempérance & la charité, & votre ame & votre corps s'en trouveront mieux. Ce repas ſera exquis lorſque vous pourrez vous dire à vous-même: qu'une portion aura ſoutenu la vie défaillante d'un voiſin pauvre & laborieux.

Je lis dans les Sermons du Pere Bourdaloue le paſſage ſuivant: „ Il eſt ſurprenant, dit-il, que „ ce ſoit à ces tables où tout abonde, où il y a „ tant d'aſſaiſonnement, une ſi grande variété de „ viandes, qu'on refuſe impunément au ſouverain „ Seigneur, de qui ſeul on tient tout cela, à qui „ ſeul on en eſt redevable, les juſtes hommages „ qui lui ſont dus ".

Trophées.

Les Architectes ſont des colonnades ſans palais & couronnent les hôtels de nos Princes de trophées ſanguinaires & d'enſeignes romaines: on remarque à *l'hôtel Bourbon* le S. P. Q. R. Rien de plus déplacé. Les Sculpteurs mettent des vaſes de marbres dans nos jardins, & ces vaſes ſont toujours vuides. Dans les appartements on voit des urnes & des amphores qui ne contiennent aucune liqueur. L'édifice immenſément coûteux, & ridiculement étroit, élevé à Sainte Genevieve, humble fille qui gardoit les troupeaux, n'offre nulle part la patronne qui fut bergere: on en a fait une déeſſe; on a oublié de re-

préſenter celle qui habitoit les champs avec ſa panetiere & ſa houlette ; eh ! qui n'auroit pas voulu voir le coſtume de ſon ſiecle, l'image de ſa vie innocente qui précéda ſa vie céleſte ! ce contraſte eût été tout-à-la-fois touchant & religieux.

Sainte Genevieve ne ſe doutoit pas qu'on lui éleveroit un jour un temple dans le plus beau centre de l'Europe, & dont le prix excédera vingt-ſix millions. Que le culte Catholique eſt cher !

Cette nouvelle égliſe, pour ce qu'elle coûtera, m'a paru ſans grandeur, ſans majeſté, d'une ſtructure meſquine & pleine de minutieux ornements ; elle n'a point répondu à l'idée que je m'en étois formée : ſon Architecte fut ſans génie, malgré tous les éloges qui lui ont été prodigués. Quarante années de travaux, & tant de millions pour élever une chapelle ! oh ! quel triſte emploi de temps & d'argent ! non, je ne verrai jamais ce monument ſans ſoupirer.

Inſubordination.

Elle eſt viſible dans le peuple depuis quelques années, & ſur-tout dans les métiers. Les apprentifs & les garçons veulent ſe montrer indépendants ; ils manquent de reſpect au maître, ils font des corporations : ce mépris des regles anciennes eſt contre l'ordre. Pourquoi un vaiſſeau cingle-t-il à pleines voiles ? c'eſt qu'il y a une chaîne non interrompue d'obéiſſance & de commandement. Les métiers, qui ont beſoin du concours de pluſieurs mains, doivent ſe rapprocher de la ſubordination qui regne dans un vaiſſeau,

& l'on peut réprimer l'inſolence toute neuve des travailleurs ſubalternes, ſans offenſer leur liberté individuelle.

Jadis, lorſque j'entrois dans une imprimerie, les garçons ôtoient leur chapeau. Aujourd'hui ils ſe contentent de vous regarder, ricanent; & à peine êtes-vous ſur le ſeuil, que vous les entendez parler de vous d'une maniere plus leſte que ſi vous étiez leur camarade.

Tous les Imprimeurs vous diront que les ouvriers leur font la loi, qu'ils s'invitent l'un l'autre à rompre tout frein d'obéiſſance : les ouvriers transforment l'imprimerie en une vraie tabagie; ils reculent à leur gré l'apparition d'un ouvrage fait pour telle circonſtance.

Dans les métiers, vous n'entendez que les plaintes des maîtres, qui ſe trouvent abandonnés de leurs garçons, ligués pour faire une eſpece de loi à ceux qui les paient. Propos inſolents, lettres injurieuſes, ils ſe permettent tout. Des idées mal entendues ont déſuni les anneaux néceſſaires aux travaux & à la proſpérité du commerce; de-là naît l'imperfection des ouvrages, parce que les ouvriers ſe hâtent d'achever, & ne travaillent que pour finir la ſemaine.

Au nouvel an, tous les garçons perruquiers plantent-là leurs maîtres, & changent de boutique. Il en eſt de même dans pluſieurs communautés; quand les étrennes ſont reçues, le garçon s'en va; il eſt indifférent à telle ou telle maiſon; il ſe dit égal à ſon maître, & il ne ſe trouve lié que par les gages.

Et voilà comme en humiliant trop la bourgeoiſie, en lui enlevant ſucceſſivement ſes privileges, en mépriſant trop cet ordre de citoyens qui vivifient la Capitale, le peuple ſecondaire a

tout envahi, fait de mauvaiſe beſogne dans tous les genres, & n'en exige pas moins un haut prix. La main-d'œuvre devient de jour en jour plus groſſiere ; tout ſe fait à la hâte & ſe fait mal. Il y a pluſieurs jours où les garçons ne travaillent pas ; pluſieurs communautés ont des apprentifs vraiment indiſciplinables.

Eh ! ne voit-on pas aujourd'hui les garçons perruquiers faire les beaux-eſprits en accommodant *les pratiques ?* Comme ils attrapent quelques mots à la volée, les voilà qu'ils les répetent ſans en connoître le ſens & l'étendue ; ils deviennent les dangereux précepteurs des apprentifs : quand ceux-ci ſont coëffés, ils ſe croient au niveau des bourgeois ; il en réſulte une révolte ſecrete contre leur maître, dont ils deviennent les cenſeurs, les ennemis.

De nos jours le petit peuple eſt ſorti de la ſubordination, à un point que je puis prédire qu'avant peu on verra les plus mauvais effets de cet oubli de toute diſcipline. On n'a point voulu voir que dans l'ordre politique & ſocial tout étoit dépendant, & que tout devoit s'engrener. La facilité trop grande d'avoir les maîtriſes pour de l'argent a trop confondu le maître avec les garçons.

Trouvaille.

Je cherchois depuis long-temps un ſot parfait, accompli, car je ſavois par expérience que nous nagions tous dans des milieux. L'homme de génie étant extrêmement rare, & ne l'étant d'ailleurs que dans le genre qu'il cultive, je cherchois ſon oppoſé, & je l'ai trouvé. Je puis aſ-

ſurer qu'il eſt ſot à un point étonnant & ſinguliérement intéreſſant pour un obſervateur, car on eſt ſtupéfait d'entendre ce qui ſort de ſa bouche; il parle beaucoup, & il ne manque jamais un trait de bêtiſe ou de ſtupidité. Enfin c'eſt un être curieux qui décompoſe à chaque phraſe le bon ſens & la raiſon. Il eſt bien au-deſſous de l'ignorance tranquille & de la fatuité indiſcrete. Il eſt ſot comme l'écarlatte eſt rouge.

Qu'eſt-ce que l'eſprit? *c'eſt voir juſte, vîte & loin.* Cette définition eſt d'une femme. On n'eſt point ſot quand on ſait écouter. Les ſots, dans la Capitale, ne ſont pas ſi communs qu'ailleurs, à cauſe du grand mouvement des eſprits & de la direction ſubite que leur donne une ſcene variée & changeante. A Paris, le ſot s'érige en fat: voilà ſon triomphe; & dès-lors une femme s'en empare, le promene, le préſente par-tout; j'oſe le dire, c'eſt pour une femme une *trouvaille* qu'un ſot, lorſqu'elle en peut faire toutefois un *fat*; alors elle eſt enchantée; elle le tourne & l'aſſouplit. Non, non; il n'y a rien au monde qu'aime tant une femme qu'un ſot à manieres & à jargon; on fait de cela ce qu'on veut; on le cache, on le mene; il admire; on eſt de niveau avec lui. Il répete tout ce qu'on lui a inſpiré. Jamais il ne s'égarera dans ſes penſées, jamais il ne devinera rien de ce qui ſe paſſera autour de lui; les ſots ont de la ſanté, & ils ne s'en targuent pas. Quelle félicité pour une femme, que de bien commander à un ſot, lorſqu'il eſt un peu préſentable, & qu'ayant la figure humaine, il parle à vuide ſans s'en douter!

Un ſot n'aime pas à être ſeul, parce qu'il s'ennuie bientôt de lui-même; il ne peut donc ſupporter la ſolitude; voilà pourquoi il ſe jette dans

la ſociété, & qu'il y eſt preſque toujours à ſon aiſe & ſatisfait de lui-même. Comme il n'a pas les ſenſations fines qui diſtinguent l'homme d'eſprit, il n'a point d'embarras, & pour lui tout eſt plaiſir ; il ne cherche qu'à être hors de lui. L'homme d'eſprit n'eſt jamais bien placé dans une ſociété un peu nombreuſe ; il a aſſez d'étoffe pour ſe ſuffire à lui-même. Vous voyez qu'une femme à Paris, comme ailleurs, doit préférer un ſot, c'eſt ce qu'elle fait, &, faut-il le dire, elle n'a pas tort.

Adulation.

LOUIS XIV ne ſavoit pas un mot de Latin, & cependant la flatterie eſſaya de perſuader à ce Monarque qu'il étoit bon humaniſte. On a vu long-temps dans le College des Jéſuites de Lyon le premier Livre des Commentaires de Céſar, traduit par *Louis-le-Grand*, *in-folio*, avec figures. Ce livre n'étoit-il pas curieux ?

On a vu au Louvre deux beaux globes que le Jéſuite Coronelli fit pour Louis XIV : ils ſont d'une grandeur extraordinaire. Sur le globe terreſtre, on lit ce diſtique incroyable :

Inclita Gallorum proh quanta potentia Regis !
En digito cœli volvit & orbis opus.

Quelle flatterie plus ridicule que d'attribuer au bout du doigt de Sa Majeſté ce que le dernier des marmitons de la cuiſine pouvoit faire tout auſſi bien que le Roi !

Enfin, on a vu à Verſailles un cadran horiſontal ſur une grande table d'ardoiſe, *parallele*

royal des conquêtes de Louis-le-Grand. Vous ne devinez pas, Lecteur, quel rapport pouvoit exiſter entre un cadran ſolaire & des victoires; c'eſt qu'on lui faiſoit annoncer les conquêtes du Roi : dans une bordure qui environnoit le cadran, on avoit gravé au bout de chaque ligne horaire la priſe de chaque ville. Sur VIII heures, par exemple, on liſoit, *la priſe de Dôle*, tel jour & telle année, ſur les autres heures, on voyoit de même la priſe de quelques villes ou citadelles; ainſi l'on ne pouvoit regarder l'ombre mobile ſans ſe rappeller un exploit.

Les Théologiens pouſſerent la flatterie juſqu'à faire imprimer des theſes dont chaque poſition commençoit par *Ludovicus Magnus.* Quoique le Roi ne ſût pas le Latin, il comprenoit fort bien ce que ſignifioient ces deux mots. Il aſſiſtoit enſuite aux Prologues des Opéra de Quinault, & l'on chantoit à ſes oreilles :

Il eſt digne de nos autels;
. . . . . .
Son tonnerre inſpire l'effroi
Dans le temps même qu'il repoſe.

L'Académie ayant propoſé pour ſujet du prix annuel cette queſtion : *laquelle des vertus de Sa Majeſté mérite le plus notre admiration.* Pour le coup cela parut trop fort, & le Roi voulut que l'on choiſît un autre ſujet. Mais lorſqu'il eut pris Strasbourg, voici de quelle maniere un Académicien s'exprima dans ſon diſcours de réception :

Louis a dit que Strasbourg ſe ſoumette, & Strasbourg s'eſt ſoumis. Puiſſance plus qu'humaine, & qui ne peut être comparée qu'à celle

qui en créant le monde a dit : que la lumiere ſoit faite, & la lumiere fut faite. Je ne vous en impoſe pas, Lecteur. Voyez le Recueil des harangues aux réceptions à l'Académie; le harangueur que je cite, *M. d'Aucourt*, y fut reçu le 19 Novembre 1683.

L'adulation eſt aujourd'hui plus fine, j'en conviens, mais la louange eſt l'accent éternel de l'Académie; elle ſe loue elle-même à toute outrance, en ſe repliant ſous toutes ſes faces, quand ſa politique n'a rien à louer au-dehors. Eh bien! quand il ſe gliſſeroit enfin dans l'Académie quelque franc diſeur de bonnes vérités, quelqu'anti-adulateur, y auroit-il grand mal à cela?

Bois flotté.

COMBIEN cette Capitale a déja englouti de forêts immenſes! Ce qui l'avoiſine ne peut plus fournir à ſa conſommation. Sans le bois flotté, il n'y auroit de bois que pour les groſſes maiſons, qui le détruiſent avec une diſſipation effrayante.

Mais ce bois flotté, on vous le livre boueux & humide; il donne beaucoup de fumée, & preſque point de feu. Le bois eſt ſouvent mal propre dans la cheminée, incommode à porter & à arranger. L'économie, chez les bourgeois, porte ſur le bois; quand vous paſſez dans la ſalle à manger, on éteint le feu de l'appartement, puis on le rallume, quand on ſort de table. Très-peu de maiſons, où l'on ſoit chauffé largement. On a multiplié les feux, mais ils ſont exigus, ſi vous en exceptez les cuiſines, où les marmitons les prodiguent pour déſoler un peu leur maître.

C'eſt un travail déchirant à voir, que celui qui fait ſortir des rives bourbeuſes de la Seine tout ce bois, qu'on arrache, qu'on ſépare & qu'on porte à dos d'hommes dans les chantiers. Les travailleurs ſont nuds, plongés à demi-corps dans la riviere, leur front eſt trempé de ſueur. La paleur de leur viſage annonce qu'ils ne réſiſteront pas long-temps à ce labeur pénible. Leur corps eſt tout défiguré par la vaſe fangeuſe qui ſouille leurs membres & ſemble affoiblir leurs nerfs. Que de ſortes de vies miſérables à côté de la nonchalance orgueilleuſe!

Il faut préſentement, année commune, *ſept à huit cent mille voies de bois*, pour la conſommation de la ville. Les travaux ſe font l'été, & les travailleurs ſont brûlés des rayons du ſoleil pour préparer le chauffage de la rude ſaiſon. Ils forment ces pyramides quarrées qui s'élevent en hauteur au niveau des maiſons, & qui raſſurent le citoyen ſur la crainte d'une diſette.

L'hyver de 1776 ſurpaſſa en rigueur les hyvers les plus froids; un grand nombre de corneilles accoururent des campagnes, & planerent ſur les toîts. Le courrier de Paris, pour la Picardie, fut gelé en route & le cheval l'apporta à l'auberge, mort dans ſa carriole. Le gibier ſortit des bois, tourmenté par la famine, & ſuivit les gardes comme s'il eût été apprivoiſé.

Pendant ces temps de gelée, la Reine & les Princes de la Maiſon Royale font des courſes en traîneau dans les rues & ſur les boulevards. Le cortege paſſe ſi rapidement, qu'on ne peut ſaiſir tout au plus que la ſilhouette des auguſtes perſonnages. Le temps d'ouvrir la fenêtre les emporte au loin & les fait perdre de vue. Ils ſont,

pour ainſi dire, en même-temps à Paris & à Verſailles.

Il eſt d'uſage dans cette ſaiſon rigoureuſe de dreſſer des bûchers dans pluſieurs endroits de la ville. Les pauvres, les mains tendues, font cercle. Là ils ſe chauffent, puis ils emportent de la braiſe, & quelques bûches allumées. Mais c'eſt un foible ſecours tant pour la multitude des indigents que parce qu'il faut deſcendre en plein air, pour jouir quelques minutes de ces feux qu'on n'alimente qu'une fois. La braiſe emportée devient funeſte dans l'étroit & obſcur réduit où l'indigent la concentre & la couvre, comme pour en éterniſer la chaleur; la vapeur qui n'a point d'iſſue l'aſphixie; c'eſt en vain qu'il eſt averti; la douloureuſe ſenſation du froid lui fait embraſſer un ſoulagement mortel. Point d'hyver qui n'offre pluſieurs malheureux étouffés dans leur grenier.

Vers le milieu d'Octobre, c'eſt un tracas nouveau dans tous les quartiers de la ville. Ce ſont des milliers de charrettes aux roues divergentes chargées de voies de bois, qui embarraſſent les rues, & qui, pendant qu'on jette le bois, qu'on le ſcie, qu'on le tranſporte, tiennent tous les paſſants en danger d'être écraſés, culbutés, ou d'avoir les jambes caſſées. Les débardeurs affairés jettent bruſquement & précipitamment les bûches du haut de la charrette. Le pavé en retentit; ils ſont ſourds & aveugles, & ne cherchent qu'à décharger promptement leur bois, aux riſques des têtes paſſantes. Le ſcieur vient enſuite, s'établit au milieu de la rue, fait jouer la ſcie avec rapidité, & jette le bois autour de lui, ſans regarder perſonnne. Il ſemble agir au milieu d'êtres invulnérables. Précédez celui qui monte ce bois dans

les eſcaliers, car ſi vous le ſuivez, vous riſquez de voir les bûches rouler ſur vous, & vous arrêter bleſſé ſur le palier.

Pourquoi ne pas faire ſcier ce bois ſur les chantiers ? Pourquoi donner lieu à un embarras perpétuel dans des rues déja ſi étroites & ſi incommodes ! c'eſt un miracle ſi votre tête ou vos jambes ne rencontrent pas une bûche qui ſaute & rebondit, ou une autre qui roule tranſverſalement. Les paſſages ſont obſtrués, & le pied, en voulant éviter la bûche ronde & gliſſante, tombe ſur le mordant de la ſcie.

Oh ! n'eſt-il pas temps pour le Pariſien d'avoir recours au charbon épuré, tant pour l'économie du chauffage que pour ne pas épuiſer les forêts du Royaume ? C'eſt un beau préſent, qu'une compagnie vient d'offrir à la Capitale, & jamais entrepriſe n'eſt venue plus à propos. L'épurement du charbon entretient la ſalubrité de l'air. Le foyer eſt élevé ſur une eſpece de grille de fer, à barreaux à jour, qui forme un fourneau, & le feu là-deſſus a l'air d'être ſur un autel. Il dure très-long-temps ſans aucun embarras ; il donne dans la chambre une bonne chaleur & point de fumée ; il eſt impoſſible à un enfant de tomber dedans.

Oh ! c'eſt un peuple barbare que celui qui préfere l'uſage des poëles aux cheminées : les poëles ſont mal-ſains, triſtes, lugubres, & ils couvrent l'Allemagne & la Suiſſe. Il faut être ſtupide pour ſe chauffer ailleurs qu'à une cheminée. Si je ne vois pas la flamme, j'aime mieux geler que de me trouver auprès d'un poële : c'eſt ce qui m'a le plus révolté hors de la France, que cette coutume déſagréable & mélancolique.

Le luxe des chenets, ſi uſité à Paris, eſt un

luxe bête, irréfléchi, indigne d'un être penſant; car mettre de la dorure & des figures ſculptées auprès des tiſons, c'eſt une diſtraction enfantine, une dépenſe criminelle, un attentat envers ceux qui n'ont pas de quoi ſe chauffer. Je déteſterois le deſſin puéril de certains artiſtes, quand ils n'auroient fait que de ſe prêter à cette extravagance des riches : c'eſt le meuble qui me fait le plus de peine à rencontrer chez eux, & je détourne la tête avec douleur de ces cheminées faſtueuſes. Le chenet doré eſt l'emblême des entrailles du maître ; il ne mérite plus d'être récréé par un élément bienfaiteur, qui, dans ſa beauté pure, efface & rejette les frivoles & ſomptueux ornements. Vouloir parer la flamme ! ô riche ſtupide !

Il y a très-peu de différence pour le prix entre le mauvais bois & le bon, entre le bois flotté qui a perdu ſes ſels dans le long ſéjour des eaux, & celui qui eſt neuf & propre à donner une chaleur vive : ce ſeroit donc une économie que de n'acheter que du bois neuf ; or les trois quarts de la ville, hébétés par un calcul routinier, ne comprennent point cela.

La voie de bois flotté, qui avec le roulage & le ſciage revient à 24 liv., n'offre qu'une petite quantité de combuſtibles ; n'eſt au fond que la moitié de ce qu'on appelle par-tout ailleurs *corde*, ainſi que la *bouteille*, n'eſt que le partage, en deux parts preſqu'égales, de ce qu'on appelle *pinte*. La voie de bois, après avoir paſſé par tous les droits & par toutes les charges (qui, ſemblables aux taches qui ſont ſur les fruits, ne font que s'étendre) diſparoît en peu de temps dans une cheminée, ſi l'on ne met une certaine induſtrie dans le poſement & dans l'édifice des bûches. A cet effet on vient d'en imaginer d'artificielles,

qui ſont creuſes & de terres cuites ; elles en impoſent à l'œil, tant elles imitent le bois avec ſon écorce ; on les mêle à celles qui tombent en cendres, & vous avez un foyer *coſſu*, où la moitié eſt impoſture ; mais la repréſentation, chez le Pariſien, depuis l'âtre juſqu'à la table, fait la moitié de ſon exiſtence. Des bûches artificielles, & qu'on nomme économiques, vous en rirez, étrangers ! mais à tort ; ces bûches une fois bien échauffées jettent de la chaleur.

Embaumements.

Les Rois & les Princes du ſang ſe font embaumer après leur mort ; ils veulent être de longs débiteurs de la nature, & lui rendre le plus tard poſſible, les éléments qu'elle leur a prêtés pour compoſer leur corps. Mais quoiqu'ils faſſent, ils ne ſeront jamais embaumés auſſi joliment que le ſcarabée que l'on voit dans le ſuccin, tel qu'il étoit jadis. Ah ! ſi l'on avoit pu enfermer notre Henri IV dans une réſine jadis fluide ! on le verroit encore. Des inſectes n'ont rien perdu depuis des ſiecles de leurs principes conſtitutifs : ils nous offrent leur trompe, & leurs aîles brillantes, & nos Rois n'ont pas même la figure des momies d'Egypte ; ils ſont enfermés dans le plomb où ils ſe décompoſent, tandis que leur mémoire appartient toute entiere au burin inexorable & véridique de l'hiſtoire.

Que j'aime à voir ces petits animaux, empriſonnés dans l'ambre & conſervant leurs graces naturelles ! ils ont été ſurpris peut-être dans le temps qu'ils travailloient à la reproduction de leur eſpece ; ils ont encore de la vie dans leur criſtallin ;

& Monſeigneur le Prince eſt déja partagé en trois; le ſcalpel l'a tailladé. Il a donné ſes entrailles à je ne ſais quelles Religieuſes, & ſon cœur aux grands Jéſuites.

Mon ſcarabée, bien conſervé, m'offre l'embaumement ſous une image riante, & me fait plus de plaiſir à conſidérer, que les tombeaux de Saint-Denis.

On n'a point embaumé Louis XV, ſelon l'uſage conſacré : la nature de la maladie, dont il mourut, s'y oppoſa; les Officiers de ſa Cour déſerterent. On dit qu'on a perfectionné les embaumements, & que la chimie peut conſerver les cadavres, tout comme chez les Egyptiens. Mais comme cet art ne regarde point la roture, c'eſt aux Princes & aux Grands à ſe féliciter de cette découverte; car c'eſt encore quelque choſe ſans doute de pouvoir montrer un eſpece de viſage dans quinze à dix-huit cents années. Un Prince peut ſe figurer dès à préſent la mine & les diſcours de ceux qui le regarderont alors, & la joie qu'il aura, lui, de voir une poſtérité ſi éloignée.

Nul ne peut retenir (quelle que ſoit ſa puiſſance) la foible portion de matiere qui le conſtitue. Il aura beau la défendre avec des aromates, il faut qu'il la rende pour le développement de nouveaux corps.

Un ſavetier en Egypte étoit embaumé avec autant de ſoin que l'eſt aujourd'hui un Monarque. Cette derniere dépenſe de la ſouveraineté n'eſt pas modique, & les obſeques, ces funérailles pompeuſes, ne ſont quelquefois acquittées qu'un demi-ſiecle après le décès du Prince. On empruntera, à la lettre, pour l'enterrement de tel Souverain : le crédit aſſiſtera à ſon ſuperbe mauſolée,

mauſolée, ainſi qu'il a préſidé pendant ſa vie à ſa table magnifique, à ſes noces, aux fêtes qu'il a données.

Voltaire mort ayant pris la poſte, pour aller ſe faire enterrer où il pourroit, on l'avoit embaumé à la hâte, mais fort mal, quoiqu'il fut le prince des Poëtes : on avoit extrait ſa cervelle; elle ſe voit aujourd'hui dans un bocal d'eſprit de vin, chez un Apothicaire. Malgré la grande renommée de cette cervelle, il faudroit écrire au bas du bocal : *cervelle de Voltaire;* car ſi elle alloit ſe confondre, elle reſſembleroit parfaitement à celle du premier imbécille.

Salle de la Sorbonne.

On la montra au fameux *Caſaubon;* on lui dit qu'on y avoit diſputé pendant pluſieurs ſiecles. Qu'y a-t-on conclu, demanda-t-il? L'inſcience & l'Incurioſité qui ſe promenent au milieu de cette ſalle, comme cela eſt fort & plaiſant! Qui peut calculer tout ce que les theſes de Sorbonne ont occaſionné dans les têtes humaines!

Il eſt difficile de concilier notre chronologie avec celle des Egyptiens, des Chinois, des Parſis. La Sorbonne arrange tout cela; elle a réponſe à tout.

Buffon amadoua la Sorbonne par une adroite rétractation; il eut peur de ſes foudres, qui auroient pu lui enlever ſa place & ſa fortune.

Les Janſéniſtes auroient fort embarraſſé la Sorbonne, le Clergé & la Cour, ſi au lieu de vouloir à toutes forces paſſer pour très-orthodoxes, ils avoient conſenti de bonne grace, à ſe dire réformateurs.

C'eſt dans cette ſalle que l'on taxe d'hétérodoxie des milliers d'hommes qui n'en ſavent rien & qu'on appelle héréſiarques; des génies révérés à deux cents lieues de-là.

Tous ceux qui ſe deſtinent à la prêtriſe ſont obligés de paſſer par cette ſalle, afin de ne point tomber, même involontairement, dans l'héréticité. L'orthodoxie y a ſon trône, & des jouvenceaux en rabat s'imbibent de la ſaine doctrine au milieu des arguments.

Ils entrent par bandes noires & ſortent de même : une grande place en eſt couverte, & quelques-uns, plus zélés que les autres pour la théologie, continuent dans la rue leur *argumentabor*.

Ce qu'on ne croiroit pas, & ce qui eſt vrai cependant, c'eſt qu'il y a beaucoup d'eſprit, un eſprit fin & ſubtil, & des reſſources incroyables d'imagination dans telle theſe inconnue, paſſé la *ſalle* d'eſcrime.

Louis XIV conſulta des Théologiens au ſujet de l'impôt. Ils lui dirent que toutes les propriétés lui appartenoient; cela tranche toute difficulté. Les Théologiens s'emparoient de l'ame, de la volonté humaine, & laiſſoient les corps à la diſcrétion du Monarque : c'étoit un partage.

Les diſputes théologiques ont donné lieu en France à un grand nombre de lettres de cachet; les Evêques en avoient en *blanc* pour pourſuivre le *Janſéniſme*.

On dit qu'un Evêque étant à Paris & diſant ſon bréviaire dans un jardin, le vent emporta une de ces lettres de cachet qui lui ſervoit de marque. Le papier tomba chez un voiſin qui n'étoit pas trop aimé de ſa femme : celle-ci ramaſſa l'ordre, y mit le nom de ſon mari, alla trouver un

exempt de police, qui conduiſit en priſon le pauvre homme; il y reſta long-temps ſans avoir pu deviner que c'étoit un coup de vent qui l'avoit mis à la baſtille.

Sages.

VOLTAIRE a déja remarqué avant moi qu'il y avoit à Paris une couche de Philoſophes obſcurs, qui, vivant entre eux pour le plaiſir de la libre communication des idées, jugeoient en ſilence les événements & les hommes, & les jugeoient ainſi que la poſtérité les verra. Ils doivent ce coup-d'œil juſte à l'habitude de comparer, à un tact fin, à l'art de démêler un ambitieux d'un homme d'Etat, à une parfaite impartialité. Ils ne s'arrêtent point aux mots, qui trompent, ſur-tout dans les matieres politiques : le mot *liberté* ne leur en impoſe même pas.

Il n'y a point de ſociété ſans devoirs réciproques entre les membres qui la compoſent; point de devoirs ſans loix; point de loix ſans dépôt; point de dépôt ſans dépoſitaires; point de dépoſitaires ſans défenſeurs de la liberté publique; point de défenſeurs ſans l'inviolabilité de leurs perſonnes.

Eh! où ſera la voix du peuple? qui arrêtera la force aveugle & brutale? qui contrebalancera les corps, qui faits pour protéger l'Etat, peuvent détruire l'Etat? Ces ſages ſavent qu'en politique les contre-forces ſont néceſſaires, indiſpenſables.

Ils aiment la patrie, & s'intéreſſent à ſa gloire; mais ils n'écrivent point, parce qu'ils veulent rectifier leurs propres idées, & qu'ils ſavent qu'on

fait tourner le meilleur plan contre la partie foible qu'ils voudroient défendre. Ils ſuivent les préceptes de *Pythagore*, qui diſoit à ſes diſciples : *Ne prenez point des feves*, c'eſt-à-dire, *abſtenez-vous des affaires publiques.* Ils s'enveloppperoient dans une indifférence abſolue, ſi leurs concitoyens ne leur étoient chers ; mais leurs ſages connoiſſances ſont perdues pour les hommes en place, qui ont la fievre de leurs ſituations, & pour le peuple, qui ne les entendroient pas : ils auroient contre eux tous les partis. Ils ont néanmoins la conſolation d'entendre au bout de quelques années, lorſque les paſſions ſont refroidies, que le temps a prononcé comme eux.

Jugeant des hommes par des regles fines & particulieres, le caractere des Souverains ne leur échappe pas : ils s'amuſent à deſſiner les figures royales qui doivent entrer dans le tableau de l'Europe ; & le portrait en eſt ſi frappant, qu'elles pourroient elles-mêmes s'y reconnoître.

Ces ſages aiment beaucoup à ſacrifier à la plaiſanterie, qui eſt toujours la ſuprême raiſon, lorſqu'elle eſt juſte, fine & légere.

Au milieu de tant d'erreurs morales que la corruption du cœur a dictées, ils aiment à ramener les eſprits vers les idées religieuſes qui ſont vraies, parce qu'elles ſont grandes ; indeſtructibles, parce qu'elles ont apparrenu à notre entendement auguſte, parce que le contraire eſt folie ; ils mépriſent l'athée, parce qu'il eſt mépriſable. Un monde ſans Dieu, un univers ſans Créateur, une vaſte machine admirablement organiſée ſans conſervateur, des plaiſirs renaiſſants ſans bienfaiteur, des êtres ſenſibles & penſants ſans loix ; enfin, une unité viſible dans un plan général, ſans un

Etre ſuprême, voilà ce que l'extravagance profere en d'autres termes. Eh! que répondra-t-on à celui qui ne ſent pas, qu'il a fallu une impulſion initiale pour ébranler les ſpheres céleſtes? que ce grand coup part d'une intelligence illimitée, & que c'eſt par ce premier reſſort que les phénomenes moraux ſe développeront à la ſuite des phénomenes phyſiques?

Il eſt donc encore des ſages qui ne troublent point la ſcene du monde, & ils ſe trouvent au milieu d'une Babylone : là ils conſervent le feu ſacré de la raiſon, qui doit embraſer tôt ou tard quelques ames patriotiques, tandis que le vertige, le délire, emportent les petits ambitieux vers des grandeurs fugitives, qui font déja & qui feront leur ſupplice; car la honte s'y joindra. Qu'eſt-ce que tous ces mots qu'ils proferent & qu'on ne peut ni expliquer ni traduire dans la langue des hommes?

Arcanes.

L'HOMME eſt un être doué de curioſité, parce qu'il lui importe de ſavoir, & qu'il a beſoin d'apprendre. Il doit ſe développer vers l'infini; il a donc la plus grande propenſion au merveilleux, & comme il porte en lui-même le plus vif attrait pour toute découverte, il va au-devant d'elles; il aime mieux être trompé que de rejetter ce qui lui annonce quelque choſe de neuf. Preſque tous les faits de la nature tourmentent ou déſolent la curioſité humaine. C'eſt la curioſité qui fait recourir l'homme aux *arcanes*; il croit trouver la clef myſtérieuſe de tous les prodiges qui l'environnent : & comme le cours ordinaire de la na-

ture eſt muet & ſilencieux, l'homme ſuppoſe que la phyſique occulte lui révélera plus de choſes que la phyſique naturelle.

Voilà ce qui a donné tant de cours au magnétiſme : il ſembloit interroger de plus près la partie intime de notre être ; & comme l'homme porte en lui-même l'eſpérance fondée d'une exiſtence immortelle, un ſyſtême qui faiſoit tout dépendre des impreſſions de l'ame, devoit plus flatter la multitude que ne le penſe le groſſier matérialiſme des phyſiciens ordinaires.

Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu ne me permet pas de douter de la préſence du magnétiſme animal : il exiſte ; mais combien l'imagination n'a-t-elle pas exagéré ſes effets ? Toutes les paſſions particulieres, tous les vices de l'amour propre & de l'orgueil ſont venus ſe fondre pour dénaturer une ſcience neuve, mais encore ſi foible, qu'elle ne devoit être étudiée que dans le ſilence, avec la marche la plus circonſpecte & la défiance la plus ſalutaire. L'audace, la témérité, le charlataniſme, l'extravagance, ont parlé haut, tandis que la découverte n'auroit pas dû ſortir d'un cercle choiſi de quelques hommes privilégiés.

Spiritualiſtes.

POURQUOI la Théologie, la Philoſophie & l'Hiſtoire font-elle mention de pluſieurs apparitions d'eſprits, de génies ou de démons ? La créance d'une partie de l'antiquité étoit que chaque homme avoit deux génies, l'un bon, qui l'invitoit à la vertu, l'autre mauvais, qui le ſollicitoit au mal.

Une ſecte nouvelle ajoute foi aux retours des eſprits en ce monde. J'ai entendu pluſieurs perſonnes qui étoient réellement perſuadées qu'il exiſtoit des moyens pour les évoquer. Nous ſommes environnés d'un monde que nous n'appercevons pas : autour de nous ſont des êtres dont nous n'avons point l'idée ; doués d'une nature intellectuelle & ſupérieure, ils nous voient : point de vuide dans l'univers ; voilà ce qu'aſſurent les adeptes de cette ſcience nouvelle.

Ainſi le retour des ames des morts, cru de toute antiquité, & dont notre philoſophie ſe moquoit, eſt adopté aujourd'hui par des hommes qui ne ſont ni ignorants ni ſuperſtitieux. Tous ces eſprits d'ailleurs, appellés dans l'écriture *les Princes de l'air*, ſont toujours ſous le bon plaiſir du maître de la nature.

Ariſtote dit que les eſprits apparoiſſent ſouvent aux hommes pour les néceſſités des uns & des autres.

Je ne fais que rapporter ici ce que les partiſans de l'exiſtence des génies nous diſent.

Si l'on croit à l'immortalité de l'ame, il faut admettre que cette multitude d'eſprits peuvent ſe manifeſter après la mort. Parmi cette foule de prodiges, dont tous les pays de la terre ſont remplis, ſi un ſeul avoit eu lieu, l'incrédulité a tort. Je crois donc qu'il n'y auroit pas moins de témérité à nier qu'à ſoutenir la vérité des apparitions. Nous ſommes dans un monde inconnu.

Une des premieres idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous, parce que ce poids de grandeur & d'intelligence nous opprime, & nous avons peut-être beſoin de la croyance des anges pour remonter plus facilement à l'idée d'un Dieu uni-

que, ſeul moteur & conſervateur de l'univers. Les Hébreux n'ont admis des anges que pour les opérations ſurnaturelles, extraordinaires de la Divinité. Ce ſyſtême confirme donc un culte ſuprême rendu à un ſeul Dieu, car les Juifs n'ont jamais regardé les anges que comme de pures créatures, comme les envoyés du ſouverain Seigneur de toutes choſes, qu'ils ont adoré ſeul. Les noms mêmes qu'ils ont donnés aux anges le témoignent hautement : Gabriel, *force de Dieu;* Raphaël, *guériſon de Dieu.*

Ces idées antiques n'ont rien de déraiſonnable ; & tandis que l'irréligion & l'impiété obſcurciſſent les eſprits entiérement voués aux erreurs & aux futilités, d'autres s'éclairent, en appercevant la gradation des êtres créés, qui conduiſent notre foible intelligence juſqu'au premier être, & ſon nom eſt dans l'écriture : il eſt ſublime ; *ego ſum, qui ſum.*

Madame le Gros.

FEMME rare, à qui l'Académie Françoiſe adjugea le prix de vertu pour avoir délivré un criminel d'Etat renfermé depuis trente-ſept années.

Elle rencontre au coin d'une borne un paquet de papier déja froiſſé & couvert de boue ; elle le ramaſſe, ſe rend chez elle, le lit & voit qu'il étoit ſigné d'un priſonnier à Bicêtre, dans un cachot à huit pieds ſous terre, & au pain & à l'eau.

Qne ne fait pas une volonté forte ? Sans rang, ſans conſidération, Madame le Gros entreprend ſa liberté. Rien ne l'intimide, rien ne la rebute ;

elle eſſuie des refus, elle perſiſte, elle prie, ſollicite, elle joint la perſévérance à la pitié la plus active; elle ſurmonte les moqueries, brave les dangers qui pouvoient réſulter de ſes importunités, & a la gloire de voir, au bout de trois années, ſa ſenſibilité & ſon courage enfin récompenſés par la délivrance du priſonnier.

Il eſt devenu célebre par ſa longue détention. Il eût le courage & l'adreſſe de ſe ſauver une fois de la baſtille, & deux fois du donjon de Vincennes, ce qui ſort des regles ordinaires de la probabilité.

Ce priſonnier, nommé la Tude, étoit coupable; il avoit tenté d'allarmer Madame de Pompadour ſur un feint empoiſonnement, croyant par-là ſe rendre recommandable & avancer dans ſa faveur: c'étoit un bien mauvais calcul; mais il étoit jeune, & l'envie de s'avancer l'avoit aveuglé d'une étrange maniere.

Faire une échelle de ſoixante pieds avec ſes chemiſes, ſauter cent ſoixante pieds, tout cela paroît impraticable.

O amour de la liberté, toi que tout homme apporte en naiſſant, & dont rien ne peut le dépouiller, de quels miracles n'es-tu pas capable!

M. de la Tude fut-il plus patient, plus courageux que le Baron de Trenck? La choſe reſte indéciſe, & nous n'entreprendrons pas nous même de la décider.

Portrait.

URANIE, ou la Comteſſe de ***, eſt dans la fleur de la beauté : cinq luſtres accomplis ont donné à ſes charmes toutes leurs perfections. Si la fortune ne lui a rien laiſſé à deſirer, la nature n'a pas été moins prodigue : elle eſt belle, régulièrement belle; beaux cheveux, beaux traits, belles formes : ce ſeroit pour l'artiſte le modele de Diane ſortant du bain. Auſſi perſonne ne fait autant de cas de ſa beauté qu'elle même ; & nul objet n'eſt plus agréable à ſes yeux que ſa figure, répétée ſans ceſſe dans les glaces dont ſon appartement eſt rempli.

Ce beau corps renferme une ame fiere, froide, abſolue, & dont toutes les affections ſe raſſemblent ſur elle-même. Elle a l'eſprit juſte & cultivé, des talents, un goût exquis pour tous les arts, mais il ne ſe trouve en elle ni douceur, ni aménité, ni beſoin d'aimer ; elle ne connoît point la ſatisfaction d'être chérie de ceux que l'on aime. En vivant en ſociété avec ſes égaux, on s'habitue à la complaiſance, on cherche à paroître aimable. La Comteſſe paſſant ſa vie dans une retraite abſolue, eſt diſpenſée de tout ſoin : elle eſt environnée de ſes inférieurs ; c'eſt à eux de chercher à lui plaire.

L'ambition ſeroit ſa paſſion dominante, ſi elle pouvoit la ſatisfaire : être la maîtreſſe d'un Prince, gouverner en ſon nom, voir tout un Royaume à ſes pieds, ſeroit pour elle le paradis avec tous ſes délices. Elle rêve donc inceſſamment grandeur, élévation ; c'eſt ſa chimere : elle voudroit la faire adopter aux autres. L'intrigue & la

politique ne l'embarraſſeroient point; elle poſſede le talent de démêler d'un coup-d'œil les gens qui l'approchent, & de ne dire que ce qu'elle veut. Enfin, elle ſeroit tout-à-la-fois homme d'Etat & jolie femme.

Le pouvoir, ſuivant elle, devroit être le partage de la beauté. La ſienne l'occupe conſtamment, & ſa parure eſt une étude particuliere. Sa miſe eſt très-recherchée : au ſpectacle, elle attire tous les regards, quoiqu'elle ſe cache avec un peu trop d'affectation; & dans le grand nombre de femmes, il n'en eſt pas une dont l'enſemble ſoit ſemblable au ſien.

Eſt-elle heureuſe, demandera-t-on d'après ce portrait? Non; ce vuide du cœur eſt incompatible avec la félicité. L'ennui s'eſt gliſſé dans l'ame de la Comteſſe; il altere ſon humeur; il efface les graces de ſon viſage & l'éclat de ſon teint; il dénature les objets riants qui l'environnent. Ce qui lui plaiſoit hier lui eſt inſipide aujourd'hui. Sa volonté commande; on obéit, & c'eſt pour contenter un caprice qui eſt bientôt remplacé par d'autres.

Ne pouvant jouir de ce qu'elle convoite, elle en adopte le ſimulacre; elle veut qu'on la croie dans la plus haute faveur, & même dans les intrigues de la Cour. Son genre de vie eſt donc de fuir tous les regards & de paroître ſe conſacrer uniquement pour un ſeul objet; elle n'eſt pas fâchée qu'on le nomme, quoique ſon orgueil dût en ſouffrir, & voilà le ſonge bizarre dont elle amuſe conſtamment ſon imagination ambitieuſe & froide.

Vainement lit-elle l'hiſtoire d'*Agnès Sorel*, de la *Valiere*, *Fontange*, la Marquiſe de *Prie*, la Marquiſe de *Pompadour*, elle ne ſera point ce qu'elle voudroit être.

C'eſt par la pareſſe, dit la Bruyere, que l'ennui eſt entré dans le monde; & voilà pourquoi tant de belles Dames, à commencer par la mienne, malgré les ſpectacles, le jeu, la table, les viſites & la converſation, ſe meurent d'ennui. Elles ne font rien & ne ſavent rien faire; elles n'ont aucun travail ni de corps ni d'eſprit. Elles veulent rafiner leurs plaiſirs; elles n'ont plus que des goûts blaſés, & le retour monotone des mêmes divertiſſements eſt un cercle où elles ne peuvent reſter, & d'où elles ne peuvent ſortir.

Quand Madame de Maintenon s'écrioit : je ne peux plus tenir à la vie que je mene, je voudrois être morte; comme le néant des grandeurs humaines paroît dans tout ſon jour ! & comme il eſt conſtant que ſans une occupation chere & ſuivie, les jours ſont toujours longs, & les plaiſirs toujours vains!

Je n'ai preſque pas connu l'ennui depuis que je me ſuis mis à compoſer des livres. Si j'en ai cauſé à mes Lecteurs, qu'ils me le pardonnent, car moi je me ſuis fort amuſé. L'homme n'exiſte que par la penſée, & la bonne providence m'a accordé cette arme victorieuſe contre le plus cruel ennemi de l'eſpece humaine.

Fin du Tome douzieme.

TABLE
DES ARTICLES.

Paris, ou la Thébaïde. Page 1
Mœurs douces. 4
Tolérance. 5
Affiches des Spectacles. 6
Poudre de Roi. 8
St, ſt, ſt. 10
Le Trou du Souffleur. 15
Le Château d'Eau. 18
Vaiſſelle. 20
Freres de la Charité. 21
Enclos des Chartreux. 24
Lettres épiſtolaires. 28
Les Grands Comédiens contre les Petits. 31
Le Séminaire des Trente-Trois. 34
L'Engaveur ſubſiſte encore. 35
L'Homme de 113 ans. 38
Conſidérations de l'or. 39
Temps froid, Comete. 42
Dialogue entre un Duc & un Comte. 45
Maquignon. 48
Enfants abandonnés. 51
Hôtel de Bretonvilliers. 54
Darigran. 56
La petite Fête-Dieu. 57
De la petite Bourgeoiſie. 61
Fête de Sainte Cécile. 65
Garde-meubles. 67
Caves. 69

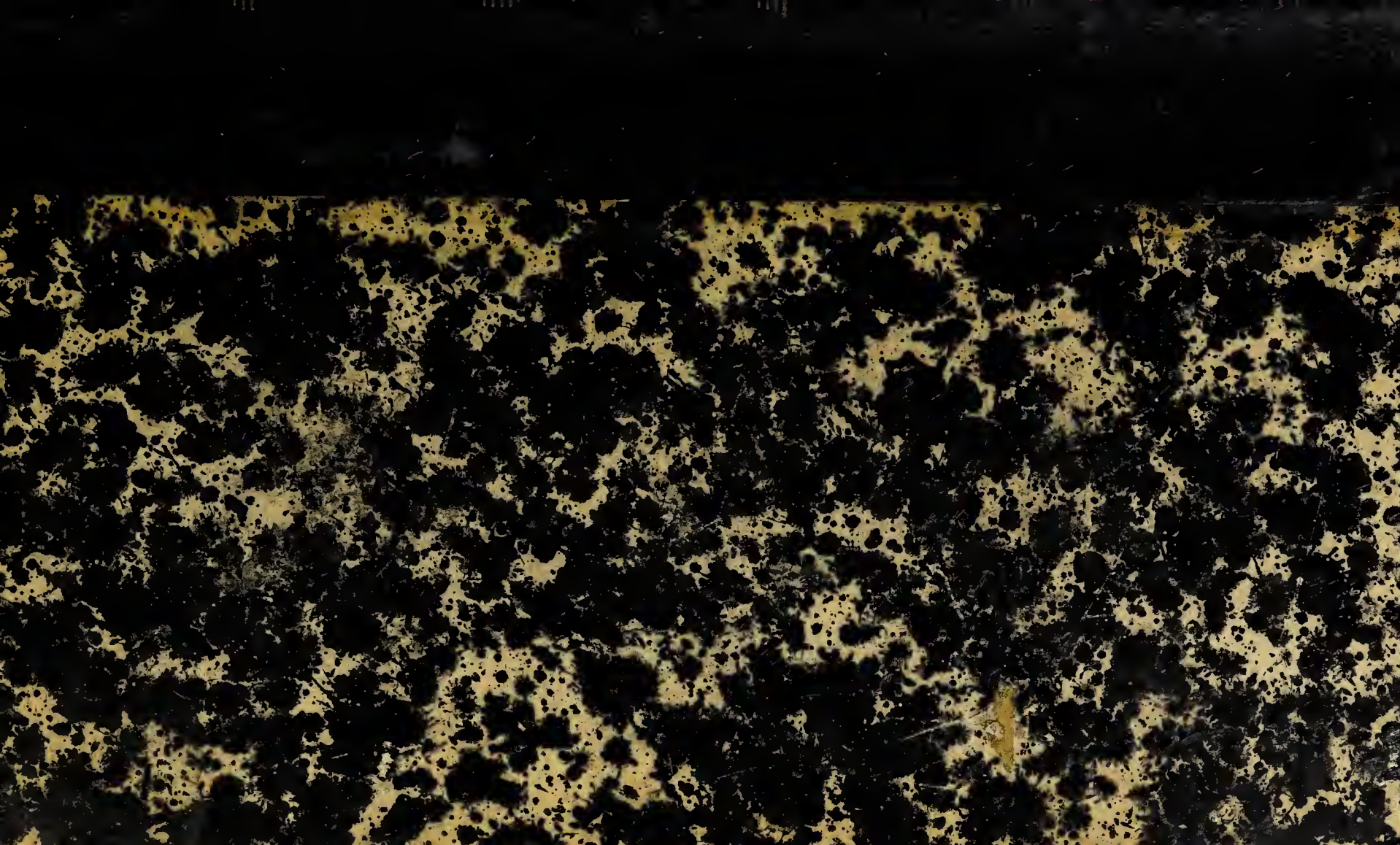
Plaques. 72
Loix d'Oſiris. 73
Aumôniers. 75
Epiciers-Droguiſtes. 77
Enfants. 80
Cabinet du Roi. 84
Para-tonnerres. 88
Blanchiſſeurs d'Egliſes. 91
Revendeurs de Livres. 92
Concert ambulant. 95
Croix de Saint Louis. 97
Juriſdiction conſulaire. 99
Séparation. 103
Bibliotheque univerſelle des Dames. 107
Plaintes d'Académiciens. 108
Rameau. 110
Chaiſe de Poſte. 114
Ecuſſon. 120
Emprunteur. 122
Portraire. 124
Aſſemblée provinciale. 126
Heures des repas. 127
Parterres aſſis. 129
Préceptorat. 132
Le Cardinal de Polignac. 136
Meſſieurs Cupis, pere & fils. 138
La Forme. 141
Impitoyables Verſificateurs. 143
Panification. 146
De deux Livres reſtitués à leur Auteur. 154
Paſſe-partout prédicatoire, &c. 159
L'Abbé Rouſſeau. 161
Parure. 163
Bagneux. 166
Ivrognes. 167
Pendules. 170

Maîtres en fait d'armes. 171
Muſeum. 173
La Fille d'Achmet III. 174
Epoque. ibid.
Les deux Nobleſſes. 175
Aveugles. 178
Punch. 179
Glaces. 180
Calendriers, Almanachs pour Janvier. 181
Singulier Magaſin. 184
La Société du Mercredi. ibid.
L'Education campagnarde. 185
Les Perroquets. 187
Singulier eſcroc. 188
Cuiſine. 189
Le Bénédicité. 194
Trophées. 195
Inſubordination. 196
Trouvaille. 198
Adulation. 200
Bois flotté. 202
Embaumements. 206
Salle de la Sorbonne. 209
Sages. 211
Arcanes. 213
Spiritualiſtes. 214
Madame le Gros. 216
Portrait. 218

Fin de la Table.

D586

SPECIAL
DC
729
M55
1783
V.10-12

87-B
2958
V.10-12

THE GETTY CENTER
LIBRARY